VIE
DE LA M
MARIE

Bibliotheca S. J.
Les Fontaines
CHANTILLY
V 355
/101

CARMÉLITES

DE TOURS.

Maison SAINT-LOUIS
JERSEY

9

G 134-1

LA VIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARGUERITE MARIE

LA VIE

DE LA VENERABLE MERE

MARGUERITE MARIE.

J. B. Scotin Sculp.

LA VIE

DE LA VENERABLE MERE MARGUERITE MARIE, RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE

Du Monaſtere de Paray-le-Monial en Charolois.

Morte en odeur de Sainteté en 1690.

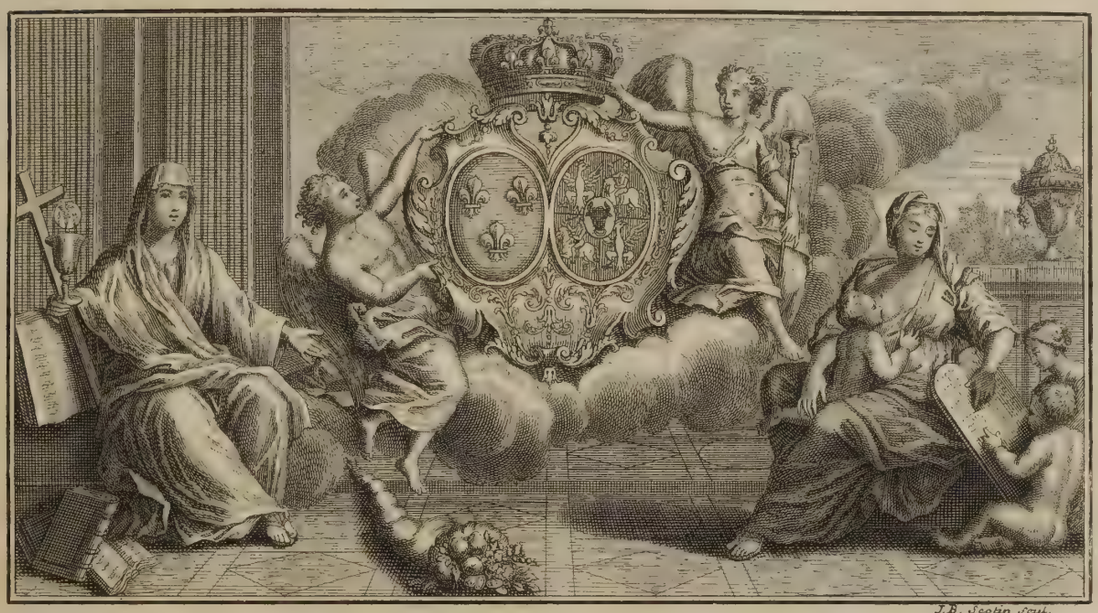
Par Monſeigneur JEAN-JOSEPH LANGUET, Evêque de Soiſſons, de l'Académie Françoiſe.

A PARIS,

Chez la Veuve MAZIERES, & JEAN BAPTISTE GARNIER, Imprimeurs-Libraires de la Reine, rue ſaint Jacques, à la Providence.

M. D. CC. XXIX.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DU ROY.



J.B. Scotin Scul.

A LA REINE.

MADAME,

Si j'ai l'honneur de préſenter à VOTRE MAJESTE', *la Vie de la vénérable Mere Marguerite ; c'eſt moins pour rendre hommage à votre rang ſuprême, que pour offrir un tribut à votre*

pieté & à votre foi. C'eſt elle, c'eſt cette pieté, MADAME, *qui vous a engagé à vous intéreſſer à la publication de cette Vie, qui vous a inſpiré de m'encourager à ce travail, de me permettre de le faire paroître ſous votre nom, de m'aſſûrer de votre protection Royale.*

Ces vertus ſi rares ſur le Trône, méritent ſans doute notre admiration, mais elles ne doivent pas la borner. Je m'éleve juſqu'à celui qui eſt l'auteur de tout don parfait, & qui forme en vous cette pieté même, pour enviſager avec étonnement comment la ſage providence de Dieu veille à la gloire de ſes Saints & comment elle récompenſe leur humilité. En vous élevant, MADAME, *à la ſouveraine puiſſance, ce n'eſt pas votre foi ſeule qu'il a voulu couronner: il a voulu avec vous & par vous, glorifier ſa ſervante, manifeſter ſous votre auguſte nom les prodiges de graces qu'il a mis dans cette ſainte Religieuſe, & lui faire partager avec vous l'éclat & la gloire dont il vous a environnée. Quel honneur en effet pour cette vertueuſe fille, enſevelie depuis quarante ans dans un lieu éloigné, écarté, ignoré, que ſa mémoire ſoit ainſi reſſuſcitée après tant d'années, que la renommée de ſes vertus parvienne juſqu'au Trône, que l'hiſtoire de ſa vie faſſe l'objet des déſirs de la plus grande Reine du monde, & la matiere de ſon occupation!*

Ce qui conſomme la gloire de la ſervante de Dieu, c'eſt le prin-

cipe qui, en cette occaſion, anime VOTRE MAJESTE'. *La ſublime dévotion dont Dieu a enſeigné la pratique à la M. Marguerite, & qui fut en elle la ſource de tant de prodiges, eſt devenuë la dévotion particuliere de* VOTRE MAJESTE'; *elle eſt celle de votre Royale Maiſon. En elle le Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt trouve des adorateurs aſſidus : Il voit avec complaiſance les ſentimens & les vertus de ſon Cœur ſe retracer dans le vôtre,* MADAME, *à l'exemple du Roi & de la Reine qui vous ont donné la naiſſance : Il y voit, il y forme lui-même d'heureuſes images de la bonté, de l'affabilité, de la charité, de la généroſité de ſon Cœur divin ; mais ſur tout de cette humilité & de cette douceur de cœur qu'il preſcrivoit ſpécialement à ſes Diſciples, & que les Cours des Rois connoiſſent ſi peu : & de même qu'autrefois Dieu ſe glorifioit d'avoir trouvé dans David un Roi ſelon ſon cœur, qui marchoit dans toutes ſes voyes ; le Fils de Dieu peut ſe glorifier encore d'avoir dans votre auguſte Maiſon, pluſieurs David qui rempliſſent avec ferveur toutes ſes adorables volontés : Par eux la dévotion de la M. Marguerite s'eſt élevée juſqu'au Trône le plus illuſtre ; elle y a fait aſſeoir avec vous les vertus du Cœur de Jeſus-Chriſt, & elle compte les têtes couronnées au nombre de ſes plus fidelles diſciples.*

Peut-être qu'en publiant ici, MADAME, *les ſecrets de votre pieté, je bleſſerai cette pieté même, & cette profonde humilité*

que nous admirons en VOTRE MAJESTE'. *Mais pouvons-nous nous taire sur les merveilles de Dieu ? Et seroit-il juste de les ensevelir dans le silence, lorsqu'il ne les opere à nos yeux que pour manifester sa gloire dans ses Elus ? D'ailleurs la dévotion de* VOTRE MAJESTE' *justifie celle de notre fervente Religieuse. Cette dévotion acquiert en vous un nouvel éclat ; & vous seriez son apologie, si elle en avoit besoin. Les effets salutaires de cette dévotion se manifestent par ceux qu'elle opere en vous,* MADAME: *on ne peut l'accuser d'être ou inutile, ou obscure, ou dangereuse, quand on voit qu'elle contribue à former en* VOTRE MAJESTE' *cette aimable douceur qui vous assure les cœurs de tous vos Sujets.*

Vous faites encore plus, MADAME. *En justifiant par votre ferveur l'utilité de la dévotion inspirée à la M. Marguerite, vous accomplissez une de ses prophéties : elle a prédit autrefois, (& toute sa Communauté en a été témoin) que la dévotion que N. S. lui avoit enseignée, triompheroit après sa mort de ses contradicteurs, qu'elle monteroit sur le Trône même où vous êtes assise, qu'on verroit les Couronnes s'humilier devant le Cœur adorable du Sauveur, & puiser dans les trésors de graces qui y sont renfermés, le modéle de leur conduite & l'appui le plus efficace de leur puissance.*

C'est ainsi que le Fils de Dieu remplit les promesses qu'il a faites aux humbles. Il l'a dit, que celui qui s'humilie sera glorifié ; sa

parole s'accomplit dans tous les siecles : il tire du sein de l'oubli la vertu qui s'y étoit condamnée elle-même, & il fait revivre avec gloire, ce qui paroissoit comme enseveli depuis tant d'années. VOTRE MAJESTE' *sert d'instrument aux sages desseins de sa providence : c'est par vos mains que Dieu couronne la vertu, après l'avoir déja couronnée en votre personne ; & ces merveilles qu'on n'auroit osé imaginer il y a quarante ans, qu'on mépriſoit quand elles étoient annoncées par la servante de Dieu, en s'accomplissant aujourd'hui avec tant d'éclat, affermissent la croyance des autres prodiges que je serai obligé de rapporter dans cette Histoire.*

Vous voyez, MADAME, *combien il étoit juste que je fisse une espece de violence à votre modestie, & que je ne négligeasse pas les avantages que me donne cette modestie même, & les autres vertus de* VOTRE MAJESTE'. *Vous voyez combien il étoit nécessaire que la dévotion de la M. Marguerite se glorifiât de sa plus noble conquête ; & que moi, qui n'ai entrepris sa Vie que pour faire connoître le précieux trésor que nous possedons dans le Cœur adorable de Jesus-Christ, je n'oubliasse point de prouver les effets salutaires de cette dévotion, par un exemple aussi illustre que le vôtre.*

Ce sont ces raisons, MADAME, *qui ont excité ma confiance. J'ai espéré que* VOTRE MAJESTE' *voudroit bien l'excuser en faveur du motif. Votre zele pour la gloire de Dieu l'exige de vous ; & vo-*

tre douceur, fidelle image de celle du Cœur de notre Sauveur que vous adorez, vous y engage. Ce Cœur divin ne rebute jamais ceux qui s'adreſſent à lui: il exauce leurs prieres: il reçoit leurs foibles hommages: il excuſe leurs défauts, il pardonne leur importunité. En vous dédiant cette Vie, MADAME, *j'ai eſperé que vous imiteriez à mon égard ces nobles ſentimens; & qu'avec cette bonté que vous puiſez dans celle de Jeſus-Chriſt, vous recevriez tout enſemble, & l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous dédier & les aſſurances reſpectueuſes du profond dévoüement avec lequel je ſerai toute ma vie,*

DE VOTRE MAJESTE',

MADAME,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur & ſujet,
† JOSEPH, Evêque de Soiſſons.

DISCOURS

DISCOURS

SUR

LES VIES MIRACULEUSES DES SAINTS,

ET PARTICULIEREMENT

SUR CELLE DE LA VENERABLE

MERE MARGUERITE.

I.
Difficulté d'écrire les vies miraculeuses des Saints, & leur utilité.

EN donnant au public la vie toute miraculeuse de la venerable Mere Marguerite, j'éprouve la même crainte que ressentit autrefois le celebre Théodoret, lorsqu'il entreprit d'écrire la vie admirable de S. Simeon Stylite. L'univers entier, disoit-il, est témoin des prodiges que je vais raconter; & cependant j'apprehende de les écrire, de peur de livrer la verité à la critique des hommes incredules. Ils ont coûtume, continuë-t-il, de mesurer tout, selon le cours ordinaire des choses du monde; & ce qui leur paroît passer les bornes des loix communes de la nature, ils le regardent comme une fable. *Narrationem aggredi pertimesco, ne veri-*

Theodor. Hist. Relig. cap. XXV.

tatis prorſus expers fabula videatur. Supra enim naturam ſunt quæ fiunt: ſolent autem homines naturâ metiri ea quæ dicuntur. Si quid verò dicatur quod ejus excedat limites, falſa videtur oratio, iis qui divinis myſteriis initiati non ſunt &c.

Theodoret en parlant ainſi, avoit en vûe les faux ſages du paganiſme, qui ne voulant rien reconnoître de divin dans le Chriſtianiſme, n'y vouloient rien voir de ſurnaturel & de miraculeux. Mais d'une part la certitude des faits qu'il avoit à raconter, & de l'autre le nombre de ceux qui, inſtruits des myſteres de Dieu, étoient dignes de connoître les merveilles de ſa conduite ſur ſes Saints & d'en tirer du fruit, déterminerent ce grand homme à donner ſon Hiſtoire, malgré les vains diſcours de l'incrédulité.

Les mêmes motifs m'inſpirent la même confiance qu'à Theodoret; & quoique le monde ſoit encore plein de ces faux ſages qui blaſphêment volontiers ce qu'ils ignorent, & qui ſont toûjours prêts à rejetter ſans examen, ce qui eſt au-deſſus du cours ordinaire de la nature, j'ai crû avec le fameux Evêque de Cyr, qu'il valloit mieux s'expoſer à leur frivole critique, que de laiſſer dans l'oubli les merveilles de Dieu, & de priver les ames ſolidement vertueuſes, du fruit qu'elles pourront tirer d'une vie qui n'eſt pas moins inſtructive, qu'elle eſt admirable.

C'eſt dans cette vûë ſeule que j'ai formé le deſſein de raconter les graces extraordinaires que Dieu a repandu, pour ainſi dire avec profuſion, ſur une fille qui n'avoit rien de recommandable que ſa propre ferveur: une fille qu'il a doüée dès l'enfance d'une oraiſon ſublime; qu'il a conduit comme par la main dès ce bas âge, dans la pratique des vertus les plus rares; à qui il s'eſt communiqué d'une maniere étonnante dans tous les tems; pour qui il a multiplié les miracles; qu'il a ſoutenuë au milieu des contradictions les plus vives; qu'il a fait ſervir enfin à manifeſter les tréſors de graces que ren-

ferme le Cœur adorable de J. C. & à procurer à ce Cœur divin, de la part de tant d'ames ferventes, les purs hommages de leur reconnoiſſance & de leur amour.

II. Deſſeins de Dieu dans la diſtribution des graces miraculeuſes.

Ce n'eſt en effet, ni à la nobleſſe de la condition, ni à la force du ſexe, ni à l'élevation de l'eſprit, ni à la ſublimité des talens, ni à la profondeur de la prudence, que Dieu attache ſes faveurs : ſouvent au contraire, il réprouve tous ces avantages que le monde eſtime, pour communiquer ſes graces à ce qui paroît de plus petit, & peut-être de plus mépriſable aux yeux du monde, afin que la gloire de ſes merveilles ne puiſſe lui être diſputée ; qu'on reconnoiſſe plus ſenſiblement qu'il ne faut les attribuer à aucun talent humain, mais à ſa ſeule volonté & à ſa puiſſance ; & que *toute chair*, comme dit l'Apôtre, *apprenne à s'humilier devant lui*, & qu'elle avouë de bonne foi ſon néant & ſa foibleſſe. C'eſt ainſi que pour prêcher ſon Evangile aux Princes & aux ſages du monde, il choiſit autrefois des hommes ſimples & ſans lettres, pour en faire ſes Apôtres : c'eſt ainſi qu'au tems des perſecutions, il mit la conſtance la plus héroïque, dans le ſexe le plus timide & le plus fragile : c'eſt ainſi que dans les derniers tems, il s'eſt choiſi quelquefois dans ce même ſexe, des perſonnes ſimples ſelon le monde, pour les élever à une ſublimité de connoiſſances qui confondît & qui humiliât les hommes mêmes, qui dans ces ſiecles plus éclairés, n'ont pas moins d'orgueïl que de ſcience.

1. *Cor.* 1. 29.

Or pour confondre l'orgueïlleuſe ſuffiſance des hommes, Dieu ne ſe borne pas à communiquer ſes lumieres à des ames ſimples ; il y joint ſouvent d'autres prodiges ſenſibles, afin que ces lumieres divines ſoient connuës, qu'elles ſoient reſpectées par ceux-mêmes qui auroient plus de peine à y ajoûter foi, & que les inſtructions qu'il veut donner au monde par elles, en deviennent plus éclatantes. C'eſt encore la penſée de Theodoret, dans l'endroit que j'ai cité. Pour rendre

plus efficace l'exemple des Saints, Dieu, dit cet ancien auteur, joint aux vertus dont il les remplit, les miracles qu'il fait par eux ou en leur faveur, afin que le bruit de ces prodiges réveille l'attention des hommes, & les disposé par la curiosité & l'admiration, à recevoir avec fruit les instructions salutaires qu'il prétend leur donner par la bouche de ses Saints, & par l'exemple de leur vie. Simeon dans un désert, élevé sur une colomne, vivant dans une austerité miraculeuse, & une contemplation encore plus étonnante, attire l'admiration de toutes les nations : on vient en foule autour de lui, pour être témoin d'un spectacle si incroyable ; mais en satisfaisant sa curiosité, on est instruit par le spectacle même qui l'a excitée. On voit ce que peut l'amour de Dieu & le zele de la pénitence ; on voit ce que peut notre nature, toute foible qu'elle soit, lorsqu'elle est soutenuë de la grace ; on entend de la bouche de cet homme miraculeux des instructions de salut, & on les reçoit avec fruit dans un cœur preparé par l'admiration. C'est ainsi que dans les derniers tems l'austerité d'une sainte Therèse, & les visions merveilleuses dont Dieu la favorisa, contribuerent à la sanctification de tant d'ames qui ont été les imitatrices de sa ferveur. Le spectacle de sa vertu, le succès de ses prédictions, les contradictions même qu'elle essuya, servirent à manifester de plus en plus les graces dont Dieu la combloit pour l'instruction des autres, & accrediterent ses Ouvrages, qui ont été pour tant de personnes une source précieuse de sainteté.

Dieu en a usé de même à l'égard de la vertueuse fille dont j'écris la Vie. Il en a fait tout à la fois, & un prodige de patience, & un prodige de graces ; & tout cela pour ouvrir plus surement le chemin du salut à tant d'ames qui devoient profiter de ses avis & de ses exemples, & qui ont été attirées par le bruit des miracles que Dieu operoit en elle. Cette fille est cachée dans un coin du monde : elle y est comme anéantie ;

elle y éprouve les contradictions les plus humiliantes ; & ce ſont ces contradictions mêmes qui la font connoître ; ce ſont les mépris que l'on fait de ſes revelations, qui les manifeſtent : c'eſt l'oppoſition que l'on apporte à la publication de ſa dévotion, qui répand cette dévotion même. Dieu confond l'incrédulité par des prodiges multipliés ; & des filles incrédules deviennent elles-mêmes les diſciples de celle qu'elles ont mépriſée. La jalouſie, la curioſité, la malignité, la critique, tout s'exerce ſur cette fille humble & patiente ; & tout cela ſert aux deſſeins de Dieu, & à accomplir ſes volontés. Les hommes curieux attirés par le bruit des miracles qu'ils ne veulent pas croire, ſont confondus par ceux qu'ils voyent & qu'ils ne peuvent méconnoître : la vanité de leurs conjectures ſe change en admiration, & de l'admiration ils paſſent juſqu'à reconnoître la ſolidité de la dévotion de la Servante de Dieu, juſqu'à ſe joindre à elle pour honorer le Cœur de J. C. & ſon amour ; juſqu'à s'en rendre les imitateurs & les diſciples.

III. Reflexion ſur l'incredulité. Il eſt de la prudence de croire les miracles quand ils ſont prouvés. *M. Boſſuet. Etats d'oraiſon. Pref.*

Les hommes, il eſt vrai, pénétrent rarement juſques-là dans les deſſeins de Dieu : il ſuffit que ce qu'on leur raconte ait quelque choſe d'extraordinaire, pour qu'ils s'en moquent. *Le monde*, diſoit-il il y a quelques années le celebre M. Boſſuet Evêque de Meaux, *le monde ne goûte point ces choſes, & ſouvent il en fait le ſujet de ſes railleries. On y traite les contemplatifs, de cerveaux foibles & bleſſés ; les raviſſemens, les extaſes & les ſaintes delicateſſes de l'amour divin, de ſonges & de creuſes viſions. L'homme animal, comme dit S. Paul, qui ne veut ni ne peut entendre les merveilles de Dieu, s'en ſcandaliſe. Ces admirables operations du S. Eſprit dans les ames, ces heureuſes communications & cette douce familiarité de la ſageſſe éternelle qui fait ſes délices de converſer avec les hommes, ſont un ſecret inconnu dont on veut raiſonner à ſa fantaiſie. Parmi tant de penſées qui ſe forment ſur ce ſujet dans tous les eſprits,*

comment empêcherai-je la profanation du myſtere de la pieté que le monde ne veut pas goûter? Dieu le ſçait, & il ſçait encore l'uſage que je dois faire des contradictions qu'on trouve ſur ſon chemin dans une matiere où tout le monde ſe croit maître. Mais qu'importent, continuë le même auteur, *qu'importent ces oppoſitions, à qui cherche la verité? Dieu connoît ceux à qui il veut parler: il ſçait les trouver, il ſçait malgré tous les obſtacles, faire dans leurs cœurs par nos foibles diſcours les impreſſions qu'il a réſolu.*

J'entre dans la penſée de ce grand homme, de cette lumiere de l'Egliſe de France dans le dernier ſiecle. Il faut travailler à l'édification des élus de Dieu, ſans craindre le mépris de ceux dont il réprouve l'orgueïl. Qu'importe qu'ils nous contrediſent, pourvû que Dieu ſoit glorifié dans l'aſſemblée des Saints? C'eſt pour ceux-ci que j'écris, & ils n'ignorent pas ce que diſoit encore un auteur du ſiecle dernier, *qu'il n'y a plus de Religion, ſi nous ne lui donnons pour fondement la croyance des faits ſurnaturels*: d'où il conclut, *qu'un veritable Chretien ne doit avoir aucune peine à croire les miracles. Il n'eſt queſtion que de la preuve du fait particulier.* Et pourquoi? *C'eſt*, avoit-il dit un peu auparavant; *que le caractere propre de la vraye Religion, c'eſt d'être également certaine & merveilleuſe.* De-là dans les premiers ſiecles, les miracles multipliés à l'infini pour le triomphe des Martyrs: de-là de ſiecle en ſiecle, des perſonnes extraordinairement ſuſcitées de Dieu pour reveiller, par le ſpectacle de leur puiſſance ſurnaturelle, la foi languiſſante des Fidelles: de-là dans les derniers ſiecles ces operations admirables de l'Eſprit de Dieu dans des ames ſimples & ferventes: une ſainte Brigitte, une ſainte Thereſe, une ſainte Gertrude, une ſainte Magdeleine de Pazzi, une ſainte Catherine de Sienne; & dans ce Royaume, une Madame de Chantal, une Sœur Marguerite de Beaune, une Mere Agnès de Jeſus, & tant d'autres dont

M. Fleuri Hiſt. Eccle. to. 3. Pref.

la ſainteté eſt auſſi miraculeuſe qu'elle paroît certaine.

Quand ce que ces Vies contiennent de divin & d'extraordinaire eſt averé, on peut en toute liberté les donner au public : il ne convient pas d'enſevelir dans l'oubli les merveilles de Dieu, ni d'éteindre dans les ténébres du ſilence, la lumiere qu'il a ſuſcitée pour la conſolation de ſes Saints ; & il n'eſt pas juſte, à cauſe des contradictions des incredules, de priver les juſtes de ce ſecours que Dieu leur a préparé.

Ce n'eſt pas en effet pour ce monde curieux & critique que j'écris : il lui faut pour l'amuſer, d'autres évenemens & d'autres ſpectacles ; des guerres intereſſantes, de ſanglantes victoires, des Empires ébranlés, des conquêtes, des paſſions, des intrigues. On ne rencontrera rien de pareil dans cette Vie ; & qui ne la lira que par curioſité, n'y trouvera pas dequoi contenter ſon goût. Mais ce qui paroît inſipide à l'eſprit curieux, peut avoir dequoi ſatisfaire, dequoi même charmer les perſonnes qui ne cherchent qu'à s'édifier : un acte héroïque de patience, un trait admirable d'humilité, une mortification conſtamment ſoutenuë, une obéïſſance toûjours contredite & toûjours fidelle, une vie éprouvée, une mort ſainte, ſuffiſent pour occuper, pour intereſſer le lecteur pieux qui ſçait, comme dit l'Ecriture, que *l'homme patient eſt plus eſtimable que l'homme courageux ; & que celui qui ſe dompte lui-même, eſt plus grand que le héros qui force des villes.*

Melior eſt patiens viro forti, & qui dominatur animo ſuo, expugnatore urbium. Prov. xvi. 32.

Ce ſeroit donc en vain qu'on voudroit nous allarmer ſur le ſuccès d'une Vie qui ne raconte preſque que des pratiques pieuſes, ou des graces ſurnaturelles. Les Saints Peres n'ont point eu la fauſſe délicateſſe de ne pas oſer prêter leurs plumes à de pareils récits. Ils ſçavoient qu'*il eſt toûjours honorable*, comme dit l'Ecriture, *de raconter les merveilles de Dieu* ; & ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que ce ſont les plus ſçavans, les plus judicieux, les plus critiques d'entre les Saints Peres.

Tob. xii. 7.

qui ont donné à l'Egliſe les Vies miraculeuſes de pluſieurs perſonnages illuſtres de l'Antiquité. S. Athanaſe n'a pas craint de raconter les merveilles de la vie de S. Antoine, & de rapporter même ces preſtiges que le démon employoit pour ſéduire; ou pour effrayer le ſaint Solitaire. Theodoret n'a pas craint de décrire la vie étonnante & preſque incroyable de S. Simeon Stilyte: S. Sulpice Severe celle de S. Martin; S. Jerôme celle de S. Paul hermite, & de tant d'autres; Rufin celles des Solitaires de l'Orient. Il n'eſt queſtion pour ceux qui entreprennent de donner au public ces ſortes de Vies, que de s'aſſurer de la verité, de n'être point la dupe des bruits populaires, & de demêler avec diſcernement ce qui eſt de l'Eſprit de Dieu.

IV. Principes pour juger ſagement des miracles. Premierement, les miracles ſont poſſibles.

Mais dans ce diſcernement & cette recherche, les incredules ont-ils ſur nous quelque avantage? Ne ſçavons-nous pas autant qu'eux, j'oſe dire même plus qu'eux, apporter une ſage défiance à l'examen des faits miraculeux, & employer les plus exactes précautions pour en aſſurer la verité? La difference qu'il y a entre les incredules & nous, c'eſt qu'ils ignorent les vrayes regles d'un examen ſerieux & ſolide, & que cet examen fait une partie de notre étude, auſſi-bien que de notre devoir. Tous leurs principes conſiſtent dans leur défiance; & cette défiance leur fait imaginer des conjectures, des poſſibilités, des vrai-ſemblances, qui communément ne ſont fondées que ſur des maximes évidemment inſoutenables. Pour nous, avec la défiance qui nous eſt commune avec eux, nous avons des regles, & des regles ſures pour diſcerner les vrayes merveilles. La ſainte Tradition ne nous les a pas laiſſé ignorer, & il falloit qu'il y eût de telles regles dans l'Egliſe, puiſqu'il lui étoit prédit qu'*il y auroit de faux prophétes & de faux miracles*. Il falloit donc que l'Egliſe reçût de Jeſus-Chriſt des moyens aſſurés de ſe garentir de leur ſéduction, en demêlant les faux miracles des veritables, & les ~~fauſſes~~ vrayes vertus

des

des vertus apparentes; & que ſes miniſtres puſſent précautionner les Fidelles à ce ſujet, comme ſur toutes les autres erreurs. Elle a en effet des regles ſures pour faire ce diſcernement neceſſaire; on le verra dans la ſuite. Ici il me ſuffit de demander en paſſant, lequel eſt le plus croyable, ou celui qui croit & qui raconte, mais qui ne le fait qu'après un examen exact & rigoureux, & un examen fondé ſur des regles ſages & des principes certains; ou celui qui ſans examen & ſans autre regle que ſa ſeule défiance, eſt reſolu à tout rejetter, à tout critiquer, à tout condamner, & qui ne peut pouſſer ſes raiſonnemens & ſes conjectures, ſans tomber, comme je l'ai dit, dans des principes manifeſtement inſoutenables.

D'abord, ce ſeroit avancer le plus faux de tous les principes, de ſoutenir que les miracles, les prodiges, les operations ſurnaturelles ſont impoſſibles. Y a-t'il donc quelque choſe d'impoſſible à Dieu; & celui qui a créé l'ordre de la nature, n'a-t'il pas le droit de s'élever au-deſſus de cet ordre, d'en changer ſelon ſa volonté l'arrangement ordinaire, arrangement qui n'a eu d'autre principe que ſa volonté même? Dans l'ordre naturel les monſtres & les phénomenes ſont l'ouvrage de ſa ſageſſe; dans l'ordre ſurnaturel les miracles ſont celui de ſa puiſſance: les uns & les autres ſont l'effet de ſa volonté abſoluë, & de ſon domaine ſur les élemens, qui n'ont d'être que par lui: ſi ſa toute puiſſance eſt liée, elle ceſſe d'être toute puiſſance; & ſi elle eſt limitée & aſſujettie invariablement à de certaines loix, elle devient bornée & indigne d'être l'attribut d'un Etre infini dans toutes ſes perfections.

V. Les miracles ſont utiles aux hommes, & Dieu en fait quelquefois.

Les miracles ſont donc poſſibles en eux-mêmes: ils ſont du domaine de Dieu, en tant qu'il eſt créateur & tout-puiſſant: c'eſt à ce titre *qu'il appartient à lui ſeul*, comme dit le Prophete, *de faire de grands prodiges*. Il reſte donc à examiner en ſecond lieu, ſi Dieu a voulu en faire quelquefois; mais ce point n'eſt pas moins évident que le précedent, au moins à

celui qui croit. Car quel eſt ici l'objet de notre croyance ? c'eſt un amas de prodiges & de merveilles que Dieu a operées pour faire entendre plus ſenſiblement ſa voix aux hommes qui la méconnoiſſoient dans le cours ordinaire des choſes terreſtres. *Les Cieux*, dit le Pſalmiſte, par leur mouvement regulier *annoncent la gloire de Dieu*, & la terre ne la célebre pas moins par la regularité de ſes productions. Mais l'homme s'étoit accoutumé à cette voix uniforme de toutes les créatures : elle ne faiſoit plus ſur lui l'impreſſion de terreur & d'admiration qu'elle auroit dû produire. Il n'a pû être reveillé de tems en tems que par des prodiges, par leſquels Dieu en changeant l'ordre qu'il avoit établi, & le changeant aux yeux des hommes étonnés, leur faiſoit connoître qu'il eſt le maître de cet ordre même ; & par le ſpectacle nouveau de ces merveilles, il les rendoit attentifs aux préceptes qu'il avoit à leur donner. *Dieu*, diſoit encore M. Boſſuet, *eſt le maître de diſpoſer de ſes créatures, ſoit pour les tenir ſujettes aux loix generales qu'il a établies ; ſoit pour leur donner d'autres loix, quand il juge qu'il eſt neceſſaire de reveiller par quelque coup ſurprenant le genre humain endormi.*

Pſ. 18.

Diſcours ſur l'Hiſt. univerſ. 2. rtie n. 1.

De-là les prodiges arrivés au tems de Noë & de ſes enfans, d'Abraham & de ſa poſterité : de-là les miracles ſans nombre operés par Moyſe, par ceux qui ont conduit après lui le peuple Juif : miracles ſi fréquens & ſi ordinaires, que depuis Moyſe juſqu'à Jeſus-Chriſt, on voit dans ce peuple une ſucceſſion plus longue & plus conſtante d'hommes prophétiques, que n'eſt dans les Empires héréditaires la ſucceſſion des familles. De-là enfin tant de prodiges operés par Jeſus-Chriſt & par ſes Apôtres, miracles ſi conſtans & ſi publics, que ni les Juifs ni les Payens n'ont oſé les nier, & que dans leur deſeſpoir, ils ſe ſont trouvé reduits à les attribuer au démon & à la magie : comme ſi les preſtiges du démon étoient plus faciles à croire, que les miracles du Tout-puiſſant.

VI. Les miracles ſont promis pour tous les tems.

Les prodiges operés par Jeſus-Chriſt & par ſes Apôtres ont-ils été bornés au premier âge de l'Egliſe? Ce ſeroit là une nouvelle erreur, démentie par l'hiſtoire de tous les ſiecles, mais encore plus confonduë par la parole & par la promeſſe de Jeſus-Chriſt. En effet il a expreſſément donné ce pouvoir à ſes Diſciples, pour être conſervé, avec la foi, dans ſon Egliſe juſqu'à la fin des ſiecles. *Voilà*, dit-il, *les prodiges qui ſuivront la foi de ceux qui croiront. Ils chaſſeront les démons, ils parleront des langues inconnuës, ils ôteront aux bêtes venimeuſes leur venin, & au poiſon ſa force: ils gueriront les malades de leurs infirmités, ſans autre remede que l'impoſition de leurs mains.* Jeſus-Chriſt en donnant à ſon Egliſe la foi pour heritage, a donné à cette foi même une autorité abſoluë ſur les élemens, *juſqu'à tranſporter les montagnes, juſqu'à faire des miracles plus éclatans que ceux qu'il a fait pendant ſa vie mortelle*; & comme la foi ſe perpetuera dans ſon Egliſe juſqu'à la conſommation des ſiecles, le germe de cette puiſſance ſurnaturelle ſe conſervera de même en elle dans tous les ſiecles, par la foi & par l'effuſion du S. Eſprit qui ſe perpetuë dans ſon ſein. Or ce point a été encore clairement prédit dès l'ancien Teſtament, puiſqu'il y eſt écrit, qu'à la venuë du Sauveur d'Iſraël, & *juſqu'aux derniers tems, & à ce grand jour, ce jour éclatant* qui conſommera tous les jours, on verroit *des prodiges ſur la terre & dans les aſtres, dans l'air & dans le ſang*: c'eſt-à-dire que toutes les créatures animées ou non, ſeroient aſſujetties à la puiſſance de la foi; *que les lumieres prophétiques, les viſions ſurnaturelles & les ſonges myſterieux ſe trouveroient dans des perſonnes de tout âge & de tout ſexe*, & que ce ſeroit là l'effet & la marque de *l'effuſion du S. Eſprit répanduë ſur toute chair.*

Signa eos qui crediderint hæc ſequentur: in nomine meo dæmonia ejicient &c. Marc. cap. ult.

Joel. 2. 30.

Ces promeſſes n'ont donc point été limitées à quelques ſiecles, ni à un certain tems. Jeſus-Chriſt ne leur a point donné d'autres bornes que l'effuſion de ſon Eſprit ſaint, & la parti-

cipation de la foi : *Voila*, dit-il, *les miracles qui ſuivront ceux qui croiront.* La foi durera, ſelon la promeſſe, juſqu'à la conſommation des ſiecles : les miracles auront donc la même durée, puiſqu'ils ont en quelque façon la même meſure. Les propheties & les viſions ſurnaturelles ſont attachées *à l'effuſion de l'Eſprit de Dieu ;* elles dureront donc autant que durera cette effuſion ſalutaire & ſanctifiante. Or cette effuſion durera *juſqu'aux derniers tems :* Dieu repartira ſes dons ſur ceux qu'il en jugera dignes, ſans égard à l'âge & au ſexe ; & ſon Egliſe ſera fortifiée & ſecouruë par ces moyens extraordinaires, ſelon les lieux, les tems, les occaſions qu'il plaira de choiſir à celui qui la gouverne : il ſuffit à l'Epouſe de ſçavoir que ces prodiges lui ſont promis, qu'ils ne lui ſeront pas refuſés dans le beſoin, qu'ils lui ſeront montrés dans les tems que la ſageſſe & la tendreſſe de ſon Epoux a marqués ; & que de même qu'aucun ſiecle n'eſt excepté de cette parole, *Celui qui croira ſera ſauvé* ; de même aucun ſiecle n'eſt excepté de cette parole renfermée dans la même promeſſe, *Les prodiges ſeront accordés à la foi.*

VII. Les miracles ne doivent pas être crûs legerement.

Faut-il donc croire ſans diſcernement tout ce que l'on raconte de miraculeux, dira ici l'incredule ? & parce que Dieu peut faire des miracles quand il veut ; parce qu'il a fait eſperer à ſes Apôtres qu'il favoriſeroit leur foi, s'enſuit-il delà, que tout ce qu'il plaira à des hommes ſimples de nommer miracle & prodige, doive être crû ſans examen & ſans précaution ?

C'eſt ainſi que par des conſequences déraiſonnables on s'efforce de rendre ridicule un principe qu'on ne peut conteſter, & qu'on eſſaye d'en éluder l'application. Non ſans doute, il n'eſt pas à propos de croire ſans diſcernement tout ce qu'on raconte de miraculeux : mais il faut tout examiner ; & comme l'a preſcrit l'Apôtre, *il faut éprouver les eſprits, pour voir s'ils ſont de Dieu.* Or c'eſt ce droit d'examen

& ce don de discernement qui a été accordé à l'Eglise, en même tems que les prodiges lui ont été promis. S. Paul compte tout à la fois au nombre des dons de l'Esprit qui la gouverne, *la prophetie & la sagesse ; la guérison des malades & la science ;* en un mot, *l'operation des miracles & le discernement des esprits.* L'un est une suite necessaire de l'autre : les dons de sagesse, de science, & de discernement des esprits sont inaliables avec les fausses propheties & les miracles trompeurs, & avec la crédulité qui les feroit valoir ; & ce seroit en vain que Jesus-Christ auroit promis à ses Disciples de confirmer leur foi par des miracles, s'il ne leur avoit donné le moyen de faire un juste discernement de ces miracles, d'avec les prestiges des séducteurs, ou d'avec ces especes de merveilles que la nature & l'art peuvent produire. 1. Cor. 12.

C'est ici où l'incredule tombe encore dans une autre sorte d'erreur qui fait sa ressource. Parce que nous croyons, selon la foi, qu'il y a eu des gueriſons miraculeuses, des visions surnaturelles, des songes prophetiques ; qu'il y en aura de tems en tems dans l'Eglise, & qu'il y en aura jusqu'à la consommation des siecles selon la promesse, l'incredule s'imagine qu'à tort & à travers, sans examen & sans discernement, nous ajoûtons foi à tout ce qu'on raconte sans preuve ; & que ce qu'on raconte ainsi, est cru dès qu'il est merveilleux : mais cette fausse supposition ne vient, non plus que les autres principes que nous avons réfutés, que de l'ignorance où l'on est des verités Evangeliques.

VIII. J. C. a appris à son Eglise à discerner les vrais miracles,

En effet c'est Jesus-Christ lui-même qui a le premier inspiré à ses ministres, cette sage défiance & ce discernement précautionné. Avant que les incredules s'en fussent avisés, il avoit dit à ses Apôtres, & par eux à toute l'Eglise, *Faites attention, prenez garde, défiez-vous.* Et dequoi ? *des faux miracles & des faux prophetes, des merveilles operées avec art par des hypocrites*, même *des prestiges*

qui ſeront l'ouvrage des démons. Il y en aura, a-t-il dit, de tant de ſortes & de ſi ſurprenans, *qu'ils ſeroient capables de tromper & de ſéduire les Elus même, s'il ſe pouvoit faire qu'ils fuſſent ſéduits.* Qu'on le remarque bien. Ce n'eſt pas ici un ſimple avis, ni même une pure prédiction ; c'eſt auſſi une promeſſe. *Les Elus* même ſeront en danger d'être ſéduits; mais ils ne le ſeront pas : ils ne ſeront point entraînés par les faux Chriſts, ni trompés par les faux prophetes ou par les faux miracles ; cette parole de Jeſus-Chriſt les en aſſure. Il y aura donc dans l'Egliſe de Dieu un moyen de les en garentir, moyen ſi ſûr qu'il rendra la ſéduction impoſſible. *Les aigles* alors s'éleveront audeſſus des pieges qui ſeront tendus, *& ils ſe réüniront au corps* qui fera leur ſûreté. Ce corps aſſiſté de l'eſprit, les garentira de toute erreur funeſte à leur ſalut, & il aura autant de pouvoir contre les faux miracles, que contre les fauſſes doctrines : l'un & l'autre eſt également néceſſaire, mais l'un & l'autre eſt également aſſuré : ainſi le diſcernement, les ſages défiances, les précautions de la prudence, ſont non-ſeulement preſcrites, mais elles ſont promiſes. Et de même que l'Egliſe de Dieu portera ſans ceſſe dans ſon ſein le germe & le principe de tout miracle, par le moyen de ſa foi toujours ſubſiſtante ; de même elle portera dans ſa prudence, auſſi durable que ſa foi, le principe du diſcernement des vrais miracles: parce que l'Eſprit qui la gouverne eſt autant un eſprit de ſageſſe, qu'un eſprit de verité.

IX. Les Saints Peres ont preſcrit des regles pour diſcerner les miracles.

C'eſt un effet de cette promeſſe divine, que les ſages préceptes donnés dans tous les ſiecles par les ſaints Peres, pour apprendre à faire avec ſûreté, ce diſcernement ſi important. Nous voyons dès les premiers ſiecles, au rapport de ſaint Athanaſe, que ſaint Antoine, ce grand Maître dans la vie ſpirituelle, enſeignoit aux Solitaires ſes diſciples, la maniere de diſcerner l'apparition des bons Anges, de celle que les démons tentent quelque fois pour ſéduire les Saints. Tout eſt

plein de ces ſages regles de diſcernement dans S. Baſile, dans S. Auguſtin, dans S. Gregoire Pape, dans Theodoret, dans Caſſien & tant d'autres. Quand on ne regarderoit dans ces grands hommes de l'antiquité, que leur mérite perſonnel, & la ſublimité de leur génie, croiroit-on que ceux qui ont fait l'admiration de leurs ſiecles, ayent été le joüet d'une ſotte crédulité ?

Ce que les Saints nous ont enſeigné ſur cette matiere, & les regles de diſcernement qu'ils nous ont tranſmiſes ont été recüeillies par de ſçavans & pieux Auteurs des derniers ſiecles : on peut voir entr'autres ce qu'en ont écrit le celebre Gerſon, & le Cardinal Bona. Or ce ſont ceux qui ignorent ces regles ſi ſagement dictées, ceux qui n'en ont jamais approfondi ni la ſageſſe ni la certitude, qui s'enhardiſſent malgré leur ignorance, à critiquer & à condamner tout ce qui leur paroît audeſſus du cours des choſes humaines & de la portée de leurs lumieres. La temerité manifeſte de leur déciſion, devroit en être le remede.

Ces ſages regles dont la Tradition nous a inſtruit, ſont celles que les miniſtres de l'Egliſe employent avec ſoin pour démêler les vrais miracles, des operations naturelles ou des preſtiges ; les viſions ſaintes, des illuſions du démon ; & les communications ſurnaturelles de l'Eſprit ſaint, des ſaillies d'une imagination échauffée ou des ruſes de l'hypocriſie. L'interêt de la Religion les oblige à faire ce diſcernement ; & puiſqu'il eſt écrit qu'*il y aura de faux Chriſts, de faux miracles, de faux prophetes*, & de fauſſes révelations pour détruire la foi & accréditer le menſonge, le même miniſtere qui eſt toujours ſoutenu de Dieu pour combattre ces menſonges & ſoutenir la foi, eſt également attentif à faire le diſcernement de ces fauſſes apparences, & il eſt ſoutenu de Dieu dans ce diſcernement, ſans lequel la foi ſeroit dans un peril certain.

C'eſt-là ce qui doit faire ſentir aux Fidelles, combien il leur eſt important de ne donner une foi entiere aux miracles prétendus, qu'autant qu'ils leur ſont préſentés par l'Egliſe, ou au moins examinés & verifiés par ſon autorité. Il eſt prédit, & on l'a vû dans la parole de Jeſus-Chriſt, qu'il y aura de faux prophetes qui employeront des miracles apparens, des preſtiges même pour accrediter leurs égaremens. C'eſt-là le piege le plus ſéduiſant que le démon puiſſe tendre aux ames ſimples & pieuſes, puiſqu'il leur eſt préſenté ſous les dehors même de la pieté, & qu'en croyant à ces faux miracles, on croit rendre hommage à la bonté & à la puiſſance de Dieu. Il faut que ce piege ſoit bien efficace, puiſque c'eſt à celui-là que l'Evangile attribue la ſéduction des Elus même, s'il pouvoit arriver qu'ils fuſſent ſéduits: piege tant de fois employé par lesHeretiques pour s'accrediter. Pouſſés à bout du côté de la révelation & du raiſonnement, ils ſe retranchent dans de prétendus miracles, & ils ſe font de ces fauſſes merveilles, un rempart contre l'autorité qui les condamne. Mais ils ont beau faire valoir de vains preſtiges, ou des merveilles habilement ménagées, & debitées avec art; après tout, l'Evangile nous repréſente ce ſpectacle étonnant, comme un piege, & un piege dont il faut nous défier. Comment d'une part éviter ce piege, & de l'autre ne pas manquer à ce que la reconnoiſſance exige de nous envers Dieu, quand il daigne réveiller notre foi par des prodiges? Comment diſcerner ce qui eſt miracle, & miracle divin, de ce qui eſt illuſion, ou preſtige, ou ſubtil artifice? L'Egliſe eſt une regle, & une regle ſûre. Elle a reçu en dotte de ſon Epoux la ſageſſe avec la verité; l'eſprit de diſcernement, avec celui de la ſcience. Quel diſcernement & quelle ſageſſe? une ſageſſe divine, digne de l'Epoux qui la lui inſpire; un diſcernement divin: ou plûtôt l'Eſprit ſaint, qui eſt lui-même & conſeil, & ſageſſe, & verité, & diſcernement. Donc tout miracle

racle dont on oppoſera l'autorité à l'autorité de l'Egliſe, ſera par cela ſeul une ſéduction manifeſte : tout diſcernement, qu'on oppoſera à celui de l'Egliſe, ſera manifeſtement un égarement & une folie.

Mais outre le miniſtere toûjours ſubſiſtant dans l'Egliſe, & l'aſſiſtance divine dont ce miniſtere eſt ſoutenu en conſequence de la promeſſe, & qui l'aſſure contre toute erreur, outre cette aſſiſtance, dis-je, n'avons-nous pas, nous miniſtres de Dieu, notre prudence & notre ſageſſe ? Et parce que les critiques ſe donnent pour des gens d'une prudence conſommée, faudra-t-il que tout ce qu'il y a de premiers Paſteurs ſoient regardés comme s'ils en étoient dépourvûs ? Sommes-nous donc ſans lumiere & ſans diſcernement, entrainés communément par une credulité puerile ? Juger ainſi, ce ne ſeroit pas ſeulement nous faire injuſtice, ce ſeroit encore ignorer quel eſt notre interêt propre, ou ſuppoſer que nous l'ignorons nous-mêmes. A parler humainement, la prudence la plus éclairée, c'eſt celle qui eſt guidée par l'interêt, & un interêt d'état & de profeſſion. Tous ceux qui compoſent le même corps, quand il eſt queſtion de l'interêt commun, ſe prêtent leurs lumieres mutuellement ; & celui qui par lui-même manqueroit d'experience, ſeroit éclairé par ceux qui compoſent avec lui la même ſocieté, & qui en connoiſſent les vrais avantages. Or y a-t-il quelqu'un plus intereſſé que les premiers Paſteurs, à faire ce diſcernement dont je parle, & à rejetter tout ce qui ne paroît pas certain, en fait de prodige ? Ignorons-nous qu'il y a plus à perdre qu'à gagner pour la Religion, quand on donnera legerement dans toutes les apparences merveilleuſes d'une main ſubtile qui contrefait les miracles, ou dans les révelations imaginaires d'une fille folle ou hypocrite ? Nous ſçavons de combien d'impies, d'hérétiques, d'incredules, nous ſommes environnés ; par conſequent, de quelle importance il eſt de ne pas leur donner

Prude
niſtres
dans l'
miracl

prise, en autorisant à leurs yeux de fausses merveilles, ou des miracles douteux. Une médiocre prudence suffit pour nous obliger à douter avec les plus incredules, & à épuiser même les précautions de la défiance : car enfin les fraudes sont découvertes tôt ou tard ; elles tournent alors à la honte de ceux qui les ont approuvées avec legereté. De là vient que dans tous les tems, si de petits esprits ont osé quelque fois employer des fables ou de faux prodiges, s'imaginant rendre service à la Religion par ce moyen, les ministres de la sainte Eglise les ont confondus & punis avec severité ; & l'Apôtre S. Jean nous en a donné l'exemple, lorsqu'il dépossa un Prêtre, parce qu'il avoit débité de fausses merveilles pour la gloire de S. Paul.

Qu'on raconte donc tant qu'on voudra ces historiettes que les sages du monde ont soin de débiter pour justifier leur incredulité, histoires dans lesquelles on montre des simples ou des hypocrites qui ont fait valoir de faux miracles : dans ces occasions qui est-ce qui a ordinairement découvert la fraude ? sinon les ministres mêmes de Dieu, & les premiers Pasteurs de son Eglise, plus éclairés & même plus scrupuleux en cette matiere que les gens du monde. Ceux-ci sont communément trop superficiels en tout, pour approfondir quelque chose avec peine & exactitude : ils ne connoissent la fausseté que quand elle est grossiere, ou que le hazard l'a démasquée : pour nous, également prévenus, & qu'il peut y avoir de vrais miracles, & qu'il y en a souvent de fausses apparences : instruits des regles par lesquelles on peut percer jusque dans les plus subtils prestiges du démon pour les reconnoître ; & d'ailleurs attentifs & défians dans l'examen, plus, j'ose le dire, que les incredules ; nous ne connoissons pour vrai, en fait de miracles de révelation & de prodiges, que ce qui peut souffrir, & que ce qui a souffert en effet l'examen le plus rigoureux & le plus exact : & pour quelques-uns de ces prodi-

ges dont nous connoiſſons la verité, combien y en a-t'il que nous rejettons, & dont nous démaſquons la fauſſeté, après que les plus défians y avoient été eux-mêmes trompés? Quel eſt l'Evêque qui ait gouverné avec ſoin pendant pluſieurs années, & qui n'ait plus confondu & rejetté de fauſſes poſſeſſions, de miracles douteux, de viſions équivoques, que la malignité des hommes du ſiecle n'en a critiqué? Mais ceux-ci portent l'indiſcretion de leur critique & la fauſſeté de leurs raiſonnemens, juſqu'à nous refuſer une prudence commune, même dans les choſes qui importent le plus à notre foi & à notre honneur, & parconſequent à notre interêt le plus précieux.

XI. Ceux qui ne reconnoiſſent aucun miracle, ſe fondent ſur de faux principes.

Toutes ces ſolides reflexions déviennent encore plus déciſives, quand on les oppoſe aux raiſonnemens de ces critiques qui ſont toujours déterminés à tout rejetter avec une égale incredulité. En effet; quand il eſt queſtion d'un fait que nous avons examiné ſelon les regles, & qui a vaincu par ſon évidence nos défiances & nos précautions; à ces preuves & à notre examen, les incredules n'oppoſent que des ſoupçons & des conjectures; & s'ils ſe ſentent preſſés, ils en viennent, comme je l'ai dit, à étendre leurs incertitudes juſque ſur les verités les plus conſtantes. De-là vient dans les converſations, ces doutes hazardés & répandus quelque fois juſque ſur la toute puiſſance de Dieu, ſur ſa providence, ſur la miſſion de Jeſus-Chriſt, ſur les miracles de ſes Apôtres, quelque fois même ſur l'exiſtence d'un Dieu: car c'eſt juſque-là que l'incredulité pouſſée, porte ſa temerité. Je ne ferai pas l'honneur à ces hommes irreligieux de diſputer avec eux, & de leur prouver qu'il y a un Dieu & un Dieu tout puiſſant: ſans qu'on leur parle, l'univers entier les confond également, & par ſa beauté, & par ſa caducité. Sa beauté prouve la puiſſance ſuprême qui la produit, puiſſance dont aucun être n'a pû limiter l'étenduë. Sa caducité, appanage eſſentiel

de tout ce qui eſt matiere, démontre que le monde n'eſt pas éternel, & qu'il a été dans un certain tems l'ouvrage d'un Etre plus ancien que tous les tems, & dont par conſequent aucun tems n'a pû voir la production.

Si d'autres plus religieux n'oſent pouſſer juſque-là leurs doutes; s'ils reconnoiſſent un Etre ſouverain qui a créé le monde, un Etre tout puiſſant qui en peut changer l'ordre, & interrompre le cours de la nature; un Etre plein de bonté qui a voulu éclairer les hommes, & qui l'a fait par ſon Fils; lorſqu'après cela ſur un fait particulier qui fait l'objet de notre perſuaſion & celui de leurs critiques, ils prétendent raiſonner & en diſputer la verité, ils n'ont plus que des doutes, des conjectures, des *peut-être* à oppoſer. Peut-être s'eſt-on trompé: peut-être l'art & l'artifice; peut-être la vanité & la ſingularité; peut-être l'illuſion & le preſtige ont eupart à cet évenement ſurprenant. Voilà toutes leurs reſſources. Il eſt vrai, leur dis-je, cela a pû être; & juſques à l'examen & à la conviction, je l'ai dit comme vous & avant vous. Mais, ô hommes prévenus, ſçavez-vous comment on peut ſe demêler de ces doutes, & pénetrer dans ces incertitudes? Connoiſſez vous les ſaintes adreſſes des miniſtres de Dieu, & les moyens efficaces & aſſurés qu'il nous a mis en main pour en venir à bout? Vous alleguez des doutes: pour nous, nous vous préſentons une recherche, un examen, des épreuves aſſurées. Quand on a trouvé enfin la verité par de tels moyens, les doutes & les conjectures ſont-elles à alleguer? Et quand nous avons épuiſé nous-mêmes les conjectures de la défiance, croyez-vous que les vôtres puiſſent aller plus loin; qu'elles puiſſent en un mot, balancer la force des preuves dont nous avons reconnu la certitude; nous, dis-je, plus défians que vous, & d'ailleurs plus inſtruits? Quand donc à des preuves reconnuës avec maturité vous oppoſez vos doutes, eſt-ce lumiere ou ignorance? Eſt-ce prudence ou opiniâtreté? Eſt-ce

amour de la verité, ou prévention determinée? Quand Jesus-Christ après sa résurrection apparoît à ses Apôtres; après qu'ils l'ont vû marcher sur la mer, ils hésitent, ils doutent, ils sont effrayés: voilà la prudence. Mais quand Jesus-Christ se fut fait connoître, qu'il leur eut parlé, qu'il eut mangé en leur présence; s'ils eussent douté encore, s'ils eussent opposé à ces preuves sensibles de sa résurrection, des conjectures & des soupçons, ç'eût été opiniâtreté. Quand une autre fois Jesus-Christ parut au milieu de leur assemblée dans le Cenacle, & que Thomas qui étoit absent, refusa à son retour d'ajoûter foi au rapport de ses freres qui disoient tous de concert, *Nous avons vû*; ses défiances & ses difficultés étoient-elles raisonnables? Non: c'étoit l'opiniâtreté, c'étoit l'incredulité qui parloit en lui, & l'incredulité caracterisée par le discours ordinaire qu'elle tient encore aujourd'hui, *Quand tous auroient vû, je ne croirai pas, si je ne vois de mes yeux, si je ne touche*, si je ne manie moi-même le prodige. *Nisi videro, non credam.*

XII. Justes bornes que doit avoir le doute & la défiance.

Je l'ai déja dit & je le repete, les doutes, les défiances, les soupçons & les conjectures ont leur tems, elles ont leur utilité; mais elles ont aussi leurs bornes. La prudence les a fixées; & ces bornes, c'est la preuve du prodige. Quand on propose à un homme prudent, un évenement miraculeux; il ne dira pas, Cela est faux, parce que cela est extraordinaire: mais il dira, Cela est rare, cela ne doit être crû que quand il sera prouvé. Tout dépend donc de la preuve: mais si la preuve est donnée, & que cette preuve soit suffisante pour convaincre un homme sage, un homme qui n'est dominé ni par la crédulité, ni par la défiance outrée; alors les conjectures, les soupçons, les impossibilités prétenduës n'ont point de lieu: elles étoient utiles pour examiner les preuves, & pour peser les temoignages; mais quand la preuve est certaine, la verité est assurée & connuë. Or la verité connuë ne peut sans injustice être combattuë par des conjectures & des soupçons: la

verité prouvée exige avec empire les hommages de l'eſprit humain ; les lui refuſer, c'eſt-là l'opiniâtreté.

XIII. Les précautions de la prudence ont été épuiſées ſur ce qui regarde la vie & la conduite de la Mere Marguerite.

C'eſt ſur ces principes qu'il faut juger des évenemens extraordinaires qui ſe trouvent dans la Vie que j'écris. Ce qu'on en raconte, n'eſt ni au deſſus de la puiſſance de Dieu, ni oppoſé aux regles de ſa bonté, ni contraire à ſes promeſſes : on peut dire même qu'on ne voit rien d'admirable & d'extraordinaire dans cette Vie, dont on ne liſe des exemples dans la Vie de pluſieurs autres Saints. Toute la queſtion eſt la preuve du fait particulier ; c'eſt-à-dire de ſçavoir ſi les operations ſurnaturelles de Dieu, & les graces ſingulieres accordées à ſa ſervante ont été éprouvées avec ſoin, examinées avec maturité, & prouvées juſqu'à la certitude. Or ſur l'examen des preuves, les incredules n'ont point d'avantage ſur nous : nos défiances, comme je l'ai dit, quoique plus meſurées que les leurs, ne ſont pas moins exactes ; & la prudence chretienne n'eſt pas moins féconde en précautions & en ſoupçons, que l'incredulité : ou plûtôt c'eſt de l'incredulité même qu'elle les emprunte ; & ce n'eſt qu'après avoir épuiſé toutes ſes reſſources, & avoir reconnu l'inſuffiſance des conjectures pour détruire le miracle qu'on examine, qu'un Paſteur ſage & prudent ſe determine à le publier, à l'aſſurer, à le propoſer aux Fidelles.

C'eſt donc avec cette défiance, avec ces ſoupçons, avec toutes les précautions que la prudence humaine peut ſuggerer, qu'on a examiné, qu'on a éprouvé en diverſes manieres ce qu'il y a eu de merveilleux & d'extraordinaire dans la Vie que j'écris. L'incredulité elle-même s'eſt mêlée de ces épreuves, & cela pendant bien des années. Dans le cours de plus de vingt ans les Superieures de cette fille, incredules elles-mêmes, ont traité tout ce qui ſe paſſoit en elle de rêverie, d'imagination, de folles viſions : elles ont mis ſa vertu aux épreuves d'une contradiction aſſiduë & continuelle : el-

les ont porté quelque fois la précaution juſqu'à tenter Dieu, pour ainſi dire, pour éprouver par de nouveaux miracles, la verité de ceux qu'elles avoient vûs & qu'elles avoient peine à croire. Ayant épuiſé leurs lumieres & leur defiance, elles ont emprunté celle des autres : elles ont eu recours à des perſonnes auſſi prévenuës & auſſi difficiles, qui ont eu d'abord pour les revelations de la fervente Religieuſe, le même mépris que pourroient en concevoir aujourd'hui les plus incredules. Les Directeurs & les Superieures ont été ſecondés par une Communauté entiere qui avoit les yeux ouverts ſur cette fille, & des yeux éclairés par l'antipathie & par la jalouſie. Ce ſont cependant toutes ces perſonnes mêmes, dont la longue incredulité a été confonduë par l'évidence : ce ſont ces perſonnes qui ſe ſont trouvées réduites à reconnoître la verité des prodiges qu'elles ne pouvoient ſe réſoudre de croire : ce ſont ces perſonnes mêmes qui ont raconté de bonne foi, & leur propre incredulité, & leur conviction ; qui en ont même dépoſé juridiquement. Ainſi la verité des merveilles de la Vie que j'écris n'eſt pas ſeulement conſtatée par les épreuves des perſonnes prudentes : elle l'eſt encore plus par la conviction de tant de perſonnes incredules, & ſi incredules, que les eſprits difficiles de nos jours n'auroient rien à ajoûter aux précautions & aux défiances de ceux qui vivoient alors.

XIV. Preuves de verité dans la Vie de la Mere Marguerite.

A cette preuve tirée du témoignage & de la conviction des perſonnes prudentes juſqu'à l'incredulité même ; à celle que fourniſſent les miracles frequens & évidens que Dieu a operé à l'occaſion de cette fille, miracles dont ſes Superieures, dont ſa Communauté, dont les Etrangers, dont la Province entiere a été témoin, ſe joignent les prédictions claires & préciſes que la vertueuſe Religieuſe a fait pluſieurs fois, & qui ont été ſuivies de l'évenement. De toutes les operations miraculeuſes, celles où la vertu de Dieu ſe manifeſte

plus ſurement, ce ſont les prédictions des évenemens futurs. Dieu ſeul a la clef de l'avenir: ſi des hommes ſubtils en peuvent tromper d'autres, en pénetrant leur ſecret d'une maniere étonnante; ſi les demons par l'agilité de leur nature peuvent rapprocher la connoiſſance de ce qui ſe paſſe dans des lieux éloignés, Dieu ſeul tient l'avenir dans les tréſors de ſa ſcience & de ſa puiſſance. *Annoncez-nous ce qui nous arrivera, & nous avoüerons que vous êtes des Dieux*, diſoit avec inſulte, un Prophete aux fauſſes divinités du Paganiſme. Dieu ſeul peut prévoir avec certitude, ce qui eſt l'effet du choix des volontés libres des hommes; ce qui eſt libre ne peut être qu'incertain avant qu'il ſoit arrivé: mais tous les momens à venir, & incertains pour nous, ſont préſens à ſon éternité, & ſont renfermés dans ſes décrets: lui ſeul il peut par ſa puiſſance fixer des évenemens qui ne peuvent être que douteux & caſuels dans les vûës des plus prévoyans. Ceux donc qui ſont favoriſés de ces lumieres prophetiques; ceux qui en ſont doüés, non une fois, mais pluſieurs fois, mais ſouvent, mais toujours avec un ſuccès infaillible, ceux là ſont manifeſtement éclairés de Dieu.

On verra dans le détail de l'Hiſtoire de la venerable Sœur Marguerite, combien de fois Dieu a manifeſté ſa ſainteté par des prédictions certaines, prédictions qui aſſurent en même tems la verité des autres merveilles que Dieu a operé en elle ou par elle; car ces autres merveilles ne ſont ni plus difficiles à Dieu, ni plus incroyables en elles-mêmes. Mais ce qui donne à tous ces prodiges un nouveau degré de certitude, c'eſt la gloire dont Dieu a honoré le tombeau de ſa ſervante, par les miracles qui s'y operent; miracles éprouvés, examinés, diſcutés avec précaution; miracles reconnus pour vrais, par ceux qui d'abord ne les regardoient qu'avec défiance; miracles enfin aſſez fréquens & aſſez publics pour ſoutenir depuis environ quarante ans la dévotion & l'affluen-

ce

ce des peuples qui ne ceſſent de venir au tombeau d'une pauvre Religieuſe, pour y rendre hommage à ſa vertu & à la puiſſance de ſon interceſſion. La gloire future du tombeau de Jeſus-Chriſt fut prédite autrefois par un Prophete, comme une marque de ſa divinité : on peut dire à proportion, que la gloire miraculeuſe du tombeau de ſes Saints eſt la preuve la plus éclatante de leur ſainteté, & une confirmation autentique de toutes les merveilles qu'on a admiré dans leur vie. Dieu favoriſeroit-il par des miracles, les tromperies d'un hypocrite, ou les folles viſions d'un cerveau bleſſé ? Quel eſt l'homme ſéduit par les illuſions du démon, ou la fille trompée par ſes propres imaginations, qui ait ſoutenu après ſa mort par des miracles, une fauſſe réputation de ſainteté ? Quel eſt le trompeur ou l'hypocrite qui a pû étendre par de-là ſa vie, les artifices de ſes impoſtures, & qui s'eſt conſervé dans le tombeau le ſecret d'y attirer les vivans par des preſtiges ? Celui qui eſt le Dieu des morts, auſſi-bien que des vivans, peut ſeul communiquer aux cendres inanimées de ſes Saints, une portion de cette puiſſance qu'il leur avoit donnée pendant leur vie, & confirmer par des prodiges nouveaux, ceux qu'il avoit alors operé en leur faveur. *Iſai. 11. 10.*

Mais nous avons dans la Vie de la ſervante de Dieu dont j'écris l'Hiſtoire, d'autres preuves plus déciſives encore de ſa ſainteté, & des graces extraordinaires qu'elle a reçûës de Dieu. Ces preuves, ce ſont ſes vertus, ſa mortification, ſon obéïſſance, ſon humilité ; mais humilité, obéïſſance, & mortification plus miraculeuſes, en un ſens, que les miracles mêmes. C'eſt une mortification portée juſqu'à recevoir avec delices & contentement, les croix les plus ſenſibles, & les douleurs les plus cuiſantes ; juſqu'à les aimer, pour ainſi dire, avec paſſion ; les rechercher avec une ſorte de goût, & languir quand on les lui épargnoit pour la ſoulager. C'eſt une obéïſſance éprouvée, fatiguée, contredite en mil-

le manieres ; & néanmoins toujours conſtante & paiſible ; obéïſſance portée juſqu'à aimer avec tendreſſe des Superieures qui devoient paroître importunes & fâcheuſes à celle qui étoit éprouvée avec tant de rigueur ; juſqu'à leur donner les preuves les plus intimes d'une confiance abſoluë ; juſqu'à aimer par préference celle qui étoit & plus auſtere & plus dure ; juſqu'à regretter ſon abſence, ſous un gouvernement plus favorable & plus doux. C'eſt une humilité continuelle & invariable ; mais humilité mépriſée, maltraitée, baffoüée, & qui ne ceſſoit pas pour cela d'être tranquille & contente ; humilité portée dans cette ſainte fille, juſqu'à la haine & au mépris de ſoi-même ; iuſqu'à acquieſcer de bonne foi & par conviction, aux jugemens deſavantageux qu'on portoit de ſa vertu ; juſqu'à prendre contr'elle-même le parti de ceux qui la maltraitoient & qui la condamnoient, & à ſe croire, comme ils le diſoient, une hypocrite & le joüet du démon : humilité, obéïſſance & mortification qui ne ſe ſont jamais démenties, de l'aveu de ceux & de celles qui ont pris plaiſir ſi long-tems à humilier, à mortifier, à contredire cette pieuſe fille ; qui ont étudié juſqu'à ſes manieres, ſes geſtes, ſes mouvemens les plus indeliberés, pour y chercher des défauts ; qui l'ont fait quelquefois avec cette malignité qu'inſpirent la jalouſie & l'averſion.

Voilà ce que j'appelle des vertus plus miraculeuſes que les miracles ; & voilà ce qui étant averé, rend croyables les miracles, les revelations, les communications les plus étonnantes de l'Eſprit de Dieu. Car enfin il n'y a rien de plus difficile dans les operations ſurnaturelles, que dans ces vertus ſi éminentes : la nature du cœur humain corrompu par le péché originel, n'eſt pas moins oppoſée à la mortification, à l'obéïſſance, ſurtout à l'humilité, & à une humilité conſtante, que l'eſt celle des élemens aux operations ſurnaturelles qui en changent l'ordre & le mouvement. Dieu

ſeul peut former des vertus ſi parfaites, & réformer juſqu'à ce point le cœur humain, pour ainſi dire, auſſi naturellement orgueilleux, indépendant & ſenſuel, que l'air eſt leger, & que la terre eſt peſante. Celui qui a voulu faire ce prodige, en a pu faire d'autres, qui ne ſont ni plus difficiles ni plus incroyables. Non-ſeulement il l'a pu, mais il l'a voulu; & c'eſt un effet de ſes promeſſes ſi ſouvent réïterées en faveur des ames veritablement humbles; car c'eſt à celles là qu'il fait particulierement eſperer ſes graces les plus ſignalées, & qu'il les départit le plus ſouvent. Ainſi quand l'humilité d'une ame vertueuſe eſt averée; que cette humilité eſt prouvée par les contradictions & les mépris: alors bien loin de trouver incroyable ce qu'on raconte de ſes révelations, de ſes prédictions, de ſes communications intimes avec Dieu, on doit le regarder comme l'execution de ſes promeſſes. *C'eſt aux humbles qu'il révele ſes myſteres les plus profonds*: ce ſont les humbles qu'il a coutume de glorifier, même ſur la terre; & les prodiges qu'il fait en leur faveur ne ſont pas plus étonnans, que l'humilité même qui eſt ſon ouvrage. Elle eſt un don d'une grace ſuréminente; & cette grace eſt la clef des autres que le monde a coutume d'admirer davantage. Ainſi, bien loin de m'étonner de voir des faveurs divines dans la vie d'une perſonne veritablement humble, je ſerois étonné de n'y en voir aucune; puiſque c'eſt aux humbles que ſont promiſes les careſſes les plus tendres de l'Eſprit de Dieu. *L'humilité*, dit ſaint Ambroiſe, *a fait d'une Vierge la Mere de Dieu*: ne peut-t-elle pas encore de nos jours faire d'une fille, une ſainte amante de Dieu, & une amante doüée de ſes communications les plus admirables?

Matth. 11. 25.

XV. Marques données par Gerſon pour juger des vies miraculeſes. Premiere marque. Elle ſe trouve dans la M. Marguerite.

Auſſi voit-on qu'au jugement des Saints, l'humilité, l'obéïſſance, & la vraye mortification, ont été regardées toujours comme la pierre de touche des révelations, des viſions, des miracles; en un mot de toutes les operations extraordi-

naires qu'on a vû dans les ames qui ont paru favorisées de Dieu. Toutes les marques qui distinguent sûrement ces operations divines, de celles qui n'ont d'autre principe que l'hypocrisie ou l'illusion, se réduisent au juste discernement de ces vertus. C'est ici le lieu de parler en peu de mots de ces marques que la Tradition nous a données. Le sçavant Gerson les a recuëillies dans le traité qu'il écrivit, étant au Concile de Constance, à l'occasion de la Canonisation que fit ce Concile, de sainte Brigitte, fameuse par ses révelations.

Selon ce sage & pieux auteur, la premiere de ces marques, & celle qui peut tenir lieu de toutes les autres, & à laquelle toutes les autres se rapportent, c'est l'humilité : mais cette humilité constante d'une ame que les faveurs de Dieu n'enflent point ; qui bien loin de s'en glorifier & de les rechercher, les craint & s'en éloigne ; qui les cache tant qu'elle peut : qui ne les découvre que par obéïssance & par la défiance où elle est d'elle-même ; qui le fait avec simplicité, quand on le lui prescrit, & qui est toujours prête à préferer l'obéïssance à ces faveurs. C'est par l'autorité de ses Superieures qu'une telle ame se regle, & non par ses révelations & par son propre esprit : elle est toujours prête à sacrifier ses propres lumieres, même ses lumieres surnaturelles, à l'obéïssance, au jugement de ses Superieurs & à leur volonté : elle le fait sans murmure, sans retour sur elle-même, sans attachement à sa propre gloire. Une telle humilité, selon Gerson, non-seulement est une bonne marque de la verité des révélations ; mais elle est même une marque si sûre, que celle-là est suffisante, quand on n'en auroit point d'autre. Or c'est de S. Gregoire Pape que Gerson emprunte cette marque & sa certitude, selon le mot de ce Pere, *Mens quæ divino Spiritu impletur, habet evidentissima signa sua, veritatem & humilitatem.*

En effet ce qui paroît vision, extase, ou autre operation

ſurnaturelle, ne peut être attribué qu'à l'une de ces trois cauſes : ou à la vanité de l'homme qui veut ſe rendre recommandable, en ſimulant ces faveurs ; ou à l'illuſion du démon qui veut ſéduire une ame qui ſe livre à ſes piéges ; ou enfin à l'Eſprit de Dieu. Or dans celui qui eſt veritablement humble, la vanité ne peut être le principe de ces voyes extraordinaires. Celui qui jouëroit le perſonnage d'illuminé, auroit beau affecter & contrefaire l'humilité ; cette humilité forcée & ſimulée, ſe démentiroit bientôt. Chaque moment préſente des occaſions ſubites, où l'attention eſt ſurpriſe, & la fauſſe humilité déconcertée ; il ne faut pas même beaucoup de tems pour cela, avec des Superieurs habiles & intelligens. On n'a jamais vû de faux humbles, en ſoutenir conſtamment le perſonnage pendant des dix & vingt années. La raiſon en eſt ſenſible. L'humilité hypocrite n'eſt telle, que pour en chercher la gloire & en ambitionner la réputation : pour cela elle ſe montre, elle ſe produit, elle ſe fait remarquer ; mais en même tems elle ſe dément, elle ſe trahit, elle ſe démaſque. Il n'y a que la vraye humilité qui ſe cache de bonne foi, qui ſe complaît dans l'oubli, dans le mépris, dans le rebut ; & qui aimant à y reſter, ſe juſtifie par ſa perſeverance.

Quant à l'illuſion involontaire & qui viendroit de la part du démon, le vrai humble en eſt garenti : Dieu par ſa bonté doit ce ſecours à la ſimplicité & à la droiture d'un cœur humble ; & comme ce cœur par le principe de ſon humilité, ſe défie de lui-même, & qu'il préfere l'obéïſſance à ſes lumieres, même divines en apparence, il ſeroit bientôt délivré de cette tentation, ſi le démon l'employoit pour le perdre. Satan n'a jamais trompé aucune ame par ſes preſtiges, que celles que l'orgueïl & la vanité engageoient à y donner créance, & à s'en glorifier.

C'eſt donc à l'Eſprit de Dieu qu'il faut néceſſairement rap-

porter ce qui se passe d'extraordinaire dans une ame veritablement humble ; & c'est par cet endroit que les faveurs accordées à Sœur Marguerite sont assurées. Jamais fille ne porta si loin l'humilité ; & jamais humilité ne fut ni plus constante, ni plus héroïque, ni plus éprouvée en toute maniere : vingt-ans d'épreuves continuelles doivent rassûrer les plus défians.

XVI. Deuxiéme marque. Elle se trouve dans la Mere Marguerite.

La seconde marque de la verité des révélations, c'est, selon Gerson, la discretion dans la conduite ; & la preuve de cette discretion, c'est, si la personne favorisée extraordinairement aime la regle & l'ordre ; si elle cherche les conseils d'autrui ; si elle les suit volontiers ; si elle se tient dans la subordination ; si elle s'y assujettit aisément ; si elle préfere les voyes communes aux routes extraordinaires ; si elle est fidelle aux pratiques & aux vertus de son état. A cette marque l'Esprit de Dieu se fait connoître ; & au contraire on doit se défier des miracles mêmes de celui ou de celle qui les feroit au préjudice du bon ordre & des bienséances de son état ; qui renverseroit la subordination ; qui mépriseroit les conseils ; qui donnant dans des pratiques qui paroîtroient indiscrettes & excessives, les préfereroit à l'obéïssance. Ce fut à cette marque que les Peres du desert reconnurent autrefois que l'Esprit de Dieu conduisoit saint Simeon Stylite dans sa pénitence. Cette pénitence leur parut d'abord excessive & indiscrette : mais dès qu'ils eurent éprouvé que l'esprit d'obéïssance étoit en lui ; qu'il se rangeoit de bonne foi à leur conseil ; qu'il étoit prêt d'abandonner cette route extraordinaire, par déference aux avis des sages, aussi-tôt ils l'encouragerent à suivre le mouvement de l'Esprit de Dieu dont ils reconnurent la verité, & dont ils admirerent la puissance. Sœur Marguerite a été mise non une fois, mais mille fois à la même épreuve : toujours l'obéïssance a été sa loi : les regles de son Ordre ont été sa pratique favorite ; & jamais elle n'a fait usage des

graces de Dieu, que pour ſe maintenir plus exactement dans l'ordre commun des devoirs de ſon état, ſur tout dans la dépendance & la ſubordination.

XVII. Troiſiéme & quatriéme marques. Elles ſe trouvent en la Mere Marguerite.

Gerſon donne la patience pour troiſiéme marque : non une patience commune, mais une patience héroïque & conſtante, même au milieu des railleries, des mépris & des contradictions. C'eſt-là en effet ce que l'homme ſouffre ordinairement avec plus de peine ; & la contradiction tire au moins de lui des excuſes & des plaintes. Si la perſonne éclairée d'en haut ſouffre en paix qu'on mépriſe ſon état & ſes révélations : ſi elle ſe borne à attendre les momens de Dieu, & qu'elle ſe renferme avec joye dans la confuſion qu'elle éprouve, ſans murmurer, ſans ſe plaindre, ſans ſe défendre, & qu'elle ſoutienne long-tems cet état, on peut juger que l'Eſprit qui la conduit eſt de Dieu. Ici Gerſon n'a fait que dépeindre le caractere de notre patiente Religieuſe : on le verra dans le cours de ſa vie. Non-ſeulement elle portoit en paix la confuſion & le mépris ; mais cet état faiſoit ſes delices, & elle n'étoit peinée que quand on lui marquoit de la conſideration & de l'eſtime.

La quatriéme marque, ſelon Gerſon, c'eſt la verité : c'eſt-à-dire, ſi dans tout ce qu'on rapporte de la perſonne éclairée, ſi dans ce qui lui a été manifeſté & preſcrit par l'Eſprit qui la conduit interieurement, il n'y a rien qui ſoit contre la foi, contre les maximes de l'Evangile & la doctrine des Saints, ou contre la ſubordination, & l'obéïſſance dûë à l'autorité des premiers Paſteurs : ſi même il n'y a rien qui ſoit contre la bienſéance, le bon ordre & la droite raiſon. Car quoique nous voyions dans les Ecrits des Prophetes, que Dieu leur a ordonné quelquefois des choſes qui ſemblent n'être pas reglées ſelon cette maxime, cependant ces évenemens myſterieux ne doivent point être tirés à conſequence ; & il eſt de la diſcretion de ceux qui examinent les révélations prétenduës,

de rejetter tout ce qui ſeroit de cette nature, & qui pourroit ſervir à les rendre ridicules ou odieuſes aux yeux des hommes prudens.

XVIII. Cinquiéme marque qu'on peut ajoûter à celles de Gerſon.

J'ajoûterois volontiers une cinquiéme marque à celles de Gerſon, ou plûtôt je pouſſerois plus loin les conſequences de la quatriéme qu'il vient de nous donner; & je dirois que ſi les révélations des ames ſaintes, non ſeulement ne contiennent rien contre la ſaine doctrine & les regles de la bienſéance, mais ſi de plus, elles ne tendent qu'à inſpirer l'amour de Dieu, la ferveur, la pratique des vertus les plus parfaites & les plus ſanctifiantes, il faut reconnoître qu'elles viennent ſûrement de l'Eſprit de Dieu. Car comme dit S. Jacques, *C'eſt de Dieu, pere des lumieres, que vient tout bien ſurnaturel & tout don parfait.* Et ſaint Auguſtin nous donne la charité comme la marque la plus ſûre de l'Eſprit de Dieu : *Unde ſcimus quia de ſpiritu ſuo dedit nobis? Interroga viſcera tua: ſi plena ſunt charitate, habes ſpiritum Dei. Par où ſçavons-nous ſi Dieu nous a fait part de ſon Eſprit? Interrogez votre cœur: s'il eſt plein de charité, il poſſede l'Eſprit de Dieu.*

Jac. 1. 17.

Quand à l'application de cette marque à la conduite de la Sœur Marguerite, ce n'eſt pas aſſez de dire que dans tout ce qu'elle a raconté ou ce qu'elle a écrit des lumieres que Dieu lui a communiquées, il n'y a rien de contraire à la foi, aux bonnes mœurs & aux bienſéances: il faut convenir encore, qu'il n'y a rien qui ne tende à inſpirer l'amour le plus tendre & le plus parfait, & la pratique des vertus les plus héroïques. Chacune de ces révélations eſt une leçon admirable de ſainteté & de perfection: il eſt même étonnant, que dans la multitude d'Ecrits & de Lettres qu'on a recuëillis de cette vertueuſe fille, il n'y ait rien qui ne ſoit dans l'exactitude d'une ſaine Théologie; rien qui ſe reſſente des excès de la fauſſe ſpiritualité, dans un tems où ces excès n'avoient pas encore été démaſqués & condamnés. Je l'ai remarqué avec admiration:

en examinant attentivement ces divers Ecrits, dont j'ai inſeré des fragmens conſiderables dans cette Hiſtoire, ou que j'y ai copié tout entiers, je n'ai trouvé qu'un ſeul endroit qui paroît demander quelque correctif; mais qui peut s'entendre dans un bon ſens. Je le ferai connoître en le rapportant au ſecond Livre. C'eſt bien peu, qu'une phraſe peu exacte, parmi tant d'Ecrits ſortis des mains d'une fille ſans étude. Il ſeroit difficile d'en trouver auſſi peu, dans la pluſpart des Livres ſpirituels du dernier ſiecle, publiés avant la condamnation du Quiétiſme ou du Janſéniſme.

Au reſte c'étoit à l'amour le plus parfait & le plus pur que tendoit la dévotion que cette fille tâchoit d'inſpirer à tout le monde envers le Cœur ſacré de Notre Seigneur : elle ne travailloit à le faire connoître, que pour le faire aimer & pour le faire imiter ; ſes révélations & ſes miracles pouvoient-ils avoir une fin plus noble & plus utile ? C'eſt donc cette dévotion même, qui donne un nouveau degré de certitude à tout ce que la vie de la vertueuſe fille contient de merveilleux ; ſoit par le fruit que cette dévotion a operé en tant d'ames, en renouvellant en elles la ferveur & l'amour pour Jeſus-Chriſt ; ſoit par la propagation de cette même dévotion, qui par un ſuccès plus merveilleux que toutes les merveilles de la vie de cette fille, s'eſt répanduë dans tout le monde chretien. En peu d'années, elle a volé juſque par de-là les mers, & dans les regions les plus éloignées, dans l'Orient & dans l'Amerique ; enſorte que par tout, le Cœur de Jeſus & ſon amour pour nous eſt connu & honoré ſelon les pratiques que cette pieuſe Religieuſe a inſpirées. Le croira-t'on, que ce ſoit une fille pauvre, ſimple, ſans crédit, ſans nobleſſe, ſans talens, cachée dans un Monaſtere écarté, dans une petite Ville ? Une fille rebutée par ſes compagnes, maltraitée par ſes Superieures, mépriſée & contredite par tout le monde ? Le croira-t'on, dis-je, que cette fille aît trouvé le moyen

d'accrediter sa dévotion, & de la faire recevoir par toute la terre, si Dieu n'avoit lui-même operé ce prodige ? Est-ce donc l'imagination blessée d'une fille visionnaire qui l'a produit ? Est-ce l'orgueil rafiné d'une hypocrite ? Est-ce l'illusion du démon & de ses prestiges, qui a appris à tant d'ames à connoître & à aimer le Cœur adorable, le Cœur plein de bonté de notre Sauveur ; qui leur a enseigné à réformer leurs propres cœurs, sur ce divin modele ; qui leur a inspiré d'apprendre de lui *à être humbles & doux, & à l'être de cœur*, comme l'étoit Jesus-Christ ; qui les a animées d'une tendre reconnoissance pour celui, dont le cœur est plein de misericorde & d'amour pour nous ?

XIX. Toutes les suppositions que peuvent faire les incredules, confonduës par l'évidence des faits.

C'est ici où je puis confondre avec plus d'avantage, ceux à qui l'incredulité inspireroit encore quelque défiance. Qu'ils cherchent, qu'ils inventent des conjectures pour se défendre de croire ; à quoi attribueront-ils & cette dévotion jugée si salutaire dans tout le monde chretien, & tout ce que la vie de cette fille contient de merveilleux, d'héroïque, de surnaturel ? Diront-ils que tout cela est une fable inventée à plaisir, & décorée avec artifice ? Il faut donc que le Couvent où cette fille a vécu, que la Ville qui a été témoin de ses prédictions & de ses miracles, que toutes les Provinces voisines qui accourent à son tombeau, que tout l'univers qui admire la sublimité de sa dévotion & qui en recueille le fruit, soient complices de cette fable. Vingt-années de persecution que cette fille a supportée, & quarante de veneration pour sa mémoire, ne suffisent-elles pas pour assurer des faits, & pour leur ôter toute incertitude ?

Dira-t'on que c'étoit là un de ces cerveaux blessés, qui prennent pour des visions celestes, toutes les productions de leur oisiveté, les rêveries de leur sommeil, ou les égaremens de leur esprit ? Mais les cerveaux blessés sont-ils humbles & obéïssans ? Sont-ils dociles ? Sont-ils constans dans leurs idées ?

Il faudroit n'avoir jamais connu de ces ſortes de têtes, pour leur attribuer des vertus dont elles ſont incapables. Mais les cerveaux bleſſés prédiſent-ils l'avenir avec aſſurance & avec ſuccès ? Guériſſent-ils les malades ? Font-ils des miracles après leur mort ? Mais les cerveaux bleſſés penſent-ils aſſez ſagement ſur le culte & l'amour de Dieu, pour entraîner tout l'univers dans une dévotion, dont on avoüe par tout l'utilité, la ſimplicité, la ſublimité ? Si les rêveries d'un cerveau bleſſé peuvent operer tout cela, c'eſt là de tous les prodiges le plus grand ; prodige mille fois plus inconcevable, que ceux que l'on rapporte dans la Vie de Sœur Marguerite. Car enfin cette Vie ne contient rien d'extraordinaire, dont on ne voye des exemples dans l'hiſtoire des Saints : mais ce qu'on voudroit attribuer à l'imagination d'un cerveau bleſſé, n'a jamais eu de modele.

Dira-t'on que cette fille étoit peut-être habile dans l'art de feindre ; qu'un dehors dévot & humble couvroit en elle une hypocriſie profonde ; qu'elle l'a ſoûtenuë juſqu'à la mort, & qu'elle a eu ſoin de ne ſe jamais démentir ? Autre ſorte de prodige plus difficile à croire que ceux que nous raconterons. Une fille humble au milieu des mépris ; une fille humble juſqu'à aimer, juſqu'à préferer les rebuts, les injures & l'oubli ; qui garde ce caractere juſque dans ſa mort, & qui en même tems eſt poſſedée de la paſſion de l'orguëil, & de l'orguëil le plus monſtrueux & le plus outré : une fille dans cet état, éclairée par cinquante perſonnes toûjours prêtes par prévention, ou peut-être par averſion, à éplucher tous ſes mouvemens & ſes moindres paroles, qui par ſa patience, force ſes contradicteurs d'avoüer qu'elle eſt veritablement humble, & qui cependant auroit été une hypocrite ; c'eſt ce qui eſt plus difficile à croire, que des communications ſurnaturelles & des guériſons miraculeuſes. Mais cette hypocrite étoit donc de concert avec Dieu dans ſes artifices ?

Celui qui rejette les ſuperbes, & qui a dit qu'*il perdroit l'eſperance des hypocrites*, a donc voulu cette fois ci manquer à ſa promeſſe, & faire triompher une ſi monſtrueuſe hypocriſie ? Il l'a voulu juſqu'à donner le ſuccès aux prédictions de l'hypocrite, juſqu'à donner à ſes cendres une vertu miraculeuſe, juſqu'à établir par tout l'univers la dévotion de cette fille trompeuſe ? De telles conjectures ont-elles quelque ombre de vrai-ſemblance ?

Dira-t'on enfin que tout ce qui s'eſt paſſé n'eſt qu'operation du démon, & un enchaînement de preſtiges, dont il s'eſt ſervi pour ſéduire & tromper les hommes par le moyen d'une fille ? Mais ceux qui par incrédulité craignent d'avoüer les operations miraculeuſes de l'Eſprit de Dieu dans une ame ſainte, ſont-ils plus diſpoſés à croire les preſtiges du démon dans une ame ſéduite ? Quelle extravagance de croire plus aiſément à la puiſſance de ſatan, qu'à celle de Dieu ; & de ne rejetter des prodiges, que pour en admettre d'autres plus incroyables ? Que ſi, à l'exemple des Juifs, on s'opiniâtroit à vouloir attribuer au démon des prodiges dont on ne peut nier la verité, il me ſeroit encore aiſé de confondre cette biſarre eſpece d'incrédulité ; de la confondre, dis-je, par la nature de ces miracles mêmes, par leur objet, par leurs circonſtances, par l'effet qu'ils ont produit & qu'ils produiſent encore. Le prince de l'orgueïl inſpire-t'il l'humilité ? Preſcrit-il l'obéïſſance ? Cherche-t'il à accréditer l'amour de Jeſus-Chriſt, & à donner ſon Cœur humble & penitent pour modele ? Car voilà quel a été le but & l'unique but de tout ce qu'il y a de merveilleux dans la Vie de la ſervante de Dieu. Tout s'y rapporte, comme on l'a dit plus haut, à inſpirer des vertus dont Dieu ſeul peut être le principe ; & c'eſt parceque les prodiges que Dieu a operé dans ſa ſervante, ne tendent tous qu'à inſpirer la pratique des vertus les plus ſublimes, qu'il eſt important de les mettre au jour, & qu'on

le peut faire avec confiance, ſans que ces merveilles puiſſent jamais être attribuées avec la moindre vrai-ſemblance aux preſtiges du démon.

C'étoit ſur des réflexions à peu près pareilles, que Monſieur Nicole fondoit l'uſage qu'il croyoit devoir faire d'une viſion de ſainte Thereſe, viſion très-ſinguliere, mais en même tems très-inſtructive. Les paroles de cet auteur méritent d'être tranſcrites en cet endroit: elles ont une application ſenſible à tout ce que la Vie de la Sœur Marguerite contient de merveilleux & d'inſtructif tout enſemble.

Eſſais de morale tom. 4. Traité des fins de l'homme. liv. 11. de l'Enfer Chap. 10.

XX.

A quoi doit tendre le recit des miracles, des viſions &c.

» Je ne ferai pas de difficulté de rapporter ici ce que ſainte » Thereſe dit d'une viſion par laquelle Dieu lui fit voir quel- » que choſe des ſupplices de l'Enfer; & je ne crains pas » de dire que ce ſeroit une force d'eſprit très-mal entenduë, » que de n'en être pas effrayé, & de traiter cela d'imagina- » tion. Il faudroit être aſſuré que ç'en fût une, pour avoir » droit de la mépriſer. Or on eſt bien éloigné de pouvoir a- » voir cette aſſûrance à l'égard des viſions qu'elle rapporte: » on peut dire au contraire avec verité, qu'y ayant deux cho- » ſes qu'on peut mettre en doute dans les viſions, 1°. ſi la per- » ſonne qui les rapporte eſt ſincere. 2°. ſi ce n'eſt point une » illuſion de ſon imagination: les perſonnes de bon ſens qui » examineront ſans prévention les Ouvrages de cette illuſtre » Sainte, ſeront d'abord pleinement convaincuës de la pre- » miere, qui eſt ſon entiere ſincerité; & à l'égard de la ſecon- » de, elles auront de la peine à ſe perſuader que des imagina- » tions mettent les ames dans un état auſſi ſaint & auſſi divin » que celui où il paroît que Dieu la mettoit par ces viſions; » ni que Dieu aît voulu joindre tant d'effets miraculeux à des » illuſions fantaſtiques. »

C'eſt ainſi que Monſieur Nicole confondoit l'incredulité par un raiſonnement auſſi court que ſolide: c'eſt ainſi, que ſans égard à la fauſſe delicateſſe de notre ſiecle, il tiroit avan-

tage pour l'édification publique, d'une vision de sainte Therese, & qu'il la faisoit servir à l'instruction. C'est par le même principe que j'ai cru ne devoir pas dissimuler dans cette Histoire plusieurs connoissances surnaturelles, qu'a eu Sœur Marguerite sur le Purgatoire & sur l'état de quelques ames dont Dieu lui a découvert les souffrances. Il n'y a aucune de ces révélations ou de ces apparitions qui ne renferme des instructions excellentes: devois-je les supprimer pour plaire aux esprits forts; & pouvois-je à cause d'eux, priver le reste des Fidelles de plusieurs leçons importantes? Comme je n'ai moi-même d'autre but que l'instruction de ceux qui liront cette Histoire, je n'ai pas cru devoir rien omettre de tout ce qui pourroit y contribuer. Dieu a prévû que ses merveilles feroient souvent la matiere des blasphêmes des incredules & des impies, & il n'a pas laissé d'en operer sans nombre pour le salut de ses Elus: c'est à nous à imiter sa sage conduite; & pour le salut des Elus, nous devons raconter ces mêmes merveilles, dussent-elles être mal reçûës par les incredules. Il nous suffit de faire observer en ce lieu, que celles que nous rapportons dans cette Histoire, de quelque espece qu'elles soient, & quelle qu'en soit la matiere ou l'occasion, ne tendent toutes qu'à la sanctification des ames, & à la gloire de Dieu; à inspirer aux Fidelles un genereux détachement de toutes choses, & un amour tendre & fervent pour Jesus-Christ. Une vie qui n'est remplie de prodiges que de cette nature, a-t'elle d'autre principe que l'Esprit de Dieu? A-t'elle d'autre auteur que *le Pere des lumieres, de qui vient tout bien excellent & tout don parfait*?

XXI. Réponse aux incredules qui demandent comment se font les visions, les révélations &c.

Quoiqu'il soit évident par tant de preuves, que les miracles de la Vie extraordinaire que j'écris, n'ont point d'autre principe que l'Esprit de Dieu, cependant il reste encore à l'incrédulité sa ressource ordinaire, qui est de demander, Comment cela se peut-il? Comment ces merveilles ont-elles

été operées? Curieuſe de ce qu'elle ne veut pas croire, elle voudroit qu'on lui expliquât tout, & qu'on lui rendît ſenſibles les operations ſurnaturelles de la grace, & les communications intimes de l'Eſprit divin. Comment, dira-t'on, Dieu parloit-il à ſa ſervante? Comment lui faiſoit-il entendre ces paroles qu'elle rapportoit à ſa Superieure? Comment ſe montroit-il à elle, & ſous quelle forme & quelles apparences? Un incredule, pouſſé à bout par l'évidence des faits, fera mille queſtions pareilles pour ſe défendre de croire: mais dequoi ſert-il d'épiloguer ſur la maniere, quand le fond de la choſe eſt rendu indubitable par tant de preuves? Que de queſtions n'auroit-on pas à faire ſur la reſurrection même de Jeſus-Chriſt, dont la verité eſt conſtante, & dont la maniere nous eſt inconnuë? Faut-il donc nier tout ce dont la maniere & le *comment* nous eſt caché, ou paroît incomprehenſible à la foibleſſe de notre eſprit? Dans les choſes les plus naturelles, *le comment* eſt voilé pour nous: il ſe dérobe à la recherche des eſprits les plus ſubtils, & à l'application des génies les plus profonds; & on voudroit que nous le rendiſſions ſenſible dans les operations ſurnaturelles de l'Eſprit de Dieu. Que ces gens ſi difficiles & ſi curieux nous diſent donc comment ſe forme & ſe maintient en nous l'union étroite de l'ame & du corps; comment ſe forme dans nos veines le mouvement perpetuel du ſang, qui y circule par un principe toûjours égal; comment ſe forment les plantes, les arbres & les fruits: l'air, le feu, la terre, la lumiere, les aſtres, tout enfin nous montre des prodiges naturels, proportionnés à nos ſens, dont la maniere & le *comment* nous eſt impénétrable, ſans qu'on puiſſe ſous ce prétexte, en nier la réalité. Eſt-il étonnant que cette maniere nous ſoit cachée dans les operations d'un ordre ſurnaturel, & où la puiſſance de Dieu ne s'exerce qu'en changeant ces loix ordinaires de la nature, qui bornent nos connoiſſances?

Il eſt vrai que les communications miraculeuſes de l'Eſprit de Dieu dans une ame fidelle ſont indicibles ; & il eſt impoſſible d'expliquer exactement & d'une maniere ſenſible, comment Dieu traitoit avec ſa ſervante, comment il lui faiſoit entendre ſes volontés, il l'inſtruiſoit, il lui dictoit ces longues & ſalutaires inſtructions qu'elle rapportoit à ſa Superieure. Dieu dans les deux Teſtamens a parlé diverſement à ceux à qui il s'eſt communiqué. L'Ecriture ne nous décrit point comment il faiſoit entendre ſa voix à Adam dans le paradis terreſtre, ou comment par l'uſage de l'Ephod, il faiſoit connoître à David les ſecrets de l'avenir. Quelquefois cependant il s'eſt montré ſous des apparences ſenſibles. Moyſe ſur le mont Sinaï *converſa avec Dieu face à face*, comme dit l'Ecriture. Dans le déſert il ne vit qu'un buiſſon ardent, & du milieu de ce feu miraculeux une voix ſenſible ſe fit entendre. Dieu s'eſt montré ſouvent aux Prophetes dans l'appareil de ſa gloire, environné des Eſprits bien-heureux : d'autrefois c'étoit un Ange qui annonçoit de ſa part les verités qu'il leur révéloit ; & cet Ange tantôt ſe préſentoit à eux d'une maniere viſible ; tantôt, ſans ſe montrer, il formoit dans l'eſprit du Prophete, les paroles qu'il lui ordonnoit d'écrire. C'eſt ainſi que le Prophete Zacharie rapporte les verités qui lui étoient enſeignées par *l'Ange qui parloit*, non hors de lui, mais *en lui. Angelus qui loquebatur in me.* Si Dieu par le miniſtere d'un Ange faiſoit entendre ſa parole interieurement aux Prophetes, il le peut également par lui-même, ſans le miniſtere d'un Ange. Saint Auguſtin connoiſſoit cette parole divine : *parole*, dit-il, *qui n'eſt point formée par une langue de chair, ni inſpirée par le miniſtere d'un Ange, ni communiquée par les ſons de l'air, ni par les ſimilitudes des énigmes ;* & cette parole pour être interieure, n'en eſt ni moins réelle ni moins diſtincte.

Zachar 1.

Liv. IX. Confeſſ. cap. 10.

Les Apôtres ont eu avec Dieu en differentes manieres de

des communications extraordinaires. Saint Pierre au milieu de ſa priere eſt ravi en extaſe, où Dieu l'inſtruit de la vocation des Gentils, par un ſymbole qui lui eſt montré, & par une voix qui ſe fait entendre à lui. S. Paul eſt ravi au troiſiéme Ciel : *il voit, il entend des choſes admirables que l'eſprit de l'homme ne peut concevoir :* il ignore lui même le *comment* de cette operation merveilleuſe. Le ſaint Vieillard Simeon reçoit de l'Eſprit de Dieu une aſſurance, ou *une réponſe qu'il ne mourra point qu'il n'ait vû le Meſſie.* S. Paul ſe plaint des tentations qu'il éprouve ; & Dieu *lui répond que ſa grace lui ſuffit, & que la vertu ſe perfectionne dans l'infirmité.* Le même Apôtre veut paſſer en Bithynie pour y annoncer l'Evangile, *& l'Eſprit de Jeſus ne le lui permet pas.* Le même Eſprit donne cet ordre aux Prophetes & aux Docteurs aſſemblés à Antioche, *Separez-moi Saul & Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai deſtiné.* Voilà des réponſes, des leçons, des défenſes & des ordres ſurnaturellement donnés aux hommes de la part de Dieu : mais qui ſçait en quelle maniere, ils leur ont été manifeſtés, & comment Dieu les leur a fait entendre ? & parce qu'on l'ignore, ces révélations en ſont-elles moins certaines ? Qui pourroit exprimer comment ſe ſont formées dans l'eſprit des Evangeliſtes, des Prophetes, des Auteurs des Epitres Canoniques, les verités qui leur ont été revelées, & les expreſſions admirables qui leur ont été dictées par le ſaint Eſprit ? Qui pourra développer comment ſe formoient ces ſonges divins, dont Dieu s'eſt ſervi tant de fois pour manifeſter ſes volontés ? S. Auguſtin interrogé par l'Evêque Evodius, ſur ces choſes, ſe défend de les expliquer, & il en avouë l'impoſſibilité. Dieu, dit il, en a caché la maniere, parce qu'il a voulu qu'elles fuſſent merveilleuſes à nos yeux : or elles ne ſeroient plus merveilleuſes, ſi la maniere en étoit connuë. *Si ratio invenitur, non erit mirabile.* Au fond quel beſoin avons-nous d'en ſçavoir davantage, & ſur ces anciens prodi-

ges, & ſur ceux que Dieu opere de nos jours en faveur des ames qu'il cherit ? Il ſuffit de ſçavoir qu'il a parlé ; de ne pouvoir en douter, en conſequence des preuves qui nous en ſont données ; & de voir les incredules réduits à ne pouvoir oppoſer à ces preuves démonſtratives, que des queſtions inutiles, ou des conjectures encore plus frivoles.

XXII. De la dévotion de la Mere Marguerite envers le Cœur ſacré de N. S. J. C.

Cette dévotion envers le Cœur ſacré de notre Seigneur Jeſus-Chriſt, que ſa ſervante a inſpirée pendant ſa vie, ne ſera-t'elle pas encore l'objet des cenſures des critiques ? Car le critique n'eſt pas moins difficile, que l'incredule : mais ſouvent l'un & l'autre ſont également ſuperficiels ; & ils ne contrediſent avec hauteur & aſſurance, que parce qu'ils ne veulent pas ſe donner la peine de rien approfondir. Or qu'on approfondiſſe cette dévotion ; qu'on la conſidere dans ſon objet, dans ſa fin, dans ſes pratiques ; bien loin d'y trouver quoi que ce ſoit, qui puiſſe allarmer la prudence chretienne, on ne verra rien qui ne mérite & ſon ſuffrage & ſon éloge.

Du côté de l'objet, qui y a-t'il de plus digne de nos reſpects, que le Cœur ſacré du Sauveur du monde, qui a bien voulu lui-même nous le donner pour modéle, en nous diſant, *Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur ?* Ce Cœur que nous devons imiter, ce Cœur que tant d'attrayantes qualités doivent nous rendre ſi aimable, ne le devons-nous pas méditer ? ne le devons-nous pas aimer ? ne devons-nous pas y trouver & notre conſolation & notre reſſource ? *C'eſt en vous, divin Sauveur*, diſoit autrefois S. Bernard, *c'eſt en vous que nous trouverons les plus pures delices, en nous ſouvenant de votre cœur. O qu'il eſt bon ! O qu'il eſt conſolant d'habiter dans votre cœur ! Heureux tréſor ! O perle précieuſe que votre cœur, bon Jeſus ! Qui oſera le mépriſer ? Je donnerai tout, je ſacrifierai tout, & penſées & affections & deſirs pour l'acquerir. C'eſt dans ce temple, dans ce ſanctuaire que j'adorerai mon Dieu, que je be-*

nirai ſon ſaint nom. Je dirai avec David, J'ai trouvé un cœur qui eſt à moi, c'eſt par lui que j'invoquerai mon Dieu. J'ai trouvé le cœur de mon roi, de mon frere, de mon ami, l'aimable Jeſus : Puis-je ne pas l'adorer, & m'unir à lui par la priere ? Le divin chef de Jeſus eſt le mien, je ſuis un de ſes membres : ſon cœur eſt auſſi le mien ; & de même que je ne puis rien voir que par ſes yeux, je ne puis non plus aimer que ſelon ſon cœur. Votre cœur, ô Jeſus, eſt à moi, & le mien eſt à vous. Cela eſt-il ſurprenant ? Il eſt dit de la multitude des premiers Fidelles, qu'ils n'avoient tous qu'un cœur. Uniſſez-moi donc au vôtre, ô mon Sauveur. Introduiſez-moi dans votre cœur, dans ce cœur dilaté par une charité immenſe & incomprehenſible : que j'y ſois purifié, que j'y habite toute ma vie, que j'y étudie, que j'y voye vos volontés, pour lui conformer la mienne à jamais. C'eſt pour nous ouvrir un paſſage à votre cœur, qu'il a été perçé dans votre Paſſion ; c'eſt pour nous montrer par l'ouverture profonde qu'on lui a faite, quelle étoit la profonde bleſſure que l'amour avoit fait en notre faveur à ce cœur divin. C'eſt de cette bleſſure intime dont il parloit lui-même, lorſqu'il diſoit, Ma ſœur, mon épouſe, vous avez bleſſé mon cœur, vous l'avez bleſſé. C'étoit à ſon Egliſe ; c'étoit à l'ame fidelle qu'il parloit ainſi. Il l'appelle épouſe, à cauſe de ſon amour : il l'appelle ſœur, à cauſe de la pureté de cet amour ; mais c'eſt pour elle que ſon cœur a été bleſſé. Qui n'aimeroit cette précieuſe bleſſure ? Qui ne rendroit amour pour amour, à cet Epoux qui nous a prévenu de tant de charité, & qui nous addreſſe encore ces autres paroles : Dites à mon Epouſe que l'amour me fait languir ?

Ainſi parloit ſaint Bernard, ou l'auteur du Traité de la Paſſion qui a copié ſes ſentimens & ſon ſtile ; & en exprimant les ſentimens de ferveur & de tendreſſe que le ſouvenir du Cœur de Jeſus-Chriſt excitoit en lui, il a juſtifié par avance la dévotion de Sœur Marguerite, & nous en a découvert le principe dans le texte de la ſainte Ecriture. Que s'il faut ex-

pliquer plus particulierement quel eſt l'objet de cette dévotion, il me ſuffira de faire remarquer que les hommes qui ſe picquent de ſonder le cœur humain, & de démêler les affections, les penchans & les reſſorts ſecrets qui le font agir, comprendront aiſément que ſous le nom du Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt fait homme pour nous, on entend principalement les deſirs, les affections, les ſentimens qui occupoient ce Cœur divin ſur la terre, & qui l'occupent encore dans le Ciel, ſoit à l'égard de Dieu, pour la gloire duquel il s'eſt fait homme; ſoit à l'égard des hommes mêmes, dont il a fait ſes freres, & dont il a voulu procurer le ſalut par ſon incarnation & par ſa mort. A l'égard de Dieu, ſon cœur étoit embrâſé du plus pur & du plus parfait amour: à l'égard des hommes, c'étoit, & ce ſont encore, des ſentimens de bonté, de tendreſſe, de compaſſion, & de miſericorde. On peut juger de la meſure immenſe de ſa tendreſſe, par ce qu'il a ſouffert pour nous, & par ce qu'il fait encore chaque jour pour notre ſalut; & cette tendreſſe nous intereſſe trop, pour n'en pas faire par reconnoiſſance & par amour, l'objet de nos adorations & de notre culte.

XXIII. Quel eſt l'objet & la fin de cette dévotion au Cœur de N. S.

C'eſt en effet l'amour infini de Jeſus-Chriſt pour Dieu ſon Pere, & la tendreſſe auſſi infinie pour nous de ce Dieu incarné pour notre ſalut, qui fait l'objet de la dévotion dont je parle; & la fin de cette dévotion, c'eſt d'exciter en nous les retours d'amour & de tendreſſe que notre cœur doit ſentir à la vûë des miſericordes incomprehenſibles dont le Cœur de Jeſus nous a prévenus. Y a-t'il rien en cela qui puiſſe paroître ou nouveau, ou dangereux, ou trop ſublime pour être conçû? *Il nous a aimé*, dit l'Ecriture: & comment? *juſqu'à l'excès.* Cet excès d'amour ne mérite-t'il pas notre admiration, & ſi j'oſe le dire, un excès pareil de reconnoiſſance & de tendreſſe? Si tout eſt adorable en Jeſus-Chriſt, y a-t'il rien qui

doive plus attacher notre attention & fixer notre culte, que ſon amour?

Or nous ne pouvons mieux énoncer cet amour réciproque, que par le nom de cœur, puiſque le cœur eſt le terme le plus propre à exprimer toute l'étenduë des affections dont l'ame humaine eſt capable. Nous ſommes accoûtumés à juger des hommes & des héros par leur cœur, à préferer les nobles ſentimens de leur cœur genereux, à toutes leurs actions les plus éclatantes. Nous ſommes perſuadés que les qualités du cœur l'emportent de beaucoup ſur celles de l'eſprit. Nous aimons à compter plûtôt ſur le bon cœur de nos amis, que ſur leurs talens, leurs dignités ou leur fortune. Tous ces avantages nous touchent peu, s'ils ne nous ſont pour ainſi dire, appropriés par le cœur, par un cœur capable d'amitié. Nous nous faiſons à nous-mêmes un mérite de notre cœur, de la bonté, de la droiture, de la généroſité de notre cœur; & c'eſt par le cœur que nous voulons être connus & eſtimés.

Accoutumés que nous ſommes à ce langage & à ces idées, eſt-il ſurprenant qu'on enviſage, qu'on reconnoiſſe dans le plus parfait des enfans des hommes, & dans le plus aimable, les nobles qualités de ſon cœur, ſans leſquelles il eût manqué quelque choſe d'eſſentiel à ſa perfection? S'il a été le plus parfait, il l'a été ſans doute par les qualités du cœur, qui nous rendent ſi aimables celles de pere, d'époux, & d'ami qu'il prend à notre égard. Que ſeroit-ce donc qu'un ami, un époux, un pere, qui n'auroit ni tendreſſe, ni ſentimens, ni amitié pour ceux à qui il donne le droit de ſe dire ſes enfans, ſes épouſes, & ſes amis, & qui n'auroit point de cœur pour eux?

Qu'honore-t'on donc par la dévotion au Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt? ſinon l'ardeur infinie avec laquelle Jeſus-Chriſt a deſiré notre ſalut, & l'a deſiré de tout ſon cœur; la tendreſſe de

ce Dieu de bonté, dont le cœur compatit à nos miseres; le courage de cet homme Dieu, dont le cœur desintereſſé a préferé notre bien à ſon repos & à ſa vie; la generoſité de ce cœur liberal qui nous a comblé de biens; la joye de ce cœur paternel, qui nous reçoit dans ſon ſein, lorſque nous revenons à lui après nos égaremens; l'amertume & la triſteſſe de ce bon cœur, ſenſible aux mépris & aux froideurs des nôtres. Voilà ce que nous concevons, & ce que nous prenons pour l'objet de cette dévotion dont je parle. Tout cela ſe trouve dans l'idée d'un cœur, & d'un cœur parfait, & d'un cœur infiniment aimable; parce que, ſelon notre maniere de parler & de concevoir, c'eſt au cœur que nous attribuons les affections & les ſentimens, de même que nous rapportons les penſées & les raiſonnemens à l'eſprit: & puiſque Dieu lui-même a voulu prendre dans l'Ecriture le titre *de Dieu de notre cœur*, n'eſt-il pas juſte que nous devenions les diſciples & les adorateurs du ſien? Non, il n'y a que ceux qui ſont ſans cœur, & par conſequent ſans affection, ſans tendreſſe, ſans reconnoiſſance pour Dieu, qui puiſſent être inſenſibles à cet objet, & blâmer le culte que Sœur Marguerite nous a appris à lui rendre.

D'ailleurs nous voyons par l'Hiſtoire de l'Egliſe, que pluſieurs Saints ſe ſont appliqués à honorer plus particuliérement differens états de Jeſus-Chriſt ſur la terre, ou differentes actions de ſa vie; qu'ils ont attiré les Fidelles à rendre à ces états ou à ces actions divines, un culte particulier, pour les engager en même tems à en tirer le fruit que Jeſus-Chriſt nous y a préparé. Chacun des états divers de Jeſus-Chriſt ſur la terre, chacune de ſes actions ou de ſes ſouffrances, chacun de ſes deſirs & des mouvemens de ſon cœur, mérite nos adorations, & fournit en même tems à notre ame des inſtructions ſalutaires. Eſt-il étonnant que la pieté des Saints ſe ſoit

portée à les honorer en détail, & à y fixer pour ainſi dire leur dévotion, ſelon l'attrait que l'Eſprit de Dieu leur en donnoit ? Le ſçavant ſaint Jerôme ſe déclara autrefois le diſciple de la créche & de l'enfance de Jeſus-Chriſt ; & il enſeignoit la même dévotion aux ſaintes femmes qu'il attiroit à Bethleem. Saint Paul hermite, ſaint Antoine, les ſaints Anachoretes honoroient ſpécialement la ſolitude de Jeſus-Chriſt, & ſa retraite dans le déſert ; ſaint Simeon Stylite, ſon jeûne de quarante jours, jeûne qu'il imitoit lui-même pluſieurs fois dans l'année. Saint Auguſtin fut le diſciple & le prédicateur de l'amour de Jeſus-Chriſt ; ſaint Bernard, de ſa Paſſion ; ſaint François, de ſa pauvreté. Dans le dernier ſiecle, où parmi l'accroiſſement de la corruption & de l'impieté, la ferveur des Saints s'eſt renouvellée ; n'a-t'on pas vû les grandes ames que Dieu a ſuſcitées pour la ſanctification de ce Royaume, ſe partager pour ainſi dire les perfections de Jeſus-Chriſt, pour les honorer en détail ? Le Cardinal de Berulle, & la Congregation de l'Oratoire qu'il a formée, honoroit les grandeurs de Jeſus ; le venerable Vincent de Paul, les fatigues & le zele de ſes miſſions ; la celebre Marguerite de Beaune, ſon enfance ; M^r. Olier, ſes vertus interieures & ſa vie cachée. Eſt-il étonnant qu'une ame élevée à une contemplation ſublime, comme étoit la dévote Religieuſe dont j'écris la Vie, ait ſous une autre idée, pénétré juſqu'au Cœur de Jeſus-Chriſt, pour y contempler le principe de tous ſes mérites, de toutes ſes vertus, de toutes ſes volontés & de tous ſes ſentimens ? Heureuſe ame ! qui a trouvé le chemin du cœur de notre Maître, & qui l'a ouvert aux autres ; qui leur a appris à méditer l'amour tendre & compatiſſant que Jeſus a pour chacun de nous, & à reconnoître cet amour réciproque ! *Celui qui aime, a accompli la Loi*, dit l'Evangile : donc celle qui a trouvé le moyen le plus propre à exciter & à nourrir l'amour,

a trouvé en même tems le moyen le plus efficace pour atteindre à la plenitude de la loi: *Plenitudo legis, dilectio.* En un mot, c'eſt honorer Jeſus-Chriſt tout entier, que d'honorer ſon Cœur; de même que c'eſt ſe convertir tout entier à lui, que de lui ſacrifier ſon propre cœur, & de le conſacrer à l'amour du ſien.

XXIV. La dévotion au Cœur de N. S. enſeignée par les Saints, particulierement par S. François de Sales.

Auſſi Sœur Marguerite n'a pas été la premiere qui ait connu ce précieux tréſor, & qui en ait parlé. On voit que ſainte Claire, ſainte Gertrude, ſainte Melchtide, ſainte Catherine de Sienne, ſainte Thereſe, ces illuſtres amantes de Jeſus-Chriſt dont on a recuëilli * ailleurs les pieuſes penſées à ce ſujet, ont connu, ont aimé, ont celebré les amabilités du Cœur de leur Epoux celeſte: ou plûtôt tous ceux qui ont été épris de ce divin amour qui fait la conſolation des Saints, en ont connu le principe dans le Cœur du Sauveur; & notre Sœur Marguerite n'a rien ajoûté de nouveau à cette vûë, qu'une méditation plus profonde, une ferveur plus ſenſible, & un zele plus marqué pour communiquer aux autres cette dévotion, avec certaines pratiques que Notre Seigneur lui avoit preſcrit lui-même: pratiques, comme on le verra, qui ne contiennent rien de ſingulier, de ſuſpect ou de dangereux.

* *Livre de la dévotion au Cœur de J. C. imprimé à Lyon en 1698.* De cultu ſacroſancti Cordis Dei & D. N. Jeſu Chriſti. *Imprimé à Rome en 1726. avec permiſſion.*

Or ce qui eſt infiniment digne de remarque ici, c'eſt la prédiction qu'a fait autrefois ſaint François de Sales, que l'Ordre qu'il avoit formé ſeroit particulierement appliqué à honorer le Cœur de Jeſus-Chriſt. *Les Religieuſes de la Viſitation*, diſoit ce grand Saint, au rapport de l'ancien auteur de ſa Vie, *les Religieuſes de la Viſitation qui ſeront ſi heureuſes que d'obſerver leurs Regles, pourront porter le nom de filles Evangeliques, établies particulierement en ce ſiecle pour être les imitatrices des deux plus cheres vertus du ſacré cœur du Verbe incarné, la douceur & l'humilité; qui ſont la baſe & le fondement de leur Ordre, & leur donnent ce privilege & cette grace incomparable*

Vie de S. François de Sales par M. Dupuy. 5. part. chap. 1. p. 310.

parable de porter le nom de FILLES DU CŒUR DE JESUS.

Cette prédiction se trouve plus développée encore, dans la Vie d'une des plus saintes Meres de l'Ordre de la Visitation; & Dieu fit connoître à cette sainte ame, long-tems avant qu'il fût question de Sœur Marguerite de Paray, une partie des desseins qu'il a accompli par elle dans la suite. Voici en effet, ce qui en est rapporté dans l'Histoire de la Mere Anne Clement morte en odeur de sainteté au Couvent de la Visitation de Melun en l'année 1661.

Vie de la Mere Anne Marguerite Clement partie 3. chap. 14. p. 266.

Dieu lui fit connoître que pendant que ce Bienheureux (saint François de Sales) *étoit sur la terre, il faisoit son sejour dans le Cœur de Jesus-Christ, où son repos ne pouvoit être interrompu par ses grandes occupations: que comme Moyse conversant familierement avec Dieu devint le plus doux de tous les hommes, de même ce Bienheureux par sa familiarité avec Dieu, arriva à la perfection des deux vertus du Cœur de Jesus-Christ, l'humilité & la douceur: que ce saint Legislateur a été inspiré de dresser un Ordre dans l'Eglise pour honorer l'adorable Cœur de Jesus-Christ & ses deux plus cheres vertus, qui sont le fondement des Regles & des Constitutions de la Visitation; qu'il n'y avoit point d'Ordre qui fit une profession particuliere de rendre hommage à ce divin Cœur. Il y en a, disoit-elle, qui honorent les prédications de Notre Seigneur, d'autres ses jeûnes, quelques-uns sa solitude, quelques autres sa pauvreté; mais celui de la Visitation est établi pour rendre un continuel hommage à son Cœur, & pour imiter sa vie cachée.*

Il y a plus: la dévotion au Cœur sacré de N. S. étoit déja authentiquement approuvée en quelques Diocèses, avant qu'elle fût connuë dans le Monastere de Paray, & que la M. Marguerite eût commencé à recevoir à son sujet, les lumieres & les graces qui sont rapportées dans sa Vie. Ce fut par les soins du celebre Pere Eudes, le Fondateur de tant de Seminaires, & l'Instituteur d'une sainte Congregation de Prê-

tres Apoſtoliques qui porte ſon nom, que cette dévotion ſe répandit dès le milieu du ſiecle paſſé, & que la fête du Cœur de N. S. fut célebrée avec l'approbation des Evêques, dans pluſieurs Seminaires de Normandie. Voici ce qu'en rapporte l'auteur de l'abregé de la Vie du P. Eudes.

Abregé de la Vie du R. Pere Jean Eudes &c. à Rennes. 1706.

» C'eſt à ce ſaint homme que l'Egliſe eſt redevable du renouvellement de la dévotion aux ſacrés Cœurs de Jeſus & » de Marie dans ces derniers ſiecles. Il a été un des plus zelés » Heros de cette illuſtre dévotion, & l'a inſpirée non ſeulement par ſes pieux Ecrits, mais encore par l'érection de pluſieurs dévotes Confrairies & Societés ſous l'invocation de » ces ſacrés Cœurs, que N.S.P. le Pape Clement X. autoriſa, lui » accordant en l'année 1674. ſix Brefs d'Indulgences à perpetuité pour les Egliſes de ſes Seminaires. Il compoſa en » l'anné 1641. un Office propre, à neuf leçons, en l'honneur » du ſaint Cœur de la très-ſainte Vierge ; & depuis, s'embrâſant de plus en plus du ſaint zéle dont il étoit animé, il » compoſa un autre Office du divin Cœur de Jeſus, des Litanies, & des Meſſes avec des Proſes, dont la lecture fait remarquer ſes lumieres, ſon amour & les grandes connoiſſances dont il étoit rempli. Il eut la conſolation de voir ces » pieux Ouvrages approuvés de pluſieurs Archevêques, Evêques, & Prélats au nombre de plus de trente &c. »

En effet à la fin du grand Office compoſé par le P. Eudes pour la fête du Cœur de la ſainte Vierge, on voit les Approbations authentiques * des Archevêques de Bourges & de Roüen, & des Evêques d'Autun, de Soiſſons, de Noyon, de Liſieux, d'Evreux, de Coutances, de Bayeux, du Puy, de Toul, d'Heliopolis, de Metellopolis, & de Petrée, ces trois derniers Vicaires Apoſtoliques. Toutes ces Approbations furent données entre les années 1648. & 1661. tant pour l'Office que pour la Fête; & à la fin de l'Office compoſé par le même auteur à l'honneur du Cœur divin de N. S. J. C. on cite ** l'Approbation de M. l'Archevêque de Roüen, devenu depuis

** La dévotion au ſacré Cœur de Marie, à Caën 1663. pag. 276.*

*** Office dreſſé en l'honneur du divin*

Archevêque de Paris, & des Evêques de Liſieux, d'Evreux, de Rennes, de Bayeux, de Rhodés l'ancien, & de Coutance. Ces deux Offices imprimés portent auſſi l'Approbation d'un grand nombre de Docteurs de la Faculté de Théologie de Paris.

Cœur de Jeſus, à Caën 1676 page derniere.

Les Religieuſes de la Viſitation s'eſtiment heureuſes d'avoir été prévenuës dans leur dévotion, par des autorités ſi reſpectables. Bien loin d'ambitionner en cette matiere la gloire de l'invention & de la nouveauté, elles craindroient au contraire cette gloire perilleuſe, & elles ſont contentes de pratiquer avec ſûreté, ce qui a été conſacré par la ferveur de tant de Saints, & autoriſé par tant de Prélats.

Mais ſi la dévotion envers le Cœur ſacré de J. C. n'eſt pas une choſe nouvelle dans l'Egliſe ; ſi elle n'étoit pas inconnuë, même dans l'Ordre de la Viſitation, avant la Mere Marguerite, au moins eſt-il conſtant, que c'eſt à elle qu'il a été reſervé de faire fleurir cette dévotion d'une maniere plus éclatante, de l'accréditer par quantité de merveilles, de donner lieu au culte public & univerſel que tout l'Ordre de la Viſitation rend aujourd'hui à ce Cœur divin. C'eſt par elle que ſe ſont enfin executées plus particulierement les pieuſes intentions du ſaint Fondateur de cet Ordre, & celles de ſes premieres Meres ; & ce qui avoit été aſſez clairement prédit, comme on l'a vû ci-deſſus, ſe trouve tellement accompli aujourd'hui, qu'il eſt impoſſible de ne pas reconnoître la main de Dieu dans l'établiſſement ſubit de cette pieuſe dévotion, auſſi-bien que dans la conduite admirable qu'il a tenuë ſur celle qui lui a ſervi d'inſtrument, & dans les merveilles qu'il a operées en elle & par elle, à cette occaſion : & de même que Dieu ſuſcita autrefois la bienheureuſe Julienne Prieure du Monaſtere du Mont Cornillon près de Liege, pour donner commence-

ment à la Fête du S. Sacrement, dont toute l'Egliſe adopta la ſolemnité, il ſemble avoir ſuſcité de même de nos jours, la venerable Mere Marguerite-Marie, pour procurer au Cœur divin de ſon Fils des hommages plus fréquens & plus éclatans, & pour réveiller dans tous les cœurs, l'amour tendre & genereux dont nous devons reconnoître l'immenſe charité du Cœur de Jeſus pour nous.

XXV. De l'occaſion qui a fait écrire cette Vie, & des preuves juridiques ſur leſquelles elle eſt appuyée.

Il me reſte à dire un mot, de ce qui m'a engagé à écrire cette Vie, & des moyens que j'ai eu d'en recueïllir les Mémoires. J'étois Grand-Vicaire du Diocèſe d'Autun, dans lequel le Monaſtere de la Viſitation de Paray eſt ſitué. Cette Maiſon fut confiée à mes ſoins, j'y fis pluſieurs fois la viſite réguliere, & je puis dire à la gloire de la grace de Dieu & à celle de ſa ſervante, que j'y trouvai de précieuſes traces de la ferveur que Sœur Marguerite avoit inſpirée à cette Maiſon, ferveur qui ſe conſervoit avec la mémoire de ſes vertus. L'affluence des peuples étoit grande à ſon tombeau; on parloit ſouvent des miracles qu'on diſoit s'y operer. Je crus qu'il étoit de la prudence, de les regarder long-tems avec défiance & de réſiſter aux ſollicitations de pluſieurs perſonnes qui me preſſoient d'en recueïllir les preuves, & d'en permettre la publication. Enfin il s'en fit un ſi éclatant & ſi marqué, que je crus, après un juſte délai, devoir en examiner juridiquement les circonſtances: on en verra le récit à la fin de cette Hiſtoire. Ce miracle, après l'information que j'en fis ſur les lieux, me parut ſi conſtant & ſi averé, & d'ailleurs j'appris tant de merveilles de la ſervante de Dieu & des fruits de ſa dévotion, que je jugeai qu'il n'étoit pas convenable de laiſſer enſevelir dans l'oubli les merveilles de Dieu, & des merveilles qui doivent contribuer à l'édification du prochain.

Comme il y avoit encore beaucoup de perſonnes vivantes qui avoient été témoins oculaires des actions hé-

roïques de cette vertueuſe fille, & des graces miraculeuſes qu'elle avoit reçûës, ou de celles qui avoient été accordées par ſon interceſſion, je conſeillai à la Communauté de Paray de ne pas laiſſer déperir ces preuves, & d'obtenir de Monſeigneur l'Evêque d'Autun, que par ſon autorité on en fit des informations juridiques. Ce Prelat, ſur la demande de la Superieure de Paray, me fit l'honneur de me nommer Commiſſaire pour cette information, & me donna pouvoir de ſubroger un autre Commiſſaire en cas d'empêchement. Je me propoſai alors de recuëillir en même tems tous ces pieux monumens, & d'en faire un corps d'Hiſtoire, pour l'utilité de tout l'Ordre de la Viſitation, après que les faits auroient été aſſûrés par des procédures juridiques. Je comptois ſur un loiſir que la providence devoit m'enlever bien-tôt : effectivement je fus nommé à l'Evêché de Soiſſons, avant d'avoir pû executer ma commiſſion. Je ſubrogeai alors, ſelon le pouvoir que j'en avois reçû, le R. P. Dom Antoine de Banſiere Prieur des Benedictins de Paray, de la Congregation de Cluni, homme reſpectable par ſa pieté & par ſa ſageſſe, auſſi-bien que par les grands emplois qu'il a remplis & qu'il remplit encore dans ſon Ordre. Ce Religieux par un travail de pluſieurs mois, a conſommé cet Ouvrage : il a recuëilli tous les Ecrits de la ſervante de Dieu & les Mémoires concernant ſa vie, & il en a authentiqué la verité. Il a entendu à loiſir les dépoſitions d'une multitude de témoins, tant de la Maiſon que du dehors : Après avoir oüi ceux qui lui étoient adminiſtrés ſelon la forme juridique, & obſervé toutes les procédures requiſes exactement par le Promoteur nommé à cet effet ; il a entendu d'office, pluſieurs perſonnes conſiderables dont le témoignage ne pouvoit être ſuſpect. C'eſt ſur cette information & cette procédure que j'ai travaillé. Peu d'Hiſtoriens ont pris cette précaution, avant que d'écrire les Vies des per-

ſonnes vertueuſes qu'ils ont mis au jour : peu ont eu l'avantage d'être guidés dans leur narration, par une information juridique ; mais il falloit, & Dieu l'a voulu ainſi, que ce qu'il y a de merveilleux dans la Vie de Sœur Marguerite, fût appuyé des preuves les plus ſûres, & éprouvé par les procédures les plus exactes.

Je croyois que par le nouvel emploi dont Dieu m'avoit honoré, & par les travaux que j'ai entrepris pour la défenſe de la foi, je ſerois déchargé du ſoin d'écrire cette Vie, comme je l'avois été de la procédure qui avoit été ordonnée pour en conſtater les circonſtances ; mais je n'ai pû réſiſter aux preſſantes ſollicitations de tout l'Ordre de la Viſitation. On y deſiroit cette Vie, qui n'avoit été encore qu'ébauchée, pour ainſi dire, par le P. Croiſet ; & on avoit raiſon de la deſirer, mais non de l'attendre de moi. Cependant la connoiſſance particuliere que j'avois eu de ce qui concernoit la ſervante de Dieu, ſa Maiſon, ſes Mémoires, ſes miracles, & les procédures juridiques qui m'avoient été remiſes, autoriſoit l'Ordre de la Viſitation à me demander ce travail : je l'ai fait enfin, pour la gloire de celui qui eſt admirable dans ſes Saints, & pour l'édification de ſon Egliſe. Si cet Ouvrage m'attire le blâme de quelque critique, j'eſpere que j'en ſerai ſuffiſamment dédommagé par les ſuffrages & par les prieres de tant de ſaintes filles, qui renouvellent par leur ferveur les vertus héroïques dont elles trouveront ici le modéle, & qui par leur fidelité à les imiter de plus en plus, juſtifieront mon entrepriſe.

Je ne puis finir cette eſpece de Préface, ſans prévenir le lecteur ſur les Extraits que j'ai inſeré dans cette Hiſtoire, des Ecrits de la venerable Mere Marguerite, & ſur le mauvais langage qu'on y pourra quelquefois remarquer. On y trouvera des phraſes peu correctes, & des mots peu uſités

dans notre langue, & encore moins par ceux qui écrivent purement. J'eſpere qu'on voudra bien ne me pas imputer ces petits défauts que la fidelité de l'Hiſtoire ne m'a pas permis de corriger: j'ai cru même que la naïveté & la ſimplicité du ſtile de la ſervante de Dieu, ſerviroit à juſtifier la verité des Pieces que j'ai employées. Une fille née dans une Province & dans un Village, ne pouvoit guere parler plus purement; & on auroit lieu d'être ſurpris, & peut-être de ſe défier, ſi on ne trouvoit rien que de pur & de correct dans ſon ſtile.

POur me conformer aux Ordres très-ſagement établis par le ſaint Siege Apoſtolique, je déclare que je ne prétens pas prévenir ſon jugement ſur les choſes que j'ai rapportées de la Vie & des miracles de la venerable Mere Marguerite-Marie; & c'eſt avec la juſte ſubordination que je dois à ce jugement, que je les ai racontées. Si donc j'ai donné quelquefois le nom de ſainte à cette vertueuſe fille, en la qualifiant de ſainte Religieuſe, *ou* de ſainte fille, *je n'ai prétendu employer ce titre que dans le ſens dans lequel S. Paul le donnoit aux premiers Fidelles, & dans lequel nous le donnons communément aux perſonnes dont la vie eſt ſanctifiée par des actions édifiantes, & qui paroiſſent doüées d'une vertu éminente qui ſurpaſſe la pieté ordinaire du commun des Chretiens.*

TABLE.

DISCOURS SUR LES VIES MIRACULEUSES des Saints, & en particulier sur celle de la vénerable Mere Marguerite.

I. *Difficulté d'écrire les vies miraculeuses des Saints, & leur utilité,* page j
II. *Desseins de Dieu dans la distribution des graces miraculeuses.* iij
III. *Réflexion sur l'incrédulité. Il est de la prudence de croire les miracles, quand ils sont bien prouvés.* v
IV. *Principes pour juger sagement des miracles. Premierement les miracles sont possibles.* viij
V. *Les miracles sont utiles aux hommes, & Dieu en fait quelquefois.* ix
VI. *Les miracles sont promis pour tous les tems.* xj
VII. *Les miracles ne doivent pas être crûs légerement.* xij
VIII. *Jesus-Christ a appris à son Eglise à discerner les vrais miracles.* xiij
IX. *Les SS. Peres ont prescrit des regles pour discerner les miracles.* xiv
X. *Prudence des Ministres de l'Eglise dans l'examen des miracles.* xvij
XI. *Ceux qui ne reconnoissent aucun miracle, se fondent sur de faux principes.* xix
XII. *Justes bornes que doit avoir le doute & la défiance.* xxj
XIII. *Les précautions de la prudence ont été épuisées sur ce qui regarde la vie & la conduite de la Mere Marguerite.* xxij

XIV. *Preuves de verité dans la vie de la M. Marguerite.* xxiij
XV. *Marques données par Gerſon pour juger des vies miraculeuſes. Premiere marque. Elle ſe trouve dans la Mere Marguerite.* xxvij
XVI. *Seconde marque. Elle ſe trouve dans la Mere Marguerite.* xxx
XVII. *Troiſiéme & quatriéme marque. Elles ſe trouvent dans la Mere Marguerite.* xxxj
XVIII. *Cinquiéme marque qu'on peut ajoûter à celles de Gerſon.* xxxij
XIX. *Toutes les ſuppoſitions que peuvent faire les incrédules, confonduës par l'évidence des faits.* xxxiv
XX. *A quoi doit tendre le récit des miracles, des viſions &c.* xxxvij
XXI. *Réponſe aux incrédules qui demandent comment ſe font les viſions, les révélations &c.* xxxviij
XXII. *De la dévotion de la M. Marguerite envers le Cœur ſacré de N. S. J. C.* xlij
XXIII. *Quel eſt l'objet & la fin de la dévotion au Cœur ſacré de N. S.* xliv
XXIV. *La dévotion au Cœur de N. S. enſeignée par les Saints, particulierement par S. François de Sales.* xlviij
XXV. *De l'occaſion qui a fait écrire cette Vie, & des preuves juridiques ſur leſquelles elle eſt appuyée.* lij

LA VIE DE LA VENERABLE MERE MARGUERITE, &c.

LIVRE PREMIER.

Sa naiſſance, ſon éducation, & ſa jeuneſſe.

I. NAiſſance de Sœur Marguerite. page 1

II. *Graces qu'elle reçoit de Dieu dès l'enfance.* 3
III. *Son attrait pour la priere dès l'âge de quatre ans.* 4
IV. *Elle entre dans un Couvent en qualité de penſionnaire, le fruit qu'elle en tire.* 7
V. *Dieu employe une maladie à la guérir de ſon penchant pour le plaiſir. Elle eſt guérie miraculeuſement.* 8
VI. *Sa ferveur & ſa mortification étonnante à l'âge de dix ans. Seconde guériſon miraculeuſe.* 9
VII. *Sa ferveur ſe rallentit. Moyen que Dieu employe pour la retirer de ſa tiédeur.* 12
VIII. *Elle éprouve une perſécution domeſtique. Sa patience en cet état.* 13
IX. *La perſécution finie, elle ſe refroidit une ſeconde fois dans la pieté.* 17
X. *Combat pénible qu'elle éprouve au dedans d'elle-même. Elle augmente ſes auſtérités ſans trouver de repos intérieur.* 21
XI. *Elle triomphe de ſa foibleſſe, & elle ſe réſout à entrer en Religion. Conſolations qu'elle éprouve.* 24
XII. *Elle s'occupe à des œuvres de charité, pour le ſoulagement des pauvres & l'inſtruction des enfans.* 25
XIII. *Sa famille la preſſe d'entrer dans un Couvent où Dieu ne l'appelloit pas. Ses combats à ce ſujet.* 28
XIV. *Elle reçoit la Confirmation. Elle augmente ſes auſtérités, & s'applique à la pratique de l'obéiſſance.* 30
XV. *Dieu lui envoye un ſaint Religieux pour l'inſtruire. Elle fait une Confeſſion générale. Simplicité de Sœur Marguerite en cette occaſion.* 32
XVI. *Dieu lui fait connoître qu'il la veut dans l'Ordre de la Viſitation.* 33

LIVRE II.

Son entrée en Religion, & les vertus qu'elle a pratiquées dans le Cloître.

XVII. SOeur Marguerite entre au Monaſtere de Paray. 36
XVIII. Elle demande qu'on lui enſeigne à faire oraiſon. Dieu l'en inſtruit. 38
XIX. Elle prend l'habit de Religieuſe. Graces qu'elle reçoit en cette occaſion. 39
XX. On la contredit au ſujet des graces extraordinaires qu'elle reçoit. 41
XXI. Elle ſurmonte avec de grands efforts une répugnance naturelle. 43
XXII. On ſe raſſure au ſujet de ſes graces extraordinaires, par ſon obéiſſance. 45
XXIII. Exercice ſingulier qui l'occupe pendant ſa retraite. Ses diſpoſitions intérieures dans cette occaſion. 46
XXIV. Sa ferveur aux approches de ſa profeſſion religieuſe. 48
XXV. Elle fait profeſſion. Graces ſingulieres qu'elle reçut en ce tems-là. 50
XXVI. Ses vertus dans le Cloître. Et premierement ſon humilité. 53
XXVII. On l'oblige malgré elle à écrire les graces qu'elle avoit reçûës depuis ſon enfance. Combien elle ſouffrit à cette occaſion. 55
XXVIII. Son obéiſſance. Leçons que Dieu lui donne ſur cette vertu. 58
XXIX. Son amour pour la pauvreté. 61
XXX. Son amour pour N. S. Jeſus-Chriſt. 63
XXXI. Son attrait pour l'oraiſon. Elle y paſſe des nuits entie-

res ſans ſe mouvoir. 64
XXXII. *Son ardeur pour la Communion, & ſa maniere de s'y préparer.* 67
XXXIII. *Son goût pour la pratique des auſtérités & des pénitences.* 69
XXXIV. *Elle a la même ardeur pour les mortifications involontaires, & les mauvais traitemens.* 72
XXXV. *Elle eſt embrâſée d'un déſir inſatiable de ſouffrir.* 75
XXXVI. *On éprouve ſa conſtance par des contradictions de toutes ſortes, & elle les porte avec joye.* 76
XXXVII. *Sa patience & ſon courage dans les maladies. Elles lui ſont prédites par N. S.* 80
XXXVIII. *Dieu l'attire à honorer plus particulierement la croix & les ſouffrances de J. C.* 84

LIVRE III.

Ses Emplois dans la Religion. Les graces extraordinaires qu'elle y reçoit. Les contradictions qu'elle y éprouve.

XXXIX. ON *employe Sœur Marguerite aux offices de la Maiſon. Sa conduite envers les Officieres.* 88
XL. *On la deſtine à la conduite des Penſionnaires. Sa maniere de ſanctifier leur éducation.* 90
XLI. *Dieu l'inſtruit dans ces divers emplois. Il lui enſeigne à vaincre ſes répugnances.* 92
XLII. *Il la reprend de ſes fautes, & il l'en punit.* 94
XLIII. *Faveurs ſingulieres & miraculeuſes qu'elle reçoit de Dieu.* 96
XLIV. *Graces qu'elle reçoit par le miniſtere de la ſainte Vierge, & par rapport à ſa dévotion envers elle.* 98
XLV. *Elle demande à Dieu que ces graces miraculeuſes lui ſoient*

ôtées, ou qu'elles tournent à sa confusion. Elle obtient le second. 100

XLVI. *Elle devient un objet de contradiction continuelle pour ses Sœurs. Sa conduite envers elles.* 103

XLVII. *Sentiment de la Mere de Saumaise sur la Sœur Marguerite. Son embarras. Elle se croit obligée de l'éprouver en toute maniere.* 105

XLVIII. *Ferveur de Sœur Marguerite dans une retraite, & les graces qu'elle y reçoit.* 107

XLIX. *Autre retraite où elle décrit ses dispositions intérieures.* 109

LIVRE IV.

Graces particulieres que reçoit Sœur Marguerite touchant la dévotion au Cœur sacré de N. S. Contradiction qu'elle éprouve à ce sujet de la part de la Mere de Saumaise Supérieure.

L. *Solidité & utilité de la dévotion envers le Cœur de Notre Seigneur J. C.* 113

LI. *N. S. ordonne à Sœur Marguerite de rendre un culte particulier à son Cœur sacré.* 115

LII. *La Supérieure reiette la révélation & la mépriſe. Accompliſſement miraculeux de ce que Sœur Marguerite avoit prédit.* 117

LIII. *N. S. continuë de l'inſtruire ſur la dévotion à ſon Cœur. Il lui en preſcrit les pratiques. La Supérieure les lui défend.* 119

LIV. *Sœur Marguerite tombe malade, & eſt réduite à l'extrémité. Sa guériſon ſubite & miraculeuſe.* 122

LV. *La Supérieure inquiete ſur les voyes extraordinaires de Sœur Marguerite, l'oblige à conſulter. Nouvelles contradi-*

ctions qu'elle lui attire par là. 123
LVI. *Dieu pour la consolation de sa servante lui envoye le P. de la Colombiere, célebre Missionnaire.* 125
LVII. *Nouvelles graces que Dieu fait à Sœur Marguerite, auxquelles le P. de la Colombiere eut part.* 127
LVIII. *Le P. de la Colombiere se rend le premier disciple de la dévotion au Cœur de N. S. Le fruit qu'il en retira.* 130
LIX. *Il passe en Angleterre pour les Missions. Diverses prédictions & lumieres miraculeuses de Sœur Marguerite à son occasion.* 131
LX. *Le P. de la Colombiere reconnoît le sens d'un billet prophétique que Sœur Marguerite lui avoit donné : il en profite pour faire une action heroïque de desintéressement.* 134
LXI. *Soulévement de la Communauté contre Sœur Marguerite, & ce qui l'occasionna. Mauvais traitemens qu'elle essuye, & sa patience.* 135
LXII. *Satan la maltraite. Tentations effroyables qu'elle éprouve. Sages leçons qu'elle reçoit de sa Supérieure à ce sujet.* 141

LIVRE V.

Supériorité de la Mere Greffier. Elle éprouve de nouveau Sœur Marguerite sur ses graces extraordinaires, & sur la dévotion au Cœur sacré de N. S.

LXIIII. *Election de la Mere Greffier. Son caractere. Elle met Sœur Marguerite à de nouvelles épreuves.* 145
LXIV. *La Mere Greffier lui interdit les pratiques de la dévotion au Cœur de N. S. Evenemens qui l'obligent à les lui rendre.* 147
LXV. *Conduite austere de la Supérieure. Sœur Marguerite prend*

en elle une confiance entiere malgré ſa dureté. Sages conſeils que cette Supérieure lui donne. 148

LXVI. *Dieu manifeſte à Sœur Marguerite l'état intérieur des ames Il l'applique à prier & à ſouffrir pour elles.* 152

LXVII. *Ses ſouffrances au tems du Carnaval pour l'expiation des péchés qui s'y commettent.* 156

LXVIII. *La Mere Greffier lui défend une ſeconde fois ſes pratiques pour honorer le Cœur de N. S. Il en eſt irrité. La Supérieure ſe rend après un miracle.* 157

LXIX. *La Supérieure chaſſe de l'Infirmerie Sœur Marguerite, & lui défend d'être malade. Succès miraculeux de l'obéiſſance.* 160

LXX. *La Mere Greffier demande un nouveau miracle pour aſſurance que Sœur Marguerite eſt conduite par l'Eſprit de Dieu. Elle l'obtient.* 162

LXXI. *Guériſon demandée par la Supérieure, & obtenuë par Sœur Marguerite. Sacrifices que cette guériſon lui coûte.* 164

LXXII. *Teſtament ſpirituel ou donation que N. S. exige de Sœur Marguerite, & celle qu'il lui fit en récompenſe.* 165

LXXIII. *Elle grave ſur ſon ſein le nom de Jeſus avec le fer & le feu. Double miracle arrivé à l'occaſion de cet excès de ferveur.* 168

LXXIV. *Sœur Marguerite avertit le P. de la Colombiere de ſa mort prochaine. La prédiction s'accomplit au vû & au ſçû de toute la Ville.* 170

LXXV. *Graces & inſtructions que N. S. donne à ſa ſervante, particulierement ſur le Jubilé.* 172

LXXVI *Les peines intérieures & les tentations de Sœur Marguerite ſe renouvellent.* 174

LIVRE VI.

Supériorité de la Mere Melin. La ſervante de Dieu eſt choiſie pour être Maîtreſſe des Novices. Sa conduite en cet emploi. Premiers commencemens de l'établiſſement de la dévotion au Cœur ſacré de N. S. Contradiction qu'elle éprouve.

LXXVII. LA nouvelle Supérieure épargne Sœur Marguerite. Elle s'en afflige. 177

LXXVIII. On la fait Maîtreſſe des Novices. Sa conduite dans cette Charge. 179

LXXIX. Elle connoît par des lumieres ſurnaturelles la vocation & les diſpoſitions de ſes Novices. 180

LXXX. Diverſes inſtructions de Sœur Marguerite adreſſées à ſes Novices ſelon leur beſoin. 181

LXXXI. Ferveur de Sœur Marguerite peinte au naturel dans les inſtructions qu'elle donne. Fruit que les Novices en retirent. 189

LXXXII. Elle leur inſpire la dévotion envers le Cœur de N. S. Commencement de cette dévotion dans le Noviciat en l'année 1685. 191

LXXXIII. Révolte de la Communauté contre cette dévotion, & contre celle qui en avoit introduit la pratique. 194

LXXXIV. La Mere Greffier avec la Communauté de Semeur s'unit à la dévotion de Sœur Marguerite envers le Cœur de N. S. 197

LXXXV. N. S. donne à Sœur Marguerite le choix de ſouffrir pour la gloire de ſon Cœur, ou d'être heureuſe avec les Seraphins. Elle préfere les ſouffrances. 199

LXXXVI. Nouvelle perſécution contre Sœur Marguerite à l'occaſion d'une fille qu'elle fait renvoyer du Noviciat. 201

LXXXVII.

LXXXVII. *Patience héroïque de Sœur Marguerite, & son humilité au milieu des injultes qu'elle reçoit au ſujet de la Novice renvoyée.* 203

LXXXVIII. *Les Novices prennent ſa défenſe, & veulent la juſtifier. Sœur Marguerite l'empêche.* 207

LXXXIX. *Elle fait ſervir la dévotion au Cœur de N. S. à la ſanctification des Novices. Divers avis qu'elle en tire pour leur inſtruction.* 208

XC. *Reflexions de Sœur Marguerite ſur l'utilité de la dévotion au Cœur de N. S. pour toute ſorte d'états.* 223

LIVRE VII.

Vœu admirable qu'elle fait. Etabliſſement de la dévotion au Cœur de N. S. dans la Communauté de Paray. Fruit qu'elle tire de cette devotion. Diverſes inſtructions & pratiques préſcrites par Sœur Marguerite à ſon occaſion.

XCI. *Sœur Marguerite eſt encore éprouvée par un nouveau Directeur. Jugement qu'il porte de ſa conduite. Avis qu'il lui donne.* 226

XCII. *Vœu de perfection que fait Sœur Marguerite avec permiſſion.* 229

XCIII. *N. S. lui fait de nouvelles graces par rapport à la dévotion à ſon Cœur ſacré : il lui donne S. François pour protecteur.* 233

XCIV. *La Communauté entiere adopte la dévotion au Cœur de de N. S. L'exemple en eſt donné par celle qui l'avoit le plus contredite.* 236

XCV. *On réſout dans la Maiſon de bâtir une Chapelle à l'honneur du Cœur de J. C. Promeſſes qu'il fait en faveur de ceux qui honoreront ſon Cœur ſacré.* 239

XCVI. *Nouvelle ferveur dans la Maiſon. Sœur Marguerite l'anime par ſes avis. Regles de conduite qu'elle donne à ſes Novices.* 242
XCVII. *Diverſes pratiques qu'elle donne pour l'Oraiſon, pour les Retraites &c. Et premierement, maniere de ſe tenir en la préſence de Dieu à l'Oraiſon.* 246
XCVIII. *Pratique pour honorer le Cœur de N. S. tous les jours de la ſemaine.* 250
XCIX. *Les differentes vies myſtiques de J.C. dans le ſaint Sacrement.* 252
C. *Les abîmes infinis des tréſors du Cœur de J. C. pour ſuppléer à toutes nos miſeres.* 255
CI. *Divers avis pour bien commencer la Retraite annuelle.* 257
CII. *Differens défis pour la pratique des vertus, ſelon les tems & les fêtes de l'année.* 261
CIII. *Maniere de conſacrer toutes les actions de la journée au culte, & à l'imitation du Cœur de N. S.* 267
CIV. *Les Religieuſes de la Maiſon conſultent Sœur Marguerite dans leurs beſoins. Elle leur donne ſes avis par écrit, & on les conſerve précieuſement.* 269

LIVRE VIII.

Diverſes faveurs miraculeuſes que Dieu fait à Sœur Marguerite. Son don de prophétie, & ſes lumieres ſurnaturelles ſur divers ſujets. Progrès merveilleux de la dévotion au Cœur de N. S.

CV. *Dieu révele à Sœur Marguerite les diſpoſitions intérieures de ſes Novices. Leurs dépoſitions juridiques à ce ſujet.* 276
CVI. *Prédiction ſinguliere qu'elle fait à ſon frere & à ſa belle-ſœur, & ce qui en ſuivit.* 280

CVII. *Elle prédit la mort d'un de ſes parens, & guérit miraculeuſement ſon frere.* 284

CVIII. *Elle procure l'établiſſement d'un Hôpital à Paray.* 285

CIX. *Dieu lui manifeſte la ſéverité de ſes jugemens ſur les Religieuſes imparfaites & infidelles à la ſainteté de leur vocation.* Ibid

CX. *Dieu lui révele ce qu'il fait pour le ſalut & la converſion des Religieuſes de ſon Monaſtere, & la protection que cette Maiſon reçoit de la ſainte Vierge & de ſaint François de Sales.* 290

CXI. *On prend confiance en la vertu de Sœur Marguerite dans la Maiſon. Une Sœur eſt guérie ſubitement en touchant ſa robbe.* 294

CXII. *Dévotion de Sœur Marguerite envers les ames du Purgatoire. On recourt à ſes prieres pour les défunts. Lumieres extraordinaires & inſtructives que Dieu lui donne à ce ſujet.* 295

CXIII. *Dieu lui découvre la rigueur de ſa juſtice ſur les ames du Purgatoire. Il l'applique à ſouffrir pour pluſieurs d'entre elles.* 300

CXIV. *L'opinion de la ſainteté de Sœur Marguerite ſert à répandre la dévotion au Cœur de N. S. Premiers progrès de cette dévotion.* 303

CXV. *Diverſes éditions du Livre de la dévotion au Cœur de N. S.* 305

CXVI. *Cette dévotion s'étend par tout du vivant de Sœur Marguerite. Elle eſt autoriſée par les Superieurs Eccleſiaſtiques. Accompliſſement des prophéties de Sœur Marguerite à ce ſujet.* 307

CXVII. *On recourt à cette dévotion contre la peſte, avec un ſuccès merveilleux. On établit en divers lieux la Fête du Cœur de N. S.* 311

LIVRE IX.

La Mere Marguerite eſt faite Aſſiſtante. Sa derniere maladie. Sa mort, & les miracles qui ſe font à ſon tombeau.

CXVIII. *SOeur Marguerite eſt délivrée de ſes peines interieures. Regles que N. S. lui donne pour diſcerner les vrayes révélations.* 315

CXIX. *On la choiſit pour Aſſiſtante. Elle quitte le Novitiat. Ses derniers avis aux Novices.* 318

CXX. *On ſe propoſe de l'élire Superieure. N. S. l'en avertit. Elle obtient de lui d'être garentie de cette Charge.* 320

CXXI. *Dieu lui fait connoitre ſa mort prochaine. Elle la prédit. Calme dans lequel elle ſe trouve.* 321

CXXII. *Pour ſe preparer à la mort, elle fait une retraite de quarante jours.* 322

CXXIII. *Sa derniere maladie. Elle prédit les circonſtances de ſa mort.* 324

CXXIV. *Ses diſpoſitions dans les derniers momens. Sa mort.* 327

CXXV. *Ses obſeques. Empreſſement des peuples pour honorer ſa mémoire. Guériſons miraculeuſes obtenuës par ſon interceſſion.* 331

CXXVI. *Guériſon ſubite & miraculeuſe, verifiée par une procedure juridique.* 334

CXXVII. *Autre guériſon aſſurée par des témoignages authentiques, & operée par la dévotion au Cœur Sacré de N. S.* 339

LIVRE X.

Recueil de quelques-uns de ſes Ecrits de dévotion & de ſes Lettres, avec les Actes concernans l'établiſſement de la premiere Fête à l'honneur du Cœur de N. S. J. C.

Cantique à l'honneur du Saint Sacrement, 342
Acte de conſecration au Cœur ſacré de J. C. 343
Amande honorable au Cœur ſacré de J. C. 344
Aſpiration d'une ame qui deſire ardemment la ſainte Communion. 346
Priere pour la ſainte Meſſe. 348
Acte d'amour. Ibid
Oraiſon à Jeſus au ſaint Sacrement. 349
Conſécration commune des Sœurs du Novitiat au ſacré Cœur de Jeſus. Ibid
Lettres choiſies à differentes perſonnes. 351
Actes concernans l'établiſſement de la Fête du Cœur de N. S. à Marſeille. 385

APPROBATIONS.

NOus avons lû avec beaucoup de satisfaction le Livre qui a pour titre, *la Vie de la Venerable Mere Marguerite Marie Religieuse de la Visitation, au Monastere de Paray en Charolois*, composée par Monseigneur l'Evêque de Soissons.

La lecture de cet Ouvrage ne peut-être que très-utile aux personnes qui cherchent à s'édifier & à s'instruire. Les ames qui aspirent à la perfection y reconnoîtront les differentes voyes dont la divine Providence se sert pour les y conduire, & se sentiront animées à les suivre avec courage & docilité; & les incredules trouveront dans le Discours qui est à la tête de cette Vie, des instructions qui sont aussi solides que salutaires. L'Auteur soûtient dans tout cet Ecrit la réputation que lui ont justement merité les doctes & solides Ecrits qu'il a donné au public pour la défense de l'Eglise & de ses saintes décisions. Nous pouvons sans crainte assurer que le lecteur ne trouvera rien dans ce Livre qui ne soit capable de fortifier sa foi, nourrir sa pieté, & lui faire aimer de plus en plus sa Religion. DONNE' à Orleans le trente Mars mil sept cent vingt-huit.

† L. G. Evêque d'Orleans.

† N. J. Evêque d'Europé, Coadjuteur d'Orleans.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé & féal Conseiller en nos Conseils, & de notre Académie Françoise, le sieur JEAN JOSEPH LANGUET Evêque de Soissons, Nous a fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, *La Vie de la venerable Mere Marguerite Marie, Religieuse de la Visitation de sainte Marie du Monastere de Paray Lemonial en Charolois, morte en odeur de sainteté, avec un discours ou dissertation sur les vies miraculeuses des Saints, par ledit sieur Evêque de Soissons*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contresel des Presentes. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit sieur Evêque & reconnoître son zele, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contresel, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix iéme Avril 1715. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres sera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement.

Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Fontainebleau le vingtiéme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cent vingt-huit, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 245. fol. 205. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le douze Novembre mil sept cent vingthuit. COIGNARD, *Syndic.*

LA

J. B. Scotin Sculp.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE:

Morte en odeur de ſainteté à Paray le Monial en Bourgogne.

LIVRE PREMIER.

Sa naiſſance, ſon éducation, ſa jeuneſſe.

AU milieu du dix-ſeptiéme ſiecle, la Province de Bourgogne, & principalement le Diocèſe d'Autun qui en fait partie, voyoit avec admiration les graces ſublimes dont Dieu avoit favoriſé la vertueuſe Sœur Marguerite du S. Sacrement, Religieuſe Carmelite du Monaſtere de Beaune. Cette ſainte fille avoit été dès le plus bas âge attirée à Dieu d'une maniere extraordinaire, & doüée des plus miraculeux dons de l'oraiſon. Sa vie ſe

1. Naiſſance de Sœur Marguerite.

paſſoit dans les pratiques d'une auſtere pénitence, & dans les communications les plus intimes de la grace de Dieu : les miracles même & le don de prophétie rendoient la ſainteté de cette fille plus marquée & plus éclatante. Enfin ſa réputation, autant que ſes paroles, ſervoit à exciter les Fidelles à honorer particulierement le myſtere de l'Enfance de Jeſus-Chriſt, & à accréditer cette dévotion ſi inſtructive.

Ce prodige de grace devoit être bientôt enlevé au monde, lorſque Dieu fit paroître dans la même Province & dans le même Diocèſe, un autre prodige de grace, en la perſonne d'une autre fille non moins favoriſée de lui que cette vertueuſe Carmelite. Ce fut la vénérable Mere Marguerite, dont j'entreprends d'écrire la vie. Elle vint au monde quelques mois avant la mort de cette autre Marguerite, dont la ſainteté a été connuë par tant de prodiges, & par la Vie qu'en a écrite le celebre P. Amelotte Prêtre de l'Oratoire. L'une & l'autre ont eu avec le même nom, le même pays, & le même Diocèſe, une conformité bien plus eſtimable, par une communication ſemblable des graces ſublimes de Dieu, & par l'execution de ſes deſſeins pour l'inſtruction & l'édification des Fidelles. Si l'une a été doüée d'une oraiſon ſublime dès l'enfance, l'autre a été élevée à cette oraiſon miraculeuſe dans un âge auſſi tendre : ſi l'une a été toute ſa vie la victime de l'auſterité ou de la douleur, par des infirmités continuelles ; l'autre n'a pas été moins exercée par des auſterités ou des infirmités également inconcevables : ſi l'une a ſervi à inſpirer aux Fidelles la pieuſe & utile dévotion envers la ſainte Enfance de Jeſus-Chriſt ; l'autre a été préparée de Dieu pour réveiller dans les Fidelles l'amour pour notre Seigneur Jeſus-Chriſt, pour leur ouvrir les yeux ſur les tréſors infinis qu'ils doivent trouver dans ſon Cœur, & pour les engager à honorer ce Cœur divin par toute la ferveur de leurs cœurs reconnoiſſans. En un mot, la reſſemblance de ces deux Marguerites a été admirable ; & ſi la Sœur Marguerite de Beaune a précedé dans l'ordre des tems, ç'a été ce ſemble pour diſpoſer les hommes par les prodiges qu'ils ont vû dans la vie de cette ſainte fille, à croire plus aiſément ceux que je vais décrire dans celle que Dieu a ſuſcité après elle, pour perpétuer dans le même pays, des modeles vivans de la ſainteté la plus ſublime.

Ce fut le 22. Juillet de l'an 1647. que celle dont j'écris la vie vint au monde à Lauthecour, Paroiſſe de Veroure, au Diocèſe d'Autun, dans cette partie de la Bourgogne qu'on nomme le Comté

de Charolois. Son pere nommé M. Claude Alacoque, étoit un homme de bien, recommandable par sa pieté : sa probité connuë lui avoit attiré, avec l'estime & la confiance de la Noblesse des environs, l'administration de la Justice de la plûpart des Seigneuries voisines. Ses biens répondoient à sa condition : ils étoient suffisans pour vivre commodément, & pour pourvoir à tous les besoins de sa famille ; mais il n'oublioit pas d'en secourir les pauvres, avec une liberalité peu commune dans une fortune médiocre. Ce bon usage de ses biens attira sur son mariage avec Damoiselle Philiberte Lamyn, la bénédiction de Dieu. Il en eut quatre garçons, & une fille. La fille fut baptisée trois jours après sa naissance, le 25. Juillet 1647. & nommée Marguerite, par Madame Marguerite de S. Amour, épouse de M. de Fautrieres de Corcheval, Seigneur de la Paroisse de Veroure.

II. Graces qu'elle reçoit de Dieu dès l'enfance.

Dieu n'attendit pas la succession des années pour attirer à lui le cœur de la jeune Marguerite. Il prévint sa raison en lui inspirant la crainte du péché, avant qu'elle pût le connoître. Il se servit pour cela de la sainte éducation que lui donnoient ses parens. Elle n'avoit que trois ans encore, & déja elle marquoit une aversion surprenante du péché. Le nom même de péché & d'offense de Dieu lui faisoit horreur ; & ses parens prenant avantage de cette heureuse disposition, pour réprimer les petites vivacités de l'enfance, lui disoient que ce seroit offenser Dieu que de contenter les inclinations qu'ils croyoient devoir contredire en elle : aussi-tôt la petite Marguerite contenoit sans délai ces vivacités, & sacrifioit à la crainte de déplaire à Dieu, tous ces petits empressemens qu'on sçait être ordinairement si vifs & si peu raisonnables dans ce bas âge.

Un cœur si pur, & à qui Dieu avoit appris à haïr le péché avant que de le connoître, apprit aussi de lui à aimer la pureté, & à consacrer sa chasteté dans un tems où la jeune Marguerite ne pouvoit connoître que les noms de ces vertus. Mais dans les familles pieuses, dont les maîtres & les domestiques s'entretiennent volontiers des vertus chrétiennes, les enfans ont un grand avantage pour la pieté, sur ceux qui n'entendent de la bouche de leurs parens, que des paroles prophanes, & souvent criminelles. Ceux-ci recuëillent de ces conversations inconsiderées, les premieres idées du monde & du péché ; ceux-là au contraire reçoivent les premieres semences de la vertu, par les discours familiers des maîtres qui les enseignent, ou des domestiques qui les entourent. Il en fut ainsi de la petite Marguerite. N'ayant pas encore

quatre ans, elle aimoit déja la chaſteté : la grace de cette vertu ſe communiquoit à elle d'une maniere admirable ; elle ſe ſentoit attirée à la garder toute ſa vie, & à s'y engager ; elle prononçoit ſouvent dans ſon cœur ces paroles, dont elle ne connoiſſoit ni le ſens, ni le merite : *Mon Dieu je vous conſacre ma pureté, je fais vœu de chaſteté perpétuelle.* Elle le fit plus expreſſément un jour qu'elle s'y ſentit fortement attirée, & elle choiſit pour cela le tems de la ſainte Meſſe, & le moment de la conſécration. L'impreſſion qu'elle ſentit alors dans ſon ame fut ſi douce, ſi conſolante & ſi forte, que le ſouvenir lui en eſt reſté toute ſa vie, & que la ſucceſſion des années & des diverſes occupations n'a pû l'effacer jamais.

Lorſqu'elle eut quatre ans, Madame de Fautrieres ſa marreine deſira de la garder quelque tems chez elle, & elle chargea ſes femmes d'apprendre à ſa petite filieule, à lire, à reciter ſon Catéchiſme & les prieres ordinaires des Chrétiens. Elle avoit dans ſa maiſon deux femmes qui n'étoient ni d'un même caractere, ni d'un même merite. L'une avoit beaucoup de pieté, mais ſa vertu auſtere & dure n'étoit point propre à attirer une jeune enfant : l'autre avoit plus de douceur, les careſſes lui étoient plus naturelles ; mais il s'en falloit beaucoup qu'elle eût autant de pieté que d'agrément. Quelque jeune que fût la petite Marguerite, elle ne put être attirée par les careſſes de celle qui étoit plus mondaine ; elle s'attacha étroitement à l'autre qui avoit une vraye pieté, & ſes manieres dures ne la rebuterent point. C'eſt ainſi que l'Eſprit de Dieu gouvernoit déja ſon cœur, & qu'il réprimoit en elle ce penchant naturel que tous les enfans ne reſſentent que trop pour ceux qui les flattent. Mais l'Eſprit divin forma bientôt dans ce cœur docile d'autres merveilles.

III. Son attrait pour la priere dès l'âge de quatre ans.

La petite Marguerite n'avoit encore appris que les premiers élémens de la doctrine Chrétienne, tels qu'on les enſeigne aux enfans qui commencent à parler, & déja elle y trouvoit dequoi réflechir, & s'entretenir intérieurement avec Dieu. On lui apprit que Dieu, quoique préſent par tout, l'eſt d'une maniere particuliere dans nos Temples, & que Jeſus-Chriſt y réſide réellement dans le S. Sacrement. Auſſi-tôt cette enfant ſe ſentit attirée à aller ſouvent à l'Egliſe. La maiſon où elle demeuroit en étoit proche ; le voiſinage lui donnoit la facilité de contenter ſon attrait, & déja elle étoit induſtrieuſe pour ſe dérober à l'attention des perſonnes qui veilloient ſur elle, & pour courir à l'Egliſe à leur inſçû. Là

elle ſe tenoit modeſtement à genoux les mains jointes, repaſſant avec ſimplicité dans ſon eſprit les verités qu'on lui avoit enſeignées, & ſentant ſon cœur épris d'amour pour Jeſus-Chriſt, qu'elle ſçavoit être préſent. Cet exercice ne l'ennuyoit point, elle y employoit tous les momens qu'on laiſſe aux autres enfans de cet âge pour leurs amuſemens. Elle y paſſoit quelquefois des heures entieres; & lorſqu'on ne la trouvoit point à la maiſon, on étoit ſûr de la trouver toûjours dans ce ſaint lieu. Elle avoit encore plus d'attrait pour entendre la ſainte Meſſe; & ſans bien comprendre ce que c'étoit que cet auguſte Sacrifice, elle ſe ſentoit fortement attirée à y adorer Jeſus-Chriſt; & pour y être dans une poſture plus humiliée & plus pénitente, elle s'y tenoit ordinairement les genoux nuds en terre, même dans les tems les plus rigoureux de l'hyver.

A cet attrait pour Jeſus-Chriſt ſe joignoit un autre attrait pour la ſolitude. Les enfans aiment le mouvement, les jeux, la diſſipation, les amuſemens: celle-ci n'aimoit qu'à ſe cacher, & à être ſeule pour s'occuper de Dieu: comme les enfans dans le plus bas âge forment déja, ſelon leur portée, de petits projets de ce qu'ils prétendent faire dans la ſuite, celle-ci n'en avoit point d'autre que de ſe retirer dans quelque grotte profonde, ou dans quelque bois écarté, pour y reſter dans une ſolitude entiere; & de même que ſainte Therèſe dans ſon enfance embrâſée du deſir du martyre, vouloit aller chercher chez les Maures l'occaſion de le ſouffrir, de même notre petite Marguerite auroit voulu s'enfuir dans le premier lieu ſolitaire pour n'y vaquer qu'à l'oraiſon. C'eſt ce qu'elle a reconnu depuis, lorſqu'elle repaſſoit dans ſa mémoire les graces dont Dieu l'avoit prévenuë, pour l'en remercier ou pour en rendre compte à ceux qui l'exigeoient d'elle; & elle a avoüé en même tems, que ce qui l'empêcha d'executer ſon deſſein, ce fut la crainte de rencontrer des hommes dans ſa fuite ou dans ſa retraite, parce que la vûe des hommes bleſſoit ſa modeſtie, & effrayoit ſon innocence.

Une tendre dévotion pour la ſainte Vierge fut un des premiers fruits de ſa ferveur naiſſante. Cette dévotion eſt un des caracteres de la vraye pieté, & Dieu le lui accorda avec les autres faveurs dont il la prévint. Elle s'occupoit volontiers à penſer aux myſteres de la ſainte Mere de Dieu, à ſes vertus, aux graces qui l'ont rendue bénite entre toutes les femmes. Elle recouroit à elle comme à ſa mere, dans toutes ſes petites inquietudes, & elle y re-

couroit avec la ſimplicité d'un enfant qui expoſe ſes peines à ſa bonne mere. Elle fit vœu dès lors, de jeûner tous les ſamedis à ſon honneur, & de réciter tous les jours, quand elle ſçauroit lire, ſon petit Office de la Conception. Dès qu'elle eut appris ce que c'étoit que le Chapelet ou le Roſaire, elle s'aſſujettit d'elle-même à le réciter tous les jours ; & pour le dire avec plus de ferveur & de reſpect, ſouvent elle ſe proſternoit quand elle croyoit n'être pas apperçûe, ou baiſoit la terre à chaque *Ave* qu'elle récitoit. Auſſi la ſainte Vierge lui donna-t-elle dès ce bas âge des marques ſenſibles de ſa protection. Sœur Marguerite a dit depuis, qu'elle la délivra pour lors de trois grands périls, mais elle ne s'en eſt pas expliquée davantage.

Tout le monde admiroit les dons de Dieu dans cette enfant, & elle ſeule ne les connoiſſoit pas : elle étoit déja attirée à une maniere d'oraiſon admirable, & cependant elle croyoit ne pas ſçavoir la faire ; elle deſiroit en apprendre la pratique, elle cherchoit quelqu'un qui pût l'en inſtruire, & elle s'affligeoit de ne point trouver ce ſecours. Elle ne ſçavoit ce que c'étoit qu'oraiſon, & néanmoins le nom ſeul d'oraiſon réveilloit ſon attrait & tranſportoit ſon cœur. Elle ſe reprochoit à elle-même, de ne pas faire ce qu'elle entendoit dire avoir été pratiqué par les Saints : elle expoſoit à ſon Dieu dans ſon oraiſon même, le deſir qu'elle avoit d'apprendre à faire oraiſon, & elle lui promettoit avec une vive ardeur, d'y employer tout le tems qu'elle pourroit dérober à ſes occupations. C'eſt ainſi que cette pauvre enfant étoit alterée du bien même qu'elle poſſedoit, & que ſon humilité lui cachoit ; & elle manifeſtoit ſon deſir avec ſimplicité à toutes les perſonnes qui la gouvernoient. Mais elle avoit beau demander ce que c'étoit que l'oraiſon, perſonne ne pouvoit ou ne vouloit la ſatisfaire : on la railloit de ſa demande ou de ſon deſir, & on l'attribuoit à la curioſité de ſon âge. Dieu qui lui en avoit donné l'attrait, & qui en avoit déja ſemé dans ſon cœur les heureuſes prémices, lui en donna lui-même la pratique & l'experience : dès lors il l'attira à une oraiſon ſublime, & il lui fit part de ſes communications les plus tendres & les plus familieres. Il l'inſtruiſoit lui-même d'une maniere ineffable, que la modeſtie de cette ſainte fille ne nous a fait connoître qu'à demi : tout ce qu'elle en a découvert à ceux à qui elle a été obligée par obéïſſance d'en rendre compte, c'eſt que s'étant adreſſée à ſon divin maître dans la priere, lui demandant avec inſtance qu'il daignât lui enſeigner comment il fal-

loit faire oraiſon ; il lui apprit à ſe proſterner humblement devant la majeſté divine, à l'adorer dans un état intérieur & extérieur d'un profond anéantiſſement, à lui demander miſericorde pour ſes péchés, à les pleurer en ſa préſence, & enſuite à lui expoſer avec ſimplicité & confiance les déſirs de ſon cœur. Il l'attiroit encore à la conſideration particuliere des myſteres de Jeſus-Chriſt, & des actions de ſa ſainte vie. Quelquefois le Fils de Dieu ſe préſentoit à elle dans le myſtere qu'il vouloit qu'elle méditât ; il appliquoit ſon eſprit à la conſideration des circonſtances inſtructives ou conſolantes de ce myſtere : ſouvent il tenoit toutes les puiſſances de ſon ame ſi abîmées en lui, & dans la conſidération des vérités divines, qu'il ne laiſſoit aucun lieu aux diſtractions ſi ordinaires à l'eſprit de l'homme, & encore plus à la legereté de l'enfance.

IV. Elle entre dans un Couvent en qualité de Penſionnaire. Le fruit qu'elle en tire.

Marguerite n'avoit encore que huit ans, lorſque ſon pere mourut, laiſſant ſon épouſe autant dans l'embarras, que dans la déſolation. Les affaires domeſtiques ſe multiplierent ; elle en fut bientôt accablée. Marguerite étoit alors avec elle ; mais cette mere entraînée par d'autres affaires, ſe repoſoit trop des ſoins qu'exigeoit ſa fille, ſur quelque ſervante groſſiere également incapable de la reprendre, ou de le faire avec fruit. L'éducation de Marguerite en ſouffrit, & ſa ferveur ſe rallentit un peu. Quoique Dieu l'inſtruisît par lui-même, il vouloit que ſelon le cours ordinaire, le ſoin des parens concourût avec ſes graces pour la ſanctification de cette enfant. Mademoiſelle Alacoque le ſentit bientôt, & pour ſuppléer à une attention que les affaires ne lui permettoient pas, elle mit ſa fille entre les mains des Religieuſes de ſainte Claire de la Ville de Charoles.

L'entrée de cette Maiſon fut pour la petite une heureuſe occaſion de ſe renouveller dans ſa ferveur. La pieté éminente de ces Religieuſes, leur auſtérité, leurs prieres, leur recuëillement firent ſur ſon eſprit toute l'impreſſion que le bon exemple doit produire, quand on l'enviſage ſans malignité. Marguerite édifiée & confuſe de ſe trouver ſi éloignée de la ferveur qu'elle voyoit, regardoit chacune de ces filles comme autant de Saintes : elle deſiroit imiter leur maniere de vie, & dès lors elle conçut les premiers deſſeins de ſe faire Religieuſe. La Maiſon où elle étoit fixoit ſes vûës, parce qu'elle n'en connoiſſoit point d'autres : cependant elle ſe faiſoit une peine de ce qu'elle ne lui paroiſſoit pas aſſez ſolitaire ; & dans l'âge où l'on aime le plus la compagnie & la diſſipation,

elle en trouvoit encore trop à ſon gré dans des Religieuſes ſi auſteres. Si elle fut édifiée de leur vie ſainte, les Religieuſes ne le furent pas moins de la ſageſſe, de la modeſtie, du recuëillement qui paroiſſoit en elle: ſon attrait pour la priere, ſon humilité & ſon obéïſſance leur parurent ſuperieures à l'âge; & la trouvant ſi avancée en raiſon, en connoiſſance & en grace, elles crurent ne pouvoir point differer à lui faire faire ſa premiere Communion. Elle la fit en effet à neuf ans: on peut s'imaginer quelles furent dans cette action importante la ferveur & la conſolation de cette ſainte ame, que Dieu préparoit depuis ſi longtems par les graces ſingulieres que nous avons vû.

V. Dieu employe une maladie à la guerir de ſon penchant pour le plaiſir. Elle guérit miraculeuſement.

Nonobſtant ces graces & cette ferveur, la petite Marguerite n'étoit pas morte à tout. Son naturel la portoit vivement au plaiſir: l'amour qu'elle avoit conçû pour la ſolitude, comme nous l'avons rapporté, ne venoit pas d'une humeur ſauvage & mélancolique: elle avoit l'eſprit gai & enjoüé; & ce naturel qu'on appelle heureux dans le monde, l'eût entraîné peut-être dans le mal, ſi la grace n'eût pris le deſſus avec une eſpece d'empire, & ſi Dieu ne lui eût préparé par ſa providence, des moyens de ſe détacher des divertiſſemens dont elle commençoit à goûter la douceur. Nonobſtant l'attrait que Dieu lui donnoit pour l'oraiſon, elle ſuivoit ſouvent celui que ſon humeur lui donnoit pour le plaiſir: elle ſe livroit quelquefois aux jeux & aux amuſemens de ſon âge avec ſes compagnes, & c'étoit avec la vivacité que lui inſpiroit ſon caractere tout de feu. Mais Dieu la corrigea de cet épanchement trop humain, par deux moyens. Le premier fut de répandre des amertumes ſenſibles ſur tous ces plaiſirs, pour leſquels elle reſſentoit tant d'attraits. Ce fut là un des fruits de ſa premiere Communion. La grace de Dieu la pourſuivoit, pour ainſi dire, lorſqu'elle couroit après ces amuſemens: il la preſſoit ſans relâche par des remords cuiſans & des reproches intérieurs, qui lui ôtoient le goût du divertiſſement qu'elle avoit recherché.

L'autre moyen que Dieu employa pour la détacher des plaiſirs, fut une maladie violente qu'il lui envoya, & qu'il lui avoit deſtinée dans ſa miſericorde, non ſeulement pour operer en elle le fruit que nous venons de dire, mais encore pour lui faire porter quelque portion des douleurs de ſa Paſſion, & pour la crucifier dès l'enfance avec lui. Cette maladie fut très-douloureuſe & très-longue. Elle commença par une eſpece de rhumatiſme & de paraliſie tout enſemble, qui la fixa pendant quatre ans dans un lit de

de douleur. Pendant tout ce tems, elle éprouva tout ce que la maladie a de rigueur, & tout ce que la Medecine a d'importunité. Elle ne pouvoit ni marcher, ni manger, ni dormir, ni preſque ſe remuer : ſa maigreur devint ſi exceſſive, que les os perçoient la peau de tous côtés. Après deux ans ſa mere la retira du Couvent, eſperant que ſes ſoins ſeroient plus ſalutaires à ſa fille, que ceux des Religieuſes : mais en la changeant de demeure, elle ne put changer ni adoucir ſon état ; la petite Marguerite reſta encore deux autres années dans les mêmes ſouffrances.

Dieu qui avoit eu ſes vûës dans cette maladie, en avoit auſſi ſur ſa guériſon, & il vouloit que la malade connût que l'une & l'autre ne venoient que de lui. Mais il voulut que ce fût par la ſainte Vierge que ſa guériſon lui fût accordée, & il inſpira à la jeune enfant de ſe voüer à elle. Elle le fit, & promit que ſi elle guériſſoit, elle deviendroit une de ſes filles, en ſe conſacrant abſolument à ſon ſervice. Le vœu fut exaucé auſſi promptement qu'il le falloit, pour faire voir que la guériſon venoit du Ciel. En peu de jours Marguerite recouvra la ſanté entierement : mais ce qui lui fut plus précieux que la ſanté, ce fut la protection ſinguliere qu'elle éprouva dès ce moment de la part de la ſainte Vierge. Elle s'étoit déja dès l'enfance dévoüée à ſon ſervice ; la ſainte Vierge reconnut ſon nouveau dévoüement par les graces qu'elle lui obtint de Dieu, & même par des viſites & des communications ſurnaturelles. Dans le recit de ſa vie qu'elle donna par obéïſſance à ſon Directeur, & dont nous aurons ſouvent occaſion de parler, elle raconte naïvement cette guériſon miraculeuſe, & les ſuites qu'elle eut. „ La ſainte Vierge, dit-elle, ſe rendit dès lors „ la maîtreſſe de mon cœur, & me regardant comme ſienne, elle „ me gouvernoit comme lui étant dédiée. Elle m'apprenoit à faire „ la volonté de Dieu, elle me reprenoit de mes fautes, & un jour „ qu'il m'étoit arrivé de m'aſſeoir en diſant mon Roſaire, elle ſe „ préſenta devant moi, & me fit cette réprimande qui ne s'eſt ja„ mais effacée de mon eſprit, quoique je fuſſe encore bien jeune : *Je m'étonne, ma fille, que tu me ſerves ſi négligemment.*

VI. Sa ferveur & ſa mortification étonnante à l'âge de dix ans. Seconde guériſon miraculeuſe.

La jeune Marguerite profita de ſa guériſon pour reprendre ſes exercices d'oraiſon, & pour y ajoûter ceux de la mortification. Les attraits que Dieu répandoit dans ſon ame étoient ſi doux, qu'elle ne goûtoit plus de plaiſir que dans ſa ſainte préſence. Elle donnoit régulierement deux heures le matin & deux heures le ſoir à la méditation. Elle n'avoit alors qu'environ treize ans. Afin que

ces longues prieres ne l'empêchaſſent pas de rendre dans la maiſon les ſervices qu'on attendoit d'elle, elle ſe levoit avant le jour pour faire l'oraiſon du matin, & la nuit elle faiſoit celle du ſoir. Son attrait la portoit même à paſſer la nuit dans la contemplation ; & ſouvent ce n'étoit que par raiſon, & en ſe faiſant violence, qu'elle s'arrachoit à ce ſaint exercice pour donner à ſon corps le repos neceſſaire.

Sa ferveur étoit encore plus grande à l'Egliſe, à cauſe de la préſence de Jeſus-Chriſt qui y réſide dans le ſaint Sacrement. Elle employoit toutes les petites adreſſes dont elle étoit capable, pour obtenir pendant le jour, de celle de qui elle dépendoit, la permiſſion d'y aller paſſer quelques quarts d'heure. Elle n'oſoit communier ſouvent, mais elle portoit une eſpece d'envie à ceux qui avoient le bonheur de le faire ; & pour ſe dédommager en quelque ſorte de la privation qu'elle ſouffroit, elle aimoit à s'approcher de l'Autel, comme pour s'unir davantage à ſon divin maître : & la penſée qui l'occupoit ſouvent, c'étoit, diſoit-elle, de „ me conſumer par amour en ſa préſence, comme les cierges que „ je vois brûler ſur les Autels.

Sa mortification dans un âge ſi tendre, étoit auſſi inconcevable que le don d'oraiſon auquel elle étoit élevée. Elle jeûnoit régulierement trois fois la ſemaine, il lui arrivoit même ſouvent de paſſer des journées entieres ſans manger. Le cilice, la diſcipline, & les chaînes de fer étoient employées preſque continuellement à déchirer ſon petit corps. Elle ne couchoit que ſur la dure, & ſouvent elle ſe relevoit au milieu de la nuit pour faire oraiſon. Quelque ſoin qu'elle prît de cacher ces auſtérités, les domeſtiques s'en apperçûrent : ſa mere en craignit l'excès, & pour la retenir, elle l'obligea à ne plus coucher qu'avec elle. Ce fut à la ferveur de ſa fille une mortification plus grande que celles qu'elle pratiquoit ; mais elle ſacrifia tous ſes bons deſirs à l'obéïſſance. Dieu ſuppléa à ces auſtérités, par d'autres douleurs. Outre une violente douleur de côté qui ſurvint à la jeune fille, & qu'elle porta longtems ſans la faire connoître, il lui vint aux jambes des ulceres ſi fâcheux, qu'elle ne put enfin les diſſimuler. Mais ingénieuſe à ſe procurer des ſouffrances, elle profita de ce mal pour obtenir de ſa mere de coucher ſeule dans une chambre à part. Son deſſein étoit de reprendre en liberté ſes anciennes pratiques d'auſtérité : elle les reprit en effet, & ne ſe ſoucia point d'apporter aucun remede au mal qu'elle ſouffroit. Cependant ſa mere l'en

preſſoit beaucoup, mais elle lui répondit : *Sçachés ma chere mere, que c'eſt Dieu qui m'a envoyé ce peu de mal, & qu'il ſe guérira ſans remedes humains.* Elle ajoûta avec humilité : *Dieu voyant que je ne ferois pas aſſez bon uſage de cette infirmité, m'a ſi fort ménagée, que je ne m'apperçois pas tant de ce mal, que vous qui en jugez ſur les apparences. Car ſi je ſouffrois beaucoup, je ſuis aſſez ſenſible pour en donner des marques.*

Ces paroles ne purent ni raſſurer ſa mere, ni la perſuader. Elle joignit les ordres aux prieres, & exigea de ſa fille qu'elle eſſayât quelque remede. Le Chirurgien qui fut appellé ne conçut pas d'eſperance de guériſon. On étoit en hiver alors : il dit qu'il falloit attendre le printems ; tout ſon art aboutit à quelques ſaignées & à des purgations qui n'eurent aucun effet. La jeune Marguerite dit alors à ſa mere : *Vous voyez combien ſont foibles les remedes humains. J'ai fait ce que vous m'avez commandé : ſouvenez-vous de ce que je vous ai dit, que Dieu qui m'a envoyé une ſi legere affliction, me guérira avant qu'il ſoit un mois. Pour vous conſoler dans le chagrin que ce petit mal vous cauſe, je joindrai mes foibles prieres aux vôtres, & vous obtiendrez de Dieu une guériſon qui n'aura d'autre avantage que celui de vous rendre tranquille.*

La mere & la fille firent enſemble une neuvaine. Le frere de Sœur Marguerite qui a dépoſé de ce fait, dont il a été témoin, ne dit point quel fut l'objet de leur dévotion ; mais il raconte qu'avant la fin de la neuvaine, la prédiction de la jeune Marguerite fut accomplie. Sans autre remede ſes ulceres diſparurent, & diſparurent ſi abſolument, qu'il ne paroiſſoit point qu'elle en eût eu : elle fut guérie en même tems & auſſi ſubitement de ſon mal de côté. Sentant en elle ce que Dieu y avoit operé, elle appella ſa mere, & lui montra en ſecret ſa parfaite guériſon : la mere & la fille ſe proſternerent devant le Crucifix, pour remercier Dieu d'une grace ſi ſignalée. Alors ſa mere craignant que de nouvelles auſtérités n'attiraſſent de nouvelles maladies, lui dit : *Mon cher enfant, puiſque Dieu vous a accordé une ſanté que je lui demande depuis longtems, ménagez-là pour me ſoulager dans ma vieilleſſe : je vous demande en ſon nom de m'accorder cette ſatisfaction. Ne vous inquietez pas*, lui répondit la jeune Marguerite, *Dieu me donnera des forces ſuffiſantes pour vous ſervir.* En effet pendant quelque peu d'années que Mademoiſelle Alacoque vécut encore, quoique la jeune fille ne ceſsât de pratiquer ſes étonnantes auſtérités, ſa ſanté fut parfaite, & ſa mere tira d'elle tous les ſecours qu'elle en pouvoit eſperer.

VII. Sa ferveur se rallentit. Moyen que Dieu employe pour la tirer de sa tiédeur.

Une ferveur si grande & favorisée par des miracles si manifestes, sembloit devoir être inaltérable ; cependant il en arriva autrement à la jeune Marguerite. Après tant d'austérités & de graces, elle sentit encore se réveiller en elle avec la santé, l'amour du monde & du plaisir, & elle commença à s'y livrer peu à peu. De petites infidélités en attirerent d'autres plus grandes : elle ne se déplaisoit plus comme autrefois dans les compagnies séculieres, & ne haïssoit point les plaisirs qui se présentoient. Les vœux qu'elle avoit fait dans son enfance, & celui qui avoit attiré sa premiere guérison, sembloient s'effacer peu à peu de son esprit, & n'y faisoient plus qu'une impression legere. La vanité se glissa dans son cœur, avec les flateries. Les égards que sa mere & ses freres avoient pour elle, servirent à nourrir encore plus son amour propre ; & la liberté dont elle jouissoit ne servit qu'à entretenir & à contenter le goût naturel qu'elle avoit pour les divertissemens du siecle. Ce changement dans une personne si favorisée de Dieu a quelque chose d'étonnant ; mais nous le doit-il paroître, à nous qui éprouvons si souvent, malgré les graces abondantes de Dieu, de si étranges vicissitudes de ferveur & de lâcheté ?

A la verité dans cet état de relâchement, la jeune Demoiselle ne faisoit rien qui fût contre les bienséances les plus exactes. Sa vie aux yeux de sa famille paroissoit sainte & édifiante : mais son ame n'étoit plus unie étroitement avec Dieu ; & celui qui sonde les cœurs, y trouvoit de la vanité, de l'infidélité, de la dissipation, de l'amour des choses du monde. Ces fautes lui coûterent dans la suite bien des larmes & des pénitences ; alors elle ne sentoit pas quel malheur c'est de ne pas répondre aux graces de Dieu, & à quel danger on s'expose en donnant au monde quelque portion d'un cœur, que Dieu veut posseder tout entier. Une des plus grandes fautes qu'elle commit dans ce tems-là, & qu'elle raconte avec plus d'amertume, ce fut de se laisser entraîner une fois au tems du Carnaval, à aller avec ses freres & ses parens à un bal en habit déguisé. Combien de fois dans la suite de sa vie s'est-elle reprochée ce péché, que le monde trouve si pardonnable ? Elle a reconnu depuis, que ce qui avoit servi à la faire tomber dans ces divers relâchemens, c'étoit qu'elle ne se confessoit que rarement, faute de quelqu'un à qui elle pût s'adresser pour en être aidée dans la pratique de la vertu.

Dieu qui vouloit regner seul dans ce cœur qu'il avoit prévenu de tant de graces, prépara à la jeune Demoiselle de nouvelles

croix pour la faire rentrer en elle-même. Ce ne furent point des maladies, il falloit que sa prédiction fût accomplie ; mais elle éprouva bientôt les plus rudes traitemens, & les contradictions les plus ameres qu'une jeune personne de cet âge pouvoit ressentir. Pour la priver de cette liberté qui avoit été l'occasion de son relâchement, il permit qu'elle fut réduite dans sa propre maison à une servitude, pour ainsi dire intolérable. Voici quelle en fut l'occasion.

VIII. Elle éprouve une persécution domestique. Sa patience en cet état.

Sa mere se trouvant surchargée des soins de sa famille, de l'éducation de ses enfans, des sollicitudes qu'exigent les biens de campagne, se crut obligée de chercher du secours, & de se confier à quelques personnes qu'elle prit dans sa maison pour partager avec elle les soins domestiques. Ces personnes d'une vile condition, abusant de la vieillesse de cette bonne femme, & de la confiance qu'elle leur donna, prirent bientôt sur elle & sur sa famille une autorité absoluë, & réduisirent la mere & les enfans dans un état qui approchoit de la captivité. Elle étoit d'autant plus rude, que ces personnes avoient autant d'humeur, qu'elles avoient peu d'éducation. On ne sçavoit ce qui dominoit plus en elles, ou la grossiereté, ou l'injustice. On refusoit, sous prétexte d'épargne, à la mere & aux enfans, les choses les plus necessaires : on leur reprochoit avec dureté celles qu'on leur accordoit avec peine : on exigeoit d'eux une sujettion & une complaisance sans bornes ;& sous pretexte de les bien servir, on les réduisoit eux-mêmes à la servitude.

La jeune Demoiselle étoit en particulier la plus maltraitée. On ne pouvoit souffrir sa douceur, ses charités, sa dévotion : on la contrediſoit impitoyablement en toutes choses : ses pratiques de pieté étoient l'objet des railleries continuelles, & des reproches amers de ces tyrans de sa liberté ; & quelque soumission qu'elle eût pour eux, quelque attention qu'elle apportât pour ne leur pas déplaire, elle ne put jamais adoucir la férocité de leur humeur. Je crois ne pouvoir mieux décrire son état, qu'en rapportant les propres paroles dans lesquelles elle en a rendu compte. „ Nous „ n'avions donc plus, dit-elle, aucun pouvoir dans la maison, & „ nous n'osions rien faire sans permission. C'étoit une continuelle „ guerre. Tout étoit fermé sous la clef, en telle sorte que je ne „ trouvois pas même dequoi m'habiller pour aller à la sainte „ Messe, à moins que je n'empruntasse coëffes & habits. Ce fut „ pour lors que je commençai à sentir ma captivité. Je m'y livrai

„ de tout mon cœur, & m'y enfonçai ſi avant, que je ne faiſois „ plus rien, je ne ſortois pas même ſans l'agrément de trois per- „ ſonnes. Dès lors toutes mes affections ſe tournerent à chercher „ tout mon plaiſir & ma conſolation dans le S. Sacrement de l'Autel. „ Mais me trouvant éloignée de l'Egliſe du Village, je n'y pouvois „ aller qu'avec l'agrément de ces perſonnes ; & il ſe trouvoit que „ quand l'une le vouloit, l'autre ne l'agréoit pas. Souvent lorſque „ j'en témoignois ma douleur par mes larmes, l'on me reprochoit „ que c'eſt que j'avois donné quelque rendés-vous, & qu'il m'étoit „ ſenſible de ne pouvoir m'y rendre, ſous pretexte d'aller à la Meſ- „ ſe, ou à la bénédiction du S. Sacrement. Moi, qui ſentois une „ ſi grande horreur de pareille choſe, que j'aurois plûtôt conſenti „ à voir déchirer mon corps en mille pieces, je me refugiois en „ quelque coin de jardin ou d'étable, ou en quelqu'autre lieu ſe- „ cret, où me mettant à genoux, je répandois mon cœur avec „ mes larmes devant mon Dieu, par l'entremiſe de la très-ſainte Vier- „ ge ma bonne mere, en laquelle j'avois mis une entiere confian- „ ce. Je demeurois là quelquefois des journées entieres ſans boire „ ni manger, mais cela étoit ordinaire. Quelquefois de pauvres „ gens du Village me donnoient par compaſſion ſur le ſoir un peu „ de lait ou de fruit. Lorſque je retournois au logis, c'étoit avec „ une ſi grande crainte & tremblement, qu'il me ſembloit être une „ criminelle qui venoit recevoir la ſentence de ſa condamnation. „ Je me ſerois eſtimée plus heureuſe d'aller mandier mon pain, que „ de vivre comme cela, car ſouvent je n'oſois pas même prendre „ du pain ſur la table. Du moment que je rentrois, la batterie „ recommençoit plus fort, ſur ce que je n'avois pas pris ſoin du „ ménage & des enfans de ces cheres bienfaitrices de mon ame ; „ & ſans qu'il me fût loiſible de dire un ſeul mot, je me mettois „ à travailler avec les domeſtiques, après quoi je paſſois les nuits „ comme j'avois paſſé le jour, à verſer des larmes au pied de mon „ Crucifix.

Au milieu de ces contradictions, la jeune Marguerite n'oſoit ſe plaindre des perſonnes qui les lui faiſoient eſſuyer. Elle ſe faiſoit ſcrupule de les blâmer dans ſon cœur, & d'imaginer qu'elles fiſſent mal en ſe comportant ſi durement envers elle : elle n'oſoit même s'entretenir de leur conduite dans le ſecret avec ſa mere, de peur, diſoit-elle, de bleſſer la charité ; & elle bornoit toutes ſes réflexions à regarder des perſonnes ſi dures & ſi bizarres, comme *de ſalutaires inſtrumens dont Dieu ſe ſervoit pour accomplir ſur elle ſa*

ſainte volonté. Ce ſont les paroles de cette patiente fille. Elle dit encore ailleurs: „ Dieu les faiſoit ſervir d'inſtrumens à ſa divine „ juſtice, pour ſe vanger des injures que je lui ai faites par mes pé- „ chés. C'étoit, ajoûtoit-elle, des perſonnes vertueuſes, leſquelles „ ne penſoient point faire de mal en tout ce qui ſe paſſoit à notre „ égard : je croyois moi-même qu'elles n'en faiſoient point, puiſ- „ que c'étoit mon Dieu qui le vouloit ainſi, & je ne leur en ſçavois „ pas mauvais gré.

Notre divin Sauveur récompenſa une patience ſi héroïque par des graces extraordinaires. Toutes celles que nous recevons de lui prennent leur ſource dans ſa croix ; & ceux à qui il donne une part plus abondante dans cette divine croix, ont auſſi plus de part dans ſes faveurs. C'eſt ce qu'éprouva notre vertueuſe Demoiſelle. Dieu l'avoit affligée dans le tems que ſa liberté étoit un piege à ſa ferveur ; il la conſola dans le tems que ſa captivité étoit pour elle une leçon continuelle d'humilité & de patience. Ecoutons encore le recit naïf qu'elle a fait de ces faveurs ſingulieres, auſſi-bien que des leçons admirables que Jeſus crucifié faiſoit à ſa ſervante, qu'il vouloit rendre ſemblable à lui par les ſouffrances & la patience.

„ Ce fut alors, dit-elle, que mon divin maître me fit voir, ſans „ que j'y compriſſe rien, qu'il vouloit ſe rendre le maître ab- „ ſolu de mon cœur, & qu'il vouloit me rendre en tout conforme „ à ſa vie ſouffrante : qu'il vouloit ſe rendre préſent à mon ame, „ pour me faire agir, comme il agiſſoit lui-même au milieu des „ cruelles ſouffrances qu'il avoit portées pour mon amour. Dès lors „ mon ame en demeura ſi pénétrée, que j'aurois deſiré que mes „ peines n'euſſent pas ceſſé un moment. Depuis ce tems-là, il m'eſt „ toûjours reſté préſent à l'eſprit ſous la forme d'un Crucifix ou „ d'un *Ecce homo*, ou de Jeſus portant ſa croix. Ces idées m'impri- „ moient tant de compaſſion pour lui, & d'amour pour ſes ſouf- „ frances, que toutes mes peines devinrent legeres, en comparai- „ ſon du déſir que je ſentois d'en ſouffrir, pour me conformer à „ Jeſus ſouffrant. Je m'affligeois de voir que les mains qui s'élevoient „ quelquefois pour me frapper, étoient retenuës, & ne déchargeoient pas ſur moi toute leur rigueur. Je me ſentois continuel- „ lement preſſée de rendre toutes ſortes de ſervices & de bons of- „ fices à ces véritables amis de mon ame. Je me ſerois ſacrifiée de „ bon cœur pour eux, n'ayant de plus grand plaiſir que de leur faire „ du bien, & d'en dire tout celui que je pouvois. Ce n'étoit pas

„moi qui faiſois tout ce que j'écris, & écrirai bien malgré moi ;
„c'étoit mon ſouverain maître qui s'étoit emparé de ma volonté,
„ & qui ne me permettoit pas de former aucune plainte, murmure
„ ou reſſentiment contre ces perſonnes, ni même de ſouffrir qu'on
„ me plaignît & qu'on me portât compaſſion. Il me diſoit qu'il en
„ avoit uſé ainſi envers ceux qui l'avoient maltraité, & qu'il vou-
„ loit que lorſque je ne pourrois empêcher qu'on me parlât de ces
„ perſonnes, je leur donnaſſe tout le bon droit, & à moi-même
„ tout le tort ; ajoûtant (ce qui étoit vrai) que mes péchés en mé-
„ ritoient bien d'autres.

Elle parle encore ailleurs de ſes diſpoſitions au milieu de tant de croix. „ Je ne ſçavois de l'oraiſon, que ce que mon divin maî-
„ tre m'en avoit appris, qui étoit de m'abandonner à tous ſes ſaints
„ mouvemens, lorſque je pouvois me renfermer dans quelque pe-
„ tit coin avec lui. Mais on ne m'en laiſſoit guere le loiſir : car il
„ me falloit travailler tant que le jour duroit avec les domeſtiques ;
„ & le ſoir il ſe trouvoit que je n'avois rien fait qui contentât les
„ perſonnes avec qui j'étois. L'on me grondoit de telle maniere, que
„ je n'avois pas le courage de manger ; je me retirois où je pouvois,
„ pour avoir quelques momens de paix. Mais comme alors je me
„ plaignois à mon divin maître, de ce que je craignois de ne lui
„ pouvoir plaire en tout ce que je faiſois, de ce qu'il me ſembloit
„ qu'il y avoit trop de ma volonté, qui trouvoit les mortifications
„ à ſon gré, & que je craignois de ne pas tout faire par obéïſſan-
„ ce ; Hélas, mon Seigneur, lui diſois-je, donnez-moi donc quel-
„ qu'un qui me conduiſe à vous. Ne te ſuffis-je pas, me répondit-
„ il un jour ? Que crains-tu ? Un enfant autant aimé, peut-il périr
„ entre les bras d'un pere tout puiſſant ?

Ce qu'éprouvoit la jeune Demoiſelle, des mauvais traitemens qu'on exerçoit envers elle, n'étoit rien en comparaiſon de ce qu'elle reſſentoit de ceux qui retomboient ſur ſa mere, de la part des perſonnes qui auroient dû lui être ſoûmiſes. Sa fille l'aimoit tendrement : elle ſe rendoit propre par la tendreſſe & par la compaſſion, ce que ſa chere mere enduroit. „ La plus rude de mes croix, dit-elle enco-
„ re, étoit de ne pouvoir adoucir celles de ma mere. Elles m'étoient
„ cent fois plus dures à porter que les miennes. Cependant je ne
„ lui donnois pas la conſolation de m'en dire un mot, crainte que
„ nous n'offenſaſſions Dieu, en prenant plaiſir de parler de nos pei-
„ nes. C'étoit dans ſes maladies que ma ſouffrance étoit extrême.
„ On l'abandonnoit à mes petits ſoins & ſervices ; & tout ſe trouvant

fermé

„ mé à clef, il me falloit quelquefois aller mandier ailleurs juſqu'à „ des œufs & d'autres choſes pareilles, néceſſaires aux malades. Ce „ n'étoit pas un petit tourment à mon naturel timide, d'aller cher- „ cher ainſi du ſecours chez des Villageois, qui m'en diſoient ſou- „ vent plus que je n'aurois voulu. C'eſt que ces pauvres gens con- noiſſoient ſa captivité ; & voulant lui marquer leur compaſſion, ils accuſoient la dureté de ceux qui réduiſoient & la mere & la fille à être pauvres dans leur propre maiſon. Mais ces plaintes bleſ- ſoient la délicateſſe de la charité de la jeune Marguerite : elle re- fuſoit à ſa douleur, ce foible ſoulagement qui eût ſemblé innocent à tout autre qui eût été moins fidelle.

Les peines de la mere & de la fille augmenterent dans une ma- ladie dont la premiere fut affligée dans ce tems-là. Ce fut une éréſipelle au viſage, dont elle fut attaquée. Sa tête enfla d'une maniere prodigieuſe : la tenſion & l'inflammation devinrent bien- tôt exceſſives, la fievre ſurvint ; la vie de la malade parut dans un danger évident. Mais le danger de la maîtreſſe de la maiſon parut une choſe indifferente aux domeſtiques ; les inquiétudes & les em- preſſemens de la fille leur étoient un ſujet de moqueries & de re- proches. Elle ne ſe couchoit point ; elle ne dormoit & ne mangeoit preſque point : elle veilloit la nuit comme le jour, & l'on ſe plai- gnoit encore d'elle & de ſon inutilité. Enfin tout le ſoulagement qu'on accorda à la malade, fût qu'on lui permit de ſe faire ſai- gner une fois par un petit Chirurgien qui paſſoit par hazard, & qui en ſe retirant d'une maiſon où l'on ne ſe ſoucioit guere de payer ſes ſoins, dit qu'à moins d'un miracle, cette femme n'en pouvoit revenir. Le miracle fut accordé encore aux prieres de la jeune Marguerite. Elle ſe plaignoit à Jeſus-Chriſt ſeul de ſes pei- nes, & le jour de la Circonciſion étant allée à la Meſſe, elle de- manda avec ſimplicité à notre Seigneur d'être lui-même le méde- cin & le remede de ſa pauvre mere. Elle prioit encore, lorſqu'un abſcès qui étoit ſurvenu à la joue de la malade, s'ouvrit tout d'un coup. La jeune Demoiſelle trouva à ſon retour une large playe qui s'étoit formée par l'ouverture de cet abſcès. Sans expérience, ſans conſeil, ſans onguent, elle ſe mit en devoir de panſer la playe : elle en coupa elle-même les chairs mortifiées, elle y mit ce que le ha- zard, ou plûtôt ce que la bonté de Dieu lui ſuggera, & en peu de jours elle eut la conſolation de voir ſa mere entierement guérie.

IX. La perſecution finie, elle ſe re-

Cette eſpece de captivité & de perſécution que Mademoiſelle Alacoque ſupporta longtems, eut quelque relâche, lorſqu'elle avoit

froidit une seconde fois dans la pieté.

environ dix-huit ans ; mais ce fut pour la laisser exposée à une autre sorte de combats moins fâcheux, selon le monde, mais plus périlleux pour la pureté de son ame. Ils furent tels, que cette jeune Demoiselle qui avoit été si patiente & si fervente dans l'adversité, pensa perdre de nouveau toute sa ferveur, & fut, comme elle l'a reconnu & avoüé depuis, dans un danger évident de hazarder son salut, en manquant à la grace qui l'attiroit à Dieu. Ses parens & les amis de sa famille songerent alors à lui procurer un établissement. Plusieurs bons partis se présenterent pour la rechercher en mariage, quoiqu'elle eût peu de biens : mais sa douceur & sa pieté, l'égalité de son humeur, & sa prudence dans les soins domestiques lui attiroient l'estime & la préference de ceux qui esperoient trouver en l'épousant un bonheur parfait. Ces recherches attiroient beaucoup de monde à la maison. Cette maison commença alors à changer de face : les compagnies y étoient reçûes agréablement ; l'on exigeoit de Mademoiselle Alacoque qu'elle y contribuât par sa présence, & qu'elle prît part aux amusemens & aux plaisirs ausquels ces sortes de compagnies donnent ordinairement occasion. Elle aimoit elle-même & le plaisir & la compagnie : elle ne s'en privoit qu'avec effort ; & ce fut pour elle une tentation bien dangereuse, de se trouver obligée de prendre part à ces amusemens. A cette tentation, il s'en joignit une autre qui fit sur elle une plus vive impression.

La jeune Demoiselle aimoit tendrement sa mere, & cette mere qui n'ignoroit pas les vœux que sa fille avoit formé dans son cœur pour le Cloître, en étoit fortement allarmée : elle craignoit de perdre avec elle son appui & sa ressource. Dès le tems de sa seconde guérison miraculeuse, dont j'ai parlé, elle l'avoit conjurée au nom de ce qu'il y a de plus saint, de ne la point abandonner. „ Ma „ chere enfant, lui disoit-elle alors, puisque Dieu vous a accordé „ une santé qu'il y a longtems que je lui demande, & qu'il veut „ bien que vous ménagiez pour me soulager dans ma vieillesse, je „ vous demande en son nom de ne me point quitter. Outre ces raisons, elle en avoit alors une autre plus pressante ; c'étoit la nécessité où elle croyoit être d'établir sa fille. Elle ne voyoit que ce moyen de sortir enfin de la captivité où elle s'étoit mise, & dont elle n'avoit pas la force ou les moyens de secoüer le joug. Elle comptoit qu'en mariant sa fille, elle se retireroit avec elle ; & qu'abandonnant le bien à ses autres enfans, elle s'affranchiroit en même tems de tout embarras. Dans cette vûë, elle pressoit sa fille de

consentir à un mariage : elle y employoit les sollicitations les plus vives, & les prieres les plus tendres : elle mêloit ses discours de ses larmes, & ne cessoit d'attaquer le cœur de la jeune Demoiselle par l'endroit le plus propre à l'ébranler. „ Vous voyez, disoit-elle, ce „ que je souffre : je n'ai d'esperance qu'en vous pour sortir de l'état „ où je suis réduite. Me refuserez-vous cette consolation ? Si vous „ me quittez, je mourrai de chagrin, & vous en serez la cause.

Que ne peut l'amitié sur un cœur capable de la ressentir ? Les sollicitations réïterées de la mere commencerent à faire impression sur la fille, & à cette tentation le démon en ajoûta une autre encore plus délicate. Il se servit de la pieté même, pour entraîner un cœur qui ne se soûtenoit que par les motifs de la pieté. Il lui faisoit enviſager la vie religieuse comme un état si saint & si parfait, que ce seroit à elle une présomption de s'y engager : il lui représentoit que cette vie demandoit une vertu si pure, & une perfection si consommée, qu'elle ne pourroit y atteindre. Que penses-tu faire en voulant être Religieuse, lui disoit-il intérieurement ? Tu te vas rendre la risée de tout le monde : jamais tu ne perseverеras, & quelle confusion de quitter l'habit & de sortir d'un Couvent ? Où pourras-tu te cacher après cela ? C'est ainsi qu'elle raconte elle-même les pensées de défiance que lui suggeroit le tentateur. Il lui disoit encore, que si elle étoit dans le Cloître, elle n'auroit plus la liberté de faire les austérités & les œuvres de charité envers les pauvres qu'elle avoit coûtume de pratiquer : que, tout étant reglé dans le Cloître par la volonté d'autrui, elle ne seroit plus libre de faire ce qu'elle croyoit néceſſaire à sa sanctification. Ce qui étoit plus dangereux pour cette pauvre fille, c'est qu'au milieu de tant d'assauts, de tentations & de perplexités, elle n'avoit personne de qui elle pût recevoir des lumieres, ni à qui elle pût, ou sçût exposer ses tentations, pour en apprendre les remedes.

Ces attaques ne firent que trop d'impression sur un cœur peu aguerri aux ruses du démon. Il se transforme souvent en ange de lumiere : ses tentations qui sont couvertes de l'apparence de la pieté, sont les plus séduisantes, & Mademoiselle Alacoque ne le sçavoit pas encore. Le premier effet de la tentation sur son cœur, fut d'y jetter des doutes réfléchis sur le vœu de chasteté qu'elle avoit fait autrefois. Il lui paroissoit que ce vœu ne pouvoit être pour elle d'un engagement étroit : qu'elle étoit trop jeune quand elle le fit, pour avoir pû s'engager avec connoissance ; & qu'au plus elle avoit besoin d'une dispense, qui ne pourroit être refusée aux raisons pref-

ſantes qu'elle avoit de ſecourir ſa mere.

Ce n'étoit que des doutes, & des doutes que la grace combattoit encore: mais de ces doutes & de ces incertitudes, elle paſſa à une plus grande infidélité. Elle commença à goûter une ſeconde fois le monde, à ſe plaire avec les compagnies, & à donner de nouveau quelque choſe au penchant naturel qui l'entraînoit vers le plaiſir. Le monde lui plut, de même qu'elle plaiſoit au monde: elle ne haïſſoit pas de ſe parer un peu, & elle le faiſoit avec plus de ſoin. Elle donnoit moins de tems à la priere, & beaucoup plus aux viſites & à la ſocieté des perſonnes qui la recherchoient; & ces vaines complaiſances furent le ſecond pas que la tentation lui fit faire. Qu'il eſt étonnant de voir une fille prévenuë de tant de graces, attirée à Dieu par des mouvemens ſi doux de ſon amour, favoriſée juſqu'aux prodiges, ouvrir ſi aiſément ſon cœur à la tentation! Que les ames les plus ferventes apprennent ici à s'humilier & à ſe défier d'elles-mêmes.

Ce n'eſt pas au reſte, que Mademoiſelle Alacoque donnât dans aucun égarement conſidérable, ni même qu'il parût au dehors aucun relâchement ſenſible dans ſa pieté. Si elle n'avoit fait elle-même le récit de ſes combats, & l'humble aveu de ſa foibleſſe, on l'auroit ignorée. Quelques perſonnes qui la voyoient fréquemment dans ce tems-là, & qui vivoient encore il y a peu d'années, ont rendu témoignage à la régularité qu'ils avoient remarqué alors dans ſes mœurs, & même à ſa modeſtie dans ſes parures, ſes manieres, & ſa converſation. Elle ſe retiroit ſouvent des compagnies pour aller vaquer à ſes exercices de pieté, dit un de ces témoins oculaires, dans un Memoire qu'il a donné: elle employoit pluſieurs adreſſes pour ſe dérober à ces compagnies, de peur d'être remarquée. On voyoit combien elle étoit peinée, quand en ſa préſence on mêloit aux converſations quelque choſe où Dieu pouvoit être offenſé: elle détournoit habilement le diſcours ſur d'autres matieres, elle amenoit inſenſiblement & ſans affectation quelques propos de pieté; & quand on parloit des choſes du monde, elle paroiſſoit diſtraite, & n'avoir aucune attention à ce qui faiſoit la matiere de la converſation. Sa modeſtie dans les habits, continuë le même témoin, répondoit à ſa pieté. Sa mere lui laiſſoit le choix de ſes parures, & des étoffes dont elle s'habilloit; & ſa fille préferoit toûjours ce qui étoit plus ſimple & plus modeſte. A l'égard des bons partis qui ſe préſenterent pour elle, elle parut n'en vouloir agréer aucun, quelque avantageux qu'ils fuſſent. Dès lors on commen-

çoit à soupçonner que son goût la portoit vers la vie religieuse.

Voilà ce que le monde voyoit, & ce qu'il voyoit étoit édifiant. Mais ce dehors reglé cachoit un penchant pour la vanité & pour le plaisir, qui n'étoit pas encore dompté. La jeune Demoiselle étoit elle-même confuse de sa rechute, de ses combats, de ses doutes, de sa foiblesse, de son penchant pour le monde & pour ses amusemens frivoles. Ces fautes qu'elle a expié depuis par bien des larmes, paroîtront legeres sans doute aux filles du siecle qui se font une nécessité de toutes leurs parures, & une bienséance de l'enjoüement de leurs manieres. Mais l'esprit de la foi ne juge pas comme celui du monde. Ce qui paroissoit pieux & saint aux yeux des hommes dans la jeune Demoiselle, n'étoit ni assez saint, ni assez pur aux yeux de Dieu. Il le faisoit bien sentir à son épouse infidelle. Il vouloit posseder son cœur sans partage, & les plus petits attachemens offensoient ce Dieu jaloux : aussi punissoit-il ces fautes par des reproches intérieurs, & par les allarmes dont il troubloit sa conscience. Il la poursuivoit au milieu des compagnies & des divertissemens : il ne lui en laissoit goûter aucun, sans le mêler d'amertumes secretes qu'il répandoit dans son ame ; & cette pauvre ame qui étoit trop à Dieu pour oser le quitter, mais trop peu pour le satisfaire entierement, ne pouvoit goûter en paix ni les douceurs passageres du monde, ni les pures consolations de l'amour divin.

X.

Combat pénible qu'elle éprouve au dedans d'elle-même. Elle augmente ses austerités sans trouver de repos interieur.

Dans ces agitations elle crut soulager sa peine, & contenter tout à la fois & Dieu & le monde, en accablant dans le secret son corps par des mortifications excessives, en même tems qu'elle se livroit extérieurement aux amusemens qui se présentoient. Elle se ceignit une fois les reins avec une corde garnie de nœuds, & la serra si étroitement, qu'elle ne mangeoit ni ne respiroit qu'avec douleur. Elle se serra de même les bras avec des chaînettes de fer, & ces chaînes & ces cordes coupant peu à peu la chair, y entrerent si avant qu'elle ne put les ôter sans de cruelles douleurs. Elle ne couchoit plus que sur des planches, ou elle garnissoit son lit de bâtons noüeux & pointus ; souvent elle passoit les nuits presque sans dormir, occupée à pleurer devant son Crucifix sur son état, & à chercher à noyer ses inquiétudes dans ses larmes. Elle accompagnoit ses prieres d'une sanglante discipline dont elle déchiroit impitoyablement son corps : ainsi ses jours se passoient dans le trouble & dans les remords, & la nuit dans les austérités ; & toutes ces austérités se faisoient sans mesure, sans discrétion, sans obéïssance.

Ce n'étoit pas là ce que Dieu demandoit d'elle. Aussi n'y trou-

va-t-elle pas l'adouciſſement de ſes peines. C'eſt ainſi que nous nous abuſons ſouvent, en donnant à Dieu ce qu'il n'exige pas de nous, tandis que nous lui refuſons la principale choſe, & pour ainſi dire la ſeule qu'il demande. Tout autre ſacrifice nous coûte moins que celui que Dieu attend de notre fidélité ; & c'eſt celui-là ſeul qui peut operer en nous la vraye converſion & la paix du cœur. Il en étoit ainſi de la jeune demoiſelle. Dieu ne demandoit pas ſon ſang, mais ſa volonté. Ce n'étoit pas l'immolation de ſon corps qu'il exigeoit d'elle alors, mais celle de ce reſte de vanité, d'attachement au monde, de tendreſſe trop ſenſible pour ſa mere, qui occupoit encore le cœur de cette épouſe infidelle.

Cependant toute infidelle qu'elle étoit à la vocation de Dieu, Dieu ne laiſſoit pas de la favoriſer de graces ſingulieres. Quelquefois il preſſoit ſi vivement ſon cœur, au milieu même des compagnies, qu'elle ſe ſentoit comme forcée de ſortir ſoudainement pour aller à l'Egliſe ou dans quelque lieu ſecret, y pleurer à ſon aiſe ſur ſa foibleſſe, & en gémir devant ſon Epoux. Il lui faiſoit intérieurement des reproches de ſon ingratitude, & de ſeveres réprimandes ſur ſa lâcheté. Ces reproches étoient comme des fleches ardentes qui perçoient ſon cœur, & qui le déchiroient avec douleur. Elle demandoit pardon à ſon Dieu, la face contre terre, & pleuroit longtems en cet état : ſouvent elle finiſſoit ſon oraiſon par une rude diſcipline ; & le lendemain elle ne laiſſoit pas de retourner comme auparavant aux amuſemens qui lui étoient ſi ſeverement reprochés. Un ſoir, que retirée dans ſa chambre elle quittoit les ajuſtemens dont elle s'étoit parée avec quelque complaiſance pendant le jour, le Fils de Dieu ſe fit voir à elle dans l'état où il étoit après ſa cruelle flagellation, c'eſt-à-dire ayant tout le corps meurtri, déchiré & enſanglanté ; & il lui dit que c'étoient ſes vanités qui l'avoient réduit dans cet état. Il ajoûta, qu'elle perdoit par ſes irréſolutions, un tems dont il lui demanderoit un compte rigoureux à la mort. Il lui reprocha qu'elle le trahiſſoit par ſes infidélités ; & lui fit honte de ſes ingratitudes, comparées à toutes les marques d'amour dont il l'avoit prévenuë, pour l'engager à ſe rendre en tout agréable à lui. Ces reprochesjetterent la jeune Demoiſelle dans une confuſion & une douleur inexprimable : & en même tems cette vûë s'imprima vivement dans ſon ame, & ne la quitta plus depuis. Mais comme elle ne rompit pas encore ſes chaînes, cela ne ſervit qu'à augmenter ſes larmes & ſes peines intérieures : elles étoient telles, que les rigueurs qu'elle exerçoit ſur elle-même, & les contradi-

ctions qu'elle éprouvoit dans la maiſon, rigueurs dont nous avons parlé, lui paroiſſoient comme des rafraichiſſemens, en comparaiſon des combats qu'elle ſouffroit au dedans de ſon cœur. Que ceux qui liront ceci apprennent à céder aiſément aux douces invitations de la grace de Dieu, & à lui ſacrifier de bon cœur ce qu'il exige d'eux. On n'héſite à le faire, que parce qu'on craint la peine; & dans ce refus on trouve de plus grandes peines que celles dont on eſt effrayé: on ne goûte point le plaiſir qu'on veut ſe réſerver, & on perd par cet attachement la douce conſolation qu'on trouveroit à contenter Dieu.

C'eſt ce qu'éprouva alors Mademoiſelle Alacoque; & le portrait qu'elle a fait de ſes peines, excite la compaſſion de ceux qui voyent à quels combats ſon cœur étoit livré. Au milieu de ſes réſiſtances, la crainte d'offenſer Dieu, & l'horreur du péché qu'il avoit ſi fortement imprimée en elle dès l'enfance, la preſſoit ſans ceſſe; & cependant elle ſe croyoit coupable de péchés dont elle s'exageroit à elle-même l'énormité. Elle concevoit combien il étoit injurieux à Dieu de lui réſiſter: elle ſentoit toute la honte de l'ingratitude; & elle s'étonnoit quelquefois, comme elle l'a dit depuis, que l'Enfer ne s'ouvrît pas ſous ſes pieds pour l'engloutir toute vivante, & pour punir ſes infidélités. Nonobſtant ces angoiſſes, elle ne ſe déterminoit point encore à prendre un parti courageux, à rompre une bonne fois ſes chaînes, & à ſuivre abſolument & ſans délai la voix de Dieu.

Mademoiſelle Alacoque portoit en ſilence toutes ces peines: ſa famille les ignoroit, quoiqu'on vît qu'elle deſſéchoit à vûë d'œil: ſa mere étoit inquiéte de la voir pâlir & maigrir, ſans en pénétrer la cauſe: ſa fille ne pouvoit lui en faire confidence, ni trouver dans ſes conſeils une conſolation. Elle n'avoit pas même celle de ſe confeſſer ſouvent, n'ayant auprès d'elle aucun Confeſſeur à qui elle pût ou osât s'ouvrir. Elle ſe bornoit à gémir dans le ſecret, à prier, à demander à Dieu qu'il finît ſes combats, & qu'il la mît lui-même dans la voye de la ſainteté; & tandis qu'elle le demandoit, elle craignoit cette ſainteté même qu'elle deſiroit. Elle liſoit ſouvent la Vie des Saints pour s'encourager; mais à la vûë de leurs généreux ſacrifices, elle ſe rebutoit & ſe défioit de pouvoir les imiter. Elle vouloit être ſainte, mais elle ne vouloit pas les efforts qui font les Saints. Quelquefois en ouvrant leur Vie, elle ſe diſoit à elle-même, Cherchons une Vie bien aiſée à imiter, afin que je m'y conforme. Elle cherchoit en vain: les Saints ne ſont devenus Saints qu'en ſe faiſant violence, & en ſacrifiant ſans réſerve ce qui leur étoit le plus cher.

XI. Elle triomphe de sa foiblesse, & elle se résout à entrer en Religion. Consolations qu'elle éprouve.

Ce fut enfin le parti que prit Mademoiselle Alacoque. Après bien des resistances, elle se résolut de tout sacrifier pour suivre la voix du Seigneur, & elle forma le dessein de se faire Religieuse, quoiqu'il pût lui en coûter. Ce fut à la sainte Communion que Dieu opera ce changement, & tout à la fois le calme dans son cœur. Il fit voir à son épouse infidelle, qu'il méritoit de l'emporter sur tous ces amans profanes qui la recherchoient : qu'il étoit le plus aimable, le plus riche, le plus puissant, le plus accompli de tous les enfans des hommes ; & que lui étant promise depuis tant d'années, il étoit étrange qu'elle voulût rompre avec lui, pour prendre une autre alliance. *Apprend*, lui dit-il, *que si tu me fais cette injurieuse préference, je t'abandonne pour jamais ; mais si tu me reste fidelle, je ne te quitterai point, & je serai moi-même ta force & ta victoire pour triompher de tes ennemis. J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connois pas encore ; mais si tu veux me suivre, je t'apprendrai à me connoître, & je me manifesterai à toi.* Ces graces furent suivies de la résolution courageuse que prit Mademoiselle Alacoque de renoncer absolument à tout établissement, pour suivre la voix de Dieu ; & sa résolution fut suivie d'un calme intérieur qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis longtems. Il lui sembla, dit-elle, qu'on lui ôtoit des chaînes pesantes, ou qu'on lui rendoit la lumiere du jour, après une longue & épaisse nuit. Tout ce qui l'avoit effrayé dans la vie religieuse, ne lui paroissoit plus que comme des riens, ou des bagatelles qui ne méritoient pas l'attention ; & les défiances où elle étoit d'elle-même, firent place à une tendre & absoluë confiance en la bonté de Dieu.

A ces consolations que Jesus-Christ répandit dans le cœur de son épouse, il ajoûta des faveurs singulieres, & des communications nouvelles. Il lui fit voir un jour dans l'oraison, la beauté des vertus de pauvreté, de chasteté & d'obéïssance, & de quelle maniere les saints engagemens qu'on prend dans la Religion pour la pratique de ces vertus, conduisent à la vraye sainteté. Une autre fois qu'elle fondoit en larmes devant le S. Sacrement, à la vûë de l'ingratitude qu'elle avoit eu envers Dieu, & des longs délais qu'elle avoit apporté à suivre sa voix ; & qu'elle s'étonnoit que tant d'infidélités n'avoient point rebuté sa bonté, il lui répondit en se montrant à elle pour la consoler ; *C'est que j'ai dessein de faire de toi un composé de misericorde & d'amour.* Une autre fois il lui dit encore : *Je t'ai choisi pour mon épouse, & nous nous sommes promis fidélité lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est moi qui te pressois de le faire, avant*

que

que le monde eût aucune part dans ton cœur. Je le voulois entierement pur, & ſans qu'il fût ſoüillé d'aucune affection terreſtre ; & pour me le conſerver tel, j'ôtois toute la malice de ta volonté, afin qu'il ne pût ſe corrompre, & puis je te mis en dépôt dans le ſein de ma ſainte mere, afin qu'elle te façonnât ſelon mes deſſeins. La vertueuſe fille qui rapporte le détail de ces graces, avoüe auſſi en cet endroit, qu'elle dut à la protection de la ſainte Vierge la réſolution courageuſe qu'elle prit de ſe conſacrer à Dieu dans la Religion. Elle s'en déclara ſi hautement, que ſa mere n'oſoit plus lui en parler, ni même pleurer en ſa préſence, quoiqu'elle le fît ſouvent dans le ſecret. La généreuſe fille demanda qu'on écartât tous ceux qui fréquentoient la maiſon dans la vûë de mériter la préference, & il fallut déferer à ſa réſolution. Son frere lui fit en vain des offres d'une partie de ſon propre bien pour augmenter ſa dotte, & la marier à un homme de condition, il ne fut pas écouté : ce cœur, auparavant ſi tendre & ſi timide, étoit devenu comme un rocher que les flots heurtent de toutes parts ſans l'ébranler.

Alors Dieu ajoûta à ſon courage, un dégoût plus ſenſible des vanités & des divertiſſemens du monde. Son penchant naturel n'étoit pas détruit, il ſe portoit encore aiſément vers quelques plaiſirs innocens ; mais outre que c'étoit ſans attache, ſon cœur ne pouvoit guere s'y repoſer. Cette douloureuſe repréſentation de Jeſus flagellé & déchiré de coups, qu'elle avoit fortement gravée dans ſon ame depuis le moment dont j'ai parlé plus haut, ſembloit la pourſuivre dans ces legers divertiſſemens, & lui faire ce reproche. Voudrois-tu prendre ce plaiſir ? Et moi en ai-je jamais pris aucun ? Tu vois l'état auquel je me ſuis livré pour ſauver ton ame, & gagner ton cœur : veux-tu me diſputer encore ce cœur qui eſt à moi ?

XII. Elle s'occupe des œuvres de charité, pour le ſoulagement des pauvres, & l'inſtruction des enfans.

Les bonnes œuvres auſquelles elle ſe conſacra en attendant qu'elle pût executer ſa réſolution, furent la preuve de ſa victoire, & le fruit de ſa fidélité. Elle fut alors attirée particulierement à la pratique de deux vertus qui lui ſervirent de préparation à la vie religieuſe. La premiere fut une grande charité envers le prochain, & principalement envers les pauvres : elle conçut un amour ſi tendre pour eux, & une compaſſion ſi vive de leurs ſouffrances, qu'elle ne trouvoit plus de plaiſir qu'à les voir, les ſoigner, les ſoulager, & elle auroit voulu n'avoir plus d'autre occupation, ni d'autre converſation. Elle ſe ſeroit volontiers dépoüillée de tout pour les ſecourir, & ne pouvant le faire autrement qu'en leur diſtribuant le peu d'argent qu'on laiſſoit à ſa diſpoſition, elle le conſacroit entie-

rement à ce ſaint exercice : ainſi commençoit-elle à pratiquer la pauvreté.

Elle portoit encore ſes vûës plus loin. Dans les ſecours temporels qu'elle donnoit aux malheureux, elle cherchoit à joindre l'aumône ſpirituelle de l'inſtruction à l'aumône corporelle, & à faire goûter l'une par l'autre. Elle s'attachoit particulierement à ces petits enfans abandonnés qui ignorent Dieu, qui ne ſçavent autre choſe que demander leur pain, & à qui l'inſtruction ſeroit plus néceſſaire & plus importante que l'aumône. Elle attiroit ces petits ignorans par l'eſperance de la charité, elle les raſſembloit dans la maiſon, elle leur enſeignoit à connoître Dieu, à le prier, à craindre de l'offenſer, & elle s'efforçoit de jetter dans leurs cœurs quelque étincelle de l'amour divin dont le ſien étoit embrâſé. Ces ſoins charitables lui attirerent de nouvelles contradictions de la part de ces perſonnes impérieuſes & biſarres dont nous avons parlé. On ſe plaignoit ſans ceſſe & amérement des importunités & de l'embarras que cauſoit, diſoit-on, cette marmaille. On ſe plaiſoit, ſous prétexte d'œconomie, à mettre des obſtacles à l'execution des pieux deſſeins de la Demoiſelle : on lui reprochoit qu'elle donnoit à ces enfans tout ce qu'elle pouvoit attraper. On ſe trompoit en cela : ſa charité diſcrete, & la délicateſſe de ſa conſcience ne lui permettoient pas de rien prendre furtivement, ſous prétexte d'aumône. Elle en étoit ſi éloignée, qu'elle n'oſoit même donner aux pauvres ce qui étoit à elle en propre, ſans la permiſſion de ſa mere ; & elle la demandoit régulierement. Quelquefois elle lui étoit refuſée ; mais le refus ne la rebutoit point. Elle cédoit au refus pendant un peu de tems, & demeuroit en paix ; & puis revenant doucement une autre fois, avec les adreſſes & les careſſes que ſa charité lui inſpiroit, elle obtenoit en faveur des pauvres tout ce qu'elle avoit ſouhaité.

Sa charité ne faiſant que croître dans ce pieux exercice, elle en porta plus loin les fonctions. Elle ſe mit à conſoler, à viſiter les malades, à panſer les playes des pauvres. Le déſir de ſe vaincre elle-même l'y porta auſſi efficacement que la charité, car elle avoit une grande répugnance à voir & à manier des playes. Mais depuis les combats qu'elle avoit éprouvé autrefois, la crainte d'être encore infidelle à la grace l'avoit fait réſoudre à ne plus écouter en rien ſes inclinations naturelles, ni ſes répugnances, & à les contredire en toute occaſion. Quoiqu'elle ne pût voir une playe ou un ulcere ſans être ſaiſie du mal de cœur, elle ſe mit d'abord à les baiſer, & puis il ne lui coûta plus de les panſer. Elle le faiſoit comme

elle pouvoit, car elle n'avoit ni experience, ni onguent, ni remedes: au plus ſçavoit elle ces legeres recettes qui ſont connuës des bonnes gens de la campagne; mais ſa charité & ſa foi ſupléoit à tout; & Dieu beniſſoit de telle ſorte ſes petits ſoins, que ces pauvres bientôt guéris, croioient lui devoir une ſanté, qu'ils auroient eu peine à recouvrer avec des remedes plus recherchés.

La ſeconde vertu dont ſon divin Directeur lui inſpira la pratique, pour la préparer plus particulierement à la vie religieuſe, ce fut l'obéïſſance, mais une obéïſſance exacte & univerſelle envers tous ceux qui avoient ſur elle quelque autorité, même à l'égard de ces domeſtiques durs & impérieux qui n'avoient ſur elle qu'une autorité uſurpée, & appeſantie par la groſſiereté. » Mon divin maître, » diſoit-elle, imprimoit en moi une ſi grande crainte de faire ma pro- » pre volonté, & de la ſuivre en quelque choſe, que je penſois dès » lors que quoique je pûs faire, il ne l'agréroit que lorſqu'il ſeroit » fait par obéïſſance. Cela me mit dans de grands deſirs de faire » toutes mes actions par obéïſſance & par amour, mais je ne ſça- » vois comment pratiquer l'un & l'autre. « Effectivement elle ne ſçavoit que ce que ſon divin maître lui avoit appris lui-même, mais il lui avoit appris à pratiquer l'obéïſſance d'une maniere bien ſublime & bien parfaite. Elle n'exceptoit rien de tout ce qu'elle faiſoit, des loix de l'obéïſſance. Elle ſe ſoumettoit à tout le monde, & obéïſſoit à ceux même à qui elle auroit pû commander. » Je ne pou- » vois, dit-elle, plus rien faire ſans permiſſion, non-ſeulement de » ma mere, mais de tous ceux avec qui je demeurois, & auſquels je » m'aſſujettiſſois. Il eſt vrai que ce m'étoit ſouvent un cruel ſupplice, (ſans doute à cauſe des contradictions que ſa charité eſſuyoit, & des railleries qu'on faiſoit de ſon humilité) » mais, continuë-t- » elle, je penſois qu'il me falloit ſoumettre à tous ceux à qui j'avois » plus de répugnance d'obéïr. « On peut imaginer combien une obéïſſance ſi abſoluë & ſi generale lui attiroit de gêne & de contrainte. On en prenoit avantage pour s'arroger encore plus d'autorité ſur elle, & on ſe plaiſoit à la contredire dans les choſes les plus raiſonnables & les plus juſtes. C'eût été pour toute autre une raiſon de s'affranchir d'un joug ſi dur, mais la fidelle diſciple de Jeſus obéïſſant juſqu'à la mort, ne ſongeoit qu'à lui plaire, & à ſe vaincre elle-même; & elle trouvoit dans ces deux motifs, de quoi ſe rendre aimables les contradictions mêmes. Elle vouloit de plus s'exercer à la pratique de la premiere des vertus de l'état qu'elle projettoit d'embraſſer, ſçavoir l'obéïſſance univerſelle; & elle com-

prenoit déja ce que tant de Religieuſes anciennes dans cet état, ont peine à comprendre, & encore plus à pratiquer, ſçavoir qu'on n'a point l'eſprit de la Religion, ſi on donne des bornes à ſon obéïſſance, & ſi l'on s'affranchit du joug de ſes Superieurs, ſous prétexte que ce joug eſt trop dur, & qu'ils abuſent de leur autorité.

XIII. Sa famille la preſſe d'entrer dans un Couvent où Dieu ne l'appelloit pas. Ses combats à ce ſujet.

Mademoiſelle Alacoque ſe préparoit ainſi à conſacrer à Dieu ſa liberté dans le Cloître, & ſa famille s'accoûtuma enfin à ſa réſolution. Il n'étoit plus queſtion que de ſçavoir quelle Maiſon elle choiſiroit pour ſa retraite. Un de ſes oncles qui étoit en même tems ſon tuteur, l'attira à Mâcon, où elle eut occaſion de connoître une de ſes couſines germaines qui étoit Religieuſe dans le Couvent des Urſelines de cette Ville. Cette fille qui étoit pleine d'eſtime pour ſon état, & d'amour pour ſa Communauté, apprenant de la jeune Demoiſelle le déſir qu'elle avoit de ſe faire Religieuſe, crut devoir s'efforcer de la retenir, & de l'engager dans ſon Couvent. Elle y employa tout ce qu'elle put de ſollicitations, de bons offices, d'amitié & de tendreſſe : elle engagea leur oncle commun à ſe joindre à elle, avec l'autorité que lui donnoit & la ſuperiorité de ſon âge, & la docilité qu'avoit pour lui ſa pupille. La Religieuſe offrit même de partager avec elle une penſion que ſa famille étoit obligée de lui payer, & de lui faire accorder par la Communauté une remiſe du quart de la dotte qu'on avoit coûtume de donner dans cette Maiſon. Mademoiſelle Alacoque avoit peine à réſiſter à ces ſollicitations. Son amitié pour une parente ſi obligeante, & ſon reſpect pour celui à qui elle obéïſſoit comme à ſon pere, la faiſoit pencher vers ce Couvent : cependant l'attrait intérieur ne l'y portoit point. Il lui ſembloit entendre une voix intime qui au fond de ſon ame lui diſoit : Ce n'eſt point là que je te veux. Elle fut fidelle à cette voix divine, & craignant de mêler des motifs humains à la ſainte réſolution qu'elle avoit priſe, elle dit à ſa couſine : *Si j'allois dans votre Maiſon, ce ſeroit pour l'amour de vous : je veux aller dans une Maiſon où je n'aye ni parens, ni connoiſſance, afin d'être Religieuſe ſans autre motif que l'amour de Dieu.*

La même voix intérieure qui l'éloignoit de ce Couvent, lui inſpira du penchant pour l'Ordre de la Viſitation de ſainte Marie, & ſon Epoux lui fit ſentir que c'étoit là où il la vouloit. Elle n'en connoiſſoit aucune Maiſon : elle ne ſçavoit qu'à peine le nom de cette Congregation ; mais ce nom même lui fit entrevoir qu'elle lui conviendroit. Elle jugea qu'un Ordre qui porte le nom de la ſainte Vierge, étoit particulierement dévoüé à la dévotion envers la Mere

de Dieu ; & elle conçut qu'elle auroit en y entrant une occaſion heureuſe de ſe conſacrer au culte de celle qui lui avoit déja fait éprouver tant de fois ſa puiſſante protection. Son oncle ſoupçonna ſon deſſein ; & ſoit prévention, ſoit interêt, ſoit je ne ſçai quelle antipathie, il entreprit, auſſi-bien que les autres parens de la Demoiſelle, de la traverſer. On faiſoit en ſa préſence des portraits effrayans de cet Inſtitut : on en racontoit des fables propres à décourager une jeune perſonne : on faiſoit des pratiques de cet Ordre, des railleries capables de dégoûter un cœur moins conſtant & moins fidelle. On eut ſoin ſûr tout de l'empêcher d'aller voir le Couvent de la Viſitation qui eſt à Mâcon ; & comme la Demoiſelle couvroit ſon penchant, & peut-être ſes inquiétudes, d'un ſilence profond ſur ſes vûës, ſon oncle crut qu'elle étoit ou changée ou ébranlée : ainſi comptant que ſon autorité ſur une pupille toujours docile à ſes volontés, acheveroit ſa détermination & fixeroit ſon choix, il prit lui-même toutes les meſures pour la faire recevoir aux Urſelines ; il convint de ſa dotte, il regla ſa penſion, ne doutant point que ſes volontés ne fuſſent ſuivies.

Cependant l'embarras de la jeune Demoiſelle étoit grand. Elle voyoit les avances qu'on faiſoit, & elle n'oſoit les contredire. Elle craignoit d'un côté d'être infidelle à la voix intérieure de Dieu : de l'autre, elle ſe faiſoit un ſcrupule de manquer de déference pour la volonté de ſon tuteur ; & peu s'en fallut que dans cette incertitude, elle ne ſe trouvât tout d'un coup comme entraînée à entrer aux Urſelines. Que les parens ſont aveugles, lorſqu'ils veulent décider par leur inclination ou leur prévention, de la deſtinée des enfans qui ſont ſoumis à leur conduite ! Quels obſtacles ne mettent-ils pas ſouvent à leur perfection, par des vûës toutes humaines ? Mademoiſelle Alacoque recourut à Dieu dans cet embarras, & il la délivra par ſa providence. On la preſſoit d'entrer aux Urſelines, ſous le ſpécieux prétexte de voir, & d'eſſayer ſi cette Maiſon lui conviendroit : mais tout à coup on apprit qu'un de ſes freres étoit malade, & que ſa mere l'étoit encore plus. Cette nouvelle rompit toutes les meſures : il fallut partir ſur le champ, & marcher toute la nuit pour ſe rendre auprès de la mere malade. La préſence de ſa fille fut ſa guériſon. La maladie étoit cauſée par le regret de ſon abſence : ſon retour diſſipa l'infirmité avec le chagrin. Cependant la fille reſta encore quelque tems auprès de ſa mere pour la ſoigner, mais ce tems qui retarda le ſacrifice qu'elle vouloit faire, ne fut pas perdu pour elle.

XIV. Elle reçoit la Confirmation. Elle augmente ses austérités, & s'applique à la pratique de l'obéissance.

Ce fut environ dans cette année 1669. qu'elle reçut le Sacrement de Confirmation des mains de M. Jean de Meaupou Evêque de Châlon sur Saone, qui faisoit sa visite à Veroure. Elle obtint alors d'ajoûter à son nom de Marguerite, celui de Marie, pour avoir par ce nom un nouvel engagement à honorer plus particulierement la très-sainte Vierge. L'effusion du saint Esprit dans une ame si bien préparée, ne fit qu'augmenter sa ferveur, & le desir qu'elle avoit de se consacrer à Dieu.

Déja elle se regardoit comme une victime dédiée & marquée pour le sacrifice; & dans cet esprit, elle redoubla ses austérités avec ses oraisons, & elle sentit croître en elle son ardeur pour Dieu, son desir de lui plaire & de souffrir pour lui. Le Carnaval survint quelques mois après. Elle passa ces jours de plaisir dans une pénitence extrême: elle jeûna, autant qu'elle le put sans être apperçûë, au pain & à l'eau: elle donnoit secrettement aux pauvres ce qu'on destinoit pour ses repas, elle prenoit tous les jours la discipline avec tant de rigueur, qu'elle se mettoit tout en sang: elle s'affligeoit vivement, en pensant aux outrages que Dieu reçoit dans ces jours de licence, par les péchés des hommes qui se croient tout permis: elle vouloit expier ces fautes qu'elle ne commettoit point, & elle eût desiré pouvoir se mettre en piéces, pour ainsi dire, pour réparer par son amour & sa pénitence les injures qu'on fait à Jesus-Christ dans ce tems de débauches. Le Carême suivit, & il se passa dans la même rigueur & les mêmes austérités.

Ces rigueurs prenoient leur source dans un vif désir que Jesus-Christ avoit imprimé dans l'ame de son épouse, de se conformer à la vie souffrante qu'il a menée sur la terre. Ce désir étoit si ardent en elle, que toutes ces austérités, & ce qu'elle souffroit d'ailleurs de contradiction dans sa maison, ne lui sembloient rien, & ne rassasioient point l'amour ardent qu'elle avoit pour les souffrances. Quelquefois se jettant aux pieds de son Crucifix, *Mon cher Sauveur*, disoit-elle avec transport, *que je serois heureuse, si vous imprimiez en moi l'image de vos douleurs & de votre passion! C'est ce que je prétends faire*, lui répondoit le divin Epoux, *pourvû que tu ne me resiste pas, & que tu corresponde de ton côté.* Nous verrons dans la suite comment il accomplit sa promesse, & comment il rassasia le désir de son épouse. Cependant ce qui lui paroissoit plus fâcheux que les pénitences & les contradictions, c'étoit le peu de facilité qu'elle avoit alors d'approcher de la sainte Communion. C'étoit là une des raisons qui la pressoit le plus d'entrer dans le Couvent. Tel est ordi-

nairement l'effet de l'amour divin dans un cœur qui en eſt embrâſé. Il le porte à s'unir plus étroitement par la ſainte Euchariſtie à celui qui ne s'eſt mis dans ce Sacrement adorable, que pour y montrer & y communiquer ſon amour. Telles étoient les penſées de la fervente Demoiſelle : mais les perſonnes qui avoient pris ſur elle un empire abſolu, ſe mêloient de regler ſes dévotions, & elles abuſoient de ſa docilité, pour lui défendre d'approcher ſi ſouvent de la ſainte Table.

N'oſant manquer à l'obéïſſance qu'elle s'étoit preſcrite à leur égard, elle s'efforçoit de tirer au moins des Communions qu'on lui permettoit, tout le fruit qu'elle pouvoit. Les jours qu'elle approchoit de la ſainte Table, étoient pour elle des jours de joie & de conſolation, qui la dédommageoient de tout ce qu'elle pouvoit ſouffrir. Dès la veille, la ſeule penſée qu'elle devoit bientôt recevoir Jeſus Chriſt, tranſportoit ſon ame, & lui laiſſoit à peine la liberté & l'attention pour s'occuper des ouvrages que ſon devoir exigeoit d'elle. » Les veilles de Communion, dit-elle, je me ſentois » abîmée dans un ſi profond ſilence, que je ne pouvois parler qu'avec » violence, pour la grandeur de l'action que je devois faire. Et lorſ- » que je l'avois faite, je n'aurois voulu ni boire, ni manger, ni voir » perſonne, ni parler, tant la conſolation & la paix que je reſſentois » étoit grande. Je me cachois alors tant que je pouvois, pour ap- » prendre dans le ſilence à aimer mon ſouverain bien. Il me preſ- » ſoit de lui rendre amour pour amour, mais je ne croiois pas de » jamais pouvoir l'aimer, quoique je puſſe faire, ſi je n'apprenois » à faire l'oraiſon &c. « Rien ne marque mieux la véhémence du ſaint amour, que ce déſir d'aimer Dieu, que la crainte de ne pas l'aimer, ou de ne pas l'aimer aſſez ; que l'empreſſement d'apprendre à l'aimer davantage. L'amour divin eſt cette ſageſſe dont parle l'Ecriture, *qui augmente la faim de ceux qui s'en nourriſſent ; & ceux qui en boivent à long trait en ſont encore plus alterés.*

Qui edunt me adhuc eſurient, & qui bibunt me adhuc ſitient. Eccliſ. 24.

Cet amour tendre & ardent de la jeune Demoiſelle, lui cauſa dans ce tems-là une autre peine, qui eſt une nouvelle marque de la pureté & de la vivacité de ſa tendreſſe pour Dieu. Elle commençoit à connoître plus clairement que le ſacrifice le plus pur & le plus agréable qu'on puiſſe lui offrir, c'eſt le ſacrifice de ſa propre volonté. Sur ce principe, elle n'eſtimoit plus que ce qui étoit reglé par l'obéïſſance. Mais ce fut là pour elle la matiere d'une grande peine d'eſprit. Elle eut du ſcrupule ſur ce goût qu'elle trouvoit dans l'oraiſon, l'abſtinence & la mortification. Elle craignit de ne

pas plaire à Dieu, en ſuivant ainſi ſa propre volonté. C'eſt ce qui lui fit deſirer ardemment d'avoir, en attendant ſon entrée en Religion, un guide à qui elle pût ſe ſoumettre pour agir dépendamment de ſa direction. Elle ne le deſiroit pas moins par un autre motif. Elle eſperoit qu'un Directeur lui enſeigneroit à faire l'oraiſon; car elle ne croioit pas la ſçavoir faire, quoiqu'elle la fit déja d'une maniere ſublime. Elle demandoit donc inſtamment à Dieu cette grace, & elle attribuoit à ſes infidélités, d'avoir été ſi longtems privée de ce ſecours. *Helas, mon Seigneur Jeſus*, diſoit-elle amoureuſement, *donnez moi donc qelqu'un pour me conduire à vous.*

XV. Dieu lui envoye un ſaint Religieux pour l'inſtruire. Elle fait une Confeſſion generale. Simplicité de Sœur Marguerite en cette occaſion.

Il lui procura une partie de ce qu'elle deſiroit avec tant d'humilité. Un Religieux de l'Ordre de S. François d'une éminente pieté paſſa à Veroure, & s'y arrêta quelque tems à la priere des habitans. Il y avoit alors un Jubilé qui réveilloit leur dévotion; c'étoit celui que Clement X. accorda en 1670. après ſon élevation au Pontificat: chacun s'empreſſoit à en recevoir la grace par une Confeſſion generale entre les mains de ce bon Pere, qu'on regardoit avec raiſon comme un grand homme de bien. Mademoiſelle Alacoque ſe prépara à en faire une, & elle la fit avec un ſoin qui répondoit à ſa ferveur. Ce fut dans la plus vive amertume de ſon cœur, qu'elle repaſſa dans ſa mémoire toutes les années de ſa vie. Chacune de ſes infidélités lui paroiſſoit un crime, & un crime qui meritoit d'être expié par la plus vive douleur. Ses larmes ne tariſſoient point, & elle ſe plaignoit encore de ne pas pleurer aſſez. Quelle confuſion pour nous, de nous trouver dans le tribunal de la Pénitence ſi ſecs & ſi inſenſibles, à la vûë des fautes conſidérables que nous accuſons, tandis que les ames les plus pures ſont pénétrées de la plus vive douleur! Ce qui montre encore plus la véhémence & la ſincerité de la contrition de cette fervente pénitente, c'eſt qu'au lieu de cette foibleſſe ſi ordinaire aux pénitens qui voudroient cacher leurs péchés, qui ne ſe réſolvent qu'avec peine à les accuſer nettement dans le ſecret du Tribunal, celle-ci auroit deſiré de tout ſon cœur de publier ſes fautes à tout le monde, pour en recevoir la confuſion.

Ce qui l'affligeoit encore beaucoup, c'étoit de ne pas voir en elle-même autant de crimes qu'elle penſoit en avoir commis. Elle croioit que c'étoit là un effet de ſon aveuglement, qui lui laiſſoit ignorer ſes péchés; & pour remedier à cet aveuglement prétendu qu'elle s'imputoit, & pour n'être pas en danger d'omettre quelque choſe dans ſa Confeſſion, elle ſe détermina par ſimplicité à accuſer la plûpart des

des péchés qu'elle trouvoit écrits dans les Livres qui ſervent à préparer à la Confeſſion. Elle copia tous ces péchés, comme ſi elle les avoit commis, & les accuſa de même, diſant en elle-même : Peut-être en ſuis je coupable, & que je ne le connois pas ; & quand je ne les aurois pas commis, il eſt juſte que j'aye la confuſion de les accuſer pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu pour tant d'autres péchés dont la connoiſſance m'échappe. Le Confeſſeur s'apperçut bientôt de la ſimplicité de la pénitente : il l'obligea de paſſer ces accuſations fauſſes, & il lui fit connoître que l'accuſation du pénitent doit être ſimple & ſincere, ſans augmenter ni diminuer ſes péchés. L'avis du Confeſſeur fut pour elle un nouveau ſujet d'humiliation : elle s'affligeoit beaucoup devant Dieu de cette faute, & elle craignit de lui avoir déplu en cette occaſion. Notre Seigneur prit le ſoin lui-même d'appaiſer ſon ſcrupule, en lui diſant *qu'il pardonnoit tout à une volonté ſans malice.*

Le Religieux donna pendant quelque tems ſes ſoins à la conduite d'une ame qui lui parut ſi favoriſée de Dieu. Il l'inſtruiſit ſur la methode de l'oraiſon mentale : il lui donna pluſieurs avis ſalutaires ſur ſon état : il la laiſſa enfin dans une paix qui fut bien conſolante pour elle. Il lui rendit encore un autre ſervice, ce fut de perſuader à la famille de ne plus traverſer le deſir qu'avoit la jeune Demoiſelle d'entrer en Religion. Il fit à ſa mere & à ſes autres parens un ſcrupule des obſtacles qu'ils oppoſoient à ſon entrée dans un Monaſtere. Son conſeil eut ſon effet : mais on vouloit encore l'engager dans le Monaſtere des Urſelines. Mademoiſelle Alacoque ne s'allarma point de ces nouvelles tentatives : elle s'étoit adreſſée à la ſainte Vierge, pour obtenir d'être délivrée de tant d'importunes ſollicitations, & elle avoit été aſſurée dans l'oraiſon qu'elle obtiendroit la liberté qu'elle deſiroit. Cette promeſſe augmenta ſa force, & comme ſon frere lui parloit encore un jour d'entrer aux Urſelines, *Non*, dit-elle réſolument, *jamais cela ne ſera. Je veux aller chez les Filles de Sainte Marie, dans un Couvent éloigné, où je n'aurai point de connoiſſances. Je ne veux être Religieuſe que pour Dieu ſeul : je veux quitter le monde tout-à-fait, me cacher en quelque coin où je puiſſe l'oublier, & en être oubliée pour toujours.*

XVI. Dieu lui fait connoître qu'il la veut dans l'Ordre de la Viſitation.

Elle ne connoiſſoit alors ni la Ville de Paray-le-Monial, ni le Monaſtere de la Viſitation qui y eſt. Elle n'avoit là ni liaiſon, ni parente, ni connoiſſance. Elle entendit parler de cette Maiſon qui eſt dans la même Province de Charolois, & auſſi-tôt elle penſa à s'y retirer. Elle fut à Paray en la compagnie d'un de ſes freres,

pour ſe preſenter aux Religieuſes qui y ſont établies. Dès qu'elle entra au Parloir, ſon attrait pour cette Maiſon ſe fit ſentir en elle plus vivement. Il lui fut dit intérieurement par ſon divin Epoux, *C'eſt là où je te veux*. La joie d'avoir trouvé enfin après de ſi longs délais & de ſi rudes combats, ce qu'elle deſiroit, lui inſpira tant de joie & de tranſport, que quelques Religieuſes en furent ſurpriſes, & craignirent que ſa gayeté ne vint de legereté ou de diſſipation. Mais la Mere Marguerite Hieronime Herſant qui étoit alors Superieure de cette Maiſon, n'en jugea pas de même. C'étoit une fille d'une prudence & d'une vertu conſommée: elle étoit Profeſſe de la Maiſon de la Viſitation établie dans la rue ſaint Antoine de Paris, & ſa réputation dans l'Ordre avoit engagé les Religieuſes de Paray à l'appeller pour être leur Superieure. Son cœur étoit embrâſé d'un amour ardent pour Dieu, & elle avoit reçû de lui un rare diſcernement pour la connoiſſance des eſprits. Elle connut bientôt que Dieu préparoit un tréſor à la maiſon de Paray, dans la perſonne de la Poſtulante, & elle n'eut pas moins de deſir de recevoir aux épreuves la jeune Demoiſelle, qu'elle en avoit elle-même d'y être admiſe.

Il fallut cependant qu'elle differât encore, & qu'elle fît un voyage dans ſa famille, pour mettre ordre à ſes affaires temporelles. Elle retourna donc encore une fois vers ſa mere, pour recevoir ſa bénédiction, & prendre congé d'elle. Jamais on ne vit tant de tendreſſe, de déſolation, & de douleur d'une part, & de l'autre tant de fermeté, qu'on en vit dans cette ſéparation. Cette bonne mere fondoit en larmes, & ne pouvoit parler: ſes parens & tout ce qui compoſoit la maiſon, pleuroient avec elle; & ſa fille, autrefois ſi facile à s'attendrir, étoit alors comme un de ces grands arbres que les vents & les orages attaquent de toutes parts, & que de profondes racines rendent inébranlable. D'un air ſerein où la joie étoit peinte, elle embraſſoit les uns, elle conſoloit les autres, elle faiſoit ſentir à tous que la grace ſeule formoit en elle ſa fermeté & ſon courage. Elle partit enfin dans les tranſports d'une captive qui ſort de ſon eſclavage pour entrer dans la maiſon de ſon époux, pour joüir de ſa préſence, pour prendre part à ſes richeſſes & à ſa gloire, & pour ſe livrer en liberté à toute ſa tendreſſe.

La joie que cette fille reſſentit alors ne peut être bien compriſe que par ceux qui ont goûté comme elle, le bonheur de ſe conſacrer courageuſement au ſervice de Dieu. Cependant cette joie ſi vive & ſi pure ſe trouva changée en un moment, quand il lui fallut entrer

dans le Couvent. Le démon fit un dernier effort pour troubler ou pour retarder un ſacrifice qu'il avoit traverſé ſi longtems. La jeune Demoiſelle ſe ſentit tout à coup ſaiſie d'une impreſſion ſecrete, mais ſi vive, d'horreur & de terreur, que ſon corps en frémit. Tout ce qu'on lui avoit dit autrefois pour lui inſpirer du dégoût de l'Inſtitut de la Viſitation, ſe préſenta à ſon eſprit. Tout ce qu'elle avoit ſenti autrefois de répugnance, de peines intérieures & de combats, ſe renouvella dans ſon cœur ; mais celle qui avoit courageuſement triomphé de la tendreſſe naturelle, triompha encore de ce nouvel effort de l'ennemi de notre ſalut. Elle paſſa par deſſus ces vaines terreurs, & en entrant actuellement dans la Maiſon, elle ſentit renaître toute ſa conſolation. Elle dit avec le Prophete : *Le Seigneur a rompu le ſac de ma captivité ; il m'a revêtu du manteau de joie. C'eſt ici où il me veut, & le lieu de mon repos pour l'éternité.*

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE SECOND.

Son entrée en Religion, & les vertus qu'elle a pratiquées dans le Cloître.

XVII. Sœur Marguerite entre au Monaſtere de la Viſitation de Paray en Charolois.

CE fut le vingt-cinquiéme jour de Mai de l'an 1671. que Mademoiſelle Alacoque entra au Monaſtere de la Viſitation de ſainte Marie de Paray-le-Monial en Charolois : elle avoit alors environ vingt-trois ans. On la remit entre les mains de la Mere Anne-Françoiſe Thouvant Maîtreſſe des Novices, pour lui faire commencer ſes épreuves. C'étoit une fille d'une pieté rare & ſolide, d'une fidelité entiere à la pratique de ſa Regle, & à tous les plus petits devoirs de ſon état. Elle avoit déja été Superieure, & ſon me-

rite la fit élire encore dans la ſuite. Une des plus remarquables entre ſes bonnes qualités, c'étoit un talent particulier pour fortifier les ames dans leurs peines, & pour les conduire à une vertu mâle & courageuſe, avec cet eſprit de diſcernement qui ſçait ſûrement & promptement démêler ce qui vient de Dieu dans la conduite des ames, d'avec ce qui n'eſt l'effet que de l'illuſion, ou de ces ferveurs paſſageres qui n'ont d'autre fond que l'imagination ou l'amour propre.

Sous les yeux d'une Maîtreſſe ſi éclairée, la jeune prétendante fit dans la vertu le progrès qu'on pouvoit attendre de ſa ferveur. D'abord Dieu grava profondément dans ſon eſprit cette penſée, dont l'impreſſion ne s'effaça plus le reſte de ſes jours; ſçavoir qu'une Maiſon Religieuſe eſt un lieu ſaint; que celles qui l'habitent ſont deſtinées, non à ſervir Dieu dans une vertu commune, mais à devenir de vraies ſaintes: que pour devenir telles, il faut renoncer à ſoi-même ſans ménagement, & ſacrifier ſans réſerve toutes ſes volontés. Le peuple dans cette Province nomme par corruption, les Filles de la Viſitation, *Les ſaintes Maries*. Mademoiſelle Alacoque prenoit ce nom à la lettre, & croioit qu'on les nommoit ainſi, parce qu'elles étoient toutes *des ſaintes*; & ayant honte elle-même de n'être pas encore une ſainte, elle conçut que ſi elle ne la devenoit, elle manqueroit à ſa vocation. Cette idée de ſainteté à acquerir, reſta toujours dans ſon eſprit, comme je l'ai dit, & elle lui ſervoit d'un motif déciſif pour paſſer en toute occaſion par deſſus les répugnances naturelles qui s'oppoſoient à ſa perfection.

Cependant le divin Epoux continuoit à favoriſer ſon amante, des mêmes graces & des mêmes communications ſurnaturelles dont il l'avoit honorée auparavant: mais c'étoit avec cette difference, qu'autrefois il lui preſcrivoit par lui-même ce qu'elle devoit faire pour lui plaire, parce qu'elle n'avoit alors au dehors preſqu'aucun ſecours ſpirituel; mais depuis qu'elle fut entrée en Religion, toutes les inſtructions qu'elle recevoit de ſon divin maître ne tendirent plus communément qu'à la tenir dans la dépendance de l'obéïſſance, & à lui enſeigner à n'avoir d'autre regle de conduite que la volonté & les ordres de ſes Superieures.

Pendant les premiers jours de ſa retraite, elle ſe ſentoit éveiller ſouvent les matins par une voix qui lui faiſoit entendre diſtinctement ces paroles du Pſalmiſte, *Dilexiſti juſtitiam, & odiſti iniquitatem: propterea unxit te Deus*. Ou celles-ci, *Audi filia & vide, & inclina aurem tuam*. Ou ces autres, *Tu as reconnu ton ſentier & ta voye*,

ô Jeruſalem, le Seigneur te guidera. Elle ne comprenoit pas ces paroles, ſur tout quand elles étoient latines ; mais elle les rapportoit auſſitôt à ſa Maîtreſſe, avec la même ſimplicité avec laquelle le petit Samuel rendoit compte au grand Prêtre Heli de la voix qu'il avoit entenduë pendant la nuit ; & cette judicieuſe Maîtreſſe reconnoiſſant la voix de Dieu, expliquoit à ſon éleve le ſens des paroles qu'elle avoit entenduës, le fruit qu'elle en devoit tirer, & elle lui apprenoit comme Heli à Samuel, à dire avec ſoumiſſion : *Parlez Seigneur, car votre ſervante vous écoute.*

XVIII. Elle demande qu'on lui enſeigne à faire oraiſon. Dieu l'en inſtruit.

Le premier ſoin de la Poſtulante, fut de demander à ſa Maîtreſſe de lui apprendre à faire oraiſon. Elle croioit toujours ne le pas ſçavoir, & elle s'en affligeoit extrêmement. Cette humble demande venant d'une perſonne déja élevée à une ſi haute contemplation, conſola beaucoup la Maîtreſſe : elle reconnut à cette marque la ſimplicité & la modeſtie de cette ame ſi favoriſée de Dieu ; & comme ſi elle eût apprehendé de mettre mal à propos la main à un tableau que Dieu lui-même auroit commencé de tracer, elle dit à la Demoiſelle : Allez vous mettre devant notre Seigneur, & dites-lui que vous voulez être devant lui, comme une toile d'attente devant un peintre. La Poſtulante ne comprit rien à ces paroles ; mais ſans repliquer, ni même oſer demander le ſens de ce qu'on lui diſoit, elle alla devant le ſaint Sacrement pour y faire ce qu'on lui avoit ordonné. Pendant qu'elle réflechiſſoit avec ſimplicité ſur le ſens de ce qui lui avoit été preſcrit, ſon bien aimé lui dit : *Viens, je te l'apprendrai.* Et auſſi-tôt il lui fit connoître que cette toile d'attente étoit ſon ame, ſur laquelle il vouloit peindre les traits de ſa vie ſouffrante ; vie qui s'eſt toute écoulée dans l'amour & la privation, dans l'occupation & le ſilence, enfin dans le ſacrifice juſqu'à ſa conſommation. Qu'il feroit en elle l'impreſſion de la même vie, après l'avoir purifiée de toutes les taches qui lui reſtoient, tant de l'affection aux choſes de la terre, que de l'amour d'elle-même, & des créatures pour leſquelles ſon naturel trop complaiſant avoit encore du penchant. Ce fut la leçon que lui fit notre Seigneur, & dans le même moment il ſembla à la diſciple, que ſon divin maître la dépouilloit de toutes ſes affections, qu'il en vuidoit ſon cœur, & qu'il y allumoit un deſir ardent d'aimer & de ſouffrir.

Ce deſir de ſouffrir & d'aimer dès ce moment devint ſi vif, qu'il ne lui donnoit point de repos. Sans ceſſe elle penſoit comment elle pourroit ſatisfaire l'un & l'autre ; comment elle pourroit en ſouffrant, nourrir & contenter ſon amour. Elle en imaginoit toute ſor-

te de moyens ; mais elle n'oſoit les pratiquer ſans obéïſſance. Elle les propoſoit avec ſimplicité à ſa Maîtreſſe, & tâchoit par ſes inſtantes prieres, d'obtenir d'elle des permiſſions pour pratiquer les auſtérités qu'elle imaginoit. Elle ne lui cachoit rien de ſes deſirs, & elle obéïſſoit ordinairement avec une grande docilité à ce que ſa Maîtreſſe lui preſcrivoit. Tel fut en effet toujours l'eſprit de cette vertueuſe diſciple : rendre compte de tout à ſa Maîtreſſe, lui obéïr en tout, & ſoûmettre à la direction de l'obéïſſance les lumieres mêmes qu'elle recevoit de Dieu dans l'oraiſon. Rien ne peut mieux aſſûrer que les choſes extraordinaires qui ſe paſſoient en cette fille, ne venoient ni de l'illuſion du démon, ni des effets de l'imagination, ni des ruſes de l'hipocriſie, que la ſimplicité avec laquelle elle rendoit compte à ſes Superieures de ce qui ſe paſſoit en elle, & la fidélité ponctuelle qu'elle apportoit à executer ce que l'obéïſſance lui preſcrivoit. Elle écoutoit ſa Maîtreſſe, comme Jeſus-Chriſt même, & ſes paroles comme des oracles ; & le principe de cette confiance entiere & de cette ſoumiſſion aveugle, étoit la crainte où elle étoit ſans ceſſe de ſe tromper. De-là venoit que quelque empreſſement qu'elle eût pour ſe mortifier & pour ſouffrir, elle en avoit ordinairement encore plus pour obéïr & pour ſe ſoumettre.

Cependant une fois par une ſubtilité que l'envie de ſouffrir lui fit imaginer, elle réſolut d'étendre quelque auſtérité qu'on lui avoit permiſe, plus loin que l'obéïſſance exacte ne le ſouffroit. Quelque bon que fût ſon motif, ce rafinement ne put plaire à Dieu, qui aime mieux la ſimplicité de l'obéïſſance que les ſacrifices les plus heroïques. Le ſaint Fondateur de la Viſitation, auquel elle avoit commencé depuis ſon entrée en Religion d'avoir une dévotion particuliere, ſe montra à elle pour la reprendre : il le fit ſéverement, & lui dit ces paroles qui reſterent gravées fortement dans le cœur de la Poſtulante, qui les rapporta enſuite à ſa Maîtreſſe. » Hé quoi ! » penſez-vous pouvoir plaire à Dieu en paſſant les limites de l'obéïſ» ſance ? Elle eſt le principal ſoûtien de cette Congregation, & non » les auſtérités.

XIX. Elle prend l'Habit de Religion. Graces qu'elle reçoit en cette occaſion.

Après trois mois d'épreuve & de ferveur, Mademoiſelle Alacoque fut admiſe à recevoir le ſaint Habit de Religion, en qualité de Novice ; ce fut le jour de ſaint Louis de cette même année 1671. Ce jour fut pour elle un jour de joie & de bénédiction, ſoit par le tranſport dont ſon ame fut enyvrée, ſoit par les graces ſingulieres dont Dieu la favoriſa. Elle fut obligée d'en rendre compte par

écrit, & voici quelque choſe de ce qu'elle en a rapporté. » Notre Seigneur me fit voir, dit-elle, que ce jour étoit le jour de nos » fiançailles ſpirituelles : que cet engagement lui donnoit un nouvel » empire ſur moi ; que je contractois auſſi en même tems un double » engagement de l'aimer d'un amour de préference. Il me fit enſuite » comprendre, qu'il vouloit me faire goûter ce qu'il y avoit de plus » doux dans la ſuavité des careſſes de ſon amour. Effectivement ces » careſſes divines dès ce moment furent ſi exceſſives, qu'elles me » mettoient ſouvent comme hors de moi-même, & me rendoient » preſque incapable d'agir au dehors ; & c'étoit pour moi un ſujet » d'une ſi étrange confuſion, que je n'oſois paroître. « C'eſt que ces effuſions ſurnaturelles & raviſſantes des graces de Dieu, paroiſſoient au dehors, & commencerent dès lors à ſe remarquer dans la Maiſon.

Notre Seigneur lui dit encore dans le même tems, qu'il falloit qu'elle ſe fit une ſolitude dans ſon cœur, qu'il viendroit lui tenir compagnie, & lui apprendre à l'aimer. Elle s'appliqua donc à ſe renfermer dans cette eſpece de retraite : elle s'entretenoit avec Dieu, chaque fois que les emplois qu'elle avoit à remplir ne l'en retiroient pas ; & outre le tems ordinaire de l'oraiſon, marqué ſelon la Regle, elle y deſtinoit tout le tems que les autres exercices lui laiſſoient libre. Ce furent ces oraiſons, où elle goûtoit en Dieu un repos admirable, qui lui occaſionnerent plus d'une croix.

Premierement, elle avoit une vraie inquiétude, de ce que ſe préſentant devant Dieu pour faire oraiſon, ſelon la maniere que ſa Maîtreſſe lui avoit donnée, ſouvent elle ne pouvoit s'appliquer à la matiere qu'on lui avoit preſcrite pour ſa méditation. Son cœur dès le commencement ſe trouvoit ſaiſi de la préſence de ſon Dieu ; & cette préſence qui rempliſſoit ſon ame, la rendoit comme incapable d'autre choſe que d'aimer & de deſirer de ſouffrir pour lui. D'autres fois elle ſe trouvoit privée de ces impreſſions d'amour & de tendreſſe, & de la conſolation que ces ſentimens répandoient en elle. Alors elle ſe voyoit comme dans l'impuiſſance de s'occuper même de la préſence de Dieu. Elle ſe plaignit amoureuſement à ſon bien aimé de ces changemens ſi étranges qu'elle éprouvoit, & elle lui expoſa les inquiétudes que ces differentes diſpoſitions lui donnoient. Il lui fit connoître que ces inquiétudes venoient de ce qu'elle ſe recherchoit elle-même dans les conſolations qu'elle goûtoit, & qu'il y avoit encore en elle trop de curioſité ; que cette curioſité la mettoit en danger de ſe perdre, ſi elle n'y remedioit. Il lui dit

que

que pour qu'il fixât sa demeure dans une ame, *il vouloit un entendement sans curiosité, un esprit sans propre jugement, un jugement sans volonté propre, & un cœur qui n'ambitionne d'autre mouvement que ceux de son amour.* Il ajoûta par maniere de reproche, *Si je te voulois en ma présence, sourde, aveugle & muette, n'en devrois-tu pas être contente?*

Notre Seigneur commença alors à donner à son épouse des vûës plus distinctes de la destination qu'il faisoit d'elle pour souffrir, & pour être une image de sa vie crucifiée. Le jour des Morts, elle se trouva plus vivement pénétrée de douleur, en considerant l'abus qu'elle croioit avoir fait des faveurs de Dieu, tant dans l'usage des Sacremens, que dans la pratique de l'oraison: car elle se croioit toujours ignorante & peu avancée dans ce saint exercice; & d'ailleurs elle ne voyoit en elle & en toutes ses actions, qu'infidélité, ingratitude, & abus des graces. Desirant donc expier tant de fautes dont elle se croioit coupable, elle s'offrit à Dieu pour être à ses yeux un holocauste de douleur & d'expiation. Notre Seigneur parut accepter son sacrifice, & lui dit: *Souviens-toi que c'est un Dieu crucifié que tu veux épouser: c'est pourquoi il te faut rendre conforme à lui, en disant adieu à tous les plaisirs de la vie; car il n'y en aura plus pour toi, qui ne soit traversé par ma croix.* Ensuite il lui fit envisager sa sainte humanité attachée à la croix pour le salut de tous les hommes, & il lui prescrivit de s'attacher desormais à celle qu'il lui préparoit. *Elle sera si rude*, ajoûta-t-il, *que si tu n'étois soûtenuë de mon bras toutpuissant, il te seroit impossible d'y resister.*

XX. On la contredit à l'occasion des graces extraordinaires qu'elle reçoit.

La Novice rendoit compte à sa Maîtresse de toutes ces choses avec sa simplicité ordinaire: mais quoique cette Maîtresse éclairée ne pût s'empêcher d'y reconnoître la main de Dieu, cependant elle fut allarmée de ces communications extraordinaires, parce qu'elle craignit qu'elles n'éloignassent cette fille de l'esprit de l'Institut, qui s'attache avec sagesse aux voyes communes. Elle consulta la Superieure, & l'une & l'autre declarerent à la Novice que si elle ne se retiroit de ces voyes extraordinaires, on ne pourroit pas la recevoir à la profession. On exigea d'elle qu'elle se bornât à la méthode ordinaire de l'oraison, & qu'en la faisant elle rejettât toute autre pensée & toute autre lumiere. La Novice fit ses efforts pour obéïr. Elle regardoit la sortie, dont on la menaçoit, comme le plus grand de tous les malheurs; & d'ailleurs elle craignit d'être dans l'illusion. On peut juger quelle fut son inquiétude & sa peine dans cette situation. Elle ne pouvoit méconnoître la voix de Dieu qui l'avoit conduite dès son enfance; & cependant elle détournoit par obéïssance son esprit

de toutes ces lumieres qu'elle recevoit ; & elle faiſoit avec effort tout ce quelle pouvoit pour s'aſſujettir & ſe borner aux actes méthodiques qu'on lui avoit preſcrit.

La Superieure s'aviſa d'un autre expédient, ſoit pour la diſtraire de ces lumieres intérieures qui la raviſſoient ſouvent malgré elle, ſoit pour éprouver de nouveau ſi ſon oraiſon venoit de Dieu. Elle la donna pour aide dans un des offices de la maiſon des plus occupant. L'Officiere avoit charge de la faire travailler ſans ceſſe, de ne lui guere donner de relâche, & de l'occuper particulierement pendant le tems de l'oraiſon. La docile Novice obéït à tout avec ſimplicité. On lui permettoit ſeulement d'entendre avec les autres la lecture du ſujet de l'oraiſon, & puis on l'envoyoit ballayer dans la maiſon juſqu'à Prime. Quand après cela elle alloit demander à ſa Maîtreſſe la permiſſion de reprendre dans un autre tems l'heure d'oraiſon qu'elle croioit avoir perduë, on la rebutoit durement, en lui diſant qu'elle devoit faire ſon oraiſon en agiſſant & en travaillant. Enſuite, pour éprouver ſa fidélité, on lui faiſoit rendre compte chaque jour de l'oraiſon qu'elle avoit dû faire ainſi. Elle rendoit ce compte avec ſimplicité, & elle découvroit en même tems à ſa Maîtreſſe la joie qu'elle reſſentoit d'être ainſi rebutée & contredite, & combien cet état plaiſoit à ſon Epoux. Elle exprima ſon contentement & ſa joie par des eſpeces de Vers qu'elle faiſoit avec facilité, où ſous des rimes peu recherchées, elle dépeignoit vivement les diſpoſitions de ſon amour.

Plus l'on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme.
Que l'on m'afflige nuit & jour,
On ne peut l'ôter à mon ame.
Oui, plus je ſouffre de douleur,
Plus mon Dieu s'unità m on cœur.

On ne l'éprouvoit pas avec moins d'attention & de ſéverité ſur la pratique de la mortification. Son ardeur pour ſouffrir la portoit à demander ſans ceſſe à ſa Maîtreſſe, la permiſſion de pratiquer quelque auſtérité : la Maîtreſſe la lui refuſoit ordinairement ; mais à la place des pénitences que la Novice vouloit pratiquer, on lui ordonnoit d'autres pratiques ſi humiliantes & ſi contraires à ſon naturel fort ſenſible, qu'elle avoit beſoin de tout ſon courage pour ſe ſoûtenir dans la violence qu'elle ſe faiſoit, quoiqu'elle n'en mar-

quât rien au dehors. Elle appelloit à ſon ſecours ſon Epoux. *Helas*, lui diſoit-elle, *Venez à moi : vous êtes la cauſe de ma peine. Reconnois*, lui répondoit-il intérieurement, *que tu ne peux faire le bien ſans moi. Je ne te laiſſerai point manquer de ſecours, pourvû que tu tienne toujours ton néant & ta foibleſſe abîmée dans ma force.*

XXI. Elle ſurmonte avec de grands efforts une répugnance naturelle.

Elle reſſentit particulierement l'effet de cette promeſſe dans une occaſion qui lui coûta beaucoup, & où elle n'eût pû naturellement ſurmonter l'épreuve où on la mit. Elle avoit de naiſſance une répugnance inſurmontable à manger du fromage. Ces ſortes de répugnances viennent ſouvent de délicateſſe ou de mauvaiſe habitude : mais dans la Sœur Marguerite, non-ſeulement elle étoit naturelle, mais même elle étoit héréditaire, & dans toute ſa famille on avoit la même oppoſition dès l'enfance. Son frere qui craignit qu'on n'obligât ſa ſœur à vaincre une répugnance qu'il ſçavoit être naturellement inſurmontable, en avoit averti les Superieures, lorſqu'elle entra en Religion. Il leur fit connoître que tous les eſſais qu'on avoit fait pendant l'enfance de ſa ſœur, n'avoient ſervi qu'à alterer ſa ſanté ; que lors même qu'on la trompoit pour la faire paſſer par deſſus ſa répugnance, ſon eſtomac ne pouvoit ſupporter cette ſorte de nourriture. Il avoit enfin porté les précautions pour ſa ſœur, juſqu'à faire promettre par la Superieure & par la Maîtreſſe des Novices, qu'on ne la contraindroit point ſur cet article. Cependant comme on s'attachoit à humilier en toute occaſion la Novice, il arriva quelquefois que la Maîtreſſe lui faiſoit honte de ce qu'elle n'avoit pas, diſoit-elle, le courage de ſe vaincre ſur une choſe ſi aiſée. Le hazard voulut encore, qu'en diſtribuant un jour les portions aux Sœurs, on mit par mégarde, comme aux autres, du fromage devant la Novice. Elle penſa que cela étoit peut-être fait à deſſein, & qu'on vouloit exiger d'elle qu'elle ſe fît violence pour en manger ; & au lieu de murmurer contre un ordre qui devoit lui paroître ſi dur, elle crut devoir s'y ſoumettre. La ſeule penſée de le faire la fit fremir : elle ſe mit cependant en devoir d'obéïr & de manger ; mais les forces lui manquerent, & elle commençoit à tomber en foibleſſe lorſqu'on s'en apperçut, & qu'on courut pour la ſecourir.

Quoique la Maîtreſſe admirât la ferveur de ſa Novice, elle ne le lui marqua point ; au contraire elle lui fit reproche comme ſi elle avoit entrepris de ſe vaincre par orgueil, & qu'elle eût ſuccombé par défaut de courage : elle lui défendit d'entreprendre déſormais de pareille pratique ſans ſa permiſſion. L'humble Novice étoit encore plus confuſe intérieurement de ſa foibleſſe ; elle l'attribuoit

à pure lâcheté, & ſa ferveur lui fit penſer qu'elle devoit ſe vaincre ſur ce point, dût-il même lui en coûter la vie. Elle paſſa trois jours à ſe faire elle-même ces reproches, & à ſentir en même tems toutes les répugnances de la nature contre cette ſorte de nourriture, dont l'horreur étoit augmentée en elle par les efforts qu'elle avoit faits,& par ce qu'il lui en avoit coûté.Dans ce combat elle recourut à Dieu, & s'étant proſternée devant le ſaint Sacrement, elle diſoit à notre Seigneur avec beaucoup de larmes : *Hélas, faut-il qu'il y ait encore quelque exception à mon ſacrifice ? Faut-il que l'holocauſte ne ſoit pas entierement conſumé ; qu'il y ait en moi quelque inclination naturelle que je n'aye pas vaincuë ? Oui, mon Dieu, il faut ſe vaincre ou mourir.* Réſoluë donc d'eſſayer encore, animée de confiance en Dieu, & pleine de cette penſée, *qu'il ne faut point de réſerve à l'amour*, elle va trouver ſa Maîtreſſe, & lui demanda la permiſſion de faire un nouvel eſſai. La Maîtreſſe auroit peut-être dû la lui refuſer. Car enfin c'eſt aſſez pour la perfection, de vaincre les paſſions dont on peut ſe rendre le maître ; & il n'eſt pas néceſſaire d'y ajoûter la deſtruction de ces averſions naturelles, qui ſont dans les ſens ſans péché & ſans danger. Mais la Maîtreſſe crut devoir favoriſer le courage de ſa Novice, ſoit parce qu'elle ne penſoit pas que cette répugnance fût inſurmontable, ſoit parce qu'elle étoit bien aiſe d'avoir dequoi humilier ſa fervente diſciple, ſi elle ne réüſſiſſoit pas. Mais cette fille plus courageuſe qu'on ne l'avoit imaginé, ſe vainquit entierement. Ce fut avec des efforts étranges : on le connut par l'abattement où elle fut tout le reſte du jour, & par les violentes douleurs qu'elle reſſentit. Elle recommença encore le lendemain & les jours ſuivans, avec les mêmes répugnances & les mêmes douleurs, mais toujours avec le même courage ; & pendant un tems conſidérable elle continua à ſe faire la même violence toutes les fois que l'occaſion s'en préſentoit : Ce fut ſans pouvoir pendant tout ce tems s'accoûtumer à une nourriture, que ſon eſtomac ne pouvoit ni digerer ni ſoûtenir. Enfin la crainte qu'on eut que des efforts ſi violens n'alteraſſent entierement ſa ſanté, obligea, quoiqu'un peu tard, les Superieures à lui défendre abſolument & pour toujours, de continuer cette pratique. Mais ce qui lui coûta tant de combats & de douleurs, fut libéralement récompenſé de la part de Dieu, par les careſſes & les graces qu'elle en reçut dans l'oraiſon. Elles furent dans ce tems-là ſi tendres & ſi conſolantes, qu'elle étoit contrainte de lui dire dans les tranſports de ſon amour : *Suſpendez, ô mon Dieu, ces torrens qui m'abîment, ou étendez ma capacité pour les recevoir.*

Elle eut dans le même tems une autre victoire à remporter sur elle-même, qui quoique plus facile en apparence, ne lui coûta guere moins de combats que la précedente. Son objet fut une amitié particuliere & une tendre affection qu'elle avoit pour une des Sœurs, en qui elle croioit voir plus de vertu & de pieté. Ceux qui sont versés dans les maximes de la vie spirituelle, sçavent combien ces amitiés particulieres, qui souvent se forment par des motifs pieux & de saints commencemens, sont néanmoins contraires à la perfection & à la charité commune. Notre Seigneur fit reproche intérieurement à son Epouse, de cette amitié qu'elle cultivoit. Soit que les penchans du cœur soient plus difficiles à détruire, que les répugnances des sens; soit que Dieu voulût que la Novice, par une victoire plus marquée, & des combats plus laborieux, fût prémunie contre une faute à laquelle son naturel tendre & facile la portoit par son propre poids; Dieu, dis-je, permit que la Novice moins fidelle en cette occasion que dans la précedente, fut trois mois à combattre contre son penchant. Cependant il lui faisoit connoître dans l'oraison, que cette inclination partageoit son cœur, déroboit une partie de ses affections qu'elle les lui devoit toutes, & qu'elle mettoit un obstacle aux graces qu'il vouloit lui faire. Elle rompit enfin entierement ses liaisons, & vainquit son penchant, & cela pour toujours: mais ce ne fut qu'après que son divin maître lui eut dit avec reproche, qu'il ne vouloit point de cœur partagé; & que si elle ne se retiroit des créatures, il se retireroit d'elle.

XXII. On se rassûre au sujet de ses graces extraordinaires, par son obéïssance.

Le tems du Noviciat s'écouloit peu à peu, & celui de la Profession approchoit; pour s'assûrer davantage de l'esprit qui animoit la Novice, on ne cessoit de redoubler & de multiplier les épreuves. Ces épreuves consistoient principalement à examiner si son obéïssance étoit absoluë & sans réserve, & si son humilité étoit aussi constante qu'elle devoit être dans une personne aussi favorisée. C'est là effectivement la pierre de touche à laquelle on reconnoît aisément si les voyes extraordinaires sont de Dieu, ou si elles sont l'effet de l'illusion, d'un orgueil plus rafiné, ou d'une imagination foible. Quand l'humilité & l'obéïssance ne sont pas dans une ame en un degré éminent, on doit se défier de ces voyes, quelques sublimes qu'elles paroissent; au contraire, là est le vrai esprit de Dieu, où sont une humilité sans déguisement, & une obéïssance sans délai, sans réserve & sans murmure. C'est ce qu'on ne se lassoit point d'éprouver dans la fervente Novice; & pour le faire avec plus de sûreté, on lui dit nettement qu'on croioit qu'elle n'étoit pas propre à prendre l'esprit de

l'Ordre de la Viſitation ; qu'on y craignoit les voyes extraordinaires, parce qu'elles ſont ſujettes à l'erreur & à l'illuſion. Sans s'émouvoir de ce reproche, elle alla tout ſimplement le raconter à notre Seigneur dans ſon oraiſon, & lui dit amoureuſement : *Helas, mon Seigneur, vous ſerez donc la cauſe qu'on me renvoyera.* Sur quoi il lui fut répondu : *Dis à ta Superieure, qu'il n'y a rien à craindre en te recevant : Que je réponds pour toi, & que ſi elle me trouve ſolvable, je ſerai ta caution.* La Novice rapporta naïvement à la Mere Supérieure ce qui lui avoit été dit. *Hé bien, demandez donc*, dit-elle, *à notre Seigneur, que pour marque de ſureté de ſa promeſſe, il vous rende utile à la Communauté par la pratique de toutes ſes obſervances.* La Sœur rendit compte encore à notre Seigneur de ce qui lui avoit été preſcrit. Notre Seigneur lui dit alors : » Hé bien, ma fille, je t'accorde tout cela ; car » je te rendrai plus utile à la Religion qu'elle ne penſe, mais d'une » maniere qui n'eſt connuë que de moi. J'ajuſterai mes faveurs à » l'eſprit de ta Regle, à la volonté de tes Supérieures, & à ta foi- » bleſſe. Tu tiendras pour ſuſpect, tout ce qui te retirera de l'exacte » pratique de ta Regle ; je veux que tu la préfere à tout le reſte. De » plus, je ſuis content que tu préfere la volonté de tes Supérieures » à la mienne, lorſqu'elles te défendront de faire ce que je t'aurai or- » donné. Laiſſe-les faire de toi tout ce qu'elles voudront ; je ſçau- » rai bien trouver les moyens de faire réüſſir mes deſſeins, même » par des voyes qui y ſemblent oppoſées. Je me réſerve la conduite » de ton intérieur, & particulierement de ton cœur. J'y ai établi » l'empire de mon amour, je ne le céderai jamais à d'autres.

La Mere Supérieure & la Maîtreſſe des Novices demeurerent d'autant plus contentes de cette aſſurance, que les effets ſuivirent la promeſſe, & cela d'une maniere ſi ſenſible, qu'elles ne douterent point que celui qui eſt la verité même, n'eût parlé. C'eſt ce qu'elles reconnurent encore plus, par la grande paix que Dieu opéra dans le cœur de la Novice, au milieu de tant d'épreuves auſquelles on la mettoit tous les jours ſans ménagement, & par l'attachement inviolable qu'elle eut aux plus petites pratiques de l'obéïſſance.

XXIII. Exercice ſinguliér qui l'occupe pendant ſa retraite. Ses diſpoſitions intérieures dans cette occaſion.

Une bagatelle fournit dans ce tems-là une occaſion de faire voir juſqu'où elle portoit la ſimplicité de cette obéïſſance : elle ne merite d'être comptée, que pour montrer combien cette vertu étoit chere à la Novice dans les plus petites choſes. On gardoit dans l'enclos du Monaſtere une âneſſe avec ſon ânon, qu'on y laiſſoit paître en liberté : on recommanda aux Novices de veiller à ce que ces animaux n'allaſſent point dans le canton où étoit le potager. Notre

exacte Novice prit pour elle ſeule le commandement fait en commun à toutes les autres, & s'attacha à accomplir cette obédience avec fidélité. Ce n'étoit plus à l'Egliſe & devant le ſaint Sacrement qu'elle paſſoit les momens de loiſir que les occupations ordinaires de la Regle lui laiſſoient, ainſi qu'elle le faiſoit auparavant : elle employoit tous ces momens libres à courir après ces bêtes qui lui donnerent bien de l'exercice. On ne vouloit point qu'elle les attachât, ni qu'elle les arrêtât avec des barrieres, mais qu'elle les gardât dans un certain petit canton du jardin qu'on lui marqua ; & comme on prit plaiſir à voir juſqu'où iroit la ſimplicité de ſon obéïſſance, on la laiſſa longtems occupée chaque jour après ces animaux qui lui échapoient à tout moment, & qui ſe jettoient dans le potager, dès que celle qui s'étoit renduë leur gardienne étoit détournée par d'autres exercices. Pendant ce tems-là, les jours de ſa retraite pour ſe préparer à ſa Profeſſion, arriverent. Comme on n'avoit point révoqué l'ordre qui avoit été donné, elle crut que ce tems ne la diſpenſoit pas de cet exercice d'obéïſſance ; & pour l'accorder avec ce que ſa retraite demandoit d'elle, elle ne ceſſoit dans ce pénible ſoin de s'occuper de Dieu, & de s'entretenir avec lui, diſant en elle-même : *Puiſque Saül en cherchant des ânesſes a trouvé le royaume d'Iſraël, il faut que j'acquierre le royaume du Ciel en courant après de pareils animaux.* Après un jour ou deux on mit fin à cette épreuve, & l'on exigea d'elle qu'elle rendît compte par écrit de ſes diſpoſitions intérieures dans cet humble travail. Voici ce qu'elle en a raconté.

» Je me trouvois ſi contente dans cette occupation, que je ne me » ſerois point ſoucié quand elle auroit duré toute ma vie. Mon Sou- » verain me tenoit une ſi fidelle compagnie, que toutes ces courſes » qu'il me falloit faire, ne m'en détournerent point. J'étois là auſſi » conſolée & ſatisfaite, que ſi j'avois été tout le jour en oraiſon de- » vant le ſaint Sacrement. Alors je reçus de ſi grandes graces, que » jamais je n'en avois ſenti de ſemblables ; ſur tout, ce que notre » Seigneur me fit connoître ſur le myſtere de ſa paſſion & de ſa mort ; » mais c'eſt un abîme que je ne puis exprimer. C'eſt là ce qui m'a » donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre un mo- » ment ſans ſouffrir : mais ſouffrir en ſilence, ſans conſolation, ſans » ſoulagement, ſans compaſſion de perſonne. Heureuſe ! ſi je pou- » vois mourir avec ce Dieu de mon ame, accablée ſous la croix de » toute ſorte d'opprobres, de douleurs, d'humiliation, d'oubli & » de mépris. Les ſoirs quoique fort laſſée & fatiguée de mes cour- » ſes, je joüiſſois d'une ſi grande paix, que ma ſeule inquiétude étoit

» de ne pas assez aimer mon Dieu. Je passois toute la nuit agitée » de cette pensée. Un soir ne pouvant reposer (car dès lors elle por- » toit déja en silence de grandes infirmités) & voulant me soulager » en changeant de côté, mon divin maître me dit ces paroles : *Lorf-* » *que je portois ma croix, je ne la changeois point de côté pour me soula-* » *ger.*

XXV. Sa ferveur aux approches de sa Profession religieuse.

Dans ce même Ecrit elle rendit compte des autres occupations de sa retraite, de ses oraisons, & des sentimens qu'elle y avoit eu. Je vais en copier quelque chose. » Tous les matins lorsque je m'é- » veille, il me semble trouver mon Dieu présent, auquel mon cœur » s'unit comme à son principe & à sa seule plénitude. Cette vûë me » donne une soif si ardente d'aller à lui, que les momens que je » mets à m'habiller me durent des heures. Le plus souvent je vais » à l'oraison, sans autre préparation que celle que mon Dieu fait » en moi. Je m'y présente pour l'ordinaire, comme une malade lan- » guissante devant son Médecin qui est toutpuissant, & sans lequel » je ne puis trouver de repos ni de soulagement. Je me mets à ses » pieds comme une hostie vivante, qui n'a d'autre desir que celui » d'être immolée & sacrifiée, pour me consumer comme un holo- » causte dans les pures flammes de son amour. Je sens mon cœur s'y » perdre comme dans une fournaise ardente, sans que j'en aye plus » ce semble la joüissance. Il me semble quelquefois que mon esprit » s'éloigne de moi pour aller s'unir & se perdre dans l'immense » grandeur de Dieu, sans qu'il soit à mon pouvoir de l'appliquer au » sujet d'oraison que j'ai préparé. Il est content de s'arrêter à cet » unique objet, où il trouve une si grande plénitude, que toute au- » tre chose lui est comme indifferente. Quelquefois mon entende- „ ment se trouve de même dans un aveuglement si grand, qu'il ne „ sent aucune lumiere ni connoissance que celle que ce soleil de „ justice lui communique. Alors je n'ai d'autre impression ni de mou- „ vement que celui de l'aimer. Je m'en sens quelquefois si pressée, „ que je voudrois donner mille fois ma vie pour lui marquer l'ar- „ deur qui me consomme. Cependant les oraisons me paroissent si „ courtes, que je ne peux m'empêcher d'en faire mes plaintes à mon „ Dieu, en lui disant : Cher amour de mon ame, quand sera-ce que „ ces momens qui me paroissent si rigoureux par leur legere course „ n'auront plus le pouvoir de limiter mon bonheur ? D'autres fois „ je passe ce tems à souffrir avec mon Jesus souffrant. Dans cet état „ mon cœur & mon esprit se réjoüissent en l'aimant : la partie in- „ férieure de moi-même n'y trouve pas son compte ; elle ne voit ni

ne

» ne connoît ce qui se passe en la partie supérieure de mon ame. Dieu
» me pénetre pour lors de sa divine présence, d'une maniere sensi-
» ble : il découvre à mon ame les beautés de son amour ; cette vûë
» lie toutes les puissances de mon ame, & me tient dans un si grand
» silence en la présence de Dieu, que je ne puis alors lui témoigner
» mon amour par des actes réïterés, ce qui m'est quelquefois un rude
» tourment.

» Quoique la douceur de cet état soit grande, je ne laisse pas de
» faire mes efforts pour en sortir ; mais c'est en vain : il me semble
» que notre Seigneur prend plaisir à voir mes peines & leur inutilité.
» Je lui dis amoureusement : Hé, mon Dieu, ne voyez-vous pas l'ar-
» deur avec laquelle mon cœur vous cherche & vous désire? Voilà
» ordinairement mon occupation dans le tems de mes oraisons : non
» pas ce que je fais, mais ce que mon divin maître fait en moi. Le
» plus souvent je la finis sans sçavoir ce que j'y ai fait, ni sans for-
» mer aucune résolution, demande, ni offrande ; sinon l'offrande
» que je fais de mon Jesus au Pere Eternel, en cette sorte : Mon Dieu,
» je vous offre votre Fils bien aimé, pour me servir d'action de gra-
» ces de tous les biens que vous m'avez fait, pour ma demande, pour
» mon offrande, pour mon adoration, & pour toutes mes résolu-
» tions ; enfin je vous l'offre pour mon amour & pour mon tout. Re-
» cevez-le, Pere Eternel, pour suppléer à tout ce que vous desirez
„ de moi, puisque je n'ai rien à vous offrir qui ne soit indigne de vous,
„ sinon Jesus mon Sauveur, dont vous me donnez la possession & la
„ joüissance.

Je n'ai rien osé retrancher de cet Ecrit. Il est trop édifiant, & il montre au naturel la sublimité de l'oraison de cette fille, la ferveur de son cœur, & l'abondance des lumieres & des graces de Dieu en elle. C'est pour la même raison, & pour contribuer à l'édification des lecteurs, que je vais encore transcrire ce qu'elle écrivoit de ses résolutions dans la même retraite.

„ Voici mes résolutions qui doivent durer jusqu'à la fin de ma vie,
„ puisque mon bien aimé me les a dictées lui-même. Après l'avoir
„ reçû dans la sainte Communion, il me dit : Voici la playe de mon
„ côté pour y faire ta demeure actuelle & perpétuelle ; c'est-là où
„ tu pourras conserver la robbe d'innocence dont j'ai revêtu ton ame.
„ Tu vivras désormais de la vie d'un homme-Dieu : Tu vivras com-
„ me ne vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi : Tu ne
„ penseras à ton corps, & à tout ce qui lui arrivera, comme s'il n'é-
„ toit plus. Il faut pour cela que tes puissances & tes sens demeu-

„ rent comme enſevelis en moi ; que tu ſois ſourde, muette, aveu-
„ gle ſur toutes les choſes terreſtres. Il faut vouloir comme ne vou-
„ lant plus, ſans deſir, ſans jugement propre, ſans affection, ſans
„ volonté, que celle de mon bon plaiſir qui doit faire toutes tes dé-
„ lices. Ne recherche rien hors de moi, ſi tu ne veux faire injure à
„ ma puiſſance, & m'offenſer, puiſque je te veux être toutes choſes.
„ Tu ſeras ſouvent livrée à la fureur de tes ennemis ; mais ne crains
„ rien : je t'environnerai de ma puiſſance, & je ſerai moi-même le
„ prix de tes victoires. Prends garde de ne te regarder jamais toi-
„ même hors de moi. Qu'aimer & ſouffrir à l'aveugle, ſoit ta devi-
„ ſe. Un ſeul cœur, un ſeul amour, un ſeul Dieu.

Ce qui ſuit fut écrit par la Sœur Marguerite de ſon propre ſang.

„ Moi chétive & miſerable néant, proteſte à mon Dieu me ſou-
„ mettre & ſacrifier à tout ce qu'il deſire de moi, immolant mon
„ cœur à l'accompliſſement de ſon bon plaiſir, ſans réſerve que de
„ ſa plus grande gloire & de ſon pur amour. Je lui conſacre & aban-
„ donne tout mon être, & tous mes momens. Je ſuis pour jamais à
„ mon bien aimé, ſa ſervante, ſon eſclave, ſa créature, puiſqu'il eſt
„ tout à moi. Son indigne épouſe Sœur Marguerite Marie, morte
„ au monde. Tout en Dieu, & rien en moi. Tout à Dieu, & rien à
„ moi. Tout pour Dieu, & rien pour moi.

Il ne faut pas prendre ces derniers mots dans une rigueur théologique. Sœur Marguerite emportée par la ferveur de ſon amour, ſemble avoir plus donné dans cette priere à la cadence & à la rime, qu'à l'exactitude. Si elle diſoit : *Tout pour Dieu, & rien pour moi.* c'étoit ſans exclure l'objet de l'eſperance chrétienne ; ſçavoir les graces de Dieu en ce monde, & le bonheur éternel dans l'autre, que nous devons déſirer pour nous-mêmes en tout état de perfection. Elle ne prétendoit exclure autre choſe que cet interêt humain de l'amour propre, qui en cherchant la gloire de Dieu, ſe recherche auſſi ſoi-même : Sœur Marguerite ne vouloit *rien* réſerver de ce vil interêt. C'eſt dans le même ſens qu'elle dit : *Tout en Dieu, & rien en moi. Tout à Dieu, & rien à moi.* Elle n'ignoroit pas que, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, les dons de Dieu deviennent par ſa grace notre propre merite : elle vouloit ſeulement, que tout ce qui étoit en elle fût tellement de Dieu, en Dieu, & pour Dieu, que la vanité & l'amour propre ne s'en appropriât rien au préjudice de la gloire de Dieu.

XXV. Elle fait profeſſion. Graces

Une vertu ſi ſublime, jointe à une mortification conſtante, à une obéïſſance aveugle, à une exacte fidélité, merita à la Novice d'être

admiſe enfin à faire ſa profeſſion le 6 Novembre 1672. Ce fut entre les mains de la Mere Marie-Françoiſe de Saumaiſe, Profeſſe du Monaſtere de Dijon, laquelle avoit été éluë cette année même Supérieure à Paray. L'on ſçait dans tout l'Ordre de la Viſitation, dans quelle réputation cette ſainte Supérieure y a vêcu, & gouverné pluſieurs Monaſteres. Ce fut ſans doute par une diſpoſition de la providence de Dieu, que pendant tout le tems de la vie de Sœur Marguerite, le Monaſtere où elle étoit fut gouverné par des Supérieures tirées de differentes Maiſons, afin que les voyes ſublimes par où Dieu conduiſoit ſa ſervante, fuſſent éprouvées en differentes manieres, & par differentes perſonnes, toutes prévenuës, autant que la prudence l'exige, contre les voyes extraordinaires; & toutes attentives à examiner avec ſoin celles de la Novice. On verra par le détail du reſte de ſa vie, avec quel ſoin & quelle diſcrétion ces Supérieures en ont uſé à ſon égard, & enfin le témoignage uniforme & non ſuſpect qu'elles ont rendu à ſa haute vertu.

ſingulieres qu'elle reçoit en ce tems-là.

Si Dieu fit part à Sœur Marguerite, dans le tems de ſa priſe d'habit, d'une effuſion admirable de ſes graces & de ſes conſolations, comme nous l'avons raconté plus haut; celles dont il la favoriſa à ſa profeſſion furent encore plus ineffables, & au deſſus de tout ce qu'on en peut écrire. Il avoit fait entendre alors à ſa ſervante, que la ſainte vêture lui tenoit lieu de fiançailles, dans le deſſein qu'il avoit de la prendre pour ſon Epouſe: ce fut à cette qualité d'Epouſe qu'il la reçut à la profeſſion, & à ce titre il l'enyvra pour ainſi dire de ſes plus douces conſolations. Une ame moins parfaite ſe fût bornée à s'abandonner à ces heureux tranſports de joie, & eût dit comme ſaint Pierre ſur le Thabor, *Seigneur, il eſt bon de reſter ici.* Mais la ſainte amante de la Croix de Jeſus-Chriſt s'allarmoit de ne ſentir que de la conſolation. Elle en fit amoureuſement une eſpece de reproche à ſon divin Epoux, qui lui fit connoître que les croix & les douceurs avoient chacunes leur tems marqué par ſa providence: qu'il vouloit qu'elle le laiſſât agir ſelon ſa volonté, & qu'elle s'abandonnât à ſa conduite ſans réſiſtance, & ſans autre vûë que de faire ce qui lui plairoit, dût-elle même être le joûet de ſon amour, & l'objet dont il diſpoſeroit auſſi abſolument, que les enfans diſpoſent ſans égard des petits objets de leur amuſement. Telle fut l'idée ſimple mais ſenſible que Dieu lui fit concevoir de la dépendance & de l'abandon qu'elle devoit avoir pour la volonté de ſon Epoux céleſte.

La grace la plus ſignalée qu'il fit alors à ſon amante, fut de la

gratifier de ſa divine préſence, d'une maniere qu'elle n'avoit pas experimentée encore. Elle le voyoit des yeux de l'ame; elle le ſentoit pour ainſi dire près d'elle. Je l'entendois beaucoup mieux, diſoit-elle, que ſi c'étoit de mes ſens corporels: car mes ſens, ajoûtoit-elle, pourroient me diſtraire & ſe détourner de cette préſence; au lieu que les ſens extérieurs ne la détournoient point de cette vûë intérieure qui occupoit ſon ame, comme la préſence d'un ami attache & tranſporte celui qui joüit des douceurs de ſa converſation.

Cette vûë continuelle imprima en elle un grand reſpect pour Dieu toujours préſent. Ce reſpect alloit juſqu'à une eſpece d'anéantiſſement intérieur & profond, ſelon lequel elle ſe regardoit comme rentrée dans le néant d'où nous ſommes ſortis, & abîmée devant celui qui l'en avoit tirée par ſa grace. Pour ſatisfaire l'impreſſion que faiſoit en elle ce ſentiment, elle auroit voulu être toûjours devant ſon Epoux, ou proſternée, ou au moins à genoux pour l'adorer. C'étoit ainſi qu'elle ſe tenoit toujours quand elle étoit ſeule dans ſa Cellule, autant que l'ouvrage qu'elle faiſoit, ou que la foibleſſe de ſa ſanté & l'obéïſſance le lui permettoient. Toute autre poſture plus commode & moins reſpectueuſe lui étoit à charge; & elle n'oſoit s'aſſeoir, que lorſqu'étant en la compagnie de quelqu'un, elle y étoit obligée par bienſéance ou par charité.

Cette divine préſence operoit encore en elle un autre effet auſſi ordinaire & auſſi ſanctifiant. La vûë de la ſainteté infinie de Dieu l'appliquoit ſans ceſſe à la connoiſſance de tout ce qui ſe rencontroit en elle de foibleſſe, de fautes, d'infidélités. Ce qu'elle reſſentoit à la vûë de ſes fautes, éclairée par la ſainteté de Dieu, étoit ſi vif, qu'en conſiderant ſon indignité, elle ne pouvoit pour ainſi dire ſe ſupporter elle-même. L'étrange confuſion dont elle étoit pénetrée, faiſoit qu'elle n'oſoit paroître & ſe montrer, que dans la neceſſité. Alors la diſpoſition de ſon eſprit étoit pareille à l'état d'un homme coupable d'un crime énorme, qui croit que tout ce qu'il rencontre va le lui reprocher, qui baiſſe les yeux, qui ne paroît qu'avec crainte, qui eſt tout interdit. Tel étoit l'état de l'humble Epouſe de Jeſus-Chriſt. Tout ce qu'on pouvoit lui faire ſentir d'injure, de reproche, de correction, ou de mépris, lui paroiſſoit juſte, & elle s'en croioit digne. Ainſi bien loin de ſe plaindre, elle en reſſentoit une ſorte de joie, puiſque ces choſes que le monde appelle des peines, contentoient l'idée qu'elle avoit d'elle-même, & l'aidoient à s'abaiſſer encore plus aux pieds de celui devant qui elle ſe comptoit pour rien.

XXVI. Ses vertus dans le Cloître. Et premierement son humilité.

Il eſt aiſé de juger par cette diſpoſition, quelle étoit l'étenduë & la profondeur de ſon humilité. C'eſt cette vertu qui fait les Saints, & qui les diſtingue de ceux qui en ont l'apparence : c'eſt cette vertu qui eſt dans les Saints la cauſe ou l'occaſion des graces les plus ſignalées. Celles que Sœur Marguerite a reçûës, quelque extraordinaires & miraculeuſes qu'elles paroiſſent, ne ſervoient qu'à augmenter les bas ſentimens qu'elle avoit d'elle-même. Elle croioit ſi ſincerement que toutes les créatures avoient droit de la traiter avec mépris, qu'elle s'affligeoit de n'en pas être pas aſſez mépriſée. Elle demandoit de bonne foi à ſes Superieures de l'humilier ſouvent ; & la preuve qu'elle le demandoit de bonne foi, c'eſt qu'on lui accordoit aiſément ce qu'elle deſiroit ſur ce point. En effet, ſes Superieures lui furent toujours très-liberales de cette ſorte de grace ; & elles en uſoient ainſi, ſoit pour s'aſſurer de plus en plus de la verité des faveurs ſurnaturelles que cette fille recevoit de Dieu, ſoit pour contrebalancer plus efficacement la vanité que ces graces pouvoient occaſionner en elle. Nous voyons par le Memoire qu'a donné une de ſes Superieures, que Sœur Marguerite auroit deſiré qu'on lui eût permis de faire aux yeux des Sœurs, de ces choſes qu'on taxe aiſément d'imperfection ou de folie, pour s'attirer par là plus de reproche ou de mépris. Elle l'auroit deſiré, & l'auroit fait pluſieurs fois, ſi cette Superieure éclairée ne lui eût fait connoître que c'étoit aller contre l'eſprit de ſaint François de Sales, qui preſcrit de *faire le bien en eſprit de ſimplicité, ſans faire le fol, ni le ſage, pour ſe faire eſtimer ou pour ſe faire mépriſer.*

Qu'on me permette de m'arrêter ici, pour conjurer les gens du monde qui liront ces merveilles, de ne point blaſphêmer ce qu'ils ignorent. Ils ne pourront les croire, parce qu'ils ne pourront les comprendre : mais qu'ils ſe ſouviennent qu'il eſt écrit, que *la ſageſſe de Dieu eſt un tréſor caché ; que les ſens humains ne peuvent y atteindre ; que l'eſprit même de l'homme ne peut concevoir ce que Dieu réſerve à ceux qui l'aiment.* 1. *Cor.* 2.

D'ailleurs les premiers prodiges de la vie de Sœur Marguerite doivent rendre croiables ceux qui ſuivent dans l'ordre des tems. Celle qui avant l'âge de douze ans pratiquoit déja les mortifications ſurprenantes que nous avons raconté ; qui vivoit dès lors avec tant de pureté & de ferveur ; à qui dans l'enfance les pratiques heroïques des vertus chrétiennes étoient familieres ; n'a-t-elle pas pû à l'âge de vingt-cinq ans être élevée à une vie intérieure ſi ſublime, qu'elle paſſe la portée des hommes ? C'eſt trop avilir les richeſſes

de la bonté de Dieu, de vouloir que ſes faveurs ſoient reglées ſur nos foibles idées. Après tout, que les Critiques commencent à chercher Dieu, à le connoître, & à l'aimer; & par ce qu'ils éprouveront alors de ſes graces conſolantes, ils apprendront à ſe former une plus juſte idée de ces faveurs plus ſublimes que Dieu, infini dans ſa liberalité comme dans ſes autres attributs, prépare aux ames ferventes & courageuſes: ils verront que ces communications admirables, dont on a vû des exemples dans la vie des Saints que l'Egliſe honore, ne ſont ni impoſſibles au Seigneur, ni indignes de ſa bonté. Revenons aux vertus de la Sœur Marguerite.

De cette profonde humilité dont j'ai parlé, naiſſoit le deſir ardent qu'elle avoit d'être cachée & oubliée de tout le monde. Le premier ſoin qu'elle eut en entrant en Religion, fut de s'interdire le ſouvenir de tout ce qu'elle avoit laiſſé au monde, & de n'entretenir avec lui aucun commerce, ni par Lettres, ni par converſation. Le Parloir lui devint bientôt ſi à charge, qu'elle le regardoit comme un lieu de ſupplice. Cette répugnance augmentant à proportion de ſon union avec Dieu; elle devint enfin ſi vive, qu'elle fit ſouvent la matiere de ſes ſacrifices les plus pénibles. Il falloit non pas une permiſſion, mais un ordre exprès de la Supérieure, pour déterminer la Sœur à aller au Parloir, ou à écrire une Lettre. Comme elle ſentoit cette extrême répugnance, elle craignoit ſouvent que cela ne l'entraînât dans quelque deſobéïſſance: ainſi ſe défiant d'elle-même & de ſon obéïſſance ſur cet article, elle ſe proſternoit devant Dieu pour lui demander humblement de ne pas permettre qu'elle manquât de fidélité à ce qui lui ſeroit ordonné ſur un point qui lui paroiſſoit ſi pénible.

Ce qui lui donnoit en partie tant d'horreur du Parloir, & de tout commerce avec le monde, c'étoient les complimens flateurs & les vaines loüanges que la politeſſe met en uſage parmi les hommes, aux dépens de la verité. Pénetrée de ſon néant & de ſes fautes, elle croioit que tout ce qu'on lui diſoit & ce qu'on lui écrivoit, où l'on montroit de l'eſtime pour elle, étoient autant de bleſſures qu'on faiſoit à la verité. Pluſieurs perſonnes, ſur la réputation de ſa ſainteté, venoient ou la voir par curioſité, ou la conſulter par eſtime, ou lui écrivoient pour en recevoir des avis; & c'étoit toujours en lui donnant des loüanges: ces loüanges & ces marques d'eſtime qui auroient flatté tout autre, étoient pour elle un ſupplice. » O mon Dieu, » diſoit-elle quelquefois à cette occaſion, armez plûtôt toutes les » fureurs de l'enfer contre moi, que les langues des créatures de

»vaines loüanges & d'applaudiſſemens : que plûtôt toutes les con-»tradictions & les confuſions viennent fondre ſur moi. Une Religieuſe du dehors lui ayant écrit avec éloge, pour la conſulter ſur quelque choſe qui lui parut peu digne de la ſainteté de la profeſſion religieuſe, elle lui répondit en ces termes. » Je ne deſire que d'être »aveugle & ignorante en tout ce qui regarde les créatures, pour »ne me ſouvenir que de cette leçon dont j'ai grand beſoin, qu'une »bonne Religieuſe doit tout quitter pour trouver Dieu, tout igno-»rer pour le connoître, tout oublier pour le poſſeder, tout faire & »tout ſouffrir pour apprendre à l'aimer ; & je vous aſſure qu'il ne »faut point un moindre engagement que celui de l'obéïſſance, pour »m'engager à vous répondre.

L'amour de l'humiliation & de la vie cachée lui faiſoit demander à Dieu quelquefois, qu'il l'effaçât de la mémoire de toutes les créatures, ou bien qu'il fît connoître à tout le monde ſes ingratitudes, ſes péchés & ſes défauts avec toute leur difformité, afin qu'on ne penſât à elle que pour en concevoir de l'horreur & du mépris. Elle lui demanda particulierement avec beaucoup d'inſtance, qu'il lui plût de cacher tellement toutes les graces dont il l'honoroit, qu'il n'en laiſsât paroître que ce qui pourroit l'anéantir & tourner à ſa confuſion. C'eſt ce que notre Seigneur lui accorda, comme nous le verrons dans la ſuite ; & la Superieure à qui la jeune Profeſſe avoit rendu compte de la demande qu'elle avoit faite à ſon Epoux, & de la promeſſe qu'elle en avoit tirée à ce ſujet, ne pouvoit ſe laſſer d'en admirer l'execution, dans les occaſions où ce qui auroit dû procurer à Sœur Marguerite la vénération de tout le monde, ne ſervoit qu'à lui attirer des reproches & des confuſions.

XXVII. On l'oblige malgré elle à écrire les graces qu'elle avoit reçûës depuis ſon enfance. Combien elle ſouffrit en cette occaſion.

Obligée de rendre compte des graces ſingulieres qu'elle recevoit de Dieu, ou à ſes Superieures, par fidélité à la Regle, ou aux Confeſſeurs pour les conſulter, elle le faiſoit toujours avec crainte que ce récit ne lui attirât quelque eſtime. Auſſi avoit-elle ſoin de le mêler de l'aveu ſincere & humble de tout ce qui lui paroiſſoit avoir été en elle infidélité, ingratitude ou péché. Elle prenoit un extrême ſoin d'engager au ſecret, ceux à qui elle étoit obligée de faire connoître ce qui ſe paſſoit en elle. Elle exigeoit qu'on brûlât les Lettres & les Ecrits dans leſquels, pour obéïr, elle racontoit les merveilleuſes communications qu'elle éprouvoit de la part de Dieu. Ces ſoins ont été communément inutiles : la plûpart de ces petits Mémoires & de ſes Lettres ont été gardés par ſes Superieures. Elles ont crû être moins redevables à l'humilité de la Sœur Marguerite,

qu'à la gloire de Dieu & à l'édification du prochain. C'eſt en effet contribuer à l'un ou à l'autre, que de manifeſter les graces ſingulieres de la miſericorde du Sauveur envers ſon Epouſe.

Ce fut en partie dans cette vûë, & en même tems pour examiner plus mûrement, & reconnoître plus ſûrement ſi c'étoit l'eſprit de Dieu qui conduiſoit Sœur Marguerite, qu'un de ſes Directeurs l'obligea ſur la fin de ſa vie, par un commandement exprès, de mettre par écrit le recit des graces qu'elle avoit reçûës de Dieu depuis ſon enfance. On ne peut exprimer quelle affliction & quelle confuſion cet ordre lui donna : ſes répugnances furent ſi vives, que malgré l'exactitude de ſon obéïſſance, elle differa quelque tems de faire ce qu'on exigeoit d'elle. Notre Seigneur lui en fit lui-même des reproches ; & comme elle croioit s'excuſer ſur l'impoſſibilité où elle ſeroit de ſe ſouvenir de tout ce qui s'étoit paſſé en elle depuis tant d'années, *Ne ſçais-tu pas*, lui dit-il, *que je ſuis la mémoire éternelle de mon Pere, dans laquelle l'avenir comme le paſſé ſont comme le préſent ?* Et comme ayant commencé d'écrire, elle héſitoit encore, *Pourſuis, ma fille*, lui dit-il, *pourſuis, il n'en ſera ni plus ni moins par tes répugnances : il faut que ma volonté s'accompliſſe.* Il lui découvrit en même tems quels étoient ſes deſſeins, en lui faiſant faire ce commandement par ſon Confeſſeur. » C'eſt premierement, lui dit-il, pour te faire voir que je me joüe » de toutes les précautions que tu as priſes pour cacher la profu- » ſion des graces dont j'ai enrichi une auſſi miſerable créature ; & » que je veux rendre ces précautions inutiles. Secondement, je veux » t'apprendre que tu ne dois pas t'approprier ces graces qui ſont pré- » parées auſſi pour d'autres : je veux me ſervir de ton cœur, comme » d'un canal, pour les répandre dans les ames, ſelon mes deſſeins. » Troiſiémement, je veux faire voir que les graces que je t'ai fai- » tes peuvent ſouffrir toute ſorte d'examen & d'épreuve ; & que je » ſuis fidelle dans mes promeſſes, & la verité éternelle qui ne peut » mentir. Il lui diſoit encore : Pourquoi refuſe-tu d'obéïr à ma voix, » & mettre par écrit ce qui vient de moi, & non de toi qui n'y as de » part qu'une ſimple adhérence ? Conſidere ce que tu es, & ce que » tu merite, & tu pourras connoître d'où vient le bien que tu poſ- » ſede.

La Religieuſe obéït donc à l'ordre de Dieu : mais ce fut avec un deſir preſſant de s'humilier elle-même dans ce récit qu'on lui preſcrivoit, & d'empêcher par l'aveu ſincere qu'elle y feroit, de ce qu'elle appelloit en elle des abus & des crimes, qu'on ne pût en le liſant concevoir d'elle quelque eſtime. » O mon Seigneur, diſoit-elle à Dieu

» Dieu à ce ſujet, accordez-moi au moins la grace de mourir plû-
» tôt que de mettre ici autre choſe que ce qui vous peut donner de
» la gloire, & à moi de la confuſion; & que ce récit même ne ſoit
» vû de perſonne, que de celui que vous voulez qui l'examine, afin
» que cet Ecrit ne m'empêche pas de demeurer enſevelie dans un éter-
» nel oubli & mépris des créatures. O mon Dieu, donnez cette
» conſolation à votre pauvre eſclave.

Dans une Lettre qu'elle écrivoit à ce même Directeur qui avoit exigé d'elle une obéïſſance ſi pénible à ſon humilité, elle diſoit encore: » Je ſuis donc obligée, mon Révérend Pere, au commande-
» ment que vous m'avez fait, de vous dire les graces que mon Sauveur
» me fait, & dont je ne voudrois jamais parler. Je n'y penſe jamais,
» que je ne ſouffre des peines étranges, à la vûë de mes ingratitudes.
» Elles m'auroient déja précipitée dans les enfers, ſi la miſericorde
» de mon divin Sauveur ne deſarmoit ſa juſtice à mon égard; & à
» vous dire ma penſée, je ne fais jamais reflexion à ces grandes gra-
» ces, que je n'apprehende qu'après m'être trompée moi-même, je
» ne trompe encore ceux à qui je ſuis obligée d'en parler. Je demande
» ſans ceſſe à Dieu qu'il me faſſe la grace d'être inconnue, anéan-
» tie & enſevelie dans un éternel oubli; je regarderois cette grace
» comme plus grande que toutes celles qu'il m'a faites.

Ces humbles deſirs n'ont point été exaucés, comme nous l'avons dit: Dieu a voulu que les tréſors qu'il avoit mis dans cette ſainte fille, fuſſent manifeſtés après ſa mort. Le cahier écrit de ſa propre main eſt reſté en celles de ſes Supérieures, & on le garde précieuſement dans le Monaſtere de Paray. J'ai eu le bonheur de le garder pendant un tems ſuffiſant, pour en extraire tout ce qui étoit néceſſaire à cette Vie, & à l'édification du lecteur. En le liſant, j'ai admiré tout à la fois, & la profuſion des graces admirables dont Dieu a comblé cette ſainte Religieuſe, & les attentions de cette humble ſervante de Dieu à faire valoir en toute occaſion, à exagerer même, pour ainſi dire, ſes réſiſtances & ſes fautes. Le ſtile ſimple, naïf, humble & plein d'onction qui paroît dans cet Ecrit, montre quel étoit l'eſprit dont cette fille étoit animée. La grace & l'opération ſurnaturelle de Dieu s'y font connoître ſenſiblement; & quand on n'auroit ni les miracles évidens que Dieu a operé par cette vertueuſe fille, ni l'accompliſſement des prophéties qu'elle a faites, ni le témoignage conſtant de tant de perſonnes éclairées qui ont reconnu ſa ſainteté; le ſtile ſeul de cet Ecrit feroit ſentir aux moins crédules la vertu héroïque de celle qui l'a dreſſé. C'eſt ainſi que la

lumiere ſe manifeſte elle-même, & qu'elle n'a pas beſoin d'un ſecours étranger pour être apperçûë.

XXVIII. Son obéïſſance. Leçons que Dieu lui donne ſur cette vertu.

Une fille ſi humble ne pouvoit être que parfaitement obéïſſante. Ces deux vertus, l'obéïſſance & l'humilité, ſont ſœurs, & ſont inſéparables: auſſi la vertu d'obéïſſance a-t-elle égalé celle de l'humilité dans la Sœur Marguerite. C'eſt par l'obéïſſance qu'on connoît ſûrement ſi l'eſprit qui conduit les ames par des voyes ſi ſublimes, eſt véritablement l'eſprit de Dieu, & ſi il n'y a ni hypocriſie, ni illuſion du démon, ni imagination d'un cerveau plein d'orgueil. Auſſi n'épargna-t-on pas Sœur Marguerite ſur cet article: l'on mit ſon obéïſſance à toute ſorte d'épreuves, & cela dans tout le cours de ſa vie; & cette obéïſſance ne s'eſt jamais démentie. Ses Superieures la trouvoient toûjours pleine d'une ſoumiſſion aveugle à leurs volontés, d'une ſoumiſſion jointe à une défiance continuelle de ſes propres lumieres; ou s'il lui échappoit de manquer à cette obéïſſance, même dans le ſecret, elle étoit la premiere à s'en accuſer & à s'en humilier: auſſi diſoit-elle avec tranſport, que rien ne lui paroiſſoit ſi horrible dans la maiſon de Dieu, qu'une Religieuſe volontaire.

Toutes ſes Superieures ont rendu l'une après l'autre, témoignage à cette obéïſſance parfaite: elles ont crû même devoir le laiſſer par écrit, pour la ſûreté & l'inſtruction de celles qui leur ſuccederoient. Une entr'autres s'eſt reprochée à elle-même la trop grande dureté dont elle croioit avoir uſé à ſon égard. Elle s'étoit cruë obligée de ne point ménager cette fille, pour l'éprouver plus ſûrement; & elle a avoüé qu'elle n'avoit jamais trouvé la moindre réſiſtance dans cette Religieuſe également obéïſſante & humble. Voici ce qu'elle en a écrit après la mort de la ſervante de Dieu, à une Religieuſe de la Maiſon de Paray.

Lettre de la Mere Greffier à la Sœur Des Ecures Religieuſe de Paray. A S[illegible] en Auxois le 5. Novembre 1650.

» N'en doutez point, ma très-honorée & très-aimée Sœur, que je » n'aye pris une très-grande part à la très-grande perte que votre che- » reCommunauté a faite d'une fille que j'ai toujours eſtimée une ame » d'élite, & un canal des graces de Dieu en faveur des ames qui s'en » voudroient aider. Je m'eſtime heureuſe, que Dieu lui ait mis dans » le cœur tant de bonté pour moi. Ce n'eſt ni mes douceurs, ni mes » ſupports pour elle qui m'avoient attiré ce bien. Je voyois que no- » tre Seigneur la vouloit preſque toujours à la moiſſon de la myr- » rhe; & ſoit pour ſatisfaire cette ſainte fille qui ne reſpiroit que » le mépris & la ſouffrance, ſoit auſſi pour la mettre à l'épreuve, je » lui ai donné ſouvent lieu de contenter ſon appétit de mortifica- » tion, en ſorte que toujours mon eſtime & ma pitié prenoit en moi

» fortement ſon parti, contre ma propre conduite à ſon égard. Mais » de quelle maniere que j'aye traité ſa confiance, & improuvé ſes » manieres, jamais je ne lui ai vû la moindre altération contraire » à la ſoumiſſion, au profond reſpect, & à la charitable dilection qu'el- » le croioit me devoir, non ſeulement comme à ſa Superieure, mais » encore comme à ſa bonne mere; & jamais je ne l'ai vûë dans au- » cun ſentiment pour le prochain tant ſoit peu oppoſé à la parfaite » charité, quelque contrarieté ou marque de mépris qu'elle en re- » çût. Vous ſçavez que tout cela ne lui a pas manqué, Dieu le per- » mettant ainſi pour ſa ſanctification. Je la croi très-heureuſe & très- » hautement placée dans le Ciel.

C'étoit Dieu lui-même qui preſcrivoit cette obéïſſance entiere, aveugle, univerſelle à ſa ſervante envers ſes Superieures. Il exigeoit d'elle qu'elle leur ſacrifiât non ſeulement ſa propre volonté, mais même ſes lumieres & ſon jugement: bien plus, quelque choſe qu'il lui ordonnât, il ne vouloit point que ce fût contre les regles ordinaires de l'obéïſſance, & il exigeoit qu'elle ſoûmit même à ſa Superieure, les lumieres divines dont il la favoriſoit. Voici ce qu'elle en a écrit. » Quoique mon divin Sauveur ſe ſoit rendu mon maître & » mon directeur, il ne veut pourtant pas que je faſſe rien de tout » ce qu'il m'ordonne, ſans le conſentement de ma Superieure, à la- » quelle il veut que j'obéïſſe, pour ainſi dire, plus exactement qu'à » lui-même. Ce qu'il m'enſeigne particulierement, eſt de me défier » de moi-même, comme du plus cruel & du plus puiſſant ennemi » que je puiſſe avoir: mais que ſi je mets toute ma confiance en lui, » & que j'aye une parfaite obéïſſance, dépendant en toutes choſes » de la volonté de mes Superieures, il m'en défendra. De plus, il » me défend de me jamais troubler de quoi que ce ſoit qui puiſſe » arriver, regardant tous les évenemens de la vie, quels qu'ils ſoient, » dans l'ordre de ſa providence & de ſa volonté, laquelle peut quand » il lui plaît tourner toutes choſes à ſa gloire. Une fois me trouvant » dans un emploi qui m'ôtoit ſouvent le loiſir de faire l'oraiſon avec » la Communauté, cela excita en mon eſprit un jour de Pâques un » petit mouvement de chagrin; j'en fus auſſi-tôt repriſe par mon di- » vin maître, me diſant: *Sçache que l'oraiſon de ſoumiſſion & de ſacri-* » *fice m'agrée plus que la contemplation, & que toute autre ſpéculation,* » *quelque ſainte qu'elle paroiſſe.* Cela imprima en moi une ſi grande » paix, que depuis ce tems-là je n'ai plus ſenti de peine à tout ce que » mes Superieures vouloient de moi.

Une autre fois il lui donna cette inſtruction qui doit effrayer les

ames religieuſes qui négligent l'obéïſſance, qui eſt cependant la vertu eſſentielle de leur état. » Ecoute bien ces paroles de la bouche » de la verité. Tous Religieux ſéparés & deſunis de leurs Superieurs, » doivent ſe regarder comme des vaſes de réprobation, dans leſ- » quels toutes les bonnes liqueurs ſont changées en corruption, » où le divin ſoleil de la grace venant à darder ſes rayons, » il y opere l'effet que le ſoleil qui donne ſur la bouë. Ces ames ſont » rejettées de mon cœur. Plus elles tâchent d'en approcher par le » moyen des Sacremens, oraiſons & autres exercices, plus je m'é- » loigne d'elles, par l'horreur que j'en ai: elles iront d'un enfer en » l'autre. C'eſt cette deſunion qui en a tant perdu, & qui en perdra » bien davantage dans la ſuite; puiſque tout Superieur tient ma pla- „ ce, ſoit qu'il ſoit bon ou mauvais. C'eſt pourquoi l'inférieur qui „ penſe le heurter, ſe fait à lui-même autant de bleſſures mortelles. „ C'eſt en vain qu'il gémira à la porte de ma miſericorde; il ne ſera „ point écouté, ſi je n'entends la voix de ſon Superieur.

Elle n'étoit tentée de manquer à l'exactitude de l'obéïſſance, que lorſqu'il étoit queſtion de contenter ſon deſir de ſouffrir: alors il eſt arrivé quelquefois, que ſon amour pour la mortification la portoit, non à violer les ordres de ſa Superieure, mais à ne pas attendre ſa permiſſion pour ſe mortifier. Son divin maître l'en reprit encore ſéverement. „ Tu te trompes, lui dit-il un jour, en pen- „ ſant me plaire par ces ſortes d'actions ou de mortifications, dont „ la propre volonté ayant fait choix, elle fait plûtôt plier la vo- „ lonté des Superieurs que d'en démordre. Sçache que je rejette tout „ cela, comme des fruits corrompus par la propre volonté, la- „ quelle m'eſt en horreur dans une ame religieuſe. J'agrée plus qu'el- „ le prenne ſes commodités par obéïſſance, que de s'accabler d'au- „ ſtérités & de jeûnes par ſa propre volonté.

La Sœur Marguerite n'avoit pas encore reçû cette leçon, lorſqu'elle entreprit un jour, dans les commencemens de ſon Noviciat, de prolonger une pénitence par delà le terme qu'on lui avoit preſcrit. Dieu lui dit alors, comme en colere: *Ce que tu as fait juſqu'ici, c'eſt pour moi: Ce que tu fais maintenant, c'eſt pour le Démon.* Une autre fois faiſant encore la même pénitence pour les ames du Purgatoire, & la faiſant avec la même infidélité, ces ames ſouffrantes parurent l'environner, ſe plaignant qu'elle frappoit ſur elles, & que ſa pénitence mal reglée aggravoit leurs peines. Ces avertiſſemens la firent réſoudre à ne paſſer jamais les bornes d'une obéïſſance exacte. On verra dans le reſte de ſa vie, combien elle fut fidelle à cette réſolution.

Il ſuffira d'ajoûter ici, pour faire connoître quelle étoit en elle la perfection de la vertu d'obéiſſance, qu'elle regardoit comme autant de loix & de préceptes les plus petites obſervances marquées dans les Regles de la Communauté; & qu'elle ſe fit dès ſon entrée, une loi inviolable de les garder toute ſa vie avec une extrême exactitude. Elle les garda en effet ſi bien & ſi fort à la lettre, qu'on eût pû dire que quelquefois il y avoit de l'excès, s'il en peut être dans la ſimplicité de l'obéïſſance. A l'inſtant que la cloche commençoit à ſonner, elle interrompoit ſubitement tout ce qu'elle faiſoit, pour obéïr à l'ordre de Dieu que la cloche lui marquoit; & cette fidélité, que les anciens Peres du déſert recommandoient avec ſoin, & qu'on rapporte d'eux avec éloge, ſe renouvelloit chaque jour pluſieurs fois dans la perſonne de Sœur Marguerite: laiſſer imparfaite une ſyllabe ou une lettre à demi formée, couper un mot dans la converſation au moment que la cloche l'interrompoit, étoit pour elle des pratiques journalieres & d'habitude. L'attention à l'obéïſſance l'occupoit ſi fort, que ſouvent elle oublioit de faire en même tems attention à d'autres choſes qui auroient dû la fixer. Ces oublis lui attiroient des railleries fréquentes de la part des Religieuſes imparfaites qui aiment à trouver en faute celles dont elles n'imitent pas la régularité: quelquefois auſſi ces oublis lui attiroient des corrections ſéveres de la part des Supérieures & des Officieres. Alors elle ne ſçavoit ce que c'étoit que de s'excuſer ou de ſe juſtifier: elle convenoit toujours d'avoir tort, & s'en humilioit profondément. D'ailleurs, toute humiliation ou contradiction qui lui arrivoit pour avoir pratiqué l'obéïſſance trop à la lettre, lui paroiſſoit plus précieuſe que toute autre, & elle les regardoit comme une récompenſe qu'elle recevoit de Dieu.

XXIX. Son amour pour la pauvreté.

De toutes les obſervances de la Maiſon, celles pour leſquelles elle avoit plus d'attrait, étoient le ſilence & la pauvreté. Unie continuellement à Dieu, il lui étoit plus difficile de s'en détourner pour s'entretenir avec ſes Sœurs, qu'il ne l'eſt à une ame diſſipée de retenir ſa langue. Quand elle étoit obligée de converſer, ce n'étoit que de Dieu dont elle parloit: tout autre entretien de choſes vaines la faiſoit ſouffrir. Elle s'humilioit encore cependant de cette diſpoſition même, quelque ſainte qu'elle fût, & elle diſoit quelquefois: » De grande » parleuſe que j'étois, je ſuis devenuë ſi ignorante que je ne ſçais plus » rien; je ne ſçais pas même que dire: je ne puis non plus rien ap» prendre. Cependant, ajoûtoit-elle, je ne deſire apprendre autre » choſe que Jeſus crucifié.

Pour ce qui eſt de la pauvreté, elle la pratiqua toute ſa vie, ſelon

la perfection de cette vertu. D'abord en ſe faiſant Religieuſe, elle refuſa une penſion viagere que ſes parens vouloient lui aſſurer : Elle regarda cette reſſource avec horreur, comme étant contraire & à la pratique de la vraye pauvreté, & à celle de la confiance en la providence de Dieu. Elle ne ſe bornoit pas à ne rien poſſeder, elle croyoit qu'il étoit de ſon état de ſentir & de porter les incommodités de la pauvreté, & de les porter ſans plainte : auſſi étoit-elle toujours contente de tout ce qu'on lui donnoit pour ſes habits, pour ſa nourriture, pour les petits meubles de ſa chambre : elle recevoit avec reconnoiſſance tout ce qu'on lui préſentoit en maladie comme en ſanté, & le regardoit comme une grace qui ne lui étoit pas dûë : & quand elle manquoit de quelque choſe, elle en portoit en paix la privation, diſant que l'état des pauvres, c'eſt de manquer des commodités de la vie ; & que la diſpoſition des pauvres volontaires, qui ont fait choix de la pauvreté par amour pour Jeſus-Chriſt, c'eſt d'aimer à éprouver les inconvéniens & les peines de cette condition. *Ce n'eſt pas être véritablement pauvre*, ajoûtoit-elle, *que d'en avoir fait vœu, & de ne manquer de rien.* Delà venoit que quand elle avoit la liberté du choix, ſon penchant la portoit toujours vers ce qu'il y avoit de pire, de plus uſé, de plus mauvais, ſoit dans les habits, ſoit dans les meubles & les autres choſes qui étoient à ſon uſage.

L'eſprit de pauvreté la rendoit laborieuſe au deſſus de ſes forces & de ſa ſanté ; & l'on étoit ſurpris de voir, qu'avec une ſanté ſi foible & un ſi grand goût pour l'oraiſon, elle pût achever tous les ouvrages dont elle étoit chargée dans ſes emplois : les Religieuſes diſoient entr'elles à ce ſujet, qu'il falloit que ſon bon Ange fît la meilleure partie de ſon ouvrage. Le vrai ſecret qu'elle avoit pour en venir à bout, c'eſt qu'elle ne perdoit aucun moment ; & quand elle n'étoit pas en prieres, elle avoit toujours quelque ouvrage entre les mains : elle le portoit même au Parloir, ſe croyant obligée en qualité de pauvre, à gagner ſa vie de ſon travail. Elle joignoit à ce penchant pour le travail, une grande charité pour ſoulager les autres dans le leur : elle alloit quelquefois s'offrir aux Sœurs de la cuiſine, pour les aider à porter le bois, laver la vaiſſelle, & partager avec elles les miniſteres les plus fatiguans, & elle a conſervé cette pratique toute ſa vie. Lors même qu'elle fut Aſſiſtante, elle s'exerçoit encore, quand l'occaſion ſe préſentoit, aux mêmes miniſteres, & elle recherchoit avec empreſſement ces ſortes d'ouvrages, dont l'eſprit de charité & celui de la ſainte pauvreté ſembloient ſe diſputer le merite.

XXX. Son amour pour N.S. Jesus-Christ.

Si l'obéïſſance fut une preuve aſſurée de la verité des graces extraordinaires que Sœur Marguerite recevoit de Dieu, un amour ardent pour notre Seigneur Jeſus-Chriſt en fut le fruit. Cet amour étoit tendre, généreux, compatiſſant, continuel, héroïque; il eut en un mot toutes les qualités les plus raviſſantes, & les affections les plus vives. Cet amour avoit commencé, pour ainſi dire, avec ſa vie. Nous avons vû comment dès ſon enfance elle étoit épriſe de cet amour ardent, avant que de ſe connoître elle-même: il ne fit qu'augmenter dans les differens états de ſa vie, & il fut encore plus vif & plus tendre lorſqu'elle ſe fut conſacrée à Jeſus-Chriſt dans la Religion, & qu'elle y reçut la qualité de ſon épouſe. C'eſt cette qualité qu'elle rempliſſoit par toute la vivacité des ſentimens & des affections dont ſon cœur étoit capable. Je n'entreprends pas de les décrire, il faudroit un Séraphin pour en parler dignement; il faudroit encore inſerer ici tout ce qui nous eſt reſté des Lettres & des Ecrits de cette vertueuſe fille: tout y reſpire ces divins tranſports qui ne pourroient être décrits que par quelqu'un qui les éprouveroit lui-même dans le même degré. Cependant elle étoit inquiete ſur ſon amour même: elle craignoit de ne pas aimer aſſez: elle s'en affligeoit devant Dieu; elle s'en accuſoit devant ſes Confeſſeurs & ſes Supérieures, & tous ſes déſirs ne tendoient qu'à aimer encore plus un Dieu dont l'amour pour nous eſt infini comme ſon être, & qui mériteroit d'être aimé dans la même meſure qu'il nous aime. Rien n'eſt plus tendre, ni plus héroïque que ce que la Sœur Marguerite en écrivoit un jour au Directeur de ſa conſcience. „ Je ne „ ſçai, diſoit-elle, ſi je me trompe; mais il me ſemble que mon grand „ plaiſir ſeroit d'aimer mon aimable Sauveur d'un amour auſſi ar„ dent que l'eſt celui des Séraphins. Mais je ne ſerois pas fâchée, ce „ me ſemble, que ce fût dans l'enfer même que je l'aimaſſe. La „ penſée que j'ai qu'il y aura un lieu dans le monde, où pendant „ toute l'Eternité un nombre infini d'ames rachetées par le ſang „ précieux de Jeſus-Chriſt n'aimeront nullement cet aimable Ré„ dempteur; cette penſée, dis-je, m'afflige quelquefois juſqu'à l'ex„ cès. Je voudrois, mon divin Sauveur, ſi c'étoit votre volonté, „ ſouffrir tous les tourmens de l'enfer, pourvû que je vous aimaſſe „ autant qu'auroient pû vous aimer dans le Ciel tous les malheureux „ qui ſouffriront toujours, & qui ne vous aimeront jamais. Quoi! „ eſt-il poſſible qu'il y ait un lieu dans le monde, où pendant toute „ l'Eternité Jeſus-Chriſt ne ſoit point aimé? En verité ſi l'on ſça„ voit le déſir que j'ai par amour pour Jeſus-Chriſt, de ſouffrir &

„ d'être mépriſée, je ne doute pas que la charité ne portât tout „ le monde à me ſatisfaire en ce point.

De cet amour ardent naiſſoit comme naturellement, le plaiſir qu'elle avoit de s'entretenir avec Dieu. Toute ſorte de tems, de lieux, d'occupations lui en fourniſſoit l'occaſion, ou lui en laiſſoit toûjours la facilité, parce que par tout elle ſentoit ſa préſences, & lui adreſſoit ſes affections. Cependant elle avoit plus d'attrait pour s'entretenir avec Dieu dans l'Egliſe, où il eſt préſent d'une maniere particuliere. Elle ne trouvoit rien de comparable au bonheur d'y être aux pieds de Jeſus-Chriſt, qui par amour pour nous réſide réellement ſur nos autels dans le ſaint Sacrement : ce miracle de l'amour de Jeſus pour les hommes, excitoit dans ſon cœur de vifs tranſports de reconnoiſſance & d'amour. Toute ſa conſolation étoit de reſter à l'Egliſe devant cet auguſte Sacrement : elle y paſſoit tous les momens qu'el le avoit libres ; & noſtre Seigneur l'attiroit ſi puiſſamment à ce ſaint lieu, qu'elle ſentoit en elle une peine inexplicable, lorſquelle réſiſtoit tant ſoit peu à cet attrait interieur. Elle ſouffroit auſſi, lorſqu'il falloit qu'elle ſortît pour aller à d'autres emplois : il lui ſembloit qu'on diviſoit ſon cœur ou qu'on le déchiroit, lorſqu'on la retiroit de devant cet objet de ſon amour. Elle s'adreſſoit alors à ſon divin Epoux, pour le prier avec tendreſſe de venir avec elle où l'obéïſſance l'appelloit, & de ne la point quitter, puiſqu'elle ne le quittoit que pour lui obéïr & lui plaire.

XXXI. Son attrait pour l'oraiſon. Elle y paſſe des nuits entieres ſans ſe mouvoir.

Comme dans les jours de fêtes elle n'étoit point occupée par le travail commun de la maiſon, elle paſſoit dans l'Egliſe la journée preſque entiere ſans ſe laſſer, ſans même rien relâcher du profond recueillement interieur & exterieur, ou pour mieux dire de l'anéantiſſement où elle paroiſſoit être ; toûjours à genoux, les mains jointes, le corps immobile & ſans appui, nonobſtant ſes grandes infirmités & la foibleſſe où ces infirmités la réduiſoient ordinairement. Dans cette ſainte occupation, un coup d'œil, une diſtraction d'un moment, une poſture un peu plus commode ou moins génante, étoient pour elle des crimes énormes dont elle s'accuſoit avec de vifs ſentimens d'humilité & de confuſion. Elle croyoit devoir les expier par des pénitences qu'elle demandoit à ſa Superieure ; & elle lui racontoit ces fautes avec la même vivacité que l'indignation inſpire aux perſonnes peu charitables, lorſquelles racontent les fautes d'autrui & qu'elles les exagerent. Elle a rapporté elle-même ce qui lui avoit appris à regretter ſi vivement ces ſortes de fautes, que notre peu de foi nous fait appeller legeres. » Mon divin maître, dit elle,

„ elle, n'a point ceſſé de me reprendre par lui-même de mes fautes, „ & de m'en faire connoître la laideur. Mais ce qui lui déplaît extra- „ ordinairement, & dont il me reprend toûjours d'une maniere plus „ ſevere, c'eſt le défaut d'attention & de reſpect devant le ſaint Sa- „ crement, ſur tout dans le tems de l'Office & de l'Oraiſon. Helas! „ de combien de grandes graces me ſuis je privée pour lors, par une „ diſtraction, par un coup d'œil jetté par curioſité, par une poſture „ quelquefois un peu plus commode & moins reſpectueuſe? La dou- „ leur que je reſſentois dès que je m'appercevois que je lui avois dé- „ plû en quelque choſe, m'obligeoit d'aller promptement deman- „ der quelque pénitence. Car ce divin Sauveur m'a fait connoître „ pluſieurs fois, que la plus petite pénitence faite par obéïſſance, „ lui étoit plus agreable que les plus grandes auſterités de mon choix. Ce qui ſuit dans le même Ecrit, regarde l'obéïſſance, & fait connoî- tre les idées pures que Dieu inſpiroit à ſa ſervante ſur la pratique de cette vertu. Je vais continuer de le tranſcrire, pour ne rien omet- tre des inſtructions ſalutaires que cette ſainte Religieuſe recevoit de Dieu. Elle continüe: „ Auſſi je puis aſſurer que mon divin Sauveur » me l'a redit cent fois, qu'il n'eſt rien qui nuiſe davantage à une » perſonne religieuſe, que le défaut d'obéïſſance, pour petit qu'il » paroiſſe, ſoit aux Superieurs ou aux Regles; & la moindre replique » en ce point, avec quelque marque de répugnance, eſt un défaut » inſupportable aux yeux de Dieu.„ Telle étoit la perfection de l'o- béïſſance de la ſœur Marguerite, & la ſource où elle l'avoit puiſée. Je reviens à ce qui regarde ſa religion envers Dieu & notre Seigneur Jeſus Chriſt.

Un Jeudi ſaint, peu de jours après qu'elle fut ſortie d'une grande maladie, & lorſqu'elle éprouvoit encore la langueur d'une convale- ſcence imparfaite, elle demanda à la Superieure la permiſſion de paſ- ſer la nuit entiere devant le S. Sacrement. Il n'y avoit nulle appa- rence qu'elle pût y reſter; mais ſa ferveur lui faiſoit oublier ſa foi- bleſſe. La Superieure lui permit ſeulement d'y reſter depuis ſept heu- res & demie du ſoir juſqu'à l'heure du coucher. C'étoit déja beau- coup pour une perſonne foible; mais c'étoit trop peu pour conten- ter l'ardeur de Sœur Marguerite. Elle preſſa la Superieure: elle l'aſ- ſura que Dieu lui donneroit des forces, & qu'elle n'en ſeroit point incommodée. Elle lui ajoûta qu'elle devoit y être une partie du tems pour elle-même, & l'autre pour les ames du Purgatoire, pour leſ- quelles elle ſe ſentoit preſſée de prier & de ſouffrir extraordinaire- ment. Enfin les ſollicitations l'emporterent ſur la diſcrétion, & la Su-

perieure consentit à son désir. Sœur Marguerite se rendit au Chœur à sept heures & demie : de ce moment jusqu'au lendemain elle demeura à genoux, les mains jointes, sans appui & sans mouvement; & lorsque la Communauté se rassembla le Vendredi matin à l'heure de Prime, elle prit tranquillement sa place au Chœur avec les autres, sans paroître ni épuisée ni lassée.

Mais si son recueillement exterieur fut étonnant, ce qui se passa dans son ame pendant cette nuit le fut encore plus. Sa Superieure lui en demanda compte, & la Sœur lui dit simplement qu'elle avoit eu beaucoup à souffrir avec notre Seigneur : qu'il lui avoit fait la grace de la faire entrer en participation des douleurs de son agonie au Jardin des olives, & qu'il lui sembloit à tout moment dans cet état, que son ame alloit s'arracher de son corps ; mais que Dieu & son amour l'avoit soutenuë.

Ce ne fut pas la seule fois qu'elle passa ainsi devant le saint Sacrement la nuit entiere du Jeudi saint. Depuis qu'on lui eut accordé cette permission, elle la demandoit tous les ans, & elle faisoit si bien qu'elle l'obtenoit ordinairement ; enforte que cette pratique qui semble passer les bornes des forces humaines, sur tout dans une personne infirme, devenoit sa pratique ordinaire dans ce saint jour. Les Religieuses qui venoient la nuit à differentes heures pour adorer le saint Sacrement, étoient témoins de la constance de Sœur Marguerite dans son oraison : quelques-unes même l'ont épiée à diverses fois, pour voir si elle ne changeoit pas de posture, & si elle ne se donnoit pas quelque soulagement quand elle étoit seule ; & toutes ont été témoins de la constance immobile avec laquelle cette fervente fille passoit toute la sainte nuit ; & elles l'ont declaré dans leurs dépositions, lorsque par ordre de Monseigneur l'Evêque d'Autun on fit en mil sept cent quinze une information juridique des vertus de la servante de Dieu.

Deux d'entre ces Religieuses rapportent une circonstance dont le récit ne sera pas moins édifiant, & sera peut-être plus utile, en tant que *l'obéïssance*, selon le langage de l'Ecriture, *l'emporte sur les sacrifices, & leur est préferable.* Une jeune Religieuse voulant éprouver si la vanité ou la singularité n'avoit point de part à cette pratique, demanda permission à la Superieure d'aller au milieu de cette sainte nuit interrompre l'oraison de Sœur Marguerite. En consequence de la permission qu'elle en obtint, elle alla lui dire tout bas : *Notre Mere vous mande de vous aller chauffer.* La servante de Dieu n'hésita pas un instant d'obéïr : elle alla sur le champ au chauffoir commun, y resta

un quart d'heure, & revint enſuite reprendre ſa place devant le S. Sacrement.

Une autre fit encore la même épreuve l'année ſuivante, & la fit de ſon chef, ſans en avoir d'ordre de ſa Superieure, ainſi qu'elle l'a avoüé en dépoſant de ce fait. La charité empêcha Sœur Marguerite de ſe défier de celle qui lui annonçoit de la part de la Superieure, un ordre que la Superieure n'avoit pas donné, & elle obéït avec la même promptitude.

Une troiſiéme a raporté dans ſa dépoſition, que la curioſité la porta un jour à dire à la ſervante de Dieu: „ Ma ſœur, comment pou» vez-vous faire pour demeurer ſi long-tems dans une poſture ſi fati» guante? A quoi Sœur Marguerite répondit confidemment: „ Je » ne ſçai point ſi j'ai un corps dans ce tems-là: les ſouffrances de Je» ſus Chriſt m'occupent ſi fort, que je ne puis ſonger à autre choſe.

Ces exercices ſi ſaints & ſi pénibles, auxquels Sœur Marguerite s'adonna dès les commencemens de ſa vie Religieuſe, firent craindre qu'elle n'alterât encore plus ſa ſanté, déja fort affoiblie par les auſterités de ſa jeuneſſe. On la preſſoit de ſe moderer, ou de prendre du ſoulagement. Quelquefois la jalouſie ſe mêloit avec la charité, ou ſe couvroit de ſes apparences, pour lui faire des leçons ameres de diſcretion & de prudence. Les Religieuſes imparfaites lui faiſoient reproche de ce qu'elle vouloit paſſer pour plus dévote que les autres: quelques-unes la taxoient d'hypocriſie: d'autres, en loüant ſa ferveur, condamnoient ſon indiſcretion. Elle recevoit tout avec une égale humilité: cependant elle crut un jour devoir déferer aux avis que des anciennes lui donnoient ſur ſa trop grande aſſiduité à l'Egliſe; & ſe regardant comme un objet de ſcandale pour ſes ſœurs, elle ſe réſolut déſormais de reſter dans ſa chambre. Mais notre Seigneur lui en fit des reproches; & voyant qu'elle vouloit réſiſter à l'attrait interieur qui l'entraînoit devant le S. Sacrement, il lui dit, comme d'un ton irrité: „ Apprends que ſi tu te retire de ma préſence, » je te le ferai ſentir, & à toutes celles qui en ſeront cauſe. Je leur ca» cherai ma préſence, & elles ne me trouveront pas lorſqu'elles me » chercheront.

XXXII. Son ardeur pour la ſainte Communion, & ſa maniere de s'y préparer.

On peut juger par l'attrait qui lui faiſoit éprouver tant de délices devant le S. Sacrement, de celui qu'elle avoit pour la ſainte Communion. Elle diſoit ſouvent à ſa Superieure, qu'elle ſe ſentoit toûjours dévorée de deux ſortes de faims qui lui paroiſſoient inſatiables, l'une de ſouffrir, l'autre de communier; ou pour me ſervir d'un de ſes termes familiers, *de recevoir le Dieu de ſon cœur, & le cœur de ſon*

Dieu. J'ai un ſi grand déſir de la Communion, dit-elle dans un de ces » Ecrits dont j'ai parlé, que quand il me faudroit marcher par un » chemin de flammes & les pieds nuds, il me ſemble que cette peine » ne me coûteroit rien, en comparaiſon de ce que me coûteroit la » privation de ce bien. Rien n'eſt capable de me donner une joye ſi » ſenſible, que ce pain d'amour. Après l'avoir reçû je demeure com- » me anéantie devant mon Dieu; mais avec une joye ſi raviſſante, » que quelquefois pendant un demi quart d'heure tout mon inte- » rieur eſt dans un profond ſilence, pour entendre la voix de celui » qui fait tout le contentement de mon ame.

Pour ſe préparer au bonheur de la Communion, elle purifioit ſon ame par la pénitence, mais avec un ſoin qui égaloit ſon ardeur pour J. C. Souvent ſon examen de conſcience étoit ſi rigoureux, qu'il la jettoit dans le trouble & dans la crainte, tant elle avoit peur d'apporter la moindre tache à la ſainte Communion. Quels vices avoit à ſe reprocher une ame ſi pure? C'étoit là ce qui faiſoit ſa peine. Elle voyoit peu ou point de péchés à accuſer, & elle croyoit que c'étoit ſon aveuglement & ſon endurciſſement qui les lui cachoit. Dans cet aveuglement prétendu, elle condamnoit en elle-même tous les péchés qu'elle n'y voyoit pas, & dont elle ſe croyoit coupable. Dieu prit ſoin de la tirer de cette peine, en lui diſant un jour qu'elle étoit encore plus troublée qu'à l'ordinaire ſur ſon examen de conſcience, *Pourquoi te tourmente tu? Fais ce qui eſt dans ton pouvoir: je n'aime rien tant qu'un cœur contrit & humilié, qui d'une volonté ſincere de ne me plus déplaire, s'accuſe ſans déguiſement.*

Dès la veille du jour de la Communion ſon ame étoit tranſportée de joye: la nuit ſe paſſoit preſque toute entiere en colloques amoureux avec ſon bien aimé; ſouvent même pendant le ſommeil elle penſoit au bonheur de le recevoir, & il lui ſembloit qu'elle s'entretenoit avec lui, comme elle auroit pû faire dans l'oraiſon. Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que ſon cœur fût ſi embrâſé du feu divin de l'amour de Dieu, qu'elle n'en pût contenir les ardeurs: auſſi étoit-ce dans la ſainte Communion que notre Seigneur ſe communiquoit à elle d'une maniere plus intime, & qu'il lui faiſoit ſes plus ſignalées faveurs, & les graces les plus miraculeuſes. Alors anéantie devant Dieu, & intimement occupée de la douceur de ſa préſence, il lui échapoit ſouvent de s'écrier aſſez haut, & avec un tranſport ſubit: *O amour! ô amour! ô l'excès de l'amour d'un Dieu envers une ſi miſerable créature!* Voici ce qu'elle raconte d'une de ces communications merveilleuſes de Dieu dans la ſainte Communion. „ Mon Souverain

» me fit une fois cette demande après la ſainte Communion : Le-
» quel aimerois-tu mieux, ou me recevoir une fois indignement, &
» qu'après je te donnaſſe mon paradis ; ou être privée de me rece-
» voir pour me voir plus glorifié, & après cette privation que l'enfer
» fût prêt à t'abîmer ? L'amour, continue-t'elle, eut à l'inſtant fait
» le choix & la réponſe. Je lui dis de toute l'ardeur de mon cœur : O
» mon Seigneur, ouvrez cet abîme, & le déſir de votre gloire m'y
» auroit bientôt précipitée ; tant je ſentois de peine, ajoute-t'elle,
» que ce pain de vie fût mangé indignement. „ Que les faux myſti-
ques qui croient que c'eſt une vertu d'acquieſcer à ſa damnation, ne tirent point avantage de cette ſuppoſition impoſſible de l'excès de l'amour : Sœur Marguerite eût préferé les feux de l'enfer au péché, mais jamais elle n'eût acquieſcé à ceſſer d'aimer Dieu.

Dieu lui-même avoit formé en elle cette horreur infinie qu'elle avoit de la Communion indigne, en lui faiſant voir un jour, comme ſous une image ſenſible, le mauvais traitement qu'exerçoit ſur ſon ſacré corps, une ame qui le recevoit en péché. Elle le vit comme lié, garotté & foulé aux pieds par le profanateur, & le Fils de Dieu lui diſoit, comme avec une extrême douleur : *Regarde comme les pécheurs me traitent, & juſqu'à quel excès ils me mépriſent.*

XXXIII. Son goût pour la pratique des auſterités & dès pénitences.

Les ames tiedes & les incredules auront peine à concevoir qu'un cœur puiſſe éprouver des ardeurs ſi vives pour N. S. & en recevoir des faveurs ſi ſingulieres ; mais le miracle, ſi j'oſe l'appeller ainſi, de la pénitence & de la mortification de la Sœur Marguerite, rend croyable celui de ſon amour. *La preuve de l'amour*, dit S. Gregoire, *ce ſont les œuvres* ; & ſelon le même principe, une auſterité miraculeuſe ſert de preuve aux miracles de l'amour divin. Or c'eſt une eſpece de prodige, que la mortification conſtante & fervente de cette courageuſe fille.

Nous avons vû que dès ſon bas âge elle avoit cemmencé à égaler par les inventions de ſa ferveur, les plus auſteres rigueurs des Saints, fameux par leur pénitence. Dans ſa jeuneſſe elle avoit pratiqué les mortifications inconcevables que nous avons rapporté : étant Religieuſe elle ne diminua rien de ſon ardeur pour les macerations volontaires ; & ſon nouvel état ne ſervit qu'à rendre ſa mortification plus méritoire, en la réglant par l'obéiſſance ; & à la rendre moins imprudente, parce qu'elle étoit dirigée par l'autorité de ſes Superieurs, qui trouvoient ſouvent de l'excès en ce qu'elle regardoit comme de legeres ſouffrances. La haire, le cilice, les diſciplines ſanglantes & fréquentes, les ceintures de fer garnies de pointes très-

piquantes, & mille autres inventions propres à gêner ſon corps & à le faire ſouffrir, étoient pour elle d'une pratique journaliere, ou au moins l'objet de ſes déſirs, & des demandes continuelles qu'elle faiſoit à ſes Superieures. Pour les engager à conſentir à ſes empreſſemens, elle avoit toujours des raiſons plauſibles à leur alleguer; & ſon déſir étoit induſtrieux à les perſuader que ſa ſanté n'en étoit point alterée. Ordinairement elle trouvoit ſes plus preſſantes raiſons dans ſon humilité. Elle avoit toujours quelque faute à expier, ou pour elle-même, ou pour les autres : elle ſe croyoit reſponſable à Dieu, non ſeulement des fautes qu'elle commettoit, mais encore de celles qu'on commettoit à ſon occaſion. Elle ſe donnoit le tort en tout, & demandoit auſſi-tôt qu'on lui permît une pénitence pour l'expiation du péché dont elle vouloit être chargée. Une de ſes Superieures raconte d'elle-même, que s'appliquant à ſon arrivée à Paray, à examiner l'eſprit qui animoit la Sœur Marguerite, elle fut facile d'abord à acquieſcer à ſes déſirs, pour en éprouver la perſeverance. Voici ce que porte ſur ce ſujet le Mémoire qu'elle a donné depuis la mort de la vertueuſe Sœur. „ Me trouvant ſans experience » & ſans aide pour ſa conduite dans des voyes ſi extraordinaires, je » me fiai un peu, même beaucoup, aux aſſurances que Sœur Mar» guerite me donna, que N. S. me feroit agir ſelon ſa ſainte volonté » à ſon égard. De cette ſorte je ſuivis ſans crainte mon penchant na» turel, qui cherche la paix & la tranquillité ; & afin d'y maintenir » chacune, je ne paroiſſois pas faire attention à ce qui ſe paſſoit d'ex» traordinaire dans cette ſainte fille. Je ne la produiſois auprès de » perſonne, ni du dedans ni du dehors. S'il arrivoit qu'elle fît quel» que choſe qui déplût, encore que c'eût été par mon ordre, ou » avec mon congé, je ſouffrois qu'on la deſapprouvât, & je l'en blâ» mois moi-même. Quand on en parloit en ſa préſence, elle acquieſ» çoit humblement à tout : elle convenoit que c'étoit toujours elle » qui avoit tort. A ſon compte c'étoit toujours elle qui faiſoit tout » le mal, ou qui étoit la cauſe que Dieu le permettoit : auſſi ne ceſ» ſoit-elle de me demander pénitence pour ſatisfaire à la divine ju» ſtice. Qui l'auroit laiſſé faire, elle auroit maſſacré ſon pauvre corps, » de veilles, de diſciplines & de toutes autres macérations, bien » que je ne lui aie jamais vû en ſix ans, que cinq mois de ſanté.

Une autre de ſes Superieures rapporte, qu'une des raiſons qu'elle employoit ſouvent pour obtenir la permiſſion de faire de nouvelles auſterités, c'étoit les contradictions qu'elle éprouvoit de la part de pluſieurs de ſes Sœurs, qui ne la menageoint nullement. Dans le

même esprit que le Prophete qui *se revêtoit du cilice, lorsque ses ennemis le persecutoient*, elle demandoit à pratiquer de pareilles austerités, pour expier ou la faute qu'elle avoit commise, ou celles que les autres commettoient, dont elle se croyoit la cause.

Comme on ne lui accordoit pas, à beaucoup près, toutes les permissions qu'elle demandoit, & que la discretion de ses Superieures réprimoit son ardeur pour la pénitence, elle employoit sans cesse mille autres moyens pour captiver ses sens, gêner son corps, & contredire sa delicatesse. Ces inventions étoient continuelles & étonnantes. Elle imagina un jour dans le tems d'une retraite, de couvrir sa paillasse de tests de pots cassés. Ce qui étoit le plus dégoûtant dans la nourriture, c'étoit ce qu'elle choisissoit pour elle. Les fruits gâtés, les portions ou froides ou malpropres, le pain ramassé à terre & couvert de poussiere, faisoient ses mets les plus exquis. On l'a vû souvent mêler de l'eau froide à ses portions, pour les rendre insipides. D'autrefois dans les chaleurs de l'été, forcée de soulager la soif dévorante dont elle étoit travaillée, elle prenoit de l'eau bien chaude dans sa bouche, pour combattre le plaisir qu'elle auroit eu à étancher avec de l'eau fraiche, cette soif qu'elle ne pouvoit plus supporter.

Elle éprouva pendant la plus grande partie de sa vie, une soif ardente & sans relâche: cette soif étoit pareille à celle qu'on souffre dans une grosse fiévre, & elle avoüoit que rien ne pouvoit la desalterer. Pour se mortifier davantage dans cette indisposition, elle se résolut de s'abstenir absolument de boire depuis le jeudi de chaque semaine, jusqu'au samedi. Elle executa assez long-tems cette austerité, jusqu'à ce qu'on s'en aperçut. La Superieure bien loin de loüer sa mortification, l'en reprit durement, lui défendit de la pratiquer davantage, & lui ordonna même de boire désormais, chacun de ces mêmes jours, trois ou quatre fois entre les repas. La sœur s'humilia & obéït: mais dans son obéïssance, elle trouva moyen de se mortifier de nouveau. Elle beuvoit indifferemment de toute sorte d'eau qu'elle trouvoit, quelque malpropre ou dégoûtante qu'elle fût, jusqu'à se servir de celle qui coule de la lessive. Cette nouvelle sorte de mortification trop peu prudente fut remarquée: la Superieure l'en reprit encore; elle voulut qu'elle s'en accusât comme d'une faute contre l'obéïssance, & lui fit en public une severe correction. Elle mit cette mortification au rang des desobéïssances, lui alleguant cette belle maxime de S. François de Sales, que *le vrai obéïssant se conforme non seulement au commandement, mais même à l'esprit & à l'intention de celui qui l'a donné.*

XXXIV. Elle a la même ardeur pour les mortifications involontaires, & les mauvais traitemens.

Ces mortifications extraordinaires & heroïques ne ſont pas toujours une marque aſſurée de ſainteté : elles ſont admirables dans cette ſainte fille, mais elles ne doivent pas ſervir de regleaux perſonnes qui veulent marcher dans les routes de la perfection. La vanité, la ſingularité, l'illuſion même, & un certain rafinement d'amour propre qui ſe complaît en lui-même, & qui ſe ſatisfait dans ces auſterités extraordinaires, peut ſe rencontrer avec ces ſortes de pratiques. Les grands maîtres de la vie ſpirituelle nous ont prévenus ſur ce danger que courent les perſonnes qui ſe livrent par goût & par choix aux plus rigoureuſes mortifications. Mais ce qui ne fut jamais ſuſpect d'illuſion & d'amour propre, & ce qui me paroît plus inſtructif dans la Vie de Sœur Marguerite, c'eſt qu'elle avoit le même goût pour la mortification & la ſouffrance, lorſqu'elles ne lui venoient pas de ſon choix. Dans toutes les occaſions d'humiliation, de privation ou de douleur qui ſe préſentoient, elle ſouffroit ſans ſe plaindre, ſans murmurer, ſans même qu'il parût de l'alteration dans ſon viſage.

Quelque choſe qu'on lui ordonnât, quelque choſe qu'on lui donnât pour ſon uſage, elle paroiſſoit également contente. La Superieure qui nous a inſtruit de ces détails, ajoûte que jamais elle ne ſe plaignoit dans ſes infirmités, jamais elle ne demandoit de ſoulagement. Elle ſe contentoit de recevoir avec reconnoiſſance & humilité ceux qu'on lui préſentoit ; mais elle étoit contente ſi on ne lui en donnoit aucun. Dans les maladies violentes & fréquentes qu'elle ſouffroit, elle faiſoit effort pour ſuivre les exercices de la Communauté ; & elle l'auroit fait juſqu'à la défaillance, ſi on n'avoit penſé à ſon beſoin pour elle, & à lui commander le repos qui lui étoit neceſſaire. Au reſte jamais il ne lui échapoit de laiſſer entrevoir ſes inclinations ou ſes répugnances naturelles, pas même par certains mouvemens ou certaines paroles qui échapent aiſément, même aux perſonnes mortifiées ou qui croient l'être. Elle comptoit pour rien ſa ſanté & la delicateſſe de ſa complexion ; toujours prête à ſe charger du travail le plus dur, à ſoulager ſes ſœurs, à tout ſouffrir d'elles, & à ſacrifier ſon repos & ſa vie pour accomplir l'obéïſſance ou la charité.

Sa ferveur ſur ce point alloit ſi loin, qu'elle étoit affligée quand on paroiſſoit faire attention à ſes infirmités, y compatir ou la plaindre. Alors elle ſe reprochoit à elle-même d'être trop ſenſible à cette foible conſolation : elle s'accuſoit avec amertume, d'être ſenſuelle, d'avoir de la répugnance à ſe vaincre ; & pour me ſervir de

ſon

ſon terme, d'être trop doüillette ſur elle-même. Etant occupée du ſoin des Penſionnaires, il lui vint un panaris à un doigt de la main, pendant l'hyver: elle le porta en ſilence durant pluſieurs ſemaines, nonobſtant les extrêmes douleurs que ce mal a coutume de cauſer. Elle paſſoit preſque toutes les nuits auprès du feu ne pouvant dormir, & s'abſtenant de ſe plaindre & de faire le moindre bruit pour n'être à charge à perſonne, & pour ne point troubler le repos des Penſionnaires qui couchoient dans la même chambre. Elle fut enfin remarquée par une d'entre elles qui avertit auſſi tôt la Superieure: celle-ci ayant voulu voir le mal qui étoit devenu extrême, demanda à la Sœur pourquoi elle n'avoit pas averti plutôt. C'eſt, dit-elle, ma chere Mere, ſi peu de choſe, que cela ne mérite pas d'en parler. On appella le Chirurgien qui trouvant le mal dangereux & profond, fit une inciſion juſqu'à l'os: la Sœur ſouffrit l'operation, ſans faire le moindre mouvement. Elle ſouffrit de même les panſemens journaliers & douloureux qu'il lui fallut faire encore long-tems. Le Chirurgien étonné de ſa conſtance, diſoit: Il fait bon être ſainte, puiſque la ſainteté rend inſenſible. D'autres loüoient ſa conſtance, ou la plaignoient; mais ces loüanges & cette compaſſion lui parurent plus ameres que ſon mal, & elle en marqua quelque peine. La Superieure lui ayant donné occaſion de lui expoſer ſes ſentimens à ce ſujet, & ſur quelques autres peines qu'elle avoit éprouvées dans le même tems, elle lui écrivit ces paroles:

» Je vous avoüe, ma chere Mere, que je ne ſens point de plus doux
» plaiſir, que lorſque vous me parlez du divin amour dans la ſouf-
» france. Je ne m'eſtime malheureuſe, que de n'avoir encore pu
» rien ſouffrir dans la pureté qu'exige l'amour. Je crois que c'eſt en
» punition de mes péchés, que je ne puis avoir la moindre croix
» qu'on ne la publie, & que le plus ſouvent Dieu ne ſoit offenſé.
» C'eſt ce qui m'afflige & me fait croire que toutes les créatures doi-
» vent avoir une extrême horreur de moi, & toutes ont droit de ſe
» vanger des péchés que je commets & dont je ſuis la cauſe. Auſſi
» puis-je vous dire que j'ai ce bonheur de n'avoir autre careſſe ni
» conſolation de la part des créatures, que celles des croix & des
» humiliations, & jamais je n'en fus plus riche. Rendez-en grace
» pour moi au ſacré cœur de J. C. & le priez qu'il me donne celle de
» faire un ſaint uſage d'un ſi précieux tréſor. Quand il ſeroit à mon
» pouvoir que les choſes fuſſent autrement, j'en ôterois ſeulement
» ce qui peut offenſer mon Dieu; & pour tout le reſte, je le veux
» comme Dieu le veut & le permet, pour mon humiliation & j'en

» fais toute ma joye auprès de l'adorable cœur de mon Jesus. Mais
» croiriez vous, ma chere Mere, que la nature se contente tellement
» quand elle se voit flattée & compatie, que cela m'empêche de
» pouvoir compter pour une souffrance, mon mal de doigt, parce-
» qu'on me dit sans cesse que je souffre beaucoup. Il me semble
» qu'on me le devroit dire pour se moquer de moi, en me voyant
» si sensible à une si legere douleur. Elle n'a pas laissé de donner lieu
» à l'experience que j'ai faite, combien il est agreable à la nature
» d'avoir au moins de tels soulagemens. Elle ne peut se résoudre à
» souffrir sans appui & sans consolation, parmi les humiliations, le
» mépris & le délaissement de toutes les créatures. C'est pourtant
» ce que le pur amour demande : hors delà nos souffrances n'en me-
» ritent pas le nom.

Ecoutons encore l'humble récit qu'elle fut obligée de faire d'une action heroïque, dans laquelle elle ne voyoit cependant qu'imperfection, & une delicatesse blamable. » Cette sainteté de l'amour,
» dit-elle, me pressoit si fort de souffrir pour lui rendre du retour,
» que je ne pouvois trouver de repos, que lorsque je sentois mon
» corps accablé de souffrances, mon esprit dans toute sorte de
» dérelictions, & tout mon être dans l'humiliation & le mépris.
» Cela ne me manquoit pas, par la grace de mon Dieu qui ne vou-
» loit point me laisser un moment sans souffrances, ou au dedans de
» moi, ou au dehors. Lorsque ce pain salutaire diminuoit, il m'en
» falloit chercher d'autre par la mortification. Mon naturel sensi-
» ble & orgueilleux m'en fournissoit beaucoup de matiere, & mon
» Epoux ne vouloit pas que j'en laissasse perdre une occasion. Lors-
» qu'il m'étoit arrivé d'avoir manqué celles qui se présentoient, à
» cause de la grande violence qu'il me falloit faire pour vaincre mes
» répugnances, mon divin maître me le faisoit bien payer au dou-
» ble ; & lorsqu'il vouloit quelque chose de moi, il me pressoit si
» vivement que je ne pouvois lui résister, parcequ'il me prenoit par
» tout ce qui étoit opposé à mon naturel, & contraire à mes inclina-
» tions, au rebours desquelles il vouloit que je marchasse sans cesse.
» J'étois si fort doüillette, que la moindre malpropreté me faisoit
» bondir le cœur. Il me reprit si fortement là dessus, qu'une fois
» voulant nettoyer le vomissement d'une malade, je ne pus me dé-
» fendre de le faire avec ma langue, en disant à J. C. Si j'avois mille
» corps & mille vies, je les immolerois pour vous être asservie, ô
» mon Epoux. Je trouvai pour lors tant de délices en cette action,
» que j'aurois voulu tous les jours rencontrer de pareilles occasions
» pour apprendre à me vaincre ; & n'avoir que Dieu pour témoin.

Je frémis en rapportant ces pieux excès ; j'en ſupprime même quelques circonſtances, par égard pour la delicateſſe des lecteurs ; ſi je ne craignois de l'offenſer, j'aurois à raconter bien d'autres traits pareils, que je trouve atteſtés par ſes Superieures qui en ont eu connoiſſance.

XXXV. Elle eſt embrâſée d'un déſir inſatiable de ſouffrir.

Un courage ſi heroïque dans la pratique de la mortification des ſens, prenoit ſa ſource dans le déſir inſatiable de ſouffrir, déſir que ſon amour pour J. C. ſouffrant lui inſpiroit, avec la vûë de ſe conformer à lui. Elle ne parloit qu'avec tranſport de Jeſus ſouffrant pour notre amour : elle s'exprimoit ſur les ſouffrances, avec des termes auſſi paſſionnés que les plus ſenſuels en pourroient employer pour exprimer leur goût pour le plaiſir. Elle goûtoit infiniment ce mot de ſainte Thereſe, *Ou ſouffrir, ou mourir* ; & elle le repetoit ſans ceſſe. On lui a oüi dire communément, que de bon cœur elle vivroit juſqu'au jour du Jugement dans les plus grandes ſouffrances pour Dieu ; mais que de vivre ſans ſouffrir, lui paroiſſoit la plus inſupportable de toutes les ſouffrances. Ces ſentimens étoient devenus comme naturels en elle, & elle ne concevoit pas qu'on en pût avoir d'autres, à moins qu'on n'aimât pas Jeſus Chriſt. *Non*, diſoit-elle un jour, *je ne ſcai comment une épouſe de Jeſus crucifié peut ne pas aimer la croix & la fuïr : n'eſt-ce pas fuïr en même tems celui qui l'a portée pour notre amour, & qui en a fait l'objet de ſes déſirs ?*

On ne peut mieux décrire quelle a été ſon ardeur pour la croix de J. C. qu'en rapportant ce qu'elle en écrivoit à un ſaint Religieux de la Compagnie de Jeſus, en qui elle avoit pris confiance, & qu'elle conſultoit ſur tout ce qui ſe paſſoit en elle. » Il me ſemble, » mon Pere, que je ne ſerai jamais en repos, que je ne me voye » dans des abîmes d'humiliations & de ſouffrances, inconnüe à » tout le monde & dans un éternel oubli : ou ſi l'on ſe ſouvient de » moi, que ce ne ſoit que pour me mépriſer davantage, & pour me » donner de nouvelles occaſions de m'humilier. En verité ſi l'on » ſçavoit le déſir que j'ai d'être mépriſée, je ne doute pas que la » charité ne portât tout le monde à me ſatisfaire en ce point. Dans une autre Lettre au même, elle diſoit encore : „ Mon Reve- » rend Pere, rien n'eſt capable de me plaire en ce monde, que la » croix de mon divin maître, mais une croix toute ſemblable à la » ſienne ; c'eſt-à-dire, peſante, ignominieuſe, ſans douceur, ſans » conſolation, ſans ſoulagement. Que les autres ſoient aſſez heu- » reux, pour monter avec mon divin maître ſur le Thabor : pour » moi je me contenterai de ne ſçavoir d'autre chemin que celui du

» Calvaire, juſqu'au dernier ſoupir de ma vie, parmi les épines, les
» clous, les foüets & la croix, ſans autre plaiſir, ſans autre conſo-
» lation que celle de n'en avoir point en cette vie. Quel bonheur
» de pouvoir toujours ſouffrir en ſilence, & mourir enfin ſur la croix,
» accablée de toute ſorte de miſeres, au corps, en l'eſprit, parmi
» l'oubli & le mépris : car l'un ne me ſçauroit plaire ſans l'autre.
» Remerciez donc pour moi, Mon R. P. notre ſouverain maître,
» de ce qu'il m'honore ſi amoureuſement & libéralement de ſa pré-
» cieuſe croix, ne me laiſſant pas un ſeul moment ſans ſouffrir.
» Priez cet aimable Sauveur, de ne ſe point rebuter du mauvais
» uſage que j'ai fait juſqu'à préſent d'une ſi grande grace. Ne nous
» laſſons donc pas de ſouffrir en ſilence : la croix eſt bonne en tout
» tems & en tout lieu, pour nous unir à J. C. ſouffrant & mourant.
» Mais je vois que je me ſatisfais trop en parlant des ſouffrances ;
» & je ne ſçaurois faire autrement : car l'ardente ſoif que j'en ai,
» m'eſt un tourment que je ne ſçaurois exprimer. Cependant je con-
» nois bien que je ne puis ni ſouffrir, ni aimer : ce qui me fait voir
„ que tout ce que j'en dis, ce n'eſt qu'un effet de mon amour pro-
„ pre, & d'un orgueïl ſecret qui vit en moi. Ah ! que je crains que
„ tous ces déſirs de ſouffrir ne ſoient en moi autre choſe que des
„ artifices du démon, pour m'amuſer par des ſentimens vains &
„ ſteriles ! Mandez moi ſincerement ce qui vous en ſemble.„

Cette humilité eſt bien remarquable, & elle donne une utile leçon aux ames pieuſes qui ne ſe défient pas aſſez d'elles-mêmes & de leur ferveur. En idée on eſt courageux : dans l'oraiſon on ſe croit prêt à tout ſupporter ; & l'on eſt lâche & découragé lorſque l'occaſion de ſouffrir ſe préſente. Alors ces goûts & ces déſirs qui amuſoient l'imagination, & dont peut-être l'amour propre ſe nourriſſoit, viennent à diſparoître : on a peine à ſupporter le mal & les douleurs, & encore plus à ſouffrir l'oubli & le mépris ; & les croix fauſſement déſirées, & ſupportées avec lâcheté, ne laiſſent à l'ame qui ſe croyoit bien courageuſe, que l'humiliante experience de ſa foibleſſe.

XXXVI. On éprouve ſa conſtance par des contradictions de toute ſorte, & elle les porte avec joye.

Sœur Marguerite craignoit cette illuſion de l'amour propre, & cependant elle avoit moins à craindre que perſonne. C'étoit au milieu des croix de toutes les ſortes, qu'elle aimoit la ſouffrance, & qu'elle en parloit ſi éloquemment. La preuve que ſes déſirs furent ſinceres, c'eſt qu'ils furent ſans ceſſe éprouvés, & toute ſa vie ſe paſſoit dans des ſouffrances continuelles. Dieu qui formoit en elle ce vif amour de la croix, prenoit ſoin de le contenter, & en même

tems de soutenir celle qu'il avoit associée à Jesus souffrant ; car sans miracle elle n'auroit pû résister à tout ce qu'elle souffroit. Ses infirmités étoient comme continuelles : elle portoit sans cesse des douleurs aiguës, particulierement à la tête, à l'occasion de quelques blessures dont nous parlerons dans la suite. Quand une maladie cessoit, il lui en survenoit une autre : ses peines interieures égaloient les souffrances du corps : elle éprouvoit des dégoûts, des répugnances, des aversions qui ne peuvent être conçuës que par ceux qui en ont éprouvé de semblables. Le démon la tourmentoit souvent avec fureur ; & au milieu de toutes ces afflictions, quelquefois rassemblées toutes ensemble, elle se trouvoit rarement consolée par ses sœurs, car Dieu permit qu'elle fut très-long-tems l'objet de la contradiction, pour ainsi dire, de toute la Maison, comme nous le rapporterons dans la suite.

Les Superieures sous lesquelles elle a vécu & qui ont toutes été d'une grande vertu & d'une rare prudence, lui fournissoient aussi de continuelles occasions de souffrir, & de montrer le fond inépuisable de patience & d'humilité qui étoit en elle. Elles commençoient ordinairement par être prevenues contre les voyes extraordinaires par lesquelles Dieu conduisoit cette fille : bien tôt elles éprouvoient par sa sincere obéïssance, quelquefois même par des miracles, que ces voyes étoient saintes & l'ouvrage de Dieu ; mais elles croyoient devoir concourir à son ouvrage, en tenant dans l'humiliation & la souffrance celle qu'elles voyoient appellée si sensiblement à cet état, & qui n'avoit dans cette route à craindre que l'orgueil : ainsi elles ne lui épargnoient ni les réprimendes, ni les reproches, ni les corrections. L'humble & patiente Sœur portoit tout avec une égale paix, & un égal contentement : bien loin de se lasser de ses souffrances & de ces traitemens si durs, elle pressoit sans cesse ses Superieures de l'humilier, de la mortifier, de ne l'épargner sur rien. Elle nourrissoit dans son ame, à la place des murmures qui s'excitent si naturellement dans le cœur lorsqu'on est corrigé avec dureté par ses Superieurs, elle y nourrissoit, dis-je, une vraie tendresse pour la sienne, & une reconnoissance sensible de ce qu'elle la traitoit à son gré. C'est-ce qui l'unit si étroitement à la Mere de Saumaise : les corrections que lui faisoit souvent cette sage Superieure, ne servoient qu'à augmenter la confiance de Sœur Marguerite à son égard ; & elle conserva toute sa vie cette tendre confiance, jusqu'à la consulter souvent par Lettres, lorsque cette vertueuse Mere fut appellée en d'autres Monasteres.

La Mere Greffier qui ſucceda à la Mere de Saumaiſe dans la ſuperiorité, encherit encore ſur ſes épreuves. Elle humilioit Sœur Marguerite, & la mortifioit en toute occaſion: elle contrediſoit à deſſein ſes dévotions: elle blâmoit ſouvent & publiquement ſa conduite; & ordinairement, en lui refuſant les pénitences qu'elle demandoit, elle lui en impoſoit d'autres & plus humiliantes & plus dures. Cependant Sœur Marguerite non ſeulement étoit docile à tout, mais, ce qui eſt plus admirable, elle augmentoit ſon amour & ſa confiance envers ſa Superieure, à proportion de ſa ſeverité. Elle alloit à elle avec la même liberté & la même franchiſe, que ſi elle en eût été careſſée & gagnée par des manieres obligeantes. Il y avoit déja trois ans qu'elle ſupportoit cette conduite, lorſqu'elle écrivoit ainſi à la Mere de Saumaiſe, au ſujet de cette Superieure: *Il faut que je vous diſe pour votre conſolation, que Dieu m'a donné une vraye mere, toute de bonté & de charité pour moi.* C'eſt au milieu de ces épreuves ſi longues & ſi difficiles à ſupporter; c'eſt au milieu des douleurs aigües & des infirmités continuelles; c'eſt au milieu des mépris & des contradictions qu'elle recevoit de la plus-part des Sœurs de la Communauté, que Sœur Marguerite a aimé la croix & les ſouffrances: ceux qui les aimeront de même & avec de telles épreuves, ſeront à couvert du danger de l'illuſion.

Sœur Marguerite craignoit cependant beaucoup l'illuſion pour elle-même, & dans les inquiétudes que ſon humilité lui ſuggeroit, elle mettoit par écrit ſes penſées, pour en inſtruire ſa Superieure, & ſa Superieure lui répondoit de même. Voici quelque choſe de ce que j'ai trouvé dans ces précieux billets, qui montrent au naturel ce qui ſe paſſoit dans l'une & l'autre, & particulierement qui manifeſtent la ſincere humilité de la fervente Sœur, ainſi que le grand diſcernement & la ſolide pieté de celle qui la conduiſoit.

» Pour une regle generale, ma très-chere Sœur, lui diſoit cette » ſage Superieure, pour une regle generale attachez-vous à Dieu, & » non à ſes faveurs ſenſibles. Il les donne gratuitement à qui il lui » plaît; mais il ne ſe donnera lui-même éternellement, qu'au cœur » qui l'aime en verité. Notre Seigneur Jeſus-Chriſt qui vous afflige » ſelon ſon bon plaiſir au corps & en l'eſprit, ſoit auſſi par ſa grace » la force & la conſolation de tout votre être ſpirituel & corporel. » Je ne vois rien qui vous doive faire peur dans la diſpoſition que » vous me marquez: ſouffrez ou joüiſſez en paix des croix ou des » afflictions ſaintes que Dieu donne à votre ame. Quant à ce qui eſt » de vous mortifier, je vous donnerois volontiers de bonnes por-

» tions de ce pain de l'ame religieuſe, ſi Dieu vous donnoit plus de » ſanté ; mais vos infirmités m'abattent le courage, lorſque je vou- » drois l'élever en faveur de votre faim ſpirituelle. Dites-donc à » notre Seigneur qu'il me donne moins de tendreſſe ſur vos maux, » ou à vous plus de ſanté : ou bien qu'il me diſpenſe de vous trai- » ter ſelon vos démerites, dans les occaſions où vous donnez lieu » de vous corriger & de vous humilier.

Nous voyons par d'autres Ecrits de la même Superieure, que Sœur Marguerite, outre tant de croix & de contradictions qu'elle portoit avec courage, en avoit une autre interieure qui ne demandoit pas moins de conſtance, c'étoit la crainte qu'elle reſſentoit vivement d'être dans l'illuſion. Une fauſſe vertu ſe complaît aiſément en elle-même : mais la veritable, qui eſt fondée ſur l'humilité, ſe défie d'elle-même, & ne trouve dans les graces extraordinaires de Dieu, que des motifs d'humiliation. Quelques perſonnes peu éclairées, & du nombre de ceux qui aiment à tout blâmer ſans diſcernement, traitoient d'hypocriſie, d'illuſion, ou même d'operation du démon, tout ce qu'on voyoit d'extraordinaire dans la conduite de la Sœur Marguerite. C'étoit à elle-même qu'on faiſoit ces reproches ; & on les lui faiſoit durement. Au lieu de s'irriter de ces inſultes, l'humble ſervante de Dieu toujours prête a préferer le jugement des autres au ſien propre, entroit dans la penſée de ceux qui lui parloient ainſi : ſe défiant d'elle-même, elle craignoit qu'effectivement il n'y eût en elle de l'illuſion, de l'erreur, & même de l'hypocriſie, & cette peine interieure la crucifioit de nouveau & la troubloit ſouvent. C'eſt-ce que nous voyons par quelques réponſes que lui faiſoit encore la même Superieure, qui meritent d'être rapportées.

» Souvenez-vous, mon cher enfant, de ce que je vous ai déja dit » pour votre repos d'eſprit : c'eſt que, ſelon que je le remarque par » votre dernier écrit, il n'y a rien de mauvais dans l'eſprit qui vous » conduit. Si c'eſt le démon qui vous veut abuſer, il n'en viendra » pas à bout, à moins que vous ne vous rendiez vaine par l'eſtime de » vous-même, & par le déſir de paroître, & d'être conſiderée pour » toutes les graces que vous recevez. Tenez-vous humble au dedans » de vous-même, & ſoyez conſtante à ſouffrir les abjections & hu- » miliations qui ſont quelquefois d'autant plus ſenſibles, qu'elles » ſont petites & peu remarquables en apparence. Qu'importe que ce » ſoit le démon ou un Ange qui vous enſeigne & vous conduiſe, » pourvû que ce ſoit en bon chemin, & que vous arriviez à la perfec- » tion que Dieu demande de vous. L'intention du démon pourroit

„ ſans doute être mauvaiſe ; mais la vôtre eſt d'aimer Dieu, d'être
„ humble, & anéantie au corps & en l'eſprit, ſouffrant en tous les
„ deux ce que Dieu permettra vous arriver ; & cette intention fera
„ que tout vous tournera à bien, & que N. S. en ſera glorifié.

On voit par ce tour que prend la Mere Superieure, qu'elle ne vouloit pas ôter à la ſervante de Dieu toute ſa peine, pour la mieux entretenir dans l'humilité. C'eſt dans cette vûë qu'elle ajoûte, comme en doutant : „ Je poſe le cas que ce qui vous arrive, eſt de Dieu :
„ cela ſe peut, parcequ'il eſt riche en miſericordes & qu'il fait gloi-
„ re d'en faire part aux plus miſerables. Cela étant il vous reſte d'ê-
„ tre bien attentive à la très-ſainte humilité qui vous tiendra petite
„ & baſſe à vos propres yeux, avec ſatisfaction d'être humiliée,
„ abaiſſée, & mépriſée d'un chacun. Tandis que vous vous trou-
„ verez dans ce déſir, ſelon la partie ſuperieure de votre ame, ne
„ craignez rien ; mais tâchez de vous y maintenir, & de ſoutenir
„ courageuſement par une douce patience & égalité d'eſprit dans
„ les rencontres, les humiliations, mépris, & abjections qui vous ar-
„ riveront. J. C. les a reçus & ſoufferts, pour les rendre propres à
„ notre ſanctification : recevez-les de même, & ſouffrez-les pour
„ vous conformer à ſes ſaintes intentions. Demeurez en repos pour
„ tout le reſte.

XXXVII. Sa patience & ſon courage dans les maladies. Elles lui ſont prédites par N. S.

C'eſt par cette même Superieure que nous avons appris le fait que je vais rapporter, & qui montre juſqu'où alloit le courage & la patience de la Sœur Marguerite. Un jour qu'elle puiſoit de l'eau au puits de la maiſon, le ſeau tout plein échapa de ſes mains, & retombant avec toute la rapidité que lui donnoit ſa peſanteur, fit tourner avec violence une longue manivelle de fer qui ſervoit à tirer l'eau. Cette machine atteignit rudement Sœur Marguerite à la tête, la jetta par terre, & lui fit ſauter quelques dents avec tant de violence, qu'un morceau de la gencive, de la groſſeur de la moitié du doigt, fut arraché à demi, & ſortoit avec le ſang par la bouche. La Sœur ſe releva ſans s'étonner, & ſans ſe plaindre : elle pria ſeulement quelques Penſionnaires, témoins de cet accident, d'achever de couper ce morceau de chair, & leur préſenta ſes cizeaux à cet effet. Ces enfans effrayés, & de l'accident, & encore plus de l'operation qu'elle leur propoſoit, s'enfuirent : la Sœur crut pouvoir la faire elle-même ; elle coupa, comme elle put, ce morceau de la gencive avec ſes cizeaux, & le fit auſſi tranquillement comme ſi elle n'avoit coupé qu'un lambeau de ſa robe. Un accident ſi étrange augmenté par une operation ſi mal faite, ne pouvoit que lui cauſer d'étranges

d'étranges douleurs, & le mal qui les cauſoit ne pouvoit guére être ſoulagé par des onguents. Il ſe renouvelloit avec violence, chaque fois qu'elle devoit manger. Le même accident lui en cauſa un autre; ce fut une douleur aiguë que le contrecoup forma à la temple, & qui la ſaiſiſſoit périodiquement tous les jours. Cette douleur étoit pareille aux plus violens accès du mal de dents : tout l'adouciſſement qu'elle prenoit alors, dit la Mere Greffier, c'étoit de ſortir de la Communauté avec permiſſion, & d'aller faire quelque tour de jardin, juſqu'à ce que l'excès de cette douleur aiguë fut paſſé : auſſitôt elle revenoit tranquillement avec les autres, comme ſi elle n'avoit rien ſouffert.

Au reſte ce mal lui devoit être d'autant plus inſupportable, qu'elle ſouffroit déja depuis longtems des douleurs fréquentes & preſque exceſſives à la tête, & ces douleurs avoient été cauſées par des accidens dans leſquels s'étant bleſſée en cette partie, la douleur lui en demeura toute ſa vie. Un jour qu'elle portoit un fardeau ſur l'eſcalier, elle tomba rudement, & ſe heurta violemment la tête contre le mur. Une autre fois une perche tomba ſur ſa tête, & la bleſſa conſidérablement. Une troiſiéme fois, elle ſe heurta elle-même par mégarde dans le grenier contre une poutre, & ces differens accidens arrivés à peu de tems l'un de l'autre, lui laiſſerent une douleur habituelle qui auroit paru à toute autre moins mortifiée, une vraie maladie. Mais de quelques maux qu'elle fût affligée, *elle les portoit ſans ſe plaindre*, dit la même Supérieure qui nous a laiſſé ce Memoire, *ſans jamais demander aucun ſoulagement, toujours en ſuivant le train ordinaire de la Communauté & des exercices, à moins que le mal ne la contraignit de s'arrêter : encore ne le faiſoit-elle pas ordinairement par ſa volonté, il falloit qu'on y pensât pour elle.*

Une autre de ſes Supérieures a rendu le même témoignage à ſa patience & à ſon courage. C'eſt la Mere de Saumaiſe qui l'a conduite dans les premieres années de ſa Profeſſion. » Dans l'eſpace de ſix ans, » dit-elle, que j'ai connu notre Sœur Marguerite Marie, je puis aſſu» rer que je n'ai jamais remarqué qu'elle ſe ſoit relâchée d'un inſtant, » dans la réſolution qu'elle prit en ſe conſacrant à Dieu par la Pro» feſſion religieuſe, de le faire regner en elle avant tout, au deſſus de » tout, & en tout. Jamais elle ne s'eſt accordé aucun plaiſir, ſoit pour » le corps, ſoit pour l'eſprit, ſoit pour les ſens. Cette fidélité lui atti» ra de la divine bonté des faveurs très-ſingulieres, & ces graces la » portoient à un deſir très-grand des croix, des humiliations & des » ſouffrances. L'on pourroit dire ſans exagerer, qu'il n'y a point d'am-

» bitieux plus avide des honneurs & des dignités, qu'elle l'a été des »souffrances, dont elle faisoit sa joie, bien que naturellement elle » fût fort sensible.

Ce fut pour la préparer à quelqu'un de ces accidens dont j'ai parlé, & qui lui causerent des douleurs si violentes à la tête, que Notre Seigneur lui fit un jour la faveur suivante, qu'elle a elle-même rapportée. Allant à la sainte Communion, la sainte Hostie lui parut aussi resplendissante que le Soleil, ensorte qu'elle ne pouvoit presque en soûtenir l'éclat. Au milieu de cette lumiere, elle vit Notre Seigneur qui, tenant une couronne d'épines à la main, la lui posa sur la tête, en lui disant : *Ma fille, reçois cette couronne en signe de celle qui te sera bientôt donnée par conformité avec moi.* Elle ne comprit pas dans ce moment ce que signifioient ces paroles, mais elle le reconnut quand elle reçut à la tête ces coups dont nous venons de parler ; l'effet fut pareil à la prédiction, & dura toute sa vie. Il lui sembloit souvent que toute sa tête étoit entourée d'épines piquantes, & profondément enfoncées, qui causoient ces douleurs qu'elle éprouvoit : quelquefois elles étoient si violentes, qu'elle ne pouvoit ni dormir, ni appuyer sa tête sur son chevet. Ses dispositions dans cet état sont plus étonnantes que ses douleurs. Voici ce qu'elle en dit : » J'en rends » des graces infinies à mon Dieu qui fait de si grandes faveurs à sa » miserable victime. Mais helas ! les victimes, comme je lui dis sou- » vent, doivent être innocentes, & moi je ne suis qu'une criminel- » le. Mais je confesse que je me sens plus redevable à mon Souverain, » de cette couronne précieuse, que s'il m'avoit fait présent de tous » les diadêmes des plus grands Monarques de la terre, d'autant plus » que personne ne me la peut ôter. Elle me met souvent dans l'heu- » reuse nécessité de veiller, & de m'entretenir avec cet unique ob- » jet de mon amour, ne pouvant appuyer ma tête sur le chevet, à » l'imitation de mon bon Maître, qui ne pouvoit appuyer la sienne » adorable sur le lit de la croix. Cela me faisoit sentir des joies & con- » solations inconcevables, quand je me voyois quelque conformité » avec lui. Il vouloit que par cette douleur, & par les merites de son » couronnement d'épines, auſquels j'unissois la mienne, je deman- » dasse à son Pere, la conversion des pécheurs, & l'humilité pour » moi-même, dont l'orgueil lui étoit si déplaisant & si injurieux. «

Si l'accomplissement de la promesse que Jesus-Christ fit en cette occasion à la Sœur Marguerite, rend témoignage à la verité de cette grace singuliere qu'elle reçut de Notre Seigneur, ces sentimens héroïques de courage & de ferveur dans une souffrance si continuelle,

rendent un autre témoignage qui me paroît auſſi convainquant. Dieu ſeul pouvoit inſpirer un amour ſi généreux & ſi fort, amour au deſſus de tous les ſentimens de la nature. La ſageſſe humaine la plus ſublime n'a pû inſpirer à l'homme dans les ſouffrances, autre choſe que de la patience & une froide tranquillité : mais Dieu par la force de ſa grace éleve l'eſprit de l'homme juſqu'au contentement & à la joie dans les douleurs, & juſqu'à lui faire préferer de bon cœur les ſouffrances & la croix, aux biens & aux délices du monde. C'eſt ce que Notre Seigneur avoit mis dans le cœur de ſa ſervante ; & ce miracle de ſa grace rend croiables toutes les autres merveilles que je ſuis obligé de rapporter. Auſſi Notre Seigneur Jeſus-Chriſt exigeoit-il de la fidelle amante de ſa croix, qu'elle fût en tout ſa victime.

Il lui donna un jour ces deux leçons. Premierement il lui preſcrivit d'être dans un acte continuel de ſacrifice ; & pour cela il lui dit qu'il augmenteroit ſa ſenſibilité naturelle, & les répugnances qu'elle éprouvoit en elle-même, en telle ſorte qu'elle ne feroit rien qu'avec effort & violence, pour lui donner des matieres de victoire, même dans les choſes les plus communes & les plus indifferentes. C'eſt ce qu'elle avoüa avoir éprouvé à la lettre. Secondement il lui fit connoître qu'elle ne goûteroit plus aucune douceur, que dans l'amertume & la croix ; & qu'il lui feroit trouver un martyre continuel dans tout ce qui cauſe aux autres de la joie & du plaiſir. Ces prédictions furent accomplies exactement, & dans toute leur étenduë. Tout ce qui peut ſe nommer plaiſir, conſolation, ou ſoulagement humain, lui devint un tourment : depuis ce moment, le Refectoire & le repos de la nuit lui faiſoient horreur, de telle ſorte que leur ſeule approche lui faiſoit verſer des larmes. Le Parloir lui étoit inſupportable ; elle n'y alloit qu'avec des répugnances ſi ſenſibles, qu'elle ſe voyoit réduite à ſe mettre à genoux, pour demander inſtamment à Dieu la force de ſe vaincre. Les petites récréations qu'on accordoit quelquefois extraordinairement à la Communauté, lui paroiſſoient des ſupplices. J'y ſouffre plus, diſoit-elle à ſa Supérieure, que ſi j'étois dans l'ardeur de la fiévre. Cependant elle faiſoit tout comme les autres, & cachoit ſon martyre ſous l'apparence du contentement & de la paix. Dieu l'exigeoit ainſi d'elle, & elle obéïſſoit avec ſoin : mais elle s'écrioit quelquefois, *O mon Dieu, que le plaiſir m'eſt cher vendu !*

Ainſi Dieu accompliſſoit-il ſon œuvre en elle. En voulant l'élever aux plus ſublimes faveurs, il en jettoit les fondemens par l'humiliation profonde où il la tenoit ; & pour la rendre propre à ſes deſſeins, il lui avoit rendu la vertu d'humilité & celle de la patience comme naturelles.

XXXVIII. Dieu l'attire à honorer plus particulierement la croix & les souffrances de Jesus-Christ.

Afin de porter en elle cet amour ardent des humiliations & des souffrances, à un état plus sublime & plus consommé, il voulut qu'elle honorât d'une maniere plus particuliere le mystere de sa croix. Un jour qu'elle faisoit sa lecture spirituelle, pour contribuer à l'entretien qui se fait dans la Communauté après Vêpres, son bien aimé se présenta à elle, & lui dit: » Je te veux faire lire dans le Livre de vie, où » est contenuë la science de l'amour. Alors lui découvrant son cœur sacré percé pour notre salut, elle y vit ces paroles, *Mon amour regne dans la souffrance: il triomphe dans l'humilité: il joüit dans l'unité.* Ceci se passa dès les commencemens de sa vie religieuse.

Une autre fois dans l'oraison considerant Notre Seigneur attaché sur la croix, & y consommant sa vie au milieu des douleurs & des humiliations, elle ressentit à la vûe de cet objet un grand desir de souffrir quelque chose à son exemple. Alors Notre Seigneur parut lui donner sa croix, & lui dit: » Reçois, ma fille, la croix que je te » donne, & la plante dans ton cœur, l'ayant toujours devant les » yeux, & la portant entre les bras. Elle te fera sentir les plus ri- » goureux tourmens. Ils seront inconnus & continuels: une faim sans » te rassasier; une soif sans te desalterer; une ardeur sans rafraîchis- » sement.« Elle ne comprenoit point ces paroles, & elle dit tout simplement à Notre Seigneur, comme autrefois S. Paul dans sa conversion, *Mon Dieu faites-moi connoître ce que vous voulez que je fasse.* Alors il lui dit: » Porter ma croix dans ton cœur, c'est être crucifiée en » toutes choses. La porter entre tes bras, c'est embrasser amoureu- » sement toutes les croix qui se présentent, comme le plus précieux » gage de mon amour que je puisse te donner en cette vie. La faim » continuelle sera celle des souffrances, pour honorer celle que j'a- » vois de souffrir pour mon Pere éternel. La soif sera de moi & du » salut des ames, en mémoire de celle que j'ai souffert sur l'arbre de » la croix. «

Ainsi Dieu ne vouloit pas qu'elle se bornât à aimer & à souffrir, il vouloit encore que ses souffrances & son amour servissent à la conversion des pécheurs. C'est ce qu'il lui fit connoître plus expressément à peu près dans le même tems, c'est-à-dire dans les premieres années de sa profession. Elle raconte ainsi ce qui se passa en elle. » Un Vendredi pendant la sainte Messe, je me sentis un grand de- » sir d'honorer les souffrances de mon Epoux crucifié. Il me dit » amoureusement, qu'il desiroit que tous les Vendredis je vinsse un » certain nombre de fois pendant le jour & la nuit l'adorer sur l'ar- » bre de sa croix qui est le trône de sa misericorde, me prosternant

„ humblement à ſes pieds, & m'y tenant en la même diſpoſition „ qu'étoit la ſainte Vierge au tems de ſa paſſion, offrant ces ſaintes „ diſpoſitions au Pere éternel, avec les ſouffrances de ſon Fils, pour „ lui demander la converſion de tous les cœurs endurcis & infidel- „ les qui réſiſtent au mouvement de ſa grace; & il ajoûta que ceux „ qui ſe rendront fidelles à cette pratique, il leur ſera favorable à la „ mort.“ Ceci peut apprendre aux ames pieuſes qui ſervent Dieu dans la retraite, que ſi par leur état elles ne ſont point employées à travailler au ſalut des ames par le miniſtere de la parole & de l'inſtruction, elles y peuvent contribuer beaucoup par les hommages amoureux qu'elles rendent à Jeſus crucifié pour le ſalut du monde, par le ſoin qu'elles ont de ſe conformer à ſes ſouffrances, & d'expier par leurs auſterités les crimes qui ſe commettent contre cette divine bonté; enfin par les prieres qu'elles offrent pour le ſalut de tous les infidelles & de tous les pécheurs, en union de l'offrande que Jeſus a faite pour eux à ſon Pere, de ſes ſouffrances & de ſa mort.

Au milieu de tant de croix, d'afflictions & d'auſterités, Sœur Marguerite goûtoit de la part de Dieu des intervalles de délices & de conſolation qu'on ne peut ni exprimer ni dépeindre. Dieu ſe communiquoit à elle en differentes manieres, & quoique ſouffrir & aimer fût pour ſon épouſe le plus grand de tous les plaiſirs, il répandoit en elle cette *ſurabondance de conſolations & de joie* dont parle S. Paul, & dont Dieu couronne, même dès cette vie, la mortification héroïque de ceux qui ſe livrent à lui ſans réſerve. Il en uſoit ainſi ſouvent avec ſa fidelle épouſe: il avoit même le ſoin de la préparer aux croix nouvelles qu'il lui deſtinoit, en lui communiquant une plus grande effuſion de ces douceurs céleſtes, que les gens du monde ne connoiſſent pas, & ne peuvent concevoir. Mais ce qui met le comble à la généroſité de cette fidelle amante de la croix, c'eſt que ce qu'il y avoit de délicieux dans ces douceurs ſenſibles, ne l'attachoit point: quelquefois même elle s'affligeoit d'en trop éprouver, & elle demandoit à Dieu de l'en priver. *O mon amour*, diſoit-elle alors, *je vous ſacrifie tous ces plaiſirs: gardez-les pour ces ames ſaintes qui vous glorifient mieux que moi. Je ne veux que vous ſeul, & vous ſur la Croix, où je veux vous aimer pour l'amour de vous-même.*

On verra encore mieux quelle étoit la préference qu'elle donnoit aux ſouffrances, par ce que je vais rapporter, en copiant ſimplement ſes propres paroles. „ Une fois, dit-elle, l'unique amour de mon „ ame, ſe préſenta à moi, portant d'une main le tableau d'une vie „ la plus heureuſe qu'on ſe la puiſſe figurer pour une ame religieuſe „

„ vie toute dans la paix, les conſolations intérieures & extérieures,
„ avec une ſanté parfaite jointe à l'eſtime des créatures, & autres cho-
„ ſes plaiſantes à la nature. De l'autre main, il portoit un autre ta-
„ bleau d'une vie toute pauvre & abjecte, vie toutefois crucifiée par
„ toute ſorte d'humiliations & de mépris, toujours ſouffrante au
„ corps & en l'eſprit. En me préſentant ces deux tableaux, il me dit:
„ Choiſis, ma fille, celui qui t'agréera le plus; je te ferai les mê-
„ mes graces dans l'un & l'autre choix. Je me proſternai à ſes pieds
„ pour l'adorer, & je lui dis: O mon Seigneur! je ne veux rien que
„ vous, & le choix que vous ferez pour moi. Il me preſſa de nou-
„ veau de choiſir, & je lui dis encore: Vous m'êtes ſuffiſant, ô mon
„ Dieu: faites pour moi ce qui vous glorifiera le plus, ſans avoir nul
„ égard à mes interêts, ni à mes ſatisfactions: contentez-vous, &
„ cela me ſuffit. Alors il me dit qu'avec Marie, j'avois choiſi la meil-
„ leure part qui ne me ſeroit point ôtée, puiſqu'il ſeroit mon heri-
„ tage pour toujours. Enſuite me préſentant ce tableau de crucifi-
„ xion: Voilà, me dit-il, ce que je t'ai choiſi, & ce qui m'agrée le
„ plus, tant pour l'accompliſſement de mes deſſeins, que pour te ren-
„ dre conforme à moi. L'autre vie eſt une vie de joüiſſance, & non
„ de merite: c'eſt pour l'éternité. J'acceptai donc ce tableau de mort
„ & de crucifixion, en baiſant la main de celui qui me le préſentoit;
„ & quoique mon corps en frémit, je l'embraſſai de toute l'affection
„ dont mon cœur étoit capable; & en le ſerrant ſur ma poitrine, je
„ le ſentis ſi fortement imprimé en moi, qu'il me ſembla que je n'é-
„ tois plus qu'un compoſé de tout ce que j'avois vû repréſenté. Je
„ me trouvai tellement changée de diſpoſition, que je ne me con-
„ noiſſois plus: mais je laiſſai le jugement de tout à ma Superieure,
„ à laquelle je ne pouvois rien celer, de même que je ne pouvois
„ rien omettre de tout ce qu'elle m'ordonnoit.

Que ceux qui liront ceci éprouvent leur amour ſur cet exemple: Il y en a peu, même entre les juſtes, qui euſſent le courage de faire un pareil choix. Celui que fit en cette occaſion Sœur Marguerite, s'eſt vérifié dans toute la ſuite de ſa vie: elle n'a été qu'un tiſſu continuel d'afflictions, de peines, de mépris & d'infirmités, ainſi qu'il lui avoit été annoncé pluſieurs fois par Notre Seigneur. Ses Superieures qui ont été confidentes des prédictions, ont été témoins de l'évenement qui a ſurpaſſé leur attente, & elles ont rendu chacune en particulier un témoignage au deſſus de tout ſoupçon. Dïeu avoit ſes deſſeins en faiſant paſſer ſa ſervante par tant de peines & tant d'épreuves. Il vouloit en faire un miracle de ſouffrance & de patience, la préparer par

la douleur & l'humiliation aux prodiges de graces qu'il vouloit montrer en elle ; & assurer dans l'esprit des moins crédules, la verité des faveurs dont il vouloit l'honorer. C'est dans ce même dessein que je me suis étendu dans l'exposition des vertus de cette sainte Religieuse, & sur tout de son humilité & de son amour pour la croix, avant que de raconter toutes les graces singulieres dont Dieu l'a favorisée. Quelque incroiable que puisse paroître aux gens du monde ce que nous en allons raconter, il ne le paroît plus dans une personne si mortifiée & si humble : soit parce que c'est aux humbles que Dieu se communique avec plus de bonté ; soit parce que ces communications surnaturelles de Dieu sont un miracle moins grand, que celui d'un enfant d'Adam, humble sans murmure dans l'humiliation même, & qui dans des souffrances extrêmes & continuelles, est non-seulement content de souffrir, mais qui porte en soi une espece de faim & de soif de la souffrance. La nature de l'homme qui le porte à se rechercher lui-même, à se soulager, & à se plaindre, n'est pas moins difficile à vaincre, que celle des élémens : il n'y a qu'un Dieu qui puisse operer ces miracles. De tous les prodiges que j'ai à raconter, les plus difficiles à croire ne sont donc pas les apparitions, les extases, les communications surnaturelles, les entretiens avec Dieu : nous en voyons tant d'autres exemples dans l'Ecriture & dans les histoires averées des Saints : une constance héroïque, capable de souffrir toujours sans se plaindre, sans chercher de soulagement au milieu des plus extrêmes souffrances ; un desir insatiable de croix & de mortifications ; un esprit qui ne se recherche en rien, & qui se contredit lui-même en tout & toujours ; un cœur assez humble pour aimer à être mépriſé & oublié, pour le desirer de bonne foi, pour le souffrir avec joie, pour se défier de soi-même, pour préferer en tout le jugement des Superieurs au sien propre, doit paroître un miracle si grand, que le reste ne peut plus être regardé que comme la suite & la récompense d'une vie si parfaite & si divine.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE

de Paray en Charolois.

LIVRE TROISIEME.

Ses emplois dans la Religion ; les graces extraordinaires qu'elle y reçoit ; les contradictions qu'elle y éprouve.

XXXIX. On employe Sœur Marguerite dans la Maison. Sa conduite envers les Officieres.

Justorum semita quasi lux splen-

LA ferveur qui embrâsa le cœur de Sœur Marguerite à sa Profession religieuse, ne fut pas une de ces ferveurs passageres que quelques mois ont vû croître, & que quelques mois voient périr. *La route du juste*, dit l'Ecriture, *semblable à la lumiere du jour, croit & s'éleve sans cesse jusqu'à sa perfection.* Il en fut ainsi de notre fervente Religieuse. Après sa Profession on l'appliqua, selon la coûtume,

me, aux differens Offices de la Communauté. Elle y trouva bientôt dequoi contenter l'amour dont elle étoit épriſe pour les humiliations & les ſouffrances. Sa pratique dans chaque emploi, lorſqu'elle avoit la liberté du choix, étoit de s'attacher à ce qui y étoit de plus pénible & de plus dégoûtant. L'Officiere lui tenoit lieu de Superieure, & elle lui obéïſſoit en tout aveuglément. Elle ſe ſoumettoit également à celles d'entre les Sœurs qui étant à peu près de même tems & de même âge, étoient deſtinées avec elle pour ſervir d'Aides dans les mêmes offices. Perſuadée qu'elle étoit la moindre de toutes, & la plus mépriſable, elle ſe comptoit toujours pour la derniere; & ordinairement les autres Sœurs prenoient droit ſur cette humble idée qu'elle avoit d'elle-même, & la lui faiſoient obſerver à la lettre. Bien loin d'en murmurer, elle portoit la pratique de cette obéïſſance univerſelle, juſqu'à executer comme des commandemens, les moindres deſirs de celles à qui elle ſe ſoumettoit volontiers, ſelon ce mot de l'Apôtre, *Soyez ſoumis à toute créature pour l'amour de Dieu.*

dens, aſcendit & creſcit uſque ad perfectum diem. Prov. 4. v. 18.

Quelque reglée que fût la Maiſon où elle étoit, il ne s'y trouvoit encore que trop de ces filles, qui après avoir renoncé à tout, croient pouvoir ſe reſerver leur humeur, & qui font peu de ſcrupule de s'y laiſſer aller. Si la Sœur trouvoit des Officieres douces & charitables, elle en éprouvoit auſſi qui étoient dures & bruſques, & de ces caracteres difficiles qui ne peuvent compatir avec perſonne. Elles abuſoient de ſa facilité; elles s'autoriſoient de ſon humilité pour lui faire des reproches; elles inſultoient à ſa ſimplicité: quelquefois même elles critiquoient durement ſa conduite, ſes pratiques, ſon exactitude ſcrupuleuſe à toutes les plus petites obſervances. On fuyoit les Officieres de ce caractere, & chacune travailloit à obtenir de n'être point aſſociée avec elles; & Sœur Marguerite qui ne déſiroit & ne refuſoit rien, ſe trouvoit deſtinée par ſon obéïſſance à être ſoumiſe ordinairement par la volonté de la Superieure, aux Officieres dont perſonne ne vouloit éprouver l'empire & les humeurs.

Le premier emploi qu'on lui donna, fut celui d'Aide à l'Infirmerie, ſous une Officiere fort zelée pour ſon emploi, active, empreſſée, & qui épuiſoit tellement ſa charité en faveur des malades qu'elle ſervoit, qu'il lui en reſtoit très-peu pour les Sœurs qui lui étoient ſubordonnées dans ce miniſtere. Si ſon action étoit vive, ſon humeur ne l'étoit pas moins, & cette humeur ne pouvoit s'accommoder de la maniere poſée & flegmatique dont Sœur Marguerite agiſſoit. C'étoit là l'objet des reproches continuels qu'elle lui faiſoit. Elle y ajoûtoit

une critique auſtere de ſes dévotions, de ſon recueillement, de ſes oraiſons aſſiduës; & cette nouvelle Marthe auſſi empreſſée que celle de l'Evangile, & auſſi embarraſſée, ne ſe laſſoit point de blâmer la tranquillité & la paix de Marie. Elle croyoit tout faire, & ſe plaignoit que ſon Aide ne faiſoit rien, ou qu'elle le faiſoit mal, ou qu'elle le faiſoit trop lentement. Quand Sœur Marguerite vouloit aller à l'Egliſe, l'Officiere ſe plaiſoit à l'en détourner, en lui deſtinant de l'occupation. Quand elle croyoit avoir tout fait, l'Officiere lui faiſoit recommencer ce qu'elle avoit achevé, & y ajoûtoit des réprimandes ſur ſon ignorance, ou ſur ſa maladreſſe. Rien n'étoit fait à ſon gré, ni aſſez bien, ni aſſez proprement, ni aſſez tôt. C'eût été beaucoup avec une telle maîtreſſe de ſouffrir & de garder le ſilence, d'obéir avec ſimplicité, & de ne ſe point rebuter; mais Sœur Marguerite ne ſe bornoit pas à pratiquer ainſi la patience: elle entroit elle-même dans la penſée de ſon Officiere, & ſe croyant de bonne foi une maladroite & une pareſſeuſe, elle croyoit qu'on lui faiſoit grace de ne la pas maltraiter encore plus.

XL. On la deſtine à la conduite des Penſionnaires. Sa maniere de ſanctifier leur éducation.

Après un an d'épreuve dans cet emploi, on la deſtina à ſervir en ſecond à l'éducation des Penſionnaires. Sœur Marguerite avoit un dégoût naturel pour les enfans, & par conſequent pour l'aſſujettiſſement que ces petites filles exigent. On ne ſçut que longtems après cette averſion. Elle n'en témoigna jamais rien, qu'autant qu'elle y fut obligée pour rendre compte de ſes diſpoſitions intérieures à ſa Superieure. Ce n'eſt que par cette Superieure qu'on a ſçu quelle violence Sœur Marguerite s'étoit faite pour s'aſſujettir à cette fonction, & pour la remplir d'auſſi bonne grace que ſi elle eût été ſelon ſon goût. Dans cet emploi, ſa principale occupation fut d'inſpirer de la pieté à ces petits enfans, & de gagner à Dieu ces jeunes cœurs que le monde & le péché n'avoient pas encore ſéduits. Elle étudioit les occaſions d'y faire paſſer quelques étincelles du feu divin qui la dévoroit. Toutes ſes paroles ne reſpiroient que la ferveur & l'amour de Dieu; juſques dans les récréations & les jeux de ces petits enfans, elle ſçavoit l'y placer ſans ſe rendre importune, & elle avoit un art merveilleux de ſanctifier même leurs amuſemens. Elle s'attira d'abord leur confiance par ſa douceur, par l'amitié qu'elle leur marquoit, par ſon attention à les ſervir, & à les contenter en tout ce qui n'étoit pas contre la Regle, par ſa compaſſion & ſes ſoins pour les ſoulager dans leurs beſoins ou dans leurs infirmités. Une d'entre elles avoit à un gros doigt du pied une apoſtume conſiderable, dont la vûë faiſoit horreur. Sœur Margue-

rite qui la panſoit tous les jours, ne le faiſoit point ſans reſſentir un mal de cœur dont elle n'étoit point la maîtreſſe. Soit envie de vaincre ſa répugnance, ſoit eſperance de procurer plus promptement la guériſon de cette jeune perſonne, la charité & la mortification lui firent faire ce que l'amour du gain fait pratiquer quelquefois à des ames mercenaires pour la guériſon des bleſſures. Elle ſucça la playe de cette jeune infirme, & cela pluſieurs jours de ſuite, & elle auroit continué plus longtems, ſi la Superieure en étant avertie, ne le lui eût défendu.

Si Sœur Marguerite s'attiroit l'amitié & la confiance des jeunes filles qu'elle avoit à gouverner, c'étoit ſans préjudice d'un autre de ſes devoirs, qui conſiſtoit à les reprendre de leurs fautes, & à les corriger. Elle étoit attentive à tout, & ne laiſſoit paſſer aucune de ces fautes ſans les relever, & ſans avertir celle qui en commettoit quelqu'une. Elle aſſaiſonnoit ce qu'elle avoit à dire, ou d'amitié, ou de ſeverité, ſelon qu'il étoit neceſſaire; & comme elle ne mêloit jamais l'humeur ni la colere dans ſes corrections, elles étoient plus efficaces. C'eſt à quoi ceux & celles qui ſont prépoſés pour l'éducation des enfans, ne peuvent trop faire attention: ce qui cauſe l'inutilité de la plûpart de leurs ſoins, c'eſt la mauvaiſe humeur avec laquelle ils reprennent, ils corrigent, ils puniſſent. Un mot dit ſans colere, & accompagné de motifs raiſonnés qui réveillent la raiſon naiſſante de ces petites créatures, fait plus d'effet que les punitions exercées avec impatience & avec colere. Mais ce qui eſt encore plus à imiter dans la Sœur Marguerite, & ce qu'on ne peut trop recommander à ceux qui ſont chargés de ce même miniſtere, c'eſt que cette ſainte Religieuſe attiroit la bénédiction de Dieu ſur ſes ſoins, par des prieres aſſiduës, & des pratiques de pénitence; ſe croyant auſſi obligée à ſanctifier ces jeunes éleves par ſes prieres, qu'à les édifier par ſa conduite, & à les ſervir par ſes ſoins. De concert avec la principale Maîtreſſe des Penſionnaires, & les autres qui étoient deſtinées à cette fonction, elle paſſoit les après-dînées des Fêtes & Dimanches devant le ſaint Sacrement pour offrir à Dieu ces jeunes cœurs qui étoient à ſa charge, pour attirer ſur eux les bénédictions de Dieu, & pour lui demander avec inſtance, que par ſa grace il les préſervât du péché. Elle communioit ſouvent à cette intention: elle employoit dans cette même vûë d'autres pratiques de ferveur & de pénitence Si ceux & celles qui ſont chargés de l'éducation des jeunes gens en uſoient de même, ils verroient plus de fruit des ſoins qu'ils ſe donnent, & qui ne ſont que trop ſouvent inutiles.

On fit paſſer Sœur Marguerite dans la plûpart des autres Offices de la Maiſon ; & comme elle étoit la reſſource de la Superieure, lorſque dans leur diſtribution elle ſe trouvoit embarraſſée, & gênée par les goûts & par les averſions des autres Religieuſes, on promenoit ſucceſſivement la ſervante de Dieu d'un emploi à un autre : on la changeoit, on la déplaçoit, on la deſtinoit ſans contrainte, parce qu'elle étoit toujours contente & obéïſſante, quelque part qu'on la mît ; & qu'elle n'avoit à ce ſujet d'autre principe que celui de ſaint François de Sales, ſçavoir *de ne rien deſirer, & de ne rien refuſer.* Si elle avoit eu quelque choix, ou quelque penchant, ç'auroit été pour l'emploi le plus abandonné, le plus rebuté, le plus pénible. On la mit, nonobſtant ſes infirmités, Aide à la Dépenſe & au Refectoire. Ces fonctions étoient trop fatiguantes pour ſa ſanté : mais elle trouva des forces dans ſon courage, & dans ſon amour pour la croix de Jeſus-Chriſt ; & pleine du deſir de ſouffrir, & d'être la victime de la charité envers ſes Sœurs, elle ſe chargeoit de ce qu'il y avoit de plus laborieux pour ſoulager les autres, & les décharger à ſes dépens. Elle s'appliquoit à contenter tout le monde, autant qu'il étoit en elle, ce qui n'eſt pas aiſé dans une groſſe Communauté, où parmi un grand nombre de filles, il s'en trouve toujours quelques-unes de difficiles & d'immortifiées, qui ſe dédommagent par leurs murmures, ſi elles ne ſont ſervies à leur gré, & qui s'en vangent par leurs plaintes contre les Officieres. Sœur Marguerite pourvoyoit à tout avec paix : & ſans ſe plaindre des reproches, elle en évitoit les occaſions, ou elle en ſupportoit l'aigreur : elle ſe regardoit comme la domeſtique des ſervantes de Dieu, & s'impoſoit à elle-même la ſoumiſſion, la vigilance, & l'humilité que les maîtres & maîtreſſes aiment à trouver dans leurs ſerviteurs. En cette qualité, elle ſupportoit tout en ſilence, comme un valet affectionné ſupporte ſans répondre, les humeurs de ſon maître ; & ſe mettant dans cet humble rang par rapport à ſes Sœurs, elle deſtinoit à ſon propre uſage tout ce qu'il y avoit de plus pauvre, de plus dégoûtant, de plus abject. Si une portion étoit mauvaiſe ou mal propre ; ſi elle étoit tombée par terre, elle la mettoit à part, & ſe la réſervoit, ſans autre précaution que de profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit alors de mortifier ſa délicateſſe naturelle & ſa ſenſualité.

XLI. Dieu l'inſtruit dans ces divers Emplois. Il lui enſeigne à vaincre ſes répugnances.

Au milieu de toutes ces diverſes occupations extérieures qui donnoient aſſez d'exercice à la Sœur Marguerite, elle ne perdoit pas l'union intime de ſon ame avec Dieu. Son oraiſon étoit comme continuelle, & les communications intérieures qu'elle recevoit du ſaint

Eſprit, l'étoient auſſi : c'étoit là où elle prenoit de la force pour remplir avec exactitude tant de diverſes fonctions ; & où elle étudioit la fidélité avec laquelle elle devoit s'y adonner. Dieu l'inſtruiſoit par lui-même de ces differens devoirs : il lui marquoit ſes fautes ; il les lui reprochoit : il lui enſeignoit à les expier ; il lui donnoit des leçons pour vaincre en tout ſes répugnances naturelles. Nous avons rapporté ci-deſſus ce qu'elle ſouffroit de ces répugnances involontaires, & comment Dieu permit pour une plus grande épreuve, que ces ſortes d'averſions s'augmentaſſent miraculeuſement en elle de telle ſorte, qu'elle ne faiſoit plus rien ſans victoire. Dieu, ſelon la promeſſe qu'il a faite aux Juſtes, *de ne pas les laiſſer tenter au deſſus de leurs forces*, ne l'abandonnoit point dans ces combats : il la ſoûtenoit par ſa préſence, par les lumieres ſurnaturelles qu'il lui communiquoit, par les faveurs dont il la gratifioit. Un jour qu'elle étoit plus preſſée par ces répugnances, & qu'elle ſembloit ne pouvoir ſe réſoudre à obéïr, tant l'averſion qu'elle y reſſentoit étoit forte ; Notre Seigneur lui fit voir ſon corps ſacré tout couvert des playes qu'il a reçues dans ſa paſſion, lui reprochant la lâcheté qu'elle avoit à ſe vaincre pour l'amour de lui *Que voulez-vous donc que je faſſe* ? dit-elle à ſon bien aimé : *ma volonté eſt plus forte que moi. Mettez-la*, lui dit Notre Seigneur, *mettez-la dans la playe de mon cœur, & elle y trouvera la force de ſe ſurmonter. O mon Dieu*, s'écria-t-elle avec tranſport, *mettez-l'y ſi avant, & l'y renfermez ſi bien, qu'elle n'en ſorte jamais.*

Ces ſortes de leçons & ces reproches étoient frequens & preſque continuels : Dieu jaloux de la pureté de ſon ame, ne lui paſſoit aucune faute ſans l'en reprendre & la punir. Quand elle en avoit commis quelqu'une, il lui faiſoit ſentir les impreſſions de ſa colere d'une maniere ſi vive, qu'elle a avoüé que rien ne lui étoit ſi ſenſible ni ſi affligeant ; que les pénitences les plus rudes lui euſſent été plus ſupportables. Au commencement de ſa vie religieuſe, Notre-Seigneur lui avoit promis d'en uſer ainſi à ſon égard. Un jour que par amour propre elle ſe laiſſa aller à quelque déguiſement dans la converſation, uſant d'un petit détour contraire à la ſimplicité, elle en fut ſeverement „ repriſe par ſon divin Maître, qui lui dit : Apprends que je ſuis ſaint, & „ que j'enſeigne la ſainteté. Je ſuis pur, & ne ſçaurois ſouffrir la moin„ dre tache. Il faut donc que tu agiſſe en ſimplicité de cœur en ma „ préſence, le moindre détour m'eſt déſagréable. Je te ferai connoî„ tre que ſi l'excès de mon amour m'a porté à me rendre ton Maître, „ pour t'enſeigner & te façonner ſelon mes deſſeins, je ne puis ſuppor-

„ ter les ames lâches & tiedes : ſi je ſuis doux à ſupporter tes foibleſ-
„ ſes, je ne ſerai pas moins ſevere & exact à punir ton infidelité.

Une autrefois elle ſe laiſſa aller à quelque leger mouvement de vanité : cette faute lui coûta encore bien des larmes, & des reproches de la part de ſon divin Epoux. *O poudre & cendre*, lui dit-il comme en colere, *Qu'as-tu, & dequoi te glorifie tu ? De toi-même tu es néant & pouſſiere. Tu ne la dois jamais perdre de vûë, ni ſortir de la baſſeſſe de cet abime.*

XLII. Il l'a reprend de ſes fautes, & l'en punit.

Cette ſainte Fille en rendant compte à ſes Superieures de ſes diſpoſitions, leur diſoit que les fautes que Notre Seigneur reprenoit plus exactement, & qu'il puniſſoit plus ſeverement en elle, c'étoit les manquemens de reſpect & d'attention devant le Saint Sacrement, particulierement dans le tems de l'Oraiſon & de l'Office ; les défauts de droiture & de pureté d'intention ; la vaine curioſité ; les péchés contre la charité & l'humilité ; & ſur tout les deſobéïſſances, même la moindre replique aux volontés des Superieurs ; les témoignages de répugnance ou de mécontentement ; l'infidelité aux Regles. Quand il lui étoit échapé quelque faute de cette nature, elle n'avoit point d'autre moyen pour appaiſer ſon Epoux, que d'aller auſſitôt s'accuſer & demander penitence : ce n'étoit que par cette humiliation qu'elle rentroit dans la grace de ſon divin Maître. Alors pleine de l'impreſſion de ſa colere & de ſa ſainteté, elle s'accuſoit dans les termes les plus humilians : l'on voyoit que c'étoit ſon cœur qui parloit, mais un cœur pénetré & confondu. Ce qui nous paroît de legeres imperfections, lui paroiſſoit des crimes atroces : elle en parloit ainſi, & elle demandoit des pénitences proportionnées à l'idée qu'elle s'étoit faite de l'énormité de ſes manquemens. Telle étoit l'impreſſion que faiſoit en elle l'idée vive de la ſainteté de ſon Dieu, & de l'horreur infinie qu'il a de tout péché.

Pour la tenir dans cet état d'humilité & d'horreur de tout ce qui peut bleſſer la pureté de l'ame, il lui fit voir un jour comme un tableau, qui lui repréſentoit au naturel ce qu'elle étoit aux yeux de Dieu, quand elle étoit dans le péché. Cette peinture l'éffraya à un point, qu'elle ſe fût pâmée, à ce qu'elle dit, ſur le champ, d'étonnement & d'horreur, ſi Dieu ne l'eût ſoûtenuë. Chaque fois que ſon cœur reſſentoit des mouvemens de vaine complaiſance, Dieu lui rappelloit le ſouvenir de cette peinture, & la lui remettoit devant les yeux. Cette vûë lui étoit plus inſupportable que tous les tourmens : elle lui inſpiroit une haine contre elle même qu'on ne peut bien exprimer ; elle auroit voulu, ſi l'obéïſſance & la diſcretion ne l'euſſent retenuë, ſatisfaire cette haine par toute ſorte d'auſterités. De-là venoit en partie ſa patience

& ſon contentement au milieu des mauvais traitemens ou des maladiès aiguës qu'elle éprouvoit, parce qu'elle regardoit ces peines comme une juſte vengeance que Dieu prenoit de ſes péchés,& elle croyoit toûjours de bonne foi qu'elle en méritoit encore plus. Voici comment elle exprimoit ſes diſpoſitions intérieures, à la vûë de ſes fautes dont Jeſus-Chriſt lui faiſoit ſentir l'énormité. Cent fois je me ſuis étonnée » comme il ne m'anéantiſſoit pas après tant de fautes; comment, » quelques grandes qu'elles fuſſent, il ne me privoit pas de ſon aima- » ble préſence: mais il me la rend ſi terrible lorſque je lui ai déplu en » quelque choſe, qu'il n'y a point de tourment qui ne me fût plus » doux, & auquel je ne ſacrifiaſſe plûtôt mille vies, que de ſupporter » cette divine préſence, & paroître devant la ſainteté de Dieu,ayant » l'ame ſoüillée de quelque péché. J'aurois voulu me cacher dans ce » tems-là, ſi j'avois pû: mais tous mes efforts étoient inutiles, trou- » vant par tout ce que je fuyois avec des peines ſi effroyables, que je » croyois être en purgatoire. Tout ſouffroit en moi, & ſouffroit ſans » nulle conſolation; ce qui me faiſoit dire dans ma plus vive amertu- » me: Ha qu'il eſt terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant!

Telle eſt la peinture que fait cette ſainte Fille, de l'état de ſouffrance où la réduiſoit la vûë d'un Dieu irrité. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire, Si le regard de ce Dieu ſaint eſt ſi pénible à ſon Epouſe chérie, qui n'a commis que des fautes legeres, que ſera-t'il aux reprouvés au jour du Jugement? Ils demanderont envain aux montagnes de tomber ſur eux pour les cacher, & ils ne pourront ſe dérober à ce regard terrible.

Pour imprimer en elle cette horreur des plus legeres fautes, Notre Seigneur lui fit voir en lui deux ſortes de ſainteté; une ſainteté d'amour, & une ſainteté de juſtice. La ſainteté d'amour, diſoit la ſervante de Dieu, eſt pleine d'onction & de conſolation: elle a auſſi ſes peines; mais ces peines ineffables donnent de la joye & du contentement. Cette ſainteté communiquée à une ame lui inſpire un ſi grand deſir d'être unie à ſon Dieu, qu'elle n'a de repos ni jour ni nuit. Son Epoux ſe fait voir à elle, lui découvre les tréſors dont il l'enrichit, & l'amour infini dont il la prévient; nonobſtant le peu de correſpondance de ſa part. Il la preſſe par là ſi vivement de l'aimer, qu'il n'y a que l'amour même qui puiſſe exprimer ce que cette ame reſſent alors. Pour ce qui eſt de la ſainteté de juſtice, c'eſt, diſoit-elle, un étrange tourment que d'en reſſentir les impreſſions. Elle avoüoit qu'elle n'avoit point de terme pour l'exprimer: c'eſt la colere de Dieu, auſſi infinie que ſon amour, qui en eſt le principe; & cette colere ſe

répand comme un torrent dans l'eſprit & dans le cœur de l'Epouſe infidelle à qui il daigne la manifeſter : elle ne ſçait où cacher ces péchés & ces fautes qui irritent ce Dieu vangeur. *Je me précipiterois volontiers*, dit la Sœur Marguerite, *dans toutes les peines imaginables, plûtôt que de paroître devant cette ſainteté terrible de Dieu avec un ſeul péché.*

Son ſaint Ange Gardien qui la gratifioit ſouvent de ſa préſence ſenſible, ſervoit auſſi à ne lui laiſſer commettre aucune faute, & à les punir quand il en étoit échapé quelques-unes à la ſervante de Dieu. Il lui apprenoit à ne ſortir jamais du reſpect dû à la Majeſté divine préſente en tout lieu, & qui en tout lieu doit fixer notre retenuë. Elle le voyoit ſouvent proſterné devant Dieu, & l'invitant à ſe tenir à ſon exemple dans l'adoration continuelle, & à ſe proſterner auſſi, lorſqu'elle en avoit la liberté. Elle ſe voulut un jour mêler du mariage d'une de ſes parentes, & ce mariage fut la matiere de la converſation au Parloir. Son Ange Gardien l'en reprit fortement : il lui fit ſentir combien cela étoit indigne d'une ame religieuſe qui eſt toute à Dieu, & non à ſa famille : il lui fit connoître que ſi jamais elle ſe mêloit de pareilles affaires, elle ne le reverroit plus.

XLIII. Faveurs ſingulieres & miraculeuſes qu'elle reçoit de Dieu.

Si Dieu reprenoit ſi ſeverement les fautes qu'elle commettoit, il recompenſoit auſſi par des graces ſingulieres, les vertus heroïques qu'elle pratiquoit ſans ceſſe. Mais ces faveurs du ſaint amour étoient autant de leçons pour elle, & le ſeront auſſi pour ceux qui en auront connoiſſance. Car il eſt remarquable, que toutes ces diverſes faveurs de Dieu & ces communications miraculeuſes étoient toûjours accompagnées de quelque inſtruction ſalutaire, dont nous pouvons, comme Sœur Marguerite, tirer du fruit pour notre perfection ; & c'eſt en partie l'utilité de ces leçons celeſtes qui a engagé les Superieures de cette vertueuſe Fille, à exiger d'elle qu'elle les mît par écrit.

Le jour de la Touſſaint elle faiſoit ſon Oraiſon ſur la gloire des Bienheureux : Dieu lui fit entendre ſenſiblement au fond du cœur ces paroles myſterieuſes.

Rien de ſoüillé dans l'innocence :
Rien ne ſe perd dans la puiſſance :
Rien ne paſſe en ce beau ſejour,
Tout s'y conſomme dans l'amour.

Ces paroles furent d'abord un énigme pour elle ; mais après les avoir méditées attentivement, & s'être humiliée de ſon ignorance, elle en obtint l'explication. Notre Seigneur lui fit connoître 1°. que la pureté que Dieu forme dans ſes Saints dans le Ciel, & à laquelle ils doivent

doivent tendre par l'innocence de leur vie, est telle qu'elle ne souffre aucune soüillure, & que pour mériter la pureté du Ciel, il faut craindre les moindres taches dans la route qui y conduit; ce qui est exprimé par ces mots, *Rien de soüillé dans l'innocence.*

2°. Par ces paroles, *Rien ne se perd dans la puissance*, il lui fit comprendre que la puissance infinie de Dieu recueille tous les mérites & les soupirs des justes, pour leur en donner dans le Ciel une recompense infinie & digne de sa magnificence: Que ce motif doit former dans le cœur des Saints sur la terre, un genereux abandon à Dieu pour tout, & un sacrifice universel de toute consolation humaine; puisqu'on ne perd rien avec un Dieu si puissant, qui rend plus qu'au centuple ce qu'on perd pour lui.

Les autres paroles, *Rien ne passe en ce beau sejour, tout s'y consomme dans l'amour*, s'entendent assez; & marquent l'état heureux des Saints, par ses deux plus beaux caracteres, l'amour ravissant dans lequel ils sont abîmés, & l'immutabilité de Dieu à laquelle ils participent, en tant que leur félicité sera éternellement sans la moindre alteration.

Sœur Marguerite fut attaquée peu de tems après d'une extinction de voix qui l'empêchoit de psalmodier à l'Office avec les Sœurs. Elle fut sensiblement affligée de ne pouvoir plus mêler sa voix avec les autres, pour chanter les loüanges de Dieu. Il la délivra de cette infirmité la veille de la Visitation de la sainte Vierge, d'une maniere merveilleuse que je ne puis mieux décrire que par les paroles mêmes de la Sœur Marguerite. „ Après avoir été long-tems sans pouvoir „ chanter à l'Office, ce qui ne m'étoit pas une petite peine, tant par le „ plaisir que j'avois de chanter les loüanges de mon Dieu, que parce „ que je regardois cette impuissance comme un juste châtiment de ma „ négligence, ce qui me causoit beaucoup d'humiliation: la veille de „ la Visitation, je fis plusieurs efforts inutiles pour chanter à l'Invi- „ tatoire, je ne pûs même suivre le Chœur à la psalmodie. Au pre- „ mier verset du *Te Deum* je me sentis toute pénétrée d'une puissan- „ ce à laquelle toutes les miennes s'appliquerent d'abord, en esprit „ d'hommage & d'adoration. J'apperçûs alors une lumiere aussi écla- „ tante que le soleil, qui vint se reposer sur mon sein. Cette vûë me „ fit dire interieurement & en silence: Mon Seigneur & mon Dieu, „ quel excès d'amour abaisse ainsi votre grandeur infinie? Il me fut „ répondu de même: Je viens, ma fille, te demander pourquoi c'est „ que tu me dis si souvent de ne me point approcher de toi? Vous le „ sçavez, lui dis-je, ô mon Sauveur: c'est que je ne suis pas digne de „ m'approcher de vous, & encore moins de vous toucher. Apprends „

„ repartit-il, que plus tu te retire ainſi dans ton néant, plus ma gran-
„ deur s'abaiſſe pour te trouver. Alors craignant que ce ne fût un an-
„ ge de Satan qui me parlât ainſi, je lui fis cette demande : Si c'eſt vous,
„ ô mon Dieu, faites donc que je chante vos loüanges. A l'heure mê-
„ me je ſentis ma voix libre & plus forte que jamais : je pourſuivis le
„ *Te Deum* avec le Chœur, & le reſte des Matines ſe paſſa ainſi, ſans
„ que toutes les careſſes dont ſa bonté m'honora me fiſſent perdre
„ l'attention à l'Office. Je ſentois ſeulement tout mon interieur qui
„ étoit puiſſamment lié à cette divine préſence, & occupé à l'ho-
„ norer. Il me dit à la fin : J'ai voulu éprouver le motif pour lequel tu
„ recitois mes loüanges ; car ſi tu te fuſſe tenuë un moment moins at-
„ tentive, je me ſerois retiré. « On voit ici l'humble défiance de la Sœur Marguerite, qui ſoûmettant ſes propres lumieres à ceux qui attribuoient à illuſion tout ce qui ſe paſſoit en elle, étoit elle-même en garde contre les faveurs ſurnaturelles qu'elle recevoit de Dieu.

Elle retomba dans la ſuite une ſeconde fois dans la même extinction de voix. Elle en redemanda l'uſage à Notre Seigneur, mais il lui répondit que ſa voix n'étoit pas à elle, mais à lui : qu'il ne la lui avoit prêtée, que pour lui ôter ſon inquiétude ſur l'illuſion qu'elle craignoit, & pour l'obliger à ſe confier en lui ; & quelle devoit demeurer également contente en perdant ou en poſſedant l'uſage de ſa voix. Elle fit ſon profit de cette leçon, qui opera en elle une grande indifference pour tous les arrangemens de la Providence de Dieu ſur elle ; & elle diſoit à ce ſujet, qu'elle ne trouvoit rien de plus profitable à une ame, que ce parfait abandon entre les bras de ſon Pere celeſte.

XLIV. Graces qu'elle reçoit par le miniſtere de la ſainte Vierge, & par rapport à ſa devotion envers elle.

Nous avons rapporté quelle avoit été dès ſon enfance ſa devotion envers la ſainte Vierge, & quelle étoit la tendreſſe de ſa confiance en ſa protection : ce fut auſſi par elle que Dieu la gratifia pluſieurs fois de faveurs ſingulieres. La Mere de Dieu ſe montra un jour ſenſiblement à elle, & lui fit la même faveur qu'elle fit autrefois à ſaint Antoine de Pade. Elle parut portant ſon divin Fils dans ſon ſein : elle le préſenta à ſa fidelle diſciple, & lui permit de le careſſer & de le tenir entre ſes bras. On ne peut exprimer qu'elle fut dans ce moment l'effuſion de ſon cœur, tranſporté de tendreſſe, de joye & de reconnoiſſance : il faudroit un cœur auſſi épris de l'amour divin, pour le raconter dignement.

Ce n'étoit pas pour elle ſeule, qu'elle la gratifioit de ces faveurs : Elle lui donnoit quelquefois des connoiſſances ſurnaturelles de l'état de la ſainteté ou de la tiedeur des autres ſervantes qu'elle avoit dans le même Monaſtere, ſoit pour l'engager à prier Dieu pour elles avec

plus de ferveur, soit pour qu'elle pût leur insinuer, selon l'occasion, ce qui seroit utile à leur perfection. Un jour de l'Assomption, la sainte Vierge lui fit voir comme une couronne qu'elle s'étoit faite de toutes ces filles qui étoient à sa suite, & dont elle vouloit se parer comme d'autant de belles fleurs, aux yeux de la Cour celeste : mais elle ajoûta que voulant s'élever vers le Ciel avec ces fleurs qui ornoient sa tête, la plus-part s'étoit trouvée trop attachée à la terre ; qu'elles étoient tombées, & qu'il ne lui en étoit resté que quinze : que de ces quinze, il y en avoit eû cinq qui s'étoient trouvées assez pures & assez parfaites pour être reçûës au nombre des Epouses de son Fils. C'est, dit la Sœur Marguerite, *que la sainte Vierge vouloit me faire entendre, combien il est important à une Religieuse, d'être détachée de tout, & sur tout de soi-même, pour avoir sa conversation dans le Ciel.*

Une autrefois la sainte Vierge lui fit voir sous un autre symbole, la sainteté de ces cinq Epouses. Elle lui montra le Cœur sacré de Jesus-Christ qui étoit comme une source d'eau vive : cinq canaux conduisoient ces eaux salutaires dans les cœurs des cinq Religieuses de la Communauté, & il sembloit que notre Seigneur regardoit avec complaisance ces cœurs qu'il avoit choisi pour les remplir de cette divine abondance. Il y avoit au dessous plusieurs autres cœurs qui recevoient aussi beaucoup de ces eaux salutaires, mais elles laissoient perdre par leur faute ce précieux trésor de graces, quoique surabondant en elles.

Notre Seigneur autorisoit lui-même la dévotion de la Sœur Marguerite envers sa sainte Mere, & il lui apprenoit comment elle en devoit tirer plus de fruit pour sa perfection : il lui enseignoit pour cela à étudier les saintes dispositions du cœur de la très-sainte Vierge, & à s'y conformer. Une fois entre autres il lui prescrivit pour trois exercices differens, trois dispositions très-saintes, imitées de la sainte Vierge dans les mysteres de sa vie.

Le premier de ces exercices étoit celui de la sainte Messe. Il lui enseigna de l'entendre avec les dispositions de la sainte Vierge, lorsqu'elle étoit sur le Calvaire auprès de sa Croix, offrant sa passion & ses souffrances au Pere Eternel, pour lui demander la conversion de tous les cœurs endurcis & infidelles.

Il lui enseigna en second lieu à aller à la sainte Communion, en lui offrant les dispositions intérieures de la sainte Vierge, au moment qu'il s'incarna dans son sein ; il lui prescrivit d'entrer le plus qu'elle pourroit dans les saints transports de sa Mere dans cet heureux moment, & de les demander par son intercession.

Enfin il lui apprit à faire oraiſon ſur le modele de celle du cœur de la ſainte Vierge, lorſqu'elle fut préſentée au Temple, s'uniſſant à ſes diſpoſitions intérieures dans cette ſainte conſécration, & demandant d'y participer.

Je dois joindre ici une faveur auſſi inſtructive qu'elle reçut de S. François de Sales peu après ſa Profeſſion ; les filles de ce ſaint Fondateur y trouveront une leçon bien importante pour elles. Peu de tems avant le jour de ſa fête, il lui fit connoître dans ſon oraiſon, que les vertus qu'il avoit toujours ſouhaitées à ſes filles, étoient celles qui l'avoient lui-même tenu plus étroitement uni à Dieu pendant ſa vie, ſçavoir la charité & l'humilité. Il ajoûta qu'il avoit ſujet de ſe plaindre de ce que pluſieurs de ſes filles étoient déchûës de l'une & de l'autre. *On décheoit*, continua-t-il, *de la charité envers Dieu, en ce que dans ſes actions on regarde les créatures, & on ne recherche que leur approbation, ſans ſe ſoucier de ce qu'on ſe rend par là de très-mauvaiſe odeur devant Dieu.* Il ajoûta que les amitiés particulieres détruiſoient la charité commune & le ſilence. A l'égard de l'humilité, il fit entendre qu'on la perdoit, faute de ſe tenir en ſoi-même pour veiller à ſes propres défauts : delà vient qu'au moindre ſigne on juge mal de ſon prochain, & qu'on interprete en mal ſes intentions. Il marqua beaucoup de reſſentiment de ces manquemens, dont il attribua la cauſe à la douceur des Supérieures, douceur qui ne venoit que de complaiſance pour les créatures ; que ce défaut ne ſeroit réparé que *par une rigueur aimable & une vigilance continuelle. Je viendrai*, dit enfin le ſaint Fondateur, *je viendrai au jour de ma Fête, pour faire choix de mes vrayes filles, qui poſſederont mon eſprit : je les écrirai dans mon cœur pour les offrir ſans ceſſe au trône de la majeſté de Dieu, en odeur de ſuavité.*

XLV. Elle demande à Dieu que ces graces miraculeuſes lui ſoient ôtées, ou qu'elles tournent à ſa confuſion. Elle obtient le ſecond.

Ces faveurs ſignalées que la Sœur Marguerite recevoit ſi fréquemment du Ciel lui furent bientôt une occaſion de ſouffrance & de peine ; & Dieu par ces premieres effuſions de ſes graces conſolantes, la préparoit à porter avec plus de courage l'état de ſouffrance auquel il l'avoit deſtinée, pour l'élever par cette route à la plus haute perfection. L'humble Sœur ne manquoit point de rendre compte à la Mere de Saumaiſe ſa Supérieure, de tout ce qui ſe paſſoit en elle, & elle le faiſoit avec une entiere ſimplicité. La prudente Supérieure, ſoit qu'elle craignît l'illuſion dans les voyes extraordinaires, ſoit qu'elle voulût éprouver plus ſurement la verité de ce qui lui étoit raconté par la vertueuſe Sœur, lui parut faire peu de cas de ces faveurs extraordinaires qu'elle recevoit, & lui

défendit de s'y arrêter davantage. Ce fut pour la Sœur une occasion de souffrance & de peine qu'on ne peut guere exprimer ; car d'un côté elle avoit pour principe, de préferer l'obéïssance à tout, & Notre Seigneur le lui avoit lui-même enseigné, comme nous l'avons vû : de l'autre il étoit difficile de douter de la verité des faveurs de Dieu, après une expérience aussi longue & aussi fréquente ; & d'ailleurs Dieu se communiquant à elle extraordinairement, attiroit à lui avec tant de force toutes les puissances de son ame, qu'il ne sembloit pas à la Sœur Marguerite qu'elle pût résister à son opération. Se plaignant donc amoureusement à lui de la peine que sa bonté lui causoit, & exposant à son Epoux son embarras & son inquiétude, elle lui disoit : *O mon unique amour, pourquoi ne me laissez-vous pas dans la vie commune des Filles de sainte-Marie ? M'avez-vous amenée dans cette sainte Maison pour me perdre ? Donnez ces graces précieuses à vos ames chéries, qui auront plus de correspondance que moi, & qui vous glorifieront mieux que moi, puisque je ne fais que vous résister ; que j'y suis même obligée par l'obéïssance. Je ne veux rien que votre croix & votre amour, & cela me suffit pour être une bonne Religieuse.* Notre Seigneur la rassura sur ces résistances, & lui fit connoître que ce seroit en vain qu'elle & sa Supérieure combattroient contre lui. *Combattons ma fille*, lui dit-il, *j'en suis content, & nous verrons lequel emportera la victoire, du Créateur ou de la créature, de la force ou de la foiblesse : mais celui qui sera vainqueur, le sera pour toujours.* Il ajoûta encore : *Sçaches que je ne suis point offensé de ces combats & de ces oppositions que tu me fais par obéïssance. J'aime l'obéïssance, & c'est pour elle que j'ai donné ma vie : mais je t'apprendrai que je suis le maître absolu de mes dons & de mes créatures, que rien ne m'empêchera d'accomplir mes desseins. C'est pourquoi je veux non-seulement que tu fasse ce que tes Supérieures te diront, mais encore de ne faire aucune chose de ce que je t'ordonnerai sans leur consentement. Sans l'obéïssance on ne peut me plaire.*

La Sœur rendit compte à la Mere de Saumaise de ce qui s'étoit passé dans cette nouvelle faveur qu'elle avoit reçûë ; & la Mere fut contente de se voir assurée de l'obéïssance de la Religieuse. C'étoit un jour de Communion : Elle lui dit d'aller communier, & de s'offrir à Dieu en même tems, en s'abandonnant à sa divine puissance pour faire & souffrir ce qu'il lui plairoit ordonner. La Sœur fut infiniment consolée de ce qui lui avoit été ordonné : elle fit de tout son cœur, avant la sainte Communion, le sacrifice qu'on lui avoit prescrit. Après la Communion, pendant qu'elle joüissoit du bonheur de posseder Notre Seigneur, il lui demanda de réïterer de

nouveau le ſacrifice qu'elle lui avoit fait de tout ſon être & de ſa liberté même. La Sœur le fit avec une nouvelle ferveur ; mais elle ajoûta, *pourvû, mon Souverain, que vous ne faſſiez rien connoître en moi d'extraordinaire, que ce qui pourra me cauſer de l'humiliation, me rendre plus abjecte & plus mépriſable aux yeux des créatures, & me détruire dans leur eſtime. Car helas, ô mon Dieu*, continua-t-elle, *je ſens ma foibleſſe ; je crains de vous trahir, & que vos dons ne ſoient pas en ſûreté avec moi.* Notre Seigneur la raſſûra, & lui promit qu'il ſe rendroit lui-même le gardien de ſes dons en elle, & qu'il vouloit la mettre dans une eſpece d'impuiſſance de lui reſiſter. Mais la Sœur lui fit de nouvelles inſtances pour obtenir de lui des ſouffrances, & de changer ſes conſolations & ſes faveurs en croix & en humiliations. *Hé quoi*, diſoit-elle, *ô mon Dieu, me laiſſerez-vous toujours vivre ſans ſouffrir ?* Elle comptoit pour peu ce qu'elle avoit ſouffert juſqu'alors, par les auſtérités de la pénitence, & par les infirmités qui avoient déja commencé à la tourmenter : tout cela ne lui paroiſſoit rien à proportion de l'ardeur pour la croix, que l'amour avoit allumé dans ſon ame. Notre Seigneur alors contenta ſon deſir, en lui montrant une croix ſi grande qu'elle ne pouvoit en voir le bout. Cette croix paroiſſoit toute couverte de fleurs, dont le mélange merveilleux charmoit les yeux ; mais ſous ces fleurs étoient cachés des épines, des clous, & des pointes de toutes ſortes. *Voilà*, lui dit Notre Seigneur, *le lit de mes chaſtes Epouſes, où je te ferai conſommer les délices de mon pur amour. Peu à peu ces fleurs tomberont, & il ne reſtera que les épines : je les couvre à préſent de ces fleurs, à cauſe de ta foibleſſe ; mais dans la ſuite tu en ſentiras ſi vivement la piquûre, que tu auras beſoin de toute la force de mon amour pour en ſupporter la douleur.*

Sœur Marguerite fut infiniment réjoüie de cette promeſſe qui auroit effrayé une ame moins courageuſe. Elle penſoit dans le fervent amour qu'elle reſſentoit pour la croix, qu'il n'y auroit jamais aſſez de ſouffrance pour deſalterer la ſoif ardente qu'elle en éprouvoit. Cette ſoif commençoit dès lors à la preſſer ſi vivement, que la nuit & le jour elle s'en trouvoit alterée ; & ce qui paroît aux autres douceur & repos, commençoit à lui paroître plus pénible que la peine même. Elle ambitionnoit les auſtérités & les pénitences, & on ne lui en permettoit jamais autant qu'elle l'eût deſiré. Or la croix qui lui paroiſſoit la plus deſirable, c'étoit une croix toute pure, ſans conſolation, ſans ſoulagement, ſans compaſſion de la part des hommes. Notre Seigneur accomplit bientôt ce qu'il lui avoit prédit, & il voulut le faire en la maniere qu'elle l'avoit elle-même deſiré ; c'eſt-

à-dire, en ne laiſſant paroître des faveurs ſurnaturelles dont il l'honoroit, que ce qui pouvoit humilier ſa ſervante aux yeux des hommes.

XLVI. Elle devient un objet de contradiction continuelle pour ſes Sœurs. Sa conduite envers elles.

En effet, ſon oraiſon continuelle, l'union étroite qu'elle avoit avec Dieu, l'auſtérité de ſa vie pénitente, l'exactitude de ſa régularité, l'humilité & la ſimplicité de ſon obéïſſance, au lieu d'attirer l'admiration de toutes celles qui en étoient témoins; par une permiſſion particuliere de Dieu, ne paroiſſoient aux yeux de la plûpart, que comme des vertus d'humeur, ou des fruits de la ſingularité, On la regardoit bien comme une fille réguliere dans ſes devoirs, mais ſa régularité même qu'on traitoit de ſcrupule & de petiteſſe d'eſprit, donnoit occaſion au mépris qu'on faiſoit d'elle. Si quelques-unes des Sœurs plus éclairées, telle qu'étoit la Supérieure, entrevoyoit la ſainteté éminente de cette fille, la plûpart des autres ne pouvoient la ſouffrir. Les imparfaites ne pouvoient goûter ſa ferveur qui condamnoit leur lâcheté; les ferventes croyoient qu'il étoit de leur devoir de blâmer ce qui leur paroiſſoit extraordinaire, & hors de la voye commune: par differens motifs tout le monde critiquoit ſes actions, & gloſoit ſur ſa conduite. Soit que ce fût antipathie, prévention, ou faux zele, on trouvoit à redire à tout ce qu'elle faiſoit ou ce qu'elle diſoit: ſon ſilence étoit attribué à ſtupidité; ſa mortification paſſoit pour ſingularité dangereuſe, & ſa charité pour petiteſſe. On attribuoit ſes maladies à une imagination hypocondre: ſes Communions & ſes oraiſons étoient ſuſpectes d'illuſion; l'on blâmoit juſqu'à ſon recüeillement & ſon humilité. Elle n'avoit pas même une amie qui compatit à ſon état, ou qui prît ſa défenſe, Dieu permettant que celles qui l'eſtimoient le plus, l'oubliaſſent comme les autres; & quoique la Maiſon poſſedât pluſieurs filles ſaintes & ferventes, néanmoins Dieu par une diſpoſition partiliere de ſa providence, permettoit que les plus dévotes concouruſſent par des motifs qui leur paroiſſoient juſtes & pieux, à la tenir dans le néant & l'humiliation.

Si les plus vertueuſes en uſoient ainſi; celles qui étoient moins fidelles à leur vocation, ſe donnoient encore plus de liberté, & elles diſoient ſouvent en face à la ſervante de Dieu les plus grandes duretés. Ce n'étoit pas ſeulement en ſecret qu'on portoit d'elle ces jugemens injuſtes & deſavantageux, ou qu'on lui faiſoit des reproches, c'étoit en public, c'étoit en ſa préſence, & lorſqu'on converſoit avec elle.

Une Religieuſe qui avoit été penſionnaire ſous la Sœur Marguerite,

a dépoſé dans l'information qui a été faite de la vie & des vertus de cette vertueuſe Fille, que voyant qu'on la traitoit ſi ſouvent de viſionnaire & d'hypocrite, elle lui avoit dit un jour en confidence, qu'elle étoit étonnée qu'on eût ſi peu d'égard pour ſa perſonne, & qu'on la traitât ſi mal : mais que l'humble Maîtreſſe lui avoit répondu : *Mon enfant, ces perſonnes me connoiſſent mieux que je ne me connois moi-même ; ainſi remerciez le bon Dieu avec moi, ce ſont des graces qu'il me fait.*

Une autre a dépoſé encore, que ſe trouvant indignée des railleries piquantes qu'on faiſoit de cette ſainte Fille, même en ſa préſence, elle lui avoit dit quelquefois : *Vous êtes bien bonne de ſouffrir tout cela.* Surquoi Sœur Marguerite lui répondit un jour : *Ma chere enfant, allons devant le ſaint Sacrement lui demander pardon de nos fautes ; & en même tems nous le prierons pour celles qui me procurent l'occaſion de ſouffrir quelque choſe pour Jeſus-Chriſt.*

Cependant ſa modeſtie & ſa douceur autoriſoit les plus indiſcretes à lui dire ſans ménagement les paroles les plus ameres, & ce qu'on appelloit, ſes verités. On croyoit ne point bleſſer la charité, parce qu'on ne bleſſoit jamais ſa patience ; & l'on trouvoit dans ſa prétenduë ſtupidité une raiſon de lui parler durement. Il y eut même dans la maiſon pluſieurs filles très-vertueuſes, qui donnant trop à la prévention ſe crurent obligées en conſcience de dire dévotement à la Sœur Marguerite, qu'elle donnoit dans l'illuſion, qu'elle ſe perdoit par ſes ſingularités, & que ſa conduite étoit une ſorte de ſcandale. Quelque parti que prît la Sœur au milieu de ces contradictions aſſiduës, elle étoit ordinairement blâmée, ſoit qu'elle s'humiliât pour s'accuſer en ſe condamnant elle-même, ſoit qu'elle rendît modeſtement raiſon de ſa conduite : l'un étoit traité d'hypocriſie, & l'autre d'orgueil. Dieu permettoit qu'on en uſât ainſi, pour que ſon Epouſe eût ſur la terre le même ſort que lui ; qu'elle fût comme lui, un objet de contradictions : il le permit auſſi pour rendre plus éclatante une vertu miſe à tant d'épreuves.

Sœur Marguerite au milieu de ces mépris & de ces reproches, qui la rendoient ſemblable à Jeſus-Chriſt mépriſé & ſouffrant, ne lui reſſembloit pas moins par ſa patience & ſa douceur. Elle recevoit tout avec paix, elle écoutoit tout avec joye, elle ne fuyoit point celles qui la rudoyoient de paroles ; elle ne ſe retiroit point des converſations ou des Communautés, quoique ce fût le tems où ſon humilité fût le plus ſouvent à l'épreuve. Jamais plainte, ni reproche, ni murmure ne ſortit de ſa bouche : ſon cœur même n'étoit point ému ou alteré contre le prochain, ni par le reſſentiment, ni par la froideur. J'admirois, dit

„ dit sa Superieure, j'admirois sa disposition toûjours égale, toûjours „ prête à converser & à être employée avec les personnes qui se dé- „ claroient le plus contre elle, & qui la désaprouvoient le plus hau- „ tement : elle étoit avec elles, comme avec celles qui lui marquoient „ le plus d'amitié. Jamais, continuë-t'elle, je ne me suis apperçûë „ qu'elle en ait fait aucune plainte, ni que son cœur eût le moindre „ ressentiment contre elles; & les créatures ne l'ont jamais mise si bas, „ qu'elle n'ait toûjours crû qu'elle étoit encore trop bien pour ce „ qu'elle croyoit mériter.

La seule chose qui affligeoit Sœur Marguerite dans ces contradictions, c'étoit que Dieu y étoit offensé. Mais sans faire aucun retour desavantageux sur ses Sœurs par ses jugemens, elle s'imputoit à elle seule toutes ces fautes, & s'accusoit humblement de l'occasion qu'elle leur donnoit d'en commettre. Sa peine ne se bornoit pas là : elle prenoit contre elle-même le parti de celles qui lui donnoient des avis, ou qui lui faisoient des reproches ; & refléchissant sur ses infidelités & sur ce qu'elle appelloit ses crimes, elle craignoit d'être effectivement, comme quelques unes le lui disoient assez crûment, une hypocrite & une visionnaire, & elle avoit peine à ne pas douter de la verité des communications merveilleuses dont Dieu la favorisoit : elle ne concevoit pas que des faveurs si rares fussent départies à une créature si indigne & si vile : se redisant à elle-même tout ce qu'on lui disoit des illusions du demon, & du peril des voyes extraordinaires, elle entroit dans ces craintes inexplicables dont nous avons parlé cidevant ; & ces craintes interieures jointes à ses infirmités & aux persecutions qu'elle éprouvoit, faisoient qu'il n'y avoit rien en elle qui ne souffrît, & qui ne participât à cette croix sans mesure que notre Siegneur lui avoit prédite.

XLVII. Sentimens de la Mere de Saumaise envers Sœur Marguerite. Son embarras : elle se croit obligée de l'éprouver en toute maniere.

La Mere de Saumaise portoit un jugement plus favorable de la Sœur Marguerite, que ces Religieuses ou déraisonnables ou imparfaites. Témoin de son obéïssance, de son humilité, de sa patience, elle ne pouvoit douter que l'Esprit de Dieu ne guidât sûrement dans les voyes de la perfection, cette Fille si favorisée : elle éprouvoit que ces graces miraculeuses n'avoient d'autre effet dans cette Sœur, que de la faire avancer dans les vertus heroïques du Christianisme : elle voyoit enfin journellement, l'accompliſſement sensible des prédictions & des promesses que le saint Esprit faisoit à son Epouse. C'est à de telles marques qu'on reconnoît sûrement, si de pareilles operations sont surnaturelles & divines, ou si elles sont l'ouvrage de l'imagination ou des ruses de satan. Cependant elle avoit peine à croire,

pour ainſi dire, ce qu'elle voyoit de ſes yeux : la verité, toute évidente qu'elle lui parût, étoit encore mêlée de cette eſpece d'incertitude, que notre incredulité naturelle conſerve au milieu des prodiges les plus averés ; & parce que la conduite que Dieu tenoit avec ſa ſervante, paroiſſoit à la *S*uperieure n'être pas conforme à l'eſprit de l'Ordre de la Viſitation, elle crut devoir ſe comporter avec ſa Religieuſe, à peu près comme les autres, ſoit pour mieux éprouver la vertu de cette Fille, ſoit pour ne pas autoriſer dans la Maiſon, ce qui paroiſſoit de ſingulier dans une vie plus angelique qu'humaine.

On peut juger quel nouveau ſurcroît de peine c'étoit pour Sœur Marguerite, d'être combattuë par ſa Superieure, à qui elle vouloit obéïr en tout ; d'être obligée en même tems de combatre, & contre elle-même, & contre Dieu. En effet il la tiroit ſouvent de la voye commune, ſoit pour ſes oraiſons, ſoit pour ſes lectures ſpirituelles, ſoit pour ſes autres exercices. Lorſqu'elle vouloit s'appliquer à la lecture preſcrite par la Regle, Dieu l'attiroit fortement à lui par une impreſſion raviſſante : il ſe rendoit le maître de ſes ſens interieurs & exterieurs, de telle ſorte qu'elle étoit comme incapable de réſiſter à l'operation qui ſe faiſoit ſentir en elle. Dans la Communion elle s'efforçoit par obéïſſance de produire les actes qu'on lui avoit preſcrits, & tout à coup Dieu occupoit ſon eſprit par les vûës & les penſées qu'il jugeoit à propos de lui inſpirer ; dans ces momens, il lui ſembloit ne pouvoir faire autre choſe que de deſirer, d'aimer & de ſouffrir, de ſe livrer à Jeſus Chriſt en qualité de ſon image ſouffrante, & de le prier d'achever en elle, par la participation entiere de ſa Croix, ce qu'il avoit commencé.

La Mere de Saumaiſe crut donc devoir à la prudence, auſſi bien qu'à l'amour qu'elle avoit pour l'eſprit ſimple & uni de ſon Ordre, de ne point montrer au dehors ce qu'elle penſoit dans ſon cœur, de la ſainteté de cette Fille ; & elle reſolut de continuer d'agir avec Sœur Marguerite, comme ne croyant rien de tout cequ'elle voyoit, & comme n'ajoûtant point foi à tous les recits que cette vertueuſe Fille lui faiſoit. Elle traitoit ces communications avec Dieu, de rêveries & de viſions d'une imagination bleſſée : elle l'obligeoit à ſuivre en tout la Regle commune : elle la reprenoit & lui impoſoit penitence, quand elle y avoit manqué : elle prenoit en toute occaſion le parti des autres Religieuſes contre elle ; & comme *S*œur Marguerite s'accuſoit toûjours elle-même, comme coupable de tout, c'étoit ſur Sœur Marguerite que tomboit pour ainſi dire, tout le poids de l'autorité. Ainſi pa-

roiſſant avoir tort en tout & toûjours, elle portoit en tout & toûjours la peine des fautes qu'elle ne commettoit point.

Mais ce qui augmenta de beaucoup toutes ces peines & ces contradictions, ce furent les graces extraordinaires que Dieu communiqua à la vertueuſe Sœur, par rapport à la devotion au Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt, devotion qu'il a voulu faire connoître par ſon moyen. C'eſt de cette devotion dont nous parlerons dans le Livre ſuivant: en attendant nous ne pouvons mieux finir celui-ci, qu'en tranſcrivant deux fragmens qui nous ſont reſtés des Retraites de cette vertueuſe Fille, dans les premieres années de ſa Profeſſion. On y verra quelles étoient les graces dont Dieu la favoriſoit, la ferveur avec laquelle elle répondoit à ces faveurs, & les inſtructions ſalutaires & utiles à toutes les perſonnes vertueuſes, qu'elle recueilloit de ces communications ſurnaturelles; car c'eſt-là ce qui me porte le plus à les raconter.

Retraite de l'année 1678.

XLVII. Ferveur de Sœur Marguerite dans une Retraite, & les graces qu'elle y reçoit.

VIVE Jeſus. Dans ma Retraite de l'année 1678. voici ce que mon divin Maître m'a fait entendre. Comme je me plaignois de ce qu'il me donnoit ſes conſolations avec trop d'abondance, ne me ſentant pas capable de les ſoûtenir, il me dit que c'étoit pour me fortifier de ce que j'avois à ſoûtenir. Bois & mange, me dit-il, à la table de mes délices, pour te rafraîchir, afin que tu chemine courageuſement, car tu auras un long & rigoureux chemin à faire, où tu auras ſouvent beſoin de prendre haleine & repos dans mon Cœur. Pour cela il te ſera toûjours ouvert, tandis que tu marcheras dans ces voyes. Je veux que ton cœur me ſoit un aſyle, où je me retirerai pour y prendre mon plaiſir, lorſque les pécheurs me perſecuteront, & me rejetteront de leurs cœurs. Lorſque je te ferai connoître que la divine Juſtice eſt irritée contr'eux, tu me viendras recevoir par la ſainte Communion, & m'ayant mis ſur le trône de ton cœur, tu m'adoreras en te proſternant ſous mes pieds; tu m'offriras à mon Pere éternel, comme je te l'enſeignerai, pour appaiſer ſa juſte colere, & fléchir ſa miſericorde à leur pardonner; & tu ne feras point de réſiſtance à ma volonté lorſque je te la ferai connoître, non plus qu'aux diſpoſitions que je ferai de toi par l'obéïſſance, car je veux que tu me ſerve d'inſtrument pour attirer des cœurs à mon amour. Mais je ne peux comprendre, mon Dieu, comme cela ſe pourra faire. Par ma toute-puiſſance, qui a tout fait de rien. Ne t'oublie jamais de ton néant, & que tu es la victime de mon Cœur, qui dois toûjours être diſpoſée d'être immolée pour

la charité : c'eſt pour cela que mon amour ne ſera point oiſif en toi, te faiſant toûjours agir ou pâtir, ſans qu'il t'en ſoit mis la moindre choſe en ligne de compte, ſi tel eſt mon bon plaiſir. C'eſt ainſi que l'ouvrage n'appartient pas à l'outil, dont le maître s'eſt ſervi pour le faire ; mais, comme je te l'ai promis, tu poſſederas les tréſors de mon Cœur: en échange je te permets d'en diſpoſer à ton gré, en faveur des ſujets diſpoſés : n'en ſois pas chiche, car ils ſont infinis.

Tu ne me ſçaurois plaire davantage, que par une conſtante fidelité à marcher ſans détours dans les voyes de ta Regle, dont les moindres défauts ſont grands devant moi ; & le Religieux ſe deçoit ſoi-même, en s'éloignant de moi, qui penſe me trouver par un autre chemin que par celui de l'exacte obſervance de ſes Regles. Conſerve en pureté le temple du Seigneur; car par tout où il ſera, il y aſſiſtera d'une ſpéciale préſence de protection & d'amour. Je ſuis ton gouverneur, auquel tu dois être toute abandonnée, ſans ſoin ni ſouci de toi-même, puiſque tu ne manqueras de ſecours, que lorſque mon Cœur manquera de puiſſance. Je prendrai ſoin de recompenſer ou venger tout ce qui te ſera fait ; de même je penſerai à ceux qui auront confiance en tes prieres, afin que tu t'occupe & t'employe toute à mon amour. J'ai encore une rude & peſante croix à mettre ſur tes foibles épaules, mais je ſuis aſſez puiſſant pour la ſoûtenir : ne crains rien, & me laiſſe faire ce que je voudrai de toi, ſans que tu faſſe rien pour te cacher dans le mépris, ou pour te produire dans l'eſtime. Je ne permettrai point à ſatan de te tenter, que par les trois ſortes de tentation dont il a eû la hardieſſe de m'attaquer: mais ne crains rien, confie-toi en moi ; je ſuis ton protecteur & ta caution: j'ai établi mon regne de paix dans ton ame, perſonne ne la ſçaura troubler ; & celui de mon amour dans ton cœur, qui te donnera une joye que perſonne ne pourra t'ôter.

Quelque tems après, comme j'étois dans une grande ſouffrance, Notre Seigneur vint me conſoler, me diſant: Ma fille, ne t'afflige pas, car je veux te donner un gardien fidelle qui t'accompagnera par tout, & t'aſſiſtera dans tous les beſoins, & qui empêchera que ton ennemi ne prévaudra point à l'encontre de toi ; & toutes les fautes où il croira te faire tomber par ſes ſuggeſtions, retourneront à ſa confuſion. Grace qui me donna une telle force, qu'il me ſembloit n'avoir plus rien à craindre; car ce fidelle gardien de mon ame m'aſſiſtoit avec tant d'amour qu'il m'affranchit de toutes mes peines : mais je ne le voyois ſenſiblement, que lorſque mon Seigneur me cachoit ſa préſence ſenſible, pour me plonger dans des douleurs très-rigoureuſes

de sa sainteté de justice. C'étoit alors qu'il me consoloit par ses familiers entretiens.

Il me dit une fois : Je vous veux dire qui je suis, afin que vous connoissiez l'amour que votre Epoux vous porte. Je suis l'un de ceux qui sont plus proche du Trône de la divine Majesté, & qui participe le plus aux ardeurs du sacré Cœur de Jesus ; & c'est à dessein de vous les communiquer, autant que vous serez capable de les recevoir.

Une autrefois il me dit, qu'il n'y avoit rien de si sujet à l'illusion & tromperie, que les visions ; & que c'étoit par là que satan en séduit plusieurs, en se déguisant en Ange de lumiere, pour leur donner mille fausses douceurs : que souvent il tâcheroit de prendre sa place pour me surprendre ; mais qu'il seroit chassé par ces paroles, *Per signum Crucis*, & par le reste du verset que je devois dire pour n'être pas trompée.

Il me dit une autrefois : Prenez bien garde qu'aucune grace & caresse familiere que vous recevez de notre Dieu, ne vous fasse jamais oublier ce qu'il est & ce que vous êtes ; car autrement je tâcherois moi-même de vous anéantir. Lorsque Notre Seigneur m'honoroit de sa divine présence, je n'appercevois plus celle de mon saint Ange. Lui ayant demandé pourquoi : il me dit que pendant ce tems-là, il se prosternoit dans un profond respect, pour rendre hommage à cette grandeur infinie abaissée à ma petitesse ; & en effet je le voyois ainsi, lorsque j'étois favorisée des caresses amoureuses de mon celeste Epoux. Je le trouvois toûjours prêt à m'assister en mes necessités, ne m'ayant jamais rien refusé de ce que je lui ai demandé.

Retraite de l'année 1684.

XLIX. Autre Retraite où elle décrit ses dispositions intérieures.

DANS ma solitude de l'année 1684. mon souverain Maître me fit la misericorde de me départir ses graces avec tant de profusion, qu'il me seroit difficile de m'en exprimer. Pour obéïr, je dirai seulement que plusieurs jours avant que d'y entrer, mon Dieu m'en imprima tellement l'esprit & le desir, que tout mon être spirituel & corporel ne respiroit que ce bonheur ; ayant si fortement retiré toutes mes puissances au dedans de lui même, qu'il ne me restoit plus de liberté que pour m'abandonner à cette souveraine puissance qui me tenoit toute ensevelie au dedans de soi. Le premier jour, il me présenta son sacré Cœur, comme une fournaise où je me sentis jettée, & d'abord pénetrée & embrâsée de si vives ardeurs, qu'il me sembloit m'aller réduire en cendres. Ces paroles me furent dites : Voici le di-

vin purgatoire de mon amour, où il te faut purifier tout le tems de cette vie; puis je t'y ferai trouver un ſejour de lumiere, & enſuite d'union & de transformation: ce qu'il m'a fait éprouver ſi efficacement pendant toute ma ſolitude, que je ne ſçavois par fois ſi j'étois au Ciel ou en la terre, tant je me ſentois remplie & abîmée dans mon Dieu, ce qui me fit ſouffrir les premiers jours, ne pouvant penſer à mes péchés. Mais la nuit du jour de ma Confeſſion, je me ſentis réveillée, & d'abord tous mes péchés me furent repréſentés comme tout écrits, que je n'euſſe qu'à les lire en me confeſſant: mais avec tant de larmes & de contrition, qu'il me ſembloit que mon chetif cœur s'alloit fendre de regret d'avoir offenſé cette bonté infinie qui ne laiſſoit pas de ſe faire ſentir ſenſiblement préſente à mon ame. Pendant tout ce tems, ma douleur s'augmentoit au delà de tout ce que je puis dire; il n'y a ſorte de pénitence & de ſupplice à quoi je ne me fuſſe condamnée de bon cœur: mais après ces trois jours, mon plus rude tourment fut la privation de la ſainte Communion. J'ai été miſe en un ſéjour de gloire & de lumiere, où moi chétif néant a été comblée de tant de faveurs, qu'une heure de cette joüiſſance eſt ſuffiſante pour récompenſer les tourmens de tous les Martyrs. Premierement il épouſa mon ame en l'excès de ſa charité, mais d'une maniere & union inexplicable, changeant mon cœur en une flâme de feu dévorant de ſon pur amour, afin qu'il conſume tous les amours terreſtres qui s'en approcheroient, me faiſant entendre que m'ayant deſtinée à rendre un continuel hommage à ſon état d'hoſtie & de victime au très-ſaint Sacrement, je devois en ces mêmes qualités lui immoler continuellement mon être par amour, adoration, anéantiſſement & conformité à la vie de mort qu'il a dans la ſainte Euchariſtie, pratiquant mes vœux ſur ce ſacré modele, lequel eſt dans un tel dénuëment de tout, qu'il s'eſt mis en état de recevoir de ſes créatures tout ce qu'elles voudront lui donner & lui rendre.

De même par mon vœu de pauvreté, je ne dois pas ſeulement être dépouillée des biens & commodités de la vie, mais encore de tous plaiſirs, conſolations, deſirs & affections de tout propre interêt, me laiſſant ôter & donner comme ſi j'étois morte ou inſenſible à tout.

Qu'y a-t-il de plus obéïſſant que mon Jeſus en la ſainte Euchariſtie, où il ſe trouve à l'inſtant que les paroles ſacramentales ſont prononcées, ſoit que le Prêtre ſoit bon ou mauvais, ou quel uſage qu'il en veuille faire, ſouffrant d'être porté en des cœurs ſouillés de péchés dont il a tant d'horreur? De même à ſon imitation il veut que je m'abandonne entre les mains de mes Superieures, quelles qu'el-

les puissent être, pour disposer de moi à leur gré, sans que je témoigne la moindre répugnance, pour contraire qu'il fût à mes inclinations; que cette disposition m'arrive, parce que je veux aller tout au contraire d'icelle, disant au fort de mes répugnances: Mon Jesus a été obéïssant jusqu'à la mort de la Croix; je veux donc obéïr jusqu'au dernier soupir de ma vie, pour rendre hommage à l'obéïssance de Jesus en l'hostie, dont la blancheur m'apprend qu'il faut être une pure victime, pour lui être immolée; sans tache, pour le posseder pure de corps & de cœur, d'intention & d'affection. Pour se transformer en lui, il faut mener une vie sans curiosité, d'amour & de privation, me réjoüissant de me voir mépriſée & oubliée, pour réparer l'oubli & le mépris que mon Jesus reçoit dans l'hostie. Mon silence intérieur & extérieur sera pour honorer le sien. Lorsque je parlerai, ce sera pour rendre hommage à cette parole du Pere, ce Verbe divin qui est caché dans l'hostie. Lorsque j'irai prendre ma réfection, je l'unirai à cette nourriture divine dont il substante nos ames dans la sainte Eucharistie, lui demandant que tous les morceaux soient autant de Communions spirituelles qui m'unissent & me transforment toute en lui-même. Mon repos sera pour honorer celui qu'il prend dans l'hostie. Mes peines & mortifications pour réparer les outrages qu'il reçoit dans la sainte Eucharistie. J'unirai toutes mes oraisons à celles que le sacré Cœur de Jesus fait pour nous dans l'hostie: de même l'Office divin, aux loüanges que ce Cœur adorable y donne à son Pere éternel; & en faisant la génuflexion, je penserai à celles qu'on lui faisoit par dérision en sa passion, & je dirai: Que tout fléchisse devant vous, ô grandeur de Dieu souverainement abaissée dans l'hostie! que tous les cœurs vous aiment: que tous les esprits vous adorent, & que toutes les volontés vous soient soumises; & en baisant la terre, je dirai: C'est pour rendre hommage à votre grandeur infinie, en confessant que vous êtes tout, & que je ne suis rien. En tout ce que je ferai ou souffrirai, j'entrerai dans ce sacré Cœur pour y prendre ses intentions, pour m'unir à lui, & pour demander son secours. Après chaque action je l'offrirai à ce divin Cœur, pour réparer tout ce qu'il y trouvera de défectueux, sur tout mes oraisons. Lorsque je commettrai des fautes, après les avoir punies sur moi par pénitence, j'offrirai au Pere éternel une des vertus de ce divin Cœur, pour payer l'outrage que je lui aurai fait, afin d'acquitter ainsi peu à peu ma dette; & le soir je mettrai dans cet adorable Cœur tout ce que j'aurai fait pendant le jour, afin qu'il purifie ce qu'il y aura d'impur & d'imparfait dans mes actions, pour les rendre dignes de les lui

approprier & les mettre dans ſon divin Cœur, lui laiſſant le ſoin de diſpoſer de tout ſelon ſon deſir, ne me réſervant que celui de l'aimer & le contenter, puiſqu'il m'a fait entendre que je ne dois avoir de prétention en tout ce que je pourrai faire ou ſouffrir, l'ayant ſacrifié au bien & en faveur de la Communauté. Après tout ce que je viens de dire, je tremblois de crainte de ne le pouvoir mettre en pratique; & comme j'allois à la ſainte Communion, il me fit entendre qu'il venoit lui-même imprimer dans mon cœur la ſainte vie qu'il mene dans la ſainte Euchariſtie; vie toute cachée & anéantie aux yeux des hommes; vie de mort & de ſacrifice, & qu'il me donneroit la force de faire ce qu'il deſiroit de moi.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE.
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE QUATRIEME.

Graces particulieres que Sœur Marguerite reçoit touchant la dévotion au Cœur sacré de Notre Seigneur. Contradictions qu'elle éprouve de la part de la Mere de Saumaise, Supérieure du Monastere.

AVANT que d'entrer dans le récit de ce qui s'est passé, dans la Sœur Marguerite, à l'occasion de sa dévotion envers le Cœur sacré de Notre Seigneur Jesus-Christ, je prie le lecteur de rappeller le souvenir de ce que, dans le Discours préliminaire, j'ai dit touchant les preuves solides que nous avons de la sainteté & de l'utilité de cette dévotion, preuves qui préviennent & qui confondent tous les doutes. Je ne repeterai pas ce que j'ai dit dans ce Discours : des redites ne convainqueroient pas celui qui ne seroit déterminé

La solidité & utilité de la devotion envers le Cœur de Notre Seigneur Jesus-Christ.

à ſe rendre, ni à la force des raiſonnemens, ni à l'évidence des faits, ni au poids de l'autorité, ni aux miracles les plus inconteſtables; car c'eſt ſur des fondemens ſi ſolides que cette dévotion ſe trouve établie par tout aujourd'hui, en conſequence de ce que Dieu avoit mis dans le cœur de ſa ſervante. Il ne peut plus ſe trouver, pour combattre cette dévotion, que quelques eſprits incrédules accoûtumés à ne croire que ce qu'ils voyent de leurs yeux, à rejetter ſans examen tout ce qui paſſe les bornes de leurs lumieres, & à défigurer par de miſerables plaiſanteries ce que la Religion a de plus reſpectable. La critique de ces hommes chargés de péchés eſt auſſi à mépriſer que leur ſuffrage: s'ils ont ordinairement peu de religion, ils doivent encore avoir moins d'autorité. Les myſteres de Dieu ſont cachés, ſelon l'Ecriture, aux eſprits où l'orgueil domine; & le voile qui les dérobe le plus efficacement à leurs yeux, c'eſt leur propre incrédulité: mais ces mêmes myſteres que *Dieu cache aux ſages du monde, & aux prudens ſelon la chair, il les manifeſte avec bonté aux petits & aux ſimples.* C'eſt pour ceux que l'humilité a mis dans ce rang, que j'écris; trop heureux ſi je puis contribuer à leur édification.

C'eſt donc pour l'utilité de ceux-ci, qu'avant que de raconter ce que Dieu a manifeſté à la Sœur Marguerite, touchant la dévotion au Cœur de Jeſus-Chriſt, je crois devoir rappeller ſeulement en gros ce que j'ai dit plus au long dans la Preface, ſur la ſolidité de cette dévotion.

Son objet, c'eſt l'amour immenſe que Jeſus a eu pour les hommes, pour le ſalut deſquels il s'eſt livré à la mort; amour dont il leur a donné un gage précieux dans le myſtere de l'Euchariſtie.

La fin qu'on ſe propoſe, c'eſt 1°. de reconnoître, autant qu'il eſt en nous, par toute ſorte d'hommages, & particulierement par ceux d'un amour réciproque & reconnoiſſant, la tendreſſe de Jeſus pour nous, principalement dans le Sacrement de l'Autel. 2°. de réparer ſelon notre pouvoir, les outrages & les indignités auſquels il s'eſt livré pour nous pendant ſa vie mortelle, & auſquels il eſt expoſé encore dans le ſaint Sacrement: de ſorte que toute cette dévotion ne conſiſte, pour ainſi dire, qu'à aimer ardemment Jeſus-Chriſt, que nous avons ſans ceſſe avec nous dans la ſainte Euchariſtie, & à lui témoigner cet amour par diverſes pratiques. Heureuſes pratiques qui ne tendent qu'à nourrir cet amour, à nous exciter au regret de voir Jeſus-Chriſt ſi peu connu & ſi peu aimé par ſes propres enfans, & à le dédommager autant qu'il eſt en nous par une ferveur plus vive, du peu de reconnoiſſance qu'il trouve dans ceux, ou qui ne

connoissent pas ce divin mystere, ou qui le connoissant, le négligent & l'oublient.

C'est pour faire connoître l'objet de cette dévotion, qu'on le rend sensible par la représentation du Cœur de Jesus-Christ, parceque le cœur est le symbole le plus naturel de l'amour, & par conséquent il doit être celui d'une dévotion qui se réduit toute entiere à l'amour. L'amour en est l'objet; l'amour en est le motif; l'amour en est la fin: or le cœur & l'amour sont comme synonimes parmi les hommes, & l'image du cœur sera toûjours prise par eux pour la représentation de l'amour. C'est ainsi que sous le nom & sous le symbole des sacrées playes de Jesus-Christ, l'Eglise honore ses souffrances, dont ces playes nous rappellent le souvenir: c'est dans le même esprit que l'on trouve dans la représentation du Cœur de Jesus-Christ, & dans le symbole de ce Cœur adorable, le souvenir de son amour, & un objet propre à réveiller le nôtre, avec notre reconnoissance.

LI. Notre Seigneur ordonne à Sœur Marguerite de rendre un culte particulier à son Cœur sacré.

Il n'y avoit encore qu'environ deux ans que Sœur Marguerite étoit Professe, & son union avec Dieu étoit si étroite, qu'elle en recevoit chaque jour de nouvelles faveurs. Mais celles qu'elle commença à recevoir alors à l'occasion du Cœur de Jesus-Christ, surpasserent toutes celles dont elle avoit été comblée jusques-là. Un jour qu'elle étoit devant le saint Sacrement, & qu'elle y consacroit le peu de loisir que lui avoient laissé les occupations continuelles par lesquelles on se plaisoit à la distraire, elle se trouva d'abord vivement pénetrée de la présence de Dieu. Abandonnant alors son esprit à l'impression qui le rempliſſoit, & son cœur à la force de l'amour qu'elle ressentoit, ses sens extérieurs furent tellement absorbés, qu'elle s'oublia pour ainsi dire elle même, & le lieu où elle étoit. Dans ce moment Jesus-Christ se montra à elle sous une forme sensible, & fit reposer doucement la tête de sa servante sur sa poitrine. Ce fut dans ce précieux moment, qu'il lui découvrit pour la premiere fois les secrets inexplicables de son divin Cœur, & les trésors de l'amour dont il étoit embrâsé pour les hommes. Alors remplissant celui de sa servante d'un amour en quelque façon proportionné, il lui dit: *Voici mon cœur, qui est si passionné d'amour pour les hommes & pour toi en particulier; que ne pouvant contenir en lui-même les flammes de sa charité, il faut qu'il les répande par ton moyen. Il veut se manifester à eux, pour les enrichir de ces précieux trésors que je te découvre, & qui contiennent des graces sanctifiantes propres à les retirer de la perdition. Je t'ai choisie*, ajoûta-t-il, *comme un abîme d'indignité & d'ignorance, pour l'accomplissement d'un si grand dessein, afin que tout soit*

fait par moi. Enſuite le Fils de Dieu demanda à ſa ſervante de lui donner ſon cœur pour le prix du préſent qu'il venoit de lui faire : la Sœur le lui offrit avec toute l'ardeur dont elle put être capable, & pria ſon divin Maître de vouloir bien s'en rendre le poſſeſſeur. Il lui ſembla alors que le Fils de Dieu prit effectivement ſon cœur, & le plaça dans le ſien qu'elle voyoit à travers la playe de ſon côté, & qui lui paroiſſoit éclatant comme le ſoleil, ou comme une fournaiſe ardente : ſon cœur lui parut être là comme un petit atôme qui s'abîmoit dans cette fournaiſe. Enſuite Notre Seigneur parut l'en retirer tellement embrâſé, qu'il ſembloit n'être qu'une flamme, & il le remit dans le côté de ſa ſervante, en lui diſant : *Voilà, ma bien aimée, un précieux gage de mon amour, qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ma charité, pour te ſervir de cœur, & te conſommer juſqu'au dernier moment. Tu n'as pris juſqu'à préſent*, ajoûta-t-il, *que le nom de mon eſclave ; je te donnerai déſormais celui de la diſciple bien-aimée de mon Cœur.*

Il voulut en même tems lui laiſſer une marque ſenſible de la grace qu'il venoit de lui faire, ſoit pour lui en perpetuer le ſouvenir & la conſolation, ſoit pour lui ſervir de témoignage devant les Superieurs, ainſi qu'il le lui déclara en même tems ; & afin que ce qu'elle racontoit à ſa Superieure, de la grace qu'elle avoit reçûë, ne fût pas rejetté par elle comme une pure imagination. Cette marque, fut une douleur continuelle à l'endroit où Notre Seigneur lui avoit paru ouvrir ſon côté, pour en tirer ſon cœur, & le lui remettre. A cette douleur devoit être jointe une ardeur très-vive & très-ſenſible dans la poitrine, que rien ne pouvoit rafraîchir ni diminuer. Notre Seigneur qui lui prédit qu'elle ſouffriroit cette douleur & cette ardeur brûlante, lui dit encore, que lorſqu'elle s'en trouveroit oppreſſée exceſſivement, elle demandât avec ſimplicité à ſa Superieure, la permiſſion de ſe faire ſaigner : il lui prédit que cette demande & ces ſaignées qui deviendroient fréquentes par la ſuite, lui attireroient beaucoup d'humiliations, de contradictions & de railleries ; mais que ſon ardeur ſenſible, & la douleur qu'elle reſſentiroit déſormais, ne ſeroit ſoulagée que par ce moyen. Enfin il ajoûta qu'il lui preſcrivoit ce remede pour lui procurer des humiliations. La ſuite vérifia les prédictions, comme nous le verrons ci-après.

Cette extaſe dura un tems aſſez long ; mais l'impreſſion en reſta d'une maniere ſi ſenſible dans les ſens de la vertueuſe Sœur Marguerite, que pendant pluſieurs jours elle ſe trouvoit comme enyvrée & hors d'elle-même, de telle ſorte qu'elle avoit peine à parler, à manger, à va-

quer aux emplois ordinaires,& qu'elle n'en venoit à bout qu'en ſe faiſant des violences extraordinaires. Cet état dont on ignoroit la cauſe,fut pour elle un nouveau ſujet d'humiliation & de reproches, & les noms de bête & de ſtupide lui furent prodigués par quelques Religieuſes peu charitables.Il ne lui étoit pas plus aiſé de dormir:lableſſure précieuſe qu'elle avoit reçûë dans le côté,lui cauſoit des douleurs ſi aiguës & des ardeurs ſi vives, qu'elle ſe ſentoit dévorée par un feu interne, & ce feu lui déroboit le ſommeil. Cette douleur, comme il lui avoit été prédit,lui reſta toute ſa vie;mais elle ſe réveilloit particulierement tous les premiers vendredis de chaque mois,jours que Jeſus-Chriſt lui marqua,comme nous le verrons,pour honorer plus particulierement ſon Cœur ſacré.Dans ce jour les douleurs & les faveurs qu'elle avoit reçûës la premiere fois, ſe renouvelloient en elle : le Cœur divin de l'Epoux celeſte lui étoit montré,ſemblable à un ſoleil brillant de la plus vive lumiere, dont les rayons réünis tomboient à plomb ſur ſon cœur. *Alors*, dit-elle, *mon cœur ſe ſentoit embrâſé d'un feu ſi ardent, qu'il ſembloit devoir me réduire en cendre. C'étoit particulierement en ce tems-là que ce divin Maître m'enſeignoit ce qu'il vouloit de moi, & me découvroit les ſecrets de ſon Cœur adorable.*

LII. La Superieure rejette ſa revelation & la mépriſe. Accompliſſement miraculeux de ce que Sœur Marguerite avoit prédit.

Selon les regles de l'obéïſſance que Notre Seigneur avoit preſcrite à Sœur Marguerite, il fallut qu'elle rendît compte à ſa Superieure de l'extaſe qu'elle avoit eûë, & de tout ce qu'elle y avoit éprouvé. Elle le fit ſans differer : mais outre la peine qu'elle eut à s'expliquer, à cauſe de l'yvreſſe ſpirituelle, ſi j'oſe le dire ainſi, qu'elle éprouvoit encore, elle reſſentit une étrange confuſion de raconter des graces ſi ſingulieres, & de ſentir en même tems combien elle en étoit indigne. *J'aurois*, dit-elle, en écrivant les diſpoſitions qu'elle eut en cette rencontre, *J'aurois préferé mille fois de dire tous mes péchés à tout le monde, & de lire ma confeſſion générale en plein Refectoire : ce m'eût été une grande conſolation ſi on m'eût permis de le faire, pour faire voir le grand fond de corruption qui étoit en moi, & qu'on ne m'attribuât rien des graces que je recevois.* Malgré ſa répugnance, il fallut ceder au devoir de l'obéïſſance:mais ce fut une nouvelle humiliation,lorſqu'elle ſe vit traitée tout crûment de viſionnaire,& les lumieres divines taxées de pures imaginations. Sa douleur de côté la preſſoit vivement, mais on n'eut pas plus d'égard à ſon infirmité,qu'à ſon extaſe,& tout fut également mépriſé. Ce mal cependant s'accrut par ſa durée : elle ne s'en plaignoit plus;mais on s'apperçut enfin qu'elle s'affoibliſſoit,&on craignit pour ſa vie. On ſongea donc à lui faire faire quelques remedes.Pour obéïr à l'ordre de Dieu,elle dit tout ſimplement à la Superieure,qu'une ſai-

gnée la tireroit de son abbattement. Cette demande fut tournée en ridicule : le Medecin assura que ce remede étoit nuisible. Pour lui en faire d'autres qu'il prescrivit, on mit la Sœur à l'Infirmerie. Ces remedes humains n'eurent d'autre effet que d'aigrir le mal, & d'exciter un vomissement si continuel, qu'il ne permettoit pas à la malade de garder aucune nourriture, & qu'en peu de jours il la réduisit à une extrême foiblesse. La malade souffroit tout cela sans se plaindre, sans refuser aucun des remedes qu'on lui prescrivoit, sans parler davantage de la saignée qu'elle sçavoit être son seul remede. Bientôt elle se trouva réduite à l'extremité : déja elle ne pouvoit presque plus parler : la respiration devenoit de plus en plus difficile, par l'excès de l'oppression ; & il ne lui restoit de force que pour soûtenir, sans mourir, les secousses fréquentes de ses vomissemens.

Dans cet état, où, selon les regles de l'art, la saignée auroit pû être plus nuisible que salutaire, la Superieure crut devoir s'y déterminer. Le Medecin y consentit avec peine ; mais il jugea que dans une occasion où il n'avoit plus d'esperance, on pouvoit risquer ce remede. La Superieure le proposa à la Sœur, qui lui dit avec sa douceur ordinaire: *Je sçai qu'il n'y a que ce remede qui puisse me soulager: mais je ne le desire pas, si votre charité ne le desire pour moi; car mon Jesus vous fait vouloir pour moi tout ce qu'il veut. Je suis bien aise de souffrir tant qu'il lui plaira.* C'est ici une belle leçon pour ceux qui sont si inquiets dans leurs maladies, & qui fatiguent tout le monde par leur empressement pour trouver des remedes qui les soulagent. On fit donc à la Sœur une legere saignée ; à peine tira-t'on une palette de sang : mais Dieu voulut que ce qu'il avoit prédit fût accompli d'une maniere si marquée, qu'on ne pût le révoquer en doute. Dans le moment les vomissemens cesserent, la parole & la respiration devinrent libres ; à peine le bras étoit-il bandé, que la malade se trouva si forte, qu'elle se vit en état de sortir de l'Infirmerie, & de suivre les Exercices de la Communauté, & elle l'auroit fait si on ne le lui eût défendu.

Un évenement si singulier, & un accompliſſement si marqué de la prédiction de la Sœur, détermina la Superieure à ne lui pas refuser dans la suite de tems en tems, le même soulagement que sa douleur exigeoit : mais la plûpart des autres Religieuses qui ignorerent d'abord ce prodige, resterent dans leur prévention contre la vertueuse Fille. Celles qui ne pouvoient goûter sa pieté ni son caractere, prirent occasion des fréquentes saignées qu'on lui faisoit, pour l'en railler à tout propos : ainsi pour l'entier accompliſſement de la prédiction, ce remede lui fut une occasion fréquente de contradiction & d'humi-

liation. On ne balançoit pas à la regarder comme une malade imaginaire, & une hypocondre; & son remede, comme un remede de fantaisie : les plus indiscretes le lui disoient à elle-même, tantôt par maniere de raillerie, & tantôt par reproche ou par remontrance.

La Superieure qui admiroit tout à la fois & la patience de la Sœur, & l'accomplissement de la parole de Jesus-Christ, crut devoir épargner à cette humble fille, ces sortes de confusions & de contradictions. Elle la fit un jour saigner secrettement dans sa cellule par une des Sœurs: mais Notre Seigneur qui ne vouloit pas que son Epouse eût même un si leger adoucissement, permit que ce jour là elle tomba évanoüie pendant la Messe au milieu de la Communauté. On devina bientôt la cause de cet accident : les incredules continuerent à railler, & la Sœur Marguerite à souffrir avec sa douceur accoutumée.

LIII. Notre Seigneur continuë de l'instruire sur la dévotion à son Cœur. Il lui en prescrit les pratiques. La Superieure les lui défend.

Le Fils de Dieu soutenoit sa servante au milieu de tant de contradictions, par de nouvelles effusions de sa grace, & en lui manifestant de plus en plus les trésors de son Cœur divin. Il voulut lui prescrire lui-même les pratiques qu'elle employeroit desormais à l'honorer. Je ne puis mieux faire pour le raconter dignement, que de copier ce qu'elle en a écrit dans le compte qu'on l'a obligé à rendre de ces faveurs celestes. „Un jour, dit-elle, que j'étois devant le saint Sacrement „exposé sur l'Autel (ce fut quelquetems après la gueriſon merveilleu„se que nous avons raconté) après m'être sentie attirée toute au de„dans de moi-même par un recueillement de toutes mes puissances „& de mes sens, Jesus-Christ mon divin Maître se présenta à moi tout „éclatant de gloire, avec ses cinq playes brillantes comme cinq so„leils. De son humanité sacrée sortoient des flammes de toutes parts, „mais surtout de son adorable poitrine, qui ressembloit à une fournai„se. Au milieu de cette fournaise ardente il me fit voir son tout aima„ble Cœur qui étoit la source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me dé„couvrit les merveilles inexplicables de son amour, & jusqu'à quel ex„cès il l'avoit porté, en aimant les hommes dont il ne recevoit que de „la méconnoissance & des ingratitudes. C'est-là, me dit-il, ce qui m'est „plus sensible, que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion : d'autant „que s'ils rendoient du retour à mon amour, je compterois pour peu „de chose tout ce que j'ai fait pour eux, & je voudrois, s'il se pouvoit, „faire encore davantage ; mais il n'ont que des froideurs & du rebut „pour tous mes empressemens à leur faire du bien. Du moins, ajoûta„t'il, donne moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que „tu en pourras être capable. Je lui remontrai alors mon impuissan„ce. A quoi il répondit : Tiens, voila dequoi suppléer à tout ce qui te

„ manque ; & en même tems son divin Cœur s'étant ouvert, il en sor-
„ tit une flamme si ardente, que je pensai en devoir être consumée.
„ J'en fus toute pénétrée ; & ne pouvant la soutenir, je lui demandai
„ d'avoir pitié de ma foiblesse. Je serai ta force, dit-il, ne crains rien ;
„ mais sois attentive à ma voix & à ce que je te demande pour te dis-
„ poser à l'accompliſſement de mes desseins.

Ensuite il lui prescrivit la maniere dont elle honoreroit son amour & son Cœur sacré. „ Premierement, dit-il, tu me recevras dans le „ saint Sacrement, autant que l'obéïssance te le voudra permettre, „ quelque mortification & humiliation qui t'en doive arriver „ (C'est que les Religieuses imparfaites ne railloient pas moins de ses Communions fréquentes, que de ses saignées ; & prenoient occasion de tout, pour la tourner en ridicule.) „ Tu dois recevoir, continua-t'il, „ ces humiliations comme des gages de mon amour. Tu commu-
„ nieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois ; & tou-
„ tes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mor-
„ telle tristesse que j'ai bien voulu ressentir au Jardin des Olives. Cet-
„ te tristesse te réduira, sans que tu la puisse comprendre, à une espe-
„ ce d'agonie, plus rude à supporter que la mort. Pour m'accom-
„ pagner dans cette humble priere que je presentai alors à mon Pe-
„ re parmi toutes mes angoisses, tu te leveras entre onze heures & mi-
„ nuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi, la face con-
„ tre terre, tant pour appaiser la divine colere de mon Pere, en de-
„ mandant pardon pour les pécheurs, que pour prendre part & adou-
„ cir en quelque façon l'amertume que je sentis alors de l'abandon
„ de mes Apotres ; abandon qui m'obligea à leur reprocher, qu'ils n'a-
„ voient pû veiller une heure avec moi. Pendant cette heure tu feras
„ ce que je t'enseignerai. Or écoute, ma fille : ne crois pas legerement
„ à tout esprit, & ne t'y fie pas. Satan enrage de te décevoir ; c'est pour-
„ quoi ne fais rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent. „ Tel-
les étoient les précautions que le Fils de Dieu enseignoit lui même à sa servante, & le moyen qu'il lui donnoit de rendre inutiles toutes les ruses de l'enfer ; & ce moyen salutaire, c'étoit l'obéïssance. Le Fils de Dieu assujettissoit ainsi ses lumieres divines, à celles qu'on reçoit par la voix de l'obéïssance, & à ce trait il est aisé de reconnoître l'esprit de Dieu.

Cette extase dura si longtems, que les Religieuses étonnées de voir la Sœur devant le saint Sacrement bien loin par delà le terme qu'elle devoit y rester, vinrent l'en retirer, & la firent lever : mais voyant qu'absorbée encore dans l'union qu'elle goûtoit avec Dieu, elle ne pouvoit

pouvoit ni parler ni répondre, que même elle avoit peine à se soûtenir; elles la traînerent à la Superieure, & l'accuserent devant elle comme si elle étoit fort coupable. La Superieure comprit qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire dans cette fille: mais faisant semblant de l'ignorer, ou de n'en tenir compte, elle la traita avec séverité, & lui dit tout ce qu'elle put de plus humiliant. Sœur Marguerite reçut ses reproches & ses leçons à genoux sans se défendre: elle lui avoüa même depuis, qu'elle les avoit reçû avec une joye sensible, voyant accomplir en elle ce qu'elle avoit demandé à Dieu, sçavoir que les graces singulieres qu'il lui feroit, tournassent à son humiliation. D'ailleurs plus cette vertueuse fille recevoit de faveurs, & plus son humilité augmentoit & devenoit vive. Elle ne voyoit en elle-même qu'indignité & miseres par rapport à tant de graces; & la comparaison qu'elle faisoit des unes & des autres, la jettoit dans la plus profonde confusion: c'étoit donc la satisfaire, que de l'humilier, & c'est dans cet esprit qu'elle reçut tout ce que sa Superieure jugea à propos de lui dire de fâcheux & de desobligeant en cette occasion. Elle lui ordonna néanmoins de lui raconter ce qui s'étoit passé en elle devant le saint Sacrement. La Sœur obéït avec simplicité: mais la Superieure en prit encore occasion de l'humilier, de traiter de chimere toute cette extase: enfin elle lui défendit de rien pratiquer de ce qu'elle disoit lui avoir été prescrit par Notre Seigneur. La Sœur ne repliqua point; & selon l'instruction de son divin Maître, elle se soûmit à ce que la Superieure lui ordonnoit.

Les autres Sœurs n'avoient point été présentes au compte que Sœur Marguerite avoit rendu de sa vision: mais on s'apperçut pendant un tems considerable, de l'effet qu'elle avoit produit en elle, par le recüeillement profond où elle se trouva depuis en toute occasion & en tout lieu, & par la peine qu'elle avoit à s'appliquer aux actions extérieures. Les plus vertueuses étoient édifiées de voir en elle un certain air de recüeillement intérieur, tel qu'il peut être dans une ame absorbée pour ainsi dire en Dieu; mais les indiscretes prenoient occasion de cet état où elles la voyoient, pour la contredire en la détournant, & pour l'humilier à l'occasion des fautes que l'absence de son esprit lui faisoit faire. La seule chose qui peinoit cette sainte fille, c'étoit de voir qu'on mît tant d'obstacles au désir qu'elle avoit conçu d'honorer le Cœur sacré de Jesus-Christ, mais elle ne marquoit sa peine qu'à Dieu seul. Elle s'adressoit à lui, pour lui exposer les résistances qu'on apportoit à ses volontés, & pour lui de-

mander instamment de les vaincre lui même selon ses desseins éternels. *Laisse-les faire*, lui répondit-il un jour: *Puisque je suis pour toi, que crains-tu? Le ciel & la terre passeront, mais non pas mes paroles. Elles ne resteront pas sans effet.* Il vérifia peu de tems après sa prédiction, & la Superieure, malgré ses sages résistances, fut obligée enfin de permettre à la Sœur d'executer au moins en partie ce qui lui avoit été prescrit. Voici le moyen dont Dieu se servit pour cela.

LIV. Sœur Marguerite tombe malade, & est réduite à l'extrémité. Sa guérison subite & miraculeuse.

L'ardeur de l'amour divin qui dévoroit le cœur de Sœur Marguerite, & qui lui avoit été communiqué sensiblement dans son extase; cette ardeur, dis-je, étoit si véhémente, qu'elle faisoit son impression sur les sens extérieurs, & bientôt la Sœur ne pouvant soûtenir le feu qui la consumoit, tomba dans une fievre continuë. Le plaisir qu'elle trouvoit à souffrir l'empêcha d'en parler ou de se plaindre; son épuisement la trahit. Au bout de quelque tems les forces lui manquerent, & lorsqu'elle ne put plus se soûtenir, elle avoüa malgré elle qu'elle étoit malade. Le Medecin reconnut aisément la cause de son extrême foiblesse. Il jugea que la Sœur se l'étoit attirée en déguisant son mal. Il essaya de la soulager, mais ce fut inutilement; la fievre ne cessa ni ne diminua. La Sœur la porta plus de soixante jours, & toutes sortes de douleurs se joignirent à l'ardeur de la fievre. Au lieu d'en être accablée, elle trouva de la douceur à souffrir sans mesure. *Jamais*, dit-elle, *je n'ai senti tant de consolations. Le feu dévorant qui me brûloit, ne se nourrissoit que de la croix, & de toute sorte de souffrances. Je ne pouvois ressentir de douleur qui pût égaler celle que j'avois de ne pas souffrir assez.* On en vint enfin à désesperer de sa vie, & on commença à craindre de la perdre. Ses forces diminuoient à vûë d'œil, & ses défaillances étoient fréquentes. Ce fut dans une de ces défaillances, qu'on doit plûtôt nommer une extase, qu'elle reçut la grace que je vais raconter.

Les trois personnes de la sainte Trinité se montrerent à elle sous la forme de trois jeunes hommes vêtus de blanc, tous resplendissans de lumiere; de même âge, de même grandeur, de même beauté. Le Pere Eternel portoit entre ses mains une grosse croix toute hérissée de clous pointus, & chargée de tous les instrumens de la Passion de Jesus-Christ. Il présenta cette croix à Sœur Marguerite, en lui disant: *Tiens, ma fille, je te fais le même présent qu'à mon Fils bien aimé. Et moi*, dit Jesus-Christ, *je veux t'y attacher, comme j'y ai été attaché moi-même, & je t'y tiendrai fidelle compagnie.* Le saint Esprit ajoûta, que pour lui qui étoit feu & amour, il la consumeroit sur cette croix, en la purifiant. La Sœur dans le ravissement où elle

étoit, ne comprit pas dans ce moment les grandes souffrances que cette vision lui annonçoit, & qui lui étoient désignées par ce symbole ; mais elle en ressentit une consolation & une joye si douce, qu'elle se trouva beaucoup dédommagée des extrêmes douleurs de son infirmité.

La Superieure à qui elle rendit compte, selon sa coûtume, de tout ce qu'elle avoit vû, eut trop de pitié de l'état mourant où elle la voyoit, pour la mortifier à cette occasion, comme elle avoit fait dans les autres. Elle se borna à exiger de la malade, qu'elle demandât à Dieu le rétablissement de sa santé. La Sœur obéït avec simplicité ; mais le désir qu'elle avoit de souffrir, lui faisoit craindre d'être exaucée. La Mere ajoûta, que si Sœur Marguerite obtenoit de Dieu sa guérison, elle connoîtroit à cette marque que tout ce qui se passoit en elle venoit de lui, & qu'elle lui accorderoit la permission d'executer ce que Notre Seigneur lui avoit prescrit pour honorer son Cœur sacré, & particulierement l'oraison de la nuit, & la Communion des premiers vendredis de chaque mois. Sœur Marguerite obéït sans differer. Elle représenta à Notre Seigneur tout le désir de la Superieure ; & Dieu qui vouloit donner un témoignage non suspect de la sainteté de sa servante, & rendre inconteſtables les faveurs singulieres dont il l'honoroit, exauça sur le champ la demande de son Epouse, & le désir de la Superieure. Ce fut la sainte Vierge qui servit de ministre à cette guérison miraculeuse : elle gratifia sa servante de sa présence d'une maniere sensible, dans une nouvelle extase qu'elle eut le même jour. Après un entretien assez long, & des caresses inexplicables, elle lui dit : *Prends courage, ma fille, dans la santé que je te donne de la part de mon Fils ; car tu as encore un long & pénible chemin à faire, toûjours sur la croix ; entre les clous, les foüets & les épines. Mais ne crains rien ; je te promets ma protection, & je ne t'abandonnerai point.* La Sœur se leva le même jour ; & la Communauté vit avec étonnement aller & marcher sans appui, celle qui dans le même jour avoit paru n'avoir pas un soufle de vie.

LV.
La Superieure inquiéte sur les voyes extraordinaires de Sœur Marguerite, l'oblige à consulter. Nouvelle contradiction qu'elle lui attire par là.

Un miracle si visible dont la Superieure avoit été l'occasion & la confidente, & qu'elle a elle-même témoigné par écrit, fit sur son esprit tout l'effet qu'il devoit produire. Il ne lui resta plus aucun scrupule sur la verité des graces que Dieu faisoit à sa servante : mais sa conviction la jetta dans un autre embarras, & exposa la Sœur Marguerite à une autre sorte de souffrance. L'humble Superieure ne se crut pas capable de conduire dans des voyes si éminentes une

fille favorisée de Dieu jusqu'à ce point : elle crut devoir chercher du secours dans des conseils au dehors. Elle obligea à cet effet Sœur Marguerite de rompre le silence qu'elle avoit gardé jusqu'alors sur ces faveurs singulieres. Elle ne s'en étoit ouverte à personne, hors à sa Superieure ; soit par humilité, de peur qu'on ne l'estimât davantage ; soit par obéïssance à la Superieure même, qui traitant tout cela d'illusion & de folie, lui défendoit d'en parler. Cette Superieure commanda donc enfin à la Sœur de conferer avec quelques personnes de pieté qui étoient à Paray, sur l'état de son ame, & sur les graces singulieres qu'elle recevoit de Dieu. La Sœur obéït : mais ce fut avec une répugnance dont elle sentit & dévora toute l'amertume.

Le fruit de son ouverture pour les Directeurs à qui elle parla séparément & en diverses fois, furent de nouvelles humiliations. Ces hommes peu expérimentés dans les voyes spirituelles, jugerent, comme le font la plûpart des gens du monde : ceux-ci condamnent sans examen tout ce qui leur est présenté avec l'apparence de miracle, de singularité & d'opération surnaturelle : pour s'épargner la peine d'approfondir & d'examiner, ou pour couvrir par une décision hardie & précipitée leur ignorance dans les voyes spirituelles, ils ont aussi-tôt blâmé ou mépriſé, qu'entendu. Tels furent les Directeurs de cette petite Ville, peu profonds dans la connoissance des mysteres de Dieu & de sa grace. Au premier recit qui leur fut fait par la Sœur, ils se prévinrent contre elle : ils secoüerent la tête, ils la regarderent comme une visionnaire, ils ordonnerent qu'on fit manger de la soupe à cette fille ; & l'oracle qu'ils prononcerent fut de condamner son attrait pour l'oraison, & de défendre à la Sœur & à sa Superieure de s'arrêter à toutes ces merveilles, quelques évidentes qu'elles fussent : encore s'applaudirent-ils de la sageſſe prétenduë de leur décision.

On peut juger quel supplice c'est à un esprit convaincu par sa propre expérience, d'acquiescer & d'obéïr contre sa conviction ; ou plûtôt l'on peut juger quelle est la perfection de l'obéïssance de celle qui se soûmet sans murmurer & sans repliquer à une décision si imprudente, dont elle sent intimement la fausseté & l'erreur. Telle fut l'obéïssance de Sœur Marguerite. Elle se soûmit à ce qui lui fut ordonné ; elle porta même si loin son obéïssance, que se justifiant à elle-même l'erreur de ces directeurs, & acquiesçant à tout ce qu'on lui avoit dit d'humiliant & de mépriſant, elle se condamnoit elle-même comme étant livrée à l'illusion du démon en punition de ses péchés.

Je fis, dit-elle, *tous mes efforts pour réſiſter à tous ces attraits, croyant aſſurément être dans l'erreur : mais n'en pouvant venir à bout, je ne doutai plus que je ne fuſſe abandonnée, puiſqu'on m'avoit aſſuré que ce n'étoit pas l'eſprit de Dieu ; & que cependant il ne m'étoit pas poſſible de réſiſter à cet eſprit qui m'attiroit.*

Dans cette crainte, & au milieu des étranges agitations qu'excitoit en elle un combat ſi violent, elle s'adreſſa à Notre Seigneur pour chercher en lui ſa conſolation. Alors ce divin Epoux qui avoit pris plaiſir à voir juſqu'où elle portoit l'exactitude de ſon obéïſſance, la raſſura en lui faiſant connoître que bientôt il la tireroit de peine, même ſans la tirer de l'ordre de l'obéïſſance & de la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſes miniſtres. Il lui prédit que par les arrangemens ſecrets de ſa Providence, il feroit venir dans peu à Paray un de ſes fidelles ſerviteurs, qui la raſſureroit dans ſa peine & la conduiroit dans les voyes ſaintes qu'il lui marqueroit. Il ajoûta qu'il vouloit qu'elle manifeſtât à ſon ſerviteur, ſelon l'intelligence qu'il lui donneroit alors, tous les tréſors de ſon Cœur divin qu'elle avoit vû, & tous les ſecrets dont elle avoit été faite participante à ce ſujet.

LVI. Dieu pour la conſolation de ſa ſervante, lui envoye le Pere de la Colombiere, fameux Miſſionnaire.

La Sœur communiqua à la Superieure la prédiction qui lui avoit été faite, & on en vit bientôt l'accompliſſement. Le ſerviteur fidelle que Dieu avoit promis à Sœur Marguerite, fut le R. P. de la Colombiere, de la Compagnie de Jeſus. Ce Pere qui a été ſi celebre dans le ſiecle dernier, par l'éloquence de ſes prédications, & par l'onction ſainte qui eſt répanduë dans tous ſes Ouvrages de pieté, l'a été encore plus par la ſainteté & l'auſterité de ſa vie, par ſes travaux Apoſtoliques, & par les perſecutions qu'il a ſouffert pour la foi dans un Pays hérétique. C'étoit lui que Dieu avoit deſtiné pour conduire ſa ſervante, pour manifeſter ſa ſainteté, & pour cooperer avec elle à l'établiſſement de la devotion au Cœur de Notre Seigneur.

Ce Religieux fut envoyé par ſes Superieurs en 1675. à Paray, pour y être Superieur de la petite Maiſon que les Jeſuites ont en cette Ville. Peu après ſon arrivée, il vint au Monaſtere de la Viſitation pour y rendre une viſite de bienſéance à la Superieure & à la Communauté. Lorſque la Sœur Marguerite vint au Parloir avec les autres Religieuſes, il lui fut dit interieurement ; *Voila celui que je t'envoye.* Elle ne fit cependant rien paroître de ce ſentiment interieur, & ne s'empreſſa point de ſe faire connoître. Quelques jours après ce Pere vint faire une exhortation à la Communauté. Il ne connoiſſoit point la Sœur Marguerite, & n'en avoit point encore oüi parler ; mais dans l'exhortation il remarqua une Religieuſe entre les autres, en qui il crut voir

quelque chose de si recueilli & de si divin, qu'il demanda après l'exhortation à la Mere Superieure, quelle étoit une de ses filles qu'il avoit remarqué dans une telle place qu'il désigna. La Superieure se contenta de la nommer, d'en parler avec estime, mais en general, sans lui rien découvrir des choses surnaturelles qui se passoient en cette fille.

Les Quatre-Tems du Carême arriverent peu après, & le Pere de la Colombiere fut appellé pour servir de Confesseur extraordinaire à la Communauté. Sœur Marguerite se présenta à lui au Confessionnal à son rang : mais comme elle n'avoit point ordre de sa Superieure de s'ouvrir, nonobstant son attrait interieur elle s'abstint de lui faire connoître son état & ses peines, & se borna à une simple Confession. La Superieure vouloit connoître plus sûrement quelles étoient les lumieres de ce Religieux, avant que de le consulter ; mais ayant bientôt connu l'élevation de sa sainteté, & son experience dans les voyes interieures, elle ordonna à Sœur Marguerite de s'ouvrir entierement à lui sur son état.

La Sœur ressentit alors toute la répugnance imaginable à obéir, soit que cela vint de son naturel timide, soit que Dieu ne voulut pas qu'elle goûtât aucune consolation, sans qu'elle fût mêlée de peine & de victoire. Elle se surmonta cependant, & rendit compte avec simplicité au Pere de la Colombiere de tout ce qui s'étoit passé en elle, des jugemens divers que sa Superieure & ses Directeurs en avoient porté, des inquiétudes & des allarmes où elle se trouvoit elle-même, en un mot de toutes les dispositions de son cœur.

Le Pere de la Colombiere ne se pressa pas de porter son jugement ; il prit tout le loisir d'étudier les operations de la grace dans cette ame si pure. Il examina, non une fois, mais plusieurs fois, toute sa conduite : il l'humilioit souvent, & souvent il traitoit avec elle d'une façon dure & mortifiante. Sur tout il éprouva en diverses manieres son obéïssance : car il sçavoit que l'obéïssance parfaite étoit la marque la moins équivoque de la vraye sainteté, & un remede infaillible contre les illusions. Enfin après toute l'attention & le soin qu'on pouvoit attendre d'un homme aussi prudent que vertueux, il ne put s'empêcher de reconnoître dans cette devote fille, des preuves sensibles de la communication de Dieu par des moyens surnaturels.

Il la consola donc sur les inquiétudes qu'elle éprouvoit : il l'assura que l'illusion du Demon n'avoit aucune part à ce qui s'étoit passé en elle. Il l'avertit seulement de se tenir toûjours dans d'humbles sentimens sur elle-même, en comparant son indignité & ses foiblesses, avec

les graces dont Dieu la favorisoit & qu'elle n'avoit pas meritées ; & en voyant que Dieu l'en combloit sans cesse, sans se rebuter de ses fautes journalieres. Il lui donna encore quelques avis sur les prieres vocales auxquelles elle avoit peine à s'appliquer, parce qu'elle étoit fortement attirée à une oraison plus sublime, qui l'empêchoit souvent de poursuivre celle qu'elle avoit commencée. C'étoit pour elle un sujet de scrupule & de peine : il lui prescrivit de se borner aux prieres vocales d'obligation, en ajoûtant seulement le Chapelet chaque jour, selon qu'elle pourroit ; & pour toutes les autres, il lui ordonna de se laisser conduire sans répugnance & sans scrupule par l'impression de l'Esprit de Dieu, selon qu'il se communiqueroit à elle.

Elle le consulta encore sur une pratique que plusieurs blâmoient dans la Maison. Elle se sentoit souvent préssée interieurement de donner à differentes personnes des billets de pieté, soit pour les fortifier contre les peines & les tentations qu'elles éprouvoient, soit pour les porter à faire à Dieu les sacrifices qu'il demandoit de leur fidelité. Elle ne connoissoit les besoins des personnes à qui elle donnoit ces avis, que par la lumiere même qui la pressoit de les écrire ; mais ces billets prophetiques n'étoient pas également bien reçûs de tout le monde. On lui en faisoit quelquefois des réprimandes, on en prenoit occasion de l'humilier, & de lui faire reproche de ce qu'elle se mêloit de ce ou elle n'avoit que faire. Comme elle déferoit volontiers au sentiment des autres, au préjudice de ses propres lumieres, elle craignit qu'effectivement il n'y eût de la temerité & de l'indiscretion dans cette pratique. Le Pere la rassura : il lui prescrivit de continuer à suivre simplement le mouvement du saint Esprit, quelque peine qui dût lui en arriver ; de présenter ces sortes de billets à la Superieure, & de s'en tenir à ce qu'elle lui défendroit ou lui permettroit. Enfin ce Pere lui ordonna de mettre par écrit tout ce qui se passeroit désormais en elle. Cet ordre lui fut bien amer : elle obéït néanmoins, mais ce fut sans fruit pour la posterité ; car pour concilier l'humilité avec l'obéïssance, après avoir écrit selon l'ordre qu'elle en avoit reçû, elle brûloit bientôt ce qu'elle avoit écrit.

LVII. Nouvelles graces que Dieu fait à Sœur Marguerite, & auxquelles le Pere de la Colombiere eut part.

La Sœur paya cherement la consolation qu'elle avoit éprouvée dans les conseils du Pere de la Colombiere. Selon ce qui lui avoit été prédit, il falloit que tout tournât à sa confusion & à l'augmentation de ses croix. Le Pere de la Colombiere y eut part lui-même. Les entretiens de l'un & de l'autre au Confessional, furent fréquens pendant un certain tems, & quelquefois assez longs ; & aussitôt il furent l'un & l'autre hautement blâmés. On disoit de Sœur Marguerite,

qu'elle vouloit tromper ce saint homme, comme elle en avoit déja trompé tant d'autres : qu'elle ne tendoit qu'à autoriser son hypocrisie par le suffrage de ce serviteur de Dieu. D'autres disoient du Pere de la Colombiere, qu'il n'étoit pas moins visionnaire que sa pénitente ; qu'il y avoit bien de la foiblesse à lui, de s'amuser si long-tems à une fille d'un si pauvre caractere, & qui avoit si peu d'esprit. La Sœur entendoit ces discours, & plus sensible à ce qu'on disoit de son Directeur qu'à ce qu'on disoit d'elle-même, elle déposoit aux pieds de son Epoux toutes les amertumes que l'on lui causoit, & ne s'en plaignoit qu'à lui seul. Le Fils de Dieu, pour la fortifier & la soûtenir, lui fit connoître peu après d'une maniere miraculeuse, l'usage qu'il vouloit faire de l'un & de l'autre pour la gloire de son Cœur, & la part qu'il leur donnoit dans la charité dont ce divin Cœur est embrâsé.

Ce saint Religieux disant la Messe de Communauté dans l'Eglise de la Visitation, sentit son cœur s'embrâser d'une ferveur nouvelle & inexplicable pour Notre Seigneur Jesus-Christ, à la vûë de la bonté avec laquelle il se communique à nous dans ce divin Sacrifice. La Sœur connut par l'esprit de Dieu, ce qui se passoit dans le cœur du Pere de la Colombiere. Lorsqu'elle vint à la Communion à son rang, Notre Seigneur dans ce moment lui fit voir son Cœur divin sous le symbole d'une fournaise ardente : ~~aussi~~ elle vit aussi deux autres cœurs qui alloient s'y unir & s'y abîmer ; & en même tems il lui fit entendre interieurement ces paroles, *C'est ainsi que mon saint amour unit ces trois cœurs pour toûjours* ; & que ces deux cœurs consumés par cette sainte flamme, étoient le cœur du Pere de la Colombiere & le sien. Notre Seigneur lui dit encore intérieurement, qu'il vouloit qu'elle découvrît à son serviteur, ce qu'il lui avoit manifesté des trésors admirables que renferme son Cœur, & l'amour dont il est plein, afin que ce saint Religieux servît à le faire connoître, & à publier l'utilité que les Fidelles pourroient en tirer. Il ajoûta qu'il vouloit que l'un & l'autre fussent, par rapport à ce divin Cœur, comme un frere & une sœur qui partagent également l'heritage de leur pere ; que ce seroit ainsi qu'ils seroient partagés des trésors de graces qu'ils trouveroient dans leur union avec lui. La Sœur se sentit fort confuse de cette espece d'égalité que le Fils de Dieu sembloit mettre entre ce Pere, dont elle admiroit la sainteté, & elle ne se regardoit que comme un abîme de miseres & de péchés. Notre Seigneur lui répondit : *Les richesses infinies de mon Cœur égaleront tout, & suppléeront à tout.*

Le saint homme fut fort confus à son tour, lorsque la Sœur lui raconta ce qui s'étoit passé : il se croyoit lui-même fort indigne d'être comparé

paré à une ame si favorisée de Dieu, & de la sainteté de laquelle il avoit une haute idée, tandis qu'il n'en avoit qu'une très-basse de lui même. Tels sont les combats des Saints, qui disputent entre eux à qui s'abaissera le plus; & qui, au contraire de ce que l'amour propre inspire à tous les hommes, s'estiment peu eux-mêmes, tandis qu'ils estiment beaucoup les autres, & semblent n'avoir les yeux ouverts que sur les vertus du prochain & sur leurs propres défauts. Telle étoit la disposition de ces deux fidelles imitateurs du Cœur humble de Jesus-Christ. La Sœur Marguerite reçut à peu près dans le même tems une autre faveur singuliere, à laquelle le Pere de la Colombiere eut beaucoup de part, & qui fut comme les prémices de l'établissement de la devotion qui avoit été jusques-là si combattuë.

Etant devant le saint Sacrement, un jour de son Octave, elle reçut de Dieu des graces excessives de son amour: se trouvant touchée du desir d'un parfait retour, & pressée de lui rendre amour pour amour, Notre Seigneur lui dit: *Tu ne m'en peux faire un plus grand, qu'en faisant ce que je t'ai tant de fois demandé.* Alors lui découvrant son divin Cœur, *Voilà*, dit-il, *ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser & se consumer pour leur témoigner son amour. Pour reconnoissance, je ne reçois de la plûpart que des ingratitudes, par les mépris, les irreverences, les sacriléges, & la froideur qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés, qui me traitent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'Octave du saint Sacrement, soit dédié à faire une Fête particuliere pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation par une amande honorable, communiant ce jour là pour réparer les indignes traitemens qu'il a reçû pendant le tems qu'il a été exposé sur les Autels. Je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour divin sur ceux qui lui rendront cet honneur, & qui procureront qu'il lui soit rendu. Mais, mon Seigneur*, lui repartit Sœur Marguerite: *A qui vous adressez-vous? à une si chetive créature; à une si pauvre pécheresse, que son indignité seroit capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein? Hé quoi!* lui répondit Notre Seigneur, *ne sçais-tu pas que je me sers des sujets les plus foibles, pour confondre les forts; & que c'est ordinairement sur les plus petits & pauvres d'esprit sur lesquels je fais voir ma puissance avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes? Donnez-moi donc*, reprit la Sœur, *donnez-moi le moyen de faire ce que vous commandez.* Alors il ajoûta: *Adresse-toi à mon serviteur*, (c'étoit le Pere de la Colombiere) *& dis lui de ma part de faire son possible pour établir cette devotion; & de donner ce plaisir à mon Cœur. Qu'il ne se décou-*

rage point par les difficultés qu'il y rencontrera, car il n'en manquera pas: mais il doit sçavoir que celui-là est tout-puissant, qui se défie de lui même pour se confier entierement en moi.

XVIII. Le P. de la Colombiere se rend le premier disciple de la devotion au Cœur de Notre Seigneur. Le fruit qu'il en retira.

La Sœur avec la permission de sa Superieure rendit compte de tout au Pere de la Colombiere. Ce Pere n'étoit pas de ces esprits legers qui croyent tout sans discernement; mais comme il avoit éprouvé avec grand soin la sainteté de cette fille, & reconnu par des marques sensibles, la verité de ses communications avec Dieu, il ne put refuser d'ajoûter foi à ce qui lui étoit prescrit de la part de Notre Seigneur par le ministere de sa servante. Il crut devoir contribuer à l'établissement d'une devotion si sainte, déja autorisée par tant de miracles, & qui d'ailleurs n'avoit rien en elle qui pût la rendre suspecte. Il commença par lui-même, & il voulut être le premier disciple du Cœur de Jesus-Christ & le premier adorateur de son amour, selon les regles prescrites à la Sœur Marguerite. Il se consacra entierement à ce Cœur sacré & à l'amour qui lui est dû: il lui offrit tout ce qui étoit en lui, & qui pouvoit servir à l'honorer, s'estimant heureux s'il pouvoit être la victime de l'amour de Jesus-Christ; & il fit cette consecration de lui-même à Notre Seigneur, le vendredi vingt-uiéme du mois de Juin, qui suivoit l'Octave du saint Sacrement dans cette année 1675. jour qu'on peut regarder comme celui où cette devotion fit sa premiere conquête: devotion qui depuis ce tems-là s'est étenduë dans tout le monde avec tant de succès & de fruit, comme on le verra dans la suite.

Ce Pere éprouva tant de graces dès ce jour là; il se sentit si renouvellé dans la ferveur de l'amour pour Jesus-Christ, à l'occasion de cette devotion, qu'il fut confirmé de plus en plus par sa propre experience dans l'idée qu'il en avoit conçuë, comme aussi dans celle qu'il s'étoit formée de la sainteté de la servante de Dieu qui lui avoit découvert ce tréfor. Il en parle avec estime dans le Journal de sa Retraite spirituelle, qu'il fit quelque tems après, étant en Angleterre occupé aux Missions apostoliques de ce pays-là. Ce Journal trouvé à sa mort dans ses papiers, a été imprimé, & on ne peut le lire sans être touché de la ferveur & de l'onction qui animoit ce saint Religieux. Voici le témoignage qu'il y rend à cette devotion, dont il avoit commencé à éprouver l'utilité étant à Paray. „Finissant, dit-il, cette Retraite plein „ de confiance en la misericorde de mon Dieu, je me suis fait une „ loi de procurer par toutes les voyes possibles l'execution de ce qui „ me fut prescrit de la part de mon divin Maître, en procurant l'ac- „ complissement de ses desirs touchant la devotion qu'il a suggerée à

Retraite du P. de la Colombiere. pag. 244.

„une personne à qui il se communique fort confidemment, (c'étoit „la Sœur Marguerite) & pour laquelle il a bien voulu se servir de ma „foiblesse. Je l'ai deja inspirée à bien des gens en Angleterre.....Dieu „donc s'étant ouvert à la personne, qu'on a sujet de croire être selon „son cœur, par les grandes graces qu'il lui a faites, elle s'en expli- „qua à moi, & je l'obligeai de mettre par écrit ce qu'elle m'avoit dit: „ce que j'ai bien voulu décrire moi-même dans ce Journal de mes „Retraites, parce que Dieu a voulu dans l'execution de ses desseins, „se servir de mes foibles soins.

Ce Pere n'attendit pas ce tems-là pour inspirer cette devotion au Cœur de Jesus-Christ. Il resta à Paray toute l'année 1675. & une partie de celle 1676. & pendant ce tems il la conseilla à beaucoup de personnes qui s'addresserent à lui pour la conduite de leur ame, & il leur fit mettre en pratique ce qui avoit été prescrit par Notre Seigneur à sa servante. Ce fut avec un succès qui l'étonna lui-même: plusieurs obtinrent dans la pratique de cette devotion, la conversion entiere de leur cœur; d'autres y trouverent un moyen de s'avancer dans la perfection, par les graces singulieres qu'ils reçûrent de Dieu.

LIX.
Il passe en Angleterre pour les Missions. Diverses prédictions & lumieres miraculeuses de Sœur Marguerite à son occasion.

Vers le mois de Septembre 1676. le Pere de la Colombiere fut envoyé en Angleterre par ses Superieurs, pour travailler aux Missions pénibles de ce pays-là. Long-tems avant que les ordres en fussent arrivés, la Sœur Marguerite avoit appris de Notre Seigneur la destination qu'on feroit de ce Religieux, & elle lui avoit prédit sa sortie de France. Elle persista à l'en assurer, nonobstant deux ordres differens qu'il reçut coup sur coup de son Provincial, pour se rendre à d'autres emplois ausquels il le destinoit: mais lorsqu'il se préparoit à executer simplement le dernier des deux ordres, il en reçut un troisiéme qui lui prescrivant de passer en Angleterre, verifia la prédiction de la servante de Dieu. Ce depart, quoique prévû, dut être sensible à la Sœur, qui perdoit en ce saint homme, le seul Directeur qui lui eût donné quelque consolation, & qui l'eût rassurée dans ses troubles interieurs. Elle ne s'en plaignoit cependant qu'à son seul Epoux, à cause du besoin qu'elle croyoit avoir des lumieres de ce vrai serviteur de Dieu: mais Notre Seigneur lui reprocha encore cette plainte: *Hé quoi! ne te suffis-je pas? moi qui suis ton principe & ta fin.*

Le Pere avant que de partir donna à la Sœur Marguerite ses avis spirituels; mais Dieu voulut aussi qu'il fût averti par cette fille de ce qui devoit lui arriver en Angleterre, pour le prémunir contre les piéges que le Demon devoit lui tendre dans cette laborieuse Mission.

Voici le Mémoire qu'elle lui donna, Mémoire dont ce Pere qui en vérifia dans la suite l'utilité & l'accompliſſement, a fait mention dans le Journal de ſa Retraite que nous avons deja cité.

Retraite du Pere de la Colombiere. Pag. 222.

Le talent du Pere de la Colombiere eſt d'amener les ames à Dieu : pourquoi les Demons feront leurs efforts contre lui. Même des perſonnes conſacrées à Dieu lui donneront de la peine, & n'approuveront pas ce qu'il dira dans ſes ſermons pour les y conduire : mais la bonté de Dieu dans ces croix, ſera ſon ſoûtien autant qu'il ſe confiera en lui.

Il doit avoir une douceur compatiſſante pour les pécheurs, & ne ſe ſervir de la force, que lorſque Dieu le lui fera connoître.

Qu'il ait un grand ſoin de ne point tirer le bien de ſa ſource. Cette parole eſt courte, mais qui contient beaucoup, dont Dieu lui donnera l'intelligence ſelon l'application qu'il y ſera.

Ce billet tout à la fois inſtructif & prophetique, fut gardé avec ſoin par le ſaint Miſſionnaire : il lui ſervit de précaution & de guide dans des occaſions délicates : il reſſentit pluſieurs fois dans la ſuite, l'importance des avis qu'il contenoit, & il experimenta la verité de ce qui lui avoit été prédit. Sœur Marguerite lui répeta les mêmes avis & les mêmes prédictions dans ſes Lettres depuis ſon départ : elle le fit même dans des termes plus clairs, & des circonſtances plus particulieres. Il n'y eut que le troiſiéme article du billet qui ne fut pas expliqué au ſaint Miſſionnaire, & dont Dieu lui donna dans la ſuite l'intelligence, pour l'engager à une action heroïque de déſintereſſement & de pauvreté. La Sœur remettoit de tems en tems à la Mere Superieure des billets pour les envoyer au Pere de la Colombiere : par leur moyen elle donnoit à ce Pere les avis neceſſaires, ſelon les circonſtances où il ſe trouvoit : elle connoiſſoit ſes beſoins, en la maniere qu'il plaiſoit à Dieu de les lui réveler ; & la Mere Superieure par les mains de qui paſſoient ces billets, & les réponſes qui venoient d'Angleterre, voyoit avec étonnement la verité de ce qui étoit revelé à la Sœur, & l'accompliſſement de ce qu'elle avoit prédit. C'eſt cette Superieure qui nous a laiſſé par écrit ces faits. Je vais copier à ce ſujet, un fragment de ſon Mémoire qui mérite d'être rapporté.

„ Notre Seigneur fit voir un jour à Sœur Marguerite, les croix & „ peines interieures que le Pere de la Colombiere ſouffroit dans le „ pays où ſes Superieurs l'avoient envoyé. Elle vint nous le dire, en „ nous préſentant un billet pour le lui faire tenir. Il contenoit deux „ choſes très-conſolantes que Jeſus-Chriſt lui avoit dicté, ſur l'état „ qu'il portoit. Comme je reçûs peu de tems après des Lettres de ce „ grand ſerviteur de Dieu, je connus par les demandes qu'il faiſoit,

„ qu'il avoit beſoin qu'on priât pour lui ; ce qui pouvoit être quelque „ choſe des connoiſſances que la vertueuſe Sœur avoit euës. Cela me „ détermina à envoyer à ce Pere le billet que la Sœur m'avoit remis. „ Comme je le copiois, ſans en avoir rien fait connoître à perſonne, „ la Sœur vint me trouver, & me dit qu'en le copiant j'y avois chan- „ gé quelque choſe, & que Notre Seigneur ne le vouloit, que com- „ me il le lui avoit fait écrire. Je voulus le relire pour voir ſi j'y avois „ fait quelque changement : je trouvai en effet que j'y avois ſubſti- „ tué quelques paroles à d'autres, leſquelles, quoique aſſez ſem- „ blables, avoient pourtant bien moins de force. Le Pere de la „ Colombiere ayant reçû cet Ecrit, manda qu'il étoit venu bien à propos, & que ſans ce ſecours, il ne ſçavoit ce qu'il auroit du faire. „

Ces Ecrits & pluſieurs autres ſignés & atteſtés par cette Superieure, ont été gardés ſoigneuſement, auſſi-bien que les Lettres originales du Pere de la Colombiere, qui ſervent d'un nouveau témoignage à la verité des connoiſſances ſurnaturelles que la Sœur Marguerite recevoit de Dieu en faveur du ſaint Miſſionnaire. Voici comme il en parloit dans une de ſes Lettres à la Mere de Saumaiſe, en 1678.

„ Ce n'eſt pas ſans raiſon que vous m'avez donné avis, que „ notre Sœur Marguerite avoit été confirmée au ſujet du premier „ article du papier que vous me donnâtes à mon départ. J'avois be- „ ſoin de cet avis, juſtement dans le tems que vous m'écrivîtes, au „ ſujet de la perſonne Eccleſiaſtique qui me devoit faire de la peine, „ pour les choſes que je dirois pour attirer les ames à Dieu. C'étoit la „ ſeule choſe dont juſqu'ici je n'avois pas vû l'accompliſſement ; mais „ enfin la choſe eſt arrivée. A l'égard de N. que je vous marquois la „ derniere fois s'être donné à Dieu, ſans qu'il m'en ait rien coûté, je „ m'en ſouvins, Dieu merci, dans la premiere occaſion fort à propos : „ car je fus fort tenté d'abandonner tout, crainte d'un éclat qui ſem- „ bloit pouvoir ſcandaliſer, & rompre la charité.

Dans une autre Lettre du 3. Mai de la même année, il diſoit à la Mere de Saumaiſe : „ Je ne crois pas que ſans le billet où étoient les „ avis de la Sœur, j'euſſe pû ſoutenir les peines que j'ai ſouffertes, & „ qui ne m'ont jamais attaqué avec plus de violence, que lorſque j'étois preſſé & accablé de travail. „

Du 27. Juin de la même année il mandoit encore. „ La Lettre de „ notre Sœur m'a cauſé beaucoup de confuſion, mais je ne ſçaurois „ aſſez vous faire comprendre combien ſes avis me ſont venus à pro- „ pos : quand elle auroit vû dans mon interieur, elle n'auroit pû me „ dire rien de plus précis. „

Dans une autre Lettre il disoit : „ Je ne vous dis pas tous les trésors „ que j'ai découvert dans ce que vous me donnâtes à mon départ, de „ notre Sœur Alacoque. (Il parle du billet que nous avons rapporté „ ci-devant.) Ce que je puis vous dire, c'est que si c'étoit le mauvais „ esprit qui l'a dicté, il seroit extrêmement contraire à lui-même, „ voyant que j'y ai puisé de si grands secours, & qu'il fait sur moi tous „ les effets que le saint Esprit a coûtume de produire. „

LX. Le P. de la Colombiere reconnoît le sens d'un billet prophétique que Sœur Marguerite lui avoit donné, & il en profite pour faire une action heroïque de desintereſſement.

Cependant ce saint Missionnaire qui voyoit journellement la verité des prédictions de la Sœur Marguerite, & qui éprouvoit de même l'utilité de ses avis, n'avoit encore pû comprendre le sens du troisiéme article du billet qui lui fut donné à son départ. Cet avis mysterieux, *de ne point tirer le bien de sa source*, occupoit souvent sa pensée, sans qu'il en pût démêler la vraye application: Dieu se reservoit à le lui manifester, selon ses volontés, & à l'élever par ce moyen dans le tems qu'il jugea à propos, à un détachement plus entier & plus héroïque que celui qu'il avoit pratiqué jusqu'alors. Ce fut dans une Retraite de huit jours que ce Pere fit à Londres, que l'intelligence lui en fut donnée : voici ce qu'il en rapporte dans le Journal que nous avons deja cité.

Retraite spirituelle du Pere de la Colombiere. Pag. 222.

» Je me suis apperçû le troisiéme jour de mes Exercices, que le » premier point du papier qui me fut donné à mon départ pour Lon» dres, lequel point on m'a encore confirmé par une Lettre que je » reçûs il y a deux mois ; je me suis apperçû, dis-je, qu'il n'étoit » que trop vrai. Car depuis mon départ pour Paris, le Démon m'a » tendû cinq ou six piéges qui m'ont fort troublé, & dont je ne suis » sorti que par une grace particuliere.

» Le cinquiéme jour Dieu m'a donné, si je ne me trompe, l'intel» ligence de ce point du Memoire que j'ai apporté de France, *Qu'il* » *ait un grand soin de ne pas tirer le bien de sa source : cette parole est* » *courte, Dieu lui en donnera l'intelligence selon l'application qu'il y fera.* » Il est vrai que j'avois souvent examiné ce mot, sans le pouvoir » pénetrer. Aujourd'hui ayant remarqué que Dieu m'en devoit don» ner l'intelligence, selon l'application que j'y ferois, je l'ai médité » assez longtems, sans y trouver d'autre sens que celui-ci, que je de» vois rapporter à Dieu tout le bien qu'il voudroit faire par moi, » puisqu'il en est l'unique source : mais après avoir détourné ma pen» sée de cette consideration, tout d'un coup il s'est fait comme un » jour en mon esprit, à la faveur duquel j'ai vû clairement que c'é» toit là la résolution du doute qui m'avoit troublé les deux ou trois » premiers jours de mes Exercices, sur le sujet de ma pension.

En effet ce Pere recevoit de ses parens une pension assez consi-

derable. Elle pouvoit lui être d'un grand ſecours au milieu de ſes miſſions ; & outre la neceſſité, il avoit aſſez de pieux pretextes pour garder cette penſion. Cependant l'amour qu'il avoit pour la perfection, lui fit enviſager ce ſecours avec peine : il craignit que dans cette conduite, il n'y eût pas aſſez de confiance à la providence de Dieu, & de détachement ; & que l'eſprit de pauvreté ne fût pas conſommé dans ſon cœur, tant qu'il auroit cette reſſource temporelle : mais tandis qu'il balançoit entre le deſintereſſement & la prudence, l'avis qu'il avoit reçû & la lumiere que Dieu lui en donna, le déterminerent à faire le généreux ſacrifice de ce ſecours purement humain, & à ne plus avoir d'autre bien ni d'autre reſſource que la providence de Dieu. Ainſi il renonça *à tirer deſormais le bien de ſa ſource*, c'eſt-à dire de ſa famille, qui avoit été la ſource & le principe de cette précaution. Au reſte on peut juger par cette réſolution généreuſe que prit le Pere de la Colombiere, combien ſon détachement étoit pur, & combien ſa vertu étoit heroïque ; & par le merite de ce ſaint Religieux, eſtimer celui de ſa pénitente en qui il trouvoit tant de ſainteté.

Ce fut auſſi ce qui acheva de confirmer la Mere de Saumaiſe dans la perſuaſion entiere où elle entra enfin, que tout ce qui ſe paſſoit dans ſa Religieuſe venoit de Dieu. Elle fut, comme on l'a vû, la ſainte confidente du commerce pieux de ces deux diſciples du Cœur de Jeſus-Chriſt. Communément Sœur Marguerite n'écrivoit point au Pere de la Colombiere, mais elle remettoit à ſa Superieure, comme je l'ai dit, de petits billets contenans, ou les avis qu'elle lui donnoit ſelon qu'il lui étoit preſcrit de Dieu, ou ceux qu'elle demandoit pour elle même ; & c'étoit à cette même Superieure que le Pere de la Colombiere écrivoit en réponſe. Ainſi ce commerce pieux tiroit de l'obéïſſance un nouveau merite, & en même tems il fit voir ſenſiblement à la Mere Superieure, que l'eſprit qui animoit les paroles prophétiques de la Sœur, étoit conſtamment l'Eſprit de Dieu.

LXI. Soulévement de la Communauté contre Sœur Marguerite, & ce qui l'occaſionna. Les mauvais traitemens qu'elle eſſuye, & ſa patience.

Ce fut ce qui l'engagea à déferer à une grace ſinguliere que reçut dans ce tems la Sœur Marguerite, par rapport à la Communauté où elle vivoit, grace qui, comme il lui avoit été prédit par Notre Seigneur, ne ſervit qu'à augmenter les mauvais traitemens qu'elle recevoit d'une partie de ſes Sœurs. Cette Communauté, nonobſtant les ſoins de la Mere de Saumaiſe, & les bons exemples de quelques anciennes, étoit, comme on l'a pu remarquer, tombée dans le relâchement. Dieu fit connoître à Sœur Marguerite combien il étoit irrité contre cette Maiſon, & le danger où elle étoit d'être aban-

donnée, si sa servante ne se sacrifioit pour elle. *Ma fille*, lui dit-il un jour, *il faut que tu te rende la victime d'immolation de mon Cœur, afin que par son entremise tu détourne les châtimens que la justice irritée de mon Pere veut exercer contre ta Communauté.* Il lui fit voir en même tems en esprit cette Communauté, avec les défauts particuliers qui y regnoient : le relâchement dans la pratique de la Regle ; les liaisons avec les gens du monde ; les murmures contre l'obéïssance ; les attachemens à des choses temporelles ; la tiédeur pour l'oraison & la Communion ; la vanité &c. & en même tems il lui montra ce qu'il falloit qu'elle souffrît pour appaiser sa colere, & pour obtenir que cette Maison reprît sa premiere ferveur. Elle avoüe elle-même, dans le compte qu'elle a rendu de cette faveur, qu'à la vûë de ce qu'on lui proposoit de souffrir, tout frémit en elle ; & que dans ce moment elle n'osa se sacrifier, comme son divin Epoux le demandoit d'elle. Elle répondit seulement que n'étant point à elle-même, elle ne pouvoit faire ce sacrifice sans le consentement de sa Superieure. La crainte que l'obéïssance ne lui imposât la nécessité de faire ce qui lui étoit demandé, & qui devoit lui tant coûter, cette crainte, dis-je, lui fit commettre une autre faute : ce fut de differer de rendre compte à sa Superieure de ce qui lui avoit été montré, pour lui demander sa permission. Mais son divin Epoux la poursuivoit sans cesse, en lui reprochant sa lâcheté & sa foiblesse. Il la pressa si vivement, qu'enfin elle alla fondante en larmes raconter à la Mere de Saumaise ce que Dieu exigeoit d'elle, & les craintes dont elle étoit saisie. La Mere crut devoir déferer à l'Esprit de Dieu ; elle prescrivit à la Sœur de se sacrifier sans réserve à tout ce que Dieu desiroit d'elle.

Sœur Marguerite hésita encore, tant elle étoit effrayée ; & n'osant refuser ce sacrifice, elle differa de quelques jours jusqu'à ce qu'enfin la veille de la Présentation faisant oraison avec la Communauté, & combattant contre sa répugnance, tout à coup la colere de Dieu se présenta à elle sous une apparence si terrible, qu'elle en fut hors d'elle-même ; & en même tems il lui fut dit, comme à saint Paul, *Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice.* L'Esprit de Dieu ajoûta, *Puisque tu m'as fait tant de résistance pour éviter les humiliations qu'il te faudra souffrir par ce sacrifice, je te les donnerai au double. Je ne te demandois qu'un sacrifice secret ; & maintenant je veux un sacrifice public, d'une maniere, & dans un tems hors de tout raisonnement humain. Je le veux accompagné de circonstances si humiliantes, qu'elles te soient un sujet de confusion pour le reste de ta vie, & en toi-même & devant les créatures, pour te faire comprendre ce que c'est de résister à Dieu.*

Le

Les Sœurs sortirent du Chœur après l'oraison, Sœur Marguerite y resta pour donner cours à ses larmes, jusqu'à ce que la Collation vint à sonner. Elle se sentit pressée d'aller au Refectoire, faire sur le champ & tout haut en présence de la Communauté, le sacrifice que Dieu exigeoit d'elle. La Superieure, de qui elle devoit auparavant obtenir la permission, ne s'y trouvant pas, parce qu'elle étoit malade, la Sœur se mit en chemin pour l'aller chercher à l'Infirmerie; mais l'accablement où elle étoit, & le combat qu'elle éprouvoit intérieurement fut si violent, que les forces lui manquerent. Elle resta hors d'elle-même à moitié chemin, fondant en larmes, tremblant de tout son corps, & disant seulement de tems en tems ces mots entrecoupés de soupirs: *Mon Dieu ayez pitié de moi selon la grandeur de vos misericordes.* Une des Sœurs l'ayant rencontrée dans cet état sur les huit heures, l'aida à se traîner chez la Superieure. Là elle parut dans le même transport de douleur & de confusion dont elle étoit enyvrée, ne voyant autre chose, ne pensant à autre chose qu'à la colere de Dieu dont elle sentoit l'impression d'une maniere inexplicable. On la questionna sur ce qu'elle avoit, sur ce qu'elle sentoit, sur ce qu'elle vouloit: mais ne répondant rien, elle se tenoit à genoux devant la Superieure dans une immense confusion; car il lui sembloit que tout le monde voyoit & sçavoit ce qui se passoit en elle, & étoit instruit de ses combats, de son infidélité, & de la colere de Dieu: ainsi elle se tenoit dans ce silence de confusion que garde un criminel devant son Juge, auquel il ne peut ni cacher, ni avoüer son crime.

La Superieure jugea qu'il se passoit dans son ame quelque chose d'extraordinaire, & sçachant le pouvoir qu'avoit l'obéïssance sur elle, elle lui enjoignit de lui découvrir sa peine. Sœur Marguerite obéït, & raconta simplement ce que Dieu lui avoit fait connoître de sa colere contre la Communauté, le sacrifice qu'il exigeoit d'elle à ce sujet, & les résistances qu'elle avoit apportées jusques là. Elle ajoûta enfin sa soumission à la volonté de Dieu, & la résolution où elle étoit de faire, comme elle faisoit actuellement, le sacrifice qu'il lui étoit ordonné. La Mere de Saumaise se sentit pressée de Dieu de déferer à l'avis donné à sa servante, & crut devoir engager toute la Communauté à appaiser la colere divine. Elle envoya la Sœur Assistante ordonner de sa part à toutes les Religieuses qui étoient encore assemblées pour réciter les Matines, de faire la nuit même une certaine pénitence qu'elle leur prescrivit, parceque Dieu étoit fort irrité.

Cet ordre subit parut fâcheux à toutes les Religieuses qui n'étoient

ni mortifiées ni obéïssantes ; le nombre en étoit grand, & elles se mutinerent aussi-tôt contre celle qu'elles jugerent être la cause de cette allarme. Tandis que les plus vertueuses se retiroient dans leurs cellules pour y pratiquer ce que la Superieure avoit ordonné, les autres, au sortir de Matines, accoururent à l'Infirmerie où étoit encore Sœur Marguerite accablée dans sa douleur : elles ne purent apprendre autre chose de ce qui s'étoit passé, sinon que la Sœur avoit dit que Dieu étoit fort irrité contre la Maison ; mais ce recit ne fit qu'augmenter leur indignation. Elles se crurent deshonorées par cet avis ; & au mépris du silence, & encore plus de la charité, elles commencerent à faire à la servante de Dieu toute sorte d'insultes. Elles se mirent à lui faire des reproches, à la railler, à la questionner avec indiscrétion : mais elle ne répondoit rien, & se tenoit immobile à genoux, les mains jointes, au milieu de ces filles attroupées & mutinées. Il fallut cependant sortir de l'Infirmerie, à cause que la retraite étoit sonnée.

Ces filles entreprirent de conduire chez elle la servante de Dieu, mais ce ne fut pas la charité qui les guidoit dans cet office ; elle la traînerent plûtôt qu'elles ne la conduisirent, parce qu'en effet dans son accablement, elle ne pouvoit ni parler, ni se soûtenir : elles la traînerent, dis-je, ainsi, tantôt dans un endroit, & tantôt dans un autre : chacune la questionnant ou la querellant selon sa fantaisie ; & comme la sainte fille ne pouvoit parler, on lui faisoit un crime de son silence. Quelques-unes disoient qu'elle étoit devenuë folle ou hébetée, & qu'il falloit la renfermer : d'autres disoient que c'étoit une apoplexie, & vouloient lui faire prendre quelques drogues. Il y en eut qui imaginerent qu'elle étoit obsedée : elles faisoient le signe de la croix sur elle, en recitant des oraisons pour conjurer le Démon. La nuit se passa partie dans ces traitemens, qui ne cesserent que par la lassitude de ces Religieuses qui allerent enfin se coucher ; partie dans l'accablement où resta la Sœur, toûjours opprimée sous le poids de la colere de Dieu, sans pouvoir ni se coucher, ni dormir.

Le lendemain matin la Mere Superieure ayant appris que Sœur Marguerite étoit encore dans le même état, lui envoya ordre d'aller à la Messe & d'y communier. L'obéïssance avoit toûjours sur elle un effet certain. Elle fit ce qui lui étoit ordonné, & dans la Communion Notre Seigneur lui fit entendre ces paroles : *Enfin la paix est faite, & ma sainteté de justice est satisfaite par le sacrifice que tu m'as fait.* Mais de même que David après que son péché lui eut été pardonné, l'expia encore par les rudes afflictions que Dieu lui avoit préparées ;

de même la paix que Dieu rendit au fond du cœur de sa servante, ne la tira pas de l'état souffrant & humilié où il l'avoit réduite. Au dedans elle se trouvoit encore abîmée dans cette impression de terreur qu'elle avoit ressentie à la vûë de l'effroyable colere de Dieu : la confusion de sa propre infidélité augmentoit la peine de son état intérieur : ses sens extérieurs portoient le contre-coup de la peine que son cœur souffroit : elle ne pouvoit presque ni parler, ni manger, ni dormir ; & ce n'étoit qu'en se faisant des efforts extraordinaires qu'elle vaquoit aux exercices & aux emplois dont elle étoit chargée : car la vûë de son état & de la colere de Dieu ne la quittoit point, & absorboit tellement ses sensations, qu'elle sembloit n'en plus avoir. „ Toute mon occupation (dit elle dans le compte qu'elle a rendu de cet évenement, en supprimant le nom de la Communauté qui en avoit été l'occasion.) » toute mon occupation n'étoit que de demeurer prosternée devant mon Dieu, dont la souveraine grandeur me tenoit » toute abîmée dans le plus profond de mon néant, toûjours pleurant » & gémissant pour lui demander misericorde, & détourner les traits » de sa juste colere. „

Cependant on raisonnoit dans la Maison de ce qui s'étoit passé, & chacun en jugeoit selon ses dispositions. On cherchoit à deviner quel étoit le sujet de la colere de Dieu, & du sacrifice qu'il avoit exigé de sa servante, & l'on formoit au hazard des conjectures. Les unes trouvoient que cette prétenduë vision faisoit injure à la Maison, & à tout l'Ordre : d'autres, que la Sœur étoit bien orgüeilleuse de croire qu'elle pût se sacrifier pour le salut des autres : quelques unes prétendoient qu'elle avoit manqué de charité ; & quelques autres disoient que c'étoit de prudence. On la questionnoit, on la railloit, on la blâmoit, on la tournoit en ridicule : on insultoit même à la compassion de celles qui prenoient sa défense. N'avons-nous pas eû raison, disoient plusieurs, de la regarder toûjours comme une visionnaire, qui nous donne ses rêveries pour des révelations ? Les plus charitables ne sçavoient que dire & que penser d'une action qui leur paroissoit si extraordinaire. Il y en eut qui dirent que c'étoit dommage qu'elle fût devenuë folle ; & d'autres persisterent serieusement à croire qu'elle étoit obsedée, qu'il falloit l'exorciser, & deja elles venoient devotement jetter de l'Eau benite sur elle.

Les idées que quelques unes avoient prises ci-devant, qu'il y avoit de l'illusion dans sa conduite, se reveillerent, & on la plaignoit d'être ainsi le joüet du Demon, par qui, disoit-on, elle se laissoit tromper. Chacune à sa maniere lui fournissoit occasion de souffrir & de s'hu-

milier, les unes par pieté, & les autres par indiſcretion & par antipathie. L'abſence même & l'infirmité de la Superieure, pendant tout le tems que dura ce ſoûlevement contre la ſervante de Dieu, donnerent plus de carriere à la licence de ces Religieuſes imparfaites qui ne pouvoient la ſupporter. On fut obligé pour la faire manger, d'y employer l'autorité de l'obéïſſance, toûjours efficace ſur elle : mais ce commandement ſe reſſentit de l'indiſcretion de celle qui, en l'abſence de la Superieure, s'ingera de le lui faire. Elle ordonna à la Sœur de manger tout ce qu'on lui préſenteroit. La Sœur crut le commandement beaucoup au deſſus de ſes forces : elle l'accomplit cependant dans ſon entier, non une fois, mais à chaque repas, & cette obéïſſance lui cauſa une nouvelle ſouffrance, car chaque repas étoit ſuivi d'un violent vomiſſement, qui en peu de jours lui dérangea abſolument l'eſtomac, & lui cauſa d'exceſſives douleurs. On changea, mais trop tard, l'ordre qui lui avoit été donné : le mal dura encore long-tems, & ajoûta les langueurs & les défaillances, à toutes les autres peines interieures & exterieures dont la ſervante de Dieu étoit accablée.

Cet état & cette ſorte de perſecution dura pluſieurs jours, & il ne finit encore que par le moyen de l'obéïſſance. La Mere Superieure ordonna à Sœur Marguerite de demander à Notre Seigneur à la ſainte Communion, de la remettre dans ſa diſpoſition ordinaire. Elle obéït auſſitôt, & Notre Seigneur le lui accorda ſans délai : il l'en aſſura interieurement, & lui dit qu'il lui rendoit une nouvelle vigueur, pour l'immoler enſuite par de nouvelles ſouffrances. Tout ſe vérifia comme il le lui avoit dit. Elle reprit dès ce moment ſa liberté d'agir, de parler, de manger ; & elle ſe trouvoit, diſoit-elle, comme un eſclave qu'on a déchargé de ſes chaînes pour le mettre en liberté. Pour ce qui eſt de la diſpoſition de la plûpart des Sœurs à ſon égard, elle ne changea de long-tems ; & comme Jeſus-Chriſt l'avoit prédit à ſa ſervante, ce qui avoit été d'un ſi grand mérite devant lui, fut long-tems aux yeux des Sœurs qui ignoroient les myſteres de Dieu, une matiere de reproches, & un ſujet de confuſion pour la Sœur Marguerite.

Cependant la Mere de Saumaiſe qui jugeoit autrement que ces filles imparfaites, de tout ce qui s'étoit paſſé, & qui ſentoit plus que perſonne le beſoin que les Religieuſes avoient de ſe renouveller dans la ferveur de leur état, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer la conduite de Dieu ſur ſa ſervante, pour la ſanctifier par la route des croix, & pour la rendre en toute maniere l'image du Fils de Dieu dans les opprobres & les douleurs. L'experience qu'elle faiſoit continuellement de

la verité des communications de l'Esprit de Dieu sur cette fille favorisée, l'engagea enfin à permettre sans reserve à Sœur Marguerite, de pratiquer les devotions qui lui avoient été prescrites par Notre Seigneur pour honorer son Cœur adorable.

LXII. Satan maltraite Sœur Marguerite. Tentations effroyables qu'elle éprouve. Sages leçons qu'elle reçoit de sa Superieure à ce sujet.

Cette permission fut pour la sainte Religieuse le sujet d'une joye indicible: elle fut aussi pour elle une nouvelle source de graces & de faveurs. Elle disoit que tout ce qu'elle avoit ressenti jusqu'alors ne lui paroissoit rien en comparaison de ce qu'elle éprouvoit dans la sainte Communion, & dans l'oraison de la nuit du premier jeudi du mois au vendredi. Ce fut dans une de ces oraisons que Dieu avertit sa servante, que Satan l'avoit demandée, comme il demanda autrefois le saint homme Job, pour avoir la liberté de l'attaquer par des tentations & des contradictions nouvelles, & même par des mauvais traitemens exterieurs: que cela lui avoit été accordé, à la reserve des tentations contre la pureté, sur laquelle Dieu n'a jamais permis que sa servante eût la moindre attaque. Il l'avertit qu'elle seroit entre autres tentée particulierement de desespoir, d'orgueil & de gourmandise: il lui prescrivit la vigilance dont elle devoit user, pour se garentir des piéges qui lui seroient tendus; enfin il l'assura du succès de ces combats, ajoûtant *qu'il combattroit pour elle, qu'il l'environneroit de sa puissance, & qu'il seroit lui-même le prix de sa victoire.*

Bientôt la prédiction commença à s'accomplir. Le Demon livra à la Sœur toute sorte de combats, & cette persecution dura presque tout le tems de sa vie. Pour premiere déclaration de guerre, & dans le dessein de l'intimider, il se présenta à elle sous la forme d'un More hideux, les yeux étincellans, & grinçant des dents comme une bête féroce, & il lui dit avec fureur: *Si je te puis tenir une fois en ma puissance, je te ferai sentir ce que je sçai faire. Je te nuirai par tout.* Les menaces furent suivies des effets, & cela d'une maniere quelquefois si sensible, que les Sœurs en étoient toutes étonnées. Tantôt le Demon attaquoit exterieurement Sœur Marguerite, tantôt c'étoit dans le secret de son ame. On a vû plusieurs fois cette puissance invisible, enlever avec violence des mains de la Sœur, ce qu'elle portoit, & le jetter contre terre pour lui causer quelque dépit ou quelque impatience, ou pour lui attirer de la confusion & des reproches. Quelque fois pendant qu'elle étoit assise avec les Sœurs près du feu commun, une force invisible arrachoit avec violence de dessous elle, à diverses repriſes, le siege sur lequel elle étoit placée, & la faisoit tomber rudement plusieurs fois de suite. Il restoit encore en 1715. trois Sœurs qui l'ont vû, & qui ont déposé juridiquement de ce fait, aussi-bien que de la plûpart des autres

que nous rapportons. Une fois le Demon la précipita du haut d'un escalier en bas, tandis qu'elle portoit un pot de terre rempli de feu, qui ne fut ni brisé ni renversé: les Religieuses qui furent témoins de sa chute, crurent qu'elle en auroit tout le corps brisé; cependant elle n'eut aucun mal, & elle sçut que son bon Ange l'avoit préservée. Le Demon dans le secret, la maltraitoit encore plus librement & plus fréquemment: mais en la traitant, comme il traita autrefois le saint homme Job, il éprouva la même patience; elle se refusoit même la foible consolation de le dire & de s'en plaindre.

Mais ce qu'elle découvrit fidellement à sa Superieure, c'étoient les tentations effroyables dont elle étoit interieurement pressée. Quelquefois elle sentoit s'exciter en elle des pensées & des mouvemens d'orgueil ou de vaine gloire; & aussitôt après elle se trouvoit plongée dans une tristesse, un dégoût, & un découragement inconcevable: le Demon lui suggeroit qu'une aussi méchante créature qu'elle, & aussi infidelle, ne devoit point s'attendre à avoir aucune part en Paradis; que deja elle n'en avoit point dans l'amour de Dieu. Les ténébres que Satan répandoit alors, par la permission de Dieu, dans l'ame de sa servante, étoient si épaisses, qu'elle n'y appercevoit plus cet amour si ardent dont elle brûloit pour son divin Epoux: elle ne voyoit en elle, que ce qu'elle regardoit comme des péchés, dont l'énormité lui étoit grossie par la tentation; & elle croyoit voir des fautes dans tout ce qu'elle faisoit. Elle prenoit pour des péchés, les sentimens involontaires que le Demon excitoit en elle; & chaque pensée d'orgueil ou de desespoir qu'il lui suggeroit, peinoit autant le cœur de la Sœur, que si elle y eût consenti. Il faut avoir passé par cet état pour en bien concevoir la rigueur & l'amertume: celle que ressentoit Sœur Marguerite lui paroissoit inexplicable, quoiqu'elle fît de son mieux pour la faire connoître à ses Superieures. Deux qui se succederent furent les témoins de ces peines interieures qui durerent long-tems. Elle leur donnoit par écrit le recit de son état, & ses Superieures lui répondoient quelquefois de même; & par quelques-uns de ces billets que Sœur Marguerite avoit gardé pour sa consolation, & qu'on a trouvé après sa mort, on peut juger quelle étoit l'extrémité des tentations qui la tourmentoient. Voici comment lui parloit sa Superieure dans un de ces billets.

„ Je prie Jesus-Christ Sauveur & Seigneur tout-puissant, de com-
„ mander à la tempête qu'elle cesse chez vous, & je vous dis en son
„ nom, demeurez en paix, votre ame est la part du Seigneur. Malgré
„ vos ennemis vous l'aimerez éternellement en jouissant de lui, & en

„ souffrant pour l'amour de lui en cette vie, quand il en permettra „ l'occasion. „

Dans un autre billet la Superieure la consoloit ainsi. „ Tout ce que „ je puis vous dire, mon enfant, touchant votre disposition qui fait vo- „ tre souffrance, c'est que vous vous plaignez de trop de graces. J'esti- „ merois une grande faveur que Dieu me fît sentir une peine sembla- „ ble à la vôtre. Je vous ai deja dit que c'est mal traiter ou mal penser „ de la bonté de Dieu, que de laisser entrer chez nous la pensée qu'il „ veüille abandonner à la privation de son amour éternel, un cœur „ qui n'aspire qu'à l'aimer dans le tems & dans l'éternité. Non, il ne „ l'a jamais fait, & jamais ne le fera. Il ne perd & n'abandonne point „ les pauvres & les miserables, quand ils ne se rendent pas tels par „ leur propre malice. Que si en vous faisant la faveur de vous don- „ ner quelque sentiment extraordinaire de ses divins attributs, il „ vous montre en même tems quelque chose de votre indignité : s'il „ vous fait sentir que vos péchés ne vous laissent rien à esperer pour „ vos propres mérites que l'abîme de l'Enfer, il ne faut pas que vous „ abusiez de cette connoissance ; elle vous est donnée afin que „ vous reconnoissiez la grandeur de la divine misericorde de Notre „ Seigneur, qui opposant ses mérites à vos démérites, vous veut sau- „ ver de vos péchés & de ce qui leur est dû. Ainsi vous devez oppose r „ à toutes les pensées qui vous sont suggerées, ces paroles, *Je chante-* „ *rai éternellement les misericordes du Seigneur, car il est bon dans tous les* „ *siécles.* Cependant il faut durant le tems de cette vie donner quelque „ chose à sa Justice : or ce que nous lui devons, c'est la patience, l'hu- „ milité & la soumission de cœur dans les peines & les souffrances qui „ nous arrivent, de quelque nature qu'elles soient. Portez de cette fa- „ çon la vôtre : vous devez l'estimer & la cherir, parce qu'elle n'est „ pas de celles qui arrivent aux reprouvés : de grands Saints l'ont souf- „ ferte, & vous ne méritez pas de la sentir. Recevez la donc avec action „ de graces, paix, humilité, douceur & patience ; vous seriez bien- „ heureuse si elle vous mettoit à rien, afin que vous ne vous trouviez „ plus. „

Durant cet état, la Sœur Marguerite désiroit toûjours d'être humiliée & mortifiée. Elle y trouvoit une sorte de soulagement, en ce que les mépris & les confusions qu'elle recevoit, satisfaisoient la vive horreur qu'elle avoit conçûë de ses péchés, & de l'état où elle voyoit son ame. Elle se regardoit comme l'objet de la colere & de la justice de Dieu : elle demandoit donc à la Mere Superieure de contenter le désir qui la pressoit ; & voici ce que cette sage & expérimen-

tée Superieure, lui répondit une fois.

» J'aurai ſoin de vous humilier, & vous mortifier quand & comme » bon me ſemblera. Laiſſez ce ſoin à Notre Seigneur, afin qu'il me » l'inſpire quand il vous ſera utile. Si c'eſt ſa volonté que votre mort » ſerve d'exemple de crainte & de terreur aux autres; à la bonne » heure, ſoûmettez-vous y: mais pour cela il ne perdra pas votre ame, » mais la ſauvera par ſa ſainte miſericorde. L'hypocrite n'eſt point tel » ſans le vouloir bien être: il ne trompe les créatures, que parce qu'il » en veut l'honneur & l'eſtime; vous n'avez pas ces envies, ne vous » peinez pas de la penſée d'être une hypocrite. «

On voit en partie par ces réponſes, quelles étoient les peines intérieures de cette pauvre fille, livrée aux fureurs de Satan. Une tentation dont il la tourmenta encore, ce fut celle de gourmandiſe: tentation d'autant plus ſurprenante, que cette fille avoit toûjours été d'une ſobrieté infinie. Le Démon lui faiſoit reſſentir des faims inſatiables, & en même tems il repréſentoit vivement à ſon imagination les objets les plus propres à exciter ſon appétit. C'étoit ſouvent pendant l'oraiſon & ſes autres exercices ſpirituels, qu'elle étoit occupée par ces importunes idées. La faim ne la quittoit point, ſinon lorſqu'elle entroit au Refectoire: alors elle ſe trouvoit ſaiſie d'un dégoût ſi univerſel, qu'elle ne pouvoit plus manger ſans violence. A peine étoit-elle hors de table, que ſa faim la reprenoit avec plus de fureur; & ſes jours ſe paſſoient dans la cruelle alternative, ou d'un dégoût abſolu, ou d'une faim ſans meſure, & dans le ſupplice continuel de ne pouvoir contenter ni l'un ni l'autre,

La Superieure lui ordonna de venir lui demander la permiſſion de manger quelque choſe, quand elle ſe trouveroit preſſée de la faim. Sœur Marguerite ſçavoit bien l'inutilité de ce remede: elle ne laiſſoit pas d'obéïr, quoique cette obéïſſance lui causât une grande confuſion. Alors la Mere Superieure lui reprochoit d'une maniere humiliante, une faim ſi déraiſonnable & ſi déreglée; & pour augmenter ſa confuſion, elle lui ordonnoit d'aller demander à la Dépoſitaire quelque choſe à manger, en avoüant ſa gourmandiſe. La Sœur obéïſſante executoit avec exactitude ce qui lui étoit ordonné, & ne ſe rebutoit point de ces humiliantes demandes. Ce fut par cet exercice d'humilité & d'obéïſſance, qu'elle vint à bout de cette tentation. Le Démon confus ceſſa de la tourmenter ſur un point qui ne ſervoit qu'à augmenter le mérite de la ſervante de Dieu.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE CINQUIEME.

Superiorité de la Mere Greffier. Elle éprouve de nouveau Sœur Marguerite sur ſes graces extraordinaires, & ſur la devotion au ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt.

LXIII. Election de la Mere Greffier. Son caractere. Elle met Sœur Marguerite à de nouvelles épreuves.

LES ſix années de la Superiorité de la vénérable Mere de Saumaiſe vinrent à finir. Elle fut élûë à Moulins pour Superieure, & la Communauté de Paray choiſit pour remplir ſa place, la Mere Peronne-Roſalie Greffier, Profeſſe du Monaſtere d'Annecy. Elle obéït à ſon élection, & elle arriva à Paray le 17. Juin de l'an 1678.

Perſonne n'étoit plus propre que cette fille pour remplir la place

que la providence lui avoit destinée, & en particulier pour éprouver sagement Sœur Marguerite dans les voyes extraordinaires où Dieu l'avoit conduite. Il vouloit que ces voyes fussent éprouvées & reconnuës par diverses personnes expérimentées, sages, sans crédulité & sans foiblesse, & qui passoient dans l'Ordre de la Visitation pour ce qu'il y avoit de plus prudent. Ainsi une Superieure telle qu'étoit la Mere de Saumaise, fut relevée par une autre non moins sainte ni moins éclairée. Celle-ci avoit tout ce qu'on pouvoit desirer pour mettre aux épreuves les plus sûres la vertu de la servante de Dieu: une grande élevation d'esprit, une solide pieté, un discernement très-délicat, beaucoup de fermeté, & une expérience consommée dans les voyes spirituelles; & afin qu'il ne manquât rien aux dispositions necessaires pour examiner avec soin la conduite de Sœur Marguerite, cette sage Superieure avoit, avec une grande défiance des conduites extraordinaires & pour ainsi dire une espece d'incrédulité, un entier attachement à l'esprit de l'Ordre de la Visitation, qui est un esprit de simplicité & d'obéïssance sans singularité.

Lorsque la Mere Greffier entra dans le Monastere, elle trouva la Communauté fort partagée dans l'opinion qu'on avoit de la Sœur Marguerite. Quelques-unes, & c'étoit le plus petit nombre, commençoient à revenir de leurs préventions contre elle; mais beaucoup d'autres en parloient fort mal: les unes la taxoient d'hypocrisie, d'autres d'illusion, les plus moderées blâmoient ce qu'elles appelloient singularité dans sa conduite. La Mere prit le parti d'en juger par elle-même, & pour cela d'éprouver cette fille par tous les moyens les plus sûrs. Ses premieres attentions furent de l'humilier profondément, & presque continuellement, & d'encherir sur ce que la Mere de Saumaise avoit fait jusqu'alors. Elle s'attacha principalement à mettre son obéïssance à l'épreuve, sçachant bien que c'étoit-là la pierre de touche de la solide pieté. Non seulement elle examinoit si elle obéïssoit exactement & promptement aux ordres qu'elle lui donnoit, mais elle prenoit quelquefois plaisir à lui faire des commandemens differens, de lui en faire d'opposés, de les mêler de difficultés & de contretems, pour voir comment son obéïssance se demêleroit de ces petits embarras; si l'amour propre ne la dirigeroit point dans le choix des obédiences opposées, ou si la vanité ne s'en serviroit pas pour y trouver des excuses. Les épreuves difficiles & fréquentes ne servirent qu'à convaincre d'abord la Superieure, que l'obéïssance de la Sœur étoit à l'épreuve de tout. La servante de Dieu concilioit de son mieux ce qui paroissoit opposé: elle surmontoit les difficultés: elle se demêloit des

embarras ; & tout cela ſans ſe plaindre, ſans ſe vanter, ſans murmurer, ſans s'excuſer : enſorte que l'on ne voyoit en elle qu'une obéïſſance ſans murmure, & une ſimplicité ſans affectation.

A ces épreuves d'obéïſſance, la Superieure joignit celles des humiliations : autre pierre de touche de la vraye ſainteté. Elle l'employa d'autant plus hardiment, qu'elle reconnut bientôt qu'il n'y avoit point à craindre de décourager une perſonne auſſi avide de croix & de contradictions, que l'étoit cette ſainte fille. Elle l'éprouva donc par toute ſorte d'humiliations & de pénitences. Bien loin que cette augmentation de rigueur déconcertât la Sœur Marguerite, elle trouva une joye ſenſible à ſe voir raſſaſier de ce pain après lequel elle ſoupiroit ſans ceſſe. Or ce qui prouve la paix de ſon cœur au milieu de ces rigueurs, c'eſt qu'elle mit également ſa confiance dans cette auſtere Superieure, comme dans la précedente qu'elle auroit dû humainement regretter. Elle alloit à elle avec la même franchiſe & la même cordialité, qu'à la Mere de Saumaiſe : elle lui découvroit tout ſimplement ce qui ſe paſſoit en elle, & lui rendoit un compte auſſi exact des graces extraordinaires qu'elle continuoit de recevoir de Dieu. La Mere l'écoutoit toujours avec beaucoup de patience & de charité ; mais elle marquoit ne faire aucun état de ces faveurs ſurnaturelles : elle paroiſſoit n'y point ajoûter foi : elle ſe conduiſoit toujours par les regles communes dans les conſeils ou les permiſſions qu'elle accordoit.

Le mépris que paroiſſoit faire cette Superieure des lumieres extraordinaires que recevoit la Sœur Marguerite, jetta celle ci dans une nouvelle peine. Ses doutes ſur ſon état ſe renouvellerent : elle ſe défia de nouveau de la verité des faveurs qu'elle recevoit de Dieu : elle craignit plus que jamais d'être trompée par le Demon, & d'être le joüet de ſes illuſions. Il ſuffiſoit que la Superieure parût ou le croire ou en douter, pour que Sœur Marguerite ſe crût obligée d'en douter auſſi ; & l'on peut juger qu'elle étoit ſa peine, quand ces affligeantes penſées ſe joignoient aux déſolations interieures dont elle étoit travaillée. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer en paſſant, la perfection de cette obéïſſance qui trouve peu d'imitateurs. On croit beaucoup faire d'obéïr aux ordres des Superieurs, en ſe permettant interieurement des jugemens qui les blâment ; & voici une fille qui porte ſa fidelité à obéïr, juſqu'à être prête à ſacrifier au jugement de ſa Superieure, les plus évidentes communications de Dieu.

LXIV. La Mere Greffier lui interdit les

La Mere Greffier porta l'exactitude de l'épreuve qu'elle voulut faire de Sœur Marguerite, juſqu'à lui défendre les pratiques dont elle

pratiques de la devotion du Cœur de N. S. Evenemens qui l'obligent à lui en rendre l'usage.

honoroit le sacré Cœur de Notre Seigneur: c'étoit ces pratiques qu'il lui avoit prescrites lui-même, & que la Superieure précedente avoit permises après tant de précautions. La Sœur obéït sans murmure; mais Notre Seigneur lui parut irrité de la défense. Il lui ordonna de dire à la Mere, qu'il sçauroit se satisfaire, & la punir d'une maniere qui lui seroit sensible. La Superieure ne tint aucun compte de cette menace; & elle crut ne pas devoir y déferer: mais peu après Dieu lui enleva celle des Religieuses de la Maison pour qui elle avoit conçû plus d'estime, & en qui elle avoit mis sa confiance pour le gouvernement des affaires temporelles. Cette fille fut emportée en peu de jours, par une maladie qui parut contagieuse, & dont la Superieure apprehenda les suites pour le reste de la Communauté. La Mere Greffier qui a rendu compte elle-même de tous ces détails que je rapporte, ajoûte que cette mort affligeante pour elle, fut accompagnée de quelques autres circonstances particulieres qu'elle n'a pas crû devoir manifester, qui lui parurent vérifier d'une maniere sensible la prédiction que le Fils de Dieu lui avoit fait faire par sa servante. Elle rendit donc la permission qu'elle avoit refusée, & particulierement celle de faire l'oraison accoutumée la nuit du jeudi au vendredi: seulement pour ménager la santé de Sœur Marguerite, elle lui défendit de passer l'heure d'oraison prosternée contre terre les bras étendus en croix, comme elle avoit coutume de le pratiquer; & elle lui prescrivit de se tenir à genoux & les mains jointes.

LXV. Conduite austere de la Superieure. Sœur Marguerite prend en elle une confiance entiere, malgré sa dureté. Sages conseils que cette Superieure lui donne.

Cet évenement joint à l'obéïssance & à l'humilité constante de la Sœur Marguerite, suffisoit pour convaincre la Superieure de la verité des graces extraordinaires que cette fille recevoit de Dieu: cependant elle n'osoit précipiter encore son jugement, à cause de l'opposition qu'elle trouvoit dans plusieurs personnes de la Communauté, & dans d'autres gens de bien qui se persuadoient, comme le font presque tous ceux qui ne veulent rien approfondir, qu'il n'y avoit en cette fille que de la foiblesse d'imagination, de l'illusion ou de la singularité. Cette contrarieté des opinions & de l'experience, jetta la Mere dans une grande perplexité: elle y étoit confirmée par les doutes même de la Sœur, qui dans l'humble idée qu'elle avoit d'elle-même, & au milieu des tentations étranges dont le Demon la tourmentoit, n'osoit se persuader que Dieu lui fît réellement de si grandes graces; mais Dieu se servit pour rassurer l'une & l'autre, du même moyen dont il s'étoit deja servi pour éclairer la Mere de Saumaise. Le Pere de la Colombiere fut rappellé de Londres par ses Superieurs dans ce tems-là. Il eut la liberté de passer dix ou douze jours

à Paray, & il y arriva préciſément dans le tems que ſa préſence & ſes lumieres étoient neceſſaires pour tirer la Mere Greffier & la Sœur Marguerite de leurs inquiétudes. Il calma en effet en peu de tems les défiances de la Superieure : il lui fit connoître qu'il ne pouvoit y avoir rien de l'illuſion du Demon en ce qui ſe paſſoit d'admirable dans la Sœur Marguerite, & que la main de Dieu y étoit trop marquée pour la méconnoître: Que ſi elle avoit agi prudemment d'éprouver les diſpoſitions de cette fille, il y auroit de la défiance & de l'opiniâtreté à pouſſer plus loin l'incredulité, après des preuves ſi ſenſibles de ſa haute vertu. *Soyez ſûre*, ajoûta-t'il, *que l'humilité, la ſimplicité, & l'exacte obéïſſance ne furent jamais avec les fauſſes vertus, ni ne peuvent être le fruit des tromperies du Demon.*

La Sœur trouva auſſi dans la converſation avec ce ſaint homme, une grande conſolation au milieu de ſes peines. Elle l'entretint pluſieurs fois, avec la permiſſion de ſa Superieure : mais comme, ſelon ce qui lui avoit été prédit, elle ne devoit jamais avoir aucune conſolation ſans amertume, une de ces converſations lui attira une humiliation remarquable par la patience avec laquelle elle la reçut. Le Parloir étant occupé par d'autres, la Mere permit à la Sœur d'entretenir le Pere de la Colombiere au Confeſſionnal. Le tems très-long qu'elle y reſta fit murmurer quelques Sœurs indiſcretes & critiques, comme il ne s'en trouve que trop dans les Communautés. La Superieure le ſçut : elle oublia, ou jugea à propos de diſſimuler la permiſſion qu'elle avoit donnée : elle reprit en Chapitre avec ſeverité Sœur Marguerite, comme d'une grande faute, & lui impoſa pénitence. Il eût été aiſé à la Sœur de ſe juſtifier, en alleguant humblement la permiſſion qui lui avoit été donnée : mais elle aima mieux imiter le ſilence de Jeſus-Chriſt accuſé injuſtement, & ſubir le reproche qui lui étoit fait ; & jamais on n'auroit ſçû qu'elle étoit innocente, ſi la Superieure elle-même n'eût pris ſoin dans la ſuite d'en inſtruire les Sœurs pour leur édification, & de mettre ce fait par écrit dans les Mémoires qu'elle a laiſſé ſur cette vertueuſe fille.

Telle a été la conduite auſtere de la Mere Greffier envers Sœur Marguerite, tout le tems de ſa ſuperiorité : elle croyoit cette conduite neceſſaire pour le bien de la ſervante de Dieu, qui ne devoit être dirigée que par la route des humiliations & des croix. Cette prudente Superieure faiſoit violence à ſon humeur douce & charitable, pour ſe conformer à la conduite de Dieu ſur ſon Epouſe ; & elle avoit la conſolation de voir qu'il béniſſoit ſenſiblement ſa ſeverité, que l'humble Religieuſe n'en devenoit que plus fervente & plus ſainte.

Ce que la Mere Greffier en a écrit après la mort de cette fille, a deja été rapporté : or le témoignage d'une perſonne, dont la prudence avoit été portée juſqu'à la défiance & preſque juſqu'à la dureté, doit être d'un grand poids auprès des perſonnes qui aiment à douter. On peut dire de cette Superieure, ce que ſaint Gregoire Pape diſoit de ſaint Thomas Apôtre, qu'il avoit en un ſens plus contribué par ſon incredulité à aſſurer la verité de la Reſurrection de Jeſus-Chriſt, que les autres Apôtres par leur foi. En effet la conviction d'un incredule eſt le plus fort de tous les témoignages : celui que la Mere Greffier a rendu à la vertu d'une fille ſi ſeverement éprouvée par elle, doit être ſuperieur à tous les doutes que les choſes extraordinaires font naître dans l'eſprit.

Mais ce qui, à mon ſens, ajoûte un nouveau dégré d'évidence à tout ce qui eſt rapporté des merveilles de cette fille, c'eſt, comme je l'ai dit, & comme la Mere Greffier en eſt convenuë, la confiance de cette humble Religieuſe en une Superieure ſi défiante & ſi auſtere, confiance plus merveilleuſe que les plus grands miracles. Sœur Marguerite ne lui cachoit rien; & mille fois rebutée ſur le recit des faveurs de Jeſus-Chriſt, ou ſur celui de ſes peines interieures, elle les venoit communiquer toujours avec la même ſimplicité. La Mere trouva bon qu'elle lui mît par écrit ſon état & ſes peines, comme elle faiſoit avec la Mere de Saumaiſe; & comme elle ne prétendoit qu'éprouver, & non décourager ſa fidelle diſciple, elle lui répondoit avec charité Je vais rapporter ici quelques-unes de ces réponſes, qui ſerviront à faire connoître le mérite de cette Superieure, & l'élevation de ſes lumieres dans les voyes de la perfection.

„ Je vous ai déja dit ſouvent que Dieu eſt le maître de ſes graces ; il „ les donne à qui il lui plaît. Bien eſt-il vrai que vous lui êtes plus re- „ devable que ne le ſeroient pluſieurs autres, de celles qu'il vous fait ; „ parce que je ne vois rien en vous qui vous les puiſſe attirer, que ſa „ ſeule bonté & ſa miſericorde infinie. Tenez-vous humble en eſprit „ de ſimplicité : laiſſez-lui faire en votre ame tout comme il lui plaira. „ Quand ſes lumieres & ſes graces vous porteront à aimer & à eſtimer „ votre vocation, & vos devoirs religieux, c'eſt bon ſigne ; de même „ que quand elles vous inſpirent le même pour la ſouffrance, le mé- „ pris & l'abjection : ſoyez pour leur regard, dans la diſpoſition de ne „ rien demander ni refuſer ; mais recevez-en avec une amoureuſe ſim- „ plicité, la joüiſſance ou la privation, prenant l'une ou l'autre avec „ égalité, parce qu'elles arrivent également de l'ordre de la ſainte „ providence. Je n'entends pas que ceci vous diſpenſe de demander à

„Dieu la continuation de votre ſanté, pour le tems que je vous mar-
„que dans l'obédience ci-jointe. N'écoutez pas vos difficultés
„là-deſſus.„Nous raconterons dans la ſuite qu'elle fut l'occaſion & le ſuccès de cette demande de la ſanté, que la Superieure preſcrivoit à la Sœur Marguerite, dont il eſt encore parlé dans le billet ſuivant.

„Vous me faites plaiſir, ma chere Sœur, lorſque vous m'écrivez
„au lieu de me parler. Il me ſemble qu'il m'eſt plus aiſé de répondre
„ce qui eſt convenable, parce qu'en parlant mon eſprit ſe diſtrait. Je
„vous promets que je vous mortifierai & humilierai volontiers & de
„bon cœur dans les rencontres, parce que vous avez beſoin de ce ſe-
„cours; que c'eſt charité de vous le donner, & que je deſire le bien
„de votre ame Que cela cependant ne vous ôte pas la confiance de
„venir à moi, ou de m'écrire, ſelon que vous en aurez le deſir; je ſe-
„rai toujours de bonne volonté à vous ſervir: votre ame eſt chere à la
„mienne, malgré tout ce qui peut vous rendre deſagréable, ſurchar-
„geante, & importune. Il faut imiter le Pere celeſte qui vous fait des
„faveurs, ſans aucun mérite de votre part. Venez donc, non ſeule-
„ment trois fois le jour, mais ſix, ſi vous voulez, prendre la benedic-
„tion que vous me marquez, je le veux bien. Je vous commande de-
„rechef en vertu de ſainte obéïſſance, & pour honorer la ſoumiſſion
„du Cœur adorable de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt à Dieu ſon Pere,
„que vous lui demandiez la continuation de votre ſanté; c'eſt-à-di-
„re, autant qu'il ſuffit d'en avoir, pour ſuivre le train commun de la
„Regle, ſans avoir beſoin de diſpenſe, & pour à la ſuite pouvoir ac-
„complir ce qui ſera de la volonté de Dieu, & de l'ordre de l'obéïſ-
„ſance, de bon cœur, de bonne façon, & avec un doux & charitable agrément de la part du prochain & de la vôtre.„

„Dans un autre billet la même parloit encore ainſi.„Vivez à la mer-
„ci de la divine providence, & recevez indifferemment, comme de
„ſa part, la joüiſſance & la ſouffrance, la paix & le trouble, la ſanté
„& la maladie. Ne demandez rien, & ne refuſez rien; mais tenez-
„vous prête à faire & ſouffrir tout ce que cette divine providence vous
„enverra. Les trois deſirs qui vous tourmentent, ſont bons, pourvû
„qu'ils ne vous donnent point de volonté contraire à la Regle & à l'o-
„béïſſance, & qu'ils vous laiſſent dans la ſainte indifference. Dans cet
„eſprit ſouffrez les tourmens de ces mêmes deſirs.„ Nous avons vû plus haut quels étoient ces trois deſirs dont elle étoit vivement preſſée, à l'exemple de N. Seigneur qui diſoit: *Je dois être baptiſé d'un baptême nouveau; & combien mon cœur eſt-il preſſé juſqu'à ce qu'il s'accompliſſe?*

La Mere continue ainſi. „ Que ces deſirs vous tourmentent ou vous „ laiſſent en tranquillité, cela vous doit être une même choſe, puiſ- „ que vous étes à Dieu. S'il vous veut imprimer comme une cire mol- „ le, ou ſe joüer de vous comme d'une balle, que vous importe? aban- „ don pour l'amour, abandon par amour, abandon dans l'amour de „ Jeſus-Chriſt. Je crois que c'eſt ce que Dieu veut de vous, parce qu'il „ aime à nous gouverner, & nous mêmes n'entendons rien à nous con- „ duire. Je ne crois pas qu'il y ait rien du Demon en tout ce que vous „ dites dans votre écrit. Soyez en repos. „

„ Je ſuis toujours ferme à croire, ma chere Sœur, que les voyes de „ Dieu les plus ſûres, ſont celles qui anéantiſſent, qui humilient, & „ qui font ſouffrir beaucoup en l'interieur & l'exterieur. Il vous doit „ être indifferent quels moyens la providence divine employe pour „ cela. Quand vous entendez une raillerie, un ravalement, un mé- „ pris, un déſaprouvement contre vous; c'eſt-là le ſigne exterieur „ que Dieu vous donne du deſſein qu'il a de vous perfectionner dans „ l'humilité de cœur. Ne vous mettez pas en peine des répugnances „ de la nature: ſoyez ferme ſeulement à vouloir que malgré ces réſiſ- „ tances, le bon plaiſir de Dieu regne en vous ſouverainement, & „ vous accable, s'il lui plaît, d'amertumes, d'angoiſſes, d'humilia- „ tions &c. Mais vous ſçavez que c'eſt un bon Maître; qu'en un mot „ il peut guerir tous vos maux. Ce tems viendra, ma très-honorée „ Sœur, que vous moiſſonnerez en joye: c'eſt ici celui de la douleur. „ Un peu de patience, & le Seigneur vous rendra pour un moment de „ crucifixions, une éternité de joüiſſance bien-heureuſe. „

LVI.
Dieu manifeſte à Sœur Marguerite l'état interieur des ames. Il l'applique à prier & à ſouffrir pour elles.

La Mere Greffier a dépeint ſon propre caractere dans ces avis, & en montrant ſi ſagement les voyes de la perfection, elle nous fait connoître quel progrès elle y faiſoit elle-même. Ces lumieres, jointes à la défiance qu'elle avoit des conduites extraordinaires, rendent inconteſtables les témoignages qu'elle a rendu tant de fois, depuis la mort de la venerable Sœur Marguerite, non ſeulemement à la vertu de cette fille, mais encore aux graces ſurnaturelles & miraculeuſes qu'elle recevoit ſi ſouvent de Dieu. La connoiſſance de pluſieurs de ces graces nous eſt venuë par elle, & il eſt juſte d'en rapporter ici quelques circonſtances.

Une de celles que Sœur Marguerite recevoit plus ordinairement, c'étoit la connoiſſance que Dieu lui donnoit de l'état interieur de certaines perſonnes. Il lui manifeſtoit les péchés ſecrets où ces perſonnes étoient tombées, & il lui impoſoit l'obligation de ſouffrir pour elles, & pour leur obtenir la grace de la pénitence. Ces connoiſſances cauſoient

soient de grandes peines à la Sœur, soit pour l'horreur qu'elle sentoit du péché en lui-même, parce qu'il lui sembloit le voir alors, tel qu'il est aux yeux de Dieu; soit par l'effroi où la jettoit la vûë de son Epoux irrité; soit par les amertumes & les désolations interieures que Dieu imprimoit dans son ame, pour lui faire porter en partie la peine dûë à ces crimes qui lui étoient découverts, & les expier à la décharge, pour ainsi dire, de celles qui en étoient coupables: jusques-là qu'une fois il lui fit éprouver en quelque sorte l'état de désolation où se trouve une ame criminelle, à l'heure que se separant de son corps, elle se voit réprouvée de Dieu.

C'étoit plus ordinairement pour des ames religieuses & imparfaites dans leur état, que Dieu exigeoit d'elle ces sortes d'expiation. Dès les premieres années de sa profession, J.C. lui prescrivit de se sacrifier librement à lui, pour porter quand il lui plairoit ces sortes de peines. Il lui fit voir en même tems quels étoient les péchés qui l'irritoient le plus; & il comptoit le défaut de charité entre les Sœurs, au nombre de ceux qui lui étoient le plus à charge: parce que, disoit-il, cette vertu prend sa source dans le cœur de Dieu; & que c'est blesser ce cœur même qui est tout charité, que de pécher contre cette vertu divine. Il ajoûta que deja il auroit retranché ces membres à demi pourris, si sa sainte Mere, pour qui ces personnes avoient conservé encore de la devotion, n'eût retardé les effets de sa justice sur elles. La Sœur s'offrit dès-lors à lui pour porter, selon sa volonté, toutes les peines que ces péchés méritoient, afin qu'il fût glorifié par ces ames qui l'offensoient; *quand même*, ajoûta-t'elle, *ces peines devroient durer jusqu'au jour du Jugement, pourvû que Dieu en fût glorifié, je serois contente.*

Ces connoissances & ces sacrifices genereux se renouvellerent plusieurs fois dans la suite, toujours avec la même souffrance & le même courage. Notre Seigneur se présenta un jour à sa servante, tout couvert de playes: son corps paroissoit tout sanglant, son cœur comme déchiré & flétri par la lassitude & l'abbattement. Cette vûë la saisit de crainte; elle se prosterna devant son Epoux, sans oser lui parler. *Voilà*, lui dit-il, *l'état où me réduit mon peuple choisi, que j'avois destiné pour appaiser ma justice: il me persecute, & cela secrettement. S'il ne s'amende, je le châtierai severement; je retirerai mes justes, & immolerai le reste à ma colère.*

„ Une autrefois, dit-elle, comme je travaillois seule, il me fut „ mis devant moi une Religieuse vivante alors; & il me fut dit intelli„ giblement: Tiens, voilà cette Religieuse de nom seulement, laquel„ le je suis prêt à vomir de mon cœur, & l'abandonner à elle-même. „ En même tems je me sentis saisie d'une frayeur si vive, que m'étant

„ proſternée la face contre terre, j'y demeurai long-tems ſans en „ pouvoir revenir. Enfin je m'offris à la divine juſtice pour ſouffrir „ tout ce qu'il lui plairoit, afin qu'il n'abandonnât pas cette Religieuſe „ infidelle. Il me ſembla tout à coup que la colere de Dieu s'étoit tour- „ née contre moi, & je me trouvai dans une effroyable angoiſſe, & une „ déſolation ſans bornes. Je me ſentois comme accablée d'un poids é- „ norme, & je ne ſçavois où porter ma vûë. Si je levois les yeux, je „ voyois un Dieu irrité comme armé de foüets, prêt à fondre ſur moi: „ d'autre part il me ſembloit voir l'Enfer ouvert pour m'engloutir. „ Tout étoit en déſordre & en confuſion dans mon ame; le Demon „ m'attaquoit en même tems par de violentes tentations de deſeſpoir: „ je fuyois celui qui me pourſuivoit, & aux yeux duquel je ne pouvois „ me cacher: il n'y a ſorte de tourmens auſquels je ne me fuſſe livrée, „ pour éviter ſa vûë terrible; & comme il me ſembloit que mon état „ étoit connu de tout le monde, je ſouffrois en même tems une épou- „ ventable confuſion. Dans cet état je ne pouvois prier, ni exprimer „ mes peines que par mes larmes: je diſois ſeulement: Ha! qu'il eſt „ terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant! D'autrefois „ me jettant contre terre, je diſois: Frappez, mon Dieu, brûlez, „ conſumez tout ce qui vous déplaît; n'épargnez ni mon corps, ni ma „ vie, ni ma chair, ni mon ſang, pourvû que vous ſauviez éternelle- „ ment cette ame.„ Elle ajoûte qu'elle n'auroit pû ſoutenir long-tems cet état ſi douloureux, ſi la miſericorde de Dieu ne l'avoit ſoutenuë: Cependant l'effort qui ſe fit en elle alors, fut ſi violent, qu'elle en tomba malade, & qu'elle eut peine à en revenir.

Sortant une autrefois de l'oraiſon du ſoir, Notre Seigneur ſe préſenta à elle portant entre ſes mains comme un fardeau qu'il paroiſſoit vouloir mettre ſur les épaules de ſa ſervante. Ce fardeau étoit ſi énorme & ſi lourd, qu'il lui ſembla devoir en être accablée. Notre Seigneur lui dit, en lui montrant une Religieuſe de la Maiſon: Veux-tu ſupporter le poids de la ſainteté de ma divine juſtice? je ſuis prêt de l'appeſantir ſur cette Religieuſe de nom, que voilà. Sœur Marguerite ſe proſterna contre terre toute effrayée devant ſon divin Maître, & lui dit: *Conſumez-moi plûtôt juſqu'à la moëlle des os, que de perdre cette ame qui vous a coûté tant de ſang. N'épargnez point ma vie, je la ſacrifie à votre volonté.* Voulant enſuite ſe retirer, elle ſe ſentit preſſée comme par un poids ſi lourd, qu'elle en étoit accablée. Elle avoit peine à marcher, & il lui ſembloit qu'elle n'auroit pû le faire, ſi Notre Seigneur ne l'avoit ſoutenue lui-même. Elle ſe ſentit en même tems dévorée interieurement, comme d'un feu violent qui pénétroit juſqu'aux

os : elle en fut bientôt affoiblie & réduite au lit. On la saigna, selon les regles ordinaires de la medecine, mais sans succès : les Medecins qui ne pouvoient connoître la cause de son mal, n'en sçavoient pas trouver le remede. Elle porta sa maladie tant qu'il plut à la justice de Dieu de se satisfaire sur elle, pour lui accorder la conversion de celle qui occasionnoit ses douleurs.

La Sœur ne se lassoit point de ces épreuves : elle les portoit avec d'autant plus de courage, qu'elle obtenoit ordinairement de son bien-aimé la conversion de celles dont il lui manifestoit les désordres. Notre Seigneur lui fit voir dans la Communion l'état d'une autre Religieuse qui avoit communié avant elle, & dont il lui dit, que, quoiqu'elle ne fût pas actuellement dans le péché mortel, elle avoit cependant renouvellé en quelque sorte les douleurs de sa Passion, parcequ'elle gardoit quelque affection qui lui déplaisoit. La Sœur Marguerite gemit long-tems pour elle, & enfin le jour de Pâques Notre Seigneur la consola, en l'avertissant qu'il lui avoit accordé la grace qu'elle lui avoit demandée. C'étoit quelquefois pour ses plus grandes ennemies qu'elle prioit & qu'elle souffroit ainsi ; c'est-à-dire pour celles qui ne pouvant supporter sa regularité & sa ferveur, la contredisoient, la railloient, ou la maltraitoient en tout ce qui dépendoit d'elles. Rien n'est plus beau ni plus édifiant que ce qu'elle raconte d'une espece de combat que sa charité lui fit soutenir contre la justice de son bien-aimé qui vouloit punir plusieurs de ces mauvaises Religieuses.

„ Notre Seigneur, dit-elle, m'a fait porter souvent de ces disposi-„ tions douloureuses, parmi lesquelles m'ayant montré une fois les „ châtimens qu'il vouloit exercer sur quelques ames, je me jettai à ses „ pieds sacrés, en lui disant : O mon Sauveur, déchargez plûtôt sur „ moi toute votre colere, & effacez-moi du Livre de vie, plûtôt que „ de perdre ces ames qui vous ont coûté si cher. Il me répondit : Mais „ elles ne t'aiment pas & ne cesseront de t'affliger. Il ne m'importe, „ mon Dieu, pourvû qu'elles vous aiment ; je ne veux cesser de vous „ prier de leur pardonner. Laissez-moi faire, répondit-il, je ne les „ peux souffrir davantage. Alors embrassant ses pieds plus fortement, „ Mon Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez par-„ donné. Il me disoit : Je le veux bien, si tu veux m'en répondre. „ Oüi, mon Dieu : mais je ne vous payerai toujours qu'avec vos pro-„ pres biens, qui sont les trésors de votre Cœur sacré. De quoi, ajoû-„ ta-t'elle, Notre Seigneur se tint pour content.

C'est ainsi que Moyse disputoit contre Dieu, comme le rapporte

l'Ecriture, & qu'enchaînant pour ainſi dire, ſa divine colere par ſes ſupplications ferventes, Dieu lui diſoit en couroux, *Laiſſez-moi, que j'extermine ce peuple ingrat*; & cependant les prieres de ſon ſerviteur triompherent de toute la colere divine. Sœur Marguerite a eu le même avantage; & par là on peut juger & de ſa ferveur, & de ſa familiarité avec Dieu, & ſur tout de la charité dont ſon cœur étoit embrâſé, même pour celles qu'elle auroit eu naturellement tant de raiſons de ne point aimer.

LXVI'. Ses ſouffrances au tems du carnaval, pour l'expiation des péchés qui s'y commettent.

Ce n'étoit pas ſeulement les péchés des ames religieuſes, qui étoient l'objet de ſon zele & la matiere de ſes ſouffrances, Dieu exigeoit d'elle encore qu'elle portât ſouvent le poids des péchés des gens du ſiecle, & qu'elle fît pénitence pour tout le monde. *Veux-tu bien*, lui dit-il un jour dans l'oraiſon, *veux-tu bien me donner ton cœur, pour faire repoſer mon amour ſouffrant que tout le monde mépriſe*? Elle lui dit avec ferveur: *Mon Seigneur, vous ſçavez que je ſuis toute à vous, faites de moi ſelon votre deſir.* Il ajoûta: *Sçais-tu bien pourquoi je te donne mes graces ſi abondamment? C'eſt pour te rendre comme un Sanctuaire, & ton cœur comme un Autel où le feu de mon amour brûle continuellement. J'ai choiſi cet Autel pour offrir à mon Pere éternel des ſacrifices, afin d'appaiſer ſa juſtice, & pendant que les hommes l'offenſent, lui rendre une gloire infinie par l'offrande que tu lui feras de moi-même, en uniſſant celle de toi-même dans le même ſacrifice.*

C'étoit dans le tems du carnaval qu'elle éprouvoit ordinairement plus de ſouffrances, parce que c'eſt le tems où les gens du ſiecle ſe livrent au crime avec plus de licence. Dans un de ces jours de péché, ſon divin Epoux ſe préſenta à elle dans l'état où il fut autrefois, lorſque Pilate le montra au peuple pour exciter ſa compaſſion, & qu'il leur dit: *Ecce homo.* Il paroiſſoit tout déchiré de coups & couvert de meurtriſſures; ſon ſang couloit de toutes parts; il portoit ſur ſes épaules une croix peſante, & il diſoit d'une voix triſte & douloureuſe: *N'y aura-t'il perſonne qui ait pitié de moi, qui veuille compatir à ma douleur? Voilà l'état pitoyable où les pécheurs me mettent dans ce tems-ci.* La ſainte amante de Jeſus-Chriſt fondit en larmes à un ſpectacle ſi touchant, & elle s'offrit pour ſoulager ſon divin Epoux. Il accepta ſon offre, & lui mit ſur les épaules la croix qu'il portoit. „ Me ſentant „accablée ſous ce poids, (dit-elle en rendant compte de cette grace) „ je commençai à mieux comprendre la malice du péché. Il me fit „ voir que ce n'étoit pas aſſez pour moi de porter cette croix, mais „ qu'il vouloit m'y attacher avec lui, afin que je lui tinſſe fidelle com- „ pagnie, en participant à ſes douleurs & à ſes opprobres. Je me ſuis

„abandonnée, ajoûte-t'elle, à tout ce qu'il voudroit faire de moi. Il „m'attacha en effet à sa croix, par une violente maladie qui me fit „sentir les douleurs de cette croix hériſſée de pointes.„

Depuis ce jour, elle se trouva tous les ans au tems du carnaval réduite dans le même état de douleur & de maladie ; & afin qu'on connût plus sensiblement que ses infirmités n'étoient point causées par le cours ordinaire de la nature, le jour des Cendres elle se trouvoit guérie, pleine de force & de vigueur, telle qu'il le falloit pour qu'elle pût jeuner le Carême ; & cela après avoir été la veille comme réduite à l'extremité, & dans les plus extrêmes souffrances : enſorte qu'après quelques années d'experience, on s'accoutuma dans la Communauté à prédire sûrement sa maladie pour le carnaval, & sa guériſon pour le premier jour du Carême.

Ce fut dans un de ces tems, qu'elle écrivoit ainsi à un Pere de la Compagnie de Jesus, & qu'elle lui dépeignoit l'état de souffrance où elle étoit. „ Notre souverain Maître a bien voulu me faire trouver „ beaucoup de consolation dans la Lettre que vous avez eu la bonté „ de m'écrire ; Mais ce n'a été qu'après m'en avoir interdit assez long- „ tems la lecture, à cause de certain empressement que j'avois eu d'y „ chercher cette consolation, dans l'état souffrant où il me met en ce „ tems de carnaval, où tant de pécheurs l'offensent & l'abandonnent. „C'est tellement un tems de souffrance & de douleur pour moi, que je „ ne puis voir ni goûter que mon Jesus souffrant ; & compatissant aux „ douleurs de son Cœur sacré, j'en suis si vivement pénétrée, que tout „ sert d'instrument à la divine justice pour me tourmenter. Je ne puis „ faire autre chose, que de me sacrifier à elle comme une victime „ d'immolation : il me semble que je souffre d'une maniere si étrange, „ que si sa misericorde ne me fortifioit, il me seroit impossible de „ soûtenir un moment ce poids de la rigueur de sa justice. Je ne „ croyois pas pouvoir vous écrire, car je ne voudrois dire autre chose „ dans l'état où je suis, que ces paroles de mon aimable Sauveur, *Mon ame est triste jusqu'à la mort* ; ou bien ces autres, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous delaissée.*

LXVIII. La Mere Greffier lui défend une seconde fois ses pratiques pour honorer le Cœur de N. S. Il en est irrité. La Superieure ne se rend qu'après un miracle.

Cependant la Mere Greffier ne cessoit de mettre à l'épreuve Sœur Marguerite, tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre, pour tenir toujours en haleine sa ferveur & sa patience. Dans cette vûë elle jugea à propos de lui retrancher une seconde fois les devotions du premier vendredi du mois, que Notre Seigneur avoit prescrites. Je ne trouve point dans mes Mémoires, qu'elle fut l'occasion ou la cause de cette nouvelle épreuve : mais soit que ce fût par le con-

ſeil de quelques Directeurs, ſoit que ce fût à l'occaſion des maladies fréquentes de la Sœur Marguerite, les pratiques qu'elle avoit fait avec tant de fruit, lui furent interdites,& même la Communion qu'elle faiſoitr établir en ce jour. L'humble Religieuſe ſupporta en ſilence cette privation, quoique ce fût pour elle la privation la plus ſenſible & la plus douloureuſe: mais N. Seigneur avoit appris à ſa ſervante, que l'obéïſſance devoit l'emporter toujours ſur le deſir qu'elle avoit de communier. Cependant Dieu ſe ſervit pour l'accompliſſement de ſes deſſeins, d'un moyen preſque ſemblable à celui qu'il avoit employé autrefois dans une occaſion pareille; mais ce fut avec des circonſtances encore plus marquées & plus miraculeuſes. Dans ce tems-là une jeune Religieuſe tomba dangereuſement malade; en peu de jours elle fut à l'extremité: la mort paroiſſoit d'autant plus inévitable, que les Medecins, comme ils l'avoüerent, ne connoiſſoient rien à ſon mal, & que les remedes les plus innocens ne ſervoient qu'à l'aigrir. Sœur Marguerite touchée de compaſſion de l'état où étoit cette jeune fille, demandoit ardemment à Notre Seigneur qu'il lui plût de la guérir. Il lui fit connoître alors, que la maladie de cette Religieuſe étoit un effet de ſa colere contre la Superieure; & que cette fille ne guériroit point, que lorſque la Superieure auroit rendu à la ſervante de Dieu la permiſſion qu'elle lui avoit ôtée touchant la Communion des premiers vendredis.

Sœur Marguerite fut fort troublée par cette connoiſſance que Dieu lui donna. Elle n'oſoit déclarer à la Superieure, ce qui lui avoit été revelé; & cependant Notre Seigneur la preſſoit de le faire, & lui marquoit qu'il étoit irrité contre celle qui mettoit obſtacle à ſes deſſeins. Sœur Marguerite dans ſon doute, qui n'avoit pour motif, comme on va le voir, que la plus étonnante humilité, s'addreſſa à une Sœur ancienne en qui elle avoit confiance à cauſe de ſa grande vertu, & elle lui écrivit ce billet.

„ C'eſt dans le ſacré Cœur de Notre Seigneur que je vous écris ce-
„ ci, ma chere Sœur, puiſqu'il le veut ainſi. Ne ſoyez point ſurpriſe
„ que je m'adreſſe à vous, dans l'extrême peine que je ſouffre au ſujet
„ de ma Sœur N. Ce matin il m'a ſemblé en me levant, entendre diſ-
„ tinctement ces paroles, Dis à ta Superieure qu'elle m'a fait
„ un grand déplaiſir, en ce que pour plaire à la créature, elle
„ t'a retranché la Communion que je t'avois ordonné de faire tous
„ les premiers vendredis de chaque mois, pour ſatisfaire par là, en
„ m'offrant à mon Pere éternel, à ſa divine juſtice, pour les fautes
„ qui ſe commettent contre la charité, parce que je t'ai choiſie pour

„ en être la victime. C'eſt pourquoi je me ſuis réſolu de me ſacrifier
„ cette victime qui ſouffre maintenant. Voilà, ma chere Sœur, ce qui
„ me tourmente & me pourſuit continuellement, ſans que je m'en
„ puiſſe diſtraire, parce qu'il me preſſe de le dire à notre Mere. Je
„ crains de le faire, à vous parler naturellement, parce que je crois que
„ tout cela n'eſt qu'une ruſe de l'ennemi qui me veut rendre ſinguliere
„ par cette Communion : ou bien tout cela n'eſt qu'imagination &
„ illuſion ; car ce n'eſt pas à une miſerable hypocrite comme moi à
„ qui Notre Seigneur feroit ſemblable grace. Je vous conjure, ma
„ chere Sœur, de me dire votre penſée là deſſus, pour me tirer de la
„ peine où je ſuis. Faites-moi cette grace ſans me flatter ; car je crains
„ de réſiſter à Dieu, ne pouvant exprimer ce que je ſouffre de la
„ voir dans cet état. Demandez-lui qu'il vous faſſe connoître la veri-
„ té, & ce qu'il veut que vous me répondiez, après quoi je tâcherai de
„ de n'y plus penſer. Je vous prie de brûler ce billet, & de me garder
„ le ſecret. „

La Sœur ancienne garda le billet, au lieu de le brûler comme on l'en prioit ; mais elle porta Sœur Marguerite à expoſer le tout à ſa Superieure. Elle défera au conſeil, malgré ſa répugnance, & expoſa ſimplement ce qui lui avoit été dit touchant la Sœur malade. La Superieure n'héſita plus à promettre la permiſſion de faire les Communions & les devotions retranchées, pourvû que Sœur Marguerite obtînt la guériſon de la jeune Religieuſe qui étoit alors à l'extremité, & que les Medecins avoient abandonnée. Sœur Marguerite pria pour elle : auſſitôt la malade revint des portes de la mort, & ſa guériſon ſubite parut auſſi inconcevable aux Medecins, que ſa maladie. Mais la ſanté parfaite ne fut pas renduë encore à cette Religieuſe : Dieu lui laiſſa une partie de ſes douleurs en la retirant du peril de la mort : il vouloit que l'entiere guériſon fut dûë à un ſecond miracle, & que ce miracle nouveau ſervît à manifeſter encore plus la verité des graces qu'il communiquoit à ſa ſervante.

Soit que la Superieure oubliât la promeſſe qu'elle avoit faite de permettre les Communions, ſoit qu'elle crût que ſa promeſſe même valloit une permiſſion, elle n'en donna point de nouvelle à la Sœur Marguerite. Celle-ci ponctuelle dans l'obéïſſance, n'oſa ni reprendre les Communions, ni redemander de nouveau les permiſſions refuſées : elle ſe borna à demander inſtamment à Dieu qu'il achevât ſon ouvrage dans la Sœur infirme, & qu'il lui rendît une ſanté parfaite en lui ôtant ſes douleurs. Cependant les douleurs continuoient toujours, & les Medecins convenoient qu'ils n'y pouvoient apporter aucun re-

mede, après avoir eſſayé tous ceux que leur art pouvoit fournir. Cela dura pendant quelques ſemaines. La ſervante de Dieu touchée de compaſſion pour la malade, crut que la charité devoit l'emporter ſur le ſcrupule que l'obéïſſance lui ſuggeroit, & elle déclara enfin à la Mere Superieure, que l'intention de Notre Seigneur étoit que l'infirme ne guerit point, que quand elle lui permettroit de reprendre ſes Communions.

La Mere Superieure qui avoit été témoin du premier miracle, en vit un ſecond qui lui parut auſſi marqué, parce qu'il fut auſſi prompt: elle accorda la permiſſion, & ſur le champ même la malade ſe trouva entierement quitte de ces douleurs inconnuës à la medecine. Ils n'avoient d'autre principe que la puiſſance de Dieu, qui vouloit que ſes deſſeins fuſſent accomplis, & qu'on connût que l'illuſion ou l'imagination n'avoit aucune part à ce qu'il operoit dans ſa ſervante.

Nonobſtant des marques ſi ſenſibles, la Mere Superieure ne diſcontinua point les épreuves auſquelles elle mettoit de jour à autre la ſervante de Dieu. Les maladies dont cette fille étoit continuellement travaillée, & auſquelles les Medecins ne connoiſſoient ordinairement rien, lui en fournirent pluſieurs occaſions.

LXIX. La Superieure chaſſe de l'Infirmerie Sœur Marguerite, & lui défend d'être malade. Succès miraculeux de l'obéïſſance.

Il y avoit deja du tems que Sœur Marguerite étoit à l'Infirmerie, lorſque les jours deſtinés aux Retraites uſitées dans l'Ordre de la Viſitation, arriverent. Chacune prenoit ſon tems de concert avec la Superieure: quant à la Sœur Marguerite, il paroiſſoit qu'on ne pouvoit lui en deſtiner aucun, à cauſe de ſa langueur; & on ne parloit point d'elle. La Mere Greffier crut devoir éprouver en cette occaſion le courage & l'obeïſſance de la malade. Elle ſe rendit à l'Infirmerie, accompagnée de quelques Sœurs, pour l'en chaſſer, ſous prétexte qu'elle amuſoit le monde par des infirmités imaginaires, & pour lui ordonner d'aller avec les autres, faire la Retraite ſelon ſon rang. Sœur Marguerite ſe trouvoit alors dans le friſſon de la fiévre, & cependant l'ordre de ſortir lui fut donné. C'eût été pour une autre, non un prétexte, mais une juſte excuſe à alleguer, pour demander un délai: elle ſans murmurer & ſans ſe plaindre ſe leva à l'inſtant, la Superieure lui diſant: *Allez, ma Sœur, vous mettre à votre rang en ſolitude. Je vous remets aux ſoins de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt: qu'il vous dirige, gouverne, & guériſſe ſelon ſa volonté.* Sœur Marguerite obéït ſans repliquer: elle ſe retira dans ſa celulle, fort contente de ſouffrir & d'être abandonnée à la conduite de ſon bon Maître. Elle n'y fut pas plûtôt que Notre Seigneur ſe préſenta devant elle, tandis qu'elle étoit tranſie de froid & couchée par terre, parce qu'elle ne pouvoit

voit se soutenir. Il la releva & lui dit : *Te voilà donc à moi & à mes soins. C'est pourquoi je te veux rendre en parfaite santé à celle qui t'a mis entre mes mains.* Sa parole fut efficace : sur le champ le frisson qu'elle souffroit cessa, & ne fut suivi ni de sueurs ni d'autre accident : la santé lui fut renduë à un point qu'elle ne paroissoit pas avoir été malade, & elle commença dès ce moment les exercices de la Retraite. Elle a avoüé depuis à sa Superieure, que jamais Retraite ne lui avoit été si douce : que jamais elle n'y avoit éprouvé tant de joye & de délices ; & qu'elle se croyoit pour ainsi dire dans le Ciel, par les continuelles faveurs & caresses qu'elle recevoit de la part de Notre Seigneur & de sa sainte Mere.

La Mere Greffier éprouva une autre fois un miracle pareil dans la guérison de la Sœur. C'est cette Superieure qui en a certifié les circonstances par écrit, je ne ferai que transcrire ses paroles.

„ L'étant allé voir à l'Infirmerie où elle étoit, relevant d'une ma-
„ ladie pour laquelle elle n'avoit point encore quitté le lit (Je ne sçais
„ si ce fut un samedi, ou la veille de quelque fête que je fus la voir)
„ elle me demanda permission de se lever le lendemain pour aller à la
„ Messe. Je m'arrêtai un peu sur cette demande. Elle comprit bien
„ que je ne la croyois pas encore assez forte pour la lui accorder. Sur
„ quoi répondant à mon sentiment, elle me dit de bonne grace : Ma
„ chere Mere, si vous le voulez, Dieu le voudra bien aussi, & m'en
„ donnera la force. Alors je donnai ordre à la Sœur Infirmiere de lui
„ faire prendre de la nourriture, & de la faire lever environ l'Office
„ pour la mener à la sainte Messe. Le soir notre chere malade dit à
„ l'Infirmiere qu'elle souhaiteroit bien, s'il lui plaisoit, d'aller à la
„ sainte Messe à jeun, afin de pouvoir communier, & qu'elle esperoit
„ que Notre Seigneur lui donneroit assez de force pour cela. La Sœur
„ Infirmiere se rendit à son desir, & crut que je n'en ferois pas difficul-
„ té. Elle promit à la malade de m'en demander la permission. Elle s'en
„ oublia jusqu'au lendemain, qu'ayant fait lever la malade à jeun &
„ plus matin que je n'avois dit, elle sortit de l'Infirmerie pour m'aller
„ chercher & m'avertir de cette convention, pour avoir mon agré-
„ ment. Dieu permit que tandis qu'elle alloit d'un côté, j'entrai de
„ l'autre à l'Infirmerie. A peine je vis la pauvre malade levée &
„ sçus qu'elle étoit à jeun, en intention de pouvoir communier, que
„ sans m'informer de plus de raison, je lui fis une verte correction, lui
„ exagerant les défauts de sa conduite, que je disois être l'effet de sa
„ propre volonté, manquement d'obéïssance, de soûmission & de
„ simplicité &c. Enfin je dis qu'elle iroit à la Messe, qu'elle y commu-

„ nieroit ; mais que puiſque ſa volonté propre lui avoit donné aſſez de „ courage pour cela, je voulois auſſi commander à mon tour. Qu'elle „ n'avoit qu'à rapporter ſes draps de lit dans ſa celulle, & ſon cou- „ vert au Refectoire, & dès-là s'en aller à l'Office quand il ſonneroit, „ s'y ranger, & ſuivre tout le reſte du train des exercices de Commu- „ nauté cinq mois de ſuite, ſans que pendant tout ce tems-là il fût be- „ ſoin de lui faire aucun remede, ni qu'elle mît le pied à l'Infirmerie, ſi- „ non pour y voir les malades & leur rendre ſervice, ſi les Infirmieres „ en avoient beſoin. Elle reçut ma correction à genoux, les mains join- „ tes, avec un air doux & tranquille ; & après avoir oüi mes ordres, „ avant que de ſe lever de terre, elle me demanda humblement par- „ don & pénitence de ſa faute, & auſſitôt elle commença d'executer „ à la lettre tout ce que je lui avois dit. Notre Seigneur voulut qu'elle „ obéït en tout, & lui promit la ſanté pour cela. Elle l'eut bonne en „ effet dès ce jour là même, juſqu'à celui de la Préſentation de No- „ tre-Dame, que s'accomplirent les cinq mois. En ce jour Notre Sei- „ gneur acceptant la renovation de ſes vœux, lui renouvella, à titre „ de grace, tous ſes maux précedens ; & afin qu'elle ne perdît rien „ pour les cinq mois qu'elle ne les avoit pas ſenti, il en voulut le re- „ doublement, de ſorte que ſon mal de côté, qui auparavant la né- „ ceſſitoit d'être ſaignée toutes les trois ſemaines ou quinze jours, ne „ ne lui laiſſoit pas huit jours de relâche.

LXX.

La Mere Greffier demande un nouveau miracle, pour aſſurance que Sœur Marguerite étoit conduite par l'Eſprit de Dieu. Elle l'obtient.

Cette même Superieure voyant que Dieu honoroit ſi aiſément l'obéïſſance de ſa ſervante par des guériſons miraculeuſes, crut pouvoir en une autre occaſion uſer encore du même moyen, pour s'aſſurer de nouveau par ce ſigne, que tout ce qui ſe paſſoit en elle de ſurnaturel étoit véritablement de Dieu. Un jour que la ſervante de Dieu étoit ſi étrangement oppreſſée de ſon mal de côté, qu'elle en perdoit la parole, & qu'elle paroiſſoit prête à perdre toute reſpiration, la Mere Greffier lui mit en main une obédience que pluſieurs Religieuſes, qui ont atteſté ce fait dans l'information, ont déclaré avoir vûë. Elle étoit conçûë en ces termes : „ Je vous commande en „ vertu de ſainte obéïſſance, que vous demandiez à Dieu qu'il me faſ- „ ſe connoître ſi ce qui ſe paſſe & ce qui s'eſt paſſé en vous, depuis „ que je ſuis chargée de votre conduite, eſt de ſon eſprit & de ſon „ mouvement, ou de celui de la nature ; & pour ſigne que tout eſt „ de Dieu, qu'il ſuſpende vos maux corporels pendant l'eſpace de „ cinq mois ſeulement, ſans que vous ayez pendant ce tems-là beſoin „ de remedes, ni de quitter le train ordinaire de la Regle. Mais que „ ſi ce n'eſt pas Dieu, ains la nature qui agit en votre interieur & ex-

„ terieur il vous laisse selon votre coûtume, tantôt d'une maniere &
„ tantôt d'une autre. Par-là nous resterons sûres de la verité. „

Aussitôt qu'elle lui eût délivré ce Billet, se tenant assûrée du pouvoir de l'obéïssance sur cette fille, elle la fit sortir de l'Infirmerie. Sœur Marguerite obéït sans repliquer : elle alla aussitôt présenter à Notre Seigneur dans l'oraison, l'ordre qu'elle avoit reçu ; & voici ce qui lui fut répondu.„ Je te le promets, ma fille, pour preuve du bon „ Esprit qui te conduit. Je lui aurois bien accordé autant d'années de „ santé, qu'elle m'a demandé de mois : elle auroit eu de même tou„tes les autres assurances qu'elle auroit demandées.„

L'effet suivit de près la promesse. La Sœur étant allée à la Messe, il lui sembla au moment de l'élevation de la sainte Hostie, qu'on lui ôtoit toutes ses infirmités, comme si on l'eût dépoüillée d'une robbe, & elle se trouva dès cet instant dans l'état d'une personne robuste. Sa santé mise à l'épreuve des travaux ordinaires de la Maison, ne se démentit point pendant tout le cours des cinq mois. Toute la Communauté qui avoit été instruite du commandement qui lui avoit été fait, & qui étoit témoin du succès de cette épreuve, en fut dans l'admiration ; mais l'étonnement redoubla, lorsqu'on vit se renouveller le miracle de l'autre épreuve que nous avons deja rapporté : au jour & à l'heure que les cinq mois expirerent, la Sœur se trouva subitement saisie & cruellement tourmentée de son oppression & de ses autres infirmités. C'étoit beaucoup qu'une épreuve aussi marquée, & qui paroissoit aussi sûre ; cependant la Mere Greffier en voulut une autre. Ce n'étoit pas tant pour elle, que pour détromper la Communauté, des préjugés que la plûpart avoient conçus contre la servante de Dieu. Elle donna donc alors à la malade une nouvelle obédience qu'elle écrivit en ces termes, au bas de la premiere.

„ Ce vingt-cinquiéme de Mai. J'avoüe que j'ai remarqué en vous
„ une santé telle que je vous avois commandé de demander à Dieu,
„ & que par ce signe manifeste, je dois être persuadée que la bonté
„ & misericorde incomprehensible du Cœur sacré de Jesus-Christ, est
„ l'auteur de ce qui s'est passé, & se passe en votre ame jusqu'à present.
„ Je le veux ainsi croire : mais je vous commande derechef de prier
„ Dieu le Pere par Notre Seigneur Jesus-Christ, que pour l'amour de
„ lui, & pour m'affranchir de tout doute, il vous continue la santé jus-
„ qu'à l'année complete depuis l'obéïssance premiere. Passé cela je
„ vous abandonne à tout ce qu'il voudra faire de votre corps ; mais
„ j'ai besoin de ce tems pour mon entiere assurance. „

Dieu qui ne s'irrita point de ce que Gedeon après un premier pro-

dige, en demanda un ſecond pour fortifier ſa foi, & rendre ſa confiance inébranlable, voulut bien ne pas s'offenſer de ce nouveau miracle que la Mere Greffier demandoit encore: il l'accorda en faveur des pieux deſſeins qui la faiſoient agir. Sœur Marguerite ſortit de l'Infirmerie où on l'avoit apportée; & après avoir propoſé à Dieu le déſir de ſa Superieure, elle acheva l'année entiere ſans avoir beſoin ni d'Infirmerie, ni de ſaignée, ni de remedes, & toute la Communauté fut témoin de ce troiſiéme miracle, comme elle l'avoit été des deux autres. Ce fait qui eſt déja prouvé, tant par l'Ecrit original qui ſubſiſte, que par les Mémoires de la Mere Greffier, m'a été raconté par quelques Religieuſes de la Maiſon qui vivoient encore en 1714. & qui en avoient été témoins. Elles en ont dépoſé encore dans l'information. Une d'entr'elles raconte qu'elle dit alors à la Mere Greffier : *Vous devriez commander à ma Sœur Marguerite de ne pas rentrer à l'Infirmerie de deux ans, puiſque vous avez ſi bien réüſſi.* La ſage Superieure, qui ne vouloit pas tenter Dieu, répondit : *Ce tems-là me ſuffit pour me prouver que la voye que tient cette fille, eſt de Dieu.*

LXXI. Guériſon demandée par la Superieure, & obtenuë par Sœur Marguerite. Sacrifices que cette guériſon lui coûte.

Ces graces ſingulieres enhardirent la Mere à en demander quelquefois d'autres à Dieu par le moyen de ſa ſervante : en voici une qui merite particulierement d'être rapportée, parce qu'elle fait mieux connoître quelles étoient les diſpoſitions de ſon cœur. Une jeune Religieuſe tomba dans ce tems-là dans un ſommeil létargique, & on la crut dans un prochain danger de mourir, & de mourir ſans recevoir les Sacremens de l'Egliſe. La Superieure voyant que les Medecins n'avoient plus ni remedes ni eſperances, s'adreſſa à la Sœur Marguerite, & lui ordonna de demander à Dieu pour cette pauvre mourante, le tems dont elle avoit beſoin pour ſe confeſſer & recevoir les Sacremens; & afin d'obtenir plus aiſément cette grace, elle lui ordonna d'offrir & de promettre à Notre Seigneur, de faire tout ce qu'il lui plairoit de lui preſcrire pour en être le prix. Sœur Marguerite obéït, & voici les trois ſacrifices que Notre Seigneur preſcrivit à ſon Epouſe, ſacrifices qui font connoître juſqu'où cette ſainte fille avoit porté ſon éloignement pour le monde, & pour tout ce que l'amour propre recherche le plus. Les ames religieuſes trouvent ſouvent de la douceur à converſer au Parloir avec les gens du ſiecle : elles aiment à entretenir au dehors des liaiſons, par le commerce des Lettres : elles ambitionnent dans la Maiſon les Emplois qui les occupent ſelon leur goût, & qui leur donnent quelque diſtinction ou quelque diſpenſe, ou qui leur procurent de l'amuſement. L'éloignement de la Sœur pour toutes ces choſes alloit juſqu'à l'a-

verſion & à l'antipathie ; & cette oppoſition qu'elle reſſentoit, étoit la matiere des combats qu'elle ſoûtenoit, l'occaſion la plus ordinaire de ſes victoires, quelquefois celle de ſes infidélités.

Or ce fut là la matiere des ſacrifices que Notre Seigneur exigea d'elle. Il lui ordonna pour premier ſacrifice, d'accepter tous les Emplois de la Religion qui lui ſeroient donnés, ſans alleguer aucune excuſe pour s'en diſpenſer : le ſecond fut de ne point refuſer d'écrire des Lettres : le troiſiéme, de ne point refuſer d'aller au Parloir, quand elle y ſeroit demandée. Ce dernier ſacrifice, qui n'en ſeroit point un pour une ame diſſipée qui aimeroit à ſe délaſſer avec les gens du ſiecle de l'ennui de la ſolitude, fut pour la Sœur celui qui lui coûta le plus. Elle le fit néanmoins, & pour l'engager à accomplir avec plus de fidélité ce qui lui étoit preſcrit, Notre Seigneur voulut qu'elle s'y obligeât par vœu. Elle en obtint la permiſſion de ſa Superieure, & le ſuccès de ſa demande fut auſſi prompt qu'il l'avoit été dans les autres occaſions. La malade recouvra la connoiſſance : elle eut tout le loiſir néceſſaire pour recevoir les Sacremens avec pieté, & elle mourut dans de grands ſentimens de ferveur & de pénitence.

LXXII. Teſtament ſpirituel, ou donation que N. S. exige de Sœur Marguerite, & celle qu'il lui fit en récompenſe.

Ce fut pendant cette ſuperiorité de la Mere Greffier, que Dieu fit à ſa ſervante une nouvelle faveur, à laquelle il voulut que cette ſage Superieure eût une part conſiderable, ſoit pour la convaincre de plus en plus de la verité des prodiges qu'il operoit dans la Sœur Marguerite, ſoit pour autoriſer la prudente ſéverité de cette Mere, de même qu'il avoit honoré l'humble ſoumiſſion de ſa ſervante. Il exigea de celle-ci, qu'elle fît en faveur de ſon Epoux ſacré une eſpece de teſtament myſtique, ou de donation de tout ce qu'elle pouvoit faire ou ſouffrir, & de toutes les prieres qu'on feroit pour elle devant ou après ſa mort, pour en diſpoſer ſelon ſa volonté divine. De crainte d'affoiblir cette faveur en la racontant imparfaitement, je vais tranſcrire ſimplement ce qu'elle a écrit elle-même dans le compte qu'on en a exigé de ſon humilité ; & j'y ajoûterai ſeulement les circonſtances que nous avons appriſes par les Memoires de la Mere Greffier.

» Mon ſouverain ſacrificateur me demanda de faire en ſa faveur » un teſtament par écrit, ou donation entiere & ſans réſerve, com- » me je la lui avois déja fait de bouche, de tout ce que je pouvois » faire & ſouffrir, & de toutes les prieres & biens ſpirituels que l'on » feroit pour moi, ſoit pendant ma vie, ou après ma mort. Il me » fit demander à ma Superieure ſi elle vouloit ſervir de Notaire en

» cet Acte ; qu'il ſe chargeoit de la payer ſolidement : que ſi elle re-
» fuſoit, je m'adreſſaſſe au P. de la Colombiere. Mais ma Superieure
» le voulut faire, & l'ayant preſenté à l'unique amour de mon ame,
» il m'en témoigna un grand contentement. « Cet Acte écrit de la main de la Mere Greffier, & ſigné du ſang de Sœur Marguerite, étoit conçû en ces termes :

Vive Jeſus dans le cœur de ſon Epouſe ma Sœur Marguerite-Marie, pour laquelle, & en vertu du pouvoir que Dieu m'a donné ſur elle, j'offre, dédie & conſacre purement & inviolablement au ſacré Cœur de l'adorable Jeſus, tout le bien qu'elle pourra faire pendant ſa vie, & celui que l'on fera pour elle après ſa mort, afin que la volonté de ce Cœur divin en diſpoſe à ſon gré, ſelon ſon bon plaiſir, & en faveur de quiconque il lui plaira, ſoit vivante, ſoit trépaſſée : ma Sœur Marguerite-Marie proteſtant qu'elle ſe dépoüille volontiers généralement de tout, excepté ſa volonté d'être à jamais unie au divin Cœur de ſon Jeſus, & l'aimer purement pour l'amour de lui-même. En foi de quoi elle & moi ſignons cet Ecrit. Fait le dernier jour de Decembre 1678. Signé *Sœur Peronne-Roſalie Greffier à preſent Superieure, & de laquelle ma Sœur Marguerite-Marie demandera tous les jours la converſion, avec la grace de la pénitence finale.* Enſuite eſt la ſignature de la Sœur Marguerite écrite de ſon ſang, en cette forme, *Sœur Marguerite-Marie diſciple du divin Cœur de l'adorable Jeſus.*

La Sœur continuë ainſi ſon récit. » Mon divin Maître me témoi-
» gna un grand contentement de cet Acte, & me dit qu'il vouloit
» en diſpoſer ſelon ſes deſſeins, & en faveur de qui il lui plairoit.
» Mais que puiſque ſon amour m'avoit dépouillé de tout, qu'il ne
» vouloit plus que j'euſſe d'autres richeſſes que celles de ſon ſacré
» Cœur, deſquelles il me fit une donation à l'heure même, me la
» faiſant écrire de mon ſang, ſelon qu'il la dictoit. «

Cet Acte ainſi dicté & écrit, eſt conçû en ces termes.

Je te conſtitue héritiere de mon Cœur & de tous ſes tréſors pour le tems & l'éternité, te permettant d'en uſer ſelon ton deſir. Je te promets que tu ne manqueras de ſecours, que lorſque je manquerai de puiſſance. Tu en ſeras pour toujours la diſciple bien aimée, le joüet de ſon bon plaiſir, & l'holocauſte de ſon amour. Lui ſeul ſera l'objet de tous tes deſirs : il réparera & ſuppléera à tes défauts, & t'aquittera de tes obligations.

Sœur Marguerite ayant écrit cette promeſſe conſolante du Fils de Dieu, crut devoir conſommer cet échange fait avec ſon divin Epoux par un acte courageux d'amour, & arroſer pour ainſi dire de ſon ſang l'holocauſte qu'elle lui préſentoit. Prenant donc un canif, elle

forma ſur ſa poitrine avec cet inſtrument le ſaint nom de Jeſus en caracteres grands & profondément gravés, ſans s'embarraſſer des effets fâcheux qu'un tel excès pourroit cauſer. Le reſte de ce qui concerne cette faveur eſt raconté ainſi par elle.

» Mon Sauveur me dit alors, qu'il prendroit ſoin de récompenſer » au centuple tous les biens que l'on me feroit, comme faits pour » lui-même, puiſque je ne voulois plus rien y prétendre; & que pour » la récompenſe de celle qui avoit dreſſé le teſtament en ſa faveur, » il vouloit lui donner la même qu'à ſainte Claire de Montefalco. » Que pour cela il ajoûteroit à ſes actions le merite infini des ſien- » nes; & par l'amour de ſon Cœur ſacré, il lui feroit mériter la mê- » me couronne. «

Cette parole du Fils de Dieu fait connoître quel étoit le merite de cette digne Superieure; & la ſainteté dans laquelle elle a paſſé le reſte de ſes jours, fait juger qu'elle a reſſenti les effets de cette promeſſe. Ceux qui voudroient la condamner, à cauſe de la prudente ſéverité dont elle uſoit envers Sœur Marguerite, doivent réformer leur jugement ſur celui du Fils de Dieu. Ce qui ſuit dans le récit de la Sœur eſt encore bien remarquable, puiſqu'on y voit avec quelle tendreſſe, & ſi j'oſe le dire, quelle bonne foi, elle aimoit une Superieure qui paroiſſoit en tant d'occaſions la ménager ſi peu. En effet, elle continuë ainſi.

» Cette promeſſe du Fils de Dieu en faveur de ma Superieure, » me donna une grande conſolation, parce que je l'aimois beaucoup, » à cauſe qu'elle nourriſſoit mon ame abondamment du pain déli- » cieux de la mortification & de l'humiliation. Ce pain étoit ſi agréa- » ble au goût de mon ſouverain Maître, que pour lui donner ce plai- » ſir, j'aurois voulu que tout le monde s'en fût mêlé. «

Tel étoit le goût de la ſervante de Dieu pour les ſouffrances, & ce goût ſe ſoûtenoit toujours avec la même ferveur, au milieu des peines de toutes les ſortes qu'elle ſupportoit. Ses infirmités étoient preſque continuelles: les contradictions qu'elle éprouvoit de la part des Sœurs, ne l'étoient pas moins: les tentations intérieures ſuccedoient bientôt aux conſolations paſſageres dont Dieu la favoriſoit. La Superieure montroit toujours au dehors une conduite auſtere envers elle, & croyoit qu'une vertu ſi ſublime devoit être ſoûtenuë par des épreuves ſans relâche. Cependant la Sœur non contente de tant de ſortes de peines, qui tantôt ſucceſſivement, & tantôt toutes enſemble fondoient ſur elle, la Sœur, dis-je, recherchoit encore à appeſantir ſa croix par des mortifications volontaires. Elle

prioit ſa Superieure de lui en permettre : elle l'en preſſoit par ſes demandes aſſiduës & réïterées ; & ſi en toute autre choſe elle portoit ſon obéïſſance juſqu'à n'oſer lui repliquer, dans cette matiere ſeule elle paſſoit pour ainſi dire les limites de cette obéïſſance ſcrupuleuſe, & elle tâchoit autant qu'elle le pouvoit par ſes ſollicitations fréquentes, d'arracher d'elle les permiſſions qui lui étoient neceſſaires pour macerer ſon corps infirme, & ajoûter de nouvelles douleurs à celles de ſes maladies.

LXXIII. Elle grave ſur ſon ſein le nom de Jeſus avec le fer & le feu. Double miracle arrivé à l'occaſion de cet excès de ferveur.

Au défaut des auſterités qu'on lui refuſoit, elle ménageoit avec ſoin les occaſions qu'elle avoit de ſouffrir, & elle ne manquoit pas de les prolonger, ſi elle le pouvoit : c'eſt ce qu'elle pratiqua à l'occaſion des bleſſures qu'elle s'étoit faites ſur la poitrine, pour y graver le ſaint nom de Jeſus avec un canif. Je n'oſe preſque rapporter ce que je lis dans les dépoſitions qui confirment cet évenement, tant ce que j'y trouve eſt exceſſif. Mais pourquoi cacher les merveilles de l'amour divin, quoiqu'elles doivent paroître inimitables ? & pourquoi taire ce que Dieu a honoré de pluſieurs miracles ? Sœur Marguerite ayant donc remarqué que cette bleſſure amoureuſe ſe fermoit trop aiſément, jugea à propos de la rendre plus durable & plus douloureuſe. Par un autre excès de ferveur, elle prit une bougie allumée, & avec ſa flamme elle renouvella à loiſir la gravure du ſaint nom de Jeſus ſur ſa poitrine. Cette operation étonnante, qu'on pourroit nommer imprudente, fut faite avec tant de rigueur & de courage, que Sœur Marguerite en porta près d'un an entier la bleſſure & la douleur, enſorte que la premiere playe qu'elle s'étoit faite le dernier de Decembre de l'an 1678. étoit encore entiere & ſaignante dans l'automne de l'année ſuivante.

Le tems des Retraites arriva dans cette ſaiſon, & le tour de la Sœur étant venu, elle y entra avec une grande ferveur : mais comme elle examinoit ſa conſcience avec une merveilleuſe exactitude, elle ſe fit un ſcrupule d'avoir gardé ſi long-tems le mal qu'elle portoit en ſilence, ſans le dire à ſa Superieure. Elle fut ſur le champ s'en accuſer à elle. La Superieure craignant les ſuites d'un mal qui avoit duré ſi long-tems, dit à la Sœur qu'il falloit uſer de quelques remedes pour ſa guériſon, & lui preſcrivit de faire là-deſſus ce qui lui ſeroit marqué par une Sœur Infirmiere qu'elle lui envoiroit.

Cette obligation qu'on impoſoit à Sœur Marguerite de découvrir un tel mal à quelqu'un, affligea ſenſiblement ſa modeſtie. Elle alla auſſitôt en faire ſes plaintes à Notre Seigneur, en lui diſant : O mon unique amour, ſouffrirez-vous que d'autres voyent le mal que je

je me suis fait pour l'amour de vous ? N'êtes-vous pas assez puissant pour me guérir, vous qui êtes le souverain remede de tous les maux? Notre Seigneur exauça son désir, & lui promit que le lendemain elle seroit guérie. Elle le fut en effet : ses playes, quoique profondes & inveterées, se fermerent & se dessecherent de telle sorte pendant la nuit, que le lendemain il ne restoit plus que de grandes croutes qui couvroient les cicatrices, & qui ne servoient qu'à faire juger quelle avoit été la grandeur du mal.

Le lendemain Sœur Marguerite n'ayant pû trouver le tems d'avertir la Superieure de sa guérison, la Mere lui addressa une Religieuse avec un billet de sa main, par lequel elle lui marquoit que c'étoit à cette Sœur qu'elle devoit montrer son mal. Sœur Marguerite crut être dispensée d'obéïr par sa guérison miraculeuse, & la pudeur & la modestie l'emportant dans ce moment sur l'exactitude de l'obéïssance, elle remercia la Sœur de ses bons offices, disant qu'elle n'en avoit plus à faire, qu'elle étoit guérie : elle la pria au moins de differer, jusqu'à ce qu'elle eût rendu compte à la Superieure de sa guérison. Elle se pressa donc d'aller trouver la Mere Greffier pour lui dire qu'elle n'avoit pas executé ce que portoit son billet, parce qu'elle étoit guérie. Quoique la Mere Superieure fût dans l'admiration d'une guérison si prompte, elle parut faire plus d'atention à la conduite de la Sœur Marguerite, qu'à sa guérison. Elle saisit l'occasion de l'humilier, en exagerant la faute qu'elle avoit commise contre l'exactitude & la promptitude que demande l'obéïssance : elle l'en punit même, en la privant ce jour-là de la sainte Communion, ce qui étoit pour cette sainte amante de Jesus-Christ, la plus rude pénitence qu'on pût lui imposer : enfin elle lui ordonna d'executer ce qui lui avoit été commandé, & de faire voir à la Sœur Infirmiere son mal tel qu'il étoit alors. Sœur Marguerite qui a raconté cet évenement avec sa simplicité & son humilité ordinaire, ajoûte qu'elle fut encore plus punie de cette faute par Notre Seigneur même, que par sa Superieure. Quand elle se présenta à lui dans l'oraison, il lui fit les mêmes reproches. „ Pour me punir, dit-elle, de ce retardement à l'obéïssance, il „ me relegua sous ses pieds sacrés environ cinq jours, pendant les- „ quels je ne fis que pleurer. Il me fit voir plusieurs fois, combien le „ moindre défaut d'obéïssance dans une personne Religieuse, lui étoit „ désagréable. Enfin après m'en avoir fait sentir la peine, lui-même „ il essuya mes larmes, & rendit la joye à mon ame le dernier jour de „ la Retraite, qui avoit été pour moi une solitude de douleur : mais il „ m'ajoûta qu'en punition de ma faute, non-seulement ce non fa-

„ cré dont la gravure m'avoit coûté ſi cher, ne paroîtroit plus ; mais „ encore que les précedentes diſparoîtroient auſſi, quoiqu'alors elles „ fuſſent très-bien marquées par leurs cicatrices. „

La Mere Greffier & les Sœurs qui ſçurent ce qui s'étoit paſſé, ont vû avec étonnement l'accompliſſement de ce double miracle. Sœur Marguerite avoit enfin executé ce qui lui avoit été preſcrit, & fait voir ſon ſein découpé & brûlé à la Sœur Des Ecures, alors Infirmiere. Celle-ci le trouva guéri : elle vit ces bleſſures, auparavant profondes & inveterées, couvertes de grandes croûtes deſſéchées, qui ne laiſſoient plus paroître que la forme très-bien marquée du nom de Jeſus écrit *en grands caracteres, tels que ſont ceux qu'on peint avec des moules dans de grands Livres.* C'eſt ainſi que celle qui a vû ces étonnantes playes, s'eſt exprimée dans le compte qu'elle en rendit à la Superieure, & qu'il eſt rapporté dans les Mémoires que celle-ci nous en a laiſſé. Cette même Sœur & quelques autres Religieuſes, (car cet étonnant évenement ne put être caché, & toute la Communauté en fut bientôt inſtruite) cette même Sœur, dis-je, & quelques autres, eurent, après la mort de Sœur Marguerite, la curioſité de voir en l'enſeveliſſant, ſi le nom de Jeſus ſeroit entierement effacé, ſelon la prophetie qui leur étoit connuë ; & elles remarquerent que la parole du Fils de Dieu s'étoit accomplie à la lettre ; qu'il ne reſtoit ſur le ſein de ſa ſervante, aucune trace de ces grandes bleſſures, pas même les moindres cicatrices, quoique des playes inveterées, formées par le fer & augmentées par le feu, aprés pluſieurs mois de durée, duſſent naturellement laiſſer des cicatrices aſſez profondes.

LXXIV. Sœur Marguerite avertit le Pere de la Colombiere de ſa mort prochaine. La prédiction s'accomplit au vû & au ſçû de toute la Ville.

Dieu ſe ſervit encore d'un autre moyen pour manifeſter la ſainteté de ſa ſervante, que l'humilité de cette fille ne put cacher. Il y avoit un peu plus de deux ans que le Pere de la Colombiere étoit parti de Paray pour l'Angleterre : la ſanté de ce ſaint Religieux étant fort alterée, ſes Superieurs le rappellerent pour lui faire changer d'air, & l'envoyerent à Paray, eſperant que l'air de ce pays ſeroit favorable à ſes infirmités. Il arriva au mois d'Août de l'an 1681. Si ce fut une conſolation pour Sœur Marguerite, de revoir pour la troiſiéme fois celui qui lui avoit ſervi de guide dans les voyes de la perfection, cette conſolation ne dura guere ; elle lui fut enlevée peu de tems après par la mort de ce grand ſerviteur de Dieu. Il reſta à Paray environ ſix mois, avec les mêmes infirmités qu'il y avoit apportées. Les Medecins ne trouvant point de remede qui pût le ſoûlager, lui conſeillerent de reprendre ſon air natal : les Superieurs y donnerent leur conſentement, & le Pere ſe diſpoſa à

partir. Le jour de son départ étoit même fixé, lorsque la servante de Dieu lui fit sçavoir qu'elle le supplioit de ne pas sortir de Paray, s'il pouvoit y demeurer encore sans manquer à l'obéïssance qu'il devoit à ses Superieurs. Le saint Missionnaire desira de sçavoir quels étoient les motifs de cette proposition, & le fit demander à la servante de Dieu. Celle-ci, avec la permission de sa Superieure, pour réponse écrivit de sa main seulement ces mots sur un billet, *Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie ici.* Le Pere de la Colombiere comprit ce que ces mots prophétiques signifioient; cependant il crut devoir à l'obéïssance de préparer son départ. Mais la veille du jour auquel il étoit fixé, la fiévre le saisit, & en moins d'une semaine il fut emporté & mourut saintement le 15. Fevrier 1682. Quand il se vit malade, il remit le billet qu'il avoit reçû de Sœur Marguerite, au Superieur de la Maison de Paray, & ce fut par-là qu'on connut la prédiction faite si clairement par la servante de Dieu, & son accomplissement. Sœur Marguerite fit tous ses efforts pendant la maladie du Pere de la Colombiere & depuis sa mort, pour retirer ce billet, & pour obtenir qu'il lui fût rendu: mais le Superieur des Jesuites qui en connoissoit le prix & qui en avoit vû l'accomplissement, répondit qu'il sacrifieroit plûtôt toutes les Archives de la Maison, que ce billet prophétique. Ainsi, malgré l'humilité de la Sœur, sa prédiction & son accomplissement furent connus de tout le monde, & établis par un monument certain; & cet évenement ne servit pas peu à faire revenir plusieurs personnes, des préventions injustes qu'elles avoient conçûës contre cette sainte fille.

Dès que le Pere de la Colombiere eut expiré, (c'etoit environ vers les cinq heures du matin) une fille devote vint annoncer cette mort à Sœur Marguerite. La sainte Religieuse, sans s'émouvoir & sans se répandre en regrets, dit simplement à cette personne: Allez prier Dieu pour lui, & faites en sorte que par tout on prie pour le repos de son ame. Ce même jour sur le soir elle écrivit à la même personne un billet en ces termes: *Cessez de vous affliger, invoquez le. Ne craignez rien. Il est plus puissant pour vous secourir que jamais.* Ces deux avis font présumer qu'elle avoit été avertie surnaturellement de la mort de ce saint homme, & de son état.

La paix & la tranquillité de Sœur Marguerite, à la mort d'un Directeur qui lui avoit été si utile, fut une autre sorte de miracle, qui ne paroîtra pas moins surprenant aux personnes qui ont un attachement si vif, & quelque fois si démesuré pour leur Directeur. Sœur Marguerite n'aimoit rien qu'en Dieu & pour Dieu: Dieu lui tenoit

lieu de tout, & consumoit en elle par le feu de son amour, toute sorte d'attachement. La Superieure fut elle même surprise de sa tranquillité sur la mort du saint Missionnaire, & encore plus de ce qu'elle ne lui demanda point la permission de faire quelque pénitence extraordinaire pour le repos de son ame; ce qu'elle avoit coutume de faire à la mort de ceux qu'elle avoit connu, & pour qui elle croyoit devoir s'interesser plus particulierement. La Superieure en demanda la cause à la servante de Dieu, qui lui répondit tout simplement: „ Il n'en „ a pas besoin. Il est en état de prier Dieu pour nous, étant bien pla„ cé dans le Ciel par la bonté & misericorde du Cœur sacré de No„ tre Seigneur Jesus-Christ. Seulement, ajoûta-t'elle, pour satisfaire „ à quelque négligence qui lui étoit restée dans l'exercice du divin „ amour, son ame a été privée de voir Dieu dès la sortie de son corps, „ jusqu'au moment qu'il fut dépose dans le tombeau.„

LXXV. Graces & instructions que Notre Seigneur donne à sa servante, particulierement sur le Jubilé.

Ce fut à peu près dans ce même tems, que Sœur Marguerite reçut de Dieu trois graces singulieres, dont le recit servira beaucoup à l'instruction des personnes pieuses. Le souverain Pontife accorda un Jubilé universel, à l'occasion des progrès que firent les Turcs en Allemagne. Lorsqu'on l'eut ouvert à Paray, & que Sœur Marguerite s'appliquoit à le gagner avec toute la ferveur dont son cœur étoit capable, Notre Seigneur se montra à elle avec tout l'appareil de Juge, & de Juge irrité; & cette vûë saisit d'effroi sa servante. Il lui fit connoître en même tems, que sa justice n'étoit point tant irritée par les désordres que causoient les Infidelles dans leurs conquêtes, que par les crimes de son peuple choisi qui se révoltoit contre lui, qui se servoit de la familiarité qu'il avoit avec lui pour le persecuter. C'est ainsi qu'il désignoit les personnes particulierement consacrées à Dieu, dont les offenses sont plus griéves. Il ajoûta, que tant que ces ames plus favorisées avoient été fidelles, il avoit retenu sa justice, pour donner lieu à sa misericorde de se répandre sur ses peuples, & qu'une ame juste obtenoit le pardon pour mille ames criminelles: *Mais s'ils ne s'amandent tous*, continua-t'il d'un ton severe & terrible, *je leur ferai sentir tout le poids de ma justice vangereſſe.* Dans ce moment l'heure des Matines ayant sonné, Sœur Marguerite se pressa de s'y rendre; mais la vûë de Jesus-Christ ne cessa point. Il continua de parler à sa servante, & lui dit: *Pleure & soupire continuellement pour mon sang inutilement répandu sur tant d'ames qui en font un si grand abus dans ces Indulgences: elles se contentent de couper les mauvaises herbes qui ont crû dans leur cœur, sans jamais vouloir en ôter la racine. Mais malheur à ces ames qui restent soüillées & alterées au milieu des eaux vives, & dans leur source:*

elles ne seront jamais ni lavées ni desalterées. La servante de Dieu dans l'effroi dont elle étoit saisie & dans la douleur qu'elle ressentoit, s'adressa à Notre Seigneur Jesus-Christ, & parlant de son Cœur sacré, elle lui dit: *Mon Seigneur & mon Dieu, il faut que votre misericorde loge ici toutes les ames infidelles, afin qu'elles s'y sanctifient pour vous glorifier éternellement. Je le ferai*, lui répondit le souverain Juge, *si tu me veux répondre de leur parfait amandement. Mais*, lui repliqua-t'elle dans sa ferveur, *vous sçavez, mon Dieu, que cela n'est pas en mon pouvoir, si vous-même ne le faites, en rendant efficaces les mérites de votre Passion.*

Dans ce même ravissement Notre Seigneur lui fit connoître que ce qu'elle pouvoit faire de plus méritoire pendant ce saint tems de Jubilé, c'étoit

Premierement, d'offrir au Pere éternel les amples satisfactions que Jesus-Christ a fait à la Justice divine pour les pécheurs sur l'arbre de la Croix, le priant de rendre efficace le mérite de son sang précieux, dans toutes les ames criminelles à qui le péché a donné la mort; afin que ressuscitant à la grace, elle glorifient Dieu éternellement.

Secondement, de lui offrir les ardeurs infinies du Cœur de Jesus-Christ, afin de satisfaire par elles pour la tiédeur & la lâcheté de son peuple choisi: lui demandant que par l'ardent amour qui a fait souffrir la mort au Fils de Dieu, il lui plaise réchauffer les cœurs tiédes à son service, & les embrâser de ce même amour, afin qu'ils l'aiment, & le glorifient éternellement.

Troisiémement, de lui présenter la soûmission de la volonté de son Fils à toutes ses volontés divines, afin d'obtenir par le mérite de cette précieuse obéïssance, la consommation & l'accomplissement de sa sainte volonté sur la terre.

La seconde grace singuliere dont j'ai parlé, regarde plus particulierement le Cœur sacré de Jesus-Christ. Je ne puis mieux décrire cette faveur surnaturelle, qu'en copiant ce que la Sœur en a écrit dans le compte que ses Superieurs ont exigé d'elle. „ Un jour à l'heure du „ travail je me retirai dans une petite cour près du saint Sacrement, „ où faisant mon ouvrage à genoux, je me sentis d'abord toute re- „ cuëillie interieurement & exterieurement. Alors il me fut représen- „ té en même tems le Cœur aimable de mon adorable Jesus, plus „ brillant que le Soleil. Il paroissoit comme au milieu des flammes, „ & ces flammes étoient celles de son amour. Il étoit environné de „ Seraphins, qui d'un concert admirable chantoient ces paroles, „ *L'amour triomphe: l'amour joüit: l'amour en Dieu se rejoüit.* Comme ces „ Esprits bien-heureux m'invitoient de m'unir avec eux dans ce Can-

„ tique des loüanges du Cœur de Jeſus-Chriſt, je n'oſai pas le faire:
„ mais ils m'en reprirent, & me dirent qu'ils étoient venus afin de
„ s'aſſocier avec moi pour rendre à ce ſacré Cœur un continuel hom-
„ mage d'amour, d'adoration & de loüange. Que pour cela ils tien-
„ droient ma place devant le ſaint Sacrement, afin que je le puſſe ai-
„ mer ſans diſcontinuation par leur entremiſe: qu'ils participeroient
„ à l'amour ſouffrant en ma perſonne, de même que je participerois
„ en la leur, à l'amour joüiſſant: en même tems ils me parurent
„ écrire en lettres d'or cette aſſociation dans le Cœur ſacré avec
„ les caracteres ineffaçables de l'amour. Cela dura environ deux
„ ou trois heures. J'en ai reſſenti les effets toute ma vie, tant
„ par le ſecours que j'ai reçû de cette aſſociation, que par la ſuavité
„ qu'elle avoit produit en moi, & qu'elle y produit encore.
„ J'en reſtai toute abîmée de confuſion: cependant en priant ces
„ ſaints Anges, je ne les nommois plus que mes divins aſſociés.
„ Cette grace me donna tant de deſir de la pureté d'intention, & une
„ ſi haute idée de celle qu'il faut avoir pour converſer avec Dieu, que
„ que toutes choſes me paroiſſoient impures en comparaiſon de la
„ ferveur des Seraphins.

LXXVI. Les peines intérieures & les tentations de Sœur Marguerite qui avoient eu du relâche, ſe renouvellent.

La troiſiéme grace qu'elle reçut encore environ dans le même tems, ce fut le renouvellement de ſes peines intérieures, & Dieu voulut bien l'y diſpoſer en l'en avertiſſant auparavant. Nous avons déja raconté ci-deſſus les premieres épreuves de cette nature qu'elle avoit ſoûtenuës: ces peines avoient eu un peu de relâche, pour faire place à d'autres douleurs. Dans ce tems-ci, où les prodiges que Dieu faiſoit en elle éclaterent davantage, il lui rendit au double ces peines précedentes, pour ſervir de contrepoids à ces faveurs, & pour tenir ſon ame dans un plus profond anéantiſſement intérieur. Il la prépara à ces nouveaux combats, en les lui prédiſant lui-même. Je vais encore me ſervir des propres termes de la ſervante de Dieu pour le raconter,

» Le ſouverain de mon ame qui ſe plaît à faire éclater les tréſors
» de ſes miſericordes ſur les ſujets les plus indignes, m'ayant hono-
» ré de ſa viſite, me dit ce me ſemble, qu'il venoit m'apprendre
» combien j'avois à ſouffrir le reſte de ma vie pour l'execution de ſes
» deſſeins. Profondément anéantie, & proſternée en ſa préſence, je
» ne pouvois me perſuader que Dieu daignât jamais me rendre ca-
» pable de ſouffrir quelque choſe pour ſon amour. Cependant le dé-
» ſir de ſouffrir s'augmentoit en moi de telle ſorte, que j'aurois vou-
» lu voir tous les inſtrumens des ſupplices employés pour me mar-

»tyriſer. Alors il me découvrit aſſez clairement tout ce qui devoit » m'arriver d'humiliant & d'affligeant juſqu'à la mort. Ce qui me » conſola davantage, fut qu'il me découvrit cela avec des impreſ- » ſions ſi fortes, que toutes ces ſouffrances qui n'étoient encore que » dans l'imagination, s'imprimoient en moi d'une maniere auſſi ſen- » ſible que ſi je les euſſe effectivement ſouffertes. „

Pour l'accompliſſement de cette prédiction, Dieu voulut que la Sœur Marguerite reſſentit au double ces répugnances dont nous avons déja parlé, répugnances qui la ſoulevoient intérieurement contre la pratique de toute ſorte de vertus. Sur tout elle les éprouvoit au ſujet du Parloir, & du vœu qu'elle avoit fait autrefois ſur cette matiere. Sans ceſſe combattuë par une averſion inconcevable, & en même tems par l'horreur de la deſobéïſſance, & par la crainte d'enfreindre ſon vœu, elle ſouffroit au dedans d'elle-même ce qu'on ne peut exprimer. Cette épreuve étoit journaliere, & preſque continuelle. Les victoires fréquentes, & l'habitude d'être toujours fidelle à ſe ſurmonter, n'adouciſſoient en rien ſon tourment. Voici ce qu'elle en raconta dans une Lettre à ſon Directeur. » Je vous avouë, mon Révérend Pere, que mon divin Sauveur me „ conduit par un chemin tout oppoſé à mon inclination. J'ai une » averſion étrange pour tous les Emplois de la Religion, ſur tout » pour le Parloir & pour écrire des Lettres. Cependant il faut que je » me ſacrifie ſans ceſſe à tout cela: mon Sauveur ne m'ayant pas » laiſſé en repos, que je n'aye été engagée par un vœu exprès, d'o- » béïr aveuglément en ces choſes, ſans faire paroître, autant qu'il » me ſeroit poſſible, mon extrême répugnance. Je ne laiſſe pas de » reſſentir encore plus de peine qu'auparavant: mais j'embraſſe cette » croix avec toutes les autres dont il plaît à mon divin Sauveur de » m'honorer. J'avouë que ſi j'étois un ſeul moment ſans ſouffrir, je » croirois qu'il m'a abandonné. „

A ces peines & ces combats intérieurs, Jeſus-Chriſt ajoûta une autre ſorte de mortification qu'il lui preſcrivit lui-même. D'abord il lui ordonna de jeûner au pain & à l'eau pendant cinquante jours, pour honorer le jeûne qu'il fit lui-même au deſert. Le Fils de Dieu dans ce commandement, ſembloit vouloir plûtôt éprouver ſon obéïſſance, que ſa mortification. La Sœur ne promit d'obſerver ce jeûne, que dépendamment de la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſa Superieure. La Mere Greffier qui préferoit ſagement la vie commune à ces pratiques extraordinaires, refuſa de permettre celle-ci. J. C. fit connoître à ſa ſervante, que ſon obéïſſance lui étoit auſſi agréa-

ble que le ſacrifice même;& à la place du jeûne,qu'on ne lui permettoit pas,il lui fit entendre qu'il agréeroit qu'elle paſsât les cinquante jours d'abſtinence, en ſe privant de boire pendant tout ce tems, afin que par cette pénitence elle honorât, autant qu'il étoit en elle, la ſoif brûlante qu'il avoit ſoufferte ſur la croix,& *cette ſoif* myſtique *dont*, ſelon S. Auguſtin, *ſon cœur étoit embrâſé pour le ſalut de ſes bourreaux mêmes, & qu'il conſerve juſqu'à la fin pour le ſalut des pécheurs.*

Illi interficiebant, illi repellebant; ego eos ſitiebam.... Hoc uſque in finem ſitit iſte. Currit & ſitit. Multos enim bibit, ſed nunquam erit ſine ſiti. S. Aug. in Pſal. 61.

Cette nouvelle abſtinence parut à la ſervante de Dieu plus rude que la premiere qui lui avoit été propoſée. Elle l'étoit en effet d'autant plus, que ſes infirmités lui cauſoient, comme nous l'avons déja rapporté, une ſoif ſi ardente & ſi continuelle, que rien ne pouvoit la deſalterer. La Superieure, à qui elle rendit compte de ce que ſon Epoux demandoit, parut d'abord l'approuver, & elle lui permit de commencer cette terrible abſtinence. Mais quand elle vit cette fille l'entreprendre avec joye, & l'executer avec courage, dans l'eſperance de raſſaſier par cette ſoif du corps, celle que ſon ame avoit de ſouffrir; elle lui ordonna après quelques jours d'interrompre ſon abſtinence, & de prendre du ſoulagement. La Sœur obéït avec ſimplicité. Mais ſi on lui avoit défendu de continuer cette pratique, on ne lui avoit pas défendu d'eſſayer par ſes prieres d'obtenirla permiſſion de la recommencer. En effet elle fit tant par ſes demandes réïterées, que la Mere Greffier ſe détermina enfin à lui accorder de faire ce que Jeſus-Chriſt avoit preſcrit, ſe réſervant de veiller ſur la ſanté de cette auſtere fille, pour lui faire ceſſer cette abſtinence lorſqu'elle pourroit lui être préjudiciable. Sœur Marguerite recommença donc à la pratiquer; elle paſſa cinquante jours entiers ſans boire. Le Fils de Dieu qui vouloit confirmer par l'évenement la verité de l'ordre qu'il avoit donné à ſon Epouſe, ſoûtint ſes forces de telle ſorte pendant tout ce tems, que ſa ſanté affoiblie d'ailleurs par tant d'infirmités, ne parut en rien diminuée par la ſoif inconcevable qu'elle éprouva ſi longtems.

Cet acte heroïque de patience & de mortification fut le dernier dont la Mere Greffier fut témoin. Cette prudente Mere finit le tems de ſa Superiorité, & laiſſa la place à la Mere Marie-Chriſtine Melin, qui fut élûë au mois de Mai de l'an 1684.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE SIXIEME.

Superiorité de la Mere Melin. La ſervante de Dieu eſt choiſie pour être Maîtreſſe des Novices. Sa conduite dans cet Emploi. Premiers commencemens de l'établiſſement de la dévotion au Cœur ſacré de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Contradictions qu'elle éprouve.

LXXVII. La nouvelle Superieure épargne Sœur Marguerite. Elle s'en afflige.

LE changement de Superieure fut pour Sœur Marguerite une nouvelle ſorte de croix. Une autre moins parfaite auroit reſſenti quelque joye de ce changement; mais la ſervante de Dieu en fut affligée, parce qu'elle prévit que les ſalutaires rigueurs dont avoit uſé la Mere dépoſée, ceſſeroient pour elle. En effet, la Mere Melin qui étoit Profeſſe de la Maiſon de Paray, qui avoit été té-

moin de toutes les merveilles qui s'étoient paſſées en la perſonne de Sœur Marguerite, n'apporta à la Superiorité qu'une eſtime pour la vertu de cette fille tant de fois éprouvée ; au lieu que les autres Superieures n'avoient apporté à cette place, que de ſages préventions contre les voyes extraordinaires par où cette fille étoit conduite. La Mere Melin qui crut ces voyes aſſez ſûrement éprouvées, regla ſa conduite envers Sœur Marguerite, ſur la profonde vénération qu'elle avoit depuis long tems pour ſa vertu. Sœur Marguerite s'affligea bientôt, & s'affligea ſenſiblement, d'avoir perdu celle qui contentoit ſi liberalement le déſir qu'elle avoit d'être humiliée & de ſouffrir. Les regrets qu'elle en reſſentit ſont peints au naturel dans une Lettre qu'elle écrivit à la Mere Greffier quelques mois après ſon départ.

» Ma très-honorée & chere Mere, lui diſoit-elle, comment ſe peut-» il faire qu'avec tant de défauts & de miſeres, mon ame ſoit tou-» jours ſi affamée d'humiliations & de ſouffrances ? Mais quand je » penſe que du moins vous lui faiſiez la faveur de la nourrir quel-» quefois de ce pain délicieux, quoiqu'amer à la nature, & que main-» tenant je ſuis privée de ce bonheur, à cauſe ſans doute du mau-» vais uſage que j'en ai fait, je ſuis accablée de douleur. J'oſe bien » vous aſſurer, que rien ne m'a ſi fort attachée à vous, que cette con-» duite à laquelle je ne puis penſer qu'avec les ſentimens d'une ten-» dre reconnoiſſance pour vous, ma chere Mere. Vous ne pouviez » me donner des marques plus agreables d'une parfaite amitié, qu'en » humiliant & mortifiant une perſonne auſſi imparfaite que je la ſuis. » Quoique vous ne l'ayez pas fait aſſez à proportion des ſujets que » je vous donnois de le faire, cependant ce peu me conſoloit, & » m'adouciſſoit les amertumes de la vie qui m'eſt devenuë inſup-» portable ſans les ſouffrances, tandis que je vois mon divin Maî-» tre ſur la croix. Ah, ma chereMere, qu'il eſt dur de vivre ſans » l'aimer ! & comment aimer un Dieu crucifié, ſans vivre & mou-» rir avec lui ſur la croix ? Il me ſemble que je vivois en aſſurance » ſous votre conduite, parce que vous aviez la charité de contrarier » mes inclinations. Helas, je me ſuis renduë indigne de ces faveurs. » Cependant l'amour des humiliations s'augmente en moi, & je ne » ſçai ſi c'eſt parce que je ne ſouffre plus rien. Je ne ſçaurois me ré-» ſoudre à demander les années de vie que vous m'avez conſeillé » de demander, ſi ce n'eſt à condition qu'elles ſoient toutes em-» ployées à honorer le Cœur ſacré de Jeſus dans l'humiliation, le » ſilence, & la ſouffrance. »

C'étoit ainſi que Sœur Marguerite jugeoit des Superieures à ſon égard : celle qu'elle paroiſſoit aimer le plus, étoit celle dont elle recevoit plus de contradictions. Quelle admirable leçon pour ces Religieuſes obéïſſantes par goût, & indociles par antipathie, qui n'eſtiment les Superieures qu'autant qu'elles en ſont aimées & careſſées, & qui ſouvent ſe reglent dans leur Election ſur ce déteſtable motif ! Elles ſe choiſiſſent par amour propre, celle qui n'eſt établie que pour les obliger à combattre leur amour propre.

LXXVIII. On la fait Maîtreſſe des Novices. Sa conduite dans cette Charge.

La Mere Marie-Chriſtine Melin ne s'en tint pas à l'égard de Sœur Marguerite, à la ſeule eſtime : elle crut la devoir deſtiner aux principaux Emplois de la Maiſon, & cette ſorte de croix que l'humble Sœur portoit avec plus de douleur que les infirmités les plus ſenſibles, lui fut impoſée dans toute ſa rigueur. A peine juſque-là lui avoit-on confié quelques vils miniſteres auprès des Penſionnaires ou des malades, toujours ſubordonnée à toutes les autres qui ſervoient dans le même Office. Elle ſe vit avec effroi choiſie tout d'un coup pour les premiers Emplois de la Maiſon ; & quelques mois après la Maîtreſſe des Novices étant tombée malade, cette Charge lui fut confiée par la Mere Melin. Je ne dirai rien de la peine qu'en reſſentit l'humble Sœur Marguerite : le vœu qu'on lui avoit fait faire de vaincre ſes répugnances ſur cette matiere, & de tout accepter ſans ſe défendre, montre aſſez quelle étoit ſon averſion pour les Charges diſtinguées, & qu'elle dut être ſa confuſion & ſa douleur lorſqu'on l'appella à celle-ci. Sœur Marguerite ſe ſoûmit ſans répondre, ſans ſe plaindre, ſans dire de belles paroles ſur ſon indignité : elle ſe borna à gémir en préſence de ſon divin Epoux, à puiſer dans ſon Cœur ſacré les moyens de remplir dignement ſa fonction ; & ſur tout à conduire les Novices qui lui étoient confiées dans les routes du ſaint amour, & dans les voyes d'une perfection courageuſe. Ce fut dans cette ſource ſacrée qu'elle puiſa l'eſprit ſelon lequel elle forma ſes Eleves. Il eſt juſte de faire connoître la conduite qu'elle tint pour y réüſſir.

Elle s'appliqua d'abord à ménager l'amitié des Novices, & à gagner leur confiance.. Les manieres douces & affables, la charité à les ſoulager dans leurs peines, l'aſſiduité à les ſervir en tout, l'attention à les prévenir en ce qu'elles pouvoient deſirer, la facilité à les recevoir, à les écouter ; la tendreſſe à compatir à leurs peines ; en un mot tous les petits ſoins que l'amitié inſpire & que la charité exige, furent employés par elle, & employés avec fruit. Cependant elle étudioit avec attention la portée de leur eſprit & de leur gra-

ce, pour les conduire ſelon l'attrait que Dieu leur donnoit, & principalement pour les faire arriver toutes, par les voyes qui leur fuſſent propres, au renoncement à ſoi-même ſi recommandé par Notre Seigneur, à cette mort à toutes les choſes terreſtres, dans laquelle conſiſte le vrai eſprit de la Religion, & en particulier celui du ſaint Ordre où ces jeunes cœurs prétendoient s'engager.

Ce qu'elle reprenoit plus exactement en elles, c'étoit la lâcheté & la nonchalance dans les pratiques de la Regle, la legereté dans les paroles & dans les manieres, les vaines excuſes dans l'humiliation, les raiſonnemens & les murmures dans l'obéïſſance, les ſubtiles adreſſes de la vanité qui ſe recherche ou qui ſe complaît en elle-même, & cette tendreſſe ſur ſoi, qui eſt cauſe, ou qu'on ſe plaint aiſément, ou qu'on fait valoir avec ſoin ce qu'on fait ou ce qu'on ſouffre. Toutes ces foibleſſes qu'on néglige trop dans les jeunes gens qu'on forme à la pieté, lui paroiſſoient autant de germes de l'amour propre, qu'il étoit important de déraciner de bonne heure; mais ſur tout elle ne pouvoit ſouffrir ces liaiſons tendres, & ces amitiés particulieres que de jeunes perſonnes croient pouvoir contracter innocemment, & où elles ſe laiſſent entraîner ſans précaution par la ſympathie des humeurs, par la conformité de l'état & de l'âge, & par l'habitude du commerce. Ces amitiés particulieres paroiſſoient à l'habile Maîtreſſe, ce qu'elles ſont en effet; c'eſt-à-dire, l'obſtacle le plus ſûr à la perfection, de même qu'aux devoirs de la charité commune.

LXXIX. Elle connoît par des lumieres ſurnaturelles la vocation & les diſpoſitions de ſes Novices.

Pour amener les Novices ou les Poſtulantes à la pratique des vertus nobles & courageuſes que Sœur Marguerite vouloit leur inſpirer, elle les engageoit à lui rendre compte avec ſimplicité & avec franchiſe de leurs attraits & de leurs répugnances, de leurs progrès & de leurs dégoûts, de leurs manquemens & de leur fidelité. La confiance qu'elles eurent bientôt en leur Maîtreſſe, leur donna une merveilleuſe facilité pour le faire, & à la ſainte Maîtreſſe des occaſions continuelles de leur inſpirer avec cordialité l'amour de la perfection religieuſe. Elle preſcrivoit à chacune des pratiques convenables à ſon caractere & à ſes diſpoſitions; & pour leur rendre ces pratiques plus faciles, elle n'exigeoit rien qu'elle ne fît la premiere, afin de les animer par ſon exemple. Souvent même elle employoit pour les conduire, des lumieres ſurnaturelles que Dieu lui donnoit ſur leur intérieur & ſur leurs diſpoſitions ſecrettes. On verra dans la ſuite le témoignage que pluſieurs de ces filles ont rendu au don de prophétie & de diſcernement des eſprits qui étoit dans cette

sainte Maîtresse, & qu'elles avoient éprouvées très-souvent.

Dieu lui avoit donné plusieurs fois de ces lumieres surnaturelles sur l'état & les dispositions des Novices, long tems avant qu'elle en fût chargée en qualité de Maîtresse. La Mere Greffier, entre les témoignages qu'elle a rendu des merveilles que Dieu avoit operé dans sa servante, a déposé que dans les années de sa Superiorité elle s'étoit trouvée plusieurs fois fort peinée au sujet de la vocation de quelques prétendantes ou de quelques Novices, & que Sœur Marguerite lui avoit alors prédit très-clairement ce qui arriveroit à chacune d'elles. Elle l'assûroit des unes, qu'elles réüssiroient dans leur bon dessein, malgré les difficultés qui se présentoient, & qui paroissoient insurmontables : des autres, elle disoit, que ces filles feroient leur salut, non dans l'Ordre de la Visitation, mais dans quelque autre Congregation qu'elle lui marquoit : de quelques autres enfin, que c'étoient des plantes qui ne réüssiroient pas dans le terroir de la Visitation, parce qu'elles n'y étoient pas plantées de la main du Seigneur, & qu'elles s'en arracheroient d'elles-mêmes par un effet de la protection de la sainte Vierge sur ce saint Ordre. Quand la servante de Dieu faisoit ces prédictions, souvent l'accompliſſement en paroissoit très-incertain ; quelquefois même très-peu vraisemblable : cependant l'évenement vérifioit toujours la prophétie, & la Mere Greffier qui étoit la confidente de la prédiction, étoit aussi le témoin de son accompliſſement.

LXXX. Diverses instructions de Sœur Marguerite adressées à ses Novices selon leur besoin.

Ces lumieres ne furent point ôtées à la servante de Dieu, dans le tems qu'elle conduisoit le Noviciat ; ainsi on ne doit pas être étonné du fruit qu'elle faisoit dans ce saint & difficile Emploi. Mais sans nous arrêter ici au détail de ces prédictions, dont nous parlerons en son lieu, il sera plus utile de rapporter maintenant quelques-uns des avis qu'elle donnoit à ses Novices, pour les conduire par des routes assûrées à la perfection. Elle leur avoit permis de lui donner par écrit leurs peines, quand elles n'aimoient pas à les lui communiquer de vive voix, ou quand le tems ou les regles du silence ne le permettoient pas : c'étoit aussi par écrit que la sainte Maîtresse leur faisoit souvent ses réponses. Ces filles gardoient avec soin les avis de leur Maîtresse écrits de sa main : plusieurs en assez grand nombre qui vivoient encore au tems que l'on fit des informations juridiques touchant la sainte mémoire de Sœur Marguerite, ont remis ces papiers précieux qui peuvent servir à l'instruction & à la sanctification des Religieuses. C'est dans cette vûë que nous allons en transcrire quelques-uns.

Inſtruction pour une Novice.

Vous m'avez fait plaiſir, ma très-aimée Sœur, de m'écrire, & vous devez être ſûre que mon affection pour vous rendre mes petits ſervices, me fait trouver du plaiſir en ce que vous penſez m'être une peine: le deſir que vous me faites paroître d'être toute à Dieu, m'adoucit tout. Je ſuis bien aiſe que Notre Seigneur vous invite à vous abandonner toute à lui, comme un enfant entre les bras de ſon bon Pere, qui eſt aſſez puiſſant pour l'empêcher de perir. Prenez donc pour vous ces paroles, *Si vous ne devenez comme un petit enfant, vous n'entrerez point au Royaume des Cieux.* La pratique en conſiſte à vous rendre petite par la vraye humilité de cœur, & la ſimplicité de l'eſprit. Il me ſemble que par ces deux vertus vous parviendrez à la perfection que Dieu demande de vous.

La premiere vous tiendra toute anéantie dans un parfait oubli & mépris de vous-même. Vous recevrez de bon cœur, & comme venant de la main de votre Pere celeſte, les humiliations & les contradictions qui vous arriveront. Sans vous amuſer à regarder les cauſes ſecondes, regardez uniquement ſon cœur amoureux qui ne permettra jamais à ſa main adorable de rien executer à votre égard, que par rapport à ſa gloire & à votre ſanctification. Parce qu'il vous aime, il vous fournira ſouvent des moyens de vous crucifier, ſoit par les créatures, ſoit par vous même: mais de quelque maniere que ce ſoit, n'y oppoſez que votre ſilence & votre ſoumiſſion, diſant: C'eſt mon Pere celeſte qui l'a fait; cela me ſuffit.

Pour commencer ce parfait abandon, vous ferez un entier ſacrifice à Dieu de votre propre volonté, jeudi après la ſainte communion, ne vous reſervant aucune joüiſſance de cette volonté propre, & demandant pardon du mauvais uſage que vous en avez fait. Vous ſacrifierez à ſon Cœur ſacré votre libre arbitre, en demandant par ce Cœur divin, la grace qu'il vous faſſe vivre à l'avenir, comme ſi vous étiez ſourde, aveugle & muette.

Sourde à entendre les ſuggeſtions de l'amour propre, les paroles où la charité eſt bleſſée, & généralement tout ce qui peut alterer la pureté de votre cœur.

Aveugle ſur les défauts d'autrui, pour n'en pas juger; & ſur vous-même, pour vous laiſſer conduire en tout par la ſainte obéïſſance, ſans replique & ſans reflexion.

Muette, pour ne point parler de vous-même, ni pour vous loüer,

ni pour vous excuſer. Souvenez-vous que quand vous faites l'un ou l'autre, vous vous rendez un objet de mépris aux yeux des Anges. Lorſqu'il vous vient envie de vous excuſer, dites en vous-même : Jeſus étoit innocent, & il ſe taît quand on l'accuſe ; & moi qui ſuis tant de fois criminelle, oſerois-je me juſtifier ?

Lorſque des penſées du reſpect humain vous attaqueront, dites en vous-même : Non, mon Dieu, je ne ferai ni plus ni moins pour la vûë des créatures : puiſque je ne veux que vous plaire, il me ſuffit que vous me voyez par tout.

Pour votre oraiſon, penſez en y allant que vous accompagnez Notre Seigneur allant faire la ſienne au Jardin des Olives : uniſſez-vous à ſes ſaintes diſpoſitions & à ſes intentions. Lorſque vous vous trouverez dans la diſſipation ou la négligence, faites-vous ce reproche à vous-même : Hé quoi, mon ame, ne pouvons-nous pas demeurer ce petit moment avec Jeſus ? Enſuite remettez-vous ſimplement à votre ſujet, ſans vous amuſer à regarder quelles étoient vos diſtractions ; & à la fin de votre oraiſon offrez au Pere éternel, celles de ſon Fils, pour réparer les défauts de la vôtre. Faites enfin de telle ſorte, que le principal fruit que vous en tirerez, ſoit l'amour de l'humilité & de la ſimplicité.

Suivez en chaque action l'exemple de Notre Sauveur crucifié, qui n'a jamais cherché ſa gloire, mais celle de ſon Pere. Que votre gloire ne ſoit donc plus que dans les humiliations & mépris. Lorſqu'il vous en arrivera, dites : Voilà ce qui m'eſt dû. Tenez votre cœur en paix, quoiqu'il arrive : ne vous troublez jamais de rien, pas même de vos défauts : il faut vous en humilier & corriger paiſiblement, ſans vous décourager, ni laiſſer abattre. Dieu habite dans la paix. Au reſte ſecondez courageuſement tous les deſſeins que Dieu a ſur vous : ce ſera en vous abandonnant toute à ſon amour. Je vous conjure de vous attacher inviolablement à l'exacte pratique de toutes vos ſaintes obſervances, & de faire votre demeure dans le Cœur ſacré de Jeſus ; & lorſque vous aurez commis quelque faute, prenez dans ce Cœur adorable de quoi la reparer : mettez y tout ce que vous ferez : cherchez y tout ce dont vous aurez beſoin : uniſſez-vous toûjours à lui en tout ce que vous ſouffrirez.

A une autre qui s'éffrayoit de trouver en ſoi tant de penchant au mal.

Vous me faites plaiſir, ma chere Sœur, de m'expoſer en toute ſincerité les penchans qui tourmentent votre pauvre cœur, pour le porter

au mal, & pour l'empêcher d'être tout à Dieu. J'eſpere qu'ils n'en viendront pas à bout, & que par la réſiſtance que vous apporterez avec le ſecours de la grace, il vous ſeront des ſujets d'un grand mérite. Voyez-vous? Il ne vous faut pas flatter. Vous n'aurez rien qu'en combattant, & pour ainſi dire à la fine pointe de l'épée : c'eſt-à-dire qu'il faut que vous ſoyez de ces *violens qui raviſſent le Ciel par force*. Mais bon courage : la grace ne vous manquera pas, ni le ſecours du Cœur de Dieu qui veut vous ſauver. Souvenez-vous qu'il ne vous donne ces vûës de vos défauts & de vos miſeres, que par l'excès d'un grand amour pour vous, & parce qu'il veut vous porter à une grande perfection : mais vous n'y viendrez que par un entier & parfait dénuëment de toutes choſes, & ſurtout de vous-même. Vous devez vivre du jour à la journée, dans une parfaite abnégation des choſes mêmes qui vous ſont données pour votre uſage, & vous en défaire dès que vous y ſentirez de l'affection, quoique la choſe vous paroiſſe petite. Notre ennemi ne ſe ſoucie pas parquoi il nous tienne enchaînés.

En ſecond lieu, ne faites état que de ce qui vous rendra plus vile & abjecte aux yeux des créatures : c'eſt-là ce qui vous rendra plus agréable à Dieu. Il vous rejettera bientôt, ſi vous vous rendez vaine, en vous laiſſant aller à l'eſtime de vous-même, & au deſir de paroître. Les abjections & humiliations ſont quelquefois d'autant plus ſenſibles, qu'elles ſont petites & peu remarquables en apparence : mais elles vous éleveront à Dieu, ſi vous les ſoûtenez par une douce patience & avec égalité d'eſprit.

A une autre qui lui expoſoit les craintes dont elle étoit troublée, & qui la conſultoit ſur la maniere de faire oraiſon.

Je veux bien vous dire tout ſimplement ma penſée, ma chere Sœur, ſur ce qui vous fait de la peine. Je crois que c'eſt l'effet d'un très-grand amour de Notre Seigneur envers vous, que cette crainte qu'il vous donne. Car voyant que ſon amour n'eſt pas aſſez fort en vous pour vous faire fuir le mal, il mêle la crainte à l'amour, afin que l'une & l'autre enſemble vous porte à faire ce qu'il déſire de vous. Ayez donc toujours une crainte amoureuſe, qui vous faſſe operer le bien & fuir le mal : renoncez à toute autre intention, que celle de Dieu, & de ce qui peut lui plaire. Renouvellez vos vœux dans le plus fort de vos peines : mais prenez garde que ce qui affoiblit davantage la grace de l'amour en votre cœur, c'eſt qu'il eſt trop attaché aux créatures & à l'amour du plaiſir. Il faut mourir à tout cela, ſi vous

vous voulez que le pur amour regne dans votre cœur. Il faut de plus rompre cette attache que vous avez à votre volonté ; car elle deplaît beaucoup à Notre Seigneur. Il permet que vous sentiez ces dégoûts pour l'oraison & pour la pratique de la vertu, parce que vous goûtez trop le plaisir que vous prenez dans le commerce & l'usage des créatures. Vous ne remedierez à vos défauts, qu'en vous faisant violence continuellement : vous ne trouverez jamais la vraye paix, jusqu'à ce que vous soyez dans le parfait denuëment où Dieu vous veut. Travaillez y donc avec ferveur ; car hors de-là il n'y a point de perfection pour vous. L'oubli de vous-même, & l'amour de votre abjection, sont les plus sûrs moyens pour y arriver. Cette maniere d'oraison est bonne : demeurez y dans une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu, soit qu'il vous console ou vous afflige. Ne vous troublez point par toutes ces craintes de l'Enfer : faites là-dessus force actes d'esperance & de confiance en la bonté divine, laquelle ne vous abandonnera pas.

A une autre qui éprouvoit de grandes peines interieures.

Consolez-vous, ma chere Sœur, & combattez genereusement ; car j'espere que le souverain Pasteur ne perdra pas sa chere brebis. Il ne permet au loup infernal de nous combattre, que pour avoir sujet de nous recompenser, & se rendre lui-même le prix de nos victoires. Ainsi nous ne devons jamais nous décourager ; pas même nous laisser aller à l'inquiétude. Si nous sommes humbles, ces peines nous éleveront autant devant Dieu, qu'elles nous abaisseront à nos propres yeux. Si vous êtes seule, embrassez votre crucifix ; sinon serrez votre croix sur votre poitrine, en disant : O mon Sauveur, c'est de tout mon cœur que je desavoüe tout ce qui se passe en moi de contraire à votre saint amour : j'accepte de bon cœur toutes les dispositions pénibles où il vous plaira de me mettre : J'aime & cheris ma croix, pour l'amour de celui qui me la donne, & je ne souhaite que l'accompliſſement de votre sainte volonté. Toutes les fois que je baiserai votre croix, c'est pour vous témoigner que je me soumets à la mienne.

Mais au nom de Dieu ne nous amusons point tant à refléchir sur nos peines, ni quand nous les sentons, ni quand elles sont passées : ne les regardons que le moins que nous pouvons, car elles n'ont jamais moins de pouvoir pour nous nuire, que dans le mépris que nous en faisons.

Ne vous attachez point aux douceurs ſpirituelles, car cela ne dure guere : mais cherchez Dieu par la foi, & penſez qu'il ne mérite pas moins notre amour quand il nous afflige, que quand il nous conſole. S'il vous donne quelque douceur dans vos exercices, il faut croire que c'eſt pour vous diſpoſer à boire quelque goute de ſon calice, par l'humiliation, la mortification ou autrement.

Faites enſorte de ne point perdre de Communion : nous ne ſçaurions donner une plus grande joye à notre ennemi, qu'en nous retirant de celui qui lui ôte tout le pouvoir qu'il auroit ſur nous.

Soyez attentive à mépriſer les penſées de vanité, & fidelle à ne vous jamais excuſer. Souvenez-vous de ne jamais déſaprouver, accuſer, ni condamner que vous-même, afin que votre langue qui eſt deſtinée aux loüanges de Notre Seigneur, & qui lui ſert ſi ſouvent de paſſage pour le conduire à votre cœur, ne devienne pas l'inſtrument de Satan. Retranchez de votre eſprit toute prétention de faire plus ou moins que ce qui eſt compris dans nos ſaintes Regles & Conſtitutions : n'en negligez jamais rien ; car c'eſt par-là ſeulement que nous pouvons gagner le Cœur de Jeſus-Chriſt.

A une autre qui éprouvoit les mêmes peines.

Croyez-moi, ma chere Sœur, ne vous laiſſez point aller au chagrin dans les petites peines par leſquelles il plaît à Dieu de vous éprouver. Conformez votre volonté à la ſienne, & le laiſſez faire : ſon deſir eſt que vous demeuriez paiſible & conſtante dans vos peines & ſéchereſſes, ſans vous tant inquiéter à chercher les moyens d'en ſortir, comme vous faites. Il faut demeurer là, puiſque Dieu le veut. Que vous ſert de vous tant tourmenter? Otez ſeulement tout ce qu'il vous fera connoître être un obſtacle à ſon amour. Il veut que vous viviez dans un entier denuëment de tout ce qui n'eſt pas lui, & qui peut contenter vos inclinations & lier vos affections ; car à meſure que vous vous reveſtirez de ces ſortes de choſes, il vous dépoüillera de ſes graces. L'eſtime & l'applaudiſſement des créatures eſt très-dangereux pour vous : ne faites rien pour l'attirer. Fuyez les langues flatteuſes, & le reſpect humain, lequel vous preferez lâchement à l'amour que vous devez à Notre Seigneur. Je penſe que ſa ſainte intention eſt de vous tenir baſſe & petite par ces ſortes de peines, parce que l'humiliation vous eſt neceſſaire : toute autre voye vous eſt dangereuſe. Vous devez tenir à grande faveur, quand il arrive en vous ou hors de vous quelque occaſion d'humiliation & d'anéantiſſement.

A une autre qui avoit commis une faute, & qui ne la lui avoit pas découverte d'abord avec simplicité.

Je suis bien aise, ma chere Sœur, que notre Seigneur vous ait fait connoître cet obstacle à votre perfection, par un autre moyen que par le mien, esperant qu'il vous en fera mieux comprendre l'importance lui-même, que je n'aurois pû faire. Mais comprenez bien que ce n'est pas le tout d'avoir connu cette faute, si vous ne venez à l'amandement par un genereux détachement de toutes choses. Remarquez que c'est le Demon qui vous empêche de vous en découvrir, de peur de rompre le lien par lequel il vous tient attachée à lui, & vous empêche de vous unir de bonne foi au Cœur de Jesus-Christ. Il se retirera de votre ame, s'il vous trouve attachée à quelque autre chose qu'à lui. Si vous manquez de simplicité, vous perdrez l'amitié de ce Cœur divin. Il laissera le vôtre comme une terre sterile, qui ne produit que des chardons & des épines. Travaillez fidellement à la mortification de votre esprit, comme de vos sens : rendez-vous humble & simple, si vous voulez être avoüée comme une vraye fille de Jesus-Christ.

A une autre qui lui avoit exposé ses résolutions.

Je ne trouve rien à ajoûter à votre billet, que la pratique fidelle de tout ce qu'il contient, en tâchant de ne rien négliger de tout ce qui peut vous donner quelque conformité à votre Epoux crucifié, en tout ce que la fidelle pratique de vos Regles vous peut permettre. Vivez dans un amoureux abandon aux soins de la providence : bannissez toutes les reflexions d'amour propre sur vous-même, pour vous entretenir simplement avec le Cœur de Jesus-Christ, pour atteindre à la pureté de son saint amour, & pour entrer dans toutes ses saintes intentions.

Agissez & souffrez en silence. Tenez toujours votre ame en paix. En quelle disposition que Dieu vous mette, ne vous troublez de rien, mais laissez le faire, en vous unissant à toutes ses saintes intentions. Voilà ce qu'il me semble vouloir de vous ; car cette pureté marquée dans votre billet, comprend la fuite de toute imperfection volontaire qui pourroit salir votre cœur destiné à être le trône de votre bien-aimé. Abandonnez-vous à l'amour, sans plus de reserve ; & faites attention à profiter des occasions de mortification & humiliation qui

vous arriveront, pour vous unir plus étroitement à Notre Seigneur.

A une autre qui l'avoit priée de lui donner par écrit quelque mot propre à reveiller ſa ferveur.

Je veux bien, ma chere Sœur, vous dire un petit mot, puiſque vous le ſouhaitez. Je le fais de bon cœur, dans le deſir que vous ſoyez toute à Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Il me ſemble vouloir de vous une grande fidelité à lui faire des ſacrifices de tout ce qu'il vous fera connoître lui être plus agréable, quoiqu'il vous en puiſſe coûter : car on ne peut ſe ſauver ſans ſouffrances & ſans ſacrifices ; & comme Jeſus eſt jaloux de votre cœur, & qu'il veut le poſſeder lui ſeul, il faut auſſi que vous ſoyez jalouſe du ſien, en l'aimant plus que perſonne s'il eſt poſſible. Et comme l'amour rend les amans conformes, il faut, ſi vous voulez être aimée de Jeſus, vous rendre humble comme lui, douce comme lui : ſon humilité vous apprendra à vous réjoüir quand on vous mépriſera, & à vous taire quand on vous accuſera, diſant en vous-même : *Jeſus autem tacebat.*

A une autre qui avoit une grande crainte de ſouffrir.

Vivez, ma chere Sœur, toute abandonnée à l'amour de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, vous laiſſant gouverner à ſon amoureuſe providence, ſans rien demander ni rien refuſer. Mais tenez-vous toujours prête à tout faire & à tout ſouffrir au moindre ſigne de ſa volonté, par l'obéïſſance que vous devez rendre à ceux qui vous conduiſent de ſa part. Regardez toujours Dieu, & non les créatures dans tous les évenemens : cela vous fera recevoir également de ſa main adorable, le doux comme l'amer, les conſolations comme les mortifications, le béniſſant de tout. Gardez une fidelité inviolable à toutes nos ſaintes obſervances, ſans rien négliger, pour petit qu'il paroiſſe ; car c'eſt par là que vous gagnerez le cœur de votre bon Pere qui vous aime tendrement. Ne craignez rien, tant que vous lui ſerez fidelle : ne faites point de faute avec vûë : ſouvenez vous qu'étant l'Epouſe d'un Dieu crucifié, vous lui devez être toute ſacrifiée, afin qu'il établiſſe ſon regne dans votre ame : ſon regne eſt un regne de paix dans la ſouffrance. Ayez une grande reconnoiſſance de tous ſes bienfaits, car ils ſont grands envers vous.

A une autre qui avoit beſoin d'humilité, & à qui il étoit échû par le ſort, d'honorer la vie humiliée de Jeſus-Chriſt au ſaint Sacrement.

Votre billet, ma chere Sœur, me confirme toujours de plus en plus ce que je vous ai dit au ſujet de l'humilité, qui eſt la voye ſûre de votre ſalut. Vous ne pouvez plus vous éloigner de cette voye, ſans perdre l'amitié de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Il vous élevera en lui, autant qu'il vous trouvera anéantie en vous-même. Faites donc tout par amour & par humilité : vous y êtes doublement engagée par le ſort qui vous eſt échû d'honorer la vie humiliée de Jeſus-Chriſt au ſaint Sacrement. Il faut donc vous offrir à lui, comme le néant devant ſon Créateur, qui lui donnera tel être qu'il lui plaira, ſans qu'il trouve de réſiſtance. Votre attention doit donc être de vous humilier & de vous faire un plaiſir de ce que les autres vous aident à le faire. N'évitez pas les occaſions d'humilité, & celles qui pourront vous rendre vile & abjecte, ſoit devant les créatures, ſoit au dedans de vous-même. Parce que Jeſus-Chriſt vous aime, il vous en fournira ſouvent les occaſions ; c'eſt-là ce qui vous unira plus étroitement à ſon divin Cœur, auquel vous devez tâcher de vous conformer. Vous le ferez en vous rendant douce & humble comme lui, gardant le ſilence dans les accuſations, le gardant de même ſur tout ce qui pourroit vous attirer de la vaine eſtime & l'approbation des créatures : car le Seigneur rejette ſouvent ce qu'elles eſtiment le plus, & ſon eſprit ne repoſe que ſur l'humble de cœur. Tendez-là de tout votre pouvoir ; & s'il vous arrive que par fragilité vous y manquiez, ne vous troublez point, mais humiliez-vous de n'avoir pas été humble, & tenez-vous en paix dans l'amour & dans la confiance en la bonté du Cœur de Jeſus-Chriſt. Je le ſupplie de vous rendre toute à lui, & qu'il vous faſſe la grace de lui être fidelle, ſelon les vûës qu'il vous en donnera dans les occaſions.

LXXXI. Ferveur de Sœur Marguerite peinte au naturel dans les Inſtructions qu'elle donne. Fruit que les Novices en retirent.

Tels étoient les conſeils de la Maîtreſſe, & les ſentimens qu'elle inſpiroit à ſes Novices. On peut juger par la nobleſſe & l'élevation qu'on remarque dans tous ces differens avis, quels étoient les ſentimens interieurs, & le dégré de perfection de celle qui les écrivoit. Elle ſe peignoit elle-même, ſans y penſer, dans ces conſeils, & l'on voit combien elle eſtimoit, combien elle aimoit les vertus dont elle montroit ſi admirablement l'excellence & la route. Il n'y a ni art, ni recherche, ni affectation dans ſon ſtile : il coule naturellement des

diſpoſitions du cœur ; & un cœur à qui des vûës ſi ſaintes & ſi ſublimes étoient comme naturelles, devoit poſſeder dans un degré bien éminent ces mêmes vertus qu'elle enſeignoit à pratiquer, & ſur tout cette humilité efficace & courageuſe qui ſe plaît à être abaiſſée, oubliée ou mépriſée, & qui ne craint rien tant que l'eſtime & l'applaudiſſement. C'eſt à ce point qu'elle ramene ſans ceſſe les Novices, parce que c'étoit-là ſa vertu favorite, & celle qui étoit plus propre à rendre ſes éleves conformes à Jeſus-Chriſt *doux & humble de cœur.*

C'étoit ſelon les principes de cette humilité, que Sœur Marguerite, ſi ſçavante dans l'art de former des Novices, ne comptoit point ſur ſes ſoins, ni ſur ſes talens. C'étoit de bonne foi qu'elle ſe croyoit propre à tout gâter, & à détruire l'œuvre de Dieu. Elle l'invoquoit ſans ceſſe par la priere: elle lui recommandoit dans toutes ſes oraiſons, celles qu'on avoit confiées à ſa conduite, & elle le prioit de les conduire lui-même. Elle lui expoſoit leurs beſoins, leur état, leurs imperfections, leurs peines : Elle conſacroit à leur ſanctification, ſes mortifications, ſes communions, toutes ſes bonnes œuvres ; & elle n'oſoit ni les reprendre ni les conſeiller, qu'après avoir pris dans le Cœur même de Jeſus-Chriſt, & ſes conſeils & ſes leçons.

Auſſi jamais Noviciat ne fut plus animé de l'eſprit de ferveur & de ſainteté : jamais on ne vit plus de cet eſprit de ſimplicité, de charité, d'obéïſſance qui fait le propre caractere de l'Ordre de la Viſitation. C'eſt par cette ſainte Maîtreſſe, que cette Maiſon ſe renouvella & devint dans la ſuite une des plus ferventes de tout l'Ordre, après avoir été ſi relâchée dans les pratiques de la perfection, comme on peut le voir par les contradictions que Sœur Marguerite y éprouva long-tems. La reforme entiere de cette Maiſon lui coûta encore beaucoup dans la ſuite, ainſi que nous le verrons dans ſon lieu : mais cette heureuſe reforme prit ſon commencement dans la ſainteté que la Maîtreſſe inſpira à ſes Novices. Cette admirable ferveur s'y ſoûtient aujourd'hui, & l'eſprit de la ſervante de Dieu s'eſt perpetué dans les Religieuſes qu'elle a formées. Un grand nombre d'entre elles vivoient au tems que j'ai été Superieur de cette Maiſon. J'y ai reconnu avec admiration, par les viſites regulieres que j'en ai fait pluſieurs fois, un courage pour la pénitence, une ardeur pour l'humiliation, un zele pour la perfection, ſuperieur à ce qu'on a coutume de trouver dans les Maiſons les plus regulieres : enſorte que la ferveur divine, que j'ai admiré dans ces ſaintes Religieuſes, m'a paru prouver l'éminente vertu de celle qui la leur avoit inſpirée, autant que tous les prodiges dont on m'a fourni les témoignages.

De tous les moyens que la vertueuſe Maîtreſſe employa pour inſpirer à ſes diſciples l'amour ardent pour Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, le plus efficace fut la dévotion au Cœur ſacré de ce divin Sauveur. Ce fut même par leur miniſtere, qu'elle commença à répandre cette dévotion ; & Dieu qui ſe plaît à établir les ouvrages de ſa puiſſance par les plus foibles inſtrumens, voulut que cette ſainte dévotion, aujourd'hui ſi accreditée, ſi autoriſée, ſi répanduë, n'eût d'autre commencement que la ferveur d'une pauvre Religieuſe ignorée de tout l'univers ; ni d'autre appui que l'innocente ſimplicité d'une troupe de jeunes Novices, dans le lieu du monde le plus inconnu. Et cependant cette ſainte dévotion, contredite ſi vivement dans ſa naiſſance, comme on l'a vû & comme on le verra dans la ſuite, & preſque étouffée dans ſon berceau, s'eſt établie comme l'Evangile, par les contradictions même qu'elle a eſſuyées : ſemblable au grain de ſenevé dont parle Jeſus-Chriſt, après avoir eu les plus petits commencemens, elle eſt devenuë comme un grand arbre, où les oiſeaux même du Ciel trouvent un repos ſalutaire.

LXXXII. Elle inſpire à ſes Novices la devotion au Cœur de N. S. Commencement de cette dévotion dans le Noviciat en 1685.

Il y avoit deja long-tems que le Fils de Dieu avoit fait connoître à ſa ſervante, ce ſuccès qu'auroit enfin la dévotion qu'il lui avoit inſpirée ; que même elle s'établiroit dans tout le monde, & particulierement dans tout l'Ordre de la Viſitation. Quoiqu'il y eût peu d'apparence à cet évenement, la ſervante de Dieu l'attendoit ſans crainte : elle eſperoit contre l'eſperance même ; & la parole de Dieu qui s'accompliſſoit tous les jours dans ſes ſouffrances, lui paroiſſoit devoir être auſſi immanquable dans le reſte de ſes deſſeins. Dans le tems que vivoit encore le Pere de la Colombiere elle lui manda une fois, que *quand elle verroit tout le monde déchaîné contre cette dévotion, elle ne deſeſpereroit jamais de la voir établie, depuis qu'elle en avoit reçû les aſſurances de la bouche de ſon Sauveur.* Il l'avoit prévenuë en effet, non ſeulement ſur le ſuccès, mais auſſi ſur les contradictions ; & c'étoit par cette lumiere prophétique que la ſervante de Dieu a prédit pluſieurs fois, que ce ſeroit dans le Diocèſe d'Autun où elle vivoit, que cette dévotion éprouveroit de plus longues contradictions. L'évenement l'a verifié. Cette dévotion étoit établie en France dans toutes les Maiſons de la Viſitation, par la permiſſion des Evêques, que l'on refuſoit encore cette permiſſion aux Monaſteres qui ſont dans le Diocèſe d'Autun, & particulierement à celui de Paray. Ce ne fut qu'en 1713. qu'il lui fut permis enfin d'en celebrer entierement la Fête, avec approbation de la Meſſe à l'honneur du Cœur de Notre Seigneur. Ainſi, ſelon la prédiction de la ſer-

vante de Dieu, le Diocèſe & la Maiſon qui les premiers avoient vû les prodiges que Dieu avoit fait pour autoriſer cette dévotion, furent les derniers à rendre des hommages publics & ſolemnels au Cœur divin de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Mais ſi cette Maiſon fut privée long-tems par l'autorité des Superieurs, de cette conſolation, elle a celle d'avoir vû les premiers commencemens de cette ſainte dévotion. Ce furent les Novices qui lui procurerent cet avantage par leur ferveur, & qui dans l'occaſion que je vais raconter, ſe conſacrerent les premieres pour être à jamais les victimes du Cœur ſacré de Jeſus, les adoratrices de ſes merveilles, & les imitatrices de ſon amour.

Il y avoit déja près d'un an que Sœur Marguerite étoit Maîtreſſe des Novices, lorſque cette occaſion ſe préſenta. Un vendredi de l'année 1685. jour que l'Egliſe celebroit la mémoire de ſainte Marguerite, les Novices ſe diſpoſoient, à cauſe de la Fête de leur Maîtreſſe, à lui donner quelques marques de leur amour & de leur reconnoiſſance : l'humble Mere s'en étant apperçûë, les pria de rendre au Cœur de Jeſus-Chriſt, les honneurs qu'elles prétendoient lui faire, & de lui offrir les bouquets qu'elles vouloient lui préſenter. Les Novices entrerent auſſi-tôt dans les vûës ſaintes de leur Maîtreſſe, & avec tout l'empreſſement que ſa ferveur leur avoit inſpiré, elles dreſſerent à l'envi un petit autel dans la ſalle du Noviciat. Là elles placerent une petite image de papier où l'on avoit crayonné groſſierement l'image du Cœur de Jeſus-Chriſt tout environné de flammes, pour exprimer l'ardeur de *cette charité exceſſive qu'il a reſſenti pour nous*, comme dit l'Apôtre. Enfin on entoura la ſainte image de tout ce qu'une ſimplicité innocente put imaginer de propre à décorer cet oratoire.

Propter nimiam charitatem quâ dilexit nos. Epheſ. 2. 4.

Mais ſi l'autel n'eut rien de précieux aux yeux des hommes, les victimes qui s'y offrirent furent ſans doute agréables aux yeux de Dieu. La Maîtreſſe ſe proſterna la premiere devant ce ſymbole de l'amour de Jeſus-Chriſt, elle ſe conſacra tout haut, au culte de ſon Cœur divin, avec un tranſport de ferveur qu'un Seraphin ſeul pourroit décrire : l'innocente troupe en fit de même, & répondit à la ferveur de la Maîtreſſe en ſe proſternant avec elle, chacune à ſon tour conſacrant ſon cœur à l'amour du Cœur adorable de Jeſus-Chriſt. Toutes s'étant relevées après quelque tems d'un recuëillement raviſſant, la Mere leur inſpira d'écrire en particulier l'acte de leur conſécration au Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt, comme chacune l'avoit conçû dans la ſimplicité de ſa ferveur. Elles

les le firent avec joye, & la Maîtreſſe, pour prendre part à l'offrande de ces filles & pour la leur rendre plus ſalutaire, ajoûta à l'écrit de chacune quelques mots de ſa main, ſuivant les diſpoſitions particulieres de leurs ames, ainſi que Dieu les lui avoit fait connoître; & de toutes ces dévotes conſécrations, elle en fit comme un bouquet précieux, qui fut ſans doute agréable aux yeux de celui qui connoît ſeul tout le mérite de l'innocence & de la ferveur.

Pour procurer au Cœur de Jeſus-Chriſt un plus grand nombre d'hommages, la Maîtreſſe envoya vers pluſieurs des anciennes Profeſſes, dont la pieté lui étoit connuë, pour les inviter à prendre part à la dévotion du Noviciat. Les Novices s'acquiterent de la commiſſion avec empreſſement, mais ſans ſuccès : les meſſages & les ſollicitations furent univerſellement rejettées. Quelques Religieuſes s'oubliant dans ce moment, n'y répondirent que par des railleries contre la Maîtreſſe ; d'autres le firent par des leçons hors de propos : une d'entre elles que l'éminente pieté avoit liée plus étroitement à Sœur Marguerite, ſe déclara contre elle en cette occaſion, plus hautement & plus vivement que les autres. *Allez dire à votre Maîtreſſe*, répondit-elle aux Novices qui l'invitoient à venir au Noviciat, *allez lui dire que la bonne dévotion eſt la pratique de nos Regles & de nos Conſtitutions : que c'eſt-là ce qu'elle doit vous enſeigner, & vous autres bien pratiquer.* A peine y eut-il deux ou trois Sœurs qui par complaiſance, autant que par ferveur, vinrent s'unir à l'innocente troupe des premieres diſciples du Cœur de Jeſus-Chriſt.

Les pauvres Novices humiliées par la maniere dont leur meſſage avoit été reçû, revinrent au Noviciat, & crurent devoir par diſcretion cacher ce qu'il y avoit de choquant & de mépriſant dans les réponſes qu'on leur avoit données : elles dirent ſeulement que telles & telles ne pouvoient venir. Mais la ſainte Maîtreſſe à qui Dieu avoit fait connoître ce qui s'étoit paſſé & ce qui devoit arriver dans la ſuite au ſujet de cette dévotion, répondit ſur le champ & d'un ton prophetique : *Dites, dites plûtôt qu'elles ne veulent pas : mais le Cœur de Jeſus-Chriſt ſçaura bien les attirer. Il veut tout par amour, & rien par contrainte : il faut attendre le tems qu'il a deſtiné, & ce tems viendra.* Nous verrons bientôt comment s'accomplit la prédiction. Cependant la Maîtreſſe ſans rien perdre de ſon recuëillement & de ſa ferveur, non plus que de ſa tranquillité, continua à entretenir ces innocentes victimes, de l'amour de

Jeſus-Chriſt & du ſacrifice qu'elles avoient fait d'elles-mêmes à cet amour divin. Elle varia dans le reſte du jour les exercices de pieté qu'elle leur ſuggera pour le remplir ſaintement : elle les anima de ſa parole & de ſon exemple ; ſon air, ſon viſage, tous ſes ſens exterieurs paroiſſoient ſe reſſentir du recuëillement interieur où elle étoit comme abîmée, & répandoient dans ces jeunes filles une partie du raviſſement & de la joye celeſte dont l'ame de la Maîtreſſe étoit tranſportée. Jamais Fête ne fut plus ſaintement & plus agréablement celebrée ; & le Cœur de Jeſus communiquant aux cœurs de ſes nouvelles adoratrices, quelque portion de l'amour dont il eſt embrâſé, elles commencerent à goûter des conſolations & des delices qui leur étoient inconnuës juſques-là.

Pour ce qui eſt de la fervente Maîtreſſe, elle ſembloit poſſeder toute la plenitude des tréſors de ce Cœur adorable. Elle voyoit les heureuſes prémices de l'établiſſement d'une dévotion, dont elle prévoyoit en eſprit tous les progrès & les fruits ; & tranſportée d'avoir déja pû de ces innocentes filles, former une ſocieté par qui le Cœur de Jeſus-Chriſt fût adoré d'une maniere particuliere, elle leur diſoit dans l'effuſion de ſa joye : *Non, mes cheres Sœurs, vous ne pouviez me faire un plaiſir plus ſenſible, que d'avoir rendu des hommages au Cœur divin de Jeſus-Chriſt, en vous conſacrant toutes à lui. Que vous êtes heureuſes, de ce qu'il a bien voulu ſe ſervir de vous, pour donner commencement à la pratique de cette dévotion ! Continuons de prier, afin qu'il regne dans tous les cœurs. Ah quelle joye pour moi*, ajoûta-t-elle, *que ce Cœur de mon divin Maître ſoit connu, aimé & glorifié ! Oüi, mes cheres Sœurs, c'eſt la plus grande conſolation que je puiſſe recevoir en ma vie, que de le voir regner par tout. Aimons le donc, mais aimons le ſans reſerve, ſans exception : donnons tout, & ſacrifions tout pour avoir ce bonheur, & nous aurons tout en poſſedant le Cœur de Dieu.* Enfin, comme elle ne ſeparoit jamais la ſouffrance de l'amour, elle diſoit : *Jeſus-Chriſt veut être toutes choſes au cœur qui l'aime, mais ce ne ſera qu'en ſouffrant pour lui.*

LXXXIII. Révolte de la Communauté contre la dévotion au Cœur de N. S. & contre celle qui en avoit introduit la pratique.

La joye celeſte que la Maîtreſſe & les Novices avoient goûté dans cette ſainte Fête, fut bientôt traverſée par la contradiction. Dieu qui vouloit que l'eſprit qui animoit Sœur Marguerite fût éprouvé en toute maniere, & que la dévotion qu'elle deſiroit inſpirer, triomphât de tous les obſtacles qu'on lui ſuſciteroit, permit que ces obſtacles & les contradictions fuſſent portés alors auſſi loin qu'elles pouvoient aller. Quand on ſçut dans la Com-

munauté ce qui s'étoit passé dans le Noviciat, le murmure fut aussi general, que si on y avoit violé les plus saintes loix de la Religion. Les moins dévotes exercerent librement leur humeur & leur malignité contre la servante de Dieu : les plus vertueuses condamnoient pieusement sa conduite, avec le prétexte plausible qu'il faut blâmer les nouveautés. On disoit hautement, que ce n'étoit point à de petites Novices, ni même à leur Maîtresse, à établir de nouvelles dévotions : que rien n'étoit plus dangereux que de donner entrée aux singularités, quelques pieuses qu'elles paruſſent : que c'étoit aller directement contre les Regles de l'Institut de la Visitation, & l'on citoit à ce sujet la Constitution 18. qui porte que *l'on ne se chargera point de prieres ou d'offices, sous quelque prétexte que ce soit*, hors ceux qui sont prescrits par la Regle. On donnoit à cette Constitution le sens le plus rigoureux, & le plus contraire à l'entreprise de la servante de Dieu. Ces nouvelles Pharisiennes s'attrouperent autour de la Superieure, & la presserent avec vivacité d'interposer son autorité pour mettre obstacle à ce qu'elles appelloient scandale, peril & nouveauté ; & afin qu'il parût de la charité dans ce qui étoit le plus contraire à l'esprit de charité, elles disoient qu'elles faisoient grace à la Maîtresse des Novices, de ne pas demander qu'elle fût ou deposée de son emploi, ou punie de sa temerité.

La Mere Melin envisagea avec plus de moderation & de discernement la conduite de la Maîtresse. C'étoit une fille d'une douceur si parfaite, qu'on la nommoit communément la vraye fille de saint François de Sales. Elle reçut avec sa douceur ordinaire, l'impetueux assaut de ces filles mutinées : elle avoit appris par une longue experience, quelle étoit la sainteté de Sœur Marguerite, & elle sçavoit par combien de prodiges Dieu avoit autorisé en elle la dévotion dont il étoit l'auteur. Mais quelque penchant qu'elle eût pour l'appuyer, elle crut devoir donner au bien de la paix, de renfermer cette dévotion dans le Noviciat seul. Elle défendit à la Maîtresse d'y attirer ou d'y associer d'autres Religieuses ; de mettre même en évidence, sans sa permission, aucune image ou représentation qui servît à inspirer cette dévotion ; en un mot de faire aucune démarche qui pût reveiller le trouble que la premiere avoit causé. Elle lui permit seulement pour sa propre consolation, d'exercer ses pieuses pratiques avec ses Novices.

L'obéïssance de la Maîtresse égaloit sa ferveur. Elle subit la loi

ſans repliquer, comme elle avoit ſupporté ſans ſe plaindre, les reprimandes des unes & les railleries des autres. Jeſus-Chriſt étoit le ſeul devant qui elle répandoit ſon cœur, & les ſentimens dont il étoit pénétré dans ces tems de contradiction. Ces ſentimens étoient partagés alors, entre la joye de ſouffrir, & la crainte que Dieu ne fût bien offenſé par ces contradictions. *Je vous remets, ô mon Jeſus*, diſoit-elle, *le ſoin de défendre votre cauſe, pendant que je ſouffrirai en ſilence.* Notre Seigneur lui fit entendre ces paroles au fond du cœur, *Je regnerai malgré mes ennemis, & malgré tous ceux qui voudront s'oppoſer à moi.* Il lui fit encore connoître clairement, que malgré tous ces obſtacles, le tréſor ſacré de ſon Cœur ſeroit manifeſté à tout l'Ordre de la Viſitation : que les filles de cette Congregation lui rendroient un culte particulier, qui lui ſeroit infiniment agréable : qu'il vouloit les avantager de ce privilege par deſſus tous les autres : qu'elles s'enrichiroient de ce tréſor ; & que ſans qu'il diminuât pour elles, elles en feroient part au reſte du monde. C'eſt ce que Sœur Marguerite écrivit en confidence dans ce tems de contradiction, à la Mere de Saumaiſe ; & la Lettre originale qui a été conſervée, a rendu témoignage à la prophetie. En effet elle commença à s'accomplir dans la Maiſon même de Paray, avant que l'année fût révoluë, & ce fut avec des circonſtances qui rendent cet accompliſſement encore plus miraculeux. On le verra dans la ſuite : mais il falloit auparavant que Sœur Marguerite portât la meſure de ſouffrances & d'humiliations, qui, dans les decrets de Dieu, devoit préceder la conſolation que la propagation de cette dévotion lui donneroit.

En effet, ſi la Maîtreſſe des Novices porta juſqu'au ſcrupule l'obéïſſance à l'ordre que la Superieure lui avoit donné, pluſieurs Sœurs ne furent pas ſi ſcrupuleuſes obſervatrices de la charité. La joye d'avoir triomphé de la Sœur Marguerite, & d'avoir tiré de la Superieure un ordre qui ſembloit la taxer de temerité, enfla le cœur de ces filles indiſcretes. La nouvelle dévotion ne ceſſa de faire le ſujet dont elles égayoient leurs converſations, & l'objet de leurs railleries. D'autres plus vertueuſes, ſe faiſoient un devoir de pieté de faire à Sœur Marguerite des leçons, qui, pour être ſerieuſes & revétuës d'une apparence de raiſon, n'en étoient ni moins ameres, ni moins humiliantes. Quelques-unes la menaçoient quelquefois de la dénoncer aux Superieurs majeurs, & de lui attirer de leur part une ſevere correction Mais un courage auſſi heroïque n'étoit point abbatu par ces reproches, ni effrayé de ces menaces. On connoîtra

mieux ſes diſpoſitions dans ce tems d'orage, en rapportant ce qu'elle en écrivit elle-même à la Mere Greffier.

» Je ne ſçaurois plus, dit-elle, m'occuper d'autre choſe, que du » ſacré Cœur de Jeſus. Je mourrois contente, ſi je lui avois procu- » ré quelque honneur, quand même il m'en devroit coûter une pei- » ne éternelle. Pourvû que je l'aime & qu'il regne, il me ſuffit. La » contradiction m'a miſe ſouvent ſur le point de ceſſer d'en parler : » mais j'étois ſi fort repriſe de mes vaines craintes, par leſquelles » Satan s'efforçoit de me décourager, & enſuite tellement fortifiée » & encouragée, que j'ai réſolu, quoiqu'il m'en coûte, de pour- » ſuivre juſqu'au bout, ce que je ne puis faire à preſent qu'avec les » Sœurs du Noviciat qui s'y portent avec affection. Encore, ajoûte- » t'elle, ſi l'obéïſſance ne me le permettoit pas, je quitterois tout, » parce que je lui défere toutes mes vûës & mes ſentimens. » C'eſt que la vertueuſe fille avoit appris de ſon divin Maître, à préferer l'obéïſſance à tout. Elle s'étoit remplie à ſon école, de cette maxime qu'on ne peut trop faire entendre aux ames dévotes & pieuſes, que, ſi ſelon le ſaint Eſprit, *l'obéïſſance vaut mieux que les ſacrifices*; elle eſt auſſi une voye bien plus ſûre, que les révelations les plus averées, & les voyes les plus miraculeuſes.

LXXXIV. La Mere Greffier avec la Communauté de la Viſitation de Semeur, s'unit à la dévotion de Sœur Marguerite envers le Cœur de Notre Seigneur.

La Mere Greffier à qui Sœur Marguerite écrivoit ſi confidemment, étoit alors Superieure du Monaſtere de Semeur en Auxois; elle avoit été éluë par ce Monaſtere, à la fin de ſes ſix années de ſuperiorité à Paray. On a vû dans ce que nous avons rapporté, comment & en combien de manieres elle avoit combattu les dévotions de Sœur Marguerite, & quelles contradictions elle lui avoit fait eſſuyer pendant le tems de ſa ſuperiorité. Dans des ames remplies de l'eſprit du monde, & dans celles qui ménagent leur amour propre, & qui tâchent de l'allier avec leur dévotion, cette conduite auroit formé une antipathie éternelle. La Superieure auroit tâché de juſtifier ſa rigueur, par le mépris de celle qui en avoit été l'objet; & la Religieuſe ſi ſouvent humiliée & maltraitée, auroit eu peine à ſe défendre, au moins de la plainte & du murmure. Mais l'Eſprit de Dieu qui animoit ces deux cœurs, fit ſervir à leur union, ce qui en auroit déſuni d'autres moins parfaits. La Religieuſe ſincerement humble, conſervoit toûjours pour cette Mere ſi ſevere, une tendreſſe & une confiance que la nature ne pouvoit inſpirer, & que l'art ne pouvoit contrefaire; & la Superieure éclairée, qui avoit été auſtere par raiſon, & incredule par prudence, conſerva, quoique abſente, une haute eſtime pour ſa diſciple, & une liaiſon intime avec

elle. Bien plus, elle devint auſſi ardente amatrice du Cœur de Jeſus-Chriſt, qu'elle avoit paru autrefois oppoſée à cette dévotion.

Elle voulut dans ce tems-là en donner des marques à Sœur Marguerite, & ces marques ſervirent dans la ſuite d'occaſion à la propagation miraculeuſe de cette devotion ſi contredite. Sœur Marguerite lui avoit rendu compte de tout ce qui s'étoit paſſé à ſon ſujet : elle lui avoit raconté tout naïvement ce qui étoit arrivé dans le Noviciat, le jour de ſa fête. La Mere Greffier voulut donner à ſa chere fille une marque d'amitié qui lui pût être agréable. Elle fit faire par une main habile une miniature aſſez grande, où le Cœur de Jeſus-Chriſt étoit repréſenté environné de flammes qui figuroient la charité dont ce Cœur divin eſt embrâſé. Il étoit entouré d'une couronne d'épines, ſymbole des ſouffrances qui ont été le fruit de ſon amour, & qui doivent auſſi conſacrer le nôtre. La Mere Greffier envoya cette miniature proprement encadrée, à la Sœur Marguerite, ſûre que ce préſent en ſeroit bien reçû ; & par là elle commençoit à accomplir ce que le Fils de Dieu avoit promis à ſa ſervante, que ce ſeroit par ſes contradicteurs mêmes que ſon Cœur divin ſeroit honoré, & la dévotion envers lui, accreditée & étenduë.

On peut juger quels furent les tranſports de Sœur Marguerite, lorſqu'elle vit ce bijoux, & qu'on lui eût permis de le recevoir & de le garder. Un tréſor n'eût pas intereſſé ſi vivement le cœur d'un avare, ou une grande dignité celui d'un ambitieux. La ſurpriſe augmenta le plaiſir de la Maîtreſſe : cette ſurpriſe fut d'autant plus grande, qu'elle ne s'attendoit pas à apprendre ce que cette ſainte Superieure lui mandoit en même tems, ſçavoir que toute la Communauté des filles de la Viſitation de Semeur s'uniſſoit à elle pour honorer de concert le Cœur divin du Sauveur du monde. Voici la réponſe que fit Sœur Marguerite.

» Je m'attendois, ma chere Mere, que vous m'alliez dire de ne
» plus penſer à introduire cette dévotion du ſacré Cœur, non plus
» que ſi c'étoit une vaine chimere de mon imagination ; & par avan-
» ce je m'y tenois ſoumiſe, parce que je donne peu de créance à tout
» ce qui vient de moi. Mais lorſque j'ai vû la repréſentation de cet
» unique objet de notre amour que vous m'avez envoyée, il m'a ſem-
» blé que je reprenois une vie nouvelle. J'étois plongée dans une
» mer d'amertume & de ſouffrance, & Dieu l'a changée en une
» ſi grande paix & ſoumiſſion à toutes les diſpoſitions de la céleſte
» providence à mon égard, qu'il me ſemble depuis, que rien n'eſt
» capable de me troubler. Mon deſir n'eſt plus que de procurer de

» la gloire à ce ſacré Cœur. Que je m'eſtimerois heureuſe, ſi avant » de mourir je pouvois lui faire quelque ſervice ! Vous pouvez, ma » chere Mere, m'aider beaucoup en raſſurant mon pauvre & foible » courage, qui s'intimide de tout. Mais je m'écarte de ce que je » vous diſois du ſacré Cœur. Il me ſemble que Notre Seigneur m'a » fait voir que pluſieurs noms y étoient écrits, à cauſe du deſir qu'ils » ont de le faire honorer, & que pour cela il ne permettra jamais » qu'ils en ſoient effacés ; mais il ne me dit pas que ces amis n'auront » point de croix. Car il veut qu'ils faſſent conſiſter les plus grands » bonheurs à goûter ces amertumes. Seroit-il poſſible que nous ne » vouluſſions pas l'aimer de toutes nos forces, malgré toutes nos » contradictions ? Elles ne nous manquent pas, comme vous ſçavez, » mais je ſuis réſoluë de mourir ou de vaincre ces obſtacles, avec le » ſecours de cet adorable Cœur. Je ne puis vous dire la conſolation » que vous m'avez donnée, en m'envoyant ſon aimable repréſen- » tation, comme auſſi en voulant bien nous aider à l'honorer avec » toute votre Communauté. Cette nouvelle me cauſe des tranſ- » ports de joye mille fois plus grands, que ſi vous me mettiez en » poſſeſſion de tous les tréſors de la terre. »

LXXXV. N. S. donne à Sœur Marguerite le choix, ou de ſouffrir pour la gloire de ſon Cœur, ou d'être heureuſe avec les Seraphins. Elle préfere les ſouffrances.

Ainſi la Communauté de la Viſitation de Semeur fut la premiere qui goûta cette dévotion, contredite dans le lieu où elle étoit née : on verra bientôt celle de Paray l'embraſſer à ſon tour ; mais Dieu vouloit préparer la Sœur à cette conſolation ; par de nouvelles peines. Il voulut même, ſoit pour augmenter le mérite de ſa ſervante, ſoit pour nous manifeſter de plus en plus combien ſon courage étoit héroïque, qu'elle eût comme le choix de ces ſouffrances, & qu'elle les préferât à la felicité des Anges. C'eſt ce que nous apprenons par une Lettre écrite dans ce tems-là par cette ſainte fille à la Mere Greffier, à qui elle raconta en gros la grace ſinguliere que Dieu lui avoit faite dans cette occaſion. Voici la Lettre, telle que la Mere Greffier nous l'a conſervée.

» Je ne peux vous exprimer ma joye, ma très-chere Mere, de l'ac- » croiſſement de la dévotion au Cœur ſacré de mon Sauveur : il me » ſemble que je ne reſpire que pour cela. Il s'allume quelquefois un » deſir ſi ardent dans mon cœur, de le faire regner dans tous les » cœurs, qu'il me ſemble qu'il n'y a rien que je ne vouluſſe faire & » ſouffrir pour cela : même les peines de l'Enfer, ſans le péché, me » ſeroient douces. Une fois preſſée de cette ardeur en préſence du » très-ſaint Sacrement, il me fut montré, ſi je ne me trompe, l'ar- » deur dont les Séraphins brûlent avec tant de plaiſir ; & j'oüis ces

„ paroles, N'aimerois-tu pas mieux joüir avec eux, que de ſouffrir, ê-
„ tre humiliée & mépriſée pour contribuer à l'établiſſement du regne
„ de mon Cœur dans ceux des hommes? A cela ſans héſiter, j'embraſ-
„ ſai la croix toute heriſſée d'épines & de clous qui m'étoit préſen-
„ tée, & avec toute l'affection dont j'étois capable, je diſois ſans
„ ceſſe: Ah, mon unique amour, ô qu'il m'eſt bien plus doux ſelon
„ mon deſir; & que j'aime bien mieux ſouffrir, pour vous faire con-
„ noître & aimer, ſi vous m'honorez de cette grace, que d'en être pri-
„ vée, pour être au nombre de ces ardens Seraphins. „

Son choix fut exaucé. Les peines que ſupporta la ſervante de Dieu dans cet intervalle, furent extrêmes, ſoit du côté du corps par les infirmités, ſoit du côté de l'eſprit par les contradictions. Tout tournoit même contre le gré de celles qui prenoient compaſſion de l'état ſouffrant de cette patiente Maîtreſſe, & leurs ſoulagemens ou leurs conſolations ne ſervoient qu'à aggraver ſes douleurs & à augmenter ſes peines. Cependant ſa ferveur augmentoit avec ſes ſouffrances: tout lui paroiſſoit ſupportable, parce qu'elle ſçavoit que ſes ſouffrances concouroient à la gloire du Cœur de Jeſus-Chriſt, & à lui procurer les hommages qu'elle deſiroit par l'établiſſement de cette dévotion. Elle exprimoit ordinairement ſa courageuſe diſpoſition dans cet état, par ces deux rimes qu'elle repetoit ſouvent en elle-même, ou qu'elles diſoit à celles qui vouloient compatir à ſes douleurs.

Je veux tout ſouffrir ſans me plaindre:
L'amour de mon Sauveur m'empêche de rien craindre.

Elle mit par écrit dans ce même tems, les ſentimens de ſa reconnoiſſance pour les croix, qu'elle recevoit de la main de Dieu comme des faveurs. „ Que vous rendrai-je pour les biens que vous me faites, „ ô mon Dieu! Que vos bontés ſont exceſſives à mon égard, de par-
„ ticiper aux mêmes viandes dont vous ſoutenez les Saints! Ah! ſans
„ la croix, & le très-ſaint Sacrement, je ne pourrois pas vivre, &
„ ſupporter la longueur de mon exil dans cette vallée de larmes. Je
„ ne ſouhaite point la diminution de mes ſouffrances: plus mon
„ corps en eſt accablé, plus mon eſprit reſſent de veritable joye &
„ de liberté pour s'occuper & s'unir avec mon Jeſus ſouffrant. Que
„ puis-je deſirer davantage, que de devenir une parfaite copie de
„ Jeſus crucifié? C'eſt ce qui me réjoüit, quand ſa ſouveraine bon-
„ té employe une multitude d'ouvriers pour travailler à ſon gré à
„ l'accompliſſement de ſon ouvrage. Il me dit quelquefois: Je te
„ fais bien de l'honneur, ma fille, de me ſervir d'inſtrumens ſi nobles

pour

„pour te crucifier. Mon Pere m'a livré entre les mains des bourreaux „ pour me mettre en croix, & moi je me sers pour ceteffet, à ton „ égard, des personnes qui me sont consacrées, & aupouvoir des- „ quelles je t'ai livré. Je veux que par reconnoissance, tu m'offres „ pour leur salut tout ce que tu souffriras.»

LXXXVI. Nouvelle persecution contre Sœur Marguerite, à l'occasion d'une fille de qualité qu'elle fit renvoyer du Noviciat.

Une nouvelle persecution s'éleva alors contre notre patiente Maîtresse. Elle fut une des plus violentes qu'elle ait éprouvée dans sa vie; en voici l'occasion. Il y avoit dans le Monastere de Paray une jeune Demoiselle de haute naissance, qui dès son enfance y avoit été élevée. Son pere vouloit qu'elle fût Religieuse; & la fille qui n'osoit résister à son pere, cachoit son antipathie pour le Couvent sous un dehors de pieté, capable de tromper les personnes les plus expérimentées. On trouve souvent de ces parens interessés, qui sacrifient une partie de leurs enfans à l'établissement des autres, & qui abusent de leur autorité sur ces jeunes cœurs, pour leur faire embrasser contre leur penchant, un état auquel Dieu ne les appelle point. Ces criminels desseins ne s'accomplissent que trop aisément, quand les parens trouvent des Superieures foibles ou peu éclairées, qui par complaisance, ou par avidité pour une dotte qui les tente, consentent à admettre dans leur maison ces infortunées victimes que Dieu rebute, & qui ne rencontrent quelquefois que le desespoir & la damnation, où tant d'autres trouvent la voye sûre de leur salut éternel. Quelquefois les Superieures les plus saintes y sont trompées elles-mêmes, & les filles à qui leurs parens imposent cette dure loi, dissimulent si subtilement leurs répugnances dans le tems de leur Noviciat, que les Superieures ne peuvent trop veiller pour discerner ces sortes de vocations forcées, qui causent dans la suite tant de desordres dans les Maisons Religieuses.

Le pere de la Demoiselle étoit malheureusement du nombre de ceux dont je viens de parler. Il convenoit à l'établissement de ses enfans, que celle-ci moins aimée que les autres, renonçât par la Profession religieuse, à partager les biens de la maison. Elle, trop timide & trop complaisante, cachoit dans le fond de son ame une aversion pour le Couvent, qu'elle n'osoit faire connoître. Dans la crainte de tomber entre les mains d'un pere irrité, elle fit, comme d'elle-même, les démarches ordinaires pour obtenir l'entrée du Noviciat. Elle y fut donc admise sans trop de précaution, & elle parut même se conduire dans les épreuves accoutumées avec assez de ferveur. Elle étoit fidelle à toutes les observances régulieres, & d'ailleurs comme son caractere étoit doux, elle se concilia bientôt l'amitié & l'estime de

la Communauté. La contrainte que cette Demoiſelle ſe faiſoit, étoit ſi cachée, qu'il étoit très-aiſé d'y être trompé ; mais celle qui voyoit ſi ſouvent l'avenir dans le Cœur de Jeſus-Chriſt ne put être longtems ſans voir dans le cœur de ſa Poſtulante, ce qui y étoit enſeveli. Elle le vit en effet : elle s'aſſûra par des épreuves prudentes, que cette fille n'étoit ni ſincere, ni appellée à l'état religieux ; & elle ſe crut enfin obligée, après de ſages délais, d'avertir la Superieure & par elle les parens de la fille.

Le pere aſſez peu religieux pour contraindre la vocation de ſes enfans, fut aſſez peu raiſonnable pour s'offenſer de la nouvelle qu'on lui donna. Il regarda comme un affront qui lui ſeroit fait, ſi la Demoiſelle étoit renvoyée ;& pour obliger la Superieure à la garder, il voulut employer les mêmes moyens qu'il avoit mis en uſage pour contraindre ſa fille ; je veux dire la hauteur, la dureté, & les menaces. Une partie de la Communauté en fut effrayée. Cet homme étoit puiſſant & accrédité. On craignoit ſon reſſentiment, & on en faiſoit valoir d'autant plus le danger & les ſuites, que la jeune Demoiſelle diſſimuloit toujours ſon antipathie, & proteſtoit de la ſincerité de ſon deſir pour la vie religieuſe. Mais la fermeté de la Maîtreſſe des Novices fut un obſtacle qui ne put être ſurmonté, ni par la colere du pere, ni par la complaiſance des Religieuſes. La fille enfin demanda elle-même ſa ſortie, & le pere fut forcé d'y donner les mains : mais ſa colere éclata contre la Maiſon, & en particulier contre la Maîtreſſe des Novices, qu'il regarda, non ſans fondement, comme la premiere & l'unique cauſe de l'affront qu'il croyoit avoir reçû. Il parla d'elle en toute occaſion, ſans ménagement & ſans égard. Il fit un crime au Couvent, d'avoir tant de confiance en une Religieuſe qu'il traitoit ouvertement de viſionnaire & de folle. Le poids de l'autorité de ce Seigneur entraîna le ſuffrage d'une infinité de perſonnes ; car on eſt toujours prêt à entrer par complaiſance dans les paſſions des Grands, ou à croire le mal ſans examen. On ne parloit dans le pays, que de l'entêtement, de l'opiniâtreté, & de l'imprudence de la Maîtreſſe des Novices:on décrioit ouvertement ſa vertu, ſes oraiſons, ſes pratiques. Pluſieurs perſonnes de conſideration vinrent exprès au Parloir pour l'inſulter & la maltraiter de paroles. Elles la traiterent en ſa préſence, avec le dernier mépris : elles dirent hautement qu'il falloit la dépoſer d'un emploi dont elle étoit incapable ; & elles ajoûterent qu'elles employeroient l'autorité Epiſcopale pour y obliger la Superieure. Quelques-uns même portoient leur violence juſqu'à dire aux Religieuſes effrayées, que la Maiſon ne pourroit rétablir ſa répu-

tation, qu'en condamnant à la prison l'imprudente Maîtresse.

Un Religieux d'une grande naissance & d'une grande réputation de pieté, se trouva alors dans la Ville. Trop facile à croire les discours qu'on tenoit par tout, & d'ailleurs fort prévenu en faveur de la famille dont il étoit question, il entra vivement dans son ressentiment, & crut le devoir faire par un motif de pieté. Il disoit qu'il étoit obligé en conscience de détromper le Public séduit par les apparences de sainteté qui paroissoient dans la Sœur Marguerite. Il la décrioit par tout comme une hypocrite: il assûroit que sa dévotion n'étoit que grimaces ou illusion; & il croyoit lui faire grace quand il ne la traitoit que de visionnaire & de cerveau blessé. Car jusqu'où ne va-t-on pas, quand on est agité par une passion que la pieté couvre? La conscience trompée ne sert qu'à rassûrer dans les démarches les plus contraires à la charité & à la justice; & le péché caché sous l'apparence de la dévotion n'a plus rien qui retienne & qui effraye.

LXXXVII. Patience heroïque de Sœur Marguerite, & son humilité au milieu des insultes qu'elle reçoit à l'occasion de la Novice renvoyée.

Ce concert des mondains & des dévots pour blâmer la conduite de la Maîtresse, fit son effet même dans la Maison. Bientôt toutes les vertus de la servante de Dieu, & tous les prodiges qu'on avoit vû furent oubliés; le déchaînement du dehors se communiqua au dedans parmi les Religieuses. Les unes par antipathie, les autres par prudence, plusieurs par tendresse pour la fille refusée, & par complaisance pour ses parens, répetoient volontiers tout ce qui se disoit au dehors, & le répetoient en présence de la Maîtresse. On lui en faisoit des reproches, on lui en faisoit des leçons: on lui disoit qu'elle perdoit la Maison par sa conduite. C'en est fait, ajoûtoit-on, il n'entrera plus de Novice; & qui est-ce qui voudra confier sa fille à une Maîtresse si décriée, & risquer d'éprouver le sort honteux qu'a éprouvé une fille d'une si grande condition? Tous ces discours, tous ces assauts divers & continuels n'émûrent point la servante de Dieu: son ardeur pour souffrir & pour être humiliée étoit plus grande encore, que la mauvaise volonté de tous les hommes déchaînés contre elle. Elle voyoit avec joye s'accomplir en elle tout ce qui lui avoit été prédit; & elle prévoyoit avec consolation, le fruit que Dieu vouloit retirer de son humiliation. Elle y acquiesça donc sans murmure & sans se plaindre: elle se présenta par tout où elle pouvoit être humiliée, & n'évita jamais ni la rencontre, ni la compagnie de ces Religieuses hautaines & peu charitables qui se plaisoient à la maltraiter, & qui croyoient dans ce moment avoir tant d'avantage sur elle. Elle parut au Parloir toutes les fois qu'il le fallut, & qu'on le desira. Elle y essuya plusieurs fois, & toujours sans se justifier, tout ce qu'on voulut lui

dire de plus outrageant. Elle fit même plus : car pour acquieſcer parfaitement à ſon humiliation, & comme pour attirer ſur elle ſeule toute l'indignation du renvoi de la Demoiſelle, elle obtint de ſa Superieure la permiſſion de ſe proſterner en pleine Communauté aux pieds de cette fille, avant ſon départ, comme ſi elle l'avoit offenſée par ſon imprudence, & de lui en demander humblement pardon. C'eſt ainſi que les Saints ſe vangent des mauvais traitemens qu'ils eſſuyent. Quelle leçon pour ceux qui pour un mot offenſant, conſervent dans leur cœur des averſions invincibles !

Les ſentimens intérieurs de la ſervante de Dieu au milieu de cette perſecution, ſont encore plus admirables que ſa conduite. Bien loin de s'irriter contre cet homme pieux & accrédité qui la décrioit, elle ne regarda en lui que ſes lumieres, & non ſa prévention : elle craignit elle-même d'être véritablement dans l'illuſion, puiſqu'un ſi grand homme de bien en portoit ce jugement. Voici ce qu'elle en écrivit avec ſa ſimplicité ordinaire à la Mere de Saumaiſe.

» Je me vois affligée en bien des manieres : mais la plus rude c'eſt » de me regarder comme le joüet du Démon. Je ne vois rien en » moi qui ne ſoit digne de châtiment, puiſque non ſeulement j'ai » été aſſez malheureuſe pour me tromper moi-même, mais que j'ai » encore trompé les autres par mon hypocriſie, quoiqu'il me ſem- » ble que je n'en eûs jamais la penſée. Cependant je n'en puis plus » douter, après le ſentiment de ce grand ſerviteur de Dieu. J'ai ſu- » jet de benir mille fois le Seigneur de me l'avoir envoyé, pour » détromper ceux qui avoient été aſſez faciles pour conſerver quel- » que eſtime pour moi. Quelle obligation ſinguliere ne lui aurai-je » pas toute ma vie, pour m'avoir rendu cet important ſervice ? Je » puis vous aſſûrer que rien ne me donne plus de conſolation, que » de ſçavoir que les créatures étant détrompées, je pourrai ſatis- » faire à la juſtice de Dieu, & demeurer dans un éternel oubli. Cette » penſée me flatte d'une douce complaiſance, & adoucit en moi tout » ce que je puis ſouffrir. »

Cet hûmble & admirable acquieſcement aux jugemens que l'on portoit d'elle, renouvella en effet ſes inquiétudes & ſes peines intérieures, par rapport à ſon état. La conviction intime qu'elle reſſentoit de ſon indignité, de ſon incapacité, & de ce qu'elle appelloit ſes crimes ; & d'un autre côté l'eſtime qu'elle faiſoit, tant de ce Religieux dont nous avons parlé, que de pluſieurs autres gens de bien qui avoient pris parti contre elle en cette occaſion, lui fit craindre de nouveau d'être dans l'illuſion : elle communiqua ſa pei-

ne à un Religieux de la Compagnie de Jesus, nommé le P. Rolin, qui depuis quelque tems étoit à Paray, & à qui la sainte fille s'adressoit pour la direction de son ame. Elle le consulta par écrit, pour lui donner plus de facilité & de loisir de refléchir devant Dieu sur ce qu'elle demandoit de lui. Nous n'avons pas cet écrit; mais nous connoissons par la réponse du P. Rolin, qui s'est trouvée dans les papiers de la servante de Dieu, dans quels sentimens elle l'avoit consulté, & jusqu'où alloit sa profonde humilité, la sainte défiance qu'elle avoit d'elle-même, & la docilité qu'elle avoit pour ceux qui la conduisoient de la part de Dieu. C'est pour cette raison que nous inserons ici une partie de la réponse du Directeur.

» J'ai lû, ma chere Sœur en notre Seigneur, vos deux Lettres, & » benissant Dieu de toutes les misericordes qu'il exerce en votre en- » droit, je vais répondre à l'une & à l'autre avec toute la sincerité » que Dieu me commande. L'Esprit qui vous conduit n'est point un » esprit de ténebres: sa conduite est bonne, puisqu'elle est soumise » toûjours à l'obéïssance, & qu'il vous laisse en repos quand votre » Superieure a parlé, &c.

» Pour la seconde, voici mes pensées devant le Seigneur. Ce ne » sont point les Démons qui sont déchaînés contre vous. Cet esprit » de ténebres n'est point la cause des persecutions que vous éprou- » vez: c'est l'amour divin qui fait agir; &, ce qui me console, il se » sert des ames qui lui sont cheres pour vous faire souffrir. Les Mar- » tyrs n'avoient pas cette consolation dans leurs tourmens; leurs » tyrans commettoient de grands crimes en les affligeant: mais les » ames saintes, qui vous procurent des croix, plaisent à Dieu dans » le petit martyre qu'elles vous font souffrir. Cette pensée vous doit » bien consoler. J'agrée que vous attribuïez à vos fautes tout ce qui » arrive, quoique toutes ces choses soient plûtôt un effet de la bonté » de Dieu, que de sa justice. Tous ces noms qu'on vous donne, & » qui sont si humilians, ne doivent faire sortir de votre bouche que » des remerciemens à notre Seigneur, & des prieres pour ceux qui » s'en servent à votre égard. Ne vous repentez de rien de ce que » vous avez dit: une cause qui produit de si bonnes croix ne sçau- » roit être mauvaise. Laissez faire toutes les plaintes qu'on voudra, » & ne craignez rien pour moi. Quand tout ce que l'on dit contre » vous se rediroit à tout le monde, ce ne seroit qu'une plus grande » grace que Notre Seigneur vous feroit. Ainsi qu'on informe qui que » ce soit, vous devez vous en réjouir: démission, prison, tout est » amour de Jesus-Christ pour vous. Je demande de vous l'abandon

» & un cœur prêt à tout faire & à tout ſouffrir.

» Je vous réïtere ce que je vous ai dit : vous n'étes point le joüet » de Satan, mais de l'amour divin : car c'eſt le langage de l'Écritu- » re, que l'amour ſacré a ſes rigueurs, ſoit qu'il ait pris naiſſance » ſur le Calvaire, ſoit qu'il ait emprunté cette rigueur de la juſtice » divine qui veut ſe contenter en nous affligeant. »

On va voir juſqu'où la vertueuſe fille porta l'exacte obſervance de tout ce qui lui étoit preſcrit par ſon Directeur : mais auparavant il ne faut pas oublier un autre ſecours ſpirituel que Dieu prépara à ſa ſervante au milieu de ſes croix. Elle en fit confidence à la Mere Greffier dans une Lettre dont voici une partie. » Le Cœur de » mon Jeſus me fait toûjours trouver de nouvelles conſolations par- » mi les foüets & les épines entre leſquelles il me tient à préſent atta- » chée ſur la croix que ſon amour me fait la grace de me deſtiner. » Priez-le bien que je n'abuſe pas d'un ſi grand ſecours, mais que » j'en faſſe l'uſage qu'il attend de moi. Je vous demande le ſecret, » & la grace de me dire ſi je dois m'affliger de toutes les ſuites fâ- » cheuſes qu'a produit cette croix, à cauſe que Dieu y eſt beau- » coup offenſé. C'eſt là toute ma douleur : tout le reſte ne m'ôte » pas un brin de ma paix, bien qu'il me ſemble d'être enfermée » dans une obſcure priſon, environnée de croix que j'embraſſe tour » à tour. Voilà tout mon exercice dans mon état préſent, pendant » lequel le ſacré Cœur de mon Jeſus m'a voulu donner un ſe- » cours que je n'attendois pas. C'eſt qu'un grand ſerviteur de Dieu » m'a écrit depuis peu, qu'en diſant la Meſſe il s'eſt ſenti forte- » ment preſſé de l'offrir tous les ſamedis de cette année pour moi, » ou ſelon mon intention, & pour en diſpoſer ſelon mon deſir. Or » mon deſir eſt que vous l'ayez un ſamedi & moi l'autre, & nous » aurons encore part à tous les ſacrifices qu'il offrira. Ce bon Re- » ligieux qui me fait cette charité ne me connoît point, ni moi » lui, que de nom. Voilà le préſent que j'ai à vous faire, & qui ne » vous deſagréera pas. Mais n'admirez-vous pas avec moi la miſe- » ricorde de Dieu envers ſa chétive eſclave, de m'avoir envoyé » ce ſoûtien de priere le premier ſamedi de Carême, qui fut le » tems auquel il commença à redoubler la multitude & la peſan- » teur des croix dont il me gratifie ? Je ſuccomberois mille fois ſous » leur poids, s'il ne ſe rendoit ma force par l'entremiſe des ſaintes » ames qui le prient pour moi. Au reſte je ne me ſuis jamais ſenti » plus de paix : beniſſez-en le ſacré Cœur de notre Seigneur Je- » ſus-Chriſt.

Tandis que Sœur Marguerite joüiſſoit de cette paix, qu'elle ſe condamnoit en ſilence, & qu'elle acquieſçoit de bonne foi aux jugemens humilians qu'on formoit d'elle, Dieu qui avoit autrefois juſtifié l'innocence de Suzanne par le témoignage du jeune Daniel, ſuſcita en faveur de ſa ſervante, autant de défenſeurs qu'il y avoit de Novices & de Poſtulantes dans le Noviciat. Fidelles témoins de la conduite que la ſainte Maîtreſſe avoit gardée envers celle qui avoit été leur compagne, elles en rendirent compte en toute occaſion, & s'efforcerent avec un zele merveilleux de défendre la réputation de celle dont la ſainteté leur étoit ſi viſiblement connuë. Leur ardeur & leur vivacité offenſa plus l'humble Maîtreſſe, que toutes les inſultes de ceux & de celles qui l'avoient maltraitée. Elle reprit fortement ces jeunes diſciples, comme manquant à la ſoumiſſion qu'elles devoient avoir aux ordres de Dieu : elle leur diſoit que c'étoit l'amour propre qui étoit le ſecret motif de leur vivacité ; & elle s'efforçoit de leur inſpirer l'humble tranquillité qui étoit dans ſon cœur. Elle leur en donna par écrit, ſelon ſa coûtume, une admirable leçon qui mérite d'avoir ſa place dans ce récit.

LXXXVIII. Les Novices prennent la défenſe de leur Maîtreſſe, & veulent la juſtifier. Sœur Marguerite l'empêche.

„ Je ne vous puis exprimer la douleur que je ſens du mauvais uſa-
„ ge que nous faiſons d'une ſi précieuſe occaſion, pour donner à
„ Dieu des preuves de notre amour & de notre fidelité. C'eſt lui-
„ même qui a permis l'invention de cette croix, pour nous prépa-
„ rer à ſa fête ; & au lieu de l'embraſſer amoureuſement, nous ne
„ cherchons qu'à la ſecoüer, & à nous en défaire. N'en pouvant
„ venir à bout, nous commettons mille offenſes qui rempliſſent le
„ divin Cœur d'amertume. D'où vient cela ? ſinon de ce que nous
„ avons trop d'amour pour nous-mêmes, qui nous fait craindre de
„ perdre notre réputation & la bonne eſtime que nous deſirons
„ qu'on ait de nous. C'eſt là ce qui nous fait chercher à juſtifier
„ notre conduite, parce que nous croyons que nous ſommes toutes
„ innocentes des choſes dont on nous accuſe, & que les autres ſont
„ coupables. Nous croyons-qu'ils ont tout le tort, & que nous avons
„ raiſon. O croyez-moi, mes cheres Sœurs, les ames humbles ſont
„ bien éloignées de ces penſées : elles ſe croient toûjours plus cou-
„ pables, qu'on ne les fait paroître en les accuſant. Mon Dieu, ſi
„ nous ſçavions ce que nous perdons, en ne profitant pas des oc-
„ caſions de ſouffrance, nous ſerions bien plus attentives à profiter
„ de celles qui ſe préſentent. Il ne faut pas nous flatter : ſi nous ne
„ ſommes pas fidelles dans les occaſions de peines, d'humiliations

„ & de contradictions, nous perdrons les bonnes graces de Notre „ Seigneur, qui veut que nous aimions & tenions pour nos meilleurs „ amis & bienfaicteurs, tous ceux qui nous font ſouffrir, ou qui nous „ en fourniſſent l'occaſion.

„ Ayons donc un grand regret d'avoir donné ce déplaiſir au Cœur „ de Jeſus-Chriſt, en ruinant les deſſeins qu'il a ſur nous; & pour „ lui en demander pardon, vous offrirez toutes les pratiques de „ vertu que vous ferez. Vous vous abſtiendrez de parler de.....ne „ vous en faiſant aucun rapport les unes aux autres. Vous veille- „ rez à ne faire aucune faute volontaire en ceci. Vous direz cha- „ cune un Office des Morts pour les ames du Purgatoire, pour „ qu'elles vous obtiennent la grace de rentrer dans l'amitié du „ Cœur de Jeſus-Chriſt, & de pouvoir établir ſa dévotion dans cet- „ te Communauté.

„ Mais, au nom du Seigneur, plus tant de reflexion ni d'excuſe „ d'amour propre. Gardons le ſilence dans les ſujets de mortifica- „ tion. Soyons charitables & humbles dans nos penſées, auſſi-bien „ qu'en nos paroles. Si vous êtes plus fidelles en ceci, le Cœur ſa- „ cré vous ſera plus liberal de ſes graces qu'il ne l'a jamais été; „ mais ſi au contraire vous y manquez, je le prierois moi-même de „ s'en vanger. A Dieu: mais toutes à Dieu: portez ſa croix: portez- „ la de bon cœur, joyeuſement, courageuſement; autrement vous „ en rendrez compte très rigoureuſement. "

On voit dans cet Ecrit, juſqu'à quelle perfection la vertueuſe fille portoit la pratique de l'humilité: mais on voit en même tems quel ſoin elle prenoit de former ſes Novices à l'exercice de cette ſainte vertu, & par quelle route elle les y conduiſoit. C'étoit toûjours amour, deſir de plaire à Dieu, conformité aux ſentimens de ſon Cœur divin: c'étoit dans ce Cœur ſacré, & dans la communication de l'amour, qu'elle puiſoit les leçons qu'elle leur faiſoit. Pluſieurs de ces filles ont rendu ce témoignage, qu'elles diſoient communément entre elles, que leur Maîtreſſe étoit un autre ſaint Jean l'Evangeliſte, qui ne parloit que d'amour & de charité. Elles ajoûtoient avec ſimplicité, que pour elles, elles ne reſſembloient pas à ces diſciples du ſaint Apôtre, qui ſe laſſoient de lui entendre toûjours tenir le même langage: qu'elles entendoient avec plaiſir leur Maîtreſſe parler ſans ceſſe de cet amour, parce que c'étoit avec une onction ſi vive, qu'elle leur paroiſſoit toûjours nouvelle.

LXXXIX. Sœur Marguerite.

C'étoit donc dans le Cœur de Jeſus-Chriſt que la fervente Maîtreſſe puiſoit cet amour ſeraphique dont elle embrâſoit ſes Eleves; &

& c'étoit à cet amour qu'elle faiſoit ſervir la dévotion qu'elle leur avoit inſpirée envers le Cœur ſacré de Notre Seigneur. Elle trouvoit dans ce Cœur divin les modéles de leur conduite, les motifs des vertus qu'elle leur preſcrivoit, & enfin les ſecours dont elles avoient beſoin au milieu des combats qu'il faut ſoûtenir dans le ſervice de Dieu. On voit dans les avis qu'elle leur donnoit, l'uſage ſalutaire qu'elle faiſoit de cette dévotion, pour former ces Novices à la perfection. On peut y apprendre, non-ſeulement combien elle leur étoit utile, mais auſſi combien elle le ſeroit à ceux qui méditeroient avec ſoin les tréſors de ſainteté qui ſont dans le Cœur adorable du Sauveur, & qui aimeroient à puiſer fréquemment dans l'amour infini dont ce Cœur divin eſt embrâſé, le retour d'amour que nous lui devons. C'eſt dans cette vûë que je vais rapporter encore ici quelques-uns de ces avis donnés par la ſainte Maîtreſſe à ſes Novices. Peut-être même que dans la varieté des leçons qu'elle leur donnoit, chacun trouvera celle dont il a perſonnellement beſoin, & que le lecteur ſe reconnoîtra lui-même dans la peinture naïve qu'y fait la ſage Maîtreſſe des défauts & des vices qu'elle s'efforçoit de corriger dans ſes éleves.

fait ſervir la dévotion envers le Cœur de Notre Seigneur à la ſanctification des Novices. Divers avis qu'elle en tire pour leur inſtruction.

Avis à une Novice pour la porter au détachement.

Le ſacré Cœur de Notre Seigneur demande que vous le ſerviez & aimiez conſtamment, pour rendre quelque retour à l'amour qu'il a pour vous. Il veut que vous viviez dans le dénuëment de tout ce qui n'eſt pas Dieu; parce qu'il veut être lui ſeul, votre ami, votre appui, votre plaiſir. Il le ſera pourvû que vous n'en cherchiez pas d'autre dans les créatures, ſans pourtant vous rendre plus gênée ni contrainte à leur égard, mais douce, humble & charitable envers ce cher prochain. Souffrez en ſilence & dans l'amour de l'aimable Cœur de Jeſus-Chriſt, toutes les humiliations, les peines, les contradictions que vous en pourrez recevoir à l'avenir, ne vous en plaignant point: mais lorſqu'il vous en arrivera, recevez les comme des gages de ſon amour, & ſans vous troubler recourez à l'amour de votre abjection. Car il prend plaiſir à faire ſa demeure dans notre petiteſſe & dans notre néant: tenons nous-y donc toujours joyeuſes & contentes. Soyez fidelle à toutes nos ſaintes obſervances, ſans rien négliger: tâchez de marcher cependant dans la ſainte liberté des enfans de Dieu, vous uniſſant & conformant à ſon ſaint amour, & à ſa volonté. Referez lui la

gloire de tout, ſans rien prendre pour vous, que l'impuiſſance & la pauvreté, le mépris & la douleur. Ne vous amuſez point à vouloir toujours de nouveaux moyens de perfection : ſouvenez-vous que la vôtre conſiſte toute en un mot, à conformer votre vie & vos actions aux ſaintes maximes du Cœur de Jeſus, ſur tout à ſa douceur, ſon humilité & ſa charité.

A une Novice imparfaite qui étoit peinée, particulierement ſur ſa vocation.

C'eſt de toute l'affection de mon cœur qui vous aime dans celui de Notre Seigneur, que je voudrois en contentant votre déſir, pouvoir vous donner tout ce qui eſt le plus utile à la perfection que notre bon Maître deſire de vous, avec la force & le courage de l'accomplir. Après m'être addreſſée au ſacré Cœur de Notre Seigneur à l'oraiſon & à la Communion, je vous dirai ſimplement ma penſée, laquelle j'eſpere vous profitera ſelon l'attention que vous y ferez.

Premierement, ne vous faites pas de la peine à examiner ſi votre vocation vient de Dieu. Vous n'en pouvez douter, & que vous ne ſoyez une de ces plantes que le Pere celeſte a mis dans ſon parterre, pour la cultiver de ſa main, la conſerver par ſa providence, la faire croître par ſa grace, & la faire fleurir en odeur de ſuavité, par les ardeurs de ſon ſaint amour ; pourvû que votre volonté réſiſte courageuſement aux empêchemens que l'ennemi tâchera d'y mettre. Ce ſera par les oppoſitions de notre nature corrompuë, où il ſuſcite de nouvelles répugnances, dégoûts & averſion du bien. Il tâche par là de nous décourager & de nous troubler, afin de nous empêcher de croître en la vertu, & d'avancer l'œuvre de votre perfection. Il faut vous faire une genereuſe violence pour remedier à cela, en vous rendant plus fidelle à Dieu, à vos Regles & à vous-même.

Fidelle à Dieu, en ne diſputant point avec la grace, lorſqu'elle vous preſſe de faire le bien, ou d'éviter le mal. Penſez ſouvent que cette même grace qui vous ſollicite à préſent ſi vivement, & à laquelle vous avez déja réſiſté tant de fois, ſe retirera enfin de vous, & vous laiſſera comme une terre ſéche & ſterile. Dieu vous garde de ce malheur. J'eſpere qu'il ne vous arrivera pas, ſi lorſque vous entendez ſa voix vous n'endurciſſez point votre cœur. Car cette voix vient, & paſſe en même tems ; & quelque fois elle ne

retourne plus. Nous la cherchons après, nous la demandons, & elle se joüe de nous à son tour, comme nous nous sommes joüés d'elle. Voilà ce qui arrive aux ames lâches que le Seigneur a commencé de vomir de son sacré Cœur.

Soyez en second lieu fidelle à la Regle, jusqu'à ne négliger rien de tout ce qu'elle demande de vous, quelque répugnance que la nature y puisse ressentir.

En troisieme lieu il faut être fidelle à vous-même, en vous jugeant, vous condamnant, vous imposant des pénitences pour les fautes que vous aurez faites. Si vous pratiquez cet article, il servira à rassurer votre ame contre la crainte qu'elle a des jugemens de Dieu. Dieu vous aime, il veut vous sauver; mais c'est par une voye toute semée d'épines: ces épines produiront des roses qui ne flétriront jamais. Il ne faut pour cela que le sacrifice de votre volonté, & de tous les vains amusemens qui occupent votre cœur inutilement. Tenez votre ame dans un parfait denuëment de tout ce qui est superflu, retranchant à votre cœur toutes ses vaines inclinations & affections, non seulement aux créatures, mais aux choses même que vous faites, & que vous croyez avoir bien faites. Tout cela tient en vous la place de Dieu, & vous empêche de le trouver & de le posseder; car il ne vous enrichira de ses dons & de lui-même, qu'autant que vous vous dépoüillerez des créatures & de vous-même. Rompez l'attache que vous avez à votre volonté, & soumettez votre jugement autant de fois que vous en trouverez l'occasion; car il me semble que cela sera bien agréable à Dieu. Parlez de lui avec vénération de votre prochain avec estime; & jamais, ou très peu de vous-même & toujours avec mépris.

Ayez une grande confiance en Dieu. Sa misericorde surpasse infiniment toutes nos miseres: jettez-vous souvent entre ses bras & dans son divin Cœur, en vous abandonnant à tout ce qu'il veut faire de vous. Ne vous abattez point parmi toutes les peines & secheresses, souffrez les en esprit de patience, comme tout le reste qui s'opposera à votre inclination. Je vous exhorte fortement à garder les résolutions que vous avez faites. Dieu ne veut point qu'on se mocque de lui: il vaudroit mieux ne rien promettre, que de le faire toujours, & ne jamais tenir. Notre écrit est notre propre condamnation. Ayez recours au sacré Cœur de Jesus. Demandez lui conseil en toutes vos difficultés; conformez-vous le plus qu'il vous sera possible, à son humilité, à sa douceur envers le prochain, sur tout envers ceux & celles pour qui vous aurez plus d'an-

tipathie. Aimez ceux qui vous humilient & contrarient, car ils ſont plus utiles à votre perfection que ceux qui vous flattent. Sur toutes choſes ne faites jamais de faute volontaire.

A une autre Novice plus élevée dans l'amour de la perfection.

Tout à la plus grande gloire du ſacré Cœur de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. C'eſt pour ſuivre ſes ſaints mouvemens, ma chere Sœur, que je vais vous dire en ſa ſainte préſence ce qu'il me fera connoître vouloir de vous.

Premierement, il veut que vous lui faſſiez un entier ſacrifice de tout votre être ſpirituel & corporel, pour ne plus vouloir vous en ſervir qu'à lui rendre & procurer tout l'honneur & la gloire qui ſera en votre pouvoir, lui faiſant une donation entiere & ſans reſerve de tout ce que vous avez pû faire de bien juſqu'à preſent par ſa grace, & de tout ce que vous pourrez faire à l'avenir ; parce que, dit-il, ces biens ne ſont pas capables d'enrichir une ame qu'il appelle à le ſuivre dans les voyes de ſon ſaint amour. C'eſt pour cela qu'il a revétu votre ame de la robbe d'innocence, & qu'il veut vous enrichir des tréſors inépuiſables de ſa miſericorde & de ſon amour. Il veut de vous plus de ſacrifice d'eſprit & de volonté, que d'auſterité & de pénitence corporelle. N'en faites jamais aucune que par l'ordre de votre Superieur, auquel vous devez être ſoumiſe & obéïſſante en tout ce qu'il lui plaira vous ordonner, après lui avoir manifeſté avec ſimplicité ce qu'il y a en vous de bien & de mal. Ceci s'étend à toutes choſes ; car l'on ne peut être trompé en obéïſſant.

Je crois que vous contenterez le Cœur ſacré de Jeſus, quand vous vous abandonnerez tellement à lui, qu'il ſera le regard de vos yeux, la lumiere de votre entendement, les affections de votre volonté, le ſouvenir de votre mémoire, & tout l'amour de votre cœur, le laiſſant faire pour vous ſelon ſon bon plaiſir. Ne vous reſervez rien que le deſir de lui plaire & l'aimer par deſſus toutes choſes. Banniſſez toute reflexion d'amour propre & retour ſur vous-même, qui font tant d'obſtacle aux operations de la grace en votre ame. Allez donc ſimplement avec Notre Seigneur : il ne vous perdra pas, car il vous aime. Confiez-vous en lui, en vous oubliant & mépriſant vous-même. Bornez-vous à l'aimer : laiſſez le faire, & cela vous ſuffit.

A une autre.

Elle l'invite à étudier & imiter le Cœur de Jesus-Christ.

J'ai lû votre Ecrit, ma chere Sœur, selon votre désir. Je n'y refuse pas ce mot de réponse, pour vous inviter à imiter toujours de plus en plus le sacré Cœur de Jesus, lequel j'espere ne vous rejettera pas, pourvû que vous vous confiez humblement à sa bonté. Il prend un grand plaisir à faire du bien aux pauvres, & à enseigner ceux qui désirent profiter en l'école de son saint amour. Il nous invite incessamment à être doux & humbles de cœur, comme lui: ainsi je croi que vous ne sçauriez rien faire qui gagne plus son amitié, & qui vous rende plus sûrement sa disciple, que d'être veritablement douce & humble, mais humble de cette vraye humilité qui vous rende soumise à un chacun, & qui vous fasse souffrir en silence les petites humiliations qui vous arriveront, gayement, de bon cœur, sans vous excuser, sans vous plaindre, pensant toujours que vous en meritez davantage; & lorsque vous y aurez manqué, & que vous aurez témoigné en quelque maniere vos répugnances, vous baiserez cinq fois la terre, en disant ces paroles: *Miserere mei Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.*

Toute votre vie soyez bien reconnoissante de votre vocation, car c'est une grace très particuliere qu'il ne fait pas à tous, & dont il faudra rendre compte à l'heure de la mort. Pensez-y bien. Pour témoigner à Dieu que vous l'aimez, vous serez fidelle à la pratique de toutes nos observances, sans en négliger aucune. Je vous recommande la pratique du recüeillement interieur & exterieur, qui retranchera toutes ces vaines curiosités, qui sont la source de vos distractions dans vos exercices. Je suis bien aise que Notre Seigneur vous attire dans votre oraison, à regarder votre misere, dans la grande misericorde du sacré Cœur. Demandez lui bien qu'il l'exerce sur vous, & sur tous les pécheurs, dont je suis la plus méchante. Priez le qu'il me donne son saint amour, & qu'il me pardonne mes péchés.

A une autre.

Pour la porter à la confiance en Dieu.

Jettez-vous souvent, ma très-chere Sœur, entre les bras de l'amoureuse providence de Jesus, sur tout après la sainte Communion

où il vous ouvre ſon cœur pour gagner le vôtre. Abandonnez-vous & livrez-vous totalement à la puiſſance de ſon amour pour tout ce qui vous regarde. Qui dit pur amour, dit pures ſouffrances. Nous devons cherir nos peines, & nous unir aux deſſeins de Dieu ſur nous. Dites dans vos peines : *Dominus illuminatio mea & ſalus mea, quem timebo* ? Le Cœur adorable de Jeſus veut que les cœurs qui ſont à lui, ſoient détachés de tout & d'eux-mémes. Notre amour propre eſt ſi fin, qu'il nous fait croire que c'eſt Dieu que nous cherchons, en nous attachant trop aux choſes de ſon ſervice. C'eſt ce qui nous cauſe du trouble lorſqu'il les faut quitter, parce que nous avons cherché notre propre ſatisfaction plus que Dieu. Un cœur qui ne veut que lui, le trouve par tout ; & comme notre but en nous faiſant Religieuſe, a été de nous donner toute à Jeſus-Chriſt, auſſi faut-il qu'il nous ſoit tout, en toutes choſes.

A une autre qui commençoit ſon Noviciat.

Puiſque Dieu vous a mis dans la barque de la ſainte Religion, vous n'avez plus qu'à vous abandonner & vous laiſſer conduire aveuglément par la ſainte obéïſſance, vrai ſigne de la volonté de Dieu ſur vous. N'ayez en tout ce que vous faites, de déſir ni de vûës, que de plaire à Dieu : ne regardez que lui en tout ce qui vous arrive, ſans vous ſoucier de quelle matiere ſont compoſées les croix qu'il vous donne. Son bon plaiſir vous doit ſuffir en tout évenement. Repoſez-vous dedans ſon ſein, comme un enfant, ſans ſouci : ſon amour prendra ſoin de vous. Soyez humble envers Dieu, & douce au prochain. Ne jugez & n'accuſez que vous-même, & excuſez toujours les autres. Parlez toujours de Dieu, en le loüant & glorifiant : du prochain en l'eſtimant ; & jamais de vous-même, ni en bien ni en mal.

Si vous ſouhaitez honorer le ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt, rendez-le le dépoſitaire de tout ce que vous ferez & ſouffrirez, lui offrant toutes vos actions, afin qu'il en diſpoſe & qu'il les applique ſelon ſon bon plaiſir, vous uniſſant toujours à ſes ſaintes intentions en tout ce que vous ferez, & en tout ce qui vous arrivera. Faites votre demeure dans ce Cœur adorable, portez y vos petits chagrins & amertumes ; tout y ſera pacifié : vous y trouverez le remede à vos maux, la force en vos foibleſſes, & votre refuge en toutes vos neceſſités.

Traitez avec Notre Seigneur avec une entiere confiance & ſim-

plicité : ne vous amuſez point à réflechir ſur vos fautes, cela ne ſert ſouvent qu'à contenter l'amour propre, & à nous décourager. Quand nous en avons fait, il faut nous en humilier devant Dieu, lui demandant pardon, & puis, comme dit notre ſaint Fondateur, ſe remettre à travailler avec un nouveau courage. Oubliez vos interêts, & le ſoin de vous-même entre les bras de votre bon Pere celeſte.

Encore une fois, je vous prie, regardez Dieu, & non vous-même. Plus vous vous éloignerez de vous-même, & plus vous vous approcherez de Dieu : il prendra ſoin de vous, à meſure que vous vous oublierez. Aimez à être tenuë comme un néant dans la Maiſon de Dieu. Cheriſſez & honorez ceux qui vous humilieront ou qui vous mortifieront : regardez les comme vos plus grands bienfaiteurs, & dites en vous-même : Si on me connoiſſoit, l'on verroit que j'en mérite bien davantage.

Lorſqu'on vous accuſera, penſez que Jeſus-Chriſt ne s'eſt pas excuſé : qu'à ſon exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne ſeriez pas coupable de ce dont on vous accuſe. D'ailleurs combien d'autres fautes avez-vous commiſes dont on ne vous a pas accuſé ?

Songez en toutes les obéïſſances que vous pratiquez, que Jeſus a été obéïſſant juſqu'à la mort de la Croix. Regardez-vous comme une pauvre à qui on donne tout par charité, & que ſi on vous dépoüilloit de tout, on ne vous feroit point d'injuſtice. Enfin tâchez de vous conformer en tout à votre amour Jeſus, & Jeſus crucifié : faites tout par amour & pour l'amour ; & employez bien le moment préſent, ſans vous inquiéter de l'avenir.

A une autre qui ſouffroit de grandes peines interieures.

Je prie le ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt, que puiſque ce n'eſt pas ſon bon plaiſir de faire ceſſer la tempête chez vous, qu'il ſoit lui-même votre ſoutien & votre force, afin que vous demeuriez ferme, & même tranquille au milieu de l'orage. Cet orage ne vous doit point troubler, car il ne vous renverſera pas. Le Cœur de Jeſus-Chriſt eſt un bon Pilote : tenez-vous attachée à lui conſtamment, par une amoureuſe confiance & grande humilité, quoique vous ne ſembliez tenir à lui que par la pointe de l'eſprit, ſans goût, ſans ſentiment. Laiſſez crier votre ennemi : c'eſt bon ſigne quand il fait tant bruit ; c'eſt marque qu'il n'a pas ſon compte. Renoncez

à toutes ſes ſuggeſtions par un ſimple deſaveu, ſans vous tourmenter à produire avec effort des actes ſenſibles. Le ſacré Cœur de Jeſus connoît bien ce qui ſe paſſe dans le vôtre: c'eſt lui qui permet toutes ces peines, pour vous apprendre à vous abandonner à lui, & à tous ſes deſſeins ſur votre ame. Eſperez en ſa bonté: à meſure que vos peines augmentent, que votre confiance redouble. Regardez-vous comme un arbre planté le long des eaux, qui porte ſon fruit en ſa ſaiſon: plus il eſt battu des vents, plus il enfonce ſes racines en terre. De même plus vous êtes combattuë par les tentations, plus il vous faut enfoncer vos racines par une profonde humilité, dans le Cœur & ſelon le Cœur de Jeſus-Chriſt. Je le ſupplie de vous environner de ſa puiſſance, comme d'un mur impénétrable à tous vos ennemis.

A une autre dont Dieu lui avoit fait connoître les tentations.

Ne pouvant vous parler, ma chere Sœur, je vous avertis d'être ſur vos gardes, afin que Satan ne puiſſe avoir aucune priſe ſur votre eſprit pour vous faire offenſer Dieu. Il vous défendra de ſes ruſes, ſi vous êtes fidelle. Pour cela il faut à l'exemple du Cœur de Jeſus, être douce & charitable au prochain; avoir envers Dieu un amour humble & plein de confiance, & envers vous-même un eſprit paiſible & courageux qui ne ſe laiſſe point abbattre. Vous n'êtes pas encore au bout des difficultés: mais bon courage, le Cœur ſacré de Jeſus ſera le prix de vos victoires. Mais il ne faut pas vous flatter: je croi qu'il prétend vous éprouver comme l'or dans le creuſet, afin de vous mettre au nombre de ſes plus fidelles ſervantes. C'eſt pourquoi il faut embraſſer amoureuſement toutes les occaſions de ſouffrances, comme des gages precieux de ſon amour.

Vous offrant hier à Notre Seigneur, cette penſée me vint à l'eſprit: Qu'elle ſoit fidelle en ſa voye, y ſouffrant tout ſans ſe plaindre, puiſqu'elle ne peut être admiſe au nombre des parfaites amies de mon cœur, qu'elle ne ſoit purifiée, & éprouvée dans le creuſet. Souffrez donc, & vous contentez du bon plaiſir de Dieu, auquel vous devez être toûjours ſacrifiée, avec une ferme eſperance que ſon Cœur ne vous abandonnera pas, car il eſt plus près de vous quand vous ſouffrez, que quand vous joüiſſez. Plus tant de

retour

retour sur vous-même. Souffrir ou joüir vous doit être indifferent, pourvû que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en vous.

A une autre dont elle connut les résistances à ce que Dieu demandoit d'elle.

Souvenez-vous, ma bien aimée Sœur, que vous avez un Epoux jaloux qui veut absolument tout votre cœur, ou il n'en veut point du tout. Si vous n'en banniſſez la créature, il en sortira avec son amour: si vous ne la quittez, il vous quittera, & vous ôtera le sien. Il n'y a point de milieu, il veut tout ou rien. Son Cœur vaut bien le vôtre pour le moins. N'avez-vous pas confusion de lui disputer un bien qui lui appartient? En verité je ne puis comprendre comment il ne s'est pas encore lassé de vos résistances: il faut qu'il ait un grand amour pour vous. Cependant rien ne se fera sans vous. Pensez y serieusement, & ne lui refusez plus ce qu'il vous fait connoître vouloir de vous. Autrement il vous privera de bien des graces, & vous laissera dans une grande sécheresse. Prenez y garde, & soyez plus fidelle à l'avenir à suivre les mouvemens de sa grace. Quittez tout, & vous trouverez tout dans le sacré Cœur.

A une autre, *Sur le parfait abandon à la volonté de Dieu.*

Je veux bien vous répondre, ma chere Sœur, selon votre désir. Premierement, vous devez vous attacher inviolablement à ces paroles de notre saint Fondateur, *Ne demandez rien, & ne refusez rien*; mais vous tenir prête & disposée à tout faire & tout souffrir dans le silence d'une ame parfaitement abandonnée.

Abandon pour le corps, prenant & recevant indifferemment la maladie comme la santé, le travail comme le repos.

Abandon pour l'esprit, cherissant les sécheresses, les insensibilités, les désolations, quand Dieu vous veut dans cet état; les acceptant avec les mêmes actions de grace, que vous feriez les consolations; tenant toujours votre ame en paix, & la faisant agir dans la parfaite nudité de la foi, sans vous amuser aux goûts sensibles qui ne servent qu'à nous amuser dans le chemin de la perfection.

Abandon pour le cœur: c'est lui qui est le siége de l'amour & de la volonté, que vous devez faire tellement mourir dans le sacré Cœur de Jesus, que vous le laissiez faire pour vous, tout ce qui sera de son

bon plaiſir, ne vous procurant ni plaiſir ni ſouffrance ; mais prenant indifferemment tout ce qu'il vous préſentera ; ſoit l'un ſoit l'autre, pour vous ſanctifier à ſon gré.

Si vous voulez, pour votre oraiſon, vous pourrez vous en tenir à ce que je vous ai dit. Au milieu des égaremens de votre eſprit, demeurez dans cette diſpoſition que vous me marquez, paiſible & tranquille, ſimplifiant votre eſprit par ce ſeul acte d'abandon à la volonté de Dieu, demeurant en ſa préſence comme une ſervante inutile, ſans vous violenter à produire des actes, ſinon de tems en tems, & il vous les ſuggerera. Ne vous mettez point en peine des ſuggeſtions de l'amour propre, qui vous dit que vous perdez le tems, n'y faiſant rien. Au reſte faites en ſorte que votre principal ſoin ſoit de vous quitter vous-même, & de retrancher toutes ces reflexions d'amour propre, qui font un grand obſtacle aux deſſeins de Dieu ſur vous. Abîmez toutes vos miſeres dans le Cœur miſericordieux & compatiſſant de l'aimable Jeſus. Ne penſez plus qu'à l'aimer, en vous oubliant vous même. Prenez pour deviſe ces paroles, L'amour divin m'a vaincu, lui ſeul poſſedera mon cœur.

A une autre.

Regles de conduite pour la perfection, qu'elle lui preſcrit.

Je vous recommande, ma chere Sœur, d'être conſtamment fidelle à la pratique de tout ce que vous avez promis au Cœur ſacré de Jeſus, afin qu'il regne abſolument dans le vôtre. Soyez courageuſe à ne vous point laiſſer abbattre, ni pour vos fautes, ni pour les contradictions. Recourez toujours à l'amour de votre propre abjection, vous eſtimant heureuſe lorſque notre Sauveur vous en fournira les occaſions. Embraſſez amoureuſement ce qui vous anéantira le plus aux yeux des créatures, comme les moyens les plus propres & les plus neceſſaires à votre perfection. La vaine complaiſance eſt très-dangereuſe pour vous : c'eſt pourquoi vous devez être bien aiſe lorſqu'on vous oubliera & mépriſera.

Soyez douce, condeſcendante & charitable envers le prochain, comme étoit le Cœur de Jeſus parmi les hommes : mais ne donnez rien au prochain de ce que vous devez uniquement au Cœur de l'aimable Sauveur.

Soyez toujours ſoumiſe en tous les évenemens, à la volonté

de Dieu, & de vos Superieures ; les laiſſant diſpoſer de vous à leur gré.

Soyez conſtante à mortifier vos ſens, ſi vous voulez acquerir l'eſprit interieur & le don d'oraiſon que je vous ſouhaite de tout mon cœur. Ah ! ſi vous pouviez comprendre le grand bonheur qu'il y a d'aimer le Cœur ſacré, de s'en occuper, d'être toute à lui, vous auriez bientôt mépriſé tout le reſte.

Abandonnez-vous à la divine providence, étant prête à recevoir indifferemment de ſa part, la joüiſſance & la ſouffrance, la paix & le trouble, la ſanté & la maladie ; ne demandez rien, & ne refuſez rien. Travaillez au parfait dénuëment de vous-même, & tâchez de prendre le vrai eſprit de la Viſitation, qui eſt une profonde humilité devant Dieu, & une grande douceur envers le prochain.

Cette humilité vous tiendra anéantie au dedans de vous-même, comme indigne de tout bien, & des graces & miſericordes du Seigneur : elle vous fera mépriſer toute recherche de vaine eſtime & complaiſance des créatures : elle vous fera réjoüir lorſqu'on vous contredira, qu'on vous humiliera, qu'on vous mépriſera ; n'oppoſant à tout cela qu'un profond ſilence, par conformité à Notre Seigneur ſouffrant ſans ſe plaindre, & y joignant un aveu interieur de tout ce que vous méritez pour vos péchés.

La douceur envers le prochain vous rendra condeſcendante à ſon égard, charitable à lui rendre vos petits ſervices, à l'excuſer dans ſes défauts, à ſupporter ſes mauvais offices ; c'eſt ainſi que vous gagnerez le Cœur de Jeſus-Chriſt. Tenez-vous dans ce Cœur ſacré, comme dans un fort aſſuré ; vous y trouverez la force néceſſaire pour ne vous point laiſſer abattre ni troubler de rien, pas même de vos propres défauts. Quand on voit ſes défauts, au lieu de ſe décourager il faut s'en humilier, étant bien aiſe qu'ils ſoient connus & qu'ils paroiſſent tels que nous ſommes. Cette pratique tiendra votre ame en paix, & fera de votre cœur le trône de Dieu qui ſe plaît avec les humbles. Soyez bien aiſe qu'il vous fourniſſe des occaſions de ſouffrir, ſoit à l'égard du prochain, ſoit en vous-même : recevez ces occaſions comme un gage de ſon amour, qui prétend par tels moyens rendre votre cœur conforme au ſien.

Faites un bon emploi du tems deſtiné pour l'oraiſon & autres exercices ſpirituels : cette fidelité vous ſoutiendra dans tous vos devoirs ; & pour vous en faciliter la pratique, faites de votre cœur le trône de l'amour de Jeſus-Chriſt, vous y retirant ſouvent pour

vous entretenir avec lui, pour l'adorer, pour l'aimer de toutes vos forces & puiſſances, & pour écouter en ſilence ce qu'il vous dira. Le moyen d'y arriver, à ce ſaint amour, c'eſt de retrancher en vous toute reflexion d'amour propre, & de vous enraciner de plus en plus dans l'amour de votre propre abjection.

Mettez ſur les yeux de votre ame, le bandeau de la ſainte & amoureuſe ſoumiſſion à Dieu, & pour ſon amour, à l'obéïſſance. La vraye obéïſſance ne ſe permet ni les murmures, ni les reflexions. Suivez votre chemin, qui eſt celui de l'exactitude à l'obſervance de vos devoirs religieux: vous ne devez point vous en diſpenſer, à moins que la charité ou la néceſſité ne l'exige; car tout le reſte n'eſt qu'acceſſoire, & doit ceder à ce qui nous eſt ſi ſaintement marqué dans les Regles, Conſtitutions, Coutumier, & Directoire. Liſez les bien. Agiſſez avec la ſimplicité d'un enfant, avec ceux & celles qui vous conduiſent. Ne leur cachez jamais rien, ni le bien ni le mal, & Dieu vous bénira: car il eſt ennemi de tout détour & de toute duplicité; & rien ne rendra votre cœur plus conforme à celui de Jeſus-Chriſt, que la ſincerité & l'humilité.

Tenez-vous toute cachée dans ce ſacré Cœur, & comme anéantie aux yeux des créatures, ſans vous mêler de rien, que de vous humilier, & de bien faire tout ce que l'obéïſſance & vos Regles exigent de vous. Ne négligez pas les plus petites; ſouvent Dieu y attache de grandes graces. Soyez toujours diſpoſée à tout faire, à tout porter, à tout ſouffrir, ſans vous plaindre jamais, ni croire qu'on vous faſſe tort. Ne recherchez point d'être loüée ou approuvée en ce que vous ferez; & s'il arrive qu'on vous loüe, dites en vous même: Cela ne m'eſt pas dû. Au contraire lorſqu'on vous mépriſera, dites en vous-même: Voilà ce qui m'appartient.

Anéantiſſez ſoigneuſement en vous toutes les vûës de reſpect humain & d'amour propre qui vous empêchent de devenir interieure. Prenez y garde: la vertu ne conſiſte pas à faire de belles réſolutions, ni à dire de belles paroles; mais à venir aux effets. Les belles paroles & les réſolutions feront elles-mêmes notre condamnation. Fuyez l'empreſſement dans vos actions, tâchant de former votre exterieur, comme votre interieur, ſur le modéle de Jeſus-Chriſt & de ſon Cœur. Agiſſez en tout avec la même tranquillité, que ſi vous n'aviez que cette action préſente à faire; & faites les toutes, comme ſi chacune étoit la derniere de votre vie. Quelle ſeroit alors la pureté & la ferveur de votre amour en cette action?

Pleine d'eſtime pour votre vocation, dites ſouvent avec le Pro-

phete : Que rendrai-je au Seigneur, pour les grands biens qu'il m'a fait ? Je lui ferai un sacrifice de tout mon être par hommage d'amour. Je le choisis pour être l'unique objet de mon amour, pour le trésor de mon cœur, pour les délices de mon ame. Je n'en veux plus d'autre en la vie, que de m'étudier à me conformer à mon Epoux crucifié, & à réformer mon cœur sur le sien, par une entiere mort à ma propre volonté. Je la sacrifie avec toutes mes inclinations, non seulement à l'obéïssance, mais encore à la condescendance envers le prochain. Je n'en parlerai qu'avec estime : lors même que je lui verrai faire des fautes que je ne pourrai excuser, j'offrirai à Dieu une vertu du sacré Cœur de Jesus pour y satisfaire. Je me tiendrai soigneusement anéantie dans l'abîme de ma bassesse, par un véritable mépris de moi-même.

Voilà, ma chere Sœur, le moyen d'être toute à Dieu, qui veut être l'unique possesseur de votre cœur. Ne lui disputez donc plus si peu de chose ; mais demain après la sainte Communion, prosternée en esprit à ses pieds, & comme tenant votre cœur en vos mains, faites lui en un entier sacrifice, & un holocauste de tout ce que vous êtes. Suppliez le de ne vous pas rejetter, quoique vous le méritiez pour lui avoir résisté si long-tems. Ne vous reservez rien dans votre offrande, que le seul désir de lui plaire & de l'aimer, quoiqu'il vous en puisse coûter, car il veut tout ou rien. Votre cœur sera tout à lui, quand en tout il sera conforme aux désirs, aux volontés, aux vertus, & à l'amour du Cœur sacré de notre Sauveur.

A une autre,

Pour la fortifier dans ses désolations & tenebres interieures.

Vous devriez, ma chere Sœur, vous anéantir d'amour & de reconnoissance, pour tant de misericorde & de tendresse que le Cœur de Jesus a pour vous. Je l'ai encore plus reconnu dans tout ce qui est marqué dans votre Ecrit. Tout ce que vous regardez comme des rigueurs de sa justice, je les tiens pour des gages de son amoureuse bonté pour vous. Il prétend par ces moyens, si contraires à la nature, vous détacher de vous-même, & de toutes les choses créées, pour vous rendre entierement dépendante de sa grace ; attendant tout de son secours, sans mettre votre confiance ni votre ressource en vous-même, sans que pour cela vous négligiez rien de tout ce qui sera en votre pouvoir. Ah ! ma chere Sœur, si vous pouviez comprendre

l'ardente charité du Cœur de N. S. à votre égard, vous verriez bien que toutes ces diſpoſitions qu'il fait de vous, ne ſont qu'amour. Ces inſenſibilités que vous éprouvez, ſont pour vous apprendre que pour être bien avant dans ſon amour, il faut être comme inſenſible à toutes les choſes créées, & ſur tout aux mouvemens de votre amour propre. Il veut que vous lui faſſiez le ſacrifice de votre volonté, autant de fois qu'il vous en fournira l'occaſion, juſqu'à ce qu'enfin vous l'ayez comme anéantie pour n'en avoir plus d'autre que celle du divin Cœur.

Toutes ces ſéchereſſes ſont pour vous apprendre, que ſi vous voulez être une plante fertile dans le parterre du Cœur de Notre Seigneur, il faut que vous faſſiez mourir premierement toute affection pour les créatures.

Ces tenebres où vous vous trouvez, ſont pour éteindre en vous ces fauſſes lueurs du raiſonnement humain, qui contrarient les deſſeins cachés de Dieu: il veut que comme une aveugle vous vous laiſſiez conduire par la main de ſon bon plaiſir.

Ce ſilence que Notre Seigneur paroît garder à votre égard, vous laiſſant dépourvûë de bonnes penſées, & dans la difficulté de vous appliquer à aucune, vous apprend que ſi vous voulez entendre la voix du bien aimé, il faut faire taire entierement en vous les reflexions & les vûës de l'amour propre; après quoi l'amour divin vous en apprendra plus dans cet heureux ſilence, que toute l'éloquence des créatures. Tenez-vous donc dans ce ſilence: parlez peu aux créatures, mais beaucoup à Dieu, par les œuvres & par la ſouffrance. Soyez pauvre & dénuée de tout, & il vous remplira. Embraſſez amoureuſement tout ce qui vous mortifiera & humiliera le plus, c'eſt-là le moyen de faire triompher le Cœur de Jeſus dans le vôtre, malgré vos peines, vos ſéchereſſes, & vos tenebres. Tenez votre ame en paix, ſans vous troubler de vos défauts. Ils ſervent dans les deſſeins de Dieu à entretenir en vous l'amour de votre abjection; c'eſt pour cela, qu'excepté l'offenſe de Dieu, nous devons être bien aiſes de nous voir fautives & défaillantes.

Encore une fois, ma chere Sœur, que vous êtes obligée à Dieu, de ce qu'il uſe envers vous de tant de miſericorde! Il vous conduit par le droit chemin, pour vous faire arriver à lui bon gré malgré. Ce bon Maître voyant que vous le quittez ſouvent pour vous donner à un autre, il vous attache par les cordes de ſon amour, avec leſquelles il vous attire à lui; & parce qu'il vous méne par un chemin raboteux & un peu rude & épineux, vous tournez la tête en arriere pour voir ſi vous pourrez trouver quelqu'un qui puiſſe vous

l'adoucir. Mais c'eſt en vain : il en faut paſſer par là, puiſqu'il le veut pour vous purifier & perfectionner. Qu'avez-vous à craindre, puiſqu'il vous environne de toutes parts de ſa puiſſance, comme d'un mur impénétrable à l'ennemi ? Souvenez-vous que nul ne peut ſoulager ni conſoler celui que Dieu veut faire ſouffrir. Abandonnez-vous donc de grand cœur à ſa conduite, puiſque vous étes dans l'état où il vous veut, qui eſt de vivre ſans appui, ſans ami, ſans déſirs que ceux qu'il vous donnera lui-même. Faites cela, & vous vivrez comme il le veut. Laiſſez-là l'avenir, & ne penſez qu'à bien employer le moment préſent. Le ſacré Cœur vous demande pour pratique la douceur & l'humilité. Faire & ſouffrir, & humblement ſe taire.

XC. Reflexions de Sœur Marguerite ſur l'utilité de la dévotion au Cœur de Notre Seigneur pour toute ſorte d'états.

C'eſt ainſi que la Maîtreſſe inſtruiſoit ſes Novices. On reconnoît dans tous ces billets, que ſes fidelles diſciples ont conſervé ſoigneuſement, on reconnoît, dis-je, l'Eſprit de Dieu, qui ſeul a pû former en elle des ſentimens ſi nobles, ſi purs, ſi ſanctifians. Une fille ſimple, qui n'a eu d'autre éducation que celle d'un village & d'un Couvent, pourroit-elle parler un langage tout à la fois ſi ſublime & ſi exact, qu'il ſemble que Dieu ait conduit ſa plume, en même tems qu'il gouvernoit ſon cœur & tous ſes ſens ? On ne voit point ici des traits de cette fauſſe ſpiritualité, qui, ſous prétexte de s'abandonner totalement à Dieu, croit devoir lui faire le ſacrifice même de l'amour & de l'éternité, & acquieſcer, pour lui plaire, au crime & à la damnation ; comme ſi le ſacrifice que l'on fait à Dieu de ſa volonté propre pour la conformer à ſa volonté divine, pouvoit comprendre le ſacrifice de ſon amour, & celui de notre ſalut. On ne voit dans ces inſtructions, aucun goût pour les voyes extraordinaires ; on n'y voit point la prudente Maîtreſſe diſtribuer à ſes diſciples des regles pour parvenir à l'état paſſif, comme on l'a vû de nos jours dans quelques Ouvrages, où l'on oſe preſcrire l'art d'atteindre à cet état ſurnaturel ; comme ſi ces faveurs ſingulieres de la bonté de Dieu pouvoient être acquiſes par la méthode & l'induſtrie. Sœur Marguerite élevée dès ſon enfance à un haut degré de contemplation, & qui converſoit ſi familierement avec Dieu, ne connoiſſoit d'autre voye de la perfection, que l'humiliation, la ſouffrance, & l'amour. Tout ce qu'elle enſeigne ſe réduit à cela ſeul, parce qu'en effet c'eſt-là tout l'Evangile. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à ſoi-même, & qu'il porte ſa croix. Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur. Si vous ne devenez enfans, vous n'entrerez point au Royaume.* Voilà en abregé toutes les leçons de Jeſus-

Chriſt, & toute la doctrine de ſon Epouſe. Celui qui la pratiquera bien, en tout & toujours, avec amour & ſans réſerve, aura atteint la perfection de cette vie.

Mais ce qui mérite d'être plus particulierement remarqué dans ces avis, c'eſt l'uſage que fait la dévote Maîtreſſe du Cœur de Jeſus, & de la ſainte dévotion envers lui. Ce Cœur ſacré étoit ſon tréſor, & il eſt celui de tous les Fidelles. Tous, de quelque état qu'ils ſoient, pourront y puiſer les graces particulieres qui conviennent à leurs beſoins, & les leçons qui ſont proportionnées à leurs devoirs. C'étoit encore la penſée de la ſervante de Dieu, en conſequence de la promeſſe qu'il lui avoit faite: il eſt juſte pour la conſolation & pour l'inſtruction de tous ceux qui liront cette Vie, de quelque etat qu'ils ſoient, de rapporter ce que cette ſainte fille en a écrit dans une de ſes Lettres.

» Je ne ſçache pas, dit-elle, qu'il y ait nul exercice de dévotion » dans la vie ſpirituelle, qui ſoit plus propre pour élever en peu de » tems une ame à la plus haute ſainteté, & pour lui faire goûter les » véritables douceurs qu'on trouve au ſervice de Dieu. Oüi, je le dis » avec aſſurance, ſi l'on ſçavoit combien Jeſus-Chriſt a agréable cet- » te dévotion, il n'eſt pas un Chrétien, pour peu d'amour qu'il eût » pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord. Faites en » ſorte, (continuë-t'elle parlant à celui à qui elle écrivoit) faites en » ſorte que les perſonnes Religieuſes l'embraſſent, car elles en reti- » reront tant de ſecours, qu'il ne faudroit point d'autre moyen pour » rétablir la premiere ferveur & la plus exacte regularité dans les » Communautés les moins bien reglées, & pour porter au comble de » la perfection, celles qui vivent dans la plus exacte regularité. „

» Mon divin Sauveur m'a fait entendre, que ceux qui travaillent » au ſalut des ames auront l'art de toucher les cœurs les plus endur- » cis, & travailleront avec un ſuccès merveilleux, s'ils ſont pénétrés » eux-mêmes d'une tendre dévotion à ſon divin Cœur. „

» Pour les perſonnes ſéculieres, elles trouveront par ce moyen » tous les ſecours néceſſaires à leur état; c'eſt-à-dire, la paix dans » leur famille, le ſoulagement dans leurs travaux, & les bénédictions » du Ciel dans toutes leurs entrepriſes. C'eſt proprement dans ce » Cœur adorable qu'elles trouveront un lieu de refuge pendant leur » vie, & principalement à l'heure de leur mort. Ah! qu'il eſt doux » de mourir, après avoir eu une conſtante dévotion au ſacré Cœur » de celui qui nous doit juger! Enfin il eſt viſible qu'il n'eſt perſonne » au monde qui ne reſſentît toute ſorte de ſecours du Ciel, s'il avoit

pour

„ pour Jesus-Christ un amour reconnoissant, tel qu'est celui qu'on „ lui témoigne pour la dévotion à son sacré Cœur. „

C'est ainsi que la servante de Dieu en instruisant ses Novices, ménageoit à tous les Fidelles, de quelque état qu'ils fussent, un moyen efficace de perfection. Heureux qui goûte après elle, ce bonheur, & qui connoît le prix du trésor qu'elle a trouvé. C'est dans le Cœur de Jesus-Christ qu'il possedera & toutes les graces, & tous les sentimens, & toutes les vertus qui sont propres à réformer le nôtre. Amour infini du Cœur de Jesus-Christ pour son Pere : amour tendre & compatissant de ce Cœur pour nous : sentimens d'une humiliation profonde de ce Cœur sacré, qui portoit en lui toute la confusion dûë à nos péchés : sentimens de bonté, de compassion, de condescendance, de patience pour les hommes, pour les pécheurs, pour ses plus cruels ennemis : sentimens d'amour, d'empressement & de désir pour la souffrance & pour la Croix. Voilà ce que la servante de Dieu voyoit dans le Cœur du Fils de Dieu ; ce qu'elle y montroit à ses disciples, & ce qu'il faut y envisager pour être véritablement dévot à ce sacré Cœur. Car enfin cette dévotion ne tend qu'à inspirer l'amour de Jesus-Christ, & par l'amour, l'imitation de ses vertus, de ses sentimens, & de ses dispositions. Précieuse dévotion qui conduit à l'amour le plus parfait, & à la pratique des plus sublimes vertus du Christianisme ; qui n'a d'autre but que celui-là ; qui même ne se peut bien concevoir sans cet objet, le plus sanctifiant que l'homme puisse se proposer. On verra bientôt à quel nouveau degré de perfection cette dévotion avoit élevé la Sœur Marguerite. Reprenons pour cela le fil de notre Histoire.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE SEPTIEME.

Vœu admirable qu'elle fait. Etabliſſement de la dévotion au Cœur de Notre Seigneur dans la Communauté de Paray. Fruits qu'elle tire de cette dévotion. Diverſes inſtructions & pratiques preſcrites par Sœur Marguerite à ſon occaſion.

XCI. Sœur Marguerite eſt encore éprouvée par un nouveau Directeur. Jugement qu'il porte de ſa conduite. Avis qu'il lui donne.

ON a vû juſqu'ici combien la vénérable ſervante de Dieu étoit éclairée pour conduire les Novices qui lui étoient confiées, & avec quel diſcernement elle pénetroit les cauſes de leurs peines, & leur en preſcrivoit le remede : cependant quelque grande que fût ſa pénétration pour le ſecours des autres, elle étoit comme aveugle ſur ſes propres peines, & elle n'y trouvoit de ſoulagement que dans une confiance entiere & une obéïſſance abſoluë à

celui que la providence lui avoit donné pour directeur de sa conscience. C'étoit alors le Pere Rolin Superieur de la Maison des Jesuites à Paray. Dieu l'avoit destiné pour conduire sa servante dans les dernieres années de sa vie, & pour être un nouveau témoin de sa ferveur, & des graces intérieures qu'elle recevoit : mais ce pieux Religieux n'avoit pas apporté à ce ministere des idées favorables pour elle. Il avoit pris d'abord les impressions que la prudence inspire contre les voyes extraordinaires ; car il étoit de la providence de Dieu, soit pour éprouver davantage sa servante, soit pour rendre plus évidens les prodiges qu'il operoit en elle, que ceux qui prenoient soin de son ame y apportassent des préventions d'incrédulité.

Le Pere Rolin la conduisit quelque tems avec cette défiance ; mais enfin il ne put tenir contre l'évidence, ni méconnoître longtems l'Esprit de Dieu. Les épreuves ausquelles il mit la vertu de la Sœur Marguerite, ne servirent qu'à confondre la défiance du Directeur, & à faire éclater la vertu de la pénitente. L'épreuve où Dieu la mit lui-même, & dont nous avons parlé ci-devant, servit encore plus à dévoiler le fond miraculeux de sainteté qui étoit dans cette fille, & le Pere Rolin fut obligé enfin dans cette nouvelle tentation, à la soûtenir par ses conseils, & à rendre justice à sa vertu heroïque.

Ce ne fut qu'après ces épreuves, & après avoir bien reconnu toute l'étenduë de la grace qui étoit dans Sœur Marguerite, que ce Pere consentit enfin à un nouveau vœu que l'Esprit de Dieu inspiroit à sa servante. Mais avant que d'en parler, il est bon de rapporter ici un petit Memoire de ce Religieux, écrit de sa main, & dressé en forme de regle ou de décision pour la conduite de sa pénitente. Outre que cet Ecrit est très-édifiant, & qu'il contient des avis fort utiles, il servira à faire connoître quelles étoient les dispositions de la Religieuse, & les lumieres du Confesseur.

„ Vous trouverez ici, ma chere Sœur, la résolution des principa-
„ les questions que vous m'avez faites pendant le cours de l'année. Je
„ ferai mes réponses devant Notre Seigneur, selon que les demandes
„ que vous m'avez faites se présenteront à mon esprit. Je croi que
„ vous pourrez bien vous tenir à tout ce que je vais vous dire pour
„ le reste de votre vie. Je vous dis ces choses avec d'autant plus
„ d'assurance, que je suis persuadé que c'est Dieu qui vous mani-
„ feste ses volontés, quoique par le plus misérable des hommes :
„ l'eau qui passe par un canal d'argile est aussi bonne que celle qui
„ passeroit par un canal d'or.

„ J'ai aſſez vû & connu vos miſeres, en même tems que vous m'a-
„ vez raconté les miſericordes de Dieu en votre endroit. Je ſçais
„ quelle eſt votre diſpoſition, demeurez en paix : ne vous tour-
„ mentez pas de cette penſée que vous êtes une hypocrite, on ne
„ l'eſt pas ſi l'on ne le veut. Je ne connois pas que vous le vouliez ;
„ ainſi ſoyez en repos ſur cet article. Mettez en pratique ce que
„ vous dites, qu'il vous ſuffit d'aimer & de ſouffrir en ſilence. Aimez
„ l'eſprit qui vous conduit.

„ 2. Au ſujet des Lettres & du Parloir, faites tout ce que votre
„ Superieure vous dira : propoſez-lui avec beaucoup d'indifference
„ vos penſées ſur ces deux articles. Ne refuſez aucun emploi dans
„ la Maiſon.

„ 3. Ne vous mettez guere en peine de retenir ce qu'on dit : ai-
„ mer & ſouffrir vous ſuffit.

„ 4. Je ne veux plus de Confeſſion generale, ne propoſez pas mê-
„ me d'en faire à qui que ce ſoit.

„ 5. J'approuve cet eſprit de pénitence qui vous anime ; mais en
„ matiere d'auſterité, faites ce qu'on vous permettra, & rien plus.

„ 6. Ce n'eſt pas une marque de réprobation, de n'avoir jamais au-
„ cun mouvement de joye ni de douleur, ſi ce n'eſt ceux que le ſaint-
„ Eſprit qui vous conduit vous inſpire.

„ 7. Quelque répugnance que vous ſentiez à converſer avec de
„ certaines perſonnes, ne faites rien paroître. Il faut vous ſurmon-
„ ter quand la bienſéance vous y engage. Priez pour tout le monde.

„ N'attribuez pas à endurciſſement la paix dont Notre Seigneur
„ vous fait joüir dans vos croix.

„ 9. Faites-vous un plaiſir en Notre Seigneur, lorſqu'on vous trai-
„ te de viſionnaire ; mais n'en donnez point d'occaſion. Quand
„ vous dites quelque choſe, dites ſimplement : Voilà ma penſée,
„ peut-être que je me trompe.

„ 10. Je ne deſaprouve pas cette haine que vous avez pour votre
„ corps ; & ce plaiſir que vous ſentez à le voir périr, eſt ſelon l'eſ-
„ prit de l'Evangile. Ne le traitez rudement que dépendemment de
„ l'obéïſſance.

„ 11. Il ſemble que vous craigniez de traiter familierement avec
„ Notre Seigneur. Sçachez que c'eſt la maniere de converſer avec
„ lui, qui lui eſt la plus agreable.

„ 12. Quand dans la Lettre que je vous ai écrite, je vous parlois
„ de vous juſtifier : la penſée que j'en avois priſe ne venoit pas de
„ votre Lettre, vous ne m'en avez pas dit un mot.

„ 13. Faites vos Communions des vendredis autant de tems qu'on „ vous les permettra.

„ 14. Pour les prieres vocales, faites celles qui ſont d'obligation. „ A l'égard des autres, il ne vous eſt pas neceſſaire d'en faire. Sui- „ vez les attraits du ſaint amour.

„ 15. Vous pourrez répondre avec obéïſſance aux Lettres qu'on „ vous écrit; & dans les manieres de vous expliquer, gardez l'avis „ que je vous donne dans ma neuviéme réponſe.

„ 16. Gardez le papier que je vous envoye, & le petit billet que „ j'y ai renfermé; il ne vous ſera pas inutile. Reliſez-le quelquefois, „ ſur tout dans vos plus grandes ſouffrances.

„ 17. J'approuve que vous faſſiez le vœu que vous m'avez marqué: „ vous le ferez à la fin de la Retraite que vous allez faire au pre- „ mier jour; mais ſous ces conditions, que ſi dans la ſuite ce vœu „ vous cauſoit du trouble, il ne ſubſiſteroit plus, & que vous en ſe- „ riez entierement déchargée, & que votre Confeſſeur aura tout „ pouvoir ſur ce vœu, pour l'expliquer s'il vous ſurvient des dou- „ tes, ou même pour vous en diſpenſer s'il le jugeoit expédient „ pour la gloire de Dieu & votre bien. «

Outre que cet Ecrit fait aſſez connoître quelle étoit la prudence & le diſcernement du Directeur, il eſt un témoignage non ſuſpect de la vertu admirable de Sœur Marguerite; de cette haine qu'elle portoit à ſon corps, de cet amour de la mortification & de la ſouffrance qui dévoroit ſon cœur. On y voit encore ſa profonde & ſincere humilité: bien loin de s'applaudir des graces qu'elle recevoit de Dieu, & de s'y complaire, elle ne voyoit en elle-même que des objets de ſcrupule & de crainte; & elle panchoit ſi fort à ſe croire une hypocrite, qu'il falloit la raſſurer fréquemment ſur ce point, & elle ne le pouvoit être que par l'autorité de celui qui la conduiſoit au nom de Dieu.

XCII. Vœu de perfection que fait Sœur Marguerite avec permiſſion.

Pour ce qui eſt du vœu dont il eſt parlé dans cet Ecrit, il eſt trop édifiant pour ne le pas rapporter tout entier. Mais ſi je le rapporte, ce n'eſt pas dans la vûë d'exciter les perſonnes pieuſes à prendre de pareils engagemens; il n'appartient qu'à des ames épurées depuis long-tems par la mortification & par l'amour, d'en faire de ſemblables: celles qui par une préſomption orgueilleuſe voudroient d'elles-mêmes faire de tels vœux ſans y être attirées de Dieu, & ſans être reglées par l'obéïſſance & par le conſeil d'un Directeur éclairé, s'expoſeroient à des troubles, peut-être à des chûtes & des infidelités préjudiciables à leur avancement ſpirituel.

Mais s'il y a peu de perſonnes en état de ſuivre un modéle ſi parfait, toutes peuvent en tirer du fruit, ſoit en admirant les graces que Dieu fait aux ames fidelles, & la perfection à laquelle il les éleve; ſoit en ſe confondant & s'humiliant intérieurement à la vûë d'une ſi grande ſainteté, & en ſe diſant à ſoi-même, que quelque progrès qu'on croye avoir fait dans la mortification & dans l'amour, on eſt encore bien éloigné d'approcher d'une perfection ſi heroïque; ſoit enfin en eſſayant quelquefois de pratiquer ſans vœu, ce à quoi cette courageuſe fille s'étoit engagée par un vœu exprès, & pour tout le reſte de ſa vie.

Ainſi en uſoit depuis long-tems la ſervante de Dieu; & c'étoit cette habitude ſainte qui lui rendoit ce vœu non-ſeulement pratiquable, mais aiſé: cependant elle ne le fit qu'avec les plus exactes précautions de la prudence & de l'obéïſſance. Elle étoit preſſée intérieurement par ſon divin Epoux de prendre cet engagement: le Pere Directeur & la Superieure s'y oppoſoient depuis long-tems; enfin après en avoir bien examiné & peſé toutes les circonſtances & les termes, ils lui donnerent l'un & l'autre leur permiſſion, & ce ſacrifice, conſacré par l'obéïſſance, fut comme un précis de toutes les vertus les plus parfaites & les plus pures.

Voici, dit-elle dans l'Ecrit qu'on a trouvé après ſa mort, *voici la maniere du vœu duquel je me ſens preſſée depuis long-tems, & lequel je n'ai voulu faire que par l'avis de mon Directeur & de ma Superieure: après qu'ils l'ont examiné, ils m'ont permis de le faire.* Voilà la prudence & l'obéïſſance; & voici l'inſpiration de Dieu & l'humilité profonde, la confiance parfaite & l'amour le plus ardent, dans ces autres paroles qui ſont comme la préface de ce vœu. *Ce n'eſt que pour m'unir plus étroitement au Cœur ſacré de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, & pour m'engager indiſpenſablement à ce qu'il me fait connoître deſirer de moi. Mais helas! je ſens en moi tant d'inconſtance & de foibleſſe, que je n'oſerois faire aucune promeſſe, qu'en m'appuyant ſur la bonté, miſericorde & charité du Cœur aimable de Jeſus-Chriſt pour l'amour duquel je fais ce vœu.* Le vœu étoit conçû en ces termes.

Vœu fait la veille de la Touſſaint de l'année 1686. pour me lier, conſacrer, & m'immoler plus étroitement, abſolument, & plus parfaitement au ſacré Cœur de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

„ Premierement, ô mon unique amour, je tâcherai de vous te-
„ nir ſoûmis, & de vous aſſujettir tout ce qui eſt en moi, en fai-
„ ſant ce que je croirai être le plus parfait, ou le plus glorieux à
„ votre ſacré Cœur, auquel je promets ne rien épargner de tout ce
„ qui eſt en mon pouvoir, & ne rien refuſer de faire ou de ſouffrir
„ pour le faire connoître, aimer & glorifier.

„ 2. Je ne negligerai, ni n'obmettrai aucun de mes exercices &
„ obſervances de mes regles, ſinon par charité ou vraye neceſſité,
„ ou par obéïſſance, à laquelle je ſoûmets toutes mes promeſſes.

„ 3, Je tâcherai de me faire un plaiſir de voir les autres dans l'éle-
„ vation, bien traités, aimés, & eſtimés, penſant que cela leur eſt
„ dû, & non à moi, qui doit être toute anéantie dans le Cœur ſa-
„ cré de Jeſus-Chriſt, faiſant ma gloire de bien porter ma Croix,
„ & d'y vivre pauvre, inconnuë, mépriſée, ne deſirant paroître que
„ pour être humiliée, mepriſée, & contrariée, quelque répugnance
„ que la nature orgueilleuſe y puiſſe ſentir.

„ 4. Je veux ſouffrir en ſilence ſans me plaindre, quelque traite-
„ ment qu'on me faſſe; n'éviter aucune ſouffrance ni peine, ſoit de
„ corps ou d'eſprit, ſoit d'humiliation, ou mépris, ou contradiction;
„ ne me chercher ou procurer aucune conſolation, plaiſir, ou con-
„ tentement, que celui de n'en point avoir en la vie. Lorſque la pro-
„ vidence m'en préſentera, je les prendrai ſimplement, non pour le
„ plaiſir auquel je renoncerai intérieurement, ſoit que la nature en
„ rencontre en prenant ſes neceſſités, ou autrement, ne m'amuſant
„ point à penſer ſi je me ſatisfais ou non, mais plûtôt à aimer mon
„ ſouverain qui me donne ce plaiſir.

„ 5. Je ne me procurerai aucun ſoulagement que ceux que la ne-
„ ceſſité me fera croire ne pouvoir faire autrement; je le deman-
„ derai dans la ſimplicité de nos Conſtitutions. Ceci eſt pour m'af-
„ franchir de la peine continuelle que je ſens, de trop flater & trop
„ donner à mon corps qui eſt mon plus cruel ennemi.

„ 6. Je laiſſerai l'entiere liberté à ma Superieure de diſpoſer de
„ moi comme bon lui ſemblera, acceptant humblement & indiffe-
„ remment les occupations que l'obeïſſance me donnera, malgré
„ la répugnance effroyable que je ſens d'aller au Parloir, ou d'écrire

„ des Lettres, faisant desormais tout cela comme si j'y avois bien
„ du plaisir.

„ 7. Je m'abandonne totalement au sacré Cœur de Notre Seigneur
„ Jesus-Christ pour me consoler ou m'affliger selon son bon plaisir,
„ me contentant d'adherer à toutes ses saintes operations & dispo-
„ sitions, me regardant comme sa victime, qui doit toûjours être
„ dans un continuel acte d'immolation & de sacrifice, selon son bon
„ plaisir, ne m'attachant à rien qu'à l'aimer & le contenter en agis-
„ sant & souffrant en silence.

„ 8. Je ne m'informerai jamais des fautes du prochain; & lors-
„ que je serai obligée d'en parler, je le ferai dans la charité du Cœur
„ sacré de Notre Seigneur Jesus-Christ, en me mettant dans la pen-
„ sée, si je serois bien aise qu'on me fît, ou que l'on dît cela de moi;
„ & lorsque je verrai commettre quelque faute, j'offrirai au Pere
„ Eternel une vertu contraire du Cœur sacré de Jesus pour la ré-
„ parer.

„ 9. Je regarderai tous ceux qui m'affligeront ou parleront mal
„ de moi, comme mes meilleurs amis, & tâcherai de leur rendre
„ tous les services & tout le bien que je pourrai.

„ 10. Je tâcherai de ne point parler de moi, ou que ce soit fort
„ courtement; & non jamais, s'il se peut, pour me loüer ou justi-
„ fier.

„ 11. Je ne chercherai l'amitié d'aucune créature, que lorsque le
„ sacré Cœur de Jesus-Christ m'y invitera pour la porter à son
„ amour.

„ 12. Je ferai une continuelle attention de conformer & soûmet-
„ tre en tout ma volonté à celle de mon souverain.

„ 13. Je ne m'arrêterai point volontairement à aucune pensée,
„ non-seulement mauvaise, mais seulement inutile: je me regarde-
„ rai comme une pauvre dans la maison de Dieu, qui doit être soû-
„ mise à toutes, & à qui l'on fait & on donne par charité; & je
„ penserai que j'ai toûjours trop.

„ 14. Tant que je le pourrai, je ne ferai ni plus ni moins par le
„ respect humain ou vaine complaisance des créatures.

„ 15. Comme j'ai demandé à Notre Seigneur de ne rien laisser
„ paroître en moi de ses graces extraordinaires, que ce qui m'at-
„ tirera le plus de mépris, de confusion & d'humiliation devant les
„ créatures; aussi tiendrai-je à grand bonheur, quand tout ce que
„ je dirai ou ferai sera mépriſé, censuré & blâmé: tâchant de tout
„ souffrir pour l'amour & gloire du sacré Cœur de Notre Seigneur
„ Jesus-Christ,

„ Jesus-Christ, & dans ses saintes intentions auſquelles je m'unirai „ en tout.

„ 16. Je ferai attention à rendre mes actions & paroles, glorieuſes „ à Dieu, édifiantes au prochain, & salutaires à mon ame, en me „ rendant fidellement conſtante à la pratique du bien que mon di- „ vin Maître me fait connoître qu'il desire de moi, n'y faiſant point, „ si je peux, de faute volontaire; & je ne m'en pardonnerai point, „ sans m'en vanger sur moi par quelque pénitence.

„ 17. Je me rendrai attentive à n'accorder à la nature que ce que „ je ne pourrai pas légitimement lui refuſer, sans me rendre ſingu- „ liere, ce que je veux fuir en tout. Enfin je veux vivre sans choix, „ ne tenir à rien, dire en tout évenement, *Fiat voluntas tua.*

„ Dans la multitude de toutes ces choſes, je me suis ſenti saiſie „ d'une si grande crainte d'y manquer, que je n'avois pas le cou- „ rage de m'y engager, si je n'avois été fortifiée & rassurée par ces „ paroles qui me furent dites dans le plus intime de mon cœur: „ *Que crains-tu, puiſque je réponds pour toi, & me suis rendu ta cau-* „ *tion? L'unité de mon amour te tiendra lieu d'attention dans la multi-* „ *plicité de toutes ces choſes: je te promets qu'il réparera les fautes que* „ *tu y pourrois commettre, & s'en vangera lui-même sur toi.*

„ Ces paroles imprimerent en moi une si grande confiance & aſ- „ surance que cela seroit ainsi, que nonobstant ma grande fragilité „ je ne crains plus rien, ayant mis ma confiance en celui qui peut „ tout, & duquel j'eſpere tout, & rien de moi. «

Un vœu si étendu & si particulariſé, fait par une perſonne infir- me, affligée, contredite, perſecutée de toute part, prouve claire- ment la tranquillité de son ame au milieu de ses souffrances, & la force de son amour, superieur à toutes les fureurs du Démon: mais ce mot avec lequel Notre Seigneur la fortifia, est bien remarquable: *L'unité de mon amour te tiendra lieu d'attention dans la multiplicité de toutes ces choſes.* Que cette divine leçon entre dans l'eſprit & dans le cœur de ceux qui liront ceci. Qui aime Dieu véritablement, conſtamment, uniquement, trouve dans l'exercice de l'amour l'ac- compliſſement de toutes les vertus les plus héroïques, à meſure que l'occaſion se préſente de les pratiquer; & il puiſe dans le Cœur de Jeſus-Christ une exactitude & une fidelité dont notre foibleſſe ne seroit pas capable.

XCIII. Notre Seigneur lui fait de nouvelles graces par lui.

Dieu ne laiſſe point les sacrifices qu'on lui fait sans récompen- ſe; auſſi couronna-t-il peu de tems après la fidélité de son amante, par des faveurs nouvelles.

port à la dévotion envers ſon Cœur ſacré. Il lui donne ſaint François pour protecteur.

J'en raconterai ici une plus remarquable, & qui ſe rapporte particulierement au culte du Cœur de Jeſus-Chriſt: je la décrirai ſimplement dans les propres termes dans leſquels la ſervante de Dieu en rendit compte à ſon Directeur.

„ Le jour de ſaint Jean l'Evangeliſte après avoir reçû mon divin
» Sauveur, il me fit une grace qui me ſembla être de la nature de celle
» que reçut ce bien aimé Diſciple le ſoir de la Céne. Le Cœur de Je-
» ſus me fut repréſenté comme dans un trône formé de feu & de
» flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le ſoleil, &
» tranſparant comme un criſtal. La playe qu'il reçut ſur la croix
» y paroiſſoit viſiblement. Il y avoit une couronne d'épines autour
» de ce Cœur ſacré, & une croix au deſſus qui y paroiſſoit plantée.
» Mon divin Maître me fit entendre, que ces inſtrumens de ſa paſ-
» ſion ſignifioient que l'amour immenſe de ſon Cœur pour les hommes
» avoit été la ſource de toutes ſes ſouffrances: que dès le premier
» inſtant de ſon Incarnation, tous ces tourmens lui avoient été pré-
» ſens; & que dès ce premier moment la croix fut, pour ainſi dire,
» plantée dans ſon Cœur: qu'il accepta dès lors toutes les douleurs
» & les humiliations que ſa ſainte humanité devoit ſouffrir pendant
» le cours de ſa vie mortelle, comme auſſi tous les outrages auſquels
» ſon amour pour les hommes l'expoſoit juſqu'à la fin des ſiecles, en
» demeurant avec eux dans le ſaint Sacrement.

» Il me fit connoître enſuite, que le grand déſir qu'il avoit d'ê-
» tre aimé parfaitement des hommes, lui avoit fait prendre le deſ-
» ſein de leur manifeſter ſon Cœur, & de leur donner dans ces
» derniers tems, ce dernier effort de ſon amour, en leur propo-
» ſant un objet & un moyen ſi propre pour les engager à l'aimer,
» & à l'aimer ſolidement. Qu'en cela il leur ouvroit tous les tré-
» ſors d'amour, de graces, de miſericorde, de ſanctification & de
» ſalut que ce Cœur contient, afin que tous ceux qui voudroient
» lui rendre & lui procurer tout l'amour & l'honneur qui leur ſe-
» roit poſſible, fuſſent enrichis avec profuſion des tréſors dont ce
» Cœur divin eſt la ſource, ſource féconde & inépuiſable. „

„ Il m'a encore aſſuré, qu'il prenoit une ſinguliere complaiſan-
» ce à voir les ſentimens interieurs de ſon Cœur & de ſon amour
» honorés ſous la figure de ce cœur de chair, tel qu'il m'avoit été
» montré, dont il vouloit que l'image fût expoſée en public; afin,
„ ajoûta-t'il, de toucher le cœur inſenſible des hommes. Il me
„ promit en même tems, qu'il répandroit avec abondance ſur le
„ cœur de ceux qui l'honoreroient, les tréſors de graces dont ſon

„ Cœur eſt rempli, & que par tout où cette image ſeroit expoſée „ pour y être particulierement honorée, elle y attireroit toute „ ſorte de bénédiction. „

„ Mais voici ce qui me cauſa en même tems une eſpece de ſup- „ plice qui me fut plus ſenſible que toutes les peines que j'ai reſſen- „ ties : ce fut que lorſque ce Cœur me fut préſenté, il me fit en- „ core entendre ces paroles : J'ai une ſoif ardente d'être honoré & „ aimé des hommes dans le ſaint Sacrement ; & cependant je ne „ trouve preſque perſonne qui s'efforce ſelon mon déſir, de me „ déſalterer, en uſant vers moi de quelque retour. „

Ce fut dans la même année qu'elle reçut une autre faveur, en ce que Dieu lui donna ſaint François d'Aſſiſe pour protecteur ſpécial. Il y avoit entre ce grand Saint & la ſervante de Dieu une grande conformité d'attrait pour la pauvreté, l'humiliation & la ſouffrance ; & cet attrait qui a fait le caractere propre de ce Saint, & qui fait celui de ſon Ordre, étoit profondément gravé dans le cœur de Sœur Marguerite. Elle en étoit elle-même étonnée ; & en même tems elle l'étoit de ce qu'elle ne ſe trouvoit ni aſſez pauvre, ni aſſez ſouffrante. *Comment ſe peut-il faire*, diſoit-elle un jour à ſon Directeur, *que la pauvreté & les ſouffrances ayent tant d'attrait pour mon cœur, que je les regarde comme des mets delicieux ; & que cependant je ſouffre ſi peu, qu'il faut le compter pour rien* ?

Le jour donc de la Fête de ſaint François, Dieu lui fit voir dans ſon oraiſon ce grand Saint tout brillant d'une lumiere inexplicable, & comme placé dans une gloire plus éminente que celle des autres Saints, parce qu'il avoit eu ſur la terre plus de conformité avec la pauvreté & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & parce qu'il avoit eu l'honneur de porter dans ſon corps les playes ſacrées de ce divin Sauveur. Dieu fit connoître à ſa ſervante, que ce grand Saint étoit particulierement uni à ſon Cœur divin, & qu'il avoit un pouvoir particulier pour en obtenir des graces : que ce Saint s'offroit ſans ceſſe à la juſtice divine en union avec le Cœur de Jeſus-Chriſt, pour obtenir en lui & par lui, miſericorde pour les pécheurs, & particulierement pour les Religieux déchus de la régularité. Elle le vit comme gémiſſant & proſterné aux pieds du trône de Dieu, pour appaiſer ſa colere au ſujet de quelques déſordres arrivés dans un certain Ordre Religieux, & des relâchemens qui s'y étoient introduits. Ces déſordres furent manifeſtés à la ſervante de Dieu, avec toute l'horreur que Dieu a des relâchemens où tombent les perſonnes qui lui ſont particulierement conſacrées. Il lui parut que la priere de ſaint Fran-

çois ſuſpendoit la colere de Dieu prête à punir ces Religieux déreglés. La viſion finit par la grace que Jeſus-Chriſt fit à la Sœur Marguerite, de lui donner ſaint François pour être ſon conducteur dans les ſouffrances nouvelles qu'il lui prédit, auſquelles il voulut qu'elle ſe préparât.

C'eſt ainſi que les graces qu'elle recevoit étoient toutes marquées de ces deux caracteres ; elles étoient la récompenſe de ſes ſouffrances, & elles étoient la préparation à des ſouffrances nouvelles. Telle eſt l'œconomie de notre ſalut, & celle de notre perfection: tout a été mérité par la Croix du Sauveur ; & toutes les graces qui nous viennent de ſa bonté, nous rapprochent de cette Croix, & nous portent à nous y unir plus étroitement. C'eſt ce qui fut montré dans une autre occaſion ſous un nouveau ſymbole, à la ſervante de Dieu. Voici ce qu'elle en rapporte.

„ Une fois que je ſentois mon ame dans une agonie fort douloureuſe, Notre Seigneur m'honorant de ſa viſite, me dit: Entre, ma „ fille, dans ce parterre délicieux, pour ranimer ton ame languiſſante. Je vis que ce parterre étoit ſon ſacré Cœur. Il étoit tout rempli „ de fleurs, dont la diverſité étoit autant aimable, que leur beauté „ étoit admirable. Après les avoir toutes conſiderées ſans oſer les „ toucher, il me dit : Tu en peux cueïllir à ton gré. Me jettant à ſes „ pieds, je lui dis : O mon divin amour, je n'en veux point d'autre que „ vous, qui m'êtes un bouquet de myrrhe, que je veux porter conti- „ nuellement entre les bras de mes affections. Tu as bien choiſi, me „ dit mon divin amour : il n'y a que cette myrrhe que tu choiſis, qui „ puiſſe conſerver ſon odeur & ſa beauté. Cette vie eſt ſon tems & ſa „ ſaiſon : il n'y en aura point dans l'éternité ; elle y change de nom. »

Faſciculus myrrha &c.

On connoît aiſément que la ſervante de Dieu faiſoit alluſion à ce mot de l'Epouſe du Cantique, qui diſoit : *Mon bien aimé eſt pour moi un bouquet de myrrhe* ; pour exprimer l'ardeur avec laquelle elle vouloit embraſſer les rigueurs ſalutaires de l'amour ſouffrant avec Jeſus-Chriſt. Mais que ces ſouffrances n'effrayent pas ſes amantes: l'amour divin a auſſi ſes conſolations & ſes douceurs ; & la ſervante de Dieu l'éprouva bientôt, lorſqu'elle recueïllit tout à coup le fruit de ſes peines, par l'établiſſement ſubit & ineſperé de la dévotion au Cœur de Notre Seigneur.

XCIV. La Communauté entiere adopte la dévotion au Cœur de N. S. L'exemple en eſt

Ce fut en effet cette année même 1686. que s'accomplirent enfin les prédictions de la dévote fille, & les promeſſes que Jeſus-Chriſt lui avoit faites au ſujet de cet établiſſement. Si en rapportant les graces dont nous venons de parler, & qu'elle reçut dans cette même

année, nous en avons alteré l'ordre de quelques mois, ce n'eſt que pour pouvoir donner ſans interruption ce qui regarde le commencement & le progrès de cet établiſſement miraculeux.

donné par celle qui l'avoit le plus contredite.

Il eſt néceſſaire de rappeller ici ce que nous avons rapporté ci-devant, de la contradiction preſque univerſelle que la Sœur avoit éprouvée dans la Maiſon, environ un an auparavant, à l'occaſion du premier eſſai qu'avoient fait les Novices pour faire honorer le Cœur de Jeſus-Chriſt. L'impreſſion qu'on avoit priſe contre cette dévotion, bien loin de s'effacer, n'avoit fait que s'accroître, pour ainſi dire, depuis ce tems-là. La reflexion avoit confirmé les premieres ſaillies de la prudence humaine qui s'étoit révoltée au bruit de cette dévotion : les Religieuſes ferventes & les négligentes étoient également prévenuës & déterminées à la contredire, & mille belles raiſons rendoient plauſible leur antipathie.

D'ailleurs l'avanture de cette Demoiſelle de qualité, dont Sœur Marguerite avoit procuré la ſortie, avoit décredité la ſainte fille dans l'eſprit des perſonnes du dedans & du dehors. On la taxoit hautement d'indiſcretion, d'imprudence, d'entêtement, ou d'hypocriſie ; chacun le faiſoit ſelon ſon caractere & ſelon ſon humeur. Les moins régulieres la railloient avec malignité, & les plus ferventes la plaignoient avec charité ; mais toutes s'étoient unies dans le mépris qu'on faiſoit de ſon eſprit & de ſes lumieres, & dans l'oppoſition qu'on avoit conçûë contre ſa dévotion. Quelle apparence que la Communauté reçût de la main de cette fille ſi décriée & ſi mépriſée, une dévotion qui étoit pour la plûpart un objet de contradiction ?

Cependant le Fils de Dieu avoit prédit à ſa ſervante, que non ſeulement cette dévotion s'établiroit dans la Maiſon, malgré ces contradictions ; mais que ce ſeroient celles-là même d'entre les Religieuſes qui étoient les plus oppoſées, par qui cette dévotion ſeroit accreditée. Sœur Marguerite n'avoit point fait myſtere de ce que ſon Epoux lui avoit promis : la prédiction étoit connuë dans la Maiſon, & perſonne ne l'ignoroit. Mais cette prédiction étoit auſſi peu accréditée, que la dévotion même : tout étoit mépriſé, ſous le nom general d'illuſion, & de viſion ; on ſe ſervoit même de cette prophetie pour inſulter à Sœur Marguerite, & pour la défier d'en montrer l'accompliſſement. Les moins ferventes y trouvoient un nouveau ſujet pour tourner en ridicule la ſervante de Dieu, & pour lui reprocher avec amertume ou avec moquerie, une prédiction qui leur paroiſſoit vaine.

Celle de toutes les Religieuſes qui s'étoit déclarée le plus ouverte-

ment, c'étoit Sœur Marie Des Ecures, fille d'ailleurs d'un rare mérite, & d'une grande pieté. Son caractere particulier & sa pratique favorite, c'étoit la plus exacte observance des Regles. Après avoir édifié long-tems la Maison, elle mourut enfin dans la réputation d'une sainteté consommée; mais avant sa mort Jesus-Christ voulut qu'elle servît à la gloire de son Cœur & à son culte, quoiqu'elle l'eût traversé jusques-là de tout le pouvoir & le crédit que lui donnoit la réputation qu'elle avoit dans la Communauté. C'étoit de bonne foi que cette fille s'opposoit à la dévotion de Sœur Marguerite. Elle regardoit ses pratiques, comme contraires à l'esprit de la Regle: comme elle puisoit son opposition dans sa pieté même, cette opposition qui lui paroissoit juste, en étoit plus vive & plus déclarée; & c'étoit par conscience qu'elle se croyoit obligée de décréditer avec chaleur la dévotion envers le Cœur de Jesus-Christ.

Ce fut cependant cette fille dont Dieu se servit pour l'établir dans la Maison, & pour procurer au Cœur de Jesus-Christ des hommages publics. Cette année 1686. le dernier jour de l'Octave du saint Sacrement, elle se trouva vivement pressée d'un mouvement si extraordinaire du saint Esprit qui lui fit sentir interieurement l'erreur où elle avoit été jusqu'àlors, qu'elle ne put, pour ainsi dire, résister à l'attrait qui la pressoit, qui la portoit à réparer sa faute, & à reconnoître l'utilité de la dévotion qu'elle avoit méconnuë jusques-là. Elle combattit en vain dans le secret de son cœur: la grace triompha si absolument de ses répugnances & de ses craintes, qu'elle résolut de réparer son incredulité par une démarche aussi éclatante, que l'avoient été ses contradictions. Elle alla sur le soir au Noviciat emprunter de la dévote Maîtresse la miniature que la Mere Greffier avoit envoyée depuis quelques mois. Elle la demanda sans rien dire de son dessein; & on la lui prêta sans la questionner: mais Sœur Marguerite comprit par une lumiere divine, l'usage que la Sœur Des Ecures vouloit en faire, & le changement que Dieu avoit operé dans son ame. Elle se mit en priere, & fit prier avec elle toutes les Novices, pour l'heureux succès de l'entreprise qu'elle avoit pénétrée.

Le lendemain premier vendredi après l'Octave du saint Sacrement, jour que Jesus-Christ avoit marqué à la venerable Mere Marguerite, pour être destiné particulierement à honorer son Cœur & son amour, on vit avec surprise dès le matin, dans le Chœur interieur des Religieuses, un petit autel dressé contre la grille, dans le lieu le plus apparent. Cet autel étoit orné de fleurs, & de tout ce

que la dévotion & la ſimplicité de concert, avoient pu ramaſſer de plus décent & de plus riche. Au milieu de cette décoration étoit placée la miniature qui repréſentoit le Cœur de Jeſus ; & au deſſus, on avoit diſpoſé un Ecrit, par lequel on invitoit toutes les amantes du Fils de Dieu de venir unir leur cœur au ſien, & de lui rendre de concert les hommages profonds qui ſont dûs à ſon amour pour nous.

A meſure que les Religieuſes venoient le matin adorer le ſaint Sacrement, elles approchoient, non ſans ſurpriſe, de cette nouvelle décoration pour en examiner l'objet & l'appareil : mais la ſurpriſe ſe changea en admiration, quand on ſçut qui étoit l'auteur de ce pieux ſtratagême. On ſe regardoit avec étonnement ; on avoit peine à croire ce qu'on voyoit ; on ſe diſoit l'une à l'autre : Eſt ce donc là celle qui a tant déclamé contre la dévotion de Sœur Marguerite ? Comment s'eſt fait en elle un changement ſi incroyable ? C'eſt le Cœur de Jeſus-Chriſt qui a changé le ſien. Ce prodige entraîna dans le moment les ſuffrages de toute la Communauté, & il n'y eut aucune de celles qui avoient été les plus contraires à la Sœur Marguerite, qui ne ſe rendît enfin. Toutes ſe firent un devoir de céder à l'impreſſion de la grace, qui change les cœurs, & qui en diſpoſe à ſon gré : toutes ſe proſternerent devant le petit autel, & rendirent hommage au Cœur divin du Sauveur, dont elles voyoient la repréſentation. La Superieure, les Officieres, les Religieuſes, les anciennes, & les Novices, les ferventes & les tiedes, les amies de Sœur Marguerite & ſes critiques, toutes s'empreſſerent, par une ferveur commune, d'adorer pendant tout le jour, le ſaint amour du Cœur de Jeſus, d'y répondre par des ſentimens réciproques de leur amour & de leur cœur, & de celebrer entre elles la premiere fête conſacrée dans ce Monaſtere au Cœur adorable de Jeſus-Chriſt.

XCV. On reſout dans la Maiſon de bâtir une Chapelle à l'honneur du Cœur de J. C. Promeſſes que fait N. S. en faveur de ceux qui honoreront ſon Cœur ſacré.

On paſſa plus loin. Dès le jour même on convint qu'il falloit avoir une repréſentation plus grande & plus apparente du Cœur de Jeſus-Chriſt, avec les divers ſymboles qui dans la petite miniature exprimoient les attributs de ſon amour. On délibera de faire faire un grand tableau ſur ce deſſein : on ajoûta qu'il faudroit un lieu pour le placer décemment & pour l'honorer particulierement : on projetta d'ériger une Chapelle, & on convint de la bâtir dans le jardin. Tous ces projets furent formés, agréés, concertés unanimement, & pour ainſi dire executés dans le même jour : même les fonds pour le tableau & pour l'édifice furent preſque trouvés. Les Penſionnaires donnerent le peu d'argent qu'elles avoient, & promirent d'obtenir de leur famille de plus grandes ſommes : les Religieuſes, en faveur deſ-

quelles les parens payoient des penſions, demanderent qu'on conſommât ce qui en viendroit, pour cette ſainte œuvre. Il n'y eut pas juſqu'aux Sœurs converſes, qui ne montraſſent toute la généroſité dont leur état pouvoit être capable : elles ſe propoſerent de redoubler leur travail, & d'entreprendre plus d'ouvrage pour l'interêt de la Maiſon, demandant que le profit qui en reviendroit à la Communauté fût deſtiné à l'édifice projetté. Le zele fut ſi grand & ſi univerſel, que l'entrepriſe qui auroit dû paſſer pour une chimere dans une Maiſon très-pauvre, ſe trouva bientôt en état d'être exécutée. La Chapelle qui eſt belle, grande & bien ornée, fut placée au milieu du jardin : elle fut commencée peu de tems après qu'on en eut conçû le deſſein, & la dévote Mere Marguerite eut la conſolation, avant que de mourir, de la voir achevée, dédiée & bénite ſous le nom de Jeſus-Chriſt & de ſon Cœur divin.

En attendant que cet édifice fût achevé, les Sœurs du voile blanc préparerent dans un lieu apparent de la Maiſon, une niche qu'elles ornerent de leur mieux, pour y placer la petite miniature, afin que les Religieuſes euſſent plus de facilité, pour rendre à l'amour de Jeſus-Chriſt, des hommages particuliers, à la vûë de l'image de ſon ſacré Cœur. Ce lieu eſt devenu depuis un oratoire pour la commodité de celles que leurs infirmités empêchent de traverſer le jardin pour aller à la Chapelle du Cœur de Jeſus.

Ce qui marqua plus ſenſiblement que la main de Dieu étoit dans cet évenement, que l'on peut nommer miraculeux, ce fut le renouvellement de ferveur qui dès lors commença dans la Maiſon, & que les ſoins & les ſouffrances de Sœur Marguerite perfectionnerent dans la ſuite. Le vrai amour pour Jeſus-Chriſt y fut plus connu, depuis qu'on commença à y adorer plus particulierement celui qu'il a pour nous : l'oraiſon, la modeſtie, le ſilence, la mortification, & les autres vertus religieuſes, pratiquées avec plus de ſoin par celles qui juſqu'alors les avoient trop négligées, firent bientôt connoître d'une maniere ſenſible, quel tréſor l'on trouve dans le Cœur divin de Jeſus, & quelle part de ce tréſor le Sauveur fait à ceux qui lui rendent le culte parfait que mérite ſon amour.

On peut ſe figurer quelle fut la joye de Sœur Marguerite, à la vûë de cet évenement. Ne ſe croyant pas digne d'en remercier Dieu, elle engagea ſes Novices à ſe joindre à elle pour ſuppléer à ſa reconnoiſſance, & pour bénir Dieu toutes enſemble du triomphe qu'il avoit remporté en ce jour. Elle en rendit compte à la Mere Greffier par une Lettre où elle diſoit avec tranſport, *Je mourrai maintenant contente*,

contente, puiſque le Cœur de mon Sauveur commence d'être connu.

Ce fut dans ce même tems que Notre Seigneur fit connoître de nouveau à ſa ſervante, les graces particulieres qu'il deſtinoit à ceux qui honoreroient ſon Cœur divin, & qui perſevereroient dans cette dévotion. On en trouve le détail dans les Lettres de la ſervante de Dieu. » On ne peut exprimer, diſoit-elle dans une de ces Lettres, » les grandes bénédictions que cette dévotion attire ſur notre Inſti- » tut, & en particulier ſur les Maiſons qui lui procurent le plus d'a- » mour & de gloire. Cet aimable Cœur m'a fait voir qu'il étoit com- » me un bel arbre, qu'il avoit deſtiné pour prendre ſa racine au mi- » lieu de notre Inſtitut, pour étendre enſuite ſes branches dans les » Maiſons qui le compoſent, afin que chacun en puiſſe ceüillir les » fruits à ſon gré, ſelon ſon goût, quoique avec inégalité. La portion » de chacune ſera meſurée ſur ſon travail, & le profit ſur la bonne » diſpoſition de celles qui ſe nouriront des fruits de ſalut & de vie, » qui doivent nous renouveller dans l'eſprit primitif de notre ſainte » vocation. La gloire de notre ſaint Fondateur eſt beaucoup augmen- » tée par ce moyen : mais le divin Cœur veut que les filles de la Viſi- » tation diſtribuent les fruits de cet arbre ſacré à tous ceux qui en » déſireront, ſans crainte qu'il leur manque ; parce qu'il prétend, » comme il l'a fait entendre à ſon indigne eſclave, de redonner par » ce moyen la vie à pluſieurs, en les retirant du chemin de la perdi- » tion, ruinant par ce moyen l'empire de Satan dans les ames, pour » y établir celui de ſon amour qui ne laiſſera perir aucun de ceux qui » lui ſont conſacrés. „

Elle parle ainſi ſur le même ſujet dans un autre Ecrit. „ Notre Sei- » gneur m'a découvert des tréſors d'amour & de graces pour les per- » ſonnes qui ſe conſacreront & ſe ſacrifieront à rendre & procurer à » ſon Cœur, tout l'honneur l'amour & la gloire qui ſera en leur pou- » voir ; mais des tréſors ſi grands, qu'il m'eſt impoſſible de m'en ex- » primer. Cet aimable Cœur a un déſir infini d'être connu & aimé » de ſes créatures, dans leſquelles il veut établir ſon empire, comme » étant la ſource de tout bien, afin de pourvoir à tous leurs beſoins. » C'eſt pour cela qu'il veut qu'on s'adreſſe à lui avec une grande con- » fiance ; & il me ſemble qu'il n'y a point de moyens plus efficaces d'ob- » tenir ce qu'on lui demande, que de le faire par l'entremiſe du très- » ſaint ſacrifice de la Meſſe. „

Dans une autre elle preſcrit une pratique pour honorer le Cœur de Jeſus-Chriſt ; pratique qui lui étoit familiere, & que Notre Seigneur lui avoit ſuggerée, en lui faiſant eſperer la grace de la péniten-

ce finale, & celle de recevoir les Sacremens de l'Egliſe avant que de mourir, pour ceux qui l'obſerveroient. C'étoit de faire une neuvaine de Communion à cette intention & pour honorer le Cœur de Jeſus-Chriſt, en plaçant chacune de ces Communions à chaque premier vendredi du mois, pendant neuf mois de ſuite.

Dans une autre Lettre à la Mere Greffier elle preſcrit une pratique plus ſublime que Notre Seigneur lui avoit enſeignée, & qui renferme en peu de mots l'abregé de la perfection. „ Ce ne m'eſt » pas, dit-elle, une petite conſolation de voir prendre de ſi grands » accroiſſemens à la dévotion du ſacré Cœur, qui viſiblement ſe ſou- » tient & fait ſes progrès d'elle-même. Je ne m'en puis taire : je ne » ſçaurois écrire une Lettre, tant je ſuis ſtupide, ſi je n'en parle. » Je ne puis aimer perſonne, qu'à cette condition qu'elle aimera le » Cœur de mon Jeſus, ni aimer ou affectionner que ce qu'il aime. Ai- » mons le donc, & ne nous mettons pas en peine de rien autre. Voici » une choſe que cet adorable Cœur demande de ſes amis : *C'eſt la pu-* »*reté dans l'intention*, *l'humilité dans l'operation*, *l'unité dans la préten-* »*tion*. Je ne doute pas que vous ne compreniez mieux cela que »moi. „

La Mere Superieure de Paray qui avoit eu plus de part que perſonne au zele avec lequel la Communauté s'étoit livrée au culte & à l'amour du Cœur de Jeſus-Chriſt, eutauſſi une part particuliere aux recompenſes du Fils de Dieu. Cette recompenſe fut conforme à la nature de la dévotion, & à l'amour qui en étoit le principe & l'objet. La Mere Marguerite lui dit, ſelon l'ordre qu'elle en avoit reçû de Jeſus-Chriſt, qu'il avoit eu ſi agréable le ſoin qu'elle avoit pris pour bâtir un lieu où ſon Cœur fût adoré avec amour, & par l'amour, que pour l'en récompenſer il lui promettoit le privilege de mourir dans l'acte de ſon pur amour. Les circonſtances de la ſainte mort de cette vertueuſe Superieure, firent connoître dans la ſuite l'accompliſſement de cette prophetie de la ſervante de Dieu.

XCVI. Nouvelle ferveur dans la Maiſon. Sœur Marguerite l'anime par ſes avis. Regles de conduite qu'elle donne à ſes Novices.

Ces lumieres divines & ces graces ſingulieres redoublerent le zele de notre Maîtreſſe pour inſpirer à ſes Novices la ferveur de l'amour divin, & pour former ces jeunes cœurs ſur le modéle du Cœur de Jeſus-Chriſt. Dieu bénit ſon travail, par la ferveur nouvelle dont il anima le Noviciat. C'eſt ſous ſa conduite que ſe ſont formées tant de filles d'une vertu conſommée, dont pluſieurs ſont mortes dans une réputation univerſelle de ſainteté ; & d'autres conſervent encore l'eſprit dans lequel elles ont été élevées, & ſervent à l'édification de la Maiſon de Paray. Une preuve bien aſſurée du ſuccès de la

Maîtreſſe, c'étoit l'ardeur de ſes Novices pour recuëillir toutes ſes paroles & tous les avis qu'elle leur donnoit. Elles ne ſe contentoient pas de les recevoir de ſa bouche, elles vouloient les avoir par écrit de ſa main. Par une ſorte d'artifice pieux, elles ſe plaignoient à leur Maîtreſſe de leur peu de mémoire, pour l'engager à écrire de ſa main ce qu'elles avoient deſſein de conſerver, & ce qu'elles ont conſervé avec vénération, comme de précieuſes reliques. J'ai déja donné des extraits de quelques-uns de ces ſaints avis; j'ajoûterai ici un précis des autres que je ne puis inſerer, avec quelques-unes des pratiques qu'elle leur preſcrivoit: elles ſeront utiles aux perſonnes pieuſes qui voudront en liſant cette Vie, y chercher l'eſprit qui a animé la vertueuſe Maîtreſſe: car de même qu'on raconte avec ſoin les actions des grands hommes que le monde eſtime; de même il eſt juſte de tranſmettre à la poſterité les ſentimens des Saints, puiſque c'eſt par ces nobles ſentimens qu'ils ont acquis une gloire, bien ſuperieure à celle dont le monde prophane couronne ſes héros.

L'amour de Jeſus-Chriſt & de ſon Cœur ſacré étoit toujours le principal objet que Sœur Marguerite ſe propoſoit: c'étoit-là le centre, pour ainſi dire, auquel elle rapportoit tous ſes autres avis; mais elle vouloit qu'on l'aimât de cet amour genereux qui ſe ſoutient également dans les afflictions & dans les conſolations, & qui ſe tient toujours ſuperieur aux divers accidens de la vie. *Qu'elle foibleſſe de n'aimer Jeſus-Chriſt, que quand il nous careſſe, & d'être refroidi auſſitôt qu'il nous éprouve? Ce n'eſt pas là*, diſoit-elle, *un vrai amour. Celle qui aime ainſi, s'aime trop ſoi-même pour aimer Jeſus-Chriſt de tout ſon cœur.*

Le fruit de cet amour conſtant & uniforme, c'étoit une adhérence abſoluë à toutes les volontés de Dieu; volontés qui ſe trouvent ſuffiſamment marquées par tous les évenemens & les circonſtances de la vie, où ce qu'on nomme dans le monde des hazards & des malheurs, des contradictions & des contretems, doit être regardé par les ames fidelles, comme des diſpoſitions de cette amoureuſe providence qui veille ſur tout, & qui arrange tout, non ſeulement ſelon ſa volonté ſouveraine, mais encore ſelon ſa ſouveraine ſageſſe. Sœur Marguerite vouloit que ſes Novices fuſſent prêtes à chaque moment, à ſouffrir en paix tous ces petits évenemens qui chagrinent & qui dérangent les ames imparfaites, & à aimer même davantage celui qui en diſpoſe ainſi pour ſa gloire & pour remplir ſes deſſeins.

Elle ne donnoit à la pratique de l'obéïſſance qu'elle preſcrivoit à ſes Novices, d'autres bornes que le péché; ou pour mieux dire, elle exigeoit que cette obéïſſance fût ſans bornes: car ſous de ſi ſain-

tes Superieures les Novices n'avoient pas à craindre que l'on abusât de leur docilité. La Maîtresse vouloit donc qu'elles fussent toûjours prêtes à obéïr en tout, & toujours, soit aux saintes Constitutions, soit aux Superieures, ou à celles qui dans les differens Offices étoient dépositaires de leur autorité. Elle vouloit que l'obéïssance fût aveugle, ennemie de ces raisonnemens secrets qui dégenerent si souvent en murmures. L'ame de cette obéïssance étoit, disoit-elle, de n'avoir plus de volonté en soi; de se refuser tout désir, ou de ne s'en permettre aucun qui ne fût soumis; d'être toujours prête à renoncer à ses vûës, ses lumieres, son esprit, pour déferer à l'esprit, aux lumieres & aux vûës de ses Superieurs. Elle vouloit qu'on portât la pratique de ce renoncement jusqu'aux plus petites choses; soit parce que, disoit-elle, il n'y a rien de petit quand c'est à Dieu qu'on le sacrifie, & qu'on le sacrifie par amour; soit parce que cette fidelité, peut-être un peu gênante d'abord, donne dans la suite une merveilleuse facilité pour obéïr sans répugnance dans les occasions plus importantes; & que d'ailleurs la paix de l'ame ne peut être parfaite & inalterable dans une Religieuse, qu'autant qu'elle pratique ce renoncement total & absolu.

Le moyen qu'elle prescrivoit pour parvenir à cet état, c'étoit une profonde humilité de cœur, qui ne se borne pas à s'abaisser aux yeux des autres, humilité dont on se dédommage quelquefois interieurement par l'orgüeilleuse estime que l'on fait de son humilité même. Elle disoit qu'il n'y avoit point de vraye & de parfaite humilité, que dans celui qui se mépriſoit lui-même, & qui acquiesçoit volontiers au mépris qu'il éprouvoit de la part des autres. Elle trouvoit le modéle de cette humilité de cœur, dans le Cœur sacré de Jesus-Christ, dont le Prophete dit qu'il se regardoit *comme le dernier des hommes*, & qu'il portoit en lui la confusion & le poids de toutes nos iniquités. La confiance en soi & en ses propres lumieres, les hauteurs & les préferences de son jugement à ceux des autres, ne peuvent subsister avec une si sainte disposition: aussi ceux qui sont parvenus à cette vraye humilité, n'ont plus de peine à obéïr, à se soumettre avec la plus parfaite simplicité & à conformer leur jugement & leurs désirs mêmes, aux désirs & au jugement de ceux qui leur tiennent la place de Jesus-Christ.

Un autre fruit de cette humilité sincere, c'est le détachement de toutes choses. Dequoi a besoin celui qui ne désire rien, qui ne se croit digne de rien, qui croit toujours avoir plus qu'il ne mérite, qui reçoit comme de vraye grace tout ce qu'on lui donne, & qui se juge

digne de manquer de tout ? En ſanté & en maladie, en hyver & en été, dans l'abondance ou dans la diſette, une ame ainſi diſpoſée n'eſt pas difficile à contenter ; elle n'importune perſonne par ſes plaintes & par ſes inquietudes. De là naît le détachement univerſel, & ce détachement étoit une des vertus que Sœur Marguerite inſpiroit le plus : elle craignoit qu'on ne s'attachât aux plus legeres bagatelles, comme il eſt ordinaire aux jeunes perſonnes, qui aiment à recevoir ou à donner, à poſſeder ou à retenir, & qui n'oſant ou ne pouvant contenter ce penchant naturel dans des choſes importantes, ſe dédommagent par les petits riens qu'elles amaſſent, & qu'elles reſſerrent avec une précaution qui vient de la cupidité. Ne fût-ce qu'une image, ou un livre, ou une médaille, la ſage Maîtreſſe vouloit qu'on s'en privât dès qu'on y ſentoit de l'attachement ; & de même que dans l'Ordre de la Viſitation chaque année, ſelon la Regle, on change de chambre, d'emploi, de place, d'habits même, que tout eſt livré au ſort : de même la ſage Maîtreſſe vouloit que ſes Novices tiraſſent au ſort tous les petits uſtenciles de leur travail & de leurs dévotions ; & à celles qui avoient du penchant pour amaſſer quelque choſe, elle diſoit que l'unique tréſor d'une Religieuſe, c'étoit le Cœur de Jeſus-Chriſt, & que c'étoit trop d'avarice à celle qui n'en étoit pas contente.

Elle inſpiroit aux Novices une grande ardeur pour la ſainte Communion : elle diſoit ordinairement, que de même que l'appétit eſt la marque de la ſanté du corps, de même l'empreſſement pour approcher de Jeſus-Chriſt, eſt la marque de la ferveur du cœur ; & quoique pour la fréquence des Communions elle voulût qu'on ſe conformât aux Conſtitutions & à la prudente conduite du Confeſſeur, elle diſoit que ſi l'on ne communioit pas tous les jours, on en devoit avoir le déſir ; & elle auguroit mal de celles, qui ſous prétexte d'une crainte reſpectueuſe, ou d'une préparation plus longue, differoient d'approcher de la ſainte table. Elle diſoit à ce ſujet, que dans la compoſition de la crainte filiale, il y entroit bien les deux tiers d'amour. Que diroit-on d'un enfant, ajoûtoit-elle, qui par crainte n'oſeroit approcher de ſon pere & de ſa mere, & qui fuiroit toujours loin de leurs yeux ? Elle ne négligoit pas cependant de tirer de grands avantages de la crainte : elle la faiſoit ſervir à ne jamais laiſſer la Communion ſans quelque fruit, pour ainſi dire, ſenſible. Elle preſcrivoit à ſes filles, de ne point communier ſans faire à Jeſus-Chriſt dans le jour même ou dès la veille, quelque ſacrifice particulier de privation & de mortification, ou ſans remporter quel-

que victoire sur leurs penchans ou leurs passions.

Ce qu'elle désiroit le plus pour ses éleves, c'étoit qu'elles devinssent des filles de recueillement & de silence. Une fille de sainte Marie, disoit-elle, qui n'aime pas l'oraison, c'est un soldat sans armes, une citadelle sans remparts, un vaisseau sans provision, ou une lampe sans huile. Pourquoi s'est-on fait Religieuse, si on n'y goûte point ce qui fait l'occupation de cet état? On ne nous a désoccupé de tout autre soin qui pouvoit être utile au monde, que parce qu'on a voulu que nous ne fussions occupées qu'à prier pour le reste du monde, & à le faire dignement, assidûment, continuellement. Nous trompons le monde, continuoit-elle, si nous manquons à ce devoir, & si nous nous rebutons du seul emploi qui nous a été confié. Mais comme la pratique de l'oraison mentale est quelquefois difficile aux jeunes personnes, dont l'imagination trop vive paroît comme incompatible avec le recueillement, elle y accoûtumoit ses Novices peu à peu par diverses pratiques qu'elle proportionnoit au caractere de chacune : mais elle leur enseignoit sur tout, que c'étoit par la mortification qu'on parvenoit à l'oraison ; & que jamais les personnes sensuelles & qui aiment leurs aises, n'étoient parvenuës à pratiquer utilement ce saint exercice, qu'autant qu'elles y cherchoient à devenir plus pénitentes & plus mortifiées. A ce sujet nous allons rapporter quelques-unes des pratiques qu'elle donnoit pour s'entretenir dans la présence de Dieu, & pour fixer par quelques idées sensibles les égaremens de l'imagination ; comme aussi d'autres petits Ecrits aussi édifians qu'elle donnoit de tems en tems aux Novices, soit pour réveiller en elles la ferveur, par rapport à certaines fêtes de l'année ; soit pour leur donner comme *des défis* de parvenir à l'acquisition de certaines vertus, par des actes réïterés ; c'est ainsi qu'elle les nommoit, & par là elle excitoit merveilleusement dans les Sœurs du Noviciat, cette sainte émulation de ferveur qui les encourageoit aux vertus les plus héroïques.

XCVII. Diverses pratiques qu'elle donne pour l'oraison, pour les retraites, pour honorer le Cœur de J. C. &c. Et premierement, maniere de se tenir en la présence de Dieu dans l'oraison.

Maniere pour se tenir en la présence de Dieu, qui peut servir aux personnes aisément distraites, & qui consiste à mediter chaque jour de la semaine quelqu'une des playes de Notre Seigneur, & à s'en occuper pendant le cours de la journée.

Le lundi. Vous prendrez la playe de la main droite de Notre Seigneur Jesus-Christ. Elle servira comme de miroir à votre ame : elle

s'y regardera de tems en tems, pour y découvrir par la comparaiſon des ſouffrances & de la patience de Jeſus-Chriſt, les mouvemens déreglés de votre cœur, & y reconnoître ce qui empêche qu'il ne ſoit véritablement uni à lui. Vous vous préſenterez à lui avec la qualité d'une criminelle devant ſon juge: vous lui demanderez grace, & d'être lui-même votre juſtice & votre juſtification. Vous lui direz de tems en tems: O juge plein de clémence & de miſericorde, par le mérite de la rigoureuſe ſentence & du jugement injuſte qui a été porté contre vous, détournez de moi la condamnation que mes péchés ont meritée. D'autres fois vous direz: O Dieu ſauvez par bonté celle que vous pouvez damner avec juſtice. Vous repeterez ſouvent pendant le jour ces aſpirations: vous les repaſſerez en préſence de ce Juge ſouverain, pour negocier avec lui l'affaire de votre ſalut. Vous lui témoignerez la douleur de l'avoir offenſé, par de frequens actes de contrition: vous les produirez en ſecret, ſans interrompre les autres occupations: vous ſupporterez en eſprit d'expiation, tout ce qui ſe préſentera à ſouffrir; & vous ferez ce jour-là toutes vos actions dans cet eſprit.

Le mardi. Votre demeure ſera dans la main gauche de Jeſus-Chriſt. Vous prendrez devant lui la qualité de l'enfant prodigue devant ſon pere: vous vous reprocherez à vous-même votre pauvreté venuë de votre mauvaiſe conduite: vous demanderez pardon à votre pere, d'avoir diſſipé ſes biens, en abuſant de ſes graces, & en mépriſant ſes volontés. Avec une grande confiance vous vous jetterez entre ſes bras que ſon amour lui a fait étendre ſur la croix, comme pour recevoir ſes enfans qui reviennent à lui. Vous lui direz ſouvent: Mon Dieu vous êtes mon pere, ayez pitié de moi ſelon la grandeur de vos miſericordes: Je m'abandonne à vous, ne me rejettez pas: l'enfant ne peut périr entre les bras d'un pere qui l'aime & qui eſt tout puiſſant. D'autres fois vous direz: O mon pere je ſuis votre enfant, rendez moi digne de ce titre; que j'accompliſſe déſormais en tout & toujours votre ſainte volonté, car je ſuis toute à vous. Vous vous exercerez ce jour-là à la pratique de la douceur & de la patience.

Le mercredi. Il faut vous retirer avec un profond abaiſſement dans la playe du pied droit de notre bon Paſteur. Vous y contemplerez ce qu'il a ſouffert pour courir après ſa brebis égarée. Cette brebis c'eſt vous-même, & vous vous regarderez comme rapportée au bercail par la bonté du paſteur; vous vous cacherez près de lui, pour vous y tenir à l'abri dans la crainte du loup: ce loup c'eſt le Demon; c'eſt encore plus votre orgueïl & votre amour propre. Penſant enſuite combien ce

bon Paſteur a fait de pas pour vous chercher, vous l'en remercierez : vous unirez vos pas aux ſiens ; vous lui demanderez qu'il ne permette pas que vous marchiez vous-même ailleurs que dans la route de ſon amour. Vous lui direz : O mon aimable paſteur, détachez-moi de tout ce qui eſt créé, & de moi-même, afin que rien ne puiſſe m'attirer en m'éloignant de vous : je ne veux plus d'autres pâturages, que ceux que vous me donnerez. D'autres fois vous lui expoſerez les bleſſures que vous avez reçûës dans votre égarement, & vous lui direz : O mon Seigneur, gueriſſez mes playes par le merite des vôtres : ſi vous le voulez vous pouvez me guérir tout d'un coup. Ce jour allant & venant, vous penſerez que vous marchez à la ſuite de votre paſteur. Ne perdez point d'occaſion en ce jour de vous humilier.

Le jeudi. Vous vous retirerez dans la playe du pied gauche. Vous conſidererez Jeſus-Chriſt comme un vainqueur à qui les bleſſures ont mérité la victoire : vous vous regarderez comme un ſoldat deſtiné à combattre ſous les yeux de votre Capitaine, & pour la même cauſe. Vous conſidererez tous vos ennemis qui vous entourent ; mais vous n'en ſerez effrayée, qu'autant qu'il le faut pour vous tenir ſerrée près de votre chef : il eſt lui-même notre bouclier & notre force : il pourroit nous exempter de combattre ; mais il ne le veut pas, afin que nous faiſant triompher, tout foibles que nous ſoyons, ſa force paroiſſe dans notre foibleſſe. Puis donc qu'il met ſon plaiſir à nous voir combattre & vaincre, faiſons le nôtre d'avoir à combattre avec lui. Dites lui ſouvent : O Seigneur, je ſuis à vous, ſauvez-moi : je n'ai de force qu'en vous, & je n'aurai de victoire que par vous : ſoutenez ma foibleſſe, & je ne crains plus. D'autres fois dites lui avec ardeur : Mon Dieu je ſouffre violence, répondez pour moi. Et encore : Seigneur, venez à mon aide, hâtez-vous de me ſecourir. La pratique du jour ſera la mortification des moindres mouvemens de vos paſſions.

Le vendredi. Vous entrerez dans la playe du côté de Jeſus : vous vous y retirerez comme un voyageur qui cherche un port aſſuré, qui le déſire pendant la tempête, & qui eſt tranſporté quand il l'a trouvé. Mais le voyage n'eſt pas fini : il faut encore eſſuyer des orages & éviter des écuëils ; chaque jour en préſente de nouveaux. Jeſus ſera votre pilote : abandonnez-vous abſolument à ſa conduite ; ne vous mêlez d'autre choſe, que de l'aimer & de chercher à le contenter, comme les paſſagers font aveuglément dans la tempête tout ce que le pilote leur preſcrit. Dites lui de tems à autre : O mon amour ſauvez-moi, ne me laiſſez pas périr ; ou bien : Les eaux pénétrent juſqu'à

mon

mon ame, les vagues ſont prêtes à me ſubmerger, tendez-moi votre main ſecourable. La pratique du jour ce ſera d'étudier les mouvemens de ce Cœur divin où vous vous étes retirées, & d'y conformer en tout votre intention & vos déſirs.

Le ſamedi. Vous enviſagerez la bleſſure que reſſentit Jeſus-Chriſt par le poids de la Croix, lorſqu'il la porta ſur le Calvaire, & qu'elle ouvrit ſur ſon épaule décharnée une large playe. Vous penſerez que le poids de vos péchés lui étoit encore plus douloureux : vous vous le repréſenterez dans l'accablement où il étoit alors, & vous vous reprocherez à vous-même de l'avoir réduit à cet état, en le ſurchargeant encore par vos fautes journalieres. Vous admirerez ſa bonté qui l'a engagé à tout prendre, & à ſe charger de tout par amitié pour nous. Vous lui direz : O genereux ami, porterez-vous tout le poids de la juſtice de Dieu, & n'en partagerai-je rien ? ſoulagez-vous en me purifiant. D'autres fois : Que puis-je rendre à mon Dieu, pour tout le bien qu'il m'a fait, & pour le mal qu'il a ſouffert pour moi ? Je prendrai ſon calice, & je le boirai avec lui s'il le faut juſqu'à la lie. La pratique ſera la mortification des ſens, vous privant de quelque plaiſir, ſatisfaction, ou commodité.

Le Dimanche. Vous conſidererez Jeſus expirant, & dans ce moment même conſommant notre rédemption & notre délivrance, & commençant celle des ames ſaintes qui étoient dans les limbes. Nous adorerons les derniers mouvemens de ſon cœur mortel, & le dernier ſoupir de ſa vie qui ſcella l'arrêt de notre ſalut, & qui fut la conſommation de ſa victime & de ſon triomphe. O Jeſus ! vos ennemis ſont vaincus, mais ils eſperent me vaincre à leur tour : triomphez encore en moi, & rendez les encore confus. Dites lui quelques fois : Mon Dieu & mon Epoux, conformez mon cœur au vôtre. Vous avez donné pour moi juſqu'à la derniere goute de votre ſang, prenez pour vous juſqu'à la plus petite affection de mon cœur qui ne veut plus être partagé : il vous eſt dû tout entier. Pour pratique, vous étudierez vos attachemens pour les combattre & les détruire, s'ils ne ſont formés par la volonté de Jeſus-Chriſt. Vous vous redirez ſouvent à vous-même ces paroles, L'amour regne dans la ſouffrance, il triomphe dans l'humilité, il joüit dans l'unité.

Demeures dans le ſacré Cœur de Jeſus pour tous les jours de la ſemaine, pour ſervir d'occupation aux Sœurs du Noviciat.

XCVIII. Pratique pour honorer le Cœur de J. C. tous les jours de la ſemaine.

Le Dimanche. Vous entrerez dans le Cœur ouvert de Jeſus, comme dans une fournaiſe d'amour, pour vous y purifier de toutes les ſoüillures que vous avez contractées pendant la ſemaine, & pour conſumer cette vie de péché, afin de vivre de celle du pur amour; amour qui vous transformera toute en lui. Ce jour ſera deſtiné à rendre un particulier hommage à la ſainte Trinité.

Le lundi. Vous vous regarderez comme une criminelle qui deſire appaiſer ſon juge par le regret de ſes fautes, & qui conſent à ſatisfaire à ſa juſtice. Vous entrerez en cet eſprit dans le Cœur de Jeſus, pour vous renfermer dans cette priſon d'amour, pour y participer aux amertumes dont ce Cœur ſacré a été inondé: vous conſentirez à y être liée & garottée ſi étroitement, qu'il ne vous reſte, pour ainſi dire, plus de liberté que pour aimer, plus de lumiere, de mouvement ou de vûë que celle du pur amour, de cet amour qui le tient lui-même comme captif & ſans mouvement dans le ſaint Sacrement. Par le merite de cette divine captivité, vous lui demanderez la liberté pour les ames du purgatoire, & vous ferez toutes vos actions en eſprit de pénitence dans cette vûë.

Le mardi. Vous entrerez dans le Cœur de Jeſus, comme dans une Ecole dont vous êtes la diſciple. Cette Ecole eſt celle où l'on apprend la ſcience des Saints, la ſcience du pur amour, qui fait oublier toutes les ſciences mondaines. Vous écouterez avec attention la voix de votre maître qui vous dit: Apprenez de moi que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez le vrai repos de votre ame.

Le mercredi. Vous entrerez dans le Cœur de Jeſus-Chriſt, comme un voyageur dans un navire: l'amour en eſt le pilote, il vous conduira heureuſement ſur cette mer orageuſe par laquelle il faut paſſer pour arriver au port. Les tempêtes que vous avez à craindre, ne viennent que de l'amour propre, de la vanité, de l'attache à ſa volonté: le pilote vous en défendra ſi vous lui êtes fidelle, il vous fera voguer dans le calme & la tranquillité.

Le jeudi. Vous entrerez dans le Cœur de Jeſus-Chriſt, comme un ami qui eſt invité au feſtin de ſon ami: vous y trouverez des délices qui vous ſont préparées, & qui ſurpaſſent vos deſirs & vos connoiſſances: vous y ſerez enyvrée du vin délicieux de ſon amour; ce vin

charme les amertumes du siecle, & inspire le dégoût de toutes les voluptés terrestres. L'ami qui vous reçoit est aussi liberal qu'il est tendre ; il vous dira : Tout ce qui est à moi est à toi, mes merites, mes playes, mon sang, mes douleurs : l'amour rend tous ces biens communs entre nous ; mais la liberalité doit être réciproque, & je veux aussi te posseder toute entiere sans tant de réserve & de partage. En ce jour vous ferez toutes vos actions en esprit d'amour.

Le vendredi. Vous considererez Jesus sur la croix, comme la mere tendre qui vous y a enfanté dans son Cœur avec des douleurs infinies : vous vous reposerez entre ses bras & sur son cœur, comme un enfant dans les bras de sa mere, & qui y trouve sa consolation & son assurance : abandonnez-vous donc à ce Cœur sacré, sans tant de retour d'inquiétude & de défiance pour l'avenir : il le prévoit pour vous, & c'est assez. Bornez-vous à l'aimer avec confiance dans le moment présent, assûrée que vous êtes, qu'il ne vous veut pas abandonner. Vous passerez ce jour dans cet esprit d'abandon pour tous les évenemens de votre vie, ne vous réservant rien que l'amour.

Le samedi. Vous vous presenterez au Cœur sacré de Jesus, comme une victime qui arrive au temple pour y être immolée, & qui est presentée devant le sacrificateur : ce divin Prêtre doit en l'égorgeant spirituellement, faire mourir en elle la vie animale ; & ensuite en la consumant dans le feu de l'amour, lui rendre une vie nouvelle & divine. Prenez plaisir à remplir les devoirs de l'holocauste : aimez à mourir au monde & à tout ce qu'il y a de sensible, & à être consumée dans l'amour pour honorer Dieu, & pour y trouver la nouvelle vie que l'amour seul anime. Heureuse si après cela vous pouvez dire avec verité : Non ce n'est plus moi qui vit, mais c'est Jesus qui vit en moi, & qui y vit par son amour : c'est en lui & par lui que j'agis, que je souffre & que j'aime.

Au reste voulez-vous sçavoir qui entrera plus avant dans cette sacrée demeure du Cœur de Jesus ? Ce sera la plus humble & la plus mépriſée : la plus dénuée de tout, sera celle qui le possedera davantage ; la plus mortifiée en sera la plus tendrement caressée ; la plus charitable en sera la plus aimée ; la plus silentieuse en sera la mieux enseignée ; enfin la plus obéïssante sera celle qui y aura le plus de crédit & de pouvoir.

Les Vies de Jeſus-Chriſt au très-ſaint Sacrement.. Maniere de les honorer pendant l'octave de ſa fête.

I. VIE D'AMOUR.

XCIX. Les differentes vies myſtiques de Jeſus-Chriſt dans le ſaint Sacrement.

Vous êtes l'épouſe bien aimée de Jeſus, vous honorerez ſa vie d'amour au ſaint Sacrement. Pour cela faites une grande attention à vous rendre toute pure & innocente pour plaire à ce divin Epoux. En tout ce que vous ferez, n'ayez d'autre vûë que celle-là; donnez-lui tout ſans réſerve, ſi vous voulez qu'il ſe donne tout à vous. Si vous deſirez goûter la douceur de ſes amoureux entretiens, banniſſez toutes les reflexions de l'amour propre, & celles du reſpect humain. Vous ferez cinq pratiques pendant ce jour, où vous combattrez votre amour propre; & vous les offrirez à Notre Seigneur lorſque vous le viſiterez au ſaint Sacrement. Dans la Communion, vous ferez amende honorable au Cœur ſacré de Jeſus, & vous lui demanderez pardon pour toutes les mauvaiſes Communions qui ſe font, & qui ont été faites, tant par vous que par les méchans Chrétiens. Vous vous priverez en ce jour, autant que la Regle vous le permettra, de tout plaiſir & délaſſement, pour obtenir la parfaite mortification. Vous garderez une demie heure de ſilence après Prime, pour honorer celui de Jeſus au ſaint Sacrement.

II. VIE DE GLOIRE.

Notre Seigneur vous deſtine à honorer ſa vie de gloire au ſaint Sacrement. Là il renouvelle ſa glorieuſe Paſſion, par laquelle il a établi ſon regne ſur toutes les puiſſances ennemies. Il veut vous aſſocier à ſa Royauté, & pour cela que vous faſſiez votre trône ſur la croix: vous y ſerez glorieuſe avec lui, ſi vous portez comme lui toutes celles qui vous ſeront préſentées, ſans vous laſſer ni vous plaindre de leur peſanteur & de leur durée. Vous les prendrez indifferemment & ſans choix, mais comme il plaira à la providence de vous les préſenter: par là vous regnerez ſur toutes vos promptitudes, vos reſſentimens & vos répugnances, & vous en triompherez avec lui dans ſon ſacré Cœur. Vous ferez cinq pratiques dans cette vûë, & vous les offrirez au Cœur glorieux de Jeſus lorſque vous le viſiterez.

III. VIE CACHE'E.

Notre Seigneur vous a choiſie pour honorer ſa vie cachée au ſaint Sacrement. Vous participerez à cette vie, en vous enſeveliſſant ſi avant dans la ſolitude de ſon Cœur, que vous ne deſiriez plus d'être vûë que de lui ſeul. Votre plus grand ſoin ſera de cacher le bien que vous ferez, de peur qu'il ne vous ſoit dérobé. Aimez à vivre inconnuë & oubliée; & lorſque vous irez devant le ſaint Sacrement, preſentez-lui cinq pratiques d'anéantiſſement & de privation de ce qui pourroit attirer la vaine eſtime ou les attentions des créatures.

IV. VIE DE SACRIFICE.

Notre Seigneur veut que vous honoriez ſa vie ſacrifiée & immolée au ſaint Sacrement. Là il eſt la victime de propitiation pour notre ſalut. Offrez-vous à ſon ſacré Cœur, comme une victime qui veut être immolée avec lui. Il en eſt en même tems le ſacrificateur; abandonnez-vous à lui comme l'agneau entre les mains du Prêtre qui va l'immoler: priez le qu'il accompliſſe en vous tous ſes deſſeins, quelques rigoureux qu'ils duſſent paroître à la nature: ſacrifiez-lui vous-même tout le plaiſir que vous prenez à aimer & à être aimée, approuvée & eſtimée des créatures; vous ne pouvez être aſſociée parfaitement à cet état de victime de Jeſus-Chriſt, qu'autant que vous vous dénuërez entierement de tout ce que vous affectionnez naturellement. Offrez-en cinq pratiques au Cœur immolé de Jeſus, lorſque vous le viſiterez au ſaint Sacrement.

V. VIE DE GRACE.

Notre Seigneur vous appelle à honorer ſa vie de grace. Le ſaint Sacrement eſt le trône de la grace & de la miſericorde; & c'eſt pour inviter les pécheurs à venir la demander, qu'il reſte toujours dans ce ſaint myſtere. Offrez-vous à lui comme une eſclave devant ſon liberateur, & une criminelle qui a merité la mort, devant ſon Roi qui l'en a délivrée. A ce titre vous étes toute à lui, & il a ſur vous le droit de diſpoſer de votre vie qui eſt plus à lui qu'à vous-même: ne vous réſervez donc plus d'autre droit ſur vous, que ce qu'il vous faut pour l'aimer par choix. En ce jour vous tiendrez votre langue captive, & vous en mortifierez la legereté, afin qu'elle ne s'échape en rien

contre la charité ou l'humilité, ſoit en vous louant ou en vous excuſant. Vous en ferez cinq pratiques, pour les offrir à Notre Seigneur, lorſque vous le viſiterez.

VI. VIE HUMILIE'E.

Notre Seigneur vous a choiſie pour honorer ſa vie humiliée au ſaint Sacrement. Il y voile pour nous ſa puiſſance & ſa gloire, & s'expoſe par amour à toutes les inſultes des Heretiques & des faux Chrétiens. Vous entrerez dans le même eſprit: vous vous offrirez devant lui, comme le néant devant ſon tout, comme la bouë devant le Soleil, pour être foulée aux pieds de tout le monde s'il le veut ainſi. Toute votre attention en ce jour, ſera de vous humilier, & de vous faire un plaiſir que les autres vous aident à y réüſſir en vous humiliant & vous mépriſant. N'évitez rien de ce qui ſe préſentera, & qui pourra vous rendre plus vile & plus abjecte devant le monde: par-là vous ſerez plus étroitement unie au ſacré Cœur de Jeſus. Vous lui preſenterez cinq pratiques d'humiliation lorſque vous irez le viſiter.

VII. VIE AGISSANTE ET OPERANTE.

Notre Seigneur vous a choiſie pour honorer les operations admirables de ſon Cœur dans le ſaint Sacrement. Il glorifie ſon Pere, il conduit ſon Egliſe, il anime ſes Saints, il invite les pécheurs, il change les cœurs. En qualité de ſervante de Jeſus, il vous faut travailler comme lui, avec lui, s'il étoit poſſible autant que lui, comme ſi vous pouviez le ſoulager dans les immenſes occupations de ſon Cœur. Comment le ferez-vous, pauvre créature, foible, languiſſante, & à demi morte? Vous le pouvez par l'amour: l'amour ſupléera à tout, & l'amour vous dictera ce que vous aurez à faire ſelon les deſſeins de votre bien aimé. Imitez ſon action par votre exactitude & promptitude à tout ce que la Regle preſcrit: mais comme Jeſus-Chriſt, vous irez & vous agirez dans le ſilence intérieur & extérieur, ſans inquiétude & ſans empreſſement. Vous vous ſouviendrez de ces paroles, *Jeſus autem tacebat*. Vous lui offrirez quand vous le viſiterez au ſaint Sacrement, cinq pratiques de charité envers le prochain.

VIII. VIE DE CONSOMMATION.

Notre Seigneur vous deſtine à honorer ſa vie de conſommation au ſaint Sacrement. L'état d'une victime c'eſt d'être entierement conſumée par le feu, à la gloire de celui à qui elle eſt offerte. Jeſus eſt au ſaint Sacrement comme la victime de Dieu; & le feu de l'amour l'y conſumeroit, s'il n'étoit immortel & impaſſible. Il n'en eſt pas ainſi de nous, qui devrions languir & deſſécher d'amour, & y être conſumés juſqu'à la mort. Offrez-vous à Jeſus-Chriſt, pour porter cet état, ſi c'eſt ſon bon plaiſir; pour être devant lui comme un de ces cierges allumés qu'on brûle à ſon honneur, & qui ſe conſume en ſervant à la gloire de Dieu. Vous vous abandonnerez ſans reſerve à Jeſus, pour qu'il faſſe de vous ſelon ſon bon plaiſir: la victime eſt à lui, il l'immolera dans le tems & en la maniere que ce ſouverain Prêtre ſçait le devoir faire. Il vous ſuffit d'être prête, & d'aimer par avance l'eſpece de conſommation qu'il vous deſtine: la plus ſouffrante eſt pour vous la plus heureuſe. Faites en ce jour cinq pratiques d'amour & d'abandon, & vous les offrirez à Jeſus-Chriſt.

Les abîmes du Cœur ſacré de Jeſus pour toutes les diſpoſitions.

C.
Les abîmes infinis des tréſors du Cœur de Jeſus-Chriſt pour ſupléer à toutes nos miſeres.

Le Cœur de Jeſus eſt un abîme où vous trouverez tout: ſur tout c'eſt un abîme d'amour, où nous devons abîmer tout autre amour, & principalement l'amour propre qui eſt en nous, avec ſes mauvaiſes productions, qui ſont le reſpect humain, & le déſir de nous élever & de nous contenter. C'eſt en noyant ces penchans dans l'abîme de l'amour divin, que vous y trouverez toutes les richeſſes qui vous ſeront neceſſaires ſelon vos états differens.

Si vous êtes dans un abîme de privation & de déſolation, ce divin Cœur eſt un abîme de toute conſolation, dans lequel il faut nous perdre ſans deſirer d'en ſentir la douceur.

Si vous êtes dans un abîme de ſéchereſſe & d'impuiſſance, allez vous abîmer dans le Cœur de Jeſus-Chriſt qui eſt un abîme de puiſſance & d'amour, ſans vous embaraſſer à goûter la douceur de cet amour que lorſqu'il lui plaira.

Si vous êtes dans un abîme de pauvreté, & dénuée de tout, abîmez-vous dans le Cœur de Jeſus: il eſt rempli de tréſors, il vous enrichira ſi vous le laiſſez faire.

Si vous êtes dans un abîme de foibleſſe, de rechutes & de miſe-

res, allez auſſi ſouvent au Cœur de Jeſus : il eſt un abîme de miſericorde & de force, il vous relevera & vous fortifiera.

Si vous éprouvez en vous un abîme d'orgueil & de vaine eſtime de vous-même, abîmez-la promptement dans les anéantiſſemens profonds du Cœur de Jeſus : ce cœur humble eſt l'abîme de l'humilité.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ignorance & de ténebres, le Cœur de Jeſus eſt un abîme de ſcience & de lumieres : apprenez ſur tout à l'aimer, & à ne faire que ce qu'il deſire de vous.

Si vous étes dans un abîme d'infidelité & d'inconſtance, celui de Jeſus en eſt un de conſtance & de fidélité : abîmez-vous y, & vous y trouverez un amour conſtant à nous aimer & à nous faire du bien.

Si vous vous trouvez comme abîmée dans la mort, allez au Cœur de Jeſus, vous y trouverez un abîme de vie, & vous y puiſerez une vie nouvelle, vie où vous ne regarderez plus que par les yeux de Jeſus-Chriſt, vous n'agirez plus que par ſon mouvement, vous ne parlerez plus que par ſa langue, vous n'aimerez plus que par ſon Cœur.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ingratitude, le Cœur de Jeſus eſt un abîme de reconnoiſſance : puiſez-y dequoi offrir à Dieu pour tous les biens que vous en avez reçûs, & priez Jeſus de ſuppléer pour vous de ſon abondance.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'agitation, d'impatience ou de colere, allez au Cœur de Jeſus qui eſt un abîme de douceur.

Si vous étes dans un abîme de diſſipation & de diſtraction, vous trouverez dans le Cœur ſacré de Jeſus un abîme de recueillement & de ferveur qui ſuppléera à tout, qui fixera votre cœur & votre imagination en les uniſſant à lui.

Si vous vous trouvez plongé dans un abîme de triſteſſe, abîmez la triſteſſe elle-même dans le Cœur de Jeſus, qui eſt un abîme de joye céleſte, & le tréſor de toutes les délices des Saints & des Anges.

Si vous étes dans le trouble & dans l'inquiétude, le Cœur divin eſt un abîme de paix, & cette paix vous ſera communiquée.

Lorſque vous ſerez dans un abîme d'amertume & de ſouffrance, uniſſez-les à l'abîme des ſouffrances infinies du Cœur de Jeſus, & vous apprendrez de lui à ſouffrir & à être content en ſouffrant.

Quand vous ſerez dans un abîme de crainte, le Cœur de Jeſus eſt un abîme de confiance & d'amour : abandonnez-vous-y ; là vous apprendrez que la crainte doit céder à l'amour.

Enfin en tout & par tout abîmez-vous dans cet ocean d'amour & de

de charité, & s'il eſt poſſible n'en ſortez plus, que vous ne ſoyez pénetrée du feu dont ce Cœur eſt embrâſé pour Dieu & pour les hommes, comme le fer dans la fournaiſe, ou comme une éponge plongée dans la mer & pénetrée de ſes eaux.

Divers avis à des Novices, lorſqu'elles entroient en retraite.

CI. Divers avis pour bien commencer la Retraite annuelle.

Pour vous préparer à recevoir la vie du pur amour en ſolitude, il faut mourir à vous-même intérieurement & extérieurement, par le renoncement à tous les goûts & les plaiſirs, ſoit ſenſuels, ſoit même ſpirituels; comme auſſi aux raiſons de votre propre jugement, & à l'attache à votre propre volonté: juſqu'ici votre volonté vous a rendu ſi ſenſible à ce qui la contrarie, qu'on voit d'abord vos répugnances.

Vous ferez mourir le qu'en dira-t-on; ce qui comprend tout reſpect humain & toute vaine complaiſance.

Vous ne témoignerez plus vos inclinations & vos averſions pour quoi que ce ſoit. Il vous faut mourir à toutes ces promptitudes & à ces mouvemens trop empreſſés: il faut vuider tout votre cœur de l'amour de vous-même, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu, ſi vous voulez que ce cœur ſoit préparé à recevoir les graces que Dieu lui deſtine. Vous ferez là-deſſus quinze pratiques: votre mot du guet ſera, Dieu eſt mon tout: hors de lui tout ne m'eſt rien.

AUTRE.

Pour vous préparer à la ſolitude, votre défi ſera l'humilité, pour vous conformer à Jeſus humilié & comme anéanti au ſaint Sacrement. Vous penſerez à ces paroles, *Il s'eſt anéanti lui-même.* N'eſt-ce pas une choſe horrible, qu'un ver de terre veuille s'élever, tandis que Dieu s'eſt anéanti? En vous élevant & cherchant l'eſtime des autres, vous quittez le vrai caractere des enfans de Jeſus-Chriſt, pour prendre celui du démon, & pour faire ce qui l'a perdu.

Vous vous humilierez donc d'abord, de n'avoir pas été humble, quoique vous euſſiez tant de ſujets de l'être: enſuite vous vous réjoüirez intérieurement de vous voir mépriſée & oubliée: vous embraſſerez tout ce qui peut vous rendre plus abjecte devant les créatures, & vous anéantir à vos propres yeux, afin que Dieu établiſſe ſon regne ſur votre néant. Vous ferez quinze pratiques d'humilité: lorſque vous aurez manqué, vous baiſerez la terre en diſant: *Sa-*

crificium Deo ſpiritus contribulatus : cor contritum & humiliatum Deus non deſpicies. Penſez ſouvent qu'il n'y a que le cœur humble qui ſoit capable d'entrer dans le ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt, de converſer avec lui, de l'aimer & d'en être aimé. Votre mot ſera, Voici l'heure de m'humilier pour témoigner à Dieu mon amour.

AUTRE.

Pour vous préparer à la ſolitude, votre défi ſera de l'obéïſſance intérieure & extérieure. Premierement vous obéïrez fidellement aux mouvemens de la grace, par les actes de vertus que vous ferez, penſant à ces paroles, *Si aujourd'hui vous entendez ſa voix, n'endurciſſez pas votre cœur.* A l'égard de l'obéïſſance extérieure, vous obéïrez promptement, ſimplement, ſans replique, & amoureuſement envers ceux qui ont pouvoir de vous commander. Vous penſerez à ces paroles, *Je ne ſuis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a appellé.* Au premier coup de la cloche vous quitterez tout pour courir à la voix de l'Epoux, diſant en vous-même : Jeſus a été obéïſſant juſqu'à la mort, je veux obéïr comme lui juſqu'au dernier ſoupir. Vous offrirez vos pratiques d'obéïſſance, pour honorer l'obéïſſance de Jeſus au ſaint Sacrement. Quinze pratiques. Lorſque vous aurez manqué, vous direz cinq *De profundis.* Si vous étes fidelle à faire la volonté de Dieu dans le tems, la vôtre s'accomplira pendant toute l'éternité. Mot du guet, *Fiat voluntas tua.*

AUTRE.

Pour vous préparer à la ſolitude, vous tiendrez par avance tous vos ſens intérieurs & extérieurs comme enfermés dans le Cœur de notre Seigneur, & cela par le profond ſilence que vous leur impoſerez. Silence intérieur, par le retranchement de toutes penſées inutiles & de reflexions de l'amour propre, pour vous diſpoſer à entendre la voix de l'Epoux. Silence ſur tout ce qui peut vous loüer ou vous excuſer, blâmer ou accuſer les autres : ſilence ſur les petites ſaillies auſquelles la nature immortifiée nous porte pour témoigner notre plaiſir dans les ſujets de joye, notre mécontentement dans les ſujets de triſteſſe. Retranchez toute parole ſuperfluë. Votre ſilence ſera pour honorer celui de Jeſus ſolitaire au ſaint Sacrement. Il vous apprendra par ce moyen à converſer avec ſon ſacré Cœur, & à l'aimer en ſilence. Lorſque vous aurez manqué à ces pratiques, vous direz

un *Miserere*. Votre mot sera, *Jesus autem tacebat.*

AUTRE.

Allez en solitude pour apprendre à vous quitter & vous oublier vous-même, par un entier abandon à la providence du Cœur de Jesus : il sera votre Directeur & votre tout. Ainsi toute à Dieu, & tout pour Dieu. Un seul cœur, un seul amour, pour un seul Dieu.

AUTRE.

Allez en solitude pour réparer le tems perdu, & pour mieux employer le présent avec tous les momens que vous serez en sa présence, chacun selon la fin pour laquelle il vous a été donné. Pour bien passer ce saint tems, il faut aimer ardemment & constamment : il faut s'abandonner toute à l'amour, & le laisser agir pour vous, vous contentant de lui adherer en tout par un profond anéantissement de vous-même. Tout de Dieu, & rien de moi : tout à Dieu, & rien à moi : tout pour Dieu, & rien pour moi.

AUTRE.

Allez en solitude pour apprendre premierement à vous changer entierement, & à vivre de la vie de Jesus-Christ. Secondement, pour conformer votre volonté à la sienne & à sa vie pauvre, vous vous quitterez vous-même, par un renoncement entier à tout ce qui pourroit donner quelque satisfaction à la nature. En troisiéme lieu, il faut faire état que si vous voulez posseder Jesus-Christ, & habiter dans son sacré Cœur, il faut ne vouloir rien posseder avec lui, & être content de lui seul. N'écoutez plus les sentimens de la nature immortifiée, ni les suggestions de l'amour propre qui aime à avoir, à posseder, à garder, à amasser. Qu'il crie tant qu'il voudra, nous sommes au Cœur de Jesus-Christ, & il faut n'avoir que ce qu'il veut que nous ayons, & être content de son parfait dénuëment. Aimons-le, ce Cœur sacré, d'un amour de préference qui nous dégoûte de tout le reste : lorsqu'il s'agira de lui plaire, plus d'excuse d'amour propre, plus de respect humain, plus de prétexte. Il vaut mieux tout abandonner & tout perdre, que de perdre les bonnes graces de ce Cœur adorable.

C'est ainsi que la sainte Maîtresse prescrivoit à chacune les vertus

qui leur étoient plus néceſſaires, & qui étoient plus conformes à l'attrait de leurs graces, & qu'elle leur marquoit les moyens de les acquerir. Comme ſes Novices prenoient goût à ces inſtructions, dont elles ſentoient tout le prix, & qu'elles la preſſoient de leur en donner toûjours de nouvelles & par écrit, elle leur mit un jour ſur le papier dans la ſimplicité, l'inſtruction ſuivante.

Voyez-vous, mes chers enfans, vous me forcez de vous écrire ce que je vous dis, particulierement du Cœur ſacré de Notre Seigneur: mais ſi vous n'en profitez pas, je le prierai moi-même de s'en venger; c'eſt-à-dire, ſi vous venez à l'oublier ou à le mépriſer. Prenez-y garde, je vous en avertis ſouvent: la grace que Notre Seigneur a commencé à vous faire vous élevera à une haute perfection, pourvû que vous lui donniez cours par une fidelle correſpondance de votre part. Il faut que votre ſentier s'avance & croiſſe comme l'aurore. Vos noms ſont écrits dans le Cœur adorable; mais ce n'eſt encore qu'avec de l'encre: vous ne faites que commencer, & la grace vient à vous à travers vos ténebres, pour vous aider à combattre & à vaincre vos imperfections, ſur tout ce fond d'orgueil qui ſe gliſſe par tout. Vos noms ſeront écrits en caracteres d'argent, quand vos intentions purifiées dans la fournaiſe du pur amour, ne retiendront plus rien de terreſtre & d'humain. Mais il ne faut pas vous en tenir là: il faut que vos noms ſoient enfin écrits dans le Cœur de Jeſus en caracteres d'or: c'eſt au pur amour à vous faire arriver à ce bonheur; alors vous ſerez comme des holocauſtes toutes conſumées dans le feu de la ſainte charité, dont le centre c'eſt le Cœur de notre Sauveur. Pour arriver là, il faut tout ſouffrir avec amour, ſe faire une continuelle violence, ſe mortifier & s'humilier par amour. Lors donc que vous faites quelque acte d'orgueil ou d'amour propre, comme en vous excuſant ou en tâchant de vous inſinuer dans l'eſtime & l'amitié des créatures, ou en faiſant aux autres, de parole ou d'action, ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ce ſont comme autant de lettres de votre nom que vous effacez du Cœur divin de notre Maître.

Enfin, mes cheres Sœurs, je ne puis aſſez admirer les bontés & les liberalités de ce divin Cœur à votre égard. Il ſemble que tous ſes tréſors ſont ouverts pour vous enrichir, tant il prend de plaiſir à vous faire du bien: mais ſi après cela vous venez à vous relâcher & vous dégoûter de la fidélité qu'il demande de vous, & que vous lui avez promiſe, je crois qu'il ne ſera pas moins liberal en ſéverité pour ſe venger de votre ingratitude. Prenez-y garde, je ſerai moi-

même alors contre vous. Or comme l'amour veut du retour, & que ce retour n'eſt autre que l'amour même ; pour répondre à ſon deſir, il faut que ce même amour grave auſſi ſon nom dans vos cœurs : chaque lettre de ce nom adorable y ſera gravée en caracteres d'or, par chaque bonne victoire que vous remporterez ſur vous-mêmes, ſoit par humilité, mortification, ou charité. Soyez donc fidelles, conſtantes, ardentes dans l'amour de Dieu : je ne ſçaurois vous le dire aſſez, à cauſe du mal qui vous reviendroit de votre tiédeur : je vous en ai dit plus que je ne penſois, & même plus que je ne voulois ; mais Dieu en ſoit beni, & que ſon Cœur ſoit aimé & glorifié éternellement. Demandez la converſion & le ſalut de cette pechereſſe qui vous écrit ceci : elle vous ordonne par tout le pouvoir que le Cœur de Jeſus lui donne ſur vous, de me dire & de m'avertir de mes défauts ſimplement & charitablement, & tour à tour vous me ferez cet office de charité : j'en ai un grand beſoin. Je ne manquerai pas de prier particulierement pour celle qui me l'aura fait. Dieu ſoit beni.

Pour achever ce recueil des inſtructions que la vénérable Maîtreſſe donnoit à ſes Novices, il faut ajoûter ici quelques autres pratiques qu'elle leur a propoſé en differens tems, & qu'elle nommoit des *Défis*, afin qu'à l'envi les unes des autres, elles s'excitaſſent à les obſerver avec ſoin, & à ſe ſurpaſſer réciproquement en attention & en fidélité.

Défi pour le commencement de l'année.

CII. Differens défis pour la pratique des vertus ſelon les tems & les Fêtes de l'année.

Voici, mes Sœurs bien aimées dans le Cœur de Jeſus-Chriſt, un petit mot qu'il m'oblige de vous dire de ſa part, parce qu'il vous aime, & qu'il veut que vous commenciez tout de bon à lui accorder du retour : vous le ferez par la pureté du cœur & celle de l'intention, par l'humilité & par la charité : ces vertus vous rendront l'objet de ſes amoureuſes complaiſances, & elles le feront regner dans vos cœurs. Car, mes enfans, il ne faut pas vous flatter, vos noms n'y ſont encore qu'ébauchés ; encore avons-nous bien barbouillé cette ébauche, par l'impureté de nos intentions. Mais Jeſus veut que nous travaillions tout de bon cette année à les graver par ces trois pratiques qu'il vous donne lui-même par ſa chétive eſclave. La premiere, ſera la pureté d'intention ; la ſeconde, l'humilité, mais l'humilité de cœur dans toutes vos démarches ; la troiſiéme, l'unité, ſans mélange de vos interêts propres & terreſtres, dans vos prétentions &

vos désirs. Il ne veut pas que je vous marque aucun nombre de pratiques : il laisse cela à l'ardeur de votre amour : il veut voir par là celle qui l'aimera le plus.

Défi pour le Carême.

Voici, mes très-aimées Sœurs, un petit défi, selon que je crois vous être nécessaire dans ce saint tems de Carême, pour vivre conformément à nos saintes Observances, & vous rendre dignes de recevoir abondamment les graces du sacré Cœur de Notre Seigneur.

Vous ferez connoître l'amour que vous avez pour lui, si vous vous rendez fidelles à ne vous servir (comme il est dit dans la Constitution) de vos yeux, de vos oreilles, de votre langue, ni de votre cœur, que pour son amour & service. Il faut pour cela vous renfermer dans son divin Cœur, comme dans un petit désert, pour y trouver le recueillement & le silence, la mortification de tous vos sens, & enfin une nouvelle vie d'esprit & d'amour.

Vous ferez mourir en vous la curiosité de vos yeux ; & les détournant de toutes choses inutiles, vous les fixerez sur vous-mêmes, sur les mouvemens de votre cœur, & sur le Cœur de Jesus-Christ. Vous en ferez cinq pratiques.

Vous ferez mourir le penchant qui vous porte à parler, en ne disant rien d'inutile dans les lieux & les tems du silence. Dans les conversations, point de paroles de plaintes, de murmures, de mesestime du prochain, ou pour desaprouver ses actions. Vous ne direz rien à votre loüange, ni pour justifier vos défauts : sur l'obéïssance, point de replique, vous ne témoignerez jamais vos répugnances ni vos inclinations. Vous ferez sur tout cela quinze pratiques.

Vous ferez mourir la vaine curiosité de vos oreilles, en leur refusant d'écouter ce qui pourroit donner du plaisir, ou vous causer des distractions. Vous en ferez cinq pratiques, & à chacune vous direz : O Cœur sacré, je meurs à ce plaisir, pour ne plus vivre qu'à votre amour.

Ainsi, mes cheres Sœurs, mourez toutes à vous-mêmes pendant ce saint tems de Carême, pour ressusciter avec lui. Celles qui se rendront plus fidelles à ces pratiques, seront les plus aimées & caressées de Jesus, & obtiendront un plus grand don d'oraison, où l'on ne parvient que par une vraye mortification.

Défi pour ſe préparer à la Fête du ſaint Sacrement, & à celle du ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt.

Premierement en vous éveillant, vous vous repréſenterez le Cœur plein de bonté de Jeſus qui veille ſur vous. Vous lui conſacrerez votre corps, votre ame, votre cœur, tout ce que vous êtes, pour ne vous en plus ſervir que pour ſa gloire.

A l'oraiſon, vous unirez la vôtre à celle qu'il fait pour nous au très-ſaint Sacrement. A votre Office, vous vous unirez pareillement aux loüanges que Jeſus donne à ſon Pere dans le même Sacrement. Pour entendre la ſainte Meſſe, vous vous unirez aux intentions du Cœur de Jeſus immolé, le priant de vous en appliquer le merite ſelon ſes deſſeins.

Allant au Refectoire, vous vous remettrez dans le Cœur adorable, ſi, par diſtraction ou fragilité, vous en êtes ſortie. En lui vous prendrez la réfection ſpirituelle, en le priant de nourrir votre ame de ſon amour, & qu'il vous donne plus de goût pour cette nourriture de votre ame, que pour tous les mets terreſtres.

Quand vous irez à la récréation, vous offrirez toutes vos paroles, pour les unir au Verbe divin qui eſt la parole éternelle de ſon Pere, pour ne rien dire que pour ſa gloire: vous veillerez à ce que votre langue qui lui ſert ſi ſouvent comme de planche pour paſſer dans votre cœur, ne ſe ſoüille pas par aucune raillerie, murmure & deſaprouvement contre la charité. Vous y ſerez plus curieuſe de réjoüir le Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt que le vôtre; & pour faire à vos dépens ce qui lui plaira le plus, vous recevrez de grand cœur les contradictions, mortifications & humiliations qui vous y arriveront.

Vous unirez votre ſilence à celui que Jeſus garde au ſaint Sacrement, & votre ſilence comme le ſien ne ſera pas oiſif.

Jeſus eſt pauvre au ſaint Sacrement, il s'y eſt dépoüillé de l'éclat de ſa gloire & de ſes richeſſes, afin que nous apprenions à être comme lui dépoüillées de tout éclat, & de tout bien terreſtre. Jeſus obéït au Prêtre, bon ou mauvais, ſans faire paroître l'horreur qu'il a des mains ſoüillées & des cœurs corrompus qui le conſacrent & qui le reçoivent: ainſi obéïrez-vous à tous, ſans témoigner vos répugnances, & anéantiſſant même vos propres jugemens.

Quand vous aurez fait des fautes, après vous en être humiliée, vous irez prendre dans le Cœur de Jeſus la vertu contraire à votre penchant, pour l'offrir au Pere éternel en expiation. Vous en ferez

de même, lorſque vous verrez faire aux autres quelques fautes.

Vous vous conſerverez dans la préſence de Dieu, en conſiderant dans tout ce que vous ferez, les vertus & les opérations de Jeſus au ſaint Sacrement, ſelon le rapport qu'elles ont avec vos differens exercices. Vous offrirez à Dieu ces ſaintes diſpoſitions, pour ſuppléer à celles qui vous manquent, & pour réparer chacune de vos fautes; & lorſque vous ſouffrirez quelque choſe, réjoüiſſez-vous d'être par là conforme à ce que Jeſus a ſouffert d'opprobres & d'injures dans le très-ſaint Sacrement. Vos ſechereſſes & délaiſſemens intérieurs feront pour honorer celui qu'il éprouve de la part des hommes : la faim & la ſoif que vous reſſentirez honorera celle que Jeſus a de notre ſalut : l'ardeur de l'été, vous rappellera la préſence du feu d'amour dont ce Cœur divin eſt allumé, & ainſi du reſte.

Ne conſervez jamais aucune froideur contre le prochain, parce que le Cœur de Jeſus en aura autant pour vous; & quand vous vous rappellerez avec plaiſir le ſouvenir des déplaiſirs que vous croyez avoir reçûs, vous faites que Notre Seigneur rappelle le ſouvenir de vos péchés que ſa miſericorde lui avoit fait oublier.

Lorſque vous vous ſentirez à l'Oraiſon comme dans l'impuiſſance d'y former aucune bonne penſée, offrez alors au Pere Eternel tout ce que fait le Cœur de Jeſus au ſaint Sacrement, pour qu'il ſupplée à ce que vous voudriez & devriez faire. Vous en uſerez de même dans la Confeſſion & Communion.

Quand vous ferez la génuflexion devant le ſaint Sacrement, vous direz en vous-mêmes : Que tout fléchiſſe devant vous, ô grandeur infinie : que tout eſprit vous adore : que tous les cœurs vous aiment : que toutes les volontés vous ſoient ſoumiſes. En baiſant la terre, vous direz : C'eſt pour rendre hommage à votre grandeur abaiſſée & comme anéantie dans le ſaint Sacrement.

Pour le jour des Morts.

Pratiques pour le ſoulagement des ames du Purgatoire.

Voici, mes Sœurs bien aimées, la maniere qui me ſemble la plus conforme au déſir du Cœur de Jeſus-Chriſt, pour vous acquitter de la promeſſe que vous lui avez faite en faveur des ſaintes ames qui ſouffrent en Purgatoire.

Premierement, vous entrerez dans ce Cœur divin, comme à l'ordinaire, vous conſacrant toutes à lui, avec tout ce que vous ferez, direz,

direz & penſerez. Depuis Prime juſqu'à l'Office, cinq pratiques de pureté d'intention, avec cinq actes d'adoration que vous unirez à celle que Jeſus au ſaint Sacrement rend à ſon Pere. Vous les offrirez pour ſatisfaire à ſa juſtice, en lui payant par la pureté de ſon Cœur ſacré, pour les défauts de pureté d'intention de ces pauvres ames, pour leſquels elles ſouffrent maintenant.

Depuis la ſainte Meſſe juſqu'à la récréation, cinq pratiques de ſilence intérieur, que vous unirez à celui de Jeſus au ſaint Sacrement. Vous offrirez toutes les Meſſes qui ſe célebrent dans la ſainte Egliſe, pour appaiſer la juſtice de Dieu: vous l'adorerez dans tous les cœurs qui ont eu le bonheur de communier.

Pendant le dîner, cinq pratiques de mortification, que vous unirez comme les autres actes.

A la récréation, cinq pratiques de charité, & cinq actes d'amour de Dieu, que vous unirez à l'ardente charité du Cœur de Jeſus-Chriſt, afin de payer pour les défauts de charité de ces pauvres ames qui ſouffrent pour les expier. Vous ſerez exactes au ſilence juſqu'à Vêpres. Vous en ferez cinq pratiques, que vous unirez & offrirez comme les précedentes, avec neuf actes d'amour.

Depuis Vêpres juſqu'à la récréation du ſoir, vous ferez cinq actes de modeſtie & d'attention à la préſence de Dieu. A la récréation du ſoir, vous en ferez autant de douceur & de condeſcendance envers le prochain, avec les mêmes intentions. Mais l'orgueil fait la plus groſſe dette envers la juſtice de Dieu: ainſi vous ferez des pratiques d'humilité autant que vous pourrez, que vous unirez à celle du divin Cœur de Jeſus-Chriſt.

Le ſoir, vous lui offrirez tout ce que vous aurez fait pendant le jour, priant Notre Seigneur d'en appliquer le mérite à ces ames ſouffrantes, que vous prierez auſſi de vous obtenir la grace de mourir dans l'amour de Jeſus-Chriſt, & de vivre de même en répondant à ſes deſſeins ſans réſiſtance.

Je vous charge peut-être trop: mais ne vous en faites point de peine, & allez avec ſimplicité. Quand vous ne pourrez faire ces pratiques d'une façon, faites-les d'une autre; mais ſi vous pouvez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres priſonnieres, vous ſeriez heureuſes d'avoir autant d'Avocats dans le Ciel qui plaideroient pour votre ſalut.

Défi pour le tems de l'Avent.

Notre défi pour l'Avent ſera de nous unir d'eſprit & de cœur à

la très-ſainte Vierge autant de fois que nous le pourrons, pour rendre hommage au Cœur incarné, en aimant & adorant en ſilence avec elle ce Dieu fait enfant dans ſon ſein.

Premierement, vous offrirez cinq fois au Pere Eternel les ſacrifices que le ſacré Cœur de ſon divin Fils lui offre par ſon ardente charité ſur l'autel du cœur de ſa ſainte mere: vous lui demanderez en même tems, que tous les cœurs ſe convertiſſent & ſe livrent à ſon amour. Vous lui offrirez cinq pratiques de renoncement à vous-même, en diſant: *Sacrificium Deo ſpiritus contribulatus.*

Pour honorer les anéantiſſemens de ce Cœur adorable, vous ferez cinq pratiques d'humilité en vous tenant dans le profond abîme de votre néant: vous ſerez bien aiſe que l'on vous mépriſe & humilie: vous ne direz aucune parole de vanité, ni même pour vous excuſer: vous ne chercherez point d'être aimée & eſtimée, ſinon du Cœur de Notre Seigneur: pourvu qu'il vous aime, cela vous ſuffit, & vous dédommage aſſez de tout. Vous l'adorerez neuf fois en diſant: *Venite adoremus & procidamus ante eum*; ou bien, *Et Verbum caro factum eſt* &c.

Vous ferez cinq pratiques de ſilence intérieur & extérieur, en rejettant toute penſée inutile de votre cœur, retranchant toute parole ſuperfluë, tenant vos ſens recueillis & attentifs à la mortification.

Pour honorer les ſacrifices que Jeſus anéanti dans le ſein de ſa mere y offre à ſon Pere, comme ſur un autel choiſi pour s'y immoler continuellement à la juſtice divine, nous ferons auſſi trois victimes des trois puiſſances de notre ame, en les tenant comme anéanties dans celles de l'ame de Jeſus-Chriſt.

Notre entendement ſera anéanti dans le ſien, en nous contentant de la ſcience qui nous le fait connoître, nous retranchant toute connoiſſance vaine & inutile ſur tout ce qui regarde les actions du prochain.

Nous tiendrons notre mémoire anéantie dans celle de Jeſus, en nous bornant à nous ſouvenir de lui, ou de ce qui nous portera à l'abjection de nous-mêmes, de quoi nous ne perdrons point d'occaſion.

Nous tiendrons notre volonté anéantie dans la ſienne, en lui laiſſant vouloir pour nous, ſoit par l'ordre de l'obéïſſance, ou par le mouvement des ſaintes inſpirations, tout ce qui ſera pour ſa plus grande gloire; diſant toujours: Non ma volonté, mais la vôtre. Nous tâcherons de tenir tous nos deſirs anéantis dans ceux de Jeſus. En-

tre chaque exercice nous ferons trois actes d'amour, & trois d'adoration & de contrition ; disant souvent : Je vous adore & vous aime, divin Cœur de Jesus vivant dans le cœur de Marie : je vous conjure de vivre & de regner dans tous les cœurs, sur tout dans le mien, & de le consumer de votre plus pur amour. Dieu soit beni.

Maniere de consacrer chacune de ses actions, pour rendre hommage au Cœur de Notre Seigneur Jesus-Christ dans le saint Sacrement.

CIII. Maniere de consacrer toutes les actions de la journée au culte & à l'imitation du Cœur de Notre Seigneur.

Le matin après nous être mis sous la protection de la sainte Vierge, nous la prierons de nous présenter à Jesus au saint Sacrement, pour y honorer l'offrande qu'il y fait de lui-même à son Pere éternel : nous unirons nos ames à la sienne, afin qu'il les préserve du péché ; nos cœurs à son Cœur sacré, afin qu'il y consume tout ce qui lui déplaît : nous unirons tout ce que nous sommes à tout ce qu'il est, pour qu'il supplée à ce qui nous manque.

Nous unirons notre oraison à celle que Jesus fait au saint Sacrement pour nous ; & à la fin nous offrirons à Dieu celle que le divin Sauveur y fait pour réparer tous les défauts & pertes de tems que nous avons fait.

A l'Office, nous unirons nos loüanges à celles de Jesus. Nous tâcherons d'entrer dans ses saintes intentions, afin qu'il soit par tout notre supplément auprès de son Pere. Nous l'envisagerons dans l'obéïssance qu'il rend au Prêtre bon ou mauvais qui l'offre : il se met entre ses mains pour y mourir mystiquement ; il prend la qualité d'homme, pour s'y laisser immoler & sacrifier selon les desseins du Prêtre qui consacre, sans que Jesus témoigne de répugnance. Pour me conformer à lui, je me rendrai prompte à l'obéïssance, & comme une hostie d'immolation, je me mettrai entre les mains de mes Supérieures, de quelque maniere qu'elles soient, afin que mourant à toutes mes volontés, inclinations, passions ou aversions, elles puissent disposer de moi à leur gré, sans que je fasse paroître la répugnance que j'y sentirai. La violence que je me ferai sera pour honorer celle que mon Jesus se fait pour entrer dans les ames soüillées du péché : il en a tant d'horreur, que chaque fois qu'il y entre, il renouvelle, pour ainsi dire, cette agonie mortelle qu'il ressentit au jardin des Olives.

Sa vie dans ce Sacrement est toute cachée aux yeux des créatu-

res, qui n'y apperçoivent rien que les pauvres & viles eſpeces du pain: de même je tâcherai de me tenir tellement cachée, que je n'aurai pas de plus grande joye que lorſque je ne verrai paroître en moi que ce qu'il y a de plus pauvre & de plus abject, pour me tenir toujours obſcure ſous la cendre de l'humilité, par les rebuts & mépris des créatures. Par là je tâcherai de ſoulager mon Jeſus dans les mépris, les injures, les ſacrileges, les profanations, & les autres indignités qu'il éprouve dans cette vie cachée, ſans que jamais il ſe plaigne & ſe laſſe. Dans cette vûë, je ne me plaindrai ni excuſerai, ſongeant que chacun a droit de m'accuſer, de m'humilier & de me faire ſouffrir, puiſque l'amour du ſacré Cœur m'oblige à tout ſupporter ſans dire, C'eſt aſſez.

Jeſus eſt toujours ſolitaire au très-ſaint Sacrement, il n'y converſe qu'avec Dieu. Pour me conformer à lui, par tout je ſerai ſolitaire, converſant intérieurement avec Jeſus ſeul: mon entendement n'aura de curioſité que pour le connoître, & mon cœur d'ardeur & de deſir que pour l'aimer. Il eſt là dans un état de mort, au regard de la vie des ſens: il faut donc que je faſſe mon plaiſir de n'en goûter aucun, renonçant à tout ce qui m'en peut procurer, mortifiant tout ce qui peut contenter mes ſens.

Quand j'irai au Refectoire, je prierai mon Jeſus de me garder contre moi-même: je lui demanderai que cette nourriture que je vais prendre pour l'amour de lui & par obéïſſance, me ſoit comme une communion ſpirituelle par laquelle ſa grace ſe répande dans mon ame & la nourriſſe, & que mon cœur ſoit abreuvé de ſon amour.

Quand j'irai à la récréation, je ferai attention à récréer le Cœur de Jeſus, en parlant volontiers de lui, en conſacrant toutes mes paroles au Verbe divin, afin qu'il ne permette pas que j'en prononce aucune qui ne ſoit à ſa gloire, comme auſſi en acceptant de bon cœur les humiliations & les contradictions qui m'y arriveront.

Quand je me chaufferai, je le prierai, lui qui eſt la fournaiſe ardente du pur amour, d'enflammer tellement nos cœurs de ce feu divin, qu'en ſe conſumant ils puiſſent devenir tout amour pour l'aimer inceſſamment.

Quand je ſouffrirai la ſoif, ce ſera pour honorer celle que le Cœur adorable de Jeſus a du ſalut des hommes, & d'être par eux connu, adoré & aimé dans le Sacrement de ſon amour.

Pour prendre mon repos, je l'unirai à celui que mon Sauveur prend de toute éternité dans le ſein de ſon Pere, & dans le ſaint Sacre-

ment. Je lui offrirai toutes mes reſpirations & les mouvemens de mon cœur, pour être devant lui pendant le ſommeil, autant d'actes d'amour & de ſacrifice de tout mon être. Je lui demanderai que ce repos ſoit pour me donner de nouvelles forces pour le ſervir.

Lorſque j'aurai le bonheur de le recevoir dans la ſainte Communion, j'offrirai ſouvent au Pere Eternel les ſaintes diſpoſitions du cœur de la ſainte Vierge, au moment de l'Incarnation du Verbe: je les unirai à celles de ſon divin Fils, pour ſuppléer à celles qui me manquent pour le recevoir dignement; & quand je l'aurai reçû, je l'offrirai à ſon Pere Eternel, comme étant lui-même mon action de grace, mon remerciement & mon acte d'adoration & de loüange envers Dieu. Je prierai ce divin Sauveur de réparer dans ce moment tous les défauts de mon ame, & d'accomplir en moi toutes ſes volontés: je lui demanderai que de même qu'il n'a jamais tranſgreſſé les loix que ſon amour s'eſt preſcrit dans ce divin Sacrement, qu'il ne permette pas non plus que je neglige jamais l'obſervance de mes ſaintes Regles. Dieu ſoit beni.

Telles ſont en partie les pratiques que la pieuſe Maîtreſſe inſpiroit ou preſcrivoit à ſes Novices, pour les élever peu à peu à la perfection religieuſe. Elle ne les preſcrivoit pas toutes & en tout tems aux mêmes perſonnes: elle les diſtribuoit ſelon les tems, les occaſions, & le degré de leur force, proportionnant les obſervances à la portée de chacune, & les faiſant paſſer peu à peu & ſucceſſivement d'un exercice à un autre, d'une pratique à une autre, ſelon qu'il étoit neceſſaire pour réveiller leur attention, ou pour occuper leur ferveur. Qui voudroit adopter tout à la fois ces diverſes pratiques, & s'aſſujettir ſans milieu à les obſerver toutes, riſqueroit de ſe fatiguer la tête, & d'épuiſer ſa ſanté par la contention de l'eſprit. Chacun doit choiſir dans ces divers exercices, ce qui eſt à ſa portée & plus convenable à ſon état, pour le pratiquer ſelon ſes forces: ſur tout il doit ſe guider par les conſeils prudens d'un Directeur. Cependant ce détail dans lequel nous ſommes entrés peut être utile, en tant qu'il enſeigne 1°. à reconnoître l'Eſprit de Dieu qui ſe manifeſte clairement dans des conſeils ſi ſages, ſi purs, ſi pleins du vrai eſprit de l'Evangile. 2°. à admirer l'ouvrage de Dieu, qui éleve une ſimple fille ſans étude, aux connoiſſances des plus ſublimes vérités, & qui garentit d'erreur ſa plume ignorante dans tant d'Ecrits divers qu'elle a laiſſé. 3°. à ſe confondre ſoi-même quand on ſe voit ſi éloigné d'une perfection à laquelle tous les Chrétiens, & à plus forte raiſon les ames conſacrées à Dieu dans la vie religieuſe, devroient aſpirer ſans ceſſe.

CIV.

Les Religieuſes de la Maiſon conſultent ſ Cœur Marguerite dans leurs beſoins. Elle leur donne ſes avis, & on les conſerve précieuſement.

Les Novices gardoient précieuſement, comme nous l'avons dit, tous ces pieux Ecrits de leur ſainte Maîtreſſe, & les gardoient dès ſon vivant, comme on garde les reliques des Saints. C'eſt ce reſpect qui nous a conſervé tant de précieux monumens de la ferveur & de la ſageſſe de la Maîtreſſe; mais les Novices n'étoient pas les ſeules qui recouroient dans leurs peines aux lumieres de la ſervante de Dieu, qui en recevoient des avis par écrit, & qui les conſervoient ſoigneuſement: celles qui lui avoient été ſi oppoſées autrefois, ſe faiſoient un plaiſir de la conſulter, de l'entendre, de recevoir quelques inſtructions écrites de ſa main, de les conſerver précieuſement. C'eſt par elles que nous avons eu pareillement de ces Ecrits inſtructifs, & ſouvent prophétiques, dont il nous faut encore choiſir quelques-uns pour les rapporter ici, & pour finir ce ſeptiéme Livre que nous avons entierement deſtiné à peindre le vrai caractere de l'eſprit de la vertueuſe Mere, par ſes propres Ecrits.

A une Religieuſe imparfaite qui s'étoit recommandée à ſes prieres.

Il faut vous dire, ma chere Sœur, qu'en priant pour vous, cette penſée m'a été donnée, que le ſacré Cœur voulant établir ſon empire & le regne de ſon amour dans votre cœur, vous le ruinez pour y établir celui de ſa créature; mais qu'il ne permettra pas que vous trouviez de vraye paix, ſinon dans le parfait dénûment & détachement de ces mêmes créatures. C'eſt ce que vous obtiendrez en fuyant, & vous ſerez victorieuſe en combattant. Apprêtez-vous donc à réſiſter & à combattre; car vous n'aurez rien ſans peine, & le prix n'eſt donné qu'au vainqueur. Je prie le ſacré Cœur de Jeſus de vous rendre de ce nombre, car le mien vous chérit toujours fortement, quoiqu'attaché ſur la Croix où il n'eſt capable de rien que de ſouffrir: mais il ne déſire autre choſe que d'aimer en ſouffrant, & de ſouffrir en aimant. Voilà tout ce que j'ambitionne.

A une autre qu'elle aimoit particulierement à cauſe de ſa vertu.

Oui, ma chere Sœur, c'eſt dans ce ſacré Cœur que nous ſerons toutes à lui, quoiqu'il nous en puiſſe coûter. Tenez-lui fidellement la promeſſe que vous lui avez faite, & il ne vous rejettera point, tandis que vous lui ſerez ſoumiſe dans tous les états où il vous mettra, ſans vous troubler ni vous laiſſer abattre. En un mot, ſi je croyois que vous ne fuſſiez pas des amies de ce divin Cœur, vous

ne ſeriez jamais la mienne, parce que je ne veux aimer, autant que je le pourrai, que ce qu'il aime, & fuïr tout ce qui ne lui agréera pas.

A une autre qui ſouffroit beaucoup intérieurement & extérieurement.

Puiſque Notre Seigneur veut que vous honoriez ſa vie au très-ſaint Sacrement, il vous faut porter conſtamment la croix qu'il vous donne, ſoit dans l'intérieur, ſoit dans l'extérieur, ſans jamais vous plaindre ni vous laſſer de ſa longueur ou peſanteur. Ne vous ſuffit-il pas qu'elle vous ſoit donnée de la main d'un ami, dont le Cœur tout amoureux vous l'avoit deſtinée de toute éternité, pour vous rendre ſa victime immolée & ſacrifiée à tous ſes deſſeins adorables ſans réſiſtance ? Il vous faut égorger tous ces petits reſſentimens, promptitudes & vaines inclinations d'aimer & d'être aimée, eſtimée & applaudie des créatures, ſi vous voulez être fidelle au Cœur de Notre Seigneur Jeſus. Pour le faire triompher dans votre cœur, vous n'avez pour le preſent qu'à lui tenir les promeſſes que vous lui avez faites, quoi qu'il vous en puiſſe coûter. Je crois que c'eſt là ce qu'il veut de vous pour ne pas perdre ſon amitié. Ne vous troublez de rien : tenez votre ame en paix parmi tous vos dégoûts & ſéche-reſſes. Dans cet état il ne demande de vous que des actes d'aban-don & d'une ſoumiſſion parfaite : rien ne lui déplaît tant que vos troubles & abattemens. Que craignez-vous ? N'eſt-il pas aſſez puiſ-ſant pour vous ſoûtenir ? Pourquoi auſſi avez-vous tant de réſerve pour lui ? Laiſſez-le faire ; & vous, ſoyez contente de ſouffrir en l'ai-mant. Il veut que vous l'aimiez pardeſſus tout, & par un entier ou-bli de vous-même. Il ne faut plus penſer à ce qu'en dira-t-on, mais à contenter ſeul le Cœur de Jeſus, ſelon les vûës qu'il vous en don-nera. Il vous aime, & il ne vous laiſſera point perir tant que vous aurez confiance en lui, il vous fera ſentir ſon pouvoir quand il ſera tems.

A une autre à qui elle montre le bonheur de ſouffrir.

Vous vous affligez de vos peines intérieures, & moi je vous aſ-ſure que c'eſt de là même que vous devez tirer le ſujet de vos plus grandes conſolations, pourvû que vous les portiez avec ſoumiſſion & abandon au ſacré Cœur de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Il ne vous les donne que par un excès d'amour pour vous ; il veut bien

que vous le ſçachiez, afin que vous en ayez la reconnoiſſance.

Premierement, il prétend vous purifier par ces peines, de toutes les affections que vous avez eües pour les créatures, affections contraires à la pureté de ſon divin amour. Secondement, il vous veut faire mériter par là la couronne qu'il vous a deſtinée, en vous faiſant cette petite part des amertumes qu'il a ſouffert pendant ſa vie mortelle; & vous étes heureuſe, de quelque nature que ſoient vos peines, d'avoir avec lui quelque conformité. De plus, les douceurs intérieures ne produiroient en vous que des amuſemens & vaines complaiſances, & non jamais d'amour pur ni ſolide. Regardez donc ſi vous ne lui étes pas bien obligée de ce qu'il tient cette conduite ſur vous, pour laquelle il ne demande de vous qu'une entiere ſoumiſſion à ſa ſainte volonté. Il ne demande pas que vous cherchiez en vous d'autre marque que vous l'aimez, ſinon le déſir même de l'aimer, & une parfaite ſoumiſſion à ſes deſſeins ſur vous.

A une autre au ſujet d'un vœu qu'elle avoit fait.

Suivant votre deſir, je réponds à la propoſition que vous m'avez faite touchant votre vœu, lequel je penſe que Notre Seigneur a deſiré de vous pour vous retirer du plus dangereux penchant qui fût en vous, & le plus capable de vous perdre. Mais prenez bien garde, ſous quelque prétexte que ce ſoit, de n'y pas contrevenir. Je penſe que Notre Seigneur a voulu que vous l'ayez fait, pour vous affranchir & vous éclaircir ſur les doutes qui vous pourroient venir. Il ne diminuera pas vos peines & combats intérieurs, mais vous aurez enfin la victoire & la paix dans le ſacré Cœur. Vous ne manquerez pas de voir naître en vous une multitude de raiſons, parce que votre cœur s'épanche trop dans la créature, & y fait plus de fond que ſur le Créateur. L'amour de la créature eſt un poiſon dans votre cœur, qui y tuë l'amour de Jeſus-Chriſt. Lorſque vous chercherez l'eſtime des créatures, & à vous inſinuer dans leurs bonnes graces, vous perdrez celles du ſacré Cœur, qui vous appauvrira de ſes tréſors autant que vous vous enrichirez des choſes créées; car quelque ſorte de vaines complaiſances que ce ſoit, par leſquelles vous chercherez à vous calmer & à vous contenter, plus vous vous trouverez après dans le trouble & dans l'inquiétude. Ces ſortes de contentemens humains feront tarir pour vous la ſource des graces du Cœur de Jeſus-Chriſt, & le vôtre demeurera comme une terre ſéche & ſtérile: mais ſi vous étes fidelle à garder ce que vous lui avez promis,

mis, il vous ſera très-liberal de ſes faveurs ; il vous pacifiera après quelques combats, & vous fera arriver ſans que vous vous en apperceviez, au but qu'il s'eſt propoſé. Il faudra cependant faire quelques pas dans les ſentiers de l'humiliation, laquelle ſera pour vous une très grande grace. Lorſque vous y ſerez, réjoüiſſez-vous, parce qu'alors vous entrerez très-avant dans les bonnes graces du ſacré Cœur, pour l'amour & de la part duquel je vous dis ceci, afin que vous ne puiſſiez plus vous excuſer, ſi vous y manquez.

A une autre qui ſe laiſſoit dominer par ſa promptitude.

Je me ſuis ſouvenuë de vous à la ſainte Communion, comme je vous l'avois promis : mais Notre Seigneur veut que je vous diſe qu'il n'eſt pas content ; que ſi vous n'étes plus attentive à moderer vos petites ſaillies & promptitudes, vous le contraindrez à s'éloigner de votre cœur. Mais prenez garde de vous détourner de la voye qu'il vous a tracée, car vous deviendriez auſſi méchante, que vous avez voulu être bonne. Pour vous redreſſer, vous ferez, ſi vous me voulez croire, tous les jours cinq pratiques : trois fois vous mortifierez vos promptitudes, & deux fois vos répugnances, & cela juſqu'à la Préſentation de Notre-Dame, pour vous diſpoſer à recevoir les graces qu'il a deſſein de vous faire dans votre retraite. Je crois que le Seigneur vous aime ſingulierement ; car ſi cela n'étoit pas, il vous laiſſeroit plus long tems dans vos fautes. Confiez-vous en ſa bonté, & ne vous troublez ni ne vous laiſſez abattre. Quand vous ſerez tombée volontairement, faites-en auſſi-tôt pénitence.

A une autre très-fervente dans l'amour de Jeſus-Chriſt.

Souvenez-vous que ſi je meurs devant vous, vous tiendrez ma place devant le ſaint Sacrement ; vous lui demanderez pardon de toutes les irrévérences & outrages qu'il a reçus de moi : ſi Dieu me fait miſericorde, je vous promets que je ne vous oublierai pas ; je ferai pour vous tout ce qui eſt en mon pouvoir. En attendant ce tems, croyez, ma chere Sœur, qu'il n'y a rien que je ne vouluſſe faire, ôté le péché, pour votre avancement dans le ſaint amour. Aimons nous dans le Cœur de Jeſus-Chriſt ; aimons-le l'une pour l'autre ; aimons-le dans tous les évenemens, & dites toujours pour mot du guet, *Fiat voluntas tua.* Aimez, & faites tout ce que vous voudrez, dit S. Auguſtin : car qui a l'amour, a tout, & fait tout par

l'amour, dans l'amour, & pour l'amour ; & c'eſt l'amour qui donne le prix à tout. L'amour ne veut point d'un cœur partagé : il veut tout ou rien : l'amour vous rendra tout facile. N'oubliez jamais celui que l'amour a fait mourir pour vous ; mais vous ne l'aimerez qu'autant que vous ſçaurez ſouffrir en ſilence.

A une autre qui lui avoit demandé des regles de conduite.

Voici, ma chere Sœur, un petit mot ſelon le déſir que vous m'avez témoigné. Premierement, ſi vous voulez ſeconder les deſſeins que Notre Seigneur a de vous rendre ſa vraye diſciple, il faut renoncer à tous les raiſonnemens humains : il ne faut pas diſputer avec la grace, lorſqu'elle vous preſſe pour vous faire faire le bien, ou pour éviter le mal. Il ne faut pas vous flatter, cette grace qui vous preſſe ſi vivement, ſe rallentira peu à peu ; elle ſe laſſera, elle ſe retirera de vous, & vous laiſſera froide & inſenſible à votre propre mal. Vous chercherez & vous demanderez, & le ſacré Cœur ſe joüera de vous, comme vous vous ſerez joüée de ſa grace. Je vous dis ceci afin que vous le préveniez. Souvenez-vous ſouvent de ce mot : *Si aujourd'hui vous entendez ſa voix, n'endurciſſez pas votre cœur.*

Soyez fidelle à Dieu, à vos Regles, & à vous-même. A Dieu, en lui donnant tout votre cœur, ſans partage : ne ſouffrez pas qu'il ſe porte avec empreſſement aux choſes terreſtres, ſur tout à l'affection des créatures. Fidelle à vos Regles, en les préferant à tout, n'en négligeant aucune, pour petite qu'elle ſoit. Fidelle à vous-même, en faiſant bon uſage du tems, employant chaque moment ſelon la fin à quoi il eſt deſtiné, & comme s'il devoit être le dernier de votre vie.

Soyez conſtamment fidelle à la pratique du bien que vous connoiſſez, car vous en ſçavez aſſez pour vous faire ſainte : j'eſpere que vous le ſerez avec le ſecours de la grace & de votre fidélité. Il faut mettre toute votre confiance à l'amour & au Cœur de Notre Seigneur ; y avoir recours en toutes vos neceſſités ; lui découvrir vos peines, comme un enfant à ſon pere : car il vous a enfanté ſur la Croix ; c'eſt pourquoi il ne vous abandonnera pas ſi vous ne l'abandonnez la premiere. Il deſire que vous lui faſſiez des ſacrifices de tout ce qui coûte à la nature, lorſqu'il vous en fournira des occaſions ; & s'il vous fait trouver de l'amertume & de l'inconſtance dans l'amitié des créatures, c'eſt parce qu'il vous aime, & qu'il ne veut pas que vous vous attachiez à ce qui eſt periſſable. Ah, ma chere Sœur,

ſi nous pouvions comprendre l'ardent amour qu'il a pour nous, & comme il fait bon l'aimer & être toute à lui, nous mépriſerions bientôt tout le reſte. C'eſt là ce qui vous fera embraſſer amoureuſement les occaſions d'humiliation & de mortification, comme des moyens qu'il nous préſente pour nous unir à lui. Tâchez de former votre vie ſur ce modele de l'humilité & douceur du Cœur aimable de Jeſus-Chriſt, vous uniſſant à toutes ſes intentions. Vous offrirez leur pureté, pour réparer tout ce qui pourroit y avoir d'impur dans les vôtres. Je vous conjure de ne point ſoüiller votre langue d'aucun défaut de charité. Adieu, ma chere Sœur, ſi je pouvois contribuer en quelque choſe à votre ſanctification, il n'y a rien que je ne vouluſſe ſouffrir pour cela. Soyons toutes à Dieu par amour; à nos Superieures par ſoumiſſion, & à notre prochain par charité.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE HUITIEME.

Diverſes faveurs miraculeuſes que Dieu lui fait. Son don de prophétie, & ſes lumieres ſurnaturelles ſur divers ſujets. Progrès merveilleux de la dévotion au Cœur de Jeſus.

CV. Dieu révele ſouvent à Sœur Marguerite les diverſes diſpoſitions intérieures de ſes Novices. Leurs dépoſitions juridiques ſur ce ſujet.

EN liſant les avis & les pratiques que la dévote Maîtreſſe donnoit à ſes Novices, & que j'ai recueilli dans le Livre précedent, il eſt aiſé d'y reconnoître le propre caractere de la pieté. Ce n'eſt par tout qu'amour & ſouffrance. Amour de Jeſus humilié pour nous: amour de l'humiliation pour reſſembler à Jeſus; en un mot elle avoit appris *à être humble & douce de cœur*, comme le

Cœur de Jesus-Christ étoit lui-même plein de douceur & d'humilité. Pour accoûtumer ses Novices à avoir toujours ce divin modele devant les yeux, & à s'y conformer sans cesse par amour, elle leur avoit mis entre les mains une petite image du Cœur de Jesus, qu'elles se donnoient l'une à l'autre tour à tour : celle qui en étoit dépositaire, la portoit secrettement sur son cœur pendant tout le jour qui lui étoit échu. Ce jour étoit pour elle un jour de recueillement & de ferveur : elle faisoit pendant cette journée plusieurs actes des vertus, qui sont les plus cheres au Cœur de Jesus, & s'occupoit autant qu'il lui étoit possible à caresser pour ainsi dire par son amour, le Cœur de son bien aimé, à gémir intérieurement sur le malheur de ceux qui ne le connoissent pas, & à lui demander instamment qu'il établit son regne sur tous les cœurs, en les embrâsant du feu sacré de la charité.

C'est ainsi que la Maîtresse faisoit servir la dévotion envers le Cœur de Jesus, à la sanctification de ses Novices, en même tems qu'elle employoit l'éducation de ses Novices à l'augmentation de cette dévotion. On sera moins surpris du succès qu'elle eut dans l'un & l'autre de ces desseins, quand on réfléchira sur les graces extraordinaires dont Dieu benissoit ses travaux, & récompensoit sa ferveur. Sœur Marguerite, comme nous l'avons dit, connoissoit le fond des cœurs, elle prédisoit l'avenir, elle manifestoit les pensées les plus secrettes, quand il étoit utile pour la gloire de Dieu, & pour la sanctification des ames. Les exemples qu'on en trouve, soit dans les informations qui ont été faites depuis sa mort, soit dans les Mémoires de ses Superieures & d'autres personnes dignes de foi, sont sans nombre. Je me bornerai à en rapporter ici quelques-uns tirés de l'information juridique qui fut faite en 1715. & où celles-là même à qui Sœur Marguerite avoit communiqué les lumieres surnaturelles qu'elle avoit reçûës pour leur sanctification, en ont déposé avec serment sur les saints Evangiles.

Six Religieuses du Monastere de la Visitation de Paray, qui avoient été Novices sous la conduite de Sœur Marguerite, ou qui l'avoient fréquentée pendant plusieurs années, ont assuré chacune séparément, qu'elles avoient éprouvé plusieurs fois que leur Maîtresse connoissoit par des lumieres surnaturelles ce qu'elles avoient de plus secret dans le cœur, & ce qui devoit leur arriver de plus remarquable dans la suite. L'une d'entr'elles rapporte, qu'à son entrée en Religion elle avoit pris une forte antipathie contre la servante de Dieu, parce qu'elle la trouvoit trop sérieuse pour elle qui étoit jeu-

ne, vive, & enjoüée; mais que Sœur Marguerite lui ayant un jour parlé avec amitié & douceur ſur la perfection religieuſe, & lui ayant découvert ce qui ſe paſſoit de plus ſecret dans ſon cœur, l'admiration qu'elle en conçut changea ſes diſpoſitions à ſon égard, & qu'elle crut devoir s'attacher à elle comme à une fille inſpirée de Dieu. Deux autres ont dépoſé qu'elle leur avoit prédit à l'une quelques chagrins conſiderables qu'elle devoit avoir dans un certain tems; à l'autre, la fin d'une peine intérieure qu'elle ſupportoit avec beaucoup de ſouffrance; & que l'un & l'autre évenement étoient arrivés préciſément au tems marqué par la ſervante de Dieu, & dans les circonſtances qu'elle leur avoit prédites.

Elle fut un jour trouver une Religieuſe qui, comme elle l'a dit dans l'information, avoit une peine ſecrette dont elle n'oſoit s'ouvrir à perſonne, pas même au Confeſſeur, encore moins à ſa Superieure. Sœur Marguerite l'ayant trouvée ſeule, lui dit: Vous avez quelque choſe qui vous fait beaucoup de peine. La jeune Religieuſe porta la diſſimulation juſqu'à le lui nier. Pourquoi me le cachez-vous, reprit la ſervante de Dieu? c'eſt telle choſe qui tourmente votre conſcience. Elle ajoûta ce qu'elle devoit faire pour être délivrée de cette peine importune. La Religieuſe troublée & confuſe, quitta bruſquement Sœur Marguerite & s'enfuit, craignant qu'elle ne lui en découvrît davantage: mais réfléchiſſant ſur la bonté de Dieu qui lui avoit envoyé ce ſecours miraculeux, elle executa avec courage ce qui lui avoit été preſcrit par la Sœur Marguerite, & elle ſe trouva auſſi-tôt ſoulagée de ſa peine.

La ſervante de Dieu avertit une autre, qu'elle auroit beaucoup à ſouffrir de la part d'une certaine perſonne, dans un tems éloigné qu'elle lui marqua; & en même tems elle lui traça le plan de la conduite qu'elle auroit à tenir alors, pour faire ſervir cette circonſtance à ſon avancement ſpirituel. Il n'y avoit, dit la Religieuſe dépoſante, aucune apparence à ce qui étoit prédit par la Sœur: mais l'évenement confirma la prédiction, & la Religieuſe ſe tint heureuſe d'avoir été ainſi prévenuë & préparée.

Une de ces Religieuſes a dépoſé encore, qu'ayant recommandé ſon frere qui étoit Officier dans les Troupes du Roi, aux prieres de Sœur Marguerite, celle-ci lui prédit quelques jours après, que ſon frere recevroit à la mort une grace très ſinguliere de Dieu. L'évenement juſtifia dans la ſuite la prédiction. Cet Officier fut bleſſé à la tête d'un coup de feu, au ſiege de Landau: de ce coup il devoit être tué ſur l'heure; cependant, au grand étonnement des Chirurgiens de

l'armée, il vécut deux jours avec une pleine connoiſſance, & reçut ſes Sacremens avec une pieté édifiante.

Une autre a raconté qu'elle avoit porté long-tems en elle-même une grande crainte qui la troubloit beaucoup, lorſqu'elle devoit approcher des Sacremens: elle recommanda ſa peine en general aux prieres de Sœur Marguerite, ſans lui en découvrir le ſujet: au bout de quelques jours la ſervante de Dieu lui dit ces paroles, *L'Eſprit qui conduit le mien me preſſe & me contraint de vous dire que vos craintes déplaiſent à Notre Seigneur, parce qu'il veut de vous plus d'amour & de confiance: ſur tout ne vous éloignez pas de la ſainte Communion.* La Religieuſe retint exactement ces paroles, comme venant de Dieu même, puiſqu'elle reconnoiſſoit que Dieu ſeul avoit pû découvrir ſa peine; & elle rencontra dans cet avis, auquel elle ſe rendit fidelle, le repos qu'elle n'avoit pû encore trouver.

Une autre lui fit confidence d'un ſacrifice que Dieu lui paroiſſoit exiger de ſa fidelité. Sœur Marguerite l'encouragea à le faire ſans differer: mais la Religieuſe manquant de courage, diſputoit pour ainſi dire avec la grace, & remettoit à un autre tems ce qui lui étoit inſpiré. Ce combat duroit encore quand Sœur Marguerite tomba dans la maladie dont elle mourut. La Religieuſe lui ouvrant de nouveau ſon cœur, la conjura, ſi Dieu l'appelloit à lui, de lui obtenir la victoire de ſa foibleſſe & de ſa répugnance. Sœur Marguerite le lui promit: l'effet fit connoître à cette Religieuſe qu'elle avoit rempli ſa promeſſe; car peu de jours après la mort de la venerable Sœur, elle ſe trouva comme par une effuſion ſubite de l'Eſprit de Dieu, ſi changée tout à coup, qu'elle ne ſe reconnoiſſoit plus elle-même, & qu'elle ne ſe ſouvenoit plus de ſa foibleſſe précedente, que pour en rougir & pour s'en humilier.

Deux Religieuſes Urſulines du Monaſtere de Paray, & qui dans leur jeuneſſe avoient été élevées au Monaſtere de la Viſitation, ont dépoſé pareillement des connoiſſances ſurnaturelles que Sœur Marguerite avoit eu à leur occaſion, & dont elle leur avoit fait part. L'une raconte qu'étant penſionnaire ſous la conduite de la ſervante de Dieu, elle vouloit planter par recréation un petit arbre fruitier, ſe flattant, diſoit-elle, d'en manger les premiers fruits dans la ſuite. Ce n'eſt pas la peine, lui dit la Maîtreſſe; car vous ne ſerez pas Religieuſe dans cette Maiſon. Les apparences étoient cependant contraires, ſoit à cauſe du penchant de cette fille, ſoit à cauſe de la volonté de ſes parens qui ſouhaitoient qu'elle fût plûtôt Religieuſe dans cette Maiſon, qu'ailleurs. Elle rapporte encore, que comme il y avoit

alors d'autres penſionnaires avec elle, au nombre de quatorze, elle avoit oüi la Maîtreſſe dire avec aſſurance, qu'il n'en reſteroit que deux d'entre elles; ce qui arriva comme elle l'avoit prédit: mais elle ne le pouvoit connoître alors, dit la Religieuſe dépoſante, que par une lumiere ſurnaturelle.

Une autre Religieuſe de la Viſitation de Paray a dépoſé, qu'ayant attiré ſa niece dans ſon Couvent, cette niece y prit l'habit avec un grand zele, & avec la ſatisfaction de la Communauté. Ce fut contre l'avis de Sœur Marguerite, qui dès l'entrée de cette fille avoit dit à la tante, avec qui elle étoit particulierement unie d'amitié, que ſa niece ne feroit pas profeſſion; qu'elle ſeroit mariée, & qu'elle ne vivroit pas long-tems après ſon mariage. La prédiction faite contre les apparences, ſe vérifia de point en point: la fille ſortit pour ſe marier, & mourut au bout de deux ans.

Feu M. l'Abbé Damanzé a rapporté quelque choſe d'auſſi remarquable, d'une prédiction faite au ſujet de Meſdames ſes nieces, par la ſervante de Dieu. Cet Abbé, plus recommandable encore par ſa pieté, que par ſa naiſſance, un des témoins aſſignés d'office par l'ordre du Commiſſaire, a dépoſé que ſes trois nieces furent miſes dans leur jeuneſſe au Monaſtere de la Viſitation de Paray, dans l'eſperance que quelque penchant qu'elles paroiſſoient avoir pour la Religion venant à ſe perfectionner, elles procureroient à trois freres qu'elles avoient, le moyen de ſe pouſſer dans le ſervice & de s'établir ſelon leur qualité: mais Dieu qui ſe plaît à confondre les ſages du ſiecle dans leurs projets, fit connoître à ſa ſervante que l'évenement ſeroit tout contraire aux deſſeins que les parens avoient formés. Elle prédit en effet, que ces filles ne ſeroient point Religieuſes, ni à la Viſitation, ni ailleurs: qu'elles ſeroient toutes trois mariées; qui plus eſt, qu'elles deviendroient heritieres de leur Maiſon. Tout ſe vérifia à la lettre. Les Demoiſelles ſortirent & furent mariées ſelon leur condition, & en peu d'années les trois freres moururent ſans poſterité.

CVI. Prédiction ſinguliere qu'elle fait à ſon frere & à ſa belle-ſœur, & ce qui en ſuivit.

On a ſçû par un des freres de la ſervante de Dieu, deux autres évenemens qui ne ſont pas moins ſinguliers que les précedens, & qui ſeront auſſi inſtructifs que merveilleux. Le premier concerne ſon épouſe, & le ſecond un autre frere. Son épouſe le preſſa un jour de la mener à Paray, pour y voir la ſervante de Dieu leur ſœur. Quand ils furent au Parloir, Sœur Marguerite, ſelon ſa coutume, ne s'entretint avec eux que de diſcours édifians. Mademoiſelle Alacoque qui juſque là avoit aſſez aimé le monde, fut ſi vivement touchée des diſcours de ſa belle-ſœur, qu'elle commença à fondre en larmes. Son mari en fut étonné

étonné : il crut même devoir lui en faire des reproches. Sœur Marguerite qui connoiſſoit le principe de cette douleur ſalutaire, dit à ſon frere : *Laiſſez-la pleurer, car ce ſont de bonnes larmes.* Monſieur Alacoque crut devoir dans cette circonſtance laiſſer ſa femme ſeule avec Sœur Marguerite, pour qu'elles puſſent ſe parler avec confiance & en liberté : alors la ſervante de Dieu ayant demandé à ſa belle-ſœur quel étoit le ſujet de ces larmes ſubites, & ſi elle pourroit quelque choſe pour ſa conſolation, la Demoiſelle lui répondit : *Oüi, vous le pouvez. Et comment ? En demandant à Dieu mon ſalut à quelque prix que ce ſoit. Y avez vous bien penſé*, repartit la Religieuſe ? *Oüi*, dit ſa belle-ſœur. *Je demanderai donc à Dieu votre ſalut, comme le mien*, dit alors Sœur Marguerite : *mais Dieu me fait connoître qu'il vous en coûtera cher.* Mademoiſelle Alacoque n'écoutant que ſa ferveur dit avec courage : *N'importe, je me ſoumets entierement à ſa volonté.*

Monſieur Alacoque qui aimoit beaucoup ſon épouſe, & qui ne s'étoit retiré qu'avec inquietude à cauſe des larmes qu'il lui avoit vû répandre, revint quelques heures après trouver la ſervante de Dieu, pour ſçavoir d'elle la cauſe de cette affliction ſi ſubite & ſi vive. Sœur Marguerite lui raconta tout ſimplement ce qui s'étoit paſſé, & lui dit qu'elle alloit commencer dès le lendemain une neuvaine pour ſa belle-ſœur. *Prenez tous deux patience*, ajoûta-t-elle d'un ton inſpiré, *& demandez bien cette vertu à Dieu.* Monſieur Alacoque avoüe dans le Mémoire qu'il a donné de cet évenement, qu'il fut effrayé à cette parole ; mais il n'oſa, ou il ne put en demander davantage. Il ſe retira avec ſon épouſe au Bois Ste Marie, petite ville de Charollois, dont il étoit Maire perpetuel ; & peu de jours après ſon arrivée, ſa femme fut ſaiſie d'une douleur ſi aiguë dans la tête, & particulierement dans le viſage, qu'elle ne pouvoit la ſupporter, & qu'elle jettoit des cris continuels.

Les Medecins & les Chirurgiens du lieu employerent pour ſon ſoulagement les medicamens ordinaires, mais ſans ſuccès. Après pluſieurs ſemaines de remedes & de ſouffrances, ils avoüerent à la Demoiſelle qu'ils ne connoiſſoient rien à ce mal. Monſieur Alacoque en appella d'autres du voiſinage, qui dirent la même choſe après avoir tenté tous les moyens qui leur étoient connus. Il raconte lui-même qu'il en fit venir juſqu'à vingt-quatre, & que tous avoüerent également leur impuiſſance ou leur ignorance. Cependant les douleurs de la malade étoient à un tel excès de violence, qu'elle ne faiſoit que pouſſer jour & nuit des cris lamentables, demandant du ſoulagement & n'en pouvant obtenir. Son mari la conduiſit aux eaux de Vichi &

de Bourbon : mais ces eaux, ſalutaires à tant d'autres, ne firent qu'irriter le mal, & les celebres Medecins de ces lieux ſi frequentés, avoüerent, comme les autres, que la maladie leur étoit inconnuë. Monſieur Alacoque eſpera trouver à Lyon plus de reſſource dans l'habileté des Medecins ou des Chimiſtes, il y conduiſit ſa femme. Tous ceux de la ville furent appellés l'un après l'autre, & enſuite conſultés tous enſemble & pluſieurs fois ; mais inutilement, au grand déplaiſir de la malade & de ſon époux, qui raconte naïvement les querelles qu'il eut avec les Medecins de cette ville, auſquels dans ſa colere il reprochoit leur ignorance.

Cependant Sœur Marguerite qui avoit appris l'infirmité de ſa belle-ſœur, & les ſoins impatiens que prenoit ſon mari pour lui procurer du ſoulagement, s'affligeoit de ce qu'ils mettoient l'un & l'autre trop de confiance dans l'art des Medecins, de ce qu'ils ne ſe confioient pas abſolument à la providence divine, & de ce qu'ils paroiſſoient trop occupés d'une guériſon qu'ils ne devoient point obtenir ſelon les deſſeins de Dieu. Elle écrivoit à ſon frere pour lui en faire des reproches, & lui repetoit ſouvent qu'il n'y avoit de remede à un mal ſi douloureux pour l'épouſe, & ſi ruineux pour le mari, que dans une patience entiere, & une ſoumiſſion abſoluë à la volonté de Dieu. Il y avoit déja plus d'un an que le mal duroit, & l'on n'avoit encore pû ſe reſoudre dans la famille à entrer de bonne foi & abſolument dans les vûës ſaintes & courageuſes de la ſervante de Dieu : on la fatiguoit par des demandes réïterées de prieres & de neuvaines ; mais dans une autre vûë que celle que Dieu deſiroit : on la queſtionnoit avec inquietude, ſur la durée & ſur l'iſſuë de cette maladie. Enfin elle écrivit en ces termes.

» En verité, mon cher frere, je ne ſçais plus que vous répondre. Je » ſuis ſenſiblement touchée moi-même de voir que toutes les prie- » res que notre Communauté, & les bonnes ames de ma connoiſſan- » ce font inceſſamment avec moi pour ma chere ſœur & pour vous, » ne vous ont encore pu obtenir un moment de patience, j'en attri- » buë la cauſe à mes péchés. Cependant c'eſt là tout ce que Dieu » veut d'elle & de vous, que la ſoumiſſion à ſa volonté, & la patience » pour la porter avec douceur, & non vous laiſſer aller à ces curioſités » qui ne lui plaiſent pas. Je penſois vous en avoir dit ſuffiſamment par » les deux précedentes, ſi vous y aviez fait reflexion, pour vous fai- » re connoître qu'étant la volonté de Dieu qu'elle ſouffre ce mal » pour ſon ſalut, c'eſt envain que vous y cherchez des remedes hu- » mains. Ils ne ſerviront de rien : car qui peut aller contre la volon-

» té de Dieu qui s'accomplira toûjours, bongré malgré que nous en
» ayons? Pour le dire en un mot, cette pauvre malade a dans ſon mal
» ſon ſalut renfermé : elle en eſt comme l'arbitre, pour en bien ou
» mal uſer, ſans qu'elle doive s'informer s'il doit durer peu ou long-
» tems. Qu'elle laiſſe cela dans le ſecret de Dieu, auquel il faut
» qu'elle faſſe un ſacrifice de ſa vie, pour la lui rendre quand il lui
» plaira. C'eſt à quoi je l'exhorte de tout mon cœur la larme aux
» yeux, parce que Dieu lui a donné cette maladie comme une mar-
» que de ſon amour qui la veut ſauver ; auſſi ne pourroit-il lui donner
» de plus grandes marques de ſa colere, que de la guerir. Lorſqu'il
» s'agit du ſalut, il faut tout faire & tout ſouffrir, tout ſacrifier &
» tout abandonner. Voilà, mon cher frere, tout ce que la plus vive
» douleur & la part que je prends à votre affliction me permet de
» vous dire. Pour des prieres, il me ſemble n'en pouvoir faire davan-
» tage. Notre très-honorée Mere a auſſi fait faire differentes neu-
» vaines à ce ſujet, & prend beaucoup de part à votre douleur. Pour
» moi je ne puis vous exprimer la ſurpriſe où je ſuis de votre peu de
» ſoumiſſion & de patience ; cela me fait mourir toute vive. Voüez la
» encore à S. François de Sales: faites dire neuf Meſſes pour lui obtenir
» la patience & le detachement des choſes de la terre. Pour cela
» qu'elle ſe ſouvienne que la derniere fois que je la vis, elle me dit
» de demander à Dieu ſon ſalut, à quelque prix que ce fût: or mainte-
» nant il n'eſt plus tems de s'en rétracter. Mais, mon cher frere, en-
» core que Dieu veüille nous ſauver, il veut que nous y contribuïons
» de notre part, autrement il ne fera rien ſans cela ; c'eſt pourquoi il
» faut ſe réſoudre à ſouffrir. Voici le tems d'une ſemence fructueuſe
» pour l'éternité, où la moiſſon ſera abondante. Ne perdez pas cou-
» rage, vos peines ſouffertes avec patience vallent mille fois plus que
» toute autre auſterité : voilà ce que Dieu demande de vous pour
» le préſent. J'embraſſe mille fois la chere malade, &c. »

Ces avis ſalutaires firent quelques effets ; mais cet abandon tranquille & abſolu à la volonté de Dieu, que demandoit Sœur Marguerite, avoit peine à trouver place dans des cœurs accoutumés à penſer trop humainement ſur les afflictions. Enfin Sœur Marguerite leur manda nettement, que le mal ne ceſſeroit point que la malade ne fût entierement réſignée à la volonté de Dieu. Elle s'y ſoumit à la fin ; & réveillant en elle la ferveur avec laquelle elle avoit demandé à Dieu *ſon ſalut à quelque prix que ce fût*, elle acquieſça avec courage à l'infirmité qui étoit ce prix éxigé de Dieu : elle s'abandonna à ſa volonté, & renonça à chercher deſormais des remedes humains.

Dieu fut content de ce ſacrifice qu'il attendoit : le lendemain même de cette dévote réſignation, Mademoiſelle Alacoque mourut dans de grands ſentimens de pieté, & la prédiction de la ſervante de Dieu ſe trouva accomplie.

CVII. Elle prédit la mort d'un de ſes parens, & guerit miraculeuſement ſon frere.

Une autre, qu'elle fit au ſujet d'un de ſes couſins qui étoit Religieux, & que M. ſon frere rapporte encore, eut un effet plus triſte. Ce Religieux étoit jeune, d'un caractere badin & facetieux, plus peut-être qu'il ne convenoit au ſerieux de ſa profeſſion. Il fut en la compagnie de M. Alacoque Curé du Bois Ste. Marie, voir Sœur Marguerite, & tandis que cette dévote fille s'entretenoit avec eux de choſes pieuſes & ſaintes, le Religieux égayoit la converſation par des plaiſanteries. Le Curé en fut peiné ; il fit remarquer au Religieux trop enjoüé, que cela ne convenoit point au ſerieux de ſa ſœur : mais Sœur Marguerite qui entendit ce reproche, repartit à ſon frere, *Laiſſez-le rire ; ce ſont-là ſes dernieres joyes.* Le Religieux ne comprit pas ces paroles, ou il n'en tint compte. Il retourna peu de jours après dans ſon Couvent à Mâcon ; & en arrivant il fut frappé d'une maladie qui l'emporta en cinq jours.

Ce Curé du Bois Ste. Marie éprouva à ſon tour la puiſſance miraculeuſe de ſa ſœur. Il tomba malade dangereuſement, & on le croyoit ſans eſperance : ſon frere qui a été témoin de ce fait, & qui en a dépoſé, raconte qu'il envoya en diligence un exprès à Sœur Marguerite, pour lui demander ſes prieres. Cependant le malade empiroit : il tomba dans une eſpece de catarre ſuffoquant, dans lequel il étoit ſans ſentiment, & ſans mouvement : il avoit les dents ſi ſerrées, qu'on lui en rompit une en lui voulant faire avaler quelques remedes. Sœur Marguerite après avoir prié pour lui, vint dire au Meſſager, qu'il falloit faire prendre au malade quelque boiſſon dans laquelle auroit trempé un billet qu'elle donna : ce billet contenoit une invocation du Cœur ſacré de Notre Seigneur. Elle ajoûta que le malade ne mourroit point. Dieu lui avoit fait connoître qu'il vouloit faire ſervir ce vertueux Prêtre à l'établiſſement de la dévotion au Cœur de Jeſus-Chriſt, à quoi il s'appliqua effectivement avec un grand zele depuis ſa guériſon. Cette guériſon ineſperée arriva au grand étonnement des Medecins, auſſitôt qu'on lui eut fait prendre ce que la ſervante de Dieu avoit preſcrit ; & cette guériſon fut le commencement de la vie ſainte & édifiante que ce Curé a mené depuis juſqu'à ſa mort, en ſuivant exactement les avis de ſa vertueuſe ſœur.

Ces prodiges ne purent demeurer ſecrets : ils exciterent la confiance de quantité de perſonnes du dehors, qui venoient conſulter

Sœur Marguerite sur leurs peines interieures, & sur leurs besoins spirituels: quelques-uns même portant la curiosité trop loin, venoient, en lui demandant des prieres pour leurs parens défunts, la questionner avec simplicité sur l'état de leurs ames en l'autre vie. Ces visites, ces consultations & ces demandes offensoient l'humilité de la servante de Dieu. Elle auroit voulu ne voir personne: elle disoit quelquefois comme avec chagrin: Est-ce que je sçais ce qui se passe en Purgatoire? Cependant il falloit obéïr à sa Superieure, qui lui ordonnoit de répondre avec simplicité, selon que Dieu le lui marqueroit; & ceux qui venoient à elle emportoient toujours quelque fruit spirituel de sa conversation & de ses conseils.

CVIII. Elle procure l'établissement d'un Hôpital à Paray.

Ce fut particulierement au sujet de l'établissement d'un Hôpital à Paray, qu'elle fut souvent consultée par les personnes pieuses de la ville de l'un & de l'autre sexe, qui avoient entrepris de faire cette utile fondation. Ce projet fut d'abord traversé vivement, comme il arrive presque toujours aux entreprises de pieté. Des hommes prudens, de la prudence du siecle, s'efforçoient de trouver des inconveniens à cet établissement, & d'objecter des impossibilités. Quelques-uns par orgueïl, par pique, ou par bisarerie y formoient des obstacles: le plus grand de tous étoit le défaut d'argent & de revenus. Sœur Marguerite consultée, assura, contre les apparences, que l'entreprise réüssiroit. Elle soutint plusieurs fois le courage abattu des personnes pieuses, qui se rebutoient des traverses qu'on leur suscitoit. Elle donna ses conseils selon les occasions, & selon les difficultés qui se présenterent; & elle le fit avec une prudence qui paroissoit miraculeuse dans une fille qui n'avoit eu presque aucune connoissance des choses de ce monde: mais l'Esprit de Dieu qui aime à confondre la sagesse du siecle, sçait donner à son gré la sagesse & la prudence à qui il lui plaît, & suppléer par ses lumieres divines à celles de l'experience humaine. Sœur Marguerite eut tant de part à l'établissement de cet Hôpital, par ses prédictions & par ses conseils, qu'on le regarde aujourd'hui comme son ouvrage, & qu'on y révére sa mémoire avec autant de dévotion, qu'elle est révérée dans sa propre Maison.

CIX. Dieu lui manifeste la severité de ses jugemens sur les Religieuses imparfaites & infidelles à la saintetè de leur vocation.

Cette Maison de la Visitation, comme je l'ai fait remarquer plus haut, commença à se renouveller dans la ferveur par l'établissement de la dévotion au Cœur de Notre Seigneur; mais il en coûta encore à la servante de Dieu beaucoup de souffrances. Nous avons dit dans le Livre V. comment Dieu appliquoit Sœur Marguerite à prier, à souffrir, & à faire pénitence pour les ames dans le péché, ou dans la tié-

deur, dont il lui manifeſtoit l'état. Celles qui lui coûterent plus de larmes & de douleurs, ce furent les Religieuſes de ſon Monaſtere même. La ſainteté qui regne aujourd'hui dans cette Maiſon,& la ferveur qu'y a laiſſé la mémoire de la ſervante de Dieu, m'a mis en liberté juſqu'ici de rapporter ſans déguiſement les fautes de pluſieurs des filles de cette Maiſon,& de ne pas diſſimuler des défauts ſi glorieuſement reparés ; défautsqui d'ailleurs ne peuvent être imputés à celles qui y vivent aujourd'hui. Alors,s'il y avoit quelques ſaintes filles dans cette Communauté nombreuſe,il y en avoit beaucoup d'autres, comme on l'a pû voir,qui étoient peu deſireuſes de leur perfection, & fort négligentes dans les devoirs de la pieté. Il n'y avoit point,il eſt vrai, de ces deſordres crians, & de ces diviſions qui ſcandaliſent le monde, & la Communauté paſſoit toujours pour édifiante & reguliere. Mais ce qui ſatisfait, ce qui édifie même les hommes, ne ſuffit pas toujours pour contenter le cœur de Dieu. Jaloux de la pureté de ſes Epouſes & du fruit de ſes graces, il s'irrite de la tiédeur, auſſi-bien que de l'infidelité,& il vomit les cœurs négligens. Ces filles qui croyoient qu'on n'avoit rien à leur reprocher, & à qui le monde en effet ne reprochoit rien, regulieres pour les principales obſervances, mépriſoient les petites comme des bagatelles. Les jalouſies réciproques, les murmures contre les Superieures, les railleries du prochain, les petites ſenſualités,l'amour de la vanité & de ce qui la nourrit,la curioſité ſur les choſes du monde, les legers attachemens, étoient regardés ainſi qu'ils le ſont en tant de Communautés relâchées, c'eſt-à-dire comme des fautes pardonnables à la fragilité humaine, ou comme des ſoulagemens néceſſaires.

Ces relâchemens furent heureuſement réparés peu à peu par la dévotion au Cœur de Jeſus-Chriſt, & par les exemples & les ſoins de Sœur Marguerite ; mais encore plus par les ſouffrances qu'il lui fallut porterpour la ſanctification de ſes Sœurs. Dieu l'y avoit préparée, & lui avoit preſcrit en quelle maniere elle devoit ſe ſacrifier à ſa juſtice, lorſqu'il lui feroit connoître que ſa colere étoit prête à punir les pécheurs ſecrets, qui ne ſont connus que de lui ; & qui à cauſe de leur profeſſion paſſent pour ſaints aux yeux des hommes, qui ne ſondent point les cœurs. Je crois devoir placer ici ce que Notre Seigneur avoit fait connoître à ſa ſervante dès l'année 1684. dans ſa Retraite, ſelon ce qu'elle en a écrit dans le compte qu'elle en rendit pour obéïr à ſes Superieures.

» Conſiderant attentivement dans une oraiſon, l'unique objet de » mon amour au Jardin des Olives, plongé dans la triſteſſe & agonie

» d'une douleur rigoureuſement amoureuſe, & me ſentant fort preſ-
» ſée du deſir de participer à ſes angoiſſes, il me dit amoureuſement:
» C'eſt ici où j'ai plus ſouffert interieurement, que dans tout le reſte
» de ma paſſion, me voyant dans un délaiſſement general du Ciel &
» de la terre, & chargé des péchés de tous les hommes. J'ai paru
» ainſi devant la ſainteté de Dieu, qui, ſans avoir égard à mon inno-
» cence, m'a froiſſé dans ſa fureur, me faiſant boire le calice qui con-
» tenoit tout le fiel & l'amertume de ſa juſte indignation, & comme
» s'il eût oublié le nom de pere, pour me ſacrifier à ſa colere. Il n'y a
» point de créature qui puiſſe comprendre la grandeur des tourmens
» que je ſouffris alors; &c'eſt cette même douleur que l'ame reſſent,
» lorſqu'étant devant le tribunal de la ſainteté divine qui s'appeſan-
» tit ſur elle, cette ſainteté infinie la froiſſe, l'opprime, & l'abîme
» dans ſa juſte fureur. Il me dit enſuite ces paroles, Ma juſtice eſt
» irritée, & prête de punir par des châtimens manifeſtes les pécheurs
» cachés, s'ils ne font promptement pénitence. Je te veux faire con-
» noître lorſque ma juſtice ſera prête à lancer ſes coups ſur ces têtes
» criminelles; ce ſera lorſque tu ſentiras appeſantir ma ſainteté ſur
» toi. Alors tu dois élever ton cœur & tes mains au Ciel, par prieres
» & bonnes œuvres, me préſentant continuellement à mon Pere
» comme une victime d'amour immolée & offerte pour les péchés
» de tout le monde; me mettant comme un rempart fort & aſſuré en-
» tre ſa juſtice & les pécheurs, afin d'obtenir miſericorde, de la-
» quelle tu te ſentiras environnée, lorſque je voudrai bien faire gra-
» ce à quelqu'un de ces pécheurs. Ce ſera pour lors que tu me dois
» offrir à mon Pere en action de graces de la miſericorde qu'il exerce
» envers ces pécheurs. Tu connoîtras encore lorſque cette ame per-
» ſeverera pour le Ciel; car je te ferai part de quelques échantillons
» de la joye que les Bienheureux en reçoivent dans le Ciel, & le tout
» par la communication de mon amour. »

Sœur Marguerite eut plus d'une occaſion de faire à Notre Seigneur ces ſacrifices qu'il exigeoit d'elle, & elle eut la conſolation de ne le pas faire en vain. Dieu ne lui manifeſtoit ſa colere contre ces Religieuſes imparfaites, que pour exciter en elle un vif deſir d'obtenir miſericorde; & voulant leur faire grace, il vouloit auſſi que cette grace fût le fruit de la ferveur & des ſouffrances de ſa fidelle amante. Nous rapporterons tout ſimplement ce qu'elle en a laiſſé par écrit.

» Un jour comme je me levois, il me ſembla entendre une voix
» qui me diſoit, Le Seigneur ſe laſſe d'attendre: il veut entrer dans
» ſon grenier, pour cribler ſon froment, & ſéparer le bon grain

„ d'avec le chetif. Je ne fis pas état de cela; je m'en détournai même „ comme d'une diſtraction, pour vaquer à mes exercices ordinaires „ du matin: mais la ſainteté de Dieu venant ſe préſenter devant moi, „ comme ſi ç'avoit été pour m'anéantir, me fit derechef entendre „ ſa parole qui fut telle, Mon peuple choiſi me perſecute ſe- „ crettement, ils ont irrité ma juſtice: mais je manifeſterai leurs pé- „ chés ſecrets par des châtimens viſibles; car je les cribleraí dans le „ crible de ma ſainteté, pour les ſeparer d'avec mes bien aimées: les „ ayant ſeparées, je les environnerai de cette même ſainteté qui ſe „ met entre les pécheurs & ma miſericorde; & depuis que ma ſain- „ teté l'a empriſonnée ainſi, la conſcience demeure ſans remords, „ l'entendement ſans lumiere, & le cœur ſans contrition: il meurt „ enfin dans ſon aveuglemement. „

„ Enſuite me découvrant ſon Cœur amoureux tout déchiré & „ tranſpercé de coups, Voilà, me dit-il, les bleſſures que je reçois de „ mon peuple choiſi: les autres ſe contentent de frapper ſur mon „ corps, mais ceux-ci attaquent mon Cœur, ce cœur qui n'a jamais „ ceſſé de les aimer. Mais mon amour cedera enfin à ma colere, pour „ châtier ces ames orgueilleuſes attachées à la terre, qui me mépri- „ ſent & qui affectionnent ce qui m'eſt contraire; qui me quittent „ pour les créatures; qui fuyent l'humilité, pour ne chercher que „ l'eſtime d'elles-mêmes: leurs cœurs étant vuides de charité, il ne „ leur reſte plus que le nom de Religieuſes. „

Une autre fois le Fils Dieu lui fit connoître ce qu'il ſouffroit dans une Religieuſe infidelle qui le recevoit par la ſainte Communion; & pour figurer par un ſymbole, le mépris qu'il faiſoit des prieres hypocrites de cette ame ſans dévotion, il ſe préſenta à ſa ſervante ayant les yeux fermés & les mains ſur ſes oreilles ſacrées, comme pour ne point voir & ne point entendre; & il dit à ſon épouſe, que c'étoit dans cet état qu'il entroit dans le cœur ſoüillé de celle qui le recevoit par la Communion; & il ajoûta: „ Je n'écouterai point ce qu'elle me dit; „ je ne regarderai point ſa mifere, afin que mon Cœur n'en ſoit point „ touché, & qu'il ſoit inſenſible pour elle comme le ſien l'eſt pour „ moi. „

Lui montrant dans une autre ocaſion une Religieuſe prête à tomber dans cet état d'endurciſſement, à cauſe du mépris qu'elle faiſoit des graces de Dieu, „ Tiens, lui dit-il, voilà une ame qui va tom- „ ber dans l'état que je t'ai dit: ſi elle abuſe encore de quelques gra- „ ces que j'ai à lui faire, je l'environnerai de ma ſainteté de juſtice, „ afin qu'entendant elle n'entende pas, qu'en voyant elle ne voye pas,

„ pas, & qu'elle ſoit comme inſenſible à ſon propre malheur. „

Un jour elle accompagnoit avec la Communauté le S. Sacrement qu'on portoit à une Religieuſe malade. Le Fils de Dieu ſe montra alors à ſon épouſe, comme traîné par violence dans la chambre où on le portoit: il adreſſoit ſa parole au Prêtre qui faiſoit cette fonction, & lui diſoit: *Ceſſe de me forcer, je ſouffre violence.* La ſervante de Dieu vivement pénétrée de douleur à ce ſpectacle, alla ſe cacher pour verſer des larmes, de peur que ſa douleur ne trahît ſon ſecret. Elle ſe retira donc dans un coin, où elle ſe répandit en pleurs & en ſoupirs: Jeſus-Chriſt ſe préſenta alors après la céremonie achevée, & lui dit: *Laiſſe moi repoſer dans ton cœur, pour me ſoulager de la violence que mon amour m'a fait ſouffrir.*

Une autre fois après la ſainte Communion il ſe montra à elle comme portant une couronne de dix-neuf épines qui perçoient ſa tête d'une maniere très douloureuſe. Il lui dit alors qu'il venoit à elle, afin qu'elle lui arrachât ces épines, qui, dit-il, lui avoient été enfoncées par autant d'actions d'orgueïl d'une épouſe infidelle. Ce ſpectacle affligea d'autant plus la ſervante de Dieu, qu'elle ne ſçavoit, dit-elle, comment elle pourroit arracher ces douloureuſes épines. Cependant cet objet ne la quittoit point, & la pourſuivoit par tout. Elle fut à ſa Superieure pour lui expoſer ſa peine: celle-ci lui ordonna de demander à Notre Seigneur, qu'il lui indiquât lui même comment elle pourroit le ſoulager. Jeſus-Chriſt agréa l'obéïſſance de ſon épouſe, & le conſeil de la Superieure: il fit entendre à la Sœur Marguerite, que ce ſeroit en faiſant autant d'actes d'humilité, qu'il avoit reçu de bleſſures, honorant ainſi par ces actes, les humiliations de ſa vie mortelle. La vertueuſe fille alla rendre compte encore à la Superieure, de l'ordre qu'elle avoit reçû, & qui lui cauſoit un nouvel embarras: *car*, dit-elle, *je ſuis moi-même pleine d'orgüeil; & comment pourrai-je ſoulager mon Sauveur de ce que l'orgüeil lui fait ſouffrir?* Dans cette perſuaſion elle n'avoit garde de voir que déja elle pratiquoit un des actes qui lui étoient preſcrits. La Mere la laiſſa dans ſa ſimplicité, & elle lui ordonna d'offrir à Notre Seigneur toutes les pratiques d'humilité qui ſe feroient en ce jour dans la Communauté. La docile Religieuſe executa ce qui lui avoit été commandé, & Notre Seigneur lui fit connoître que cette offrande lui avoit été infiniment agréable.

Dans une autre occaſion Dieu lui révela les diſpoſitions interieures de quelques-unes des Religieuſes qui étoient prêtes d'aller avec elle à la ſainte Table. Cette vûë qui l'effraya, la jetta elle-même dans une crainte ſi vive de communier indignement, qu'elle deſira ce

jour-là de ſe retirer de la Communion. La Superieure ne le voulut pas permettre, & lui ordonna de ſe préſenter à la ſainte Table. Elle communia donc pour obéïr, & auſſi-tôt après la Communion Notre Seigneur ſe préſenta à elle tout déchiré & défiguré, & tel qu'il le fut dans ſa paſſion, en lui diſant : „ Je n'ai trouvé perſonne qui m'ait „ voulu donner un lieu de repos dans l'état où je ſuis. Cinq ames con- „ ſacrées à mon ſervice, ajoûta-t-il, m'ont traité ainſi. J'ai été tiré „ par force avec des cordes dans des lieux étroits garnis de pointes & „ d'épines qui m'ont ainſi déchiré. „ Sœur Marguerite ne conçut pas d'abord le ſens de ces paroles ſymboliques : mais Jeſus-Chriſt lui fit entendre peu après, que ces cordes, & cette violence qu'on lui avoit faite, étoit ſon amour même, & la promeſſe qu'il avoit faite de ſe donner à nous dans la ſainte Euchariſtie : Que ces lieux étroits, c'étoient les cœurs mal diſpoſés de ſes Sœurs qui l'avoient reçu dans la Communion: Que les pointes & les épines étoient les ſentimens d'orgüeil de ces ames négligentes de leur perfection.

CX. Dieu lui révele ce qu'il fait pour le ſalut & la converſion des Religieuſes de ſon Monaſtere, & la protection que cette Maiſon reçoit de la ſainte Vierge & de S. François de Sales.

Ce n'étoit pas ſeulement l'état funeſte de quelques Religieuſes particulieres, qui étoit l'objet des prieres & des ſouffrances de Sœur Marguerite ; c'étoit cette tiédeur trop commune dans la Communauté, qui irritoit Dieu, & qui affligeoit ſon épouſe. Depuis qu'il lui eut fait connoître combien il en étoit irrité, ce fut là l'objet le plus ordinaire de ſes prieres & de ſes gémiſſemens. Un jour de la fête de la Viſitation, qu'elle prioit avec plus de ferveur à ce ſujet, dans le Chœur de l'Egliſe hors le tems des Offices, elle vit le Fils de Dieu accompagné de la ſainte Vierge & d'une multitude infinie d'Anges qui trembloient en ſa préſence, parce qu'il paroiſſoit irrité. La dévote Religieuſe comprit ce qui l'irritoit. Elle redoubla la ferveur de ſes prieres, & Notre Seigneur parut lui dire avec colere, Ne m'en parle plus ; elles ſont la ſourde oreille à ma voix ; elles détruiſent le fondement de l'édifice : mais ſi elles prétendent le pouvoir élever ſur un fondement étranger, je le renverſerai. Alors la ſainte Vierge ſe proſterna avec tous les Eſprits bienheureux aux pieds de ſon Fils: elle interceda pour la Communauté, en diſant que c'étoient les filles de ſon cœur, & qu'elle demandoit grace pour elles. Le Fils de Dieu reçut ſa priere avec un regard ſerein, mais il ajoûta : A cauſe de vous ſouffrirai-je l'abus qu'elles font de mes graces ? ſouffrirai-je le mépris qu'elles font de mon eſprit d'humilité & de ſimplicité ? Cet eſprit devroit les tenir cachées en moi ; mais elles perſecutent cet eſprit par l'eſprit d'orgüeil qui rompt les liens de la charité : il diviſe ce que j'avois uni.

La ſainte Vierge redoubla ſes inſtances, & demanda un délai aſſez court pour la converſion de ces ames infidelles à l'eſprit de leur état, & ce délai lui fut promis. Auſſi-tôt que cette grace fut accordée par le Fils de Dieu, la ſainte Vierge chaſſa elle-même avec autorité le démon qui ne ſembloit attendre que le moment où l'arrêt de la juſtice ſeroit prononcé, pour s'emparer de ſa proye. Cet ennemi des hommes plein de fureur & de dépit excita auſſi-tôt comme une tempête ſi violente, qu'il ſembloit que l'Egliſe alloit être abîmée. Il ne fit cependant que renverſer par terre les rideaux & les tringles de la grille du Chœur, en diſant: C'eſt ainſi que je voulois les renverſer toutes, ſi elles n'avoient été ſoutenuës par une colomne contre laquelle je n'ai point de pouvoir. Le fracas qui ſe fit alors dans l'Egliſe fut ſi ſenſible, qu'une Religieuſe qui étoit en ſtation avec Sœur Marguerite devant le S. Sacrement, ſaiſie d'effroi ſe leva avec précipitation pour s'enfuir; mais Sœur Marguerite la rappella, & lui dit d'un air tranquille: *Ne craignez rien: cela eſt fini, il n'en ſera pas davantage.* Ce qui, en raſſurant la Sœur effrayée, lui fit comprendre que Sœur Marguerite avoit eu une viſion.

Quelque tems après la ſainte Vierge s'apparut encore à la ſervante de Dieu, & ſe montra à elle comme fatiguée d'un grand travail. Elle tenoit dans ſes mains pluſieurs cœurs tout couverts de playes, & elle lui dit: Voilà ce que je viens d'arracher des mains de l'ennemi qui s'en joüoit à ſon plaiſir: mais, helas! il y en a encore qui prennent ſon parti contre moi.

Depuis ce jour juſqu'en automne, la Sœur Marguerite n'eut aucune connoiſſance particuliere ſur le même ſujet: mais le tems des Retraites étant venu, voici ce qui ſe paſſa dès le ſecond jour de celle de la ſervante de Dieu: nous allons le lui laiſſer raconter à elle-même.

» Le ſecond jour de ma Retraite, étant devant le ſaint Sacrement, » où je me préparois pour me confeſſer, la vûë de mes péchés, par » leſquels j'ai tant deshonoré mon Dieu, me jetta d'abord dans une » ſi grande confuſion, & une ſi vive douleur, que je ne ceſſai de » pleurer l'eſpace de cinq ou ſix heures que j'eus le bonheur de de- » meurer à ce ſaint exercice. Après cela mon divin amour venant » à ſe préſenter à moi, me dit: Ma fille, veux-tu bien me ſacrifier » les larmes que tu as verſées, pour laver les pieds de ma bien ai- » mée qui s'eſt ſoüillée en pourſuivant un étranger? O mon Sei- » gneur, lui dis-je, vous ſçavez que je vous ai tout ſacrifié, ne m'é- » tant rien réſervé dans tout ce que je ferois, que l'interêt du bon

» plaiſir de votre ſacré Cœur. Une autre fois que j'étois dans le mê-
» me état, il me fit la même demande, me diſant que c'étoit pour
» l'ame de ſa bien aimée qui étoit tombée dans le péché, & qui
» avoit deſir d'en ſortir. Je ne conçus point encore cette fois ce que
» c'étoit que cette bien aimée. Une troiſiéme fois il ſe préſenta à
» moi, me faiſant toujours la même demande, diſant que ſa bien
» aimée étoit entrée dans un purgatoire. Il me demanda alors ſi je
» ſçavois qui étoit ſa bien aimée ? Que c'étoit la Communauté de
» la Viſitation qui ne devoit avoir qu'un cœur & qu'une ame : que
» le purgatoire dont il parloit, c'étoit la Retraite où les Religieuſes
» entroient alors. Il ajoûta : Ma fille, donne leur ce dernier aver-
» tiſſement de ma part, que chacune penſe à ſoi, & à faire profit
» de la grace que je lui préſente par l'entremiſe de ma ſainte mere ;
» car celles qui n'en profiteront pas demeureront comme des arbres
» ſecs qui ne rapportent plus de fruit : elles pourront recevoir en-
» core quelque lumiere de ma ſainteté de juſtice ; lumiere qui en
» éclairant le pécheur, ſert ſouvent à l'endurcir ; qui lui fait voir
» le mauvais état où il eſt, mais ſans lui donner aucune grace victo-
» rieuſe qui l'en retire : de cet état, il tombe ou dans le deſeſpoir,
» ou dans l'inſenſibilité ſur ſon propre malheur. C'eſt là un des plus
» rigoureux châtimens dont ma ſainteté de juſtice punit le pécheur
» impénitent. «

Sœur Marguerite rendit compte de tout à la Mere Superieure ; & celle-ci par ſes ſoins, & la ſervante de Dieu par ſes larmes & par ſes auſtérités, firent ſi bien, que la Communauté profita de ces avis & de ces menaces. Déja la dévotion au Cœur de Jeſus y avoit réveillé la ferveur, & Jeſus-Chriſt avoit dit dans cette derniere viſion, que ſa bien aimée qui étoit tombée dans le péché, *avoit deſir d'en ſortir.* Elle étoit en quelque façon déja pure, puiſqu'il n'étoit plus queſtion que de laver ſes pieds, ſuivant ce que dit Notre Seigneur dans l'Evangile, *Celui qui eſt pur, n'a beſoin que de laver ſes pieds :* mais cette purification parfaite qui emporte la victoire des affections terreſtres figurées par les pieds, eſt une des obligations de la bien aimée, & de l'épouſe. Que celles qui négligent de ſoupirer après cette pureté, apprennent ici à craindre les menaces de l'Epoux céleſte, qui punit ſouvent par la ſouſtraction de l'abondance de ſes graces, l'indolence qu'on apporte à profiter de cette abondance même dont on joüit par ſa bonté. La plûpart des filles qui compoſoient la Communauté de Paray profiterent donc de l'avis, excepté un petit nombre qui trop pleines d'elles-mêmes, n'entroient point encore aſſez dans l'eſ-

prit de ſimplicité qui fait le caractere des vrayes filles de S. François de Sales. Ce fut pour leur inſtruction que Sœur Marguerite eut encore quelques mois après les Retraites, la viſion ſuivante.

Le jour de S. François de Sales, cette ſainte fille étant en oraiſon, y répandoit des larmes pour la ſanctification des filles de l'Inſtitut, & invoquoit dans l'amertume de ſon cœur ſon ſaint Fondateur. Il ſe préſenta à elle, accompagné de la vénérable mere de Chantal; & adreſſant la parole à ſa ſainte coopératrice pour l'établiſſement de ſon Ordre, il lui dit ces paroles: » Dieu m'a commandé de viſiter tous les Monaſteres de mon Inſtitut: il m'a aſſuré que toutes celles que je reconnoîtrai pour mes vrayes filles, ſeront reçûës de lui pour ſes Epouſes. Pour accomplir ce commandement, je n'ai fait autre choſe que de viſiter les cœurs des Superieures, dans leſquels tous ceux des filles de la Viſitation doivent être renfermés: ſoit qu'elles ſoient bonnes, ſoit qu'elles ſoient mauvaiſes, elles repréſentent la perſonne de Jeſus-Chriſt; & toutes les Religieuſes qui ſeront ſeparées de leurs Superieures, ſeront rejettées pareillement de lui. Il y a une Communauté qui m'a donné bien de la joye, n'y en ayant trouvé que trois, & dans une autre que cinq qui n'ont pas été miſes au nombre de mes filles: mais il y en a une qui me cauſe bien de la douleur, y en ayant le tiers qui n'ont pas été reconnuës de moi. « La ſervante de Dieu qui a rapporté cette viſion, ajoûte que la mere de Chantal lui parut répondre fort diſtinctement, » que tout le mal ne venoit que du manquement de ſimplicité, dont on étoit déchû; que les murs qui quittoient leur fondement, ſeroient bientôt renverſés. Je ſentois, ajoûta la bienheureuſe Fondatrice, je ſentois tant de douleur de voir une fille de la Viſitation manquer de ſimplicité, lorſque j'étois ſur la terre, que j'aurois ſouffert avec moins de déplaiſir qu'elle m'eût percé le cœur. Que chaque Superieure, continua-t-elle, faſſe donc tout ſon poſſible pour rétablir cette ſainte vertu de ſimplicité, & celle d'humilité: s'il n'y a bien-tôt de l'amandement, Dieu les viſitera ſeverement. «

Sœur Marguerite pria le ſaint Fondateur de lui faire connoître plus particulierement qu'elles étoient les fautes que l'on commettoit contre la ſimplicité. » C'eſt, dit-il, qu'on accuſe ſes fautes avec déguiſement: l'on ſe juſtifie pour accuſer les autres; en un mot, l'on recherche ſa propre gloire, & non celle de Dieu. Or celle qui en uſe ainſi ſe rend la riſée du Démon, qui après l'avoir remplie du vent de ſa propre eſtime, la regarde comme un vaiſſeau

„ vuide qui n'eſt propre qu'à lui ſervir de joüet. La curioſité, ajoû-
„ ta S. François de Sales, fait encore beaucoup de mal ; celle qui s'y
„ livre tombe dans l'oubli de Dieu & d'elle-même. „

La ſervante de Dieu preſſa le ſaint Fondateur de lui enſeigner les moyens de remédier à ce qui déplaiſoit à Dieu ; & il lui répondit, que le plus efficace qu'avoient ſes filles pour ſe relever de leurs chutes, c'étoit le ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt, & l'amour qu'elles devoient y puiſer : qu'ayant ce Cœur divin pour défenſeur & pour ſoûtien, elles ſe garentiroient du danger dont les Epouſes infidelles ſont menacées. Il ajoûta encore, que *par ce divin Cœur elles ſeroient préſervées de ſuccomber ſous un eſprit étranger plein d'artifice & d'orgüeil, qui ne chercheroit qu'à ruiner l'eſprit d'humilité & de ſimplicité ; mais que Satan ſe ſerviroit de ce malheureux eſprit pour en perdre d'autres.* On ne voit que trop aujourd'hui l'accompliſſement de cette prophétie faite il y a environ quarante ans. On voit à quels excès l'eſprit de curioſité & le défaut de ſimplicité & de ſoumiſſion ont précipité quelques Communautés Religieuſes. Celle de Paray profita ſi bien & de la dévotion au Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt, & des lumieres données à Sœur Marguerite, que les Filles qui y étoient encore à charge au ſaint Fondateur s'empreſſerent de regagner ſes bonnes graces & celles de l'Epoux, en ſuivant ſon eſprit : cet eſprit ſalutaire s'y eſt établi par la ſimplicité & l'obéïſſance, & s'y eſt établi ſi ſolidement, qu'au jour de la tentation, elles n'ont point été ébranlées, & que l'eſprit de curioſité & celui de rébellion contre le Vicaire de Jeſus-Chriſt n'y a pas trouvé d'entrée.

CXI.
On prend enfin confiance en la vertu de Sœur Marguerite dans ſon Monaſtere. Une Religieuſe eſt guérie ſubitement en touchant ſa robbe.

C'eſt ainſi que la dévotion au Cœur de Notre Seigneur opera dans cette Communauté ce changement merveilleux que Sœur Marguerite avoit obtenu par ſes larmes & ſes ſouffrances : ſa patience & ſon humilité triomphant de tout, le Fils de Dieu changea les cœurs qui commencerent à honorer le ſien. Il y répandit l'amour de la perfection religieuſe, & le zele pour l'acquerir ; mais à meſure que ces filles ouvrirent les yeux ſur la ſainteté de leurs devoirs, elles les ouvrirent en même tems ſur le mérite de celle qui leur attiroit tant de bénédictions de la part de Dieu. Les contradictions & les mépris ſe changerent en vénération pour elle. On ne la nommoit plus que la Sainte, & on écoutoit ſes paroles comme des oracles. Cette vénération alla enfin ſi loin, que de ſon vivant & à ſon inſçû les Penſionnaires même recueilloient ce qui lui avoit ſervi, pour le garder comme des reliques ; & une des Religieuſes qui vivoit de ſon tems a dépoſé, que lorſque l'on coupoit les cheveux à la ſer-

vante de Dieu, les Penſionnaires en demandoient avec empreſſement à elle, qui étoit alors leur Maîtreſſe, pour les conſerver.

Une Sœur domeſtique éprouva l'utilité de cette pieuſe confiance, du vivant même de Sœur Marguerite. Cette fille dans les premiers jours de ſon épreuve ſe bleſſa à la jambe avec une coignée, en fendant du bois. Elle cacha ſon mal, de peur qu'on ne la renvoyât; elle le porta pluſieurs ſemaines avec une conſtance auſſi héroïque qu'imprudente: un ſecond accident fit rouvrir la playe, lorſqu'elle commençoit à eſperer la guériſon. Craignant de ne pouvoir plus diſſimuler ni la douleur ni le danger où elle étoit, elle recourut à Dieu, & eut confiance que ſi ſa jambe pouvoit toucher le bas de la robbe de la Sainte, dont elle avoit appris tant de merveilles, elle ſeroit guérie. Elle le fit à l'inſçû de la ſervante de Dieu, & elle ſe trouva le lendemain entierement guérie. Elle crut par reconnoiſſance devoir faire confidence de ſa guériſon à Sœur Marguerite; mais l'humilité de celle-ci en fut effrayée: elle fit ce qu'elle put par ſes prieres, pour engager cette bonne fille à lui garder le ſecret.

J'ai parlé ci deſſus de la confiance qu'on avoit aux prieres de cette ſainte Religieuſe pour les ames des défunts. Cette confiance étoit fondée ſur pluſieurs lumieres ſurnaturelles que Dieu lui avoit données à ce ſujet, & qui méritent d'être rapportées ici, non-ſeulement parce que ce ſont des merveilles que Dieu a voulu faire ſervir à la gloire de ſa ſervante, & dont il a voulu récompenſer la dévotion particuliere qu'elle avoit pour le ſoulagement des ames du Purgatoire; mais encore & principalement parce que ces lumieres & les révélations à ce ſujet renferment des inſtructions très-ſalutaires pour ceux qui voudront trouver dans ces recits ce qu'ils doivent y chercher uniquement, ſçavoir leur propre édification. Sœur Marguerite, comme on l'a vû, avoit une dévotion tendre & compatiſſante pour ceux qui dans le Purgatoire ſatisfont à la juſtice de Dieu: les ſouffrances de ces ſaintes ames étoient un des objets qui excitoit le plus ſa ferveur; & cette ferveur lui inſpiroit un grand deſir de pratiquer ſouvent des auſtérités pour leur ſoulagement, ſelon que l'on vouloit bien le lui permettre.

CXII. Dévotion de Sœur Marguerite pour les ames du Purgatoire. On recourt à ſes prieres pour les défunts. Lumieres extraordinaires & inſ-

Un premier jour de l'an elle prioit inſtamment pour trois perſonnes décedées depuis peu, dont deux avoient été Religieuſes, & la troiſiéme ſéculiere. Notre Seigneur les lui préſenta toutes trois, diſant: Laquelle veux-tu que je te donne? La ſervante de Dieu s'humiliant profondément, pria Notre Seigneur de faire lui-même le choix, ſelon ſa plus grande gloire & ſon bon plaiſir. Alors il déli-

tructives que Dieu lui donne à leur ſujet.

vra l'ame de la perſonne ſéculiere, en diſant qu'il avoit moins de compaſſion des ſouffrances des perſonnes qui avoient été Religieuſes, à cauſe qu'elles ont eu dans la fidélité à la pratique de leur Regle, plus de moyens de meriter & d'expier pendant la vie leurs fautes journalieres.

Une autre fois Notre Seigneur lui montra quantité d'ames du Purgatoire, leſquelles pour avoir été deſunies pendant leur vie d'avec leurs Superieurs, & avoir eu avec eux quelques meſintelligences, avoient été en punition, privées après la mort du ſecours de la ſainte Vierge & des Saints, & de la viſite de leurs Anges gardiens. Pluſieurs de ces ames étoient deſtinées à reſter longtems dans d'horribles flammes : quelques-unes même d'entr'elles n'avoient point d'autres marques de leur prédeſtination, que de ne point haïr Dieu ; d'autres qui avoient été dans la Religion, & qui pendant leur vie avoient eu peu d'union & de charité pour leurs Sœurs, étoient privées de leurs ſuffrages, & n'en recevoient aucun ſecours.

„ J'ai appris de la Sœur Marguerite, dit la Mere Greffier dans „ ſon Memoire, que deux Religieuſes, pour qui elle prioit après leur „ mort, lui furent montrées dans ces priſons de la divine juſtice : „ mais l'une ſouffroit des peines incomparablement plus grandes „ que celles que ſouffroit l'autre. Celle-là ſe plaignoit grandement „ d'elle-même, de ce que par ſes défauts contraires à la mutuelle „ charité & à la ſainte amitié qui doit regner dans les Communau- „ tés Religieuſes, elle s'étoit attirée entr'autres punitions de n'a- „ voir point de part aux ſuffrages que la Communauté offroit à Dieu „ pour elle. Elle ne recevoit de ſoulagement que des ſeules prieres „ de trois ou quatre perſonnes de la même Communauté, pour leſ- „ quelles elle avoit eu pendant ſa vie moins d'inclination & de pen- „ chant. Cette ame ſouffrante s'accuſoit encore de la trop grande „ facilité qu'elle avoit eu à prendre des diſpenſes de la Regle & des „ Exercices communs ; enfin elle déploroit les ſoins qu'elle avoit pris „ ſur la terre, pour procurer à ſon corps des ſoulagemens & des com- „ modités. Elle fit connoître en même tems à notre chere Sœur, „ que pour punition de ces trois défauts, elle avoit pendant ſon „ agonie ſouffert trois furieux aſſauts du démon ; & que chaque fois „ ſe croyant perduë, elle s'étoit vûë ſur le point de tomber dans „ le deſeſpoir : mais que la ſainte Vierge, à laquelle elle avoit eu „ grande dévotion pendant ſa vie, l'avoit tirée toutes les trois fois „ des griffes de l'ennemi.

„ L'autre

„ L'autre Religieuſe qui ſouffroit moins, ne demandoit aucun „ ſoulagement : dequoi Sœur Marguerite s'étonnant, il lui fut dit „ qu'il n'étoit pas permis à cette ame d'en demander, à cauſe qu'elle „ avoit manqué de correſpondance à l'attrait que Dieu lui avoit „ donné d'aller à lui par la pure ſouffrance, & que contre cette „ vûë, elle avoit recherché ſon ſoulagement avec inquiétude.

„ Sœur Marguerite priant une autre fois pour deux perſonnes de „ grande conſideration dans le monde, l'une lui fut montrée comme „ condamnée pour pluſieurs années aux peines du Purgatoire, non- „ obſtant les Services ſolemnels, & le grand nombre de Meſſes qu'on „ celebroit pour elle : toutes ces prieres & ſuffrages étant appli- „ quées par la divine juſtice aux ames de quelques familles de ſes „ ſujets, qui avoient été ruinés par ſon défaut de charité & d'équité „ à leur égard ; & comme il n'étoit rien reſté à ces pauvres gens „ pour faire prier Dieu pour eux après leur mort, Dieu y ſuppléoit „ comme il vient d'être dit.

„ L'autre étoit en Purgatoire pour autant de jours qu'elle avoit „ vécu d'années ſur la terre. Notre Seigneur fit connoître à Sœur „ Marguerite, qu'entre toutes les bonnes œuvres que cette perſonne „ avoit faites, il avoit eu particulierement égard à certaines humi- „ liations qu'elle avoit reçû dans le monde, & qu'elle avoit ſouffert „ par un eſprit chrétien, non-ſeulement ſans ſe plaindre, mais mê- „ me ſans en parler ; & que pour récompenſe il lui avoit été doux „ & favorable à ſon jugement. « Juſqu'ici ce ſont les paroles de la Mere Greffier, cette Superieure ſagement défiante au ſujet des gra- ces extraordinaires que recevoit Sœur Marguerite, & qui ne commen- ça à en reconnoître la verité, qu'après mille épreuves. Elle a rendu témoignage à ces faits, dans le Memoire qu'elle a donné de ſa main ſur la ſainteté de notre vertueuſe fille après ſa mort.

C'eſt la même Superieure qui rapporte cet autre fait. Je ne puis l'obmettre à cauſe des circonſtances particulieres qui ont manifeſté la verité de la révelation qui fut faite à la ſervante de Dieu. Le pere d'une des Novices en fut l'occaſion. Ce Gentilhomme étoit nou- vellement décedé : on le recommanda aux prieres de la Commu- nauté. La charité de Sœur Marguerite, alors Maîtreſſe des Novi- ces, l'intereſſa à prier plus particulierement pour ce défunt : la No- vice le lui recommanda encore de nouveau quelques jours après. Ma fille, lui dit-elle, tenez-vous en repos, il eſt en état de nous faire part de ſes prieres, ſans avoir beſoin des nôtres. Elle ajoûta : Demandez à Madame votre mere, quelle eſt l'action généreuſe que

fit ſon mari avant ſa mort : cette action lui a rendu le jugement de Dieu favorable. Cette action étoit ignorée de la Novice & de tout le monde, ſon pere étant mort aſſez loin de Paray. La Novice ne vit ſa mere qu'à ſa Profeſſion : elle lui demanda alors quel étoit cet acte de généroſité chrétienne, & elle apprit que lorſqu'on donna le ſaint Viatique à ſon pere, un Boucher de la Ville ſe joignit à ceux qui accompagnoient le ſaint Sacrement, & ſe mit dans un coin de la chambre : que le malade l'ayant apperçû, il l'appella par ſon nom, lui dit de s'approcher, & lui ſerrant la main avec amitié, il lui demanda pardon avec une humilité peu commune dans les gens de condition, pour quelques paroles trop dures qu'il lui avoit dites quelque tems auparavant, & il voulut que tout le monde fût témoin de la ſatisfaction qu'il lui en faiſoit. Sœur Marguerite avoit appris de Dieu ſeul ce qui s'étoit paſſé alors ; & la Novice connut par cette circonſtance, la verité de ce qui avoit été révelé à ſa Maîtreſſe touchant l'heureux état de ſon pere.

La Mere Greffier a rapporté un autre fait qui merite d'avoir place ici, puiſqu'il regarde une perſonne à laquelle l'Ordre entier de la Viſitation s'intereſſe particulierement. C'eſt la Mere Philiberte Emmanuel de Montoui Superieure d'Anneci, dont la mémoire eſt en vénération, & dont la ſainte vie a été un ſujet d'édification pour tout l'Inſtitut. Elle mourut dans le tems de la ſuperiorité de la Mere Greffier le 5. Fevrier de l'an 1683. & fut recommandée particulierement par elle aux prieres de Sœur Marguerite. Au bout de quelque tems elle dit à ſa Superieure, que Notre Seigneur lui avoit fait connoître que cette ame lui étoit fort chere, à cauſe de ſon amour & de ſa fidelité à ſon ſervice ; qu'il lui gardoit une ample récompenſe dans le Ciel, après qu'elle auroit achevé de ſe purifier dans le Purgatoire. Il la lui montra en effet dans ce lieu, y recevant dans ſes peines de grands ſoulagemens par l'application des ſuffrages & des bonnes œuvres qui étoient offertes tous les jours pour elle dans tout l'Ordre de la Viſitation. La nuit du Jeudi ſaint au Vendredi, Sœur Marguerite priant encore pour cette ſainte Superieure, Notre Seigneur la lui fit voir comme étant placée ſous le Calice qui contenoit l'hoſtie ſacrée, y recevant part aux merites de ſon agonie au jardin des Olives. Le jour de Pâques, qui cette année tomboit au 18. Avril, elle la vit comme dans un commencement de félicité, deſirant & eſperant bien-tôt la vûë & la poſſeſſion de Dieu. Enfin le Dimanche du bon Paſteur, elle la vit comme ſe perdant & s'abîmant doucement dans la gloire, & chantant mélodieuſement le

Cantique favori de la ſervante de Dieu, *L'amour triomphe, l'amour jouit, l'amour en Dieu ſe réjoüit.* Ainſi cette ſainte & fervente Superieure animée du plus pur eſprit de l'Inſtitut, étant morte en réputation de ſainteté le cinquiéme du mois de Fevrier, n'entra dans la joüiſſance de la gloire que le premier de Mai, ſelon qu'il fut révelé à Sœur Marguerite; & Dieu pour la purifier differa ſon bonheur de quatre-vingt-ſix jours. Un ſi long purgatoire pour une ame ſi fervente eſt une leçon pour toutes les ames lâches & pareſſeuſes qui croyent toûjours en trop faire pour le ſervice de Dieu, & qui s'applaudiſſent des plus legeres pratiques de pénitence. Quel tems & quelles ſouffrances leur faudra-t-il pour expier leurs fautes dans le Purgatoire?

Au reſte la Mere Greffier, qui après la mort de Sœur Marguerite a crû devoir mettre par écrit ces differens faits, pour la gloire de Dieu & de ſa ſervante, & pour donner aux Sœurs les inſtructions qu'elles devoient recüeillir de ces évenemens, la Mere Greffier, dis-je, ne s'étoit pas livrée à les croire ſans précaution. Elle avoit même porté la défiance auſſi loin qu'elle pouvoit aller, juſqu'à ce que ſa propre expérience l'obligea à la diminuer. Voici ce qu'elle en a raconté elle-même.

La Demoiſelle Billet, femme du Medecin de la maiſon, étant morte, s'apparut à la ſervante de Dieu pour lui demander des prieres, & la chargea en même tems d'avertir ſon mari de deux choſes ſecrettes qui concernoient la juſtice & ſon ſalut. Sœur Marguerite rendit compte à la Superieure de ce qu'elle avoit vû; mais celle-ci ſe moqua de la viſion, & de celle qui la lui rapportoit. Elle lui impoſa ſilence, & lui défendit de rien dire ni de rien faire de ce qui lui avoit été demandé. L'humble Religieuſe obéït avec ſimplicité; & avec la même ſimplicité elle rapporta à la Mere Greffier une ſeconde ſollicitation que lui fit encore la défunte peu de jours après, ce que cette Superieure mépriſa encore. Mais la nuit ſuivante elle fut elle-même troublée par un bruit ſi horrible qui ſe fit entendre dans ſa chambre, qu'elle en penſa mourir d'effroi: elle appella des Sœurs, & ce ſecours vint à propos, car elle étoit preſque pâmée. Etant revenuë à elle, elle ſe reprocha ſon incrédulité, & avertit le Medecin de ce qui avoit été dit à la ſervante de Dieu. Le Medecin reconnut que l'avis venoit de Dieu, & en profita; & la Mere Greffier apprit par ſon expérience, que ſi la défiance eſt ordinairement le parti le plus ſage, il ne faut pas non plus la pouſſer trop loin, ſur tout quand la gloire de Dieu & l'avantage du prochain peuvent y être intereſſés.

CXIII. Dieu lui découvre la rigueur de sa justice sur les ames du Purgatoire. Il l'applique à ouffrir pour plusieurs d'entr'elles.

Non-seulement Dieu faisoit connoître à son Epouse l'état des ames pour qui elle prioit, mais il la destinoit quelquefois à souffrir pour ces ames affligées, en lui faisant part de leurs peines. Ces peines que Dieu seul connoît, & dont S. Augustin dit qu'elles ne sont pas moins admirables que véritables, *miris sed veris modis*, étoient communiquées à la Sœur Marguerite d'une maniere qui n'étoit ni moins admirable, ni moins réelle. Nous ne pouvons sçavoir que ce qu'elle en a rapporté; & ce qu'elle a rapporté peut servir à l'instruction & à l'édification de ceux qui liront cette Vie, puisqu'on y apprendra à connoître quelle est la séverité de la justice de Dieu pour l'expiation de certaines fautes que notre lâcheté nous fait regarder comme des fautes legeres.

Sœur Marguerite étant donc un jour devant le saint Sacrement, tout à coup il se présenta à elle une personne toute en feu, dont les ardeurs la pénétrerent si fort, qu'elle se crut elle-même comme embrâsée du même feu. Elle ne reconnut pas celui qui lui étoit montré; mais son état lui fit verser beaucoup de larmes. L'ame souffrante lui dit alors qu'elle étoit un Religieux Benedictin de la Congregation de Cluny, qui avoit été peu auparavant Prieur du Couvent de Paray, à qui elle s'étoit confessée une fois, qui lui avoit été de quelque consolation en cette occasion, & qui lui avoit accordé de faire la sainte Communion. Dieu lui avoit permis dans ses souffrances de s'adresser à Sœur Marguerite pour trouver du soulagement par ses prieres. Il demanda donc qu'elle offrît pour lui, & qu'elle lui appliquât tout ce qu'elle pourroit faire & souffrir l'espace de trois mois. Il lui découvrit en même tems trois sujets des grandes souffrances auxquelles il étoit condamné. Le premier, c'étoit trop d'attache à sa réputation, ce qui lui avoit fait préferer quelquefois son interêt en ce point à la vraye gloire de Dieu. Le second, c'étoit le défaut de charité envers ses freres. Le troisiéme, c'étoit une certaine affection trop naturelle qu'il avoit eu pour les créatures, & les témoignages qu'il leur en avoit donné dans les entretiens spirituels qu'il avoit eu; ce qui, disoit il, déplaît beaucoup à Dieu.

Sœur Marguerite promit d'executer ce qui lui étoit demandé, si elle en obtenoit la permission. Elle l'obtint en effet, mais sa promesse ne la délivra pas de la vûë de ce spectacle affligeant qui ne la quitta point pendant tout cet espace de tems. Il lui sembloit voir sans cesse ce Religieux près d'elle, qui lui communiquoit ses flammes du côté où il paroissoit se tenir, & elle ressentoit dans toute

cette moitié du corps des douleurs si vives, qu'elle en pleuroit presque continuellement. La Superieure qui connoissoit son état & la cause de ses douleurs, n'y trouva d'autre adoucissement que de lui ordonner quelques pénitences, comme disciplines & autres, & ces saintes pratiques apportoient du soulagement & au Religieux & à la Sœur. Au bout de trois mois ils furent delivrés l'un & l'autre; car Sœur Marguerite vit ce saint Religieux monter au Ciel comblé de joye, après lui avoir marqué sa reconnoissance, & l'avoir assuré qu'il la protegeroit devant Dieu.

Nous ne ferons que copier ce que Sœur Marguerite a rapporté d'un autre évenement pareil, qui lui procura encore beaucoup de souffrances. » Je vis en songe, dit-elle, une de nos Sœurs décedée » depuis quelque tems. Elle me dit qu'elle souffroit beaucoup en » Purgatoire; mais que Dieu venoit de lui faire sentir une douleur » qui surpassoit toutes ses peines, en lui montrant une de ses proches » parentes précipitée dans l'Enfer. Je me reveillai sur ces paroles, & » je sentis tout mon corps comme si brisé, que j'avois peine à me » remuer. Comme on ne doit point croire aux songes, je ne fis pas » grande reflexion sur celui-là: mais cette Religieuse m'y en fit bien » faire malgré moi, car elle ne me donna point de repos depuis ce » moment, & elle me disoit incessamment, Priez Dieu pour moi; » offrez-lui vos souffrances unies à celles de Jesus-Christ pour soulager les miennes; & donnez-moi tout ce que vous ferez jusqu'au » premier vendredi de Mai, que vous communierez pour moi. Je le fis » avec la permission de ma Superieure. Cependant la peine que cette » fille souffrante me communiquoit s'augmenta si fort, qu'elle m'accabloit sans trouver aucun soulagement ni repos. L'obéïssance me » fit retirer pour en prendre dans mon lit: mais je n'y fus pas plûtôt, » qu'il me sembloit l'avoir proche de moi qui me disoit: Te voilà » dans ton lit bien à ton aise; regarde celui où je suis couchée, & où » je souffre des maux intolerables. Je vis ce lit, qui me fait encore » frémir toutes les fois que j'y pense Le dessus & le dessous étoient » de pointes aiguës & enflammées qui entroient dans la chair: elle » me dit alors, que c'étoit à cause de sa paresse & négligence à l'observance des Regles. On me déchire le cœur, ajoûta-t-elle, ce qui » est ma plus cruelle douleur, pour les pensées de murmure & de desaprouvement dans lesquelles je me suis entretenuë contre mes » Superieures: ma langue est mangée de vermine, & on me l'arrache continuellement pour les paroles que j'ai dites contre la charité, & pour mon peu de silence. Ah! que je voudrois bien que

„ toutes les ames consacrées à Dieu puſſent me voir dans ces horri-
„ bles tourmens : Si je pouvois leur faire voir ce qui eſt préparé à cel-
„ les qui vivent négligemment dans leur vocation, elles marche-
„ roient avec une toute autre ardeur dans leurs obſervances, & ſe
„ garderoient bien de tomber dans ces défauts qui me font tant ſouf-
„ frir. Je fondis en larmes à ce ſpectacle ; cependant l'ame ſouffrante
„ continua : Helas ! un jour d'exactitude au ſilence de toute la Com-
„ munauté, guériroit ma bouche alterée : un autre paſſé dans la pra-
„ tique de la ſainte charité, guériroit ma langue : un troiſiéme paſ-
„ ſé ſans aucun murmure ni deſaprouvement contre la Superieure,
„ guériroit mon cœur déchiré : mais perſonne ne penſe à me ſoula-
„ ger. Après avoir fait la Communion qu'elle m'avoit demandée,
„ elle me dit que ſes horribles tourmens étoient bien diminués ; mais
„ qu'elle étoit encore en Purgatoire pour long-tems, où elle ſouf-
„ froit les peines qui ſont dûës à celles qui vivent avec tiedeur dans
„ le ſervice de Dieu. Je me trouvai cependant affranchie de mes pei-
„ nes, dont elle m'avoit dit qu'elles ne diminueroient point qu'elle
„ ne fût ſoulagée. „

Ce n'eſt à la verité que par le recit de la Sœur Marguerite que l'on a appris le détail de ces revelations & de ces apparitions : mais les prodiges averés, & les miracles prouvés juridiquement qu'on a vû ci-deſſus, ôtent lieu de douter de ces autres ſortes de merveilles qu'on n'a pû connoître que par la fidelité qu'elle a eu d'en rendre compte à ſa Superieure & à ſes Confeſſeurs. D'ailleurs, l'humilité conſtante & éprouvée de cette ſainte fille ôte lieu aux plus incredules de la ſoupçonner d'avoir inventé à plaiſir ces hiſtoires, hiſtoires qui bien loin de lui attirer les éloges de ceux à qui elle en rendoit compte, lui procuroient au contraire de leur part des humiliations continuelles. Heureux ceux qui ſans écouter les vaines objections de l'incredulité, apprendront de ces differens récits, à connoître combien les jugemens de Dieu ſont juſtes & rigoureux ; & à ſe précautionner contre leur ſeverité, par une exacte fidelité à remplir tous leurs devoirs, & par une vie veritablement pénitente & laborieuſe : car enfin nous retrouverons au centuple dans l'autre vie, les peines que nous voudrions nous épargner en celle-ci par délicateſſe & par lâcheté.

Que ſi l'on s'opiniâtroit encore à combattre tous ces évenemens miraculeux, je pourrois me ſervir contre les incredules du raiſonnement que ſaint Auguſtin employoit au ſujet de la propagation de l'Evangile. Cette propagation étonnante d'une loi ſi contraire aux ſens & à la raiſon humaine, ne peut être que l'effet des miracles de

ſes premiers Prédicateurs. Que ſi on nie qu'ils ayent fait des miracles, on eſt forcé d'en avoüer un plus grand, ſçavoir celui de cette propagation même ſans le ſecours des prodiges : car enfin il eſt plus difficile de croire, que ſans aucun miracle la Religion ait triomphé en peu de ſiecles des erreurs & des préventions de toutes les nations; que de croire que ce triomphe étonnant a été rendu facile par les miracles de ceux qui prêchoient l'Evangile.

Il en eſt à proportion de même de la venerable Sœur, & de la dévotion envers le Cœur ſacré de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt qu'elle a établi. On voit évidemment que tous les prodiges que Dieu a operé par ſa ſervante, ou à ſon occaſion, ont été diſpoſés dans les deſſeins de ſa providence, pour accrediter par ſon miniſtere cette dévotion. C'eſt une fille ſans naiſſance, ſans credit, ſans pouvoir, ſans eſprit même, pour ainſi dire, puiſque ce qu'elle en avoit étoit enſeveli dans une profonde ſimplicité : c'eſt cette fille, dis-je, qui du fond d'un cloître obſcur où elle eſt rebutée & mépriſée, donne cours à une dévotion que tout l'univers adopte en peu d'années. Dieu a employé pour l'établiſſement de cette dévotion, le même moyen qu'il employa autrefois pour l'établiſſement de la foi, c'eſt-à-dire la parole des perſonnes ſimples & ſans lettres, & qui n'ayant par eux-mêmes ni puiſſance ni lumiere, trouvoient tout dans la puiſſance de Dieu qui accreditoit leurs paroles par des prodiges; & de même que par ces prodiges la foi a été répanduë, de même il n'y a que les prodiges qui ayent pû operer la propagation merveilleuſe de la dévotion de la Sœur Marguerite, dévotion qui n'avoit d'autre appui qu'une fille mépriſée. Que ſi l'on dit que ces miracles ſont incroyables, & qu'on veüille s'y rendre incredule : je réponds avec ſaint Auguſtin, qu'il eſt encore plus incroyable que ſans miracle, une fille ſi mépriſable ſelon le monde, ait eu un ſi prodigieux ſuccès.

CXIV. L'opinion de la ſainteté de Sœur Marguerite ſe répand, & ſert à répandre la dévotion au Cœur de N. S. Premiers progrès de cette dévotion.

En effet, dès que la ſainteté de la venerable Sœur Marguerite eut triomphé des obſtacles qu'elle éprouvoit de la part de ſes Superieures & de ſes Sœurs, la dévotion au Cœur ſacré de Notre Seigneur qui s'étoit établie enfin dans cette Maiſon par le concours de toutes les Religieuſes, ſe répandit auſſi-tôt au dehors, avec la réputation de cette ſervante de Dieu. On ne parloit point d'elle, qu'on ne parlât de la dévotion qu'elle inſpiroit, & de l'objet de cette dévotion; & les prodiges qu'on racontoit de cette ſainte fille ſervoient à exciter la confiance des peuples, & à animer leur ferveur. En peu d'années le pauvre Monaſtere d'une petite ville ſervit de modele à tout l'Univers, & chacun s'empreſſa de copier ce qui avoit été comme ébauché avec tant de fruit dans ce petit lieu.

Les premieres adoratrices du Cœur de Jesus-Christ, selon les pratiques enseignées à Sœur Marguerite, furent les Religieuses de la Visitation de Moulins en Bourbonois; & ensuite celles du Monastere de Dijon. Elles prévinrent de beaucoup celles de Paray & celles de Semeur, puisque ce ne fut que le jour de sainte Marguerite en 1685. que les Sœurs du Noviciat de la Maison de Paray s'unirent pour honorer ce saint Cœur avec la servante de Dieu leur Maîtresse, comme je l'ai dit plus haut: mais dès l'année 1678. la Mere de Saumaise finissant les six années de sa superiorité à Paray, fut éluë Superieure à Moulins; & en 1681. que sa superiorité finit, elle retourna à celui de Dijon dont elle étoit Professe. Dans l'un & l'autre de ces Monasteres elle raconta les merveilles dont elle avoit été témoin à Paray, & elle inspira bientôt par ses récits & par son exemple, cette même dévotion que la prudence l'avoit engagée de combattre si long-tems.

On n'en honoroit cependant le divin objet dans ces deux Monasteres, que par les sentimens du cœur, & par des pratiques secrettes; & cette pieuse dévotion combattuë à Paray, & ensevelie à Moulins & à Dijon dans des Monasteres, ne fit de progrès pendant plusieurs années, que dans le cœur de quelques personnes particulieres, plus propres par leur simplicité à connoître & à goûter combien le Cœur de Jesus est bon à ceux qui l'aiment.

Un Ecrit du Pere de la Colombiere, ce saint homme dont nous avons parlé, fut le moyen dont la providence se servit pour manifester la dévotion au Cœur de Jesus-Christ. Ce Religieux étant mort en 1682. on trouva dans ses papiers ce qu'il avoit écrit pour sa propre utilité, de ses reflexions & de ses resolutions dans deux Retraites qu'il avoit faites, l'une dans l'année qui préceda ses derniers vœux de Religion; l'autre en 1677. Cet Ecrit parut mériter d'être donné au public pour son édification. Effectivement on ne vit jamais en si peu de paroles, tant d'onction, d'élevation, de beauté, & de nobles sentimens, qu'on en trouve dans ce Livret, & on ne peut le lire sans en être touché.

J'ai déja rapporté dans le IV. Liure, le témoignage que le Pere de la Colombiere, dans cet Ecrit, rend à la dévotion au Cœur de Jesus-Christ, à son utilité & à ses succès; comme aussi à la vertu éminente de celle qui la lui avoit inspirée.

La haute idée qu'on avoit dans le monde de la sainteté du R. P. de la Colombiere, la réputation qu'il s'étoit faite par l'éloquence & la force de ses sermons qui avoient fait beaucoup de fruit à la Cour, à Paris.

Paris & ailleurs, prévinrent en faveur d'une dévotion dont il eſtimoit la pratique ; & le cahier de ſes Retraites imprimé, répandu par tout, & par tout reçû avec admiration, fit preſque autant d'adorateurs du Cœur de Jeſus-Chriſt, que ce Livret eut de lecteurs. Alors on parla de tout côté de cette dévotion, & ceux qui ſçûrent que Sœur Marguerite étoit cette perſonne favoriſée de Dieu, dont le Pere de la Colombiere avoit rapporté avec éloge les prédictions & en avoit vérifié l'accompliſſement, apprirent bientôt tous les prodiges que Dieu avoit faits par le moyen de ſon humble ſervante, & ils en furent de plus en plus animés à ſuivre ſans crainte une dévotion qui au fond ne préſentoit rien que d'édifiant & d'utile.

Des hommages ſecrets on paſſa bientôt au culte public. La Mere de Saumaiſe, qui la premiere dans ſon Ordre avoit inſpiré cette dévotion, s'enhardit auſſi la premiere à demander qu'il fût permis de rendre un culte ſolemnel au Cœur de Notre Seigneur dans l'Egliſe de la Viſitation de Dijon ; & cette permiſſion fut accordée par les Superieurs Eccleſiaſtiques après un prudent examen, dès l'année 1686.

CXV. Diverſes éditions du Livre de la dévotion au Cœur de N. S.

Ce fut encore par les ſoins de cette amante du Cœur de Jeſus, qu'on imprima à Dijon en la même année, un petit Livre qui contenoit un Office & des Litanies à l'honneur de ce Cœur divin, & une oraiſon en forme d'amande honorable pour toutes les injures que Jeſus-Chriſt reçoit au ſaint Sacrement, par l'iniquité ou par la froideur de nos cœurs.

L'année ſuivante 1687. les Religieuſes de la Viſitation de Moulins, imitant leurs Sœurs de Dijon, firent imprimer le même Livret dans leur ville, mais ſans pouvoir obtenir de celebrer la même fête qu'on avoit déja commencée à Dijon. Moulins eſt du Diocèſe d'Autun : or il falloit que la prédiction de la Sœur Marguerite s'accomplît, & que ce Diocèſe fût le dernier à approuver une dévotion qui avoit pris naiſſance dans ſon ſein.

Ces Livres ſe répandirent en peu de tems par tout, & exciterent la ferveur d'une infinité de perſonnes de tout ſexe & de tout état dans les Provinces voiſines, & principalement à Lyon. Quelques exemplaires qui y furent portés donnerent lieu à une édition plus ample & plus inſtructive que fit faire le Reverend P. Croiſet de la Compagnie de Jeſus. Sœur Marguerite avoit encore prédit cette circonſtance, dans un tems où ce Pere n'y ſongeoit point. Elle ne le connoiſſoit que par une converſation qu'elle avoit eu avec lui longtems auparavant, converſation dont ce Religieux a raconté lui-même cette circonſtance. Il fut un jour à Paray avec un autre Reli-

gieux, pour voir la ſervante de Dieu dont la ſainteté commençoit à faire du bruit. Elle vint au Parloir : mais elle connut que la curioſité ſe mêloit à la dévotion ; & comme l'Eſprit ſaint qui la conduiſoit ne vouloit rien d'humain, elle parut devant ces deux Religieux dans une grande reſerve, & une apparence, pour ainſi dire, ſi ſtupide, qu'ils ſe retirerent très tentés de la mépriſer, & de ſe repentir du voyage qu'ils croyoient n'avoir fait que pour s'édifier avec elle. Le lendemain ils ſe ſentirent preſſés interieurement de retourner au Parloir, ils y furent ſéparément avec des intentions plus épurées ; & alors Sœur Marguerite leur parla avec tant d'onction, d'élevation, & de ſageſſe, qu'ils ont avoüé avoir reçû par elle des lumieres qui ne pouvoient venir que d'une perſonne animée de l'Eſprit de Dieu. Or voici ce qui occaſionna l'édition dont on eſt redevable au Pere Croiſet.

L'on couroit avec empreſſement à Lyon après les petits Livres de la dévotion au Cœur de Jeſus : faute d'exemplaires imprimés, on les tranſcrivoit à la main. Ce pieux Religieux qui régentoit au College de Lyon, remarqua que cette ardeur s'étoit répanduë parmi ſes Ecoliers, & qu'ils copioient ce petit Livre : il profita de cette occaſion pour leur faire mieux comprendre ce qu'ils vouloient honorer, peut-être ſans le bien connoître, & il s'efforça par ſes diſcours d'inſpirer à ces jeunes cœurs l'amour de Jeſus-Chriſt, & la conformité à ſon Cœur ſacré, le modele des nôtres, & l'objet de leur tendreſſe.

Ces Ecoliers également dociles & pieux preſſerent leur Regent de mettre par écrit ce qu'il leur avoit dit à ce ſujet, & de le joindre à ce qu'ils copioient, pour en faire une édition plus ample & plus inſtructive. Deux d'entr'eux s'offrirent d'en faire les frais, & ſe diſputerent l'honneur de la préference. Un artiſan l'ayant appris, vint trouver le Pere Croiſet, pour le prier d'agréer que ce fût lui qui fit toute la dépenſe, eſtimant ſon argent bien employé, quand il le ſeroit à faire connoître le Cœur de Jeſus-Chriſt, & à le faire aimer.

Le Regent ſe rendit à ſes inſtances : il comprit qu'un Livre ſi deſiré ſeroit infiniment utile, & il en prépara l'édition ; c'étoit en l'année 1690. Cette année même Sœur Marguerite mourut, & l'édition n'ayant pû paroître qu'en 1691. le Pere Croiſet eut le loiſir d'y ajoûter un abregé des vertus de cette ſainte fille, & de ce qu'il avoit appris des merveilles que Dieu avoit operé en elle & par elle.

Le Livre du Pere Croiſet fut auſſi tôt enlevé qu'imprimé, & on fut obligé d'en renouveller pluſieurs fois l'impreſſion. On le copia ou on l'imita en pluſieurs villes. En 1694. on l'imprima à Bourdeaux, par l'autorité de M. l'Archevêque, & on en fit pluſieurs éditions. A Au-

rillac on fit ſix éditions de ſuite du même Livre, qui y fut dedié à la Superieure de la Viſitation de cette ville, la très-honorée Mere Marie-Criſtine de Noailles, tante du Marechal de ce nom. A Beſançon on en fit une autre en 1699. avec des reflexions pieuſes de la compoſition du Pere Froment Jeſuite.

De toutes les éditions, la plus ample & la plus inſtructive c'eſt celle qui fut faite à Lyon en 1698. par les ſoins du même Pere Croiſet, qui augmenta de beaucoup celle qu'il avoit donnée en 1691. Ceux qui voudront connoître plus particulierement quel eſt l'eſprit & la pratique de la dévotion au Cœur ſacré de Notre Sauveur, & qui voudront en tirer tout le fruit qu'elle doit produire, trouveront dans ce Livre dequoi s'inſtruire & dequoi s'édifier. On ne peut mieux découvrir, que l'a fait ce pieux Ecrivain, les devoirs de la veritable ferveur, les obſtacles qui l'affoibliſſent en nous, en un mot toutes les ſaintes routes de la vraye perfection & de l'amour de Dieu: il eſt difficile de le lire ſans être embrâſé de ce ſaint amour, & ſans ſe confondre de la tiedeur dans laquelle nous vivons. C'eſt à cela que tend tout cet Ouvrage, de même que la dévotion dont il dévoile les ſacrés myſteres. La multitude d'éditions de ce Livre en prouve la beauté; & le fruit qu'il a fait dans les cœurs de tous ceux qui en font uſage, en prouve l'utilité mieux que ce que j'en pourrois dire.

CXVI. Cette dévotion ſe répand par tout, du vivant de Sœur Marguerite. Elle eſt autoriſée par les Superieurs Eccleſiaſtiques. Accompliſſement des prédictions de Sœur Marguerite à ce ſujet.

Si la dévotion des peuples a épuiſé ſouvent les éditions de ce Livre, ces éditions multipliées ont ſervi auſſi à répandre par tout cette dévotion: ainſi s'accomplit encore une autre prédiction de la ſervante de Dieu, qui avoit dit que *par un Livre du Pere Croiſet Jeſuite, la dévotion au Cœur de Jeſus-Chriſt ſe répandroit par tout.* En effet de toutes parts on éleva des Chapelles nouvelles au culte du Cœur de Jeſus-Chriſt, ou on lui en dédia d'autres anciennement bâties, avec la permiſſion des Ordinaires des lieux, & l'on commença à celebrer la fête de ce Cœur ſacré au jour marqué par Notre Seigneur même à la Sœur Marguerite, ſçavoir le lendemain de l'Octave du ſaint Sacrement. Quoique cette Octave ſoit deſtinée à honorer Jeſus-Chriſt dans le ſaint Sacrement, que les Saints appellent le Sacrement de ſon amour; combien, dans ce tems de ferveur, reçoit-il d'injures par l'impieté des mauvais Chretiens, & par l'indifference des Chretiens pareſſeux? Le neuviéme jour, conſacré au culte du Cœur de Jeſus-Chriſt qui nous a donné ce divin Sacrement, eſt deſtiné à faire à ce Cœur adorable, une réparation ſolemnelle de toutes les offences qu'il a reçûës de notre lâcheté, pendant un tems où notre amour pour lui devoit être & plus vif & plus tendre.

Cette fête s'établit bientôt dans preſque tous les Monaſteres de l'Ordre de la Viſitation, & s'y celebra avec la plus grande ſolemnité. Déja, comme je l'ai dit, on la faiſoit au Monaſtere de Dijon, dès l'année 1686. Dans ceux de Mons en Hainaut & d'Aix en Provence on la commença en 1693. A Bourdeaux, à Rennes, à Bezançon, à Brioude, à Marſeille on la faiſoit en 1699. & peut-être plûtôt. Elle fut établie dans les Monaſteres d'Amiens, de Fribourg en Alſace, d'Arone dans le Milanez, avant l'année 1700. Depuis ce tems cette dévotion & cette fête ſe ſont encore plus multipliées; & comme il n'y a preſque point de Nation où l'Ordre de la Viſitation ne ſe ſoit étendu, les ſaintes filles qui le compoſent ont porté & répandu dans tous les Pays, avec la bonne odeur de leur vertu, celle d'une dévotion qui reveille dans tous les cœurs la ferveur & l'amour de Dieu. Elle a même paſſé les mers, & elle a été portée dans les vaſtes regions de l'Aſie & de l'Amerique, où la Religion a été prêchée par les Peres Jeſuites; ils y ont inſpiré à leurs fervens Néophites, avec les verités de la foi, l'amour & le culte du Cœur de Jeſus-Chriſt, principe de leur ſalut & des graces qu'il opere en eux. Ainſi s'accomplit encore une autre prédiction de la ſervante de Dieu, qui avoit dit pluſieurs fois que le culte du Cœur de Jeſus-Chriſt ſeroit établi dans tout le monde, & que les RR. PP. de la Societé de Jeſus étoient deſtinés de Dieu pour remplir ſes deſſeins à ce ſujet. C'eſt ce qu'elle mandoit dès l'année 1689. à la Mere de Saumaiſe; & l'original de cette Lettre, avec pluſieurs autres qui font foi de ces diverſes prédictions dont je parle, a été conſervé dans le Monaſtere de Paray & repreſenté au Commiſſaire Eccleſiaſtique, dans l'information juridique dont nous avons déja fait mention.

Les Indulgences que le Pape Innocent XII. accorda le 19. Mai 1693. en faveur de cette dévotion, & des perſonnes pieuſes qui s'y aſſocieroient, contribuerent beaucoup à augmenter la ferveur des peuples. Le Bref de ces Indulgences fut obtenu par M. le Cardinal de Janſon, à la priere de ſa ſœur, la très-honorée Mere Marie-Claire de Janſon, ci-devant Superieure du Monaſtere de Forcalquier; & ce Bref étendit les Indulgences à toutes les Maiſons de la Viſitation. C'eſt la premiere occaſion où le ſaint Siege a favoriſé cette dévotion; & la grace qu'il accorda à ce ſujet, & dont tout l'Ordre fut bientôt inſtruit, donna lieu à l'établiſſement de la fête du Cœur de Notre Seigneur dans la plûpart de ſes Monaſteres. Pour la celebrer avec plus de ſolemnité on compoſa une Meſſe à l'honneur du Cœur

de Jesus-Christ, laquelle fut approuvée par plusieurs Evêques pour leurs Diocèses, & mise en usage par leur autorité.

Cependant au Diocèse d'Autun, & par consequent à Paray, on n'accordoit point la permission que l'Ordre obtenoit par tout ailleurs; & les filles des cinq Monasteres de la Visitation qui sont dans ce Diocèse, sçachant que l'obéïssance aux Superieurs Ecclesiastiques est la vraye regle du culte qu'on rend à Dieu, portoient en humilité cette privation, & tâchoient de vaincre les obstacles par leurs sollicitations. En 1696. le Grand-Vicaire du Diocèse étant venu à Paray faire sa visite, les Religieuses redoublerent leurs instances: elles lui présenterent le Bref accordé à tout l'Ordre; elles le supplierent de le viser, d'en permettre la publication, & de consentir qu'elles celebrassent avec solemnité la fête du Cœur de Notre Seigneur, le vendredi après l'Octave du saint Sacrement. Leurs prieres furent peu efficaces. Tout ce qu'on put obtenir du Grand-Vicaire, ce fut la permission d'exposer en ce jour le saint Sacrement; mais sans Office, sans Messe particuliere, & sans prédication. Il voulut bien viser le Bref d'Indulgence, mais ce fut en y effaçant les mots de *dévotion au Cœur de Notre S.* Ce ne fut qu'en 1715. que cette permission fut enfin accordée à ce Monastere, quoique par tout ailleurs elle l'eût été depuis long-tems. On verra bientôt ce même Diocèse prévenir les autres à son tour dans la solemnité du culte du Cœur de Jesus-Christ, & reconnoître le prix du trésor qu'il avoit possedé dans son sein; mais il falloit qu'auparavant la prédiction de la servante de Dieu fût accomplie à la lettre.

On comprit dans l'Ordre de la Visitation, que pour accréditer entierement cette pieuse dévotion, & pour lever les obstacles que l'on pourroit lui susciter encore, il étoit important d'obtenir du saint Siege l'approbation de la Messe composée à l'honneur du Cœur de Jesus-Christ, déja autorisée dans quantité de Diocèses de ce Royaume. La Communauté d'Anneci s'addressa au nom de tout l'Ordre au Pape Clement XI. pour en obtenir cette grace. Ce saint & prudent Pontife honora cette Maison d'un Bref datté du 4. Juin 1707. où sans prononcer sur la demande dont il avoit renvoyé l'examen à la Congregation des rites, il fait l'éloge de cette dévotion en des termes qui font juger qu'il la regardoit comme une dévotion utile, solide & fondée dans la parole de Dieu.

„ Vous faites sagement & pieusement, (dit-il aux Religieuses »d'Anneci) de soumettre à la volonté de Dieu le succès de vos vœux, » & toute la sollicitude que vous avez pour l'établissement de cette

» dévotion, & d'attendre tranquillement le ſentiment de l'Egliſe qui » n'eſt autre que d'aller droit & par le plus court chemin dans le » Cœur de Notre Seigneur. En effet l'ame fidelle ne ſçauroit rendre » un devoir plus agréable à l'Epoux celeſte, qui, pour marquer dans » l'Ecriture par une expreſſion myſtique, que la bien aimée a trouvé » grace auprès de lui par un humble & ſimple regard de ſon entende- » ment, & par la docilité de ſon eſprit & de ſes déſirs, lui dit : *Vous* » *avez bleſſé mon cœur, ma ſœur mon épouſe, par un de vos regards & un* » *de vos cheveux.* C'eſt auſſi de cette maniere qu'a mérité d'être ap- » prouvé le Prophete, dont Dieu a dit : *J'ai trouvé David fils de Jeſſé* » *un homme ſelon mon cœur qui fera toutes mes volontés.* C'eſt ce que nous » avons jugé à propos de vous dire, en faveur de votre pieté, & de » votre obéïſſance, nos bien-aimées filles en Jeſus-Chriſt, auſquel- » les nous ſouhaitons l'infuſion de la roſée celeſte de la grace, & à » qui pour cet effet nous donnons de tout notre cœur notre bénédic- » tion apoſtolique. Donné à Rome, &c.

Par toute l'Europe cependant cette dévotion prenoit chaque jour de nouveaux accroiſſemens : en l'année 1726. on comptoit déja plus de trois cent Confrairies établies en moins de trente ans, en France, en Flandre, en Piedmont, en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Bohême, aux Indes & à la Chine. Toutes ces Confrairies formées ſous le titre du Cœur ſacré de Notre Seigneur, & deſtinées à honorer ce Cœur divin d'un culte particulier, ont été érigées par l'autorité du ſaint Siege, & l'approbation des Evêques des lieux, avec des Indulgences qu'elles ont obtenu des Papes Innocent XII. Clement XI. Innocent XIII. & Benoît XIII. aujourd'hui regnant. Toutes ſortes d'Egliſes, de Communautés, de Corps Séculiers & Reguliers, des Chapitres même d'Egliſes Cathedrales, ont ambitionné de voir dans leur enceinte de ces dévotes aſſociations. Le fruit qu'elles produiſoient dans tous les cœurs, & les graces dont Dieu les béniſſoit, ont été le ſeul moyen que Dieu employoit pour la propagation de cette dévotion : les Puiſſances temporelles, les motifs humains, les intrigues politiques n'y ont eu aucune part : Dieu vouloit que cette miraculeuſe propagation, de même que les premiers commencemens de cette dévotion, parût viſiblement être ſon ouvrage, en faiſant triompher cette dévotion par les ſecrets reſſorts de ſa providence, des contradictions, des critiques & de l'indifference des ames tiedes ; de même qu'il avoit déja vaincu par l'humilité d'une fille ſans nom & ſans appui, tous les obſtacles qu'elle avoit éprouvés dans ſon Monaſtere.

CXVII. On recourt à cette dévotion contre la peste, avec un succès merveilleux. On établit la fête du Cœur de N. S. en divers lieux.

Dieu qui ne permet le mal que pour accomplir les desseins de sa misericorde, & qui ébranle l'univers entier pour enfanter ses élûs par des moyens qui lui sont connus, permit qu'en 1720. la Provence fut ravagée par une peste furieuse. Ce fut ce fleau terrible que Dieu dans sa misericorde fit servir à la gloire de la dévotion de Sœur Marguerite. La ville de Marseille fut la premiere attaquée de ce fleau, qui en peu de mois emporta la moitié des habitans de cette grande Ville. Monseigneur Henri-François-Xavier de Belsuncede Castelmoron Evêque de Marseille, voyant l'insuffisance des remedes humains, crut devoir recourir à celui qui tient dans sa main les clefs de la mort & de l'Enfer; & pour interesser le cœur misericordieux de Notre Sauveur en faveur de ses Diocesains, il crut devoir opposer à la colere de Dieu, les merites du Cœur sacré de son divin Fils.

Ce pieux & courageux Prelat, en qui la France a vû avec admration un nouveau saint Charles, par sa charité sans bornes, & un nouveau saint Hilaire par son zele pour la défense de la foi, ce Prelat, dis je, espera trouver dans le culte public du Cœur de Jesus-Christ, un remede contre un mal qui n'en avoit pas; & son esperance ne fut pas trompée. Il exhorta tous ses Diocesains à entrer dans le même esprit: il ordonna que la Fête du Cœur de Jesus fût solemnisée désormais le vendredi après l'Octave de la Fête de Dieu, & qu'elle fût celebrée comme une des plus grandes Fêtes de l'année. Le jour de la Toussaint, après une longue Procession qu'il fit pieds nuds & portant le très-saint Sacrement, il fit une consecration solemnelle & publique de tout son Diocèse & de lui-même au Cœur sacré de Jesus Sauveur, & à l'amour qui lui est dû.

Sa priere fut exaucée sensiblement. Dès ce jour le mal, jusques-là si furieux, commença à diminuer considerablement, & en peu de tems il cessa entierement. C'est ce que les Magistrats de cette Ville ont reconnu & declaré dans un Acte authentique, dont je parlerai tout à l'heure: mais Dieu réservoit à la ferveur du Pontife & de son peuple, une protection encore plus marquée.

En 1722. au mois de Mai, la peste qu'on croyoit depuis longtems entierement éteinte, se ralluma de nouveau dans la Ville, & la jetta dans une étrange consternation. Le Cœur de Jesus-Christ fut l'heureuse ressource du saint Prelat. A sa sollicitation, les Magistrats en Corps firent vœu d'aller tous les ans au nom de la Ville, en l'Eglise de la Visitation, le jour fixé pour la Fête du Cœur sacré de Jesus-Christ, pour y honorer ce divin objet de notre amour, y rece-

voir la ſainte Communion, offrir un flâmbeau de cire blanche du poids de quatre livres,orné de l'écuſſon de la Ville ; & enfin aſſiſter à la Proceſſion generale que le Prelat ſe propoſoit d'établir à perpétuité en ce même jour. Ce vœu fut prononcé publiquement devant l'Autel de l'Egliſe Cathedrale, par le premier des Magiſtrats municipaux au nom de tous, à la Fête de Dieu avant la Proceſſion du ſaint Sacrement, Monſeigneur l'Evêque le tenant entre ſes mains, & les Magiſtrats étant à genoux devant lui. Tout le peuple applaudit à un vœu dont il eſperoit le ſuccès avec une foi vive.

Il fut exaucé d'une maniere qui fit l'admiration, auſſi-bien que la conſolation de toute la Ville. Dès ce jour là les malades guérirent, & ceux qui étoient en ſanté furent préſervés. La défiance, qui dans ces funeſtes fleaux cauſe ſouvent plus de mal que le fleau même, ceda la place à une confiance entiere, les habitans de cette Ville ſe croyant en ſûreté ſous la protection du Cœur miſericordieux du Sauveur. Le mal ceſſa à un point, que ſix ſemaines après Monſeigneur l'Evêque de Marſeille dans un Mandement qu'il fit pour exciter à remercier Dieu d'un miracle ſi viſible, diſoit : « Nous » joüiſſons actuellement d'une ſanté ſi parfaite, que, ce qui eſt ſans » exemple dans une Ville auſſi vaſte & auſſi peuplée que l'eſt celle-» ci, & ce qui tient du prodige, nous n'avons preſque plus dans » Marſeille, depuis quelque tems, ni morts, ni malades d'aucunes » ſortes de maladies que ce ſoit, non plus que dans le terroir. «

Ce fut en mémoire de cette ſeconde grace, qui parut encore plus ſubite & plus miraculeuſe que la premiere, que M. l'Evêque de Marſeille établit à perpétuité une Proceſſion generale au jour de la Fête du Cœur de Jeſus-Chriſt. Tous ces faits ſont conſtatés par les Mandemens de ce Prelat, & par les Actes de Déliberation du Corps des Magiſtrats municipaux de la ville de Marſeille. Ces monumens ſont trop importans à l'Hiſtoire du culte du Cœur de Jeſus-Chriſt, & à la gloire de la dévotion envers lui, pour n'être pas rapportés tout entiers : on les trouvera à la fin de cette Vie.

Ce qui prouve encore le ſuccès heureux du vœu de la ville de Marſeille, c'eſt la confiance que d'autres Villes & d'autres Diocèſes prirent à ſon exemple, dans l'invocation du Cœur de Notre Seigneur. La terreur s'étoit répanduë par tout ; & juſques dans les Provinces éloignées on prenoit des précautions contre la communication avec les pays infectés. La ville de Marſeille leur enſeigna par ſon bonheur à chercher dans la bonté du Cœur de Notre Seigneur des ſecours plus efficaces que les précautions humaines. Le Diocèſe d'Autun,

d'Autun, ce Diocèse où la dévotion au Cœur de Jesus-Christ avoit été si long tems contredite, prévint alors tous les autres, dans la nouvelle solemnité du Cœur de Notre Seigneur, si l'on excepte celui de Lyon, car Monseigneur François Paul de Neufville de Villeroy Archevêque de cette Ville, avoit par un Mandement donné le 3. Decembre 1718. ordonné de celebrer la Fête du Cœur de Jesus tous les ans, le vendredi après l'Octave du saint Sacrement, avec obligation de la chommer dans toutes les Communautés Religieuses.

Pour ce qui est du Diocèse d'Autun, Monseigneur Charles François d'Hallencourt de Dromesnil qui alors en étoit Evêque, & qui l'est à present de Verdun, pour attirer sur son peuple la misericorde de Dieu, & le préserver de la contagion, ordonna par son Mandement du 26. Janvier 1721. que cette année-là, la Fête du Cœur de Notre Seigneur Jesus-Christ fût celebrée & chommée dans tout son Diocèse, & il excita tous les Fidelles à recourir à cette dévotion, à l'exemple de Monseigneur l'Evêque de Marseille, dont il adopta le Mandement qu'il insera dans le sien. A Aix, à Arles, à Toulon, on établit la même Fête, à l'occasion du même mal, & ce fut avec le même succès qu'à Marseille. On l'a établie depuis en divers autres lieux dont j'ignore le détail, & cette dévotion prend chaque jour de toutes parts de nouveaux accroissemens qui contribuent à réveiller la ferveur des Fidelles.

Voilà ce qu'une fille sans nom, une fille mépriſée & rebutée de ses propres compagnes, enfermée dans un Monastere obscur, dans un coin du monde, a operé par sa ferveur, ou plûtôt ce que Dieu a operé par elle. Peut-on refuser de reconnoître dans de tels évemens, le doigt du Toutpuissant? Qui se souviendra que ce fut une simple Religieuse du Mont-Cornillon Monastere près de Liege, dont Dieu se servit autrefois pour exciter les peuples, les Evêques, & enfin le souverain Pontife même, à faire celebrer dans toute l'Eglise la Fête du saint Sacrement, sera moins étonné des prodiges que je viens de raconter, & que la dévotion de la Religieuse de Paray devienne une ressource dans les malheurs publics. *L'esprit souffle où il veut*, & il se communique à qui il lui plaît, & en la maniere qu'il lui plaît; & s'il choisit pour l'instrument de ses merveilles, ce qu'il y a dans le monde de moins illustre, & ce qui paroît de plus méprisable à ceux qui n'estiment que les grandeurs humaines, c'est qu'il veut confondre la sagesse des sages, & faire voir que tout, même la puissance & la prudence des hommes, est tellement subor-

La bienheureuse Julienne Religieuse, & ensuite Prieure du Couvent du Mont-Cornillon près de Liege en 1208.

donné à ſon pouvoir ſuprême, que ſans eux & malgré eux il fait triompher ſes deſſeins. Que ſi dans ces triſtes occaſions que je viens de décrire, les Fidelles ont trouvé plus de reſſource à leurs maux temporels dans l'invocation du Cœur ſacré du Sauveur, que dans tous les remedes humains, c'eſt que Dieu vouloit leur apprendre par ces évenemens miraculeux, qu'ils trouveront encore plus ſûrement dans ce même Cœur, un remede efficace contre leur propre tiédeur & un moyen aſſuré d'obtenir de ſa bonté les graces & les vertus qui opereront leur ſalut.

LA VIE

DE LA VENERABLE MERE

MARGUERITE MARIE,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE

de Paray en Charolois.

LIVRE NEUVIEME.

Elle eſt faite Aſſiſtante. Sa derniere maladie. Sa mort & les miracles qui ſe font à ſon tombeau.

SI la dévotion envers le Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt croiſſoit chaque jour dans la Communauté de Paray, ſi la pieté & la ferveur y croiſſoient de même ſenſiblement, la ſainteté de la Sœur Marguerite paroiſſoit prendre en même tems un nouvel accroiſſement. Elle nous a paru juſqu'ici ſi admirable, qu'il ſembloit qu'elle ne pouvoit plus augmenter en ferveur : mais le Cœur de Jeſus, infini en amour & en richeſſes,

CXVIII. Sœur Marguerite eſt délivrée de ſes peines intérieures. Regles que Notre Seigneur lui donne pour diſcerner les vrayes révélations

a toûjours des tréſors à répandre ; & la Mere Marguerite en reçut de nouvelles profuſions dans le peu d'années qui précederent ſa mort, après l'établiſſement de ſa dévotion. Dieu couronna dans ſa ſervante ſes graces précedentes par d'autres faveurs. Une des premieres fut le ſoin qu'il prit de la tirer d'une peine qui avoit été une des plus ſenſibles de ſa vie.

Les choſes extraordinaires qui ſe paſſoient en elle, avoient été, comme je l'ai dit, non ſeulement une occaſion de perſecution de la part des autres ; elles avoient encore operé dans cette ſainte fille, des allarmes intérieures & des peines d'eſprit inexplicables. Comme elle entendoit repeter ſouvent qu'elle étoit une hypocrite, une fanatique, une fauſſe dévote, que le Démon ſe joüoit d'elle, & qu'elle donnoit dans l'illuſion, elle ne pouvoit croire que tant de gens ſe trompaſſent à ſon ſujet ; & prenant le parti de ſes calomniateurs contre elle-même, elle ſe trouvoit réduite à douter preſque de la verité de toutes les graces de Dieu, & à craindre de ſe trouver dans un état de perdition. Le Fils de Dieu eut compaſſion de ces combats, où ſa ſervante n'étoit tourmentée que par ſon humilité & par ſon amour : il voulut bien enfin la calmer ſur cette crainte, & ſe rendre lui-même ſon Directeur pour la raſſurer. Les avis qu'il lui donna un jour à ce ſujet méritent d'être rapportés ; & la leçon qu'il lui fit ſur les marques qui diſtinguent les vrayes faveurs de ſon eſprit, d'avec les illuſions du Démon, eſt ſi belle, qu'il eſt impoſſible de n'y pas reconnoître que c'eſt la verité éternelle & la ſageſſe incréée qui a parlé. Voici comment cette humble fille en fait le recit.

» Dans la crainte que j'ai toujours eu qu'il n'y eût de l'illuſion » dans les graces que je recevois de Dieu, mon ſouverain Maître » a bien voulu me donner certaines marques par leſquelles je pour- » rois aiſément diſtinguer ce qui vient de lui, d'avec ce qui vient » du Démon ou de l'amour propre, ou de quelqu'autre accident » naturel.

» Premierement il m'a dit, que ces graces & ces faveurs ſeront tou- » jours accompagnées en moi de quelque humiliation ou mortifica- » tion de la part des créatures.

» Secondement, qu'après avoir reçu quelques-unes de ces com- » munications divines, dont mon ame eſt ſi indigne, je me ſentirai » plongée dans un abîme d'anéantiſſement & de confuſion intérieu- » re, qui me feront ſentir autant de douleur dans la vûë de mon » indignité, que j'aurai eu de conſolation par les liberalités de mon » Sauveur, étouffant ainſi toute vaine complaiſance & tout ſenti- » ment de ma propre eſtime.

» Troisiémement, que ces graces & communications, soit pour »moi, soit pour les autres, ne produiront jamais le moindre senti» ment de mépris pour qui que ce soit : & que quelque connoissan» ce qu'il me donne de l'intérieur des autres, je ne les estimerai pas » moins, quelques grandes que me paroissent leurs miseres ; mais » que tout cela ne me porteroit qu'à des sentimens de compassion, » & à prier instamment pour eux.

» Il m'a ajoûté, que ces graces, quelque extraordinaires qu'elles » soient, ne m'empêcheroient jamais d'observer les regles, & d'o» béïr aveuglément : mon divin Sauveur m'ayant fait connoître » qu'il les avoit tellement soumises à l'obéïssance, que si je venois » à m'en éloigner tant soit peu, il se retireroit de moi avec toutes » ses faveurs.

» Enfin que cet esprit qui me conduit & qui regne en moi avec » tant d'empire, me porteroit à cinq choses.

„ 1. A aimer d'un amour extrême mon Sauveur Jesus-Christ.

„ 2. A obéïr parfaitement à son exemple.

„ 3. A souffrir sans cesse pour son amour.

„ 4. A vouloir souffrir, sans qu'on s'apperçoive, s'il se peut, que „ je souffre.

„ 5. A avoir une soif insatiable de communier & d'être devant „ le très-saint Sacrement.

„ Il me semble que les graces que j'ai reçûës jusqu'ici ont pro„ duit en moi ces effets «

Ainsi parle la servante de Dieu dans un Ecrit de sa main qu'on garde encore, & que son Directeur, qui l'avoit exigé de son obéïssance, conservoit précieusement, comme une leçon utile à tous ceux qui conduisent les ames. La fervente Religieuse y ajoûta tout de suite & sans liaison, ces paroles : *Au reste je vois plus clair que le jour, qu'une vie sans amour de Jesus-Christ, c'est la derniere de toutes les miseres.* On reconnoît aisément dans ces mots déplacés, le transport d'amour dont elle étoit animée. Tout est amour ; tout rappelle à l'amour ; tout donne occasion de parler d'amour à celui qui aime vivement.

Cependant, comme je l'ai remarqué, la consideration qu'on avoit pour la servante de Dieu croissoit dans la Maison, avec la dévotion au Cœur de Notre Seigneur. Chacune se croyoit redevable à ses prieres, du changement qu'elle éprouvoit dans son propre cœur ; & ce retour de consideration & de confiance en une personne si long temps mépriſée, doit être regardé comme une des merveil-

les que Dieu a operées à ſon occaſion. Une fille qui étoit auparavant l'objet de la haine des unes, & de la compaſſion des autres, & qui avoit paru comme le joüet de la plûpart de ſes Sœurs; une fille à qui autrefois on croyoit ne devoir pas confier le moindre Emploi, devint aux yeux de ces mêmes Sœurs, devenuës plus équitables, une fille capable par ſa prudence de conduire la Maiſon, & d'en poſſeder les premieres Charges.

CXIX. On la choiſit pour Aſſiſtante. Elle quitte le Noviciat. Ses derniers avis aux Novices.

En l'année 1687. la Mere Melin ayant été continuée dans la Superiorité, elle crut ne pouvoir trouver un ſecours plus efficace pour conduire la Communauté, qu'en choiſiſſant la ſervante de Dieu pour Aſſiſtante: ce choix fut autant applaudi par la Communauté, qu'il en eût été blâmé & peut-être contredit un an auparavant. La Mere Marguerite fut dans ce tems-là déchargée de la conduite des Novices; ſes infirmités ne lui permettoient pas d'allier ces deux Emplois. Avant que de les quitter, elle leur laiſſa cette inſtruction.

„ Pour dernier adieu, mes cheres Sœurs, c'eſt de toute l'affection „ dont je ſuis capable, que je vous conjure par tout l'amour que „ vous portez à Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, de lui être con- „ ſtamment fidelles, en lui gardant inviolablement les promeſſes „ que vous lui avez faites. Ne faites rien avec vûë, de ce qu'il vous „ fera connoître lui déplaire: ne negligez rien de ce que vous croirez „ lui être agreable, afin que vous ne le contraigniez pas à borner „ ſes deſſeins ſur vous, & à retenir les graces qu'il voudroit vous „ faire, ſi vous ne les détournez par votre ingratitude. Ce me ſe- „ roit un tourment inſupportable, car il n'y en a aucun que je ne „ fuſſe prête à ſouffrir pour vous procurer d'être toutes au Cœur „ ſacré de Notre Seigneur Jeſus, & qu'il regne dans les vôtres. C'eſt „ pour cela que je vous remets à ſes ſoins & à ſon amoureuſe con- „ duite. Je vous prie de vous y abandonner auſſi entierement, di- „ ſant ſouvent en vous-mêmes: Puiſque ce divin Cœur eſt à moi, „ qu'eſt-ce qui me peut manquer? Si je ſuis toute à lui, qui eſt-ce „ qui pourroit me nuire? Faites de votre cœur un oratoire pour y „ adorer & aimer le Cœur de votre divin Epoux.

„ Vous y entrerez trois fois le jour. Le matin, pour rendre vos „ hommages d'adoration & de ſacrifice à cet adorable Cœur, com- „ me à votre ſouverain, & votre liberateur: vous lui conſacrerez „ tout ce que vous ferez & ſouffrirez, comme auſſi toutes les par- „ ties de votre être, pour ne vous en plus ſervir que pour l'aimer, „ l'honorer, & le glorifier: vous unirez tout ce que vous ferez à lui „ & à ſes ſaintes intentions, renonçant à tout ce qui leur ſera con- „ traire.

„ A midi, vous y entrerez pour lui rendre des hommages d'a-
„ mour & de demande : vous lui découvrirez votre pauvreté & ne-
„ ceſſité, & toutes les playes de votre ame, comme à celui qui en
„ eſt le ſouverain remede.

„ Le ſoir, vous y entrerez derechef, pour lui rendre vos hom-
„ mages de reconnoiſſance & de remercîment de tous ſes bienfaits :
„ vous lui demanderez pardon avec une vive douleur, de toutes vos
„ ingratitudes : vous ferez une ferme réſolution de mourir plûtôt
„ que de retomber dans vos infidélités.

„ Vous ferez comme une couronne de toutes les pratiques que
„ vous aurez faites pendant le jour, vous la lui offrirez pour adou-
„ cir toutes les piqueures qu'il a reçu des épines de vos péchés : vous
„ le ſupplierez de réparer le mal que vous aurez fait, par le bien
„ qu'il a fait en vous. Pour prendre enſuite votre repos en aſſuran-
„ ce, vous entrerez dans le ſanctuaire du Cœur amoureux de Jeſus :
„ vous vous y renfermerez avec la clef d'une tendre confiance &
„ abandon entier à ſes ſoins.

„ Lorſque vous vous ſentirez agitées & troublées de quelque
„ crainte, vous direz à votre ame : Que crains-tu ? tu porte le Cœur
„ de Jeſus & ſon amour : c'eſt le tréſor, la force & les délices du
„ Ciel & de la terre. Dans les occaſions de ſouffrances, dites : Je
„ veux tout ſouffrir ſans me plaindre : le Cœur de mon Jeſus m'em-
„ pêche de rien craindre.

„ Lorſque vous voudrez faire oraiſon, entrez dans le Cœur de
„ Jeſus, comme dans un deſert ſacré, vous y trouverez dequoi ren-
„ dre à Dieu tout ce que vous lui devez, en offrant l'oraiſon de
„ Notre Seigneur Jeſus-Chriſt pour ſuppléer à la vôtre. Vous ai-
„ merez Dieu de l'amour de ce divin Cœur : vous l'adorerez par ſes
„ adorations : vous le loüerez par ſes loüanges : vous opererez par
„ ſes operations, & vous ne voudrez rien que par ſes volontés.

„ Si vous étes fidelles à ce divin Cœur, il vous ſera une ſource de
„ tout bien ; mais ſi au contraire vous l'abandonnez par vos ingra-
„ titudes, il deviendra comme inſenſible pour vous. Adieu, mes
„ cheres Sœurs, ſoyons toutes au bien aimé de nos ames : donnons-
„ lui tout notre cœur, tout notre amour, toutes nos affections. Je
„ vous ſouhaite le pur amour de ce divin Cœur, & qu'il puiſſe vous
„ conſommer de ſes plus vives flammes. Souvenez-vous que c'eſt à
„ lui que vous avez fait tant de promeſſes, il ne peut être moqué.
„ Conſtance inviolable à mettre en pratique vos promeſſes, quoi-
„ qu'il vous en coûte. Plus d'affection pour les créatures, ni pour

„ vous-même, mais toutes pour ce divin Cœur dans lequel je vous „ ai toutes remises. «

Tels furent les derniers avis de la Mere Marguerite à ses cheres disciples, qui contiennent un abregé de toutes les autres, & qui sont comme un précis de toute la perfection. Cette divine semence ne tomba point dans une terre infructueuse : la sainteté de ces fidelles Novices, & la ferveur de la Communauté en furent la preuve. La nouvelle Assistante les animoit par son exemple : elle étoit la premiere à tout, malgré ses infirmités ; la plus obéïssante & la plus humble, nonobstant le rang que sa Charge lui donnoit, & la distinction que lui attiroit la confiance universelle de toutes ses Sœurs. Celles qui lui avoient été le plus contraires, qui l'avoient même le plus hautement maltraitée, se distinguerent entre les autres par la confiance qu'elles prirent dans la sainte Assistante, & par l'attention qu'elles eurent à lui demander ses conseils, & à les suivre pour aspirer avec succès à la perfection.

CXX. On se propose de l'élire Superieure. Notre Seigneur l'en avertit. Elle obtient de lui d'être garantie de cette Charge.

Cette estime & cette confiance devint si generale, qu'on pensa dans la Maison à la faire Superieure après les six ans de la Superiorité de la Mere Melin, & en effet elle fut proposée à l'Election de 1690. avec deux autres pour cette Charge.

Elle avoit été avertie par Notre Seigneur de cette destination. Le Jeudi Saint de cette année, où se fit l'élection, il lui apparut, lui présentant une croix qu'elle accepta avec empressement, ne comprenant pas encore ce que cette croix lui signifioit. Après en avoir fait le sacrifice, & s'y être soûmise, elle apprit qu'on songeoit à la faire Superieure. Elle s'en plaignit à Notre Seigneur : Est il possible, lui dit-elle, que vous permettiez qu'une créature comme moi soit exposée à la tête d'une Communauté ? Je vous demande par grace d'éloigner de moi cette croix ; je me soumets à toute autre. Notre Seigneur se rendit à sa demande, & la Mere Catherine-Antoinette de Levi-Chateaumorand fut élûë à la place de la Mere Melin. La premiere grace que demanda Sœur Marguerite à la nouvelle Superieure, fut de la retirer de la Charge d'Assistante où elle sçut que cette sage Superieure vouloit la laisser. Cette demande déplut à Notre Seigneur. Il l'en reprit le jour même à l'oraison du soir, lui disant : *Hé quoi, je me suis rendu à ta volonté ; & pour l'amour de moi, tu ne te feras pas violence ?* Ce mot la pénétra de douleur : elle fut aussi-tôt trouver la Superieure, pour lui demander pardon, & l'assura qu'elle étoit disposée à tout ce qu'elle ordonneroit. Elle resta donc dans cet Emploi, mais ce fut pour peu de tems, puisque l'élection

tion ne préceda sa mort que de quelques mois.

CXXI. Dieu lui fait connoître sa mort prochaine. Elle la prédit. Calme dans lequel elle se trouve.

En effet au milieu de tant d'austerités, de croix, d'épreuves & de souffrances que Sœur Marguerite avoit supportées, son corps infirme s'affoiblissoit peu à peu, son ame acqueroit la mesure de son merite, & s'avançoit vers le terme de sa récompense. Dieu lui donna connoissance de sa mort prochaine. Elle s'en expliqua elle-même assez clairement à quelques-unes de ses Sœurs: Je mourrai cette année, leur dit-elle, parce que je ne souffre plus rien. Elle parloit ainsi deux mois avant sa mort. Elle dit à d'autres qu'elle mourroit bientôt, parce que sa vie empêchoit les grands fruits que Notre Seigneur prétendoit tirer d'un Livre de la dévotion au Cœur sacré de Notre Seigneur, que le Pere Croiset, dit-elle, fera imprimer. Ce Religieux ayant appris ce que la servante de Dieu avoit dit de lui, en fut étonné avec d'autant plus de raison, qu'il n'avoit communiqué à personne son dessein. Dans la suite, il accomplit cette partie de la prophétie qui le concernoit, en donnant au Public le Livre qui porte ce titre, dont nous avons déja parlé en rapportant ce qui regardoit l'établissement de la dévotion au Cœur sacré de Notre Seigneur. Le reste de cette prophétie s'accomplit chaque jour par le fruit spirituel que tant d'ames retirent de ce Livre, que tout le monde goûte, & dont on a déja épuisé plusieurs fois les éditions.

Cependant le cœur de la Mere Marguerite qui ne respiroit que l'éternité, & qui s'avancoit à grands pas vers elle, sembloit déja être embrâsé de l'ardeur des Saints auxquels elle devoit être bientôt associée. Ses paroles étoient animées d'une ferveur toute nouvelle: elle parloit de Dieu avec plus de liberté, de grace, de transport que jamais. Les ames tiédes étoient elles-mêmes forcées, pour ainsi dire, de goûter ses conversations, & de s'y plaire; elles aimoient à s'approcher de celle qu'elles n'avoient pu souffrir si long tems. Les discours de cette sainte amante de Jesus n'étoient que sur son amour, & sur celui que nous lui devons; sur le bonheur de la soumission de notre cœur à son bon plaisir; sur la joye que nous éprouverons en le possedant & en nous abîmant en lui dans l'Eternité.

Non seulement elle sembloit partager avec les Seraphins leur amour & leur ardeur, mais elle commençoit à goûter quelque chose de cette paix céleste dont ces bienheureux esprits sont comme enyvrés. Dieu avoit enfin établi son cœur dans un calme qui la surprenoit elle-même, & elle ne souffroit plus que par ses infirmités. Son humilité en fut allarmée. Toujours ingénieuse à se cacher ce qu'il y avoit de consolant pour elle dans les graces qu'elle recevoit

de Dieu, elle recourut à son Directeur pour le consulter, dans la crainte d'être séduite par un calme trompeur. „ Je ne sçais, lui dit-elle dans un billet qu'elle lui adressa peu de tems avant sa mort, „ je ne sçais ce que je dois penser de l'état où je suis maintenant. „ J'ai eu jusqu'ici trois désirs si ardens, que je les regardois comme „ trois tyrans qui me faisoient souffrir un continuel martyre sans „ me donner un moment de repos. " On a vû plus haut ce que c'étoient que ces désirs qui ne tendoient qu'à la souffrance & à l'humiliation. „ Elle continuë : A présent je me trouve dans une cessa- „ tion de tout desir, qui m'étonne : je crains que cette prétenduë paix „ ne soit un effet de la tranquillité où Dieu laisse quelquefois les „ ames infidelles. J'apprehende que par mes grandes infidélités je „ ne me sois attirée cet état, qui est peut-être une marque de ré- „ probation ; car je vous avoüe que je ne puis pour ainsi dire rien „ vouloir ni rien desirer en ce monde : Je voudrois quelquefois m'en „ affliger, mais je ne puis pas : je sens seulement un parfait acquies- „ cement au bon plaisir de Dieu, & un plaisir ineffable dans les souf- „ frances. La pensée qui me console de tems en tems, c'est que le „ sacré Cœur fera tout pour moi, si je le laisse faire. Il voudra, il „ aimera, il desirera pour moi & en moi, & suppléera à tous mes „ défauts. „

CXXII. Pour se préparer à la mort, elle fait une retraite de quarante jours.

La servante de Dieu crut devoir se préparer au dernier passage par une retraite plus exacte. Elle obtint la permission d'en faire une de quarante jours : elle la commença environ vers la Fête de sainte Magdelaine. Il nous est resté un fragment de ce qu'elle écrivit alors de ses dispositions intérieures, ainsi qu'il lui fut ordonné. Le reste n'a pas été écrit, ou il a été perdu. Je crois devoir rapporter ce qui nous a été conservé, comme contenant les derniers sentimens de cette ame héroïque en amour & en humilité.

„ Depuis le jour de sainte Magdelaine je me suis senti extrême- „ ment pressée de réformer ma vie, pour me tenir prête à paroî- „ tre devant la sainteté de Dieu, dont la justice est si redoutable, „ & les jugemens impénétrables. Il faut donc que je tienne toujours „ mes comptes prêts, afin de n'être pas surprise ; car c'est chose „ horrible de tomber à l'heure de la mort entre les mains d'un Dieu „ vivant, lorsque pendant la vie on s'est retiré par le péché d'en- „ tre les bras d'un Dieu mourant. Je me suis donc proposé pour „ effectuer un mouvement si salutaire, de faire une retraite inté- „ rieure dans le sacré Cœur de Jesus-Christ. J'attends & espere tous „ les secours de misericorde qui me sont necessaires pour cet effet.

„ J'ai en lui toute ma confiance, puiſque ſon exceſſive bonté ne „ m'eſconduit jamais lorſque je m'adreſſe à lui : au contraire il ſem- „ ble ſe faire un plaiſir d'avoir trouvé un ſujet auſſi miſerable, ché- „ tif & néceſſiteux, telle que je la ſuis, pour remplir mon indigence „ de ſon abondance infinie. La ſainte Vierge ſera ma bonne mere, „ ſaint Joſeph & notre ſaint Fondateur ſeront mes protecteurs.

„ Le premier jour de ma retraite, mon occupation fut de penſer „ d'où pouvoit me venir ce grand déſir de mourir, puiſque ce n'eſt „ pas l'ordinaire des criminels, comme je la ſuis devant Dieu, d'être „ bien aiſes de paroître devant leur Juge, & un Juge dont la ſain- „ teté de juſtice pénetre juſqu'à la moëlle des os ; auquel rien ne „ peut être caché, & qui ne laiſſe rien d'impuni. Comment donc, „ mon ame, peux-tu ſentir une ſi grande joye à l'approche de la „ mort ? Tu ne penſe qu'à finir ton exil, & tu es tranſportée en te „ figurant que tu ſortiras bientôt de ta priſon. Mais helas ! prens „ garde que d'une joye temporelle, qui ne vient peut-être que d'a- „ veuglement & d'ignorance, tu ne te plonge dans une éternelle „ triſteſſe ; & que de cette priſon mortelle & périſſable, tu ne tom- „ be dans ces cachots éternels, où il n'y aura plus lieu d'eſperer. Laiſ- „ ſons donc, ô mon ame, cette joye & ces deſirs de mourir, pour „ les ames ſaintes & ferventes, pour leſquelles de grandes récom- „ penſes ſont préparées : pour nous, dont les œuvres ne nous laiſſe- „ roient rien eſperer que des châtimens, ſi Dieu n'étoit bon à notre „ égard encore plus qu'il eſt juſte, penſons quel ſera notre ſort. Pour- „ ras-tu, mon ame, ſupporter pendant une éternité l'abſence de ce- „ lui dont la joüiſſance te donne de ſi ardens deſirs, & dont la pri- „ vation fait ſentir de ſi cruelles peines ?

„ Mon Dieu que ce compte m'eſt difficile à faire, puiſque j'ai per- „ du mon tems, & je ne ſçai comment le reparer. Mais dans la peine „ où je me ſuis trouvée de mettre ces comptes en état, je n'ai ſçû à „ qui m'adreſſer, ſinon à mon adorable Maître qui par une grande „ bonté a bien voulu ſe charger de le faire : c'eſt pour cela que je lui „ ai remis tous les articles ſur leſquels je dois être jugée, qui ſont nos „ Regles, nos Conſtitutions, notre Directoire ; c'eſt ſur cela que je „ ſerai juſtifiée ou condamnée. Après lui avoir remis tous mes inte- „ rêts, j'ai ſenti une paix admirable ſous ſes pieds, où il m'a tenu „ long-tems comme toute abîmée dans mon néant, & y attendant „ ce qu'il jugeroit de cette miſerable criminelle. „

„ Le ſecond jour, il me fut préſenté, comme dans un tableau, tout „ ce que j'avois été, & ce que j'étois pour lors : mais, mon Dieu,

„ quel monſtre plus defectueux & plus horrible à voir ? Je n'y voyois „ aucun bien, mais tant de mal, que ce m'étoit un tourment d'y pen- „ ſer. Il me ſemble que tout me condamne à un éternel ſupplice, par „ le grand abus que j'ai fait de tant de graces, & pour leſquelles je „ n'ai eu que des infidelités. O mon Sauveur, qui ſuis-je, pour m'a- „ voir attendu ſi long-tems à pénitence, moi qui me ſuis expoſée „ mille fois à être abîmée dans l'Enfer par l'excès de ma malice ? Au- „ tant de fois vous m'en avez empêché par votre bonté infinie. Con- „ tinuez donc, mon aimable Sauveur, de l'exercer ſur un ſujet ſi mi- „ ſerable : vous voyez que j'accepte de bon cœur toutes les peines & „ les ſupplices qu'il vous plaira de me faire ſouffrir en cette vie & en „ l'autre. J'ai tant de douleur de vous avoir offenſé, que je voudrois „ avoir ſouffert toutes les peines dûës au péché, dès que j'ai com- „ mencé à pécher, pour me ſervir de préſervatif, plûtôt que de vous „ avoir offenſé tant de fois. Je ne me reſerve rien dans toute la ven- „ geance qu'il plaira à votre divine juſtice d'exercer ſur cette crimi- „ nelle, ſinon que vous ne l'abandonniez pas à elle-même, & que „ par de nouvelles rechutes vous ne me puniſſiez pas de mes péchés „ précedens. Ne me privez pas, ô mon Dieu, de vous aimer éter- „ nellement ; faites au reſte de moi ce qu'il vous plaira. Je vous dis „ tout ce que j'ai & tout ce que je ſuis : Tout ce que je puis faire de „ bien, ne ſçauroit reparer la moindre de mes fautes que par vous- „ même. Je ſuis inſolvable : vous le voyez bien, mon divin Maître. „ Mettez-moi en priſon, j'y conſens, pourvû que ce ſoit dans votre „ Cœur ſacré ; & quand j'y ſerai, tenez-moi là bien captive, liée des „ chaînes de votre amour, juſqu'à ce que je vous aye payé tout ce „ que je vous dois. Et comme je ne le pourrois jamais faire, auſſi ſou- „ haitai-je de ne jamais ſortir de cette priſon. „

Ce morceau écrit de ſa main nous apprend à regretter le reſte qui n'eſt pas venu juſqu'à nous. Quels furent les ſentimens de cette ſainte ame, qui dès le commencement de ſa retraite portoit ſi loin la rigueur de ſon examen & la ferveur de ſa contrition ? Quelle leçon pour nous ! Les Saints tremblent à la vûë des plus legeres imperfections, & ils les pleurent amerement : comment pouvons-nous être ſi inſenſibles au milieu de tant de péchés ?

CXXIII. Elle tombe malade de ſa derniere maladie. Elle prédit les circonſtances de ſa mort.

La longue ſolitude de la Mere Marguerite fut bientôt ſuivie de ſa derniere maladie. Elle languiſſoit depuis long-tems, & ſa langueur augmenta au mois d'Octobre de cette année. Nonobſtant cet état, & quoiqu'elle eût fait dès le mois de Juillet cette Retraite extraordinaire & ſi longue, dont je viens de parler, elle deſira encore dans le

mois d'Octobre de faire de nouveau les exercices de la Retraite annuelle, comme tout le reſte de la Communauté, qui ſelon l'uſage de l'Inſtitut la fait ordinairement dans cette ſaiſon. Son tour lui fut marqué par la Superieure, & le jour fixé: mais la veille une petite fiévre la ſaiſit, & elle conçut auſſitôt que c'étoit là le ſignal que ſon Epoux lui avoit donné pour connoître ſa venuë. Une des Sœurs voyant que ſa fiévre paroiſſoit legere, & étant accoutumée à lui voir ſurmonter des maladies plus violentes, pour vacquer aux exercices communs, lui demanda ſi elle croyoit pouvoir entrer en Retraite. La Mere Marguerite lui répondit doucement: *Oüi, mais ce ſera dans la grande Retraite.* Cette Religieuſe qui a dépoſé de ce fait dans l'information, entendit par là, qu'elle parloit de ſa mort prochaine.

Le lendemin on l'obligea de s'aliter, parce que ſa foibleſſe paroiſſoit grande. Le Medecin de la Maiſon fut appellé: c'eſt ce Medecin qui avoit été témoin depuis longtems de ſes diverſes infirmités, & de leur miraculeuſe guériſon, & qui diſoit quelquefois agréablement, que *ces infirmités étant cauſées par l'amour divin, la medecine n'avoit pas de remede contre cette maladie.* Accoutumé à la voir foible & languiſſante, & lui trouvant à peine un peu de fiévre, il jugea le mal peu important, & il aſſura que la Mere n'en mourroit pas. Elle en penſoit autrement, & voyant auprès de ſon lit une Sœur qui avoit fait ſon Noviciat ſous ſa conduite, elle lui dit clairement qu'elle mourroit de cette maladie; qu'elle lui demandoit ſes bons offices, ſur tout dans le tems de ſon agonie, car *ce ſera*, ajoûta-t-elle, *entre vos bras que j'expirerai.* Cette fille qui étoit jeune & naturellement peureuſe, lui répondit, qu'elle ne pourroit lui rendre ce dernier ſervice. La Mere perſiſta en l'aſſurant qu'il en ſeroit ainſi qu'elle l'avoit dit, & qu'elle n'en auroit point de peur. Elle avoit prédit la même choſe cinq ans auparavant à une autre Religieuſe, & la prédiction ſe vérifia à l'égard de toutes les deux.

Quelque aſſurance que donnât le Medecin, & quelque confiance qu'on prît en ſon habileté, on ne laiſſa pas d'être inquiet dans la Communauté, en voyant une fille dont la ſainteté étoit connuë, parler ſi préciſément de ſa mort. On fit de nouvelles inſtances auprès du Medecin, pour qu'il veillât de plus près aux ſymptomes de la maladie. Il le fit avec zele, car il reſpectoit depuis long-tems la vertu de la ſainte Religieuſe: il venoit pluſieurs fois le jour examiner ſon état; mais plus il la voyoit, plus il ſe confirmoit dans la penſée que cette maladie n'avoit rien de dangereux. Pour elle qui ſçavoit quelle en ſeroit l'iſſuë, elle ne ſongeoit qu'à redoubler ſa ferveur aux appro-

ches de l'Epoux, qu'à s'occuper amoureuſement avec Dieu, & à ſe réjoüir du bonheur qu'elle eſperoit d'être bientôt abîmée en lui. C'étoit de ces ſentimens qu'elle entretenoit ſans ceſſe les Sœurs qui la venoient viſiter.

Cette maladie qui ſe manifeſtoit ſi peu au dehors, ne laiſſoit pas d'être accompagnée de douleurs interieures, dont on ne connoiſſoit ni la cauſe, ni la violence. Malgré l'attention qu'avoit la Mere Marguerite à les diſſimuler & à ne ſe jamais plaindre, une des Sœurs s'apperçut qu'elle ſouffroit beaucoup, & elle voulut s'empreſſer de lui donner quelque ſoulagement. La courageuſe mourante la remercia de ſes bons offices, en diſant que *tous les momens qui lui reſtoient à vivre, étoient trop précieux pour n'en pas profiter: qu'à la verité elle ſouffroit beaucoup, mais que ce n'étoit pas aſſez pour contenter ſon déſir.* Elle ajoûta, *qu'elle recevoit un ſi grand contentement à vivre & à mourir ſur la croix, que quelque ardent que fût en elle le déſir de joüir de ſon Dieu, elle auroit encore un plus grand contentement à demeurer en l'état où elle étoit, juſqu'au jour du Jugement, ſi tel étoit le bon plaiſir de Dieu.*

On peut reconnoître la ſincerité de ces ſentimens heroïques, par l'attention qu'elle eut dans le reſte de ſa maladie à profiter de toutes les occaſions qui ſe préſentoient de ſouffrir quelque choſe: elle étoit toujours contente de ce qu'on lui ordonnoit, & de ce qu'on lui préſentoit. Les remedes, quelquefois plus à charge à un malade que la maladie même, n'arracherent d'elle ni aucune plainte, ni aucune marque de répugnance & de dégoût: elle recevoit indifferemment tout ce qu'on lui donnoit à manger, bon ou mauvais, froid ou chaud, fut-il même brûlant; & elle paroiſſoit inſenſible, comme ſi déja elle n'eût point eu de corps. On lui demanda une fois ce qu'elle deſireroit pour réveiller ſon appetit: elle répondit avec ſimplicité, qu'elle n'en ſçavoit rien; que ce qu'on lui donnoit étoit trop bon pour elle.

Cette tranquillité, & d'ailleurs la confiance du Medecin raſſuroient la Communauté, que les premieres idées du peril avoient allarmée. On ne ſongeoit point à faire recevoir à la malade les derniers Sacremens. Indifferente ſur tout le reſte, elle n'eut d'empreſſement que pour recevoir le ſaint Viatique: elle le demanda avec inſtance; mais on voyoit en elle ſi peu de marque de danger, qu'on crut devoir differer, & on lui dit que rien ne preſſoit. Elle demanda qu'au moins on la fit communier, puiſqu'elle étoit encore à jeun: c'étoit le matin du jour qui préceda celui de ſa mort; cette grace lui fut accordée. Elle reçut donc la ſainte Communion, & on peut ju-

ger dans quels transports d'amour & de ferveur. Elle la reçut dans son intention, comme Viatique ; & après la ceremonie, elle dit à une des Infirmieres, que *c'étoit pour la derniere fois.*

Dieu voulut avant sa mort la faire passer par une derniere épreuve de souffrances interieures. La paix dont elle joüissoit dans son cœur, & la consolation dont son ame étoit comme enyvrée, se changea tout à coup en des frayeurs inconcevables des jugemens de Dieu. La vûë de la mort, qui avoit fait jusque-là ses délices, excita en elle des sentimens de terreur, par rapport à la justice divine. Ces terreurs furent si sensibles, qu'on la voyoit frémir & trembler de tout son corps : elle serroit sur son cœur, pour se rassurer, le Crucifix qu'elle tenoit dans les mains : elle poussoit de profonds soupirs, & on l'entendoit répeter souvent avec larmes ces paroles, *Misericorde, mon Dieu, misericorde.* Une des Religieuses temoin de ce fait, a dit qu'elle lui marqua qu'*un des sujets de sa frayeur étoit la vûë de la perte du tems, qu'elle croyoit n'avoir pas assez bien employé pour son salut.*

CXXIV. Ses dispositions dans les derniers momens. Sa mort.

Ainsi Dieu consommoit-il la pureté de cette ame chérie ; ou plûtôt il vouloit par cet exemple, nous apprendre à veiller à la pureté de la nôtre : car si les jugemens de Dieu paroissent si terribles aux Saints, quelle doit être la crainte de ceux qui le servent avec lâcheté ?

La Mere Marguerite se souvint alors qu'on pourroit trouver après sa mort quelques-uns des Ecrits qu'elle avoit faits pour obéïr à ses Directeurs & à ses Superieures, où, par leur ordre, elle avoit raconté les graces singulieres qu'elle avoit reçûës. Son humilité lui fit craindre que ces graces ne fussent connuës par le moyen de ces papiers, & pour l'empêcher, elle pria l'Infirmiere de les aller brûler tous. Cette Sœur ne put s'y résoudre : elle représenta à la malade, qu'elle devoit remettre par obéïssance ces Ecrits à la Mere Superieure, & sacrifier son penchant à ce qu'elle en ordonneroit. Au mot d'obéïssance, la malade n'eut plus de désir, & comme elle vit que cette Sœur s'attendrissoit sur la perte que la Maison étoit près de faire, perte qui lui étoit plus sensible qu'à personne, à cause des liaisons qu'elles avoient eû ensemble, la servante de Dieu la consola, en lui répetant ce qu'elle lui avoit dit autrefois, que *sa mort étoit necessaire à la gloire du Cœur de Jesus-Christ.* C'est que cette humble fille étoit persuadée que ses infidelités mettoient obstacle au regne de cette dévotion : mais sa prédiction avoit un autre sens que l'évenement a manifesté, & que son humilité lui cachoit. En effet ce fut par le recit des merveilles que Dieu a operé en elle & par elle, que cette dévotion se repandit : or ce récit ne pouvoit être fait qu'après sa mort.

C'eſt ainſi que ſa mort qui donna occaſion au Pere Croiſet d'ajoûter au Livre qu'il faiſoit imprimer, l'abregé de la Vie de la ſervante de Dieu, *étoit neceſſaire pour la gloire du Cœur de Jeſus-Chriſt.*

Elle dit encore à la même Infirmiere, que ſi Dieu lui faiſoit miſericorde, elle reſſentiroit l'effet de ſes prieres. La Religieuſe lui parla de trois choſes particulieres, qu'elle la pria d'obtenir de Dieu pour elle. La mourante le lui promit, & cette Sœur a dépoſé, qu'elle a éprouvé les effets ſenſibles de la protection de la vénérable Mere ſur les trois choſes qu'elle lui demanda.

Le dernier jour de la vie de la ſervante de Dieu commençoit, & on ne s'étoit point encore perſuadé qu'elle dût mourir, au moins ſi promptement. Le Medecin dit ce matin même, qu'elle ne mourroit pas de cette maladie. La malade lui répondit doucement, *Vous le verrez.* On lui dit que la Mere Superieure avoit envoyé avertir ſa famille : elle lui dit qu'elle ne la verroit point, & ajoûta, *Mourons & ſacrifions tout à Dieu.* Cependant ſon corps commença à s'affoiblir ſenſiblement, & on voyoit à meſure, croître dans ſon ame l'ardeur pour le Ciel. Souvent elle repetoit, *Miſericordias Domini in æternum cantabo.* D'autres fois elle diſoit, *Que deſirai-je au Ciel ou en la terre, hors vous ſeul, ô mon Dieu ?* Une oppreſſion ſurvint qui la mit dans l'impoſſibilité de reſter couchée. Les Infirmieres la leverent ſur ſon ſéant, & la ſoûtenoient dans cet état, pour qu'elle pût reſpirer, & que ſa poitrine fût ſoulagée dans le feu intérieur qui la dévoroit. *Je brûle*, dit-elle, *je brûle : helas ! ſi c'étoit de l'amour divin, quelle conſolation ! mais je n'ai jamais ſçû aimer mon Dieu parfaitement.* Puis s'adreſſant à ſes Infirmieres qui la ſoûtenoient, elle leur dit avec humilité, *Demandez-lui pardon pour moi, & l'aimez vous-mêmes de tout votre cœur, pour réparer tous les momens que je ne l'ai pas fait.* Elle dit encore : *Quel bonheur d'aimer Dieu ! ah quel bonheur ! aimez donc cet amour, mais aimez-le parfaitement.* Elle diſoit ces paroles avec une ardeur & un tranſport qui faiſoit connoître quel étoit ce feu qui la conſumoit, & que la Medecine ne connoiſſoit pas.

Il ſurvint à la malade quelques foibleſſes qui firent craindre qu'elle ne paſsât bientôt. La Superieure envoya preſſer le Medecin de revenir. Il étoit environ cinq heures du ſoir ; mais comme un peu après, les foibleſſes ſemblerent entierement paſſées, & que la malade paroiſſoit beaucoup ſoulagée, le Medecin perſiſta à dire qu'il n'y avoit rien à craindre pour elle, ſon poulx n'ayant preſque aucune altération. La malade demanda encore le ſaint Viatique. Le Medecin décida qu'il falloit attendre le lendemain ; mais il n'y eut

plus

plus de lendemain pour elle. Elle dit alors à la Sœur Claude-Roſalie de Farge qui étoit près d'elle : *Heureuſement j'ai prévenu : je me doutois bien qu'on ne me croiroit pas ſi mal ; c'eſt pourquoi la derniere fois que j'ai communié*, (c'étoit la veille) *Dieu m'a fait la grace de le recevoir en Viatique.* Comme elle étoit alors fort tranquille, les Sœurs allerent aux exercices de la Communauté, & il ne reſta près de la ſervante de Dieu qu'une ſeule Infirmiere. La malade employa cette eſpece de ſolitude à parler avec elle des excès de l'amour de Dieu envers ſes créatures. Elle lui donna quelques avis ſur ſa perfection ; enſuite elle lui demanda ſi on croyoit qu'elle dût aller loin. La Sœur repartit que ſelon l'avis du Medecin elle ne mourroit point de cette maladie ; mais que pour elle, elle ne croyoit pas que cela durât plus que le lendemain. *Ah Seigneur*, s'écria la ſervante de Dieu, *quand me retirerez-vous de ce lieu d'exil* ? Puis elle ajoûta : *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi, in domum Domini ibimus. Oui j'eſpere que par l'amour du Cœur ſacré de Jeſus-Chriſt, nous irons en la maiſon du Seigneur, & que ce ſera bientôt.* Elle dit en même tems à cette Religieuſe qui la gardoit, que quand elle la verroit à l'agonie, elle appellât la Mere Superieure, & qu'elle l'avertît de faire réciter près de ſon lit les Litanies du Cœur de Jeſus, & celles de la ſainte Vierge, & d'invoquer pour elle particulierement ſon Ange gardien, ſaint Joſeph, & le ſaint Fondateur de la Viſitation.

A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'une convulſion fit croire qu'elle entroit dans l'agonie. L'Infirmiere voulut aller chercher la Mere Superieure : une autre Religieuſe qui étoit entrée depuis quelques momens, crut que ce ne ſeroit qu'une foibleſſe paſſagere, & détourna l'Infirmiere d'aller où elle avoit projetté : la malade lui dit : *Laiſſez-la faire, il en eſt tems.* La Superieure arrivée, donna ordre qu'on allât chercher promptement le Medecin ; mais la ſervante de Dieu l'empêcha, en diſant : *Ma mere, je n'ai plus beſoin que de Dieu ſeul, & de m'abîmer dans le Cœur de Jeſus-Chriſt.*

Les Religieuſes accoururent en foule : elles environnoient ſon lit, toutes déſolées & fondantes en larmes. La courageuſe mourante recueillit tout ce qui lui reſtoit de force pour les conſoler, pour leur recommander *d'être toutes à Dieu ſans partage & ſans réſerve*, & pour les aſſûrer qu'elle reconnoîtroit devant lui toutes les amitiés qu'elle avoit reçûës de ſes Sœurs. Enſuite voyant près d'elle une des Sœurs en qui elle avoit plus de confiance, elle la pria d'écrire au Pere Rolin Jeſuite, autrefois ſon Directeur, pour le conjurer de ſa part, de brûler tout ce qu'il avoit de lettres & d'écrits d'elle, &

de garder un ſecret inviolable ſur tout ce qu'il ſçavoit à ſon ſujet : elle demanda la même grace à la Mere Superieure, & la ſupplia particulierement de faire en ſorte qu'il ne fût point parlé d'elle dans l'Ordre, ſinon pour y demander les ſuffrages ordinaires. Mais ſon humilité faiſoit d'inutiles efforts : elle deſiroit de reſter inconnuë dans le tombeau, comme elle avoit voulu l'être pendant ſa vie ; mais comment auroit-on pu cacher ce que Dieu veut manifeſter pour ſa gloire & pour l'édification des Saints ? L'orgueilleux aime à ſe produire, & il eſt confondu par le mépris & par l'oubli : l'humble ſe cache autant qu'il eſt en lui, & Dieu perpétuë ſa gloire au delà de ſes jours. Il en eſt arrivé ainſi à ſa ſervante. Ses Superieures & ſes Directeurs ont fait connoître les merveilles de Dieu ſur cette ame qu'ils avoient ſi longtems éprouvée ; & ils ont crû, comme dit l'Ecriture, *qu'il eſt glorieux de publier les œuvres du Très-haut.*

Tob. 12, *v.* 7.

La ſervante de Dieu au milieu de ſon agonie ne perdit ni la connoiſſance, ni la préſence d'eſprit : après la demande qu'elle fit à la Superieure, & que je viens de rapporter, elle avertit que le tems preſſoit de lui donner l'Extrême-Onction. Elle reçut ce Sacrement avec toute la dévotion & la ferveur dont ſon ame étoit pénetrée : elle ne pouvoit plus prononcer que les noms de Jeſus & de Marie, parce que l'ardeur de ſa poitrine étouffoit ſa reſpiration : ce fut en prononçant ces ſacrés noms, & dans le tems qu'on faiſoit ſur ſon corps la quatriéme onction, qu'elle expira doucement, ſelon ſa prédiction, entre les bras de Sœur Françoiſe-Roſalie Verchere, & de Sœur Claude-Roſalie de Farge, dont elle avoit été Maîtreſſe au Noviciat, & à chacune deſquelles elle avoit prédit ſéparément, comme je l'ai dit, qu'elles lui rendroient ce charitable office. Quoiqu'elles ne fuſſent Infirmieres ni l'une ni l'autre, & qu'elles ne fuſſent pas arrivées des premieres à la chambre de la malade, cependant le hazard ou la providence de Dieu, voulut que cette parole de ſa ſervante fût encore accomplie. Ces deux jeunes Sœurs la ſoûtenoient entre leurs bras des deux côtés pendant ſon agonie, & ce fut ainſi qu'elle rendit ſon ame à Dieu le 17. d'Octobre 1690. entre ſept & huit heures du ſoir. Elle étoit âgée de quarante-trois ans deux mois & vingt-quatre jours.

Le Medecin qu'on avoit cherché, arriva enfin lorſqu'elle venoit d'expirer ; ce qui lui fit dire, que puiſque cette fille avoit vécu par miracle au milieu de tant de maladies mortelles & deſeſperées, auſquelles elle ne pouvoit naturellement réſiſter, il n'étoit pas ſurpris que par un nouveau miracle, elle fût morte ſans aucune apparence de vraye maladie.

Comme la mort avoit moins de part que l'amour divin à la séparation de ſon ame, elle ſembla reſpecter ſon corps : ſon viſage bien loin d'être changé & d'être défiguré, parut plus majeſtueux & plus beau qu'auparavant : la terreur & l'effroi qui ſemblent environner les cadavres des défunts, & qui ſaiſiſſent ceux qui les approchent, furent inconnus aux plus jeunes & aux plus timides. Toutes s'empreſſoient d'approcher de ce ſaint corps, & de prier auprès de lui : elles trouvoient une ſorte de goût & de conſolation à reſter près de ce pieux dépôt, comme pour y recueillir les reſtes de l'eſprit de ferveur qui l'avoit animé ; & on ne fut en peine que de choiſir entre toutes celles qui ſe préſentoient pour y paſſer la nuit. Il n'y en avoit aucune qui ne la pleurât amérement, qui ne ſe reprochât de n'avoir point aſſez eſtimé la Sainte, & d'avoir ſi peu profité de ſon exemple, & qui ne répandît ſur elle par amitié & par eſtime, de ces larmes améres & ſinceres que les hommes ne verſent guere que par interêt.

CXXV. *Ses obſeques. Empreſſement des peuples pour honorer ſa mémoire & ſon tombeau. Guériſons miraculeuſes qu'on obtient par ſon interceſſion.*

Le bruit de cette mort précieuſe fut bientôt répandu dans la Ville, & les regrets n'y furent pas moindres que dans la Communauté. L'on y pleuroit par tout, comme dans un deſaſtre public, & on crioit à haute voix dans les ruës, La Sainte eſt morte. Le lendemain matin dès que les portes de l'Egliſe furent ouvertes, elle fut auſſi-tôt remplie d'une foule empreſſée de gens de toute ſorte d'états qui venoient, ou pour ſe conſoler en voyant la ſervante de Dieu encore une fois, ou pour recourir à ſa protection en l'invoquant, ou pour obtenir quelque choſe qui lui eût appartenu, afin de le garder comme une relique. Tous en demandoient, & il fut difficile d'en contenter beaucoup, car cette fidelle amatrice de la pauvreté étoit morte dans un ſi grand dépouillement de toutes choſes, qu'on ne trouva rien dans ſa cellule que ſon lit, le livre de ſes Regles, & ſa diſcipline. On y auroit trouvé pluſieurs autres inſtrumens de pénitence, ſi quelque tems avant ſa mort la Superieure ne lui eût ordonné de les lui rapporter tous, à quoi elle avoit obéï ſans repliquer.

Cependant pour ſatisfaire la dévotion des peuples, on faiſoit toucher à ſon corps les chapelets & les autres choſes que chacun préſentoit à cet effet. Deux Religieuſes depuis le matin juſqu'au ſoir firent cette fonction ſans diſcontinuer, & purent à peine y ſuffire. Les obſeques ſe firent le ſoir du 18. Octobre, avec un concours extraordinaire de perſonnes de marque & d'Eccleſiaſtiques. Ceux-ci qui entrerent dans la maiſon, ſelon l'u-

ſage, pour la ſépulture, imiterent la dévotion du peuple : chacun voulut emporter quelque relique de la ſainte défunte, juſqu'à couper des morceaux de ſes habits ou de ſon voile ; & l'un d'eux ayant enlevé le petit Crucifix qu'elle tenoit dans ſes mains, refuſa conſtamment de le rendre à la Maiſon, diſant que c'étoit le plus précieux tréſor qu'il pût acquerir & laiſſer à ſa famille.

Cette dévotion du peuple n'a point été une dévotion paſſagere, que quelques mois amortiſſent. Depuis près de quarante ans que cette vertueuſe fille eſt morte, ſa mémoire eſt toujours en bénédiction dans le lieu, & dans tout le pays : l'on vient de toutes parts à ſon tombeau, ou pour invoquer ſa protection, ou pour y remercier Dieu des graces qu'on croit devoir à ſon interceſſion ; & ceux qui y viennent reçoivent comme une grace, quelques parcelles de la terre où elle a été inhumée, ou quelques fragmens de la biere dans laquelle elle a été dépoſée.

Ce qui ſoûtient cette dévotion publique, ce ſont les miracles dont Dieu a honoré la mémoire de cette dévote amante de ſon Cœur ſacré. S'il falloit rapporter ici tous ceux dont on m'a donné des mémoires, j'allongerois trop cette Vie, & ce ſeroit ſans beaucoup de fruit pour les lecteurs. Il ſuffit de remarquer que le nombre en eſt très-grand, & que leur récit feroit quaſi un volume : que pluſieurs de ces prodiges ont été certifiés authentiquement dans l'Information dont nous avons parlé ; que d'autres ſont certifiés par des Actes authentiques qu'on envoya de toutes parts aux Religieuſes de la Viſitation de Paray ; qu'enfin ces merveilles ſont ſi fréquentes, qu'on ne s'attache preſque plus à en recueillir les preuves, & à en faire des informations juridiques.

Ces guériſons miraculeuſes ne ſont pas ſeulement operées ſur des pauvres, dont le témoignage eſt ordinairement ſuſpect, mais ſur des perſonnes riches & quelquefois qualifiées ; des hommes revêtus de Charges dans la Magiſtrature, ou de ces profeſſions éclairées, qui ordinairement ne donnent croyance à ces merveilles, que quand ils y ſont pour ainſi dire forcés par l'évidence. La guériſon de M. de la Metherie Medecin eſt de ce nombre : il a reconnu qu'elle ne pouvoit venir des remedes, qui bien loin de le ſoulager, ne faiſoient qu'irriter ſon mal ; d'autres Medecins qui l'avoient viſité dans ſa maladie, & qui y avoient épuiſé tout leur art, ont fait en faveur du miracle la même déclaration par écrit.

Ce ne ſont pas ſeulement des guériſons lentes, dans leſquelles les malades mêlant les invocations aux remedes, recouvrent à loiſir

une ſanté preſque déſeſperée, & attribuent pieuſement à l'interceſſion des Saints, ce qui pourroit paroître en même tems être l'effet des remedes ou de la nature : ce ſont des guériſons ſubites, dans leſquelles les malades recouvrent tout à la fois & la ſanté & les forces, après des maladies dont on ne revient point ordinairement, ou dont on ne revient que peu à peu, & comme par degré. Un hydropique, par exemple, réduit par ſa maladie à l'extrémité, qui ſans autre remede que de l'eau où l'on avoit fait tremper des reliques de la ſervante de Dieu, fut ſubitement guéri, & en peu de jours en état de venir de ſon pied à l'Egliſe de la Viſitation de Paray pour remercier Dieu. Une pulmonique inveterée : un autre hydropique de la Ville de Paray, nommé Catherin Petit, qui a declaré dans ſa dépoſition juridique, avoir été guéri juſqu'à trois fois de trois maladies differentes, & dont la troiſiéme étoit une hydropiſie déclarée, & par laquelle il étoit preſque réduit à l'agonie : ces malades n'ont reçu de ſoulagement que par une neuvaine de Meſſes qu'ils ont fait dire dans l'Egliſe de la Viſitation de Paray ; & avant la fin de la neuvaine leur guériſon a été ſi parfaite, qu'ils ont été en état de marcher, de ſortir, de travailler à leur ordinaire, comme ſi jamais ils n'avoient été malades.

Ce ne ſont pas des guériſons arrivées en conſequence d'une invocation ſecrette, dont on ne peut avoir de preuves autrement que par la déclaration de la perſonne guérie, déclarations qui ſouvent ne ſuffiſent pas pour former une preuve juridique : ce ſont quelquefois des miracles arrivés après une invocation publique & connuë, & un vœu fait en préſence ou de toute une famille, ou de tout un peuple aſſemblé. Telle eſt par exemple la délivrance de cet Ecolier de la Ville de Mâcon, qui gliſſant ſur la Saone en hyver avec ſes camarades, tomba dans l'eau, la glace s'étant rompuë ſous lui : la riviere fut en un moment bordée de ſpectateurs ; mais perſonne n'oſoit approcher pour lui donner du ſecours, de peur de tomber dans le même malheur. Cependant il reparoiſſoit de tems en tems ſur l'eau, & on l'entendoit s'écrier pluſieurs fois : *Bonne Sœur Marguerite ſecourez-moi.* On le retira enfin, mais après un tems aſſez long, pendant lequel il auroit dû pluſieurs fois ou être noyé, ou perir par le froid, ou ſe briſer contre les glaçons. Il expiroit preſque lorſqu'on le tira, & il n'avoit plus ni connoiſſance, ni mouvement, ni parole, que pour redire encore d'une voix mourante : *Sœur Alacoque ſecourez-moi.* Mais auſſi-tôt il fut exaucé, & ſi promptement, que le lendemain il ſe trouva ſans aucune incommodité, & même ſans foibleſſe, allant & ve-

nant à son ordinaire. Tout le peuple assemblé fut témoin de son danger & de son invocation, & regarda son salut & sa guérison comme un miracle évident.

Rien ne prouve mieux la multitude & la fréquence de ces miracles, que le concours continuel qui se fait au tombeau de la vertueuse fille, ou pour y implorer son secours, ou pour s'y acquitter des vœux qu'on a fait en l'invoquant, & qui ont été exaucés. Depuis près de quarante ans que cette fille est morte, la dévotion à sa mémoire se soûtient : on y vient tous les jours : on y vient de tous les pays & des Provinces éloignées : des gens de tous les états y accourent, & y viennent rendre graces à Dieu qui se glorifie dans ses Saints. Une dévotion que Dieu ne favoriseroit pas d'une protection miraculeuse, pourroit-elle se soûtenir si long tems ?

CXXVI. Guérison subite & miraculeuse vérifiée par une procedure juridique.

Quoique je pusse m'en tenir à cette reflexion & aux exemples que j'ai cités, cependant je ne crois pas pouvoir me dispenser de rapporter plus en détail deux miracles plus remarquables, & dont les circonstances ont été averées plus exactement. Le premier s'est passé, pour ainsi dire, sous mes yeux. Je l'ai examiné avec le soin le plus scrupuleux, & dans les formes juridiques les plus exactes. Dieu l'a permis sans doute, afin que je pusse lui en rendre un jour la gloire qui lui est dûë. Il est accompagné de circonstances si singulieres, que je suis persuadé qu'on le lira avec admiration.

J'étois Grand Vicaire du Diocèse d'Autun, lorsqu'au mois de Fevrier de l'an 1713. Sœur Claude-Angelique des Moulins Religieuse de la Visitation de Paray étant réduite à l'extrémité, fut guérie tout à coup par l'invocation de Sœur Marguerite, d'une maladie qui jusques-là avoit resisté à tout l'art de la Medecine. Cette guérison parut évidemment miraculeuse, & les Religieuses s'empresserent de me demander la permission de publier ce miracle, & d'en rendre de solemnelles actions de graces à Dieu. Je le leur refusai, croyant qu'il falloit auparavant en prendre une connoissance juridique, pour ne prononcer qu'avec maturité.

Après un délai de six mois, je me transportai sur les lieux, & ayant pris d'abord toutes les précautions que la prudence, je pourrois dire même la défiance, pouvoit me suggerer, pour n'être point trompé par des apparences équivoques ou incertaines, je crus devoir proceder à une information ; & voici les circonstances de ce miracle, telles qu'elles se trouverent constatées par la procedure.

Sœur Claude-Angelique étoit âgée d'environ dix-neuf ans, lorsque le 18. Novembre 1712. elle fut saisie d'une colique violente qui

la tourmenta pendant deux jours, & qui la mit dans un peril prochain de mort. Au bout de ce tems les douleurs ceſſerent tout à coup, & à la place ſurvint une paraliſie complette de tout le côté droit. Elle perdit abſolument l'uſage du bras & de la jambe, & tout le côté droit devint ſi inſenſible, qu'on la picquoit, qu'on la pinçoit, qu'on enfonçoit des éguilles dans ſa chair, ſans qu'elle le ſentît. Les Medecins appellés eſſayerent tous les remedes qu'ils purent imaginer pendant tout le reſte du mois, & pendant celui de Decembre; mais bien loin qu'on eût procuré par les fomentations, les bains & les autres remedes, aucun ſoulagement à la malade, il lui ſurvint un nouvel accident par une contraction des nerfs des doigts de la main & de ceux du pied: les doigts de la main ſe plierent vers la paume, & s'y attacherent avec une telle roideur, qu'il falloit couler des rouleaux de carton entr'eux & la paume de la main, de peur que les ongles des doigts n'entraſſent dans la chair. Il en fut à peu près de même des doigts du pied, qui ſe courbant vers la plante, la plioient pour ainſi dire en deux. Un troiſiéme accident ſurvint encore, ce furent des tremblemens & des mouvemens convulſifs dans le côté infirme, & particulierement dans le bras & dans la jambe. Ces membres perclus n'avoient de repos & de conſiſtance fixe, que lorſque la Religieuſe étoit dans ſon lit: lorſqu'on la levoit pour le remuer, la jambe agitée par ce tremblement violent, faiſoit ſouffrir tellement la Religieuſe malade, qu'on n'oſoit que rarement la tirer de ſon lit.

Dès le commencement du mois de Janvier les Medecins deſeſpererent de ſa guériſon: ils diſoient même que les eaux de Bourbon, ou ne la guériroient pas, ou ne la guériroient que pour lui cauſer d'autres accidens; que l'humeur ſe jetteroit, ſelon les apparences, ſur la poitrine, & qu'alors il y auroit encore moins de reſſource. Dès lors ils ceſſerent leurs remedes, ſous prétexte d'attendre le printems & les herbes nouvelles pour faire des fomentations plus efficaces. Cependant la Religieuſe affoiblie par les douleurs, & peut-être encore plus par les remedes, ne faiſoit que languir: ſa foibleſſe augmentant chaque jour, on ne croyoit pas qu'elle pût aller loin, lorſque le 17. Fevrier Sœur Peronne Roſalie de Farge Religieuſe de ce Monaſtere, propoſa à la malade de faire une neuvaine à la vénérable défunte la Mere Marguerite, dont tout le monde invoquoit le ſecours avec ſuccès.

La malade rejetta la propoſition. Elle a avoüé elle-même que c'étoit par une eſpece d'incrédulité: qu'elle n'avoit aucune dévotion pour la vertueuſe défunte; & qu'elle avoit répondu que tous les au-

tres Saints qu'elle avoit invoqué jusques-là ne l'ayant pas guérie, celle-la ne seroit pas plus puissante. La Mere Anne-Elisabeth de la Garde Superieure du Monastere étant survenuë, conseilla à la malade de faire la neuvaine qu'on lui suggeroit. La malade n'osa résister à sa Superieure : elle consentit par une complaisance purement politique, à faire ce que la Superieure désiroit d'elle, & elle souffrit par le même motif qu'on commençât la neuvaine près de son lit par quelques prieres, & qu'on lui mît au col quelques reliques de la vénérable défunte : mais quand la Superieure fut retirée, elle se fit ôter les reliques du col ; & comme on voulut la revêtir d'une chemise qui avoit été déposée sur le tombeau de la servante de Dieu, elle le refusa & dit qu'on pouvoit attendre au lendemain. Elle a elle-même raconté humblement ces circonstances de son incrédulité : la sincerité de son aveu, joint au changement subit & miraculeux qui se fit bientôt en elle, ne permettent pas de douter de la circonstance suivante qu'on n'a pû sçavoir que par son récit.

La nuit étant survenuë, Sœur Claude-Angelique dans son sommeil rêva qu'elle mettoit la chemise qu'on lui avoit apportée, & qu'elle guérissoit sur le champ. Sa maladie ne lui laissoit pas la liberté de dormir long tems, & de suite : son sommeil fut fréquemment interrompu ; mais chaque fois qu'elle se rendormoit, elle faisoit toûjours le même songe, & ces songes réïterés la tirerent de son incrédulité. La confiance & la foi se réchaufferent dans son cœur par cette espece de prodige, & dès qu'à l'heure du réveil les Sœurs infirmieres commencerent leur service dans sa chambre, elle leur demanda avec empressement cette chemise qu'elle avoit refusé la veille. Une d'entr'elles qui étoit occupée à autre chose, se contenta de la railler sur son changement, & ne se pressoit pas de lui accorder ce qu'elle desiroit : une autre enfin la satisfit. C'étoit la Sœur Marie-Virginie de la Martiniere, laquelle dans sa déposition a assûré que dans ce moment même, la paralisie étoit encore dans le même état ; que la moitié du corps de la malade étoit sans mouvement, & ses membres sans flexibilité ; & qu'elle eut beaucoup de peine à la revêtir de la chemise qu'elle demandoit pour contenter sa dévotion.

L'oraison étant sonnée dans ce moment, & les Infirmieres s'y étant renduës, Sœur Claude-Angelique qui dans son lit s'occupoit à demander à Dieu sa guérison, sentit tout à coup dans sa main paralitique, comme un peu de froid qui fut suivi aussi-tôt d'un tremblement de tout le côté infirme, & enfin d'une chaleur douce qui s'insinuoit dans ces membres inflexibles. Elle comprit que la guérison

s'operoit

s'operoit en elle : elle tira du lit ſa main percluſe, qu'elle ne pouvoit auparavant remuer qu'avec l'autre main, & tranſportée de joye de ſa guériſon elle ſe preſſa de ſe mettre à genoüil ſur ſon lit pour remercier Dieu ; mais ſa jambe lui ayant refuſé le ſervice, elle tomba toute troublée & incertaine de ſa guériſon. L'agitation où elle ſe trouvoit alors fut telle, qu'elle ne ſçut plus ce qui ſe paſſoit en elle, juſqu'à ce que *S*œur Marie-Chriſtine de Morande une des Infirmieres étant rentrée à l'Infirmerie après l'Oraiſon, s'approcha du lit de la malade, & lui demanda, comme en raillant, ſi le miracle étoit fait. Oüi, dit la malade ; qui dans ce moment revint à elle : oüi, il eſt fait ; & preuve qu'il eſt fait, c'eſt que je vais me lever tout à l'heure & toute ſeule : & dans le moment elle ſe leva ſur ſon ſéant, & enveloppée de ſes couvertures elle tira ſans ſecours & ſans peine ſes deux jambes hors du lit.

L'Infirmiere effrayée à ce ſpectacle s'enfuit & courut vers la Superieure l'avertir de ce qu'elle avoit vû. La Superieure vint elle-même auſſi-tôt accompagnée de quelques autres, & en entrant dans l'Infirmerie, elles virent la malade aſſiſe ſur le bord de ſon lit, qui n'attendoit que ſes habits pour ſe lever entierement. On les lui donna : elle s'habilla ſeule & ſans peine : elle marcha enſuite librement, ſans bâton & ſans appui dans la chambre, au grand étonnement de celles qui avoient été témoins de ſa paraliſie, de ſa langueur, & des agitations convulſives qu'elle reſſentoit auparavant. La Superieure invita la malade à venir à l'Egliſe remercier Dieu : elle conſentit à le faire, & deſcendit ſans peine de l'étage ſuperieur où l'Infirmerie étoit placée. Elle remarqua ſeulement que quand elle avoit à monter ou à deſcendre les eſcaliers, ſon genoüil droit étoit plus roide que l'autre, & alors elle avoit beſoin d'un appui : ce reſte d'infirmité étoit ménagé par la Providence, pour donner lieu à un troiſiéme prodige que nous rapporterons enſuite.

La Superieure envoya auſſi-tôt avertir les Medecins, Chirurgiens & Apotiquaires de la Ville, pour examiner cette guériſon, & en dire leur avis. Ils vinrent au nombre de quatre. L'un d'entr'eux avoit été Proteſtant. Ce fut avec une ſurpriſe étrange qu'ils virent debout & marchant ſans appui, celle qu'ils avoient vû la veille même dans un ſi étrange état, & dont la guériſon, depuis ſi long tems, leur paroiſſoit déſeſperée. Cependant la prudence s'arma en eux de toutes les recherches que l'incrédulité pouvoit ſuggerer. Ils réflechirent, ils examinerent, ils tâterent les membres perclus & guéris : ils queſtionnerent, ils conſulterent entr'eux ; mais enfin cédant à l'évi-

dence de la verité, ils convinrent de ce qu'ils ne pouvoient croire, & avoüerent que Dieu seul avoit pû operer une guérison si étonnante, si subite & si complette. Ils furent tous quatre du nombre des témoins qui déposerent six mois après dans l'Information. Ils avoient eu le loisir de refléchir sur ce prodige, & d'écouter tout ce que pouvoit suggerer l'incredulité naturelle à l'homme, & ordinairement plus éclairée dans les gens de cette profession. Cependant ils ont avoüé que le doigt de Dieu étoit visiblement dans cette guérison ; qu'elle n'avoit rien d'humain ou de naturel. *Je ne doute nullement que ce ne soit un vrai miracle*, dit dans sa déposition le sieur Billet Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, *Je suis prêt de l'attester, quoique j'aye naturellement de la répugnance à en croire.* Cette répugnance n'est pas difficile à concevoir dans un Medecin, & un Medecin de 79 ans. Un des Chirurgiens qui avoit été autrefois Calviniste, déclare de même qu'il est obligé de se rendre à l'évidence de la verité, malgré les préjugés de la Religion Protestante où il avoit été élevé : *préjugés*, dit-il, *qui jusque-là m'avoient rendu incredule sur ces sortes d'évenemens.*

La Religieuse parut tout le jour au Parloir, pour la satisfaction de ceux que la pieté ou la curiosité attira au Monastere ; & qui est-ce qui n'y fut pas attiré ? Elle alloit, elle marchoit sans peine & sans appui. Ce jour elle écrivit de sa propre main à Monsieur son pere pour lui mander sa guérison ; de cette main même qui depuis trois mois étoit sans mouvement & sans sentiment. Elle avoit non-seulement recouvré l'un & l'autre, mais encore la flexibilité & la force ; & pour prouver la perfection de la guérison, elle soulevoit de terre avec cette main seule des fardeaux assez pesans, & elle le faisoit aussi souvent qu'on le desiroit.

Cependant la foiblesse & la roideur du genoüil subsistoit encore, & ce reste d'infirmité étoit reservé pour contribuer à la gloire de la dévotion que la venerable Mere Marguerite avoit prêchée. Sœur Claude-Angelique s'addressa au Cœur de Jesus-Christ, & elle pria un Ecclesiastique de la Ville de dire cinq Messes à l'honneur du Cœur de Notre Seigneur, & des cinq playes que son amour pour nous, lui a fait souffrir sur la croix. Le Prêtre le promit, & puis il négligea plusieurs jours d'acquiter sa promesse. Ce ne fut qu'au bout d'une quinzaine qu'il se souvint de célebrer les Messes demandées, & il commença à les acquiter de suite. Sœur Claude-Angelique qui ne sçavoit rien de sa négligence, se trouva tout à coup delivrée de cette foiblesse. Elle s'informa alors si les Messes qu'elle avoit de-

mandées avoient été dites : elle apprit, non ſans étonnement, que c'étoit dès le jour que la premiere des cinq Meſſes avoit été célebrée, qu'elle avoit été ſoulagée de ce reſte leger d'infirmité, dont Dieu ne vouloit la guérir que par l'invocation du Cœur de Jeſus-Chriſt ; afin que de même que tous les ſoins de la venerable défunte pendant ſa vie, n'avoient eu d'autre but que de procurer la gloire & le culte de ce Cœur divin, elle y contribuât encore après ſa mort, par les miracles dont Dieu vouloit honorer ſa mémoire.

Ainſi par un même évenement Dieu confirma tout à la fois, & la juſte opinion qu'on avoit conçûë de la gloire de ſa ſervante, & la ſolidité de la dévotion qu'elle avoit inſpirée.

CXXVII. Autre guériſon verifiée par des témoignages authentiques, & operée par la dévotion au Cœur de N. S.

L'autre miracle que je vais raconter regarde plus particulierement la dévotion envers le Cœur de Notre Seigneur, mais il n'eſt pas étranger à une vie qui n'a été employée que pour inſpirer les ſaintes pratiques de cette dévotion ; & ſi la ſainteté de la Mere Marguerite ſert à accrediter cette dévotion ſalutaire, réciproquement les miracles par leſquels Dieu favoriſe cette dévotion, ſervent à accrediter la ſainteté & la gloire de celle dont Dieu s'eſt ſervi pour l'établir.

Ce miracle dont je veux parler fut operé au mois de Decembre de l'année 1716. en la perſonne de Sœur Jeanne Dupoyet dite de Sainte Colombe, Religieuſe Urſuline du Monaſtere de Roanne. Un des Docteurs en Medecine qui a atteſté la verité du prodige, décrit ainſi la maladie. Cette fille étoit malade d'un rhumatiſme vague & errant, tantôt ſur une partie & tantôt ſur l'autre, mais qui depuis quelque tems s'étoit particulierement arrêté ſur le ſein & ſur le bras gauche, avec des douleurs très-aiguës. La Religieuſe avoit de plus une diſpoſition prochaine à une paraliſie complette de la cuiſſe & de la jambe gauche, qui étoient déja privées de ſentiment & de mouvement, par le relâchement & l'extrême foibleſſe de ces parties ſur leſquelles elle ne pouvoit ſe ſoutenir. Depuis un certain tems la cuiſſe & la jambe droite tomberent pareillement dans une foibleſſe ſemblable, ce qui les menaçoit auſſi de perclusion. Le Medecin ajoûte dans ſon récit, le détail des remedes fréquens & violens qui furent faits à la malade, & leur inutilité : par ſon conſeil & celui des autres Medecins qui furent conſultés, on y employa l'eſpace de près de trois mois. Bien loin que la malade tirât du ſecours de ces remedes, l'inflammation ſe mit dans ſon ſein : il devint d'une groſſeur énorme, & les douleurs augmenterent à un point, qu'elles devinrent comme inſupportables. La Religieuſe étant affoiblie

par les douleurs, les remedes, les insomnies, on crut qu'elle n'avoit que peu de tems à vivre dans cet état, & on voulut lui donner les derniers Sacremens. Le Prêtre qui fut appellé pour lui administrer l'Extreme-onction, & qui fut aussi témoin du vœu qu'elle fit, est un de ceux qui a dépose de cette guérison.

Lorsqu'on croyoit qu'elle n'avoit plus que quelques heures de vie, elle fit un vœu à l'honneur du Cœur de Jesus-Christ. Pour obtenir sa guérison par les mérites de ce Cœur sacré, elle promit de l'honorer en la meilleure maniere qu'il lui seroit possible ; d'offrir tous les premiers vendredis de chaque mois, deux cierges pour brûler devant l'autel qui lui est érigé, & d'y suspendre quelques marques de sa guérison si elle l'obtenoit de Dieu. Son vœu fut exaucé sur le champ : les douleurs se passerent, le sein se désenfla en un moment, les jambes reprirent leurs forces naturelles. Se trouvant sans douleur, elle voulut se lever, & le fit sans peine : elle essaya de marcher, & voyant qu'elle le pouvoit faire sans appui, elle fut de son pied sans secours au Chœur pour remercier Dieu. Le lendemain elle se remit aux exercices de la Communauté, & comme ce jour là étoit un jour d'abstinence, elle l'observa sans peine. Ainsi elle passa sans milieu & sans convalescence, de la plus extrême foiblesse, maigreur & défaillance, à une santé complette. Il y avoit bien huit jours que les Medecins ne l'avoient vûë : leur art étoit épuisé, & d'autres malades les avoient occupés. Ils furent appellés pour être témoins de la guérison de celle-ci. Voici ce qu'ils en ont rapporté dans leur déclaration.

„ Nous la vîmes, disent-ils, marcher, aller & venir sans aide de „ personne, & avec autant de fermeté comme si jamais elle n'a„ voit été incommodée. Elle nous parut fraîche, ayant le teint na„ turel, & dans un embonpoint pareil à celui qu'elle avoit avant sa „ maladie. La trouvant si bien remise, & les jours de jeûne des Qua„ tre-tems étant proches, nous ne crûmes pas en conscience l'en „ pouvoir exempter. Une guérison si prompte, ajoûtent-ils, ne peut „ être l'effet ni de la nature, ni des remedes : le retour à une santé par„ faite ne pouvoit arriver sans passer par la convalescence, & par „ cet état de langueur & de foiblesse qui suit nécessairement les lon„ gues maladies, & la grande dissipation des esprits causée par les „ sueurs copieuses ; & les seins enflés & enflammés ne pouvoient re„ venir sans milieu de leur extrême grosseur à leur état naturel. Tou„ chés que nous sommes par des circonstances si extraordinaires, „ nous ne pouvons désavoüer qu'un tel évenement surpasse notre „ connoissance, & qu'il y paroît quelque chose de divin, ce que nous attestons. „

Deux Docteurs en medecine & un Chirurgien ont signé cette déposition. Quelques Ecclesiastiques & Religieux qui avoient vû & confessé la malade plusieurs fois, ont donné le même certificat, auquel s'est joint le témoignage de la malade guérie, & de ses Sœurs qui ont été les témoins de ses infirmités & d'une guérison si complette & si subite. C'est ainsi que Dieu couronne l'humilité de sa servante, & que celle qui n'ambitionnoit autre chose que d'être ignorée de tout le monde, ou de n'en être connuë que pour en être méprisée, est élevée à la plus haute gloire à laquelle les hommes puissent arriver sur la terre, qui est de devenir l'objet de la veneration & du culte des Fidelles. L'extravagante apotheose des Empereurs Romains s'évanoüissoit avec la fumée du bucher qui consumoit leurs cendres: toute leur puissance ne pouvoit les garentir du mépris où ils tomboient après leur mort; & une fille pauvre, simple, méprisée & ignorée de tout l'univers, devient l'objet de la veneration des hommes: les années qui effacent le souvenir des défunts, ne font qu'augmenter sa gloire: elle commande encore à la mort, aux élemens, & aux maladies vingt-cinq ans après qu'elle est enterrée; & celle qui semble n'être plus, opere encore des prodiges. Dieu seul peut honorer ainsi ses Elus & ses serviteurs. Nous avons rapporté assez de preuves qui font voir qu'il a voulu combler de gloire son humble servante: si elles ne suffisent pas aux incredules, un plus grand nombre de prodiges ne les convaincroit pas davantage. C'est assez pour moi que les personnes pieuses, en faveur de qui j'ai écrit, y trouvent dequoi assûrer leur pieté, & apprendre par ces miracles, non seulement à juger de la sainteté de la venerable Mere Marguerite, & de la solidité de la dévotion qu'elle a mise en pratique; mais encore à l'imiter dans les vertus sublimes qui lui ont mérité tant de faveurs, & à tirer de la dévotion qu'elle a inspirée, le fruit qu'on en doit recuëillir. Elle ne tend, cette sainte dévotion, qu'à l'amour de Dieu, qu'à réchauffer cet amour en nos cœurs languissans, qu'à nous faire agir & souffrir dans cet esprit d'amour, qu'à nous engager à nous consumer nous-mêmes, pour ainsi dire, dans le feu de cet amour sacré; amour qui fera notre bonheur dans le Ciel, & notre sainteté sur la terre. Heureux qui le goûte & qui le pratique: mais *pour celui qui n'aime pas Jesus-Christ, qu'il soit anatême.* 1. Cor. 16. 22.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
MARGUERITE MARIE,
RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE MARIE
de Paray en Charolois.

LIVRE DIXIE'ME.

Recueil de quelques-uns de ſes Ecrits de dévotion & de ſes Lettres, avec les Actes concernans l'établiſſement de la premiere Fête du Cœur de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Cantique à l'honneur du Saint Sacrement.

C'Est dans la ſainte Euchariſtie
Où j'ai trouvé mon vrai tréſor.
Jeſus pour m'y donner la vie,
S'y tient dans un état de mort.
C'eſt à l'ombre de cette hoſtie,
Qu'il a bleſſé mon pauvre cœur.
Pour lui communiquer ſa vie,
Il s'en eſt rendu le vainqueur.
S'il ne falloit rien que ma vie
Pour recevoir ce Dieu d'amour:
Helas! que je ſerois ravie,
De la donner cent fois le jour.
Si pour avoir ce Dieu que j'aime,
Il faut un parfait dénuëment:

Je quitte tout, juſqu'à moi-même,
Pour Jeſus au ſaint Sacrement.
Si mon Epoux veut la ſouffrance,
Pur amour ne m'épargnez pas :
Car pour avoir ſa joüiſſance,
Je veux ſouffrir juſqu'au trépas.
Pourquoi me cacher votre face,
Puiſque je ne veux plus que vous ?
Helas ! que faut-il que je faſſe,
Eloigné d'un objet ſi doux ?
Coupez, brûlez, c'eſt ce que j'aime,
Contentez-vous à mes dépens :
Si ma douleur devient extrême,
L'amour allége mon tourment.
Il eſt une fournaiſe ardente,
Qui brûle ſans ſe conſumer.
Helas ! que je ſerois contente,
De m'y pouvoir toute abîmer !
Le cœur pur qui vous ſert de couche
Combien goûte-t-il de douceurs ?
Mais le cœur ſoüillé qui vous touche,
Ne trouve en vous que des rigueurs.
Pour calmer la ſainte juſtice,
Jeſus s'immole chaque jour :
Pour nous délivrer du ſupplice,
Il fait ce prodige d'amour.
L'ame pure y trouve la vie,
Le pécheur y trouve la mort :
Tous deux avec la même hoſtie,
Eprouvent un different ſort.
Amour du ciel & de la terre,
Venez, pénetrez dans mon cœur :
Faites de moi un beau parterre,
Tout rempli de fruits & de fleurs.
Je ſuis une biche haraſſée,
Qui cherche l'eau avec ardeur :
La main du chaſſeur m'a bleſſée ;
Son dard a percé juſqu'au cœur.
Souffrir, aimer, c'eſt mon délice ;
Je ne veux plus d'autre plaiſir.
Le plaiſir même eſt un ſupplice,
Et la ſouffrance eſt mon deſir.
Je veux tout ſouffrir ſans rien craindre,
Mépris, douleur, peine & travaux.
Quand on aime, peut-on ſe plaindre ?
L'amour adoucit tous les maux.
Perdez-moi en vous, ô ma ſource !
Comme une goutte dans la mer.
Aimer & mourir ſans reſſource,
Car tout le reſte m'eſt amer.

ACTE DE CONSECRATION

au ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt.

COEUR adorable de mon aimable Jeſus, ſiége de toutes les vertus, ſource inépuiſable de toutes les graces, qu'avez-vous pû trouver en moi capable de vous gagner juſqu'à ce point, que de m'aimer avec tant d'excès, tandis que ſoüillé de mille péchés, mon cœur n'avoit

pour vous que de la dureté & de l'indifference ? Les témoignages éclatans de la tendreſſe de votre amour pour moi, lors même que je ne vous aimois point, me font eſperer que vous agréerez les marques par leſquelles je veux vous témoigner que je vous aime. Agréez donc, ô mon aimable Sauveur, le deſir que j'ai de me conſacrer entierement en l'honneur & à la gloire de votre ſacré Cœur : agréez la donation que je vous fais de tout ce que je ſuis : je vous conſacre ma perſonne & ma vie, mes actions, mes peines & ſouffrances, ne voulant être déſormais qu'une victime conſacrée à votre gloire, maintenant embrâſée, & un jour, s'il vous plaît, tout-à-fait conſumée des ſacrées flammes de votre amour. Je vous offre donc, ô mon Seigneur & mon Dieu, je vous offre mon cœur, avec tous les ſentimens dont il eſt capable, que je prétens être toute ma vie parfaitement conformes aux ſentimens du vôtre. Me voilà donc, Seigneur, tout à votre Cœur, me voilà tout à vous. O mon Dieu ! que vos miſericordes ſont grandes envers moi ! Dieu de majeſté ! hé que ſuis je, pour que vous daigniez agréer le ſacrifice de mon cœur ? Il ſera déſormais tout à vous ce cœur, & les créatures n'y auront plus de part : auſſi n'en valent-elles pas la peine. Soyez déſormais, aimable Jeſus, mon pere, mon ami, mon maître, & mon tout : je ne veux plus vivre que pour vous. Recevez, aimable Sauveur des hommes, le ſacrifice que le plus ingrat des hommes fait à votre ſacré Cœur, pour réparer le tort que juſqu'à cette heure je n'ai ceſſé de lui faire, en correſpondant ſi mal à ſon amour. Je lui donne peu ; mais du moins je lui donne tout ce que je puis lui donner, & tout ce que je ſçais qu'il ſouhaite ; & quand je lui conſacre ce cœur, je le lui donne pour ne le reprendre jamais.

Apprenez-moi, ô mon aimable Sauveur, le parfait oubli de moi-même, puiſque c'eſt la ſeule voye qui me peut donner l'entrée que je deſire dans votre Cœur ſacré ; & puiſque je ne ferai rien déſormais qui ne ſoit à vous, faites en ſorte que tout ce que je ferai ſoit digne de vous. Enſeignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour : mais donnez-le moi cet amour, & un amour trés-ardent & très-généreux. Donnez-moi cette profonde humilité, ſans quoi on ne ſçauroit vous plaire ; & accompliſſez en moi parfaitement toutes vos ſaintes volontés, & dans le tems, & pendant toute l'éternité. Ainſi ſoit-il.

AMENDE

AMENDE HONORABLE

Au ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt.

TRES-adorable & très-aimable Jeſus, toûjours rempli d'amour pour nous, toûjours touché de nos miſeres, toûjours preſſé du déſir de nous faire part de vos tréſors, & de vous donner vous-même tout à nous : Jeſus mon Sauveur & mon Dieu, qui par l'excès du plus ardent & du plus prodigieux de tous les amours, vous étes mis en état de victime dans l'adorable Euchariſtie, où vous vous offrez pour nous en ſacrifice un million de fois chaque jour, quels doivent être vos ſentimens en cet état, ne trouvant pour tout cela dans le cœur de la plûpart des hommes, que dureté, qu'oubli, qu'ingratitude & que mépris ? N'étoit-ce pas aſſez, ô mon Sauveur, d'avoir pris la voye qui vous étoit la plus rude pour nous ſauver, quoique vous puſſiez nous témoigner un amour exceſſif à beaucoup moins de frais ? N'étoit-ce pas aſſez de vous abandonner pour une fois à cette cruelle agonie, & à ce mortel accablement que vous devoit cauſer l'horrible image de nos péchés, dont vous vous étiez chargé ? Pourquoi vouloir encore vous expoſer tous les jours à toutes les indignités dont la plus noire malice des hommes & des démons étoit capable ? Ah, mon Dieu, & mon tout aimable Rédempteur, quels ont été les ſentimens de votre ſacré Cœur, à la vûë de toutes ces ingratitudes & de tous ces péchés ? Quelle a été l'amertume où tant de ſacrileges & tant d'outrages ont plongé votre Cœur ?

Touché d'un extrême regret de toutes ces indignités, me voici proſterné & anéanti devant vous, pour vous faire amende honorable aux yeux du ciel & de la terre, pour toutes les irrévérences & les outrages que vous avez reçû ſur nos autels depuis l'inſtitution de cet adorable Sacrement. C'eſt avec un cœur humilié & briſé de douleur, que je vous demande mille & mille fois pardon de toutes ces indignités. Que ne puis-je, mon Dieu, arroſer de mes larmes & laver de mon ſang, tous les lieux où votre ſacré Cœur a été horriblement outragé, & où les marques de votre divin amour ont été reçûës avec un mépris ſi étrange ! Que ne puis-je, par quelque nouveau genre d'hommage, d'humiliation & d'anéantiſſement, réparer tant de ſacrileges & de profanations ! Que ne puis-je pour un

moment être le maître du cœur de tous les hommes, pour réparer en quelque maniere, par le sacrifice que je vous en ferois, l'oubli & l'insensibilité de tous ceux qui n'ont pas voulu vous connoître, ou qui vous ayant connu, vous ont si peu aimé !

Mais, ô mon aimable Sauveur, ce qui me couvre encore plus de confusion, ce qui me doit faire gémir davantage, c'est que j'ai été moi-même du nombre de ces ingrats. Mon Dieu, qui voyez le fond de mon cœur, vous sçavez la douleur que je sens de mes ingratitudes, & le regret que j'ai de vous voir si indignement traité. Vous sçavez la disposition où je suis de tout souffrir & de tout faire pour les réparer. Me voici donc, Seigneur, le cœur brisé de douleur, humilié, prosterné, prêt à recevoir de votre main ce qu'il vous plaira exiger de moi pour la réparation de tant d'outrages. Frappez, Seigneur, frappez : je benirai & je baiserai cent fois la main qui exercera sur moi un si juste châtiment. Que ne suis-je une victime propre pour réparer tant d'injures ! Que ne puis-je arroser de mon sang tous les lieux où votre sacré corps a été traîné par terre & foulé aux pieds ! trop heureux, si je pouvois par tous les tourmens possibles réparer tant d'outrages, tant de mépris, & tant d'impietés ! Que si je ne merite pas cette grace, du moins agréez le véritable desir que j'en ai. Recevez, Pere éternel, cette amende honorable que je vous en fais, en union de celle que ce sacré Cœur vous en fit sur le Calvaire, & que Marie vous en fit elle-même au pied de la Croix de son fils ; & en vûe de la priere que son sacré Cœur vous en fait : Pardonnez-moi tant d'indignités & tant d'irrévérences commises, & rendez efficace par votre grace, la volonté que j'ai, & la résolution que je fais de ne rien oublier pour aimer ardemment, & pour honorer par toutes les voyes possibles, mon Souverain, mon Sauveur & mon Juge, que je crois réellement présent dans l'adorable Eucharistie, où je prétens faire voir desormais par le respect dans lequel je serai en sa présence, & par mon assiduité à lui faire la cour, que je le crois réellement présent. Et comme je fais profession d'honorer singulierement son sacré Cœur, c'est aussi dans ce même Cœur que je veux passer le reste de ma vie. Accordez-moi la grace que je vous demande, de rendre dans ce même Cœur le dernier soupir à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

ASPIRATION D'UNE AME

qui desire ardemment la sainte Communion.

GRAND Dieu que j'adore voilé sous ces foibles especes, est-il possible que vous vous soyez réduit dans cette vile demeure, pour venir chez moi & demeurer corporellement avec moi ? Les cieux pour vous loger sont trop indignes : vous vous contentez, pour être toûjours avec moi, de ces pauvres & foibles especes. O bonté inconcevable, pourrois-je bien croire cette merveille, si vous-même ne m'en assuriez ? Mais encore oserois-je bien penser que vous daignez venir en ma bouche, reposer sur ma langue, & descendre en mon estomac. Vous le voulez donc ; & pour m'y convier, vous me promettez mille biens, ô Dieu de majesté ! Mais, Dieu d'amour, que ne suis-je tout entendement, pour connoître cette misericorde ; tout cœur pour la bien ressentir ; toute langue pour la publier ! Etes-vous donc le Dieu qui m'avez créé pour être l'objet de vos amours & le sujet de vos ineffables bontés ? Les Anges ne se lassent jamais de vous voir : ils desirent cette faveur, pendant même qu'ils en joüissent ; & moi puis-je ne point souhaiter de vous avoir ? Puisqu'il y va de votre contentement, ô mon aimable Sauveur ; & puisque mes besoins m'obligent de le desirer, & que votre bonté me le permet, je vous ouvre mon cœur, je vous ouvre ma bouche, ma langue & ma poitrine. Venez, venez, ô mon divin Soleil, je suis plongée dans des ténebres horribles d'ignorance & de péchés : venez écarter ces obscurités, & faites rayonner en mon entendement les divines lumieres de votre connoissance. Venez, ô mon aimable Sauveur : une fois vous vous êtes livré tout entier pour me retirer de l'enfer, je suis retombée miserablement sous la servitude du péché : venez encore cette fois rompre mes liens ; brisez mes fers, & me rendez la liberté. Venez, ô charitable medecin de mon ame : après m'avoir fait un bain de votre sang, & m'avoir rendu dans le Baptême & plus saine & plus sainte que je ne meritois, je me suis par ma faute engagée à mille dangereuses maladies qui portent le dégoût à mon cœur, la foiblesse à mon courage, & la mort à mon ame. Venez donc me guérir : j'en ai plus grand besoin que ce paralitique à qui vous demandiez s'il vouloit être guéri. Oüi mon Dieu, je le souhaite.

tout de bon : mais vous qui connoiſſez la tiédeur de ce deſir, augmentez-le vivement en moi, par votre infinie miſericorde. Venez, ô le plus fidelle, mais le plus tendre & le plus doux de tous les amis, venez à mon ſecours : celle que vous aimez eſt dans des langueurs & des infirmités dangereuſes & mortelles : vous les ſçavez, mon aimable Sauveur, vous qui liſez dans le fond de mon cœur. Si juſqu'à preſent j'ai été inſenſible à mon malheur & imprudente à mon danger ; maintenant par votre grace je me plains, je crie, je ſens ma néceſſité qui me fait implorer votre ſecours : je vous ſomme par votre amitié incomparable & par votre parole, de me venir ſoulager. Venez & ne permettez pas que jamais je vous donne ſujet de me quitter : Venez, ô la vie de mon cœur, ô l'ame de ma vie, ô le ſeul ſoutien de mon être. O pain des Anges incarné pour mon amour, expoſé pour ma rançon, & diſpoſé pour ma nourriture, venez me faire croître promptement, venez me ſoûtenir fortement, venez me raſſaſier abondamment, venez me faire vivre de vous, en vous & pour vous, mais efficacement. Ah mon unique amour, ſi un corps étoit privé de ſon ame, comment la chercheroit-il ? Comment l'appelleroit il ? Ai-je ſi peu de ſentiment de vous & de moi, que je ne ſçache pas ce que je ſuis ſans vous, un corps ſans ame ? Venez donc, ô mon Dieu & mon tout, venez animer encore une fois mon ame languiſſante, qui ſoupire après celui qui eſt tout l'ornement de ſa beauté, le principe de ſes mouvemens, & la ſource de ſa vie. Abſorbez, je vous en conjure, ô Jeſus mon amour, toutes mes penſées, & retirez mon cœur de tout ce qui eſt créé, par la force de votre amour. Amour plus ardent que le feu, & plus doux que le miel, faites que je meure de l'ardeur de votre feu, comme vous avez voulu mourir d'amour pour moi. Hé ! Seigneur, bleſſez ce cœur ingrat tellement de toutes parts, & le tranſpercez ſi fort, qu'il ne puiſſe rien contenir de terreſtre & d'humain ; mais la ſeule plénitude de votre amour, puiſqu'il eſt à vous & y veut être éternellement. Ainſi ſoit-il.

PRIERE POUR LA SAINTE MESSE.

PERE éternel, agréez que je vous offre le Cœur de Jesus-Christ votre cher fils bien aimé, comme il s'offre lui-même à vous en sacrifice. Recevez cette offrande, s'il vous plaît, pour moi, & tous les desirs, tous les sentimens, toutes les affections, tous les mouvemens, tous les actes de ce sacré Cœur. Ils sont tous à moi, puisqu'il s'immole pour moi, & que je ne prétends avoir desormais d'autres desirs que les siens. Recevez-les en satisfaction de mes péchés, & en action de graces de tous vos bienfaits. Recevez-les pour m'accorder par ses merites, toutes les graces qui me sont necessaires, sur tout la grace de la perseverance finale. Recevez-les, comme autant d'actes d'amour, d'adoration, de loüanges, que j'offre à votre divine majesté, puisque c'est par lui seul que vous étes dignement honoré & glorifié. Amen.

ACTE D'AMOUR.

O très-amoureux Cœur de mon unique amour, ne pouvant vous aimer & glorifier selon l'étenduë du desir que vous m'en donnez, j'invite le ciel & la terre de le faire pour moi, & je m'unis à ces ardens Seraphins pour vous aimer. O Cœur tout brûlant d'amour! Que n'enflammez-vous le ciel & la terre de vos pures flâmes, pour en consommer tout ce qu'ils renferment; afin que toutes les créatures ne respirent que votre amour! Ou faites-moi souffrir, ou mourir; ou du moins changez-moi tout en cœur, pour vous aimer en me consommant dans vos plus vives ardeurs. O feu divin, ô flâmes toutes pures du Cœur de mon unique amour, brûlez-moi sans pitié, consommez-moi sans résistance. Hélas, pourquoi m'épargnez-vous, puisque je ne suis propre qu'à brûler, & que je ne merite que le feu? O amour! ô amours du ciel & de la terre, venez tous dans mon cœur pour me réduire en cendre. O feu dévorant de la divinité, venez fondre sur moi: brûlez-moi, consommez-moi au milieu de vos pures flâmes qui font vivre ceux qui y meurent.

ORAISON A JESUS AU SAINT SACREMENT.

C'EST pour honorer votre état de victime en ce sacrement d'amour, que je viens à vous, ô divin Jesus, en cette qualité, vous suppliant vouloir être mon sacrificateur, pour m'immoler sur l'autel de votre aimable Cœur. Mais comme cette victime est criminelle en toutes ses parties, je vous suplie, ô mon divin sacrificateur, de la vouloir purifier & consommer dans les ardeurs de ce divin Cœur, comme un parfait holocauste, pour me donner une nouvelle vie d'amour & de grace en vous. O mon doux Jesus, l'unique amour de mon cœur, le doux supplice de mon ame, & le martyre agréable de ma chair & de mon corps, toute la grace que je vous demande pour honorer votre état de victime, c'est que je vive & que je meure victime de votre sacré Cœur, par un amer dégoût de tout ce qui n'est point vous : victime de votre ame, par toutes les douleurs & délaissemens dont la mienne est capable ; & victime de votre corps, par l'éloignement de tout ce qui peut satisfaire le mien, comme par la haine d'une chair criminelle que je veux crucifier pour l'amour de vous.

CONSECRATION COMMUNE

des Sœurs du Noviciat au sacré Cœur de Jesus.

SEIGNEUR Jesus, saint & doux amour de nos ames, qui avez promis de vous trouver là où deux ou trois feront assemblés en votre nom, & de tenir le milieu entr'eux : Voici nos cœurs unis & d'un même accord pour vous adorer, loüer, aimer, & pour plaire au vôtre très-saint & sacré, auquel nous dédions ensemble & consacrons les nôtres pour le tems & l'éternité, renonçant pour jamais à tous les amours & affections qui ne sont pas dans l'amour & dépendance de votre Cœur adorable ; désirant que tous les souhaits, aspirations & désirs des nôtres soient toûjours conformes au bon plaisir du vôtre, que nous voulons contenter autant que nous en sommes capables. Mais comme nous ne pouvons rien de bon de nous-mêmes, nous vous supplions, ô très-adorable Jesus, par l'in-

finie bonté & douceur de votre très-ſacré Cœur, de ſoûtenir les nôtres, en les confirmant dans la réſolution que vous leur faites faire pour votre amour & votre ſervice, afin que jamais rien ne nous ſépare & deſuniſſe d'avec vous, mais que nous ſoyons fidelles & conſtantes en cette réſolution, ſacrifiant pour cela, à l'amour de votre ſacré Cœur, tout ce qui peut donner de vains plaiſirs aux nôtres, & les amuſer inutilement après les choſes d'ici bas. Nous confeſſons que tout y eſt vanité & affliction d'eſprit, hors de vous aimer & ſervir, mon Dieu & très-aimable Sauveur; ne voulant avoir deſormais d'autre gloire, que celle de vous appartenir en qualité d'eſclaves de votre pur amour; plus d'autre volonté ni pouvoir que celui de vous plaire & vous contenter en tout aux dépens de notre propre vie.

Et puiſque vous avez tout pouvoir, ô divine Marie, auprès de ce divin Cœur, faites qu'il reçoive & accepte cette conſécration que nous lui faiſons aujourd'hui en votre préſence & par votre entremiſe, avec les proteſtations de notre fidélité, ſi nous ſommes ſoûtenuës de ſa grace & de votre ſecours, que nous vous ſupplions de ne nous pas refuſer. Ainſi ſoit-il.

LETTRES CHOISIES
DE LA VENERABLE
MERE MARGUERITE,
A DIFFERENTES PERSONNES.

A la Mere Françoise de Saumaise, Superieure du Monastere de Moulins.

MA très-honorée & chere Mere. Ce n'étoit pas sans mortification ni par un défaut d'amitié, que je me voulois priver de la douce consolation de vous écrire, & de vous dire que je serois toujours la même en estime pour votre charité, puisque, comme vous le sçavez bien, notre bon maître a uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, que je ne crains point qu'il en soit séparé; & comme je n'ai point de termes pour vous exprimer la reconnoissance que j'ai à vos bontés maternelles, il me suffira de vous dire que j'en conserverai un éternel souvenir devant Notre Seigneur. Je le supplie de vous faire part de ses plus précieuses graces & amoureuses caresses, dans cette aimable solitude dont je partage les délices avec vous. Mais pour vous dire un mot de celles dont sa bonté me gratifie pour le présent, je ne le peux exprimer qu'en vous disant qu'il me semble n'être qu'une croix au corps & à l'esprit, sans que je puisse m'en plaindre, ni desirer de consolation, autre que celle de n'en avoir jamais en ce monde, & de vivre toute cachée dans Jesus-Christ crucifié, inconnuë dans ma souffrance, afin qu'aucune créature n'ait compassion & souvenir de moi, que pour augmenter mes tourmens. Je me flate encore dans la pensée que vous prenez trop de part dans mes interêts, pour ne vous en pas réjoüir, & en remercier

remercier notre bon Dieu, qui n'a rien de plus précieux après lui, que son amour & sa croix. Il est vrai que par misericorde il m'en fait part ; car je suis très-indigne d'un si précieux don, aussi-bien que de celui qu'il nous a fait en la personne de notre très-honorée Mere Greffier, pour laquelle je ne vous peux exprimer mon estime & affection. J'ai une entiere confiance en sa charité, que j'ai déja expérimentée bien des fois ; & je vous puis assurer que je crois que le bon Dieu accomplira en elle sa promesse. Je souhaite qu'il en reçoive toute la gloire qu'il en attend. C'est elle qui nous a dit de vous écrire par cette occasion. Ne vous pressez pas de me répondre : de quelle maniere que vous en usiez, je ne douterai de votre affection pour celle qui sera pour le tems & l'éternité en l'amour du sacré Cœur de Jesus. Sœur Marguerite Marie Alacoque. 1678.

A la même.

EN verité, ma chere Mere, j'ai une extrême confusion de penser qu'une pauvre méchante pécheresse, comme je la suis, puisse avoir la science des Saints, & vous parler leur langage. Mais vous laisseriez-vous bien assez tromper & moi aussi, pour donner quelque croyance à mes pensées, lesquelles je vous dis tout simplement, comme votre charité me témoigne le desirer. Celle qui m'est venuë au sujet de N. dont vous m'avez écrit, c'est que si cette personne accepte ce qu'on lui présente, & qu'elle fasse son possible pour en bien user, Dieu en sera glorifié, & son ame sanctifiée : mais que le tout soit sans autre vûë que de plaire à Dieu, devant lequel je n'oublie pas l'autre personne dont vous m'avez parlé : mais le sacré Cœur de Notre Seigneur difficilement regnera dans le sien, à cause qu'elle y fait trop regner le plaisir. Cependant il faut tout esperer de la bonté de notre Dieu, dans l'amour duquel je suis, ma chere Mere, votre &c.

A la même.

V. J.

VOus êtes toujours la chere mere de mon cœur, qu'il chérit dans celui de Notre Seigneur de toute l'affection dont il est capable. Je me flatte que vous n'en doutez point, puisque je n'ai point de secret pour vous, à qui je prendrois un singulier plaisir de raconter les misericordes de notre Souverain envers la plus ingrate de tou-

tes les créatures. Ses liberalités ſont ſi grandes en mon endroit, qu'elles m'ôtent le moyen de les exprimer à votre charité. Je vous dirai pourtant qu'il en uſe à mon égard, comme un pere enyvré de l'amoureuſe tendreſſe qu'il porte à ſon petit enfant, ſur tout pendant ma ſolitude, où il ſembloit prendre plaiſir à me remplir de ſes douceurs. Mais je ne me ſçaurois réſoudre à les goûter en cette vie, n'y trouvant de contentement que dans celui qu'il prend à nous faire du bien; puiſque les croix, les mépris, les douleurs & les afflictions ſont les vrais tréſors des amans de Jeſus-Chriſt. Priez-le, ma chere Mere, qu'il ne me laiſſe jamais un moment ſans cela, dans l'accompliſſement de ſa ſainte volonté. Cette ſainte volonté ſont les ſouffrances qu'éprouve le Réverend Pere de la Colombiere: car l'ayant une fois recommandé à ſa bonté, il me dit que le ſerviteur n'étoit pas plus que le maître, & qu'il n'y avoit rien de ſi avantageux, que ſa conformité avec ſon cher maître; & bien que ſelon l'œil humain ſa ſanté fût plus utile à la gloire de Dieu, la ſouffrance lui en rend incomparablement plus: car il y a tems pour toutes choſes; il y a le tems pour ſouffrir, & le tems pour agir; il y en a auſſi un pour ſemer, & l'autre pour arroſer & cultiver. C'eſt ce qu'il fait à preſent, car le Seigneur prend plaiſir de donner un prix ineſtimable à ſes ſouffrances, par l'union qu'il a avec les ſiennes, pour le répandre après comme une roſée celeſte ſur cette ſemence qu'il a répanduë en tant de lieux, & pour la faire croître & profiter en ſon ſaint amour. Soûmettons-nous donc, ma chere Mere, aux ordres de notre Souverain, & confeſſons malgré tout ce qui nous ſemble rude & affligeant, que Dieu eſt bon en tout ce qu'il fait, & qu'il mérite en tout tems loüange & amour. Si vous ſçaviez combien il me preſſe de l'aimer d'un amour de conformité à ſa vie ſouffrante, me voulant dans le continuel acte de ſacrifice! Il m'en fournit les moyens lui-même dans l'occupation où il m'a miſe, où je regarde avec plaiſir que chaque action m'eſt un nouveau ſacrifice, par les répugnances qu'il me fait la grace d'y reſſentir, & qui donnent tant de contentement à cet eſprit, maître du mien. Il m'oblige ſouvent à dire, malgré toutes les oppoſitions naturelles, qu'il fait bon marcher par la force de ſon amour, à contre-ſens de ſes inclinations, ſans plaiſir ni contentement que celui de n'en point avoir; puiſqu'il nous doit ſuffire que notre bon Dieu ſe contente lui-même en la maniere qu'il lui plaira. J'aurois bien plus de joye à vous parler, qu'à vous écrire: il me ſemble que je vous exprimerois mieux les ſentimens de mon cœur, qui reçoit beaucoup de con-

ſolation par la lecture des vôtres ; & bien que je ſois très-aiſe que l'on ne penſe plus en moi, il me ſemble pourtant que Notre Seigneur veut que vous y penſiez, & que jamais je ne vous oublie. Voyez quelquefois pour l'amour du ſacré Cœur, celui que vous gardez, car il y prend plaiſir. Que je vous ſerois obligé, ma bonne Mere, ſi vous me faiſiez la grace de brûler tout ce que vous avez de moi ! Faiſons tout notre poſſible pour procurer de l'honneur au ſacré Cœur de notre divin Epoux, qui me rend toujours toute à vous en ſa ſainte dilection. Sœur M. M.

A la même.

V. J.

MA TRES-HONORE'E MERE,

Je ne ſçaurois plus long-tems refuſer à mon cœur la douce ſatisfaction qu'il prend à s'entretenir avec votre charité, qui m'aſſûre que Notre Seigneur le veut bien ; & je n'en doute nullement, puiſqu'il vous fait avoir pour moi les mêmes bontés & charités que vous avez toûjours exercé en mon endroit depuis que j'ai l'honneur d'être votre indigne fille. Je voudrois pouvoir ſatisfaire au deſir de votre cœur maternel à ſçavoir de mes nouvelles. Jamais mon Dieu n'exerça plus de miſericorde & d'amour envers moi ; & jamais je n'ai été plus ingrate & infidelle que je ſuis, n'étant qu'un compoſé d'orgueil & de malice qui s'oppoſe continuellement à ſa bonté par mes réſiſtances à ſa volonté. Ma froideur à ſon amour me rend ſi lâche à ſon ſaint ſervice, que j'ai horreur de moi-même, lorſque je conſidere la vie que je méne, qui eſt toute ſenſuelle & remplie de péchés. Mon Dieu, ma chere Mere, que j'ai beſoin de vos ſaintes prieres ! afin que ſa bonté ne ſe laſſe pas de m'attendre à pénitence ; mais ſur tout qu'il ne me prive pas de l'aimer pour toute l'éternité, pour ne l'avoir pas aimé dans le tems. Voilà le rigoureux châtiment que je crains ; tout le reſte ne fait nulle impreſſion ſur mon eſprit. Mais que Dieu eſt bon, ma chere Mere ! car encore que ma vie lui ſoit ſi injurieuſe, il ne me prive pas du précieux tréſor de ſa Croix : bien que ce ne ſoit qu'en qualité de criminelle, c'eſt pourtant ce qui adoucit la longueur de la vie, où il ne peut ſe trouver de plaiſir qu'à aimer Dieu, & ſouffrir dans cet amour. Mais helas ! que ferois-je ſi la Croix s'éloignoit de moi, puiſque c'eſt elle qui me fait

eſperer en ſa miſericorde divine ? Elle eſt mon tréſor dans l'adorable Cœur de Jeſus-Chriſt ; elle y fait tout mon plaiſir, toute ma joye & tous mes deſirs : mais ſi vous ſçaviez le mauvais uſage que je fais d'un ſi grand bien, ſur tout de ces cheres & précieuſes humiliations & abjections, accompagnées de preſſures de cœur, délaiſſemens, angoiſſes preſque de toute maniere ! Il me ſemble que quelquefois mon ame eſt réduite à l'agonie & dans la derniere extrémité, nonobſtant le plaiſir qu'elle prend de nâger dans cet ocean d'amertume, que j'eſtime entre les plus tendres careſſes de notre Epoux ; c'eſt pourquoi je me vois très-indigne de ſes faveurs ineſtimables. Demandez pour moi que j'en profite à l'avenir, n'apportant plus d'obſtacles au bon plaiſir divin. J'ai beſoin de ſa force pour me ſupporter moi-même. Un petit mot à votre indigne fille, comme Dieu vous l'inſpirera, ma chere Mere. Je ne ſçais que dire à ceux que j'aime, ſi je ne leur parle de la Croix de Jeſus-Chriſt ; & lorſque l'on me demande les graces que Notre Seigneur me fait à moi indigne pécheresſe, je ne ſçaurois parler que du bonheur qu'il y a de ſouffrir avec Jeſus-Chriſt ; car je ne vois rien de plus précieux en cette vie, que de ſouffrir pour ſon amour, &c.

A la même.

V. J.

Ce 16. Fevrier 1682.

MA chere Mere. Après vous avoir ſouhaité à cette nouvelle année la plénitude du pur amour divin, qui par ſes ſaintes ardeurs nous puiſſe transformer en lui-même, je vous dirai que c'eſt bien malgré moi que je me ſuis privée ſi long tems de la conſolation que Notre Seigneur me donne de vous écrire, encore qu'il m'y faſſe toûjours ſentir la même peine ; mais mes douleurs de tête ne me permettent pas de beaucoup écrire. Je ne laiſſe pas de me flatter que votre charité me ſera toûjours la même en affection & en bonté : il me ſemble que quand je voudrois, je ne pourrois perdre le ſouvenir de ma très-aimée mere, devant Notre Seigneur qui me fait toûjours la miſericorde de me gratifier de ſa Croix. Helas ! il eſt vrai que c'eſt le partage des Elus en cette vie : mais j'ai bien ſujet de craindre que je n'en faſſe celui d'une réprouvée, par le mauvais uſage que j'en fais. Je ſçais pourtant que c'eſt le plus grand bien que nous devons ſouhaiter, que d'être conformes à Jeſus ſouffrant,

puiſque nous ne devons ſouhaiter de vivre que pour avoir le bonheur de ſouffrir par amour, mais non jamais de notre choix. Mon Dieu, ma chere Mere, que j'ai beſoin du ſecours de vos prieres ! pour m'abandonner entierement à ſa ſainte volonté, à tout ce qu'elle voudra faire de moi, à qui la vie eſt un martyre; bien que je vous puiſſe aſſûrer que je poſſede à preſent tout ce qui peut me la rendre douce, qui eſt l'habitation de notre cellule, où je trouve tant de délices, que j'ai bien ſujet de craindre que Notre Seigneur ne me réſerve que des ſupplices pour l'éternité, & je n'apprehende que d'être privée de l'aimer. Mais il faut tant aimer en cette vie, que nous ſoyions fait une même choſe avec lui, afin que nous n'en puiſſions jamais être ſéparées : c'eſt ce que je lui demande de tout mon cœur, & pour que vous vous acquittiez bien de la Charge qu'il vous a donnée. J'aurois été bien aiſe de vous ſatisfaire ſur ce que vous me demandiez par votre derniere : mais helas ! que pouviez vous attendre d'une chétive & miſerable péchereſſe comme moi, qui vous feroit horreur & pitié tout enſemble, ſi vous me connoiſſiez à preſent ? & vous diriez que Dieu eſt bien exceſſif en miſericorde envers moi. Je vous ſupplie, ma très-chere Mere, de l'en remercier, & lui demander pardon de mes infidélités : j'eſpere que ſa bonté ne vous refuſera pas ce que vous ſouhaitez pour ſa gloire, pourvû qu'avec confiance vous le cherchiez & attendiez tout de lui ſeul. Il faut que je vous diſe pour votre conſolation, que Dieu m'a donné une vraye mere toute de bonté & charité pour moi : ſi j'avois le tems, ce me ſeroit une douce ſatisfaction de vous exprimer ma penſée ſur ce ſujet, & ſur les graces que Dieu me fait d'avoir toûjours quelques humiliations qui ſont ſi cheres à mon eſprit, que j'eſtimerois un rigoureux châtiment d'en être privée, & d'être un moment ſans ſouffrir ; car il me ſemble que toutes les heures paſſées ſans cela, ſont perduës pour moi : auſſi vous puis-je aſſûrer, que je ne ſouhaite de vivre, que pour avoir le bonheur de ſouffrir. Voilà, ma chere Mere, tout ce qui eſt capable de réjoüir mon cœur & mon eſprit, que de m'en entretenir avec ceux que j'aime. Je n'ai point d'autre nouvelle à vous dire, car tous les autres diſcours me ſont des ſupplices, & toutes les autres graces ne ſont pas comparables à celle de porter la Croix par amour avec Jeſus-Chriſt. Dites-moi pour ma conſolation, ſi ſa bonté vous gratifie à préſent de ce bien ; mais ne croyez pas qu'encore que je parle ainſi de la ſouffrance, je ſouffre beaucoup : helas ! il me ſemble n'avoir encore rien ſouffert, & par conſequent rien fait pour mon Dieu. C'eſt dans ſon ſaint amour que je ſuis & ſerai toujours avec reſpect votre très &c. Sœur M. M. Alacoque.

A la même.

V. J.

Ce 10. Juillet 1682.

JE vous avoüe, ma très-honorée Mere, que c'eſt avec plaiſir que je m'acquite de ceque laMere très-aimée m'a ordonné de vous dire de mes nouvelles touchant l'état de ma ſanté. Je vous dirai que Notre Seigneur le jour de la Fête du très-ſaint Sacrement, me fit la miſericorde de me retirer de l'extrême foibleſſe où j'étois réduite depuis un mois que j'étois arrêtée au lit: car après la ſainte Communion je me trouvai autant de force & de ſanté que j'en avois avant que d'être alitée, & dès lors j'ai eu le bonheur de ſuivre la Communauté, en quoi j'ai bien ſujet de benir le Seigneur de ſes miſericordes. Je vous invite, ma chere Mere, à l'en remercier, & à m'aider à réparer toutes mes ingratitudes envers lui, qui ſont plus grandes que jamais. Je confeſſe qu'il me traiteroit juſtement, en m'abandonnant à toutes les rigueurs de ſa divine juſtice: mais il me veut laiſſer encore quelque tems pour exercer la charité de nos cheres Sœurs, & me donner le moyen de pleurer mes péchés, & commencer tout de nouveau à ſouffrir, ſi on peut appeller ſouffrance, le bonheur de participer à la Croix du Sauveur. Ah que l'état d'infirmité & d'humiliation eſt précieux! Je ne vois rien de plus utile ni de plus néceſſaire pour moi: c'eſt tout ce qui m'adoucit la longueur de la vie, dans le deſir qui me preſſe continuellement d'en ſortir; quoiqu'en verité je l'accepte pour tout le tems qu'il plaira à mon Souverain, ne voulant rien que l'accompliſſement de ſa ſainte volonté: elle n'eſt pas moins aimable dans l'affliction que dans la conſolation. Ce m'en ſeroit une bien ſenſible, ma chere Mere, ſi votre charité m'aſſuroit qu'elle me ſeroit fidelle à la promeſſe qu'elle m'a faite de brûler toutes mes Lettres, comme je l'en ai priée pluſieurs fois, enſorte que rien de tout ce que je vous mande ne ſoit vu, ni ſçu d'où il eſt ſorti; car je n'ai pas moinsde paſſion de demeurer enſevelie dans l'oubli & mépris après ma mort, comme je ſouhaite de l'être pendant ma vie. Je compte ſi fort ſur votre amitié, que j'eſpere que vous ne me refuſerez pas cette grace, non plus que celle d'être perſuadée que notre union dans le ſacré Cœur de Jeſus durera juſqu'à la mort. Je le ſupplie nous continuer cette grace dans l'Eternité. Si je vous oubliois devant ſa divine bonté, il faudroit que je m'oubliaſſe moi-même qui vous parle comme à ma bonne mere. Continuez-moi le ſecours de

vos ſaintes prieres, pour m'obtenir la force d'aller juſqu'au bout dans l'accompliſſement des deſſeins de Dieu ſur moi qui ſuis dans le ſacré Cœur de Jeſus & Marie toute à vous &c.

A la même.

V. J. 1682.

C'EST avec plaiſir que je profite de cette occaſion pour vous confirmer, ma chere Mere, la véritable & reſpectueuſe affection de mon cœur, qui eſt plus à vous que jamais dans celui de Jeſus-Chriſt. Il veut bien que votre charité me continue ſes bontés toutes maternelles, dont vous m'avez donné tant de preuves, que je ne les oublierai jamais en ſa ſainte préſence; c'eſt là où je vous fais mille ſouhaits & bénédictions, dans le doux repos que je me perſuade que vous poſſedez à préſent, où vous pouvez tout à loiſir joüir des amoureux entretiens de notre divin Epoux. Ah qu'il fait bon l'aimer tout ſeul pour l'amour de lui-même! Je vous avoüe que mon chétif cœur brûle ſans ceſſe de ce déſir, ſans qu'il en puiſſe venir aux effets; ce qui me rend la vie ſi amere, que je n'y peux trouver de véritables douceurs que dans cet amour. En effet ſans cet amour la vie n'eſt qu'une mort. Jeſus-Chriſt eſt le ſeul vrai ami de nos cœurs. Ils ne ſont faits que pour lui: auſſi ne peuvent-ils trouver de repos, de joye, ni de conſolation qu'en lui. Aimons-le donc, ma chere Mere, de toutes nos forces, en ſouffrant tout en ſilence pour ſon amour qui adoucit toutes les amertumes de la vie, & qui eſt notre force dans les combats; combats qu'il faut continuellement ſoûtenir contre nos ennemis, dont le plus grand eſt nous-même. Ah qu'heureuſes ſont les ames qui ſe ſont ſi parfaitement oubliées, qu'elles n'ont plus d'amour, de regard, ni de penſées que pour cet unique amour de nos cœurs! Demandez à Jeſus-Chriſt cette grace pour moi. J'ai beaucoup de confiance en vos ſaintes prieres, & j'en ai un très-grand beſoin dans les diſpoſitions de ſouffrance où ſa bonté me tient continuellement. Je n'en ſouhaite pas la délivrance: ô Dieu! non; puiſque la Croix eſt le trône des vrais amans de Jeſus crucifié. Il eſt vrai que je n'y ſuis pas de cette façon, puiſque ce n'eſt que pour mes péchés; mais il n'importe: pourvu que nous ſouffrions avec Jeſus-Chriſt, pour l'amour de lui & ſelon ſes deſſeins, cela nous ſuffit.

Vous ſçavez, ma chere Mere, que vous avez tout pouvoir ſur votre indigne fille: c'eſt donc pour vous obéïr que je vous dirai ſimple-

ment ce que Dieu veut de cette ame dont vous me parlez. Il veut d'elle une perfection plus relevée que le commun ; & ceux qui la conduiſent ne doivent pas craindre de mettre pour cela obſtacle aux deſſeins de Dieu, mais ſeulement il faut qu'ils s'adreſſent à lui pour lui donner conſeil, & puis tout ſimplement il faut qu'elle ſe ſoumette aux avis de ceux qui la dirigent, ſe déportant de ſes lumieres. Elle les mêle ſouvent parmi celles de la grace ; mais il en faut laiſſer le diſcernement à ceux qui la conduiſent : car ces fauſſes lumieres apportent beaucoup de retardement à ſa perfection, & font obſtacle aux deſſeins de Dieu. Il demande une entiere démiſſion & ſoumiſſion de cette ame. C'eſt de toute la mienne que je ſuis &c.

A la même.

V. J. 1683.

Superieure du Monaſtere de Dijon.

JE crois, ma très-chere Sœur, que je dois plûtôt me réjoüir avec vous du bonheur que vous avez d'avoir une ſi puiſſante avocate dans le Ciel, en la perſonne de votre très-honorée Mere Boulier, que de prendre part à la douleur qu'elle vous a fait reſſentir par la ſéparation d'une ſi ſainte amie. Je vous avoüe que ſans avoir eu le bien de la connoître particulierement, je l'aimois & eſtimois plus que je ne peux vous l'exprimer ; ſans que pour cela je puiſſe m'en attriſter, la croyant joüiſſante de ſon ſouverain bien, qui la rend toute puiſſante à nous donner des marques d'une vraye amitié. Celle que le Seigneur me donne, ma chere Sœur, pour votre charité, me feroit trouver de la conſolation à répandre mon cœur dans le vôtre, malgré la répugnance que vous ſçavez que j'ai à parler de moi. J'avoüe de bonne foi que ma vie & mes actions ſont ſi peu conformes aux graces que mon Dieu me fait, que j'en frémis quand j'y penſe, & encore plus quand je l'écris : auſſi ne m'y puis je plus réſoudre qu'aux conditions que vous ſçavez, & que tout ſera enſeveli dans l'oubli, du moins autant que je pourrai, ſans manquer à la ſimplicité & ſincerité d'une ame qui veut être toute à ſon Dieu, & ne s'attacher ni faire état que de lui ſeul qui vaut plus que tous ſes dons. Celui de ſon pur amour ſurpaſſe tous les autres : c'eſt le ſeul qui nous doit poſſeder, faire agir & ſouffrir ; car il n'eſt jamais oiſif dans un cœur. Livrons-nous donc ſans réſerve à ſes divines ardeurs, afin que nous l'aimions de tout l'être qu'il nous a donné : il faut pour cela que tout ſoit ſoumis en nous, que tout fléchiſſe & obéïſſe à ce divin amour. C'eſt là le plus grand

deſir

desir qu'il m'a donné en solitude, où sa bonté m'a obligé souvent de lui dire, que si ses douceurs & libéralités sont si grandes envers les pauvres miserables qui n'ont que les desirs sans effet, que fera-t-il donc à ceux qui, d'un cœur vuide & dégagé de tout, l'aiment purement pour l'amour de lui-même? C'est ainsi que je crois que vous faites, & que je desire faire à l'avenir; mais aimer par cet amour qui nous unit à son Cœur adorable. Demandez-lui cette grace pour moi, & pour tous les cœurs capables de l'aimer. Comptez que je ne vous oublie pas en sa sainte présence, où je fais de vos interêts les miens propres. J'ai eu de la joye d'apprendre que Notre Seigneur vous avoit laissé dans le repos, afin que vous ayez plus de loisir pour vous entretenir avec ce bien aimé de nos ames, & reposer plus doucement sur sa poitrine amoureuse. Je souhaite que ce feu sacré vous consomme de ses plus pures flâmes, par lesquelles nous soyons si étroitement unies & transformées en lui, que jamais nous n'en soyons séparées. C'est en cet amour que je suis &c.

A la même.

V. J.

JE vous avoüe, ma chere Mere, que j'ai reçu une extrême consolation du plaisir que vous avez donné au Seigneur, embrassant sa croix avec joye & soumission. Il est vrai qu'il l'a toute couverte de roses, crainte qu'elle ne vous fît peur: mais ce n'est pas cela qui vous doit le plus réjoüir, mais oüi bien lorsque vous sentirez les piquûres des épines qui sont cachées dessous: ce sera alors que le Seigneur se complaira en vous pour vous rendre conforme à lui, & vous fera voir qu'il n'est pas moins aimable dans les amertumes du Calvaire, que dans les douceurs du Thabor.

Je me plains quelquefois à lui, de ce qu'il n'employe pas des personnes d'autorité & de science qui auroient par leur crédit beaucoup avancé, ce me semble, la dévotion de son divin Cœur. Voici ce qu'il m'a fait entendre: Qu'il n'avoit que faire pour cela des puissances humaines, parce que la dévotion & le regne de ce sacré Cœur ne s'établiroit que par des sujets pauvres & mépriſés, & parmi les contradictions, afin que l'on n'en attribuât rien à la puissance humaine; & que malgré toutes les oppositions & difficultés que l'on y formeroit, il regneroit, se feroit connoître & aimer. Vous voyez comme je vous découvre simplement mes pensées; je vous demande le secret &c. D. S. B.

A la même.

V. J. 1686.

JE vois bien, ma chere Mere, que toutes ces petites contradictions qui s'oppoſent à notre aimable dévotion vous étonnent & vous font beaucoup ſouffrir, ſi je ne me trompe. Mais pourquoi cela? puiſqu'il me ſemble que vous avez déja été avertie que Satan les ſuſcite, enragé qu'il eſt de voir que par ce moyen ſalutaire, il perdra bien des ames qu'il croyoit déja tenir, & que ce moyen lui en a déja ravi, & lui en ravira bien davantage par la toute-puiſſance de celui, qui dans le tems qu'il s'eſt propoſé, fera tourner toutes ces oppoſitions & contradictions à ſa gloire, & à la confuſion de cet ennemi. Il ſe ſervira même de ces contradictions, comme d'un ſolide fondement pour établir cette ſainte dévotion, pour laquelle il nous faut réſoudre à ſoûtenir généreuſement toutes les difficultés & bouraſques de Satan. L'on dit même que tous les Curés ont ordre de ne recevoir aucune dévotion nouvelle dans leurs Paroiſſes, & que même celle de ce divin Cœur en eſt déja défenduë en quelques-unes. On dit de plus que l'on va faire défenſe à tous les Libraires de rien imprimer ſur ce ſujet, & pluſieurs autres choſes que l'on débite contre cette ſainte dévotion; mais tout cela ne m'étonne point. J'ai une ſi grande confiance que Notre Seigneur achevera ce qu'il a commencé, qu'il me ſemble que quand l'on en feroit encore plus, je n'en pourrois douter: mais ſi ce n'eſt pas ſon bon plaiſir que la choſe paſſe plus avant, nous demeurerons contentes & ſoumiſes à ſa ſainte volonté, puiſque nous ne cherchons que de l'accomplir en cela; ainſi il lui faut tout abandonner. Je vous avoüe, ma chere Mere, que quoiqu'il me ſemble qu'il n'y a rien au monde que je ſouhaite avec plus d'empreſſement, comme étant la choſe qui me tienne le plus au cœur, & dont le mauvais ſuccès me fût plus ſenſible, néanmoins je ſuis tellement abandonnée à ce qu'il plaira au Seigneur en ordonner, que je ſerai toujours également ſatisfaite, de quelle maniere que la choſe réüſſiſſe, parce que je ne veux que la volonté de mon Dieu en tout. Je lui dis ſouvent: Seigneur, c'eſt votre affaire: je ſçais que ſi vous le voulez, elle réüſſira infailliblement malgré tous les obſtacles que l'on y pourroit former; mais ſi vous ne le voulez pas, envain y travaillerons-nous, vous renverſerez tous nos deſſeins: mais ſi cette dévotion eſt pour votre gloire, diſpoſez toutes choſes pour qu'elle réüſſiſſe à votre

honneur, & pour cela rendez vous maître de leurs cœurs. Pour ce bon Religieux de Lyon qui travaille pour la gloire de ce saint Cœur, je n'en ai point eu de nouvelles depuis long tems. Il m'a écrit trois fois, sans recevoir de moi aucune réponse. Je lui ai écrit depuis peu par l'ordre de l'obéïssance, je ne sçai s'il aura reçu ma Lettre. J'avoüe, ma chere Mere, que vous avez bien raison de ne pas approuver mon procedé au sujet de l'écriture & du Parloir; mais si vous sçaviez les raisons que j'ai d'en agir ainsi, je crois que vous me conseilleriez de le faire toujours. Dieu soit beni de tout. Prions continuellement, & agissez sans vous lasser pour les intérêts de l'aimable Cœur de Jesus. Croyez que je suis toute à vous en son amour. &c.

A la même.

V. J.

IL n'y a donc pas moyen, ma chere Mere, de me défendre d'écrire, malgré toutes mes résistances que je vous avoüe être grandes pour cela, souhaitant avec empressement ne rien épargner pour m'éteindre & m'effacer de la mémoire des créatures, afin de m'ensevelir si je pouvois dans l'oubli & le mépris qui est tout ce qui m'est dû: mais helas! Dieu permet souvent tout le contraire, ce que je reçois comme un châtiment dû à mes péchés. Je vous confesse que c'est une de mes plus grandes souffrances, quoique je me sente très-indifferente à toutes les dispositions de sa divine Providence. Je me console en ce que c'est une croix, & que la croix est bonne en tout tems & en tous lieux: il importe peu de quel bois elle soit composée, il nous doit suffire qu'elle nous est présentée de la part du sacré Cœur de Notre Seigneur.

Je ne sçai si je me trompe: je crois qu'il vous en gratifie à présent, aussi-bien que Madame votre niece, laquelle il me semble être une ame de choix. Je ne manque de prier pour elle, afin que si ce n'est pas la volonté du Seigneur de la délivrer de ses peines, il lui donne du moins une parfaite conformité à sa très-sainte volonté. Je crois qu'il se servira de ces moyens pour la purifier & sanctifier, pourvu qu'elle en fasse un saint usage. Je vous estime heureuse, ma chere Mere, de ce qu'il vous donne en cela des preuves de son amour.

Je vous dirai que nous avons un second tableau du sacré Cœur, qu'une de nos Sœurs a fait faire. Il y a en bas la sainte Vierge d'un côté, & saint Joseph de l'autre, & au milieu une ame suppliante: c'est, comme je l'avois desiré, pour cette petite Chapelle qui est la

premiere qui a été érigée en l'honneur de ce divin Cœur. C'eſt notre chere Sœur Des Eſcures qui en a le ſoin : elle vous ſaluë, & a toujours beaucoup d'amitié & d'eſtime pour vous. Je ne vous oublie pas non plus devant le Seigneur, qui me rend toujours la vie ſi amere, qu'il n'y a aucune conſolation pour moi, que celle de voir regner le Cœur de mon adorable Sauveur. Il me gratifie de quelques ſouffrances extraordinaires, lorſque cette dévotion prend quelque accroiſſement ; mais il n'y a rien que je ne vouluſſe faire & ſouffrir pour cela. Toutes les plus grandes amertumes ne ſont que douceur dans cet adorable Cœur, où tout eſt changé en amour : toute ma plus grande douleur eſt de croire que je lui ſuis un obſtacle, ce qui me fait ſouvent deſirer la mort. Il me ſemble même que c'eſt par mes infidélités que j'attire toutes les calamités que je vois arriver ; & ce qui me fait ſouffrir davantage, c'eſt que je ne peux venger ſur moi les injures qui ſont faites à mon divin Sauveur au très-ſaint Sacrement de l'Autel. Vous voyez, ma chere Mere, combien j'ai beſoin du ſecours de vos ſaintes prieres, pour m'aider à aller juſqu'au bout dans l'accompliſſement des volontés de mon Dieu. Votre &c.

A la même.

V. J.

J'ESPERE, ma chere Mere, que puiſque vous prenez part à mes interêts, vous benirez notre ſouverain Maître de celle qu'il me fait de ſa Croix. Ah ! qu'il fait bon vivre & mourir ſous ſon poids dans la privation de toute conſolation ! C'eſt là la ſeule prétention du pur amour, qui ne laiſſe point de repos à l'ame qui s'eſt toute abandonnée à ſon pouvoir. Je vous envoye les Litanies du ſacré Cœur, & le reſte qui m'a procuré ce qui m'eſt dû, ſçavoir des humiliations & des confuſions effroyables. Vous comprendrez bien ce que je veux dire, & que j'aurois ſujet de vous accuſer : mais la volonté du Seigneur ſoit faite, mon cœur étant indifferent à l'humiliation & à la conſolation, ne faiſant pas même reflexion ſur cela. Il me ſuffit que le Seigneur ſe contente par la continuelle deſtruction de moi-même ; & n'ai-je pas trop de plaiſir parmi mes amertumes, de voir cette dévotion s'inſinuer & ſe ſoûtenir d'elle-même, malgré les contradictions que Satan y ſuſcite de toutes parts pour s'y oppoſer ? Dieu regnera malgré ſes ennemis, & il ſe rendra le maître & le poſſeſſeur de nos cœurs ; car c'eſt là la principale fin de cette dévotion, ſçavoir de convertir les ames à ſon amour. Dieu ſoit beni & loüé éternellement.

A la même.

V. J. 1689.

POUR ce que vous me dites, ma chere Mere, de vous parler franchement, il me ſemble que l'aimable Jeſus ne me permettroit pas d'en agir autrement avec vous, quoique pour le préſent il a tout anéanti & mis en ſilence chez moi, en telle ſorte qu'il ne me laiſſe de vûë ni de connoiſſance que pour l'aimer & adorer, toute anéantie dans lui-même. Voilà tout ce que je vous puis dire dans la diſpoſition préſente où il me met: les affaires qui regardent la gloire de Dieu ſont bien differentes de celles du monde, dans leſquelles il faut beaucoup agir; mais dans celles de Dieu, il faut ſe contenter de ſuivre ſon inſpiration, & puis laiſſer agir la grace & ſuivre ſes mouvemens de tout notre pouvoir. Cette dévotion doit s'inſinuer doucement, par la ſuave onction de la charité dans les cœurs qu'il s'eſt deſtiné, comme une huile & un baume précieux dont l'odeur & la liqueur ſe répand doucement.

Ne nous affligeons pas ſi nous ne voyons pas nos deſirs accomplis pour la gloire du ſacré Cœur, lequel n'en permet le retardement, que par le plaiſir qu'il prend à voir augmenter nos ardeurs pour cela, & afin que la ferveur de cette aimable dévotion dure plus long tems, en nous accordant les choſes peu à peu. Je m'offre continuellement à lui pour ce ſujet, afin qu'il m'immole & me ſacrifie comme ſa victime ſelon ſon bon plaiſir, dans les ardeurs de ſon pur amour. Pourquoi ne brûlons-nous pas de ce divin feu qu'il eſt venu apporter ſur la terre? Oüi, il nous faut conſumer dans ſes ſaintes ardeurs, & ce ſacré Cœur ſera l'autel de nos ſacrifices. Ah! qu'il eſt puiſſant ce divin Cœur, pour appaiſer la divine juſtice irritée par nos péchés, qui ont attiré ſur nous toutes les calamités dont nous nous trouvons affligées. D. S. B.

A LA SOEUR

JEANNE-MAGDELEINE JOLI,

Religieuse de la Visitation à Dijon.

IL est vrai, ma très-chere Sœur, que la vôtre que je viens de recevoir devant le très-saint Sacrement, me confirme encore davantage que vous êtes du nombre des vrayes amies du sacré Cœur de notre aimable Jesus, tant par l'humilité que vous pratiquez en vous adressant à la plus chetive & indigne de toutes ses esclaves, que par l'ardeur & le zele que vous témoignez avoir pour l'avancement de sa gloire, pour laquelle vous me dites vous être oubliée. Ah l'heureux oubli! qui vous procurera un souvenir éternel de cet aimable Cœur, lequel, comme je l'espere, ne s'oubliera point de tout ce que vous avez fait & ferez pour lui. Ne vous lassez donc pas; mais tenez à grand bonheur lorsque votre travail s'augmentera, & vous procurera quelque croix, humiliation & mortification: ce sont les vrayes marques qu'il l'agrée. Nous lui devons rendre nos actions de graces également du mauvais succès comme du bon, demeurant contentes & soumises à son bon plaisir, lorsque nos entrepriſes ne réüssiront pas, & que toutes nos peines paroîtront inutiles, comme lorsqu'elles réüssiront selon nos desirs; puisqu'il se plaît plus dans notre soumission & notre conformité à sa sainte volonté, que dans tout ce que nous pourrions faire sans cela. Il sçait bien les personnes qu'il a destinées particulierement à l'établissement de son regne, dont je vous crois du nombre: il seroit inutile que d'autres l'entrepriſſent, parce que ne répandant pas l'onction de sa grace, elles ne pourroient réüssir.

Il faut vous avoüer, ma chere Sœur, que je ne sens mon cœur susceptible d'autre joye ni complaisance, que de celle que je reçois dans l'avancement de la gloire de cet aimable Cœur, qui me la rend par fois si excessive, qu'il me seroit bien difficile de l'expliquer. J'en ai une toute particuliere de ce que vous me dites, & sur tout des nouvelles que vous me donnez, que ce bon Pere Capucin s'y employe avec tant d'affection; car il prend plaisir aux services des humbles de cœur, & donne de grandes bénédictions à leurs

travaux. J'eſpere que tout ce que vous marquez touchant la dévotion de ce divin Cœur ſe fera avec le tems : mais il faut attendre avec patience, car la grace agit doucement & ſuavement, quoique fortement & efficacement : il veut pourtant que nous ſoyons fidelles & promptes à ſuivre ſes lumieres & ſes mouvemens. O que nous ſommes heureuſes, ma chere Sœur, & que nous ſommes redevables à ce divin Cœur, de ce qu'il daigne bien ſe ſervir de nous pour l'execution de ce grand deſſein ! car il réſerve des tréſors incompréhenſibles pour tous ceux qui s'y employeront ſelon tout le pouvoir qu'il leur en donne. Vous ne ſçauriez croire combien cette dévotion s'accroît, & répand de graces & de bénédictions. Il y a des Curés de Villages qui l'ont établie dans leurs Paroiſſes, dès qu'ils en ont eu connoiſſance ; & même des perſonnes de grande pieté & doctrine, après s'y être fortement oppoſés, la prèchent au Public, & font voir qu'il n'y a rien de ſi ſalutaire ni de plus ſaint. Vous en verrez un trait bien particulier dans la Lettre que nous envoyons à ma Sœur De Saumaiſe, avec un Livre nouvellement imprimé dont on nous a fait préſent. Je me fais un plaiſir de m'en dépoüiller en ſa faveur, & ferois le même pour votre charité, ſi j'en avois eu un ſecond ; mais j'eſpere qu'elle vous en fera part. Il vous donnera ſujet de benir le Seigneur dans la ſuite, car je crois que celui qui l'a compoſé n'en demeurera pas là, ſi je ne me trompe : Dieu veuille qu'il ſoit vrai. Tout votre Livre eſt contenu dans le commencement, & je puis vous aſſurer que c'eſt un ſaint perſonnage qui l'a compoſé. Enfin je voudrois me fondre d'action de graces pour tous ces heureux commencemens qui font tant de progrès : c'eſt là toute ma joye & conſolation, tous mes interêts & prétentions : il me ſemble que je ſuis inſenſible à tout le reſte ; mais il me preſſe ſi ardemment pour l'aimer & le faire aimer, que quand il faudroit ſouffrir pour cela tous les travaux, peines & douleurs, ce me ſeroit des délices pour ce ſujet, & il n'y a point de ſouffrances à quoi je ne me ſacrifiaſſe avec plaiſir : j'accepterois même, pour ainſi dire, les peines d'Enfer pour le faire regner, puiſqu'il fait paroître un ſi grand deſir pour répandre abondamment le tréſor de ſes graces ſanctifiantes & ſalutaires ſur les ames dont il ſe perd un ſi grand nombre : mais ſa bonté, malgré les ruſes de Satan, en retirera beaucoup de cette voye de perdition. Voyez donc, ma chere Sœur, que vous devez tenir à grand bonheur d'avoir été employée à cette ſainte œuvre. Ne craignez plus de vous oublier pour cela, car c'eſt la vraye diſpoſition qu'il demande de ceux qu'il y employe, que cet oubli de

ſoi-même & de tout interêt humain : il n'a garde de vous oublier en ce tems, car ſon amour vous regarde avec plaiſir, & s'applique à vous purifier & ſanctifier pour vous unir parfaitement à lui, pendant que vous vous employerez à le glorifier. Il ſe plaît à votre travail, parce qu'il vous aime ; mais ſi vous pouviez comprendre de quelle maniere, vous ne garderiez plus de meſure en tout ce qui ſeroit de votre pouvoir pour lui rendre quelques retours. Ne vous plaignez plus de mon ſilence, puiſqu'il ne procede ni d'oubli ni d'indifference, mais du deſir que j'ai toujours eu de vivre pauvre & inconnüe des créatures : je ſouhaiterois qu'elles ne ſe ſouvinſſent de cette miſerable pécheresſe, que pour la mépriſer & humilier, tant pour me rendre ce qui m'eſt juſtement dû, que pour m'anéantir toujours davantage dans l'amour de mon abjection. J'ai ſujet de l'aimer en tout, mais ſpecialement dans cette penſée où je me délecte, que cet aimable Cœur n'a pu trouver un ſujet plus pauvre, plus vil, plus chetif & indigne que moi pour cette œuvre qui lui doit procurer tant de gloire, avec cette eſperance qu'il aura ſoin de fournir tous les ſecours néceſſaires. Lorſque Satan y ſuſcitoit dans les commencemens des contradictions & oppoſitions plus grandes que je ne peux vous le dire, ſa bonté me relevoit toujours le courage, & m'animoit par cette amoureuſe parole qui me donnoit une confiance & une aſſurance inébranlable, Que crains-tu ? Je regnerai malgré Satan & tous ceux qui s'y oppoſeront. Mais helas ! ma chere Sœur, que j'ai ſujet de craindre que par mon ingratitude & infidélité je ne me ſois renduë un obſtacle à l'établiſſement de ſon regne ? Cela me fait deſirer que plûtôt mille fois il m'extermine de deſſus la face de la terre, ſans avoir égard à mes interêts, que de lui être le moindre empêchement à ſes deſſeins. Mais je ſuis convaincuë qu'il ne veut établir ſon empire que par la douceur & ſuavité de ſon amour, & non par les rigueurs de ſa juſtice : c'eſt pourquoi ne me voulant pas perdre, il m'unit lui-même en biens ſpirituels avec ſes plus fidelles amis, dont M. votre Confeſſeur eſt du nombre, afin qu'ils réparent par leur amour & fidélité les négligences que je commets à ſon ſaint ſervice. Je ſuis perſuadée que ſi ces ſaintes ames me connoiſſoient auſſi méchante que je la ſuis, jamais elles ne conſentiroient à cette union, crainte que je ne leur attiraſſe l'indignation de ce ſacré Cœur, ſans lequel la vie me ſeroit un tourment inſupportable. Il faut donc l'aimer de toutes nos forces & puiſſances, quoiqu'il nous en doive coûter. Ne ſerions nous pas bienheureuſes, s'il nous jugeoit dignes de ſouffrir pour ſon amour, dans les

flâmes

flâmes duquel je ſouhaite que votre cœur ſoit toujours brûlant & ardent, juſqu'à ce qu'il ſoit tout conſommé & transformé en lui, pour ne plus faire qu'une même choſe avec lui; lui ſeul ſçait combien il a rendu votre ame chere à la mienne, qui ne vous oublie pas en ſa ſainte préſence, non plus que toutes ces ſaintes entrepriſes que vous faites pour ſa gloire. C'eſt la principale intention que j'ai dans toutes mes prieres: mais il me ſemble que l'amour que vous avez pour ce divin Cœur, vous doit un peu intereſſer à lui demander qu'il me conſume de ſes plus vives ardeurs, afin que j'apprenne à l'aimer; car helas! j'ai confuſion de dire que je l'aime, puiſque je ne ſouffre rien, ou du moins ſi peu, que ce m'eſt un rude martyre: car vouloir aimer Dieu ſans ſouffrir, ce n'eſt qu'illuſion; mais auſſi je ne puis comprendre qu'on diſe que l'on ſouffre, quand on aime véritablement le ſacré Cœur de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt, puiſqu'il change toutes les plus grandes amertumes en douceurs, & fait goûter les délices au milieu des peines & des humiliations. Mais, ma chere Mere, ſi le ſeul deſir d'aimer ardemment le ſacré Cœur peut faire cet effet, que ſeront ceux qu'il produira dans les cœurs qui l'aiment véritablement, & dont la plus grande ſouffrance eſt de ne pas aſſez ſouffrir, ou plûtôt de ne pas aſſez aimer? A la verité je crois que tout ſe change en amour; & une ame qui eſt une fois embrâſée de ce ſacré feu, n'a plus d'autre exercice ni d'autre emploi que d'aimer en ſouffrant. Aimons donc notre ſouverain Maître; mais aimons-le ſur la Croix, puiſqu'il fait ſes délices de trouver dans un cœur, amour, ſouffrance & ſilence. Vous avez trouvé le ſecret, ma chere Sœur, de me le faire interrompre, en me parlant de l'aimable Cœur de notre divin Sauveur, pour lequel je ne puis garder de meſure: mais helas! ce n'eſt qu'en paroles & ſans effet.

J'eſpere que la longueur de cette Lettre vous empêchera à l'avenir de vous plaindre de mon ſilence, & que vous me permettrez de le garder dans le Cœur de notre aimable Jeſus, où je ſuis toute à vous en l'amour ſacré. Votre &c. D. S. B.

A LA MERE
PERONNE-ROSALIE GREFFIER,
Superieure du Monaſtere de Semur en Auxois.
V. J.

QUELLE joye pour mon cœur, ma chere Mere, lorſque j'apprends l'accroiſſement de la dévotion au ſacré Cœur de Notre aimable Sauveur? il n'y a rien que je ne vouluſſe faire & ſouffrir pour cela: mais à condition que je ſerai toute cachée & anéantie dans ce divin Cœur; car lorſqu'il me faut être vûë & connuë des créatures, ce m'eſt toujours une nouvelle mort; & c'eſt pire que jamais: plus je veux m'enfoncer & cacher dans mon néant pour vivre dans cet abîme, tout-à-fait inconnuë au monde, plus il me ſuſcite de nouvelles connoiſſances. Mais helas! comment ai-je fait pour tromper ainſi les créatures? Je ne trouve point de plus rude croix; & ſi Notre Seigneur par ſa douce bonté ne m'aidoit en m'accordant ce qui m'eſt juſtement dû, qui eſt les humiliations & contradictions, je me déſolerois. Continuez de prier pour moi le Seigneur, & ſoyez perſuadée que je ne vous oublie point en ſa préſence, & que je ne perdrai jamais le ſouvenir de tout ce que je vous dois. N. vous ſaluë, & m'a chargé de vous aſſurer de ſa plus ſincere amitié. Elle ſe faiſoit bien de la peine de ne pouvoir être utile à rien au ſacré Cœur; mais il lui a donné ſon office, la deſtinant pour demander au Pere éternel de faire connoître ce divin Cœur, au ſaint Eſprit de le faire aimer, & à la ſainte Vierge d'employer ſon crédit, afin qu'il faſſe ſentir les effets de ſon pouvoir à tous ceux qui s'y adreſſeroient. Il deſire qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même ſervice; mais il veut qu'elle ſoit tirée au ſort, diſant que bienheureuſe ſera celle ſur qui le ſort tombera, car il ſera de même ſon médiateur: vous pourrez la changer tous les ans. De plus il demande encore, qu'une autre ſoit particulierement chargée de demander très-humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui ſont faites au très-ſaint Sacrement de l'Autel; & celle-là ſe pourra confier humblement qu'elle obtiendra grace & pardon pour elle. Vous la changerez tous les ans, de même que la préce-

dente ; & pour vous, votre office ſera d'offrir à cet adorable Cœur tout ce qui ſe fera de bien à ſon honneur, & cela ſelon ſes deſſeins. Il veut que je vous diſe que votre Communauté a tellement gagné ſon amitié, en lui rendant ſes premiers devoirs, qu'elle s'eſt renduë un objet de ſes complaiſances, & ne veut plus que priant pour elle je la nomme autrement que la Communauté bien aimée de ſon Cœur, lequel prend tant de plaiſir à l'honneur qu'il en reçoit, que cela lui fait oublier toutes les amertumes qui lui viennent d'ailleurs.

Il m'a encore été montré un tréſor de grace & de ſalut pour elle, à cauſe du grand plaiſir que Notre Seigneur Jeſus-Chriſt prend à l'honneur qu'on rend chez vous à ſon ſacré Cœur : mais je ne crois pas, à vous parler ſimplement, que ces graces & bénédictions qu'il vous promet, conſiſtent en l'abondance des choſes temporelles ; car il dit que c'eſt cette abondance qui nous appauvrit de ſa grace & de ſon amour, & c'eſt dequoi il veut enrichir vos ames & vos cœurs.

Voilà, ma chere Mere, tout ce que je vous puis dire pour le préſent, en vous aſſurant que je ſerai toujours toute à vous dans le ſacré Cœur de Jeſus, de quelle maniere qu'il vous inſpire d'en uſer à mon égard ; de même qu'après notre très-honorée Mere Marie-Chriſtine Melin, pour laquelle je vous puis aſſurer avoir tout le reſpect, l'eſtime & la confiance qu'on peut avoir pour une auſſi bonne & charitable Mere qu'elle l'eſt. J'expérimente continuellement ſon ſoin & ſes bontés à mon égard : tout ce dont j'aurois ſujet de me plaindre, c'eſt de ſa charité, ne me voulant pas croire auſſi méchante qu'en effet je la ſuis, toujours infirme & languiſſante comme à l'ordinaire, & toujours toute à vous dans le Cœur adorable de notre divin Maître &c. Votre très-humble, obéïſſante, indigne fille & ſervante en Notre Seigneur, Marguerite Marie &c.

A LA SOEUR
FELIX-MAGDELEINE DE LA BARGE;
Religieuse de la Visitation à Moulins.

V. J.

Ce 12. Août 1688.

J'AVOUE, ma toute chere Sœur, que vous avez juste sujet de vous plaindre de mon peu de correspondance à tant de témoignages de bontés & d'une si cordiale amitié que je n'ai pas meritée, & dont je suis confuse, quoiqu'il me semble que mon chétif cœur s'efforce de tout son pouvoir de vous rendre tout le retour dont il est capable dans celui de notre bon Maître, qui sçait combien il rend votre ame chere à la mienne : & sans me vouloir excuser, il faut vous dire, que je crois que vous ne me blâmerez pas tout-à-fait de mon silence, quand vous en sçaurez les justes raisons, dont la premiere est que me voyant accablée de Lettres, pour avoir trompé malheureusement les créatures, dont vous êtes du nombre, je n'ai point vu d'autre remede à ce mal, que le silence ; en telle sorte que je ne pense plus à répondre à personne, puisqu'on ne peut pas être utile aux autres, que l'on ne se soit premierement réformé soi-même. Car si vous sçaviez combien je me vois éloignée de ce que doit être une vraye fille de sainte Marie, qui doit mettre toute son attention à se rendre une véritable copie de son Epoux crucifié ! Je vois que tout nous peut servir de moyens pour cela : car qu'importe de quel bois soit faite notre croix, pourvu que ce soit une croix, & que l'amour de celui qui y est mort nous y tienne ? Cela nous doit suffire, & je vous estime heureuse que vos Emplois vous en fournissent le moyen, en vous faisant marcher à rebours de vos inclinations : tout cela est bon, sinon le chagrin & le trouble qu'il faut rejetter bien loin de vous, car le Seigneur ne fait sa demeure que dans la paix d'une ame qui aime fortement de se voir détruire & anéantir, pour demeurer comme toute perduë dans l'amour de son abjection ; & je me sens toujours plus confirmée en lisant les vôtres, que c'est là la voye que le Seigneur vous a tracée, & dans laquelle vous devez faire votre plaisir de vous avancer, soit qu'il vous y con-

duiſe lui-même, ou qu'il ſe ſerve des créatures ou de vous-même, il n'importe : pourvû qu'il ſe contente, c'eſt aſſez : laiſſez-le faire ; & que votre occupation ſoit de l'aimer, & votre attention de ne lui pas réſiſter ni faire obſtacle à ſes deſſeins : vous verrez qu'il vous fera faire beaucoup de chemin en peu de tems, ſans que vous vous en apperceviez. Pour ce qui eſt d'entrer dans ſon ſacré Cœur, allez, que devez-vous craindre, puiſqu'il vous invite d'y aller prendre votre repos ? N'eſt-il pas le trône de la miſericorde, où les plus miſerables ſont les mieux reçus, pourvu que l'amour les préſente dans l'abîme de leurs miſéres ? Si nous ſommes lâches, froids, impurs & imparfaits, n'eſt-il pas une fournaiſe ardente où il nous faut perfectionner & purifier, comme l'or dans le creuſet, pour être comme une hoſtie vivante toute immolée & ſacrifiée à ſes adorables deſſeins ? Ne craignez donc pas de vous abandonner ſans réſerve à ſon amoureuſe providence, puiſque l'enfant ne périra pas entre les bras d'un pere tout-puiſſant.

Il me ſemble vous avoir déja dit qu'il n'agrée pas votre crainte, comme il aime une confiance filiale ; & puiſqu'il vous aime, qu'avez-vous à craindre, ſinon de ne lui pas rendre tout le retour d'amour qu'il veut de vous, qui conſiſte dans ce parfait abandon & oubli de vous-même ? Quittez-vous vous-même, & vous trouverez Dieu ; oubliez vous vous-même, & il penſera à vous ; abîmez-vous dans votre néant, & vous le poſſederez. Mais qui fera tout cela ? l'amour que vous trouverez dans le ſacré Cœur. Il faut tâcher de faire en lui, non-ſeulement votre ſolitude, mais auſſi le prendre pour votre guide & principal directeur, afin qu'il vous apprenne ce qu'il veut de vous, & qu'il vous donne la force de l'accomplir parfaitement. Si je ne me trompe, voici en peu de mots ce que je penſe en être le principal : c'eſt qu'il veut vous apprendre à vivre ſans appui, ſans amis, & ſans plaiſir. A meſure que vous vous occuperez de ces paroles, il vous en donnera l'intelligence. Encore une fois, ma chere amie, ne vous troublez point de vos fautes ; mais quand vous en avez fait, dites tout confidemment au tout aimable Cœur de Jeſus, O mon unique amour, payez pour votre pauvre eſclave, & réparez le mal que je viens de faire : faites-le tournerà votre gloire, à l'édification de mon prochain, & au ſalut de mon ame. De cette maniere nos chutes nous ſervent quelquefois beaucoup pour nous humilier & apprendre ce que nous ſommes, & combien il nous eſt utile d'être cachés dans l'abîme de notre néant. Mais l'amour propre qui voudroit par tout ſe produire, être

applaudi, aimé & bien venu, ne veut entendre ni ne peut comprendre cette leçon : il ne faut pas raiſonner avec lui, car il ſe nourrit & engraiſſe de reflexion. Enfin, mon intime Sœur, tâchons de n'en avoir que pour apprendre à bien porter nos croix dans un amoureux ſilence, car c'eſt un précieux tréſor que la croix, que nous devons tenir ſecrette, de peur qu'on ne nous la dérobe. Je ne vois rien qui nous adouciſſe tant la longueur de la vie, que de toujours ſouffrir en aimant : ſouffrons donc amoureuſement ſans nous plaindre ; & tenons pour perdus les momens paſſés ſans ſouffrir. Nous n'avons pas de tems à perdre ; c'eſt pourquoi ne penſons qu'au moment préſent, afin de le bien employer comme ſi c'étoit le dernier jour de notre vie, & qu'il nous fallût paroître pour rendre compte devant le tribunal de la divine juſtice. Mais de bonne foi, chere amie, ne ſerez-vous point ennuyée de mes redites ? Car dequoi eſt-ce que je vous entretiens ? puiſque vous ſçavez mieux tout ce que je vous dis par la pratique, que je ne peux vous l'exprimer de parole : mais vous le voulez d'un cœur qui ne vous peut rien refuſer dans celui de notre bon Maître, devant lequel je vous conjure de ne pas oublier mes beſoins particuliers, qui ſont plus grands que je ne peux vous l'exprimer, à cauſe de mes péchés, ingratitudes & infidélités. Je ne vous oublie pas dans mes indignes prieres, non plus que votre très-honorée Mere Marie Felice Dubuiſſon, pour laquelle j'ai conçû tous les ſentimens de reſpect, d'eſtime & d'affection dont mon chétif cœur eſt capable dans celui de notre bon Sauveur, lequel, comme je penſe, la regarde avec complaiſance dans la place qu'elle vous tient, parce qu'il l'y a miſe de ſon choix : c'eſt pourquoi j'eſpere qu'il en aura ſoin, pourvû qu'elle y mette toute ſa confiance. Je lui ſuis bien obligée de l'honneur de ſon ſouvenir : je me ſerois donné celui de lui écrire, mais tout cela ne ſerviroit qu'à lui être à charge.

Pour votre chere dépoſée Louiſe Henriette de Soudeilles, Dieu ſçait combien il l'a miſe avant dans mon cœur, qui me fait quelquefois deſirer de pouvoir lui aider à porter ſa croix. Non pas que j'en vouluſſe diminuer le merite : non, car je l'aime trop, & elle lui eſt d'un trop grand prix ; mais ſeulement pour la lui alléger. Je m'étois donné l'honneur de lui écrire il y a quelque tems, je ne ſçais ſi elle a reçu la Lettre. Aſſurez-la de ma plus ſincere affection, & me croyez toute à vous dans le ſacré Cœur de Jeſus. Sœur Marguerite Alacoque.

A la même.

V. J.

Du 9. Janvier 1689.

JE ſuis contente, ma toute chere & bien aimée Sœur, que nous nous écrivions, pourvu que ce ne ſoit que de l'amour & de la Croix ; car je ne ſçais que vous dire autre choſe, ſinon qu'il nous faut tâcher de tout notre pouvoir de nous rendre des copies vivantes de notre Epoux crucifié, en l'exprimant en nous par toutes nos actions. Ah, ma chere amie, qu'il fait bon toujours ſouffrir & mourir enfin ſur la Croix, accablées ſous le poids de toute ſorte de ſouffrances, de miſeres, de mépris, délaiſſement & d'humiliations ! La Croix eſt un baume précieux qui perd ſa bonne odeur devant Dieu lorſqu'il eſt éventé ; c'eſt pourquoi il la faut cacher & porter en ſilence autant que nous le pourrons. Ne ceſſons pas un moment de ſouffrir, puiſqu'on ne peut aimer ſans cela. O que la Croix eſt bonne en tout tems & en tous lieux ! Embraſſons la donc amoureuſement, ſans nous ſoucier de quel bois elle ſoit faite, ni de quel inſtrument elle ſoit fabriquée ; puiſque rien ne nous unit tant au ſacré Cœur de Jeſus, que la Croix qui eſt le gage le plus précieux de ſon amour. Remerciez-le pour moi, ma chere amie, de ce qu'il m'en gratifie quelquefois : mais demandez-lui en même tems pardon du mauvais uſage que j'en fais, qui me fait toujours demeurer pauvre dans la poſſeſſion de ce précieux tréſor, ſans lequel la vie me ſeroit inſupportable. Ce n'eſt pas qu'il faille demander la ſouffrance ; car c'eſt le plus parfait de ne rien demander & ne rien refuſer, mais s'abandonner au pur amour pour nous laiſſer crucifier & conſommer ſelon ſon deſir. Je ſuis bien conſolée de l'heureux progrès que ce divin amour fait en votre cœur ; & je ne doute point que ce ne ſoit lui qui vous donne tous ces ſaints mouvemens, puiſqu'ils donnent la paix à votre ame, la tenant dans le précieux anéantiſſement : & qu'heureuſes ſont celles qui vivent toutes perduës & anéanties dans ce divin amour, par un parfait oubli d'elles-mêmes ! L'amour de notre abjection eſt un ſouverain reméde pour guérir les playes que l'amour propre fait à notre cœur : le mien eſt tout languiſſant de ce maudit amour propre ; mais demandons à l'aimable Cœur de notre bon Maître, qu'il le conſomme dans le feu ſacré qu'il eſt venu apporter en terre, afin qu'il brûle ſans ceſſe les cœurs de bonne volonté. Enfin, chere amie, il le faut donc aimer, quoi qu'il

nous en puisse coûter, mais le pur amour veut tout ou rien. N'ayons donc plus de réserve avec lui : abandonnons-lui tout ce que nous sommes, sans nous mettre en peine de l'avenir, non plus que de réflechir sur nous-mêmes ni sur notre incapacité : il aura soin de pourvoir à tout, pourvu que nous le laissions faire. Que craignez-vous, pour lui disputer ainsi le sacrifice de votre cœur ? Il est déja à lui ; mais il le veut posseder seul, c'est-à-dire, vuide de tout retour sur nous mêmes, & libre sans attache à quoi que ce soit, pour saint qu'il nous paroisse. Du moment qu'il nous l'ôte, il faut demeurer contentes & conformes à sa très-sainte volonté, dans la nudité & pauvreté des plaisirs, d'amis, de consolation, de talens, demeurant ainsi soumises à l'oraison & ailleurs, en l'accomplissement de son bon plaisir, nous réjoüissant lorsqu'il se trouve en l'anéantissement de tout ce que nous sommes & de toutes nos satisfactions. Notre cœur est si petit, qu'il ne peut contenir deux amours ; & n'étant fait que pour le divin, il n'a point de repos lorsqu'on y fait quelque mélange. Il faut, mon intime Sœur, vous aimer autant que je le fais, pour m'entretenir si long tems avec votre charité, puisqu'à toute autre je craindrois de me rendre ennuyeuse : mais votre bon cœur excusera tout, & ne se plaindra plus du silence de celle qui vous chérit tendrement en l'amour sacré. Sœur M. M. Alacoque. D. *S.* B.

A la même.

De Paray ce 27. *May* 1690.

V. J.

ENFIN, ma très-chere amie dans le sacré Cœur de notre adorable Maître, le mien ne peut refuser au vôtre ce que vous me demandez, qui est de répondre à la vôtre derniere, & de vous écrire une fois l'année : vous avoüant notre amitié trop forte dans ce divin Cœur, pour la pouvoir rompre, du moins de ma part ; vous assurant que mon silence ne vous donnera qu'un plus fréquent souvenir de vous, & fortifiera de plus en plus notre amitié & union. Mais je ne peux plus résister pour le présent, & ne me sens pas même capable de le faire : c'est-à-dire, qu'il me faut éteindre & anéantir pour vivre pauvre, inconnuë, cachée dans le sacré Cœur de Jesus mon divin Maître, oubliée & mépriſée des créatures, afin qu'il établisse son regne d'amour sur mon anéantissement. Mais que répondre

pondre à ce que vous me dites? Je crois que vous ne ferez rien contre cet eſprit d'abandon & de ſacrifice dans lequel vous devez vivre & mourir, lorſque vous repréſenterez la foibleſſe de votre corps à ceux qui vous conduiſent; & puis demeurés en paix toute abandonnée & ſacrifiée au ſacré Cœur, lequel me fait oſer vous dire qu'il ne vous abandonnera jamais, mais qu'il prendra un ſoin tout particulier de vous, à meſure que vous vous y confierez & abandonnerez par une fidélité inviolable, dans les occaſions où il s'agira de lui témoigner votre amour; lequel il me ſemble vouloir que vous faſſiez particulierement conſiſter dans le parfait oubli de vous-même, l'amour du mépris qui ſçait tout ſouffrir en ſilence. De plus, ſur la peine que vous ſentez d'une vie languiſſante au ſervice de Dieu, voici ce qu'il me ſemble me mettre en penſée de vous dire, de ne vous en point troubler; mais que pour lui ſatisfaire ſur ce ſujet, vous n'avez qu'à vous unir en tout ce que vous ferez au ſacré Cœur de Jeſus; au commencement pour vous ſervir de diſpoſition, & à la fin pour ſatisfaction. Comme par exemple, ſi vous ne pouvez rien faire à l'oraiſon, contentez-vous d'offrir celle que ce divin Sauveur fait pour nous au très-ſaint Sacrement de l'Autel, offrant ſes ardeurs pour réparer toutes nos tiédeurs, & dites dans chacune de vos actions, Mon Dieu, je vais faire ou ſouffrir cela dans le ſacré Cœur de votre divin Fils, & ſelon ſes ſaintes intentions que je vous offre, pour réparer tout ce qu'il y a d'impur & d'imparfait dans les miennes; & ainſi de tout le reſte. Et lorſqu'il vous arrivera quelque peine, affliction ou mortification, dites-vous à vous-même: Prend ce que le ſacré Cœur de Jeſus t'envoye pour t'unir à lui, & tâche ſur tout de conſerver la paix du cœur qui vaut plus que tous les tréſors imaginables; & le moyen de la conſerver, c'eſt de ne plus avoir de volonté, mais mettre celle de ce divin Cœur en place de la nôtre, pour la laiſſer vouloir pour nous tout ce qui lui ſera le plus glorieux, nous contentant de nous ſoumettre & abandonner; & en un mot cet aimable Cœur ſuppléera à tout ce qui pourra manquer de votre part, car il aimera Dieu pour vous, & vous l'aimerez en lui & par lui. Mais n'en dis-je pas trop? Ce n'eſt que pour ſatisfaire votre humilité, puiſque la perfection ne conſiſte, comme dit notre ſaint Fondateur, qu'à peu parler, peu penſer, mais beaucoup faire & ſouffrir pour Dieu. Helas! chere amie, je me confonds & me condamne moi-même en écrivant ceci, me trouvant ſi éloignée de ce que je dis, ce qui eſt la cauſe que je ne veux plus écrire, que premierement je n'aye appris à faire ce que dis: car, comme dit

Notre Seigneur, que pourroit-il ſervir à l'homme de gagner tout le monde, s'il fait la perte de ſon ame? Voilà, comme vous voyez, que je vais ſans façon avec vous, car vous êtes très-avant dans mon chetif cœur, dans toute l'affection duquel je vous puis aſſurer, que lorſque vous jugerez, comme vous me le dites, que je vous pourrai être très-utile, vous n'aurez qu'à me le faire connoître, & vous verrez alors ce que je vous ſuis dans le ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt. Il n'aura pas, comme je le penſe, deſagréable la priere que vous ſouhaitez faire à ſon bien aimé diſciple le glorieux ſaint Jean; mais que ce ſoit pour obtenir la parfaite conformité au bon plaiſir divin. Au reſte vous me demandez la cauſe de ce ſilence de trois ſemaines. Je ne vous en puis dire d'autre, que celle que je me trouvois entierement impuiſſante à pouvoir ſeulement former une parole que l'on eût pu entendre, quoique je me fiſſe de grandes violences pour cela, à cauſe de la Charge où je ſuis; mais à Dieu ne plaiſe que je me fuſſe renduë ſinguliere, en voulant faire plus de retraite que les autres qui n'en avoient que dix jours. Vous me demandez ce que je faiſois dans ce ſilence. Helas! je n'ai qu'une ſeule affaire qui eſt d'aimer, m'oublier & m'anéantir; puiſque tout conſiſte en l'amour de Dieu, & la haine de nous-mêmes: & cette affaire me paroît de ſi grande importance, que jamais je n'ai aſſez de tems pour y employer. Aimons-le donc, cet unique Epoux de nos ames; mais aimons-le dans toutes choſes & par deſſus tout, ſans goût, ſans ſentiment ni plaiſir, dans la ſouffrance & déſolation, comme dans la joüiſſance des conſolations. Et ne me dites pas que vous n'avez point d'amour: je vous dis que ſi, que vous l'aimez; mais que c'eſt que vous avez trop de crainte, qui eſt ce qui déplaît à Dieu, car il veut de vous une amoureuſe confiance.

La Mere Dubuiſſon.

La Mere de Soudeilles.

Preſentez, s'il vous plaît, mes très-humbles reſpects à votre très-honorée, laquelle j'eſtime & cheris ſincerement dans le ſacré Cœur de notre adorable Maître, devant lequel je ne l'oublierai pas, non plus que votre chere Sœur la dépoſée, à qui j'en dis de même, & à vous, mon intime Sœur, que je ſupplie auſſi de demander à ce divin Cœur pour moi ſon pur amour, qui me convertiſſe toute en lui. Je ferai le même pour vous, à qui je ſuis dans ce même amour toute à vous, Sœur M. M. Alacoque. D. S. B.

A UNE PERSONNE DE PIETE'.

JE prie Notre Seigneur d'être lui-même votre force, pour arriver à la perfection de ſes vrayes épouſes crucifiées, qui pour cela ſe doivent offrir de cœur & d'affection ſans réſerve, pour lui être des ſervantes toutes crucifiées. Mais, mon Dieu, ma Sœur, que veux-je vous dire par ces paroles? Aurez-vous aſſez de courage pour les mettre en pratique? C'eſt-à-dire, de mourir continuellement à vos inclinations, paſſions & ſatisfactions, & en un mot à tout ce qui eſt de la nature immortifiée, pour faire vivre Jeſus-Chriſt en vous par ſa grace & ſon amour. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de cette crucifixion que vous ferez de vous-même: il agréera beaucoup plus celle que les autres feront de vous, ſoit en vous corrigeant, mortifiant & humiliant; & ſouvent il prend plaiſir de le faire lui-même, en nous affligeant intérieurement & extérieurement. Mais qu'importeroit-il à une ame qui a autant de bons deſirs que vous en faites paroître de vouloir être toute à Dieu, de quelle maniere & par quelle voye il la conduiſe? Pourvu qu'il ſoit content, cela nous devroit ſuffire, ſans nous mettre en peine de nos petits mécontentemens, qui ne viennent ordinairement que de ce que nous ne travaillons pas aſſez à nous mortifier & ſimplifier par le retranchement des retours & reflexions d'amour propre, qui font qu'on ne veut ſouffrir que ce qu'on veut, & qu'on uſe mal des occaſions que la divine Providence nous fournit, ſans que nous les ayons recherchées ni prévûës.

Vous ſouhaitez, ma chere Sœur, que je vous diſe ma penſée ſur le choix de votre vocation: je ne vous en peux dire autre choſe, ſinon de ſuivre le conſeil de celui qui vous conduit. Vous me dites qu'il ne vous connoît pas: c'eſt ce qui me ſurprend fort, parce que nous devons plus faire connoître la verité de nos bons deſirs par les œuvres, que par les paroles qui ſont ſuſpectes, ſi votre conduite ne les vérifie. Penſez-y bien: quand il s'agit de faire des vœux, il y va du ſalut, d'autant que cela donne un nouveau merite à nos actions. Vous le ſçavez bien: mais à vous parler franchement, je ne puis accorder deux choſes enſemble dans une ame qui veut être toute à Dieu, qu'elle puiſſe commettre ſouvent & volontairement des manquemens de ſincerité, & ſans en avoir la vûë, cherchant certains détours & déguiſemens dans ſes paroles & actions; n'allant pas le

droit chemin de ceux qui n'enviſagent que Dieu dans tout ce qu'ils font, & ſans autre fineſſe prennent pour deviſe, Je ne ferai ni plus ni moins étant ſeule, comme à la vûë des créatures, puiſque mon Dieu me voit par tout, & qu'il pénetre les plus ſecrets replis de mon cœur. Je ne veux pourtant pas croire, ma chere Sœur, que vous tombiez dans ces manquemens dont je viens de parler, parce qu'ils me paroiſſent ſi horribles & incompatibles avec l'Eſprit de Dieu & ſon amour, que non ſeulement une ame ne pourra jamais faire aucun progrès dans la perfection, ni acquerir aucune vertu; mais c'eſt que par ces défauts de ſimplicité on donne tout pouvoir à l'ennemi de nous rendre comme ſon joüet, & de nous tromper comme il voudra: car il eſt aſſez fort, pourvu que nous lui gardions le ſecret; puiſque rien ne le confond tant & ne le rend plus impuiſſant à notre égard, que la ſincere accuſation de nos fautes, manifeſtant ſimplement notre bien & notre mal à ceux qui nous conduiſent, le tout ſans exaggeration ni diſſimulation, afin qu'ils nous connoiſſent pour nous conduire à la perfection que Dieu demande de nous, écoutant avec humilité & ſoumiſſion ce qu'ils nous diſent, pour l'accomplir avec ſimplicité en quoi que ce ſoit, hors de l'offenſe de Dieu. Voilà, ma très-aimée Sœur, ce qu'il m'eſt venu en penſée de vous dire à préſent. Je ne ſçai pourquoi Dieu a permis que je ne vous aye parlé que de cette ſainte vertu de ſimplicité, ſi ce n'eſt que parce qu'il me ſemble avoir tant d'horreur du contraire, que quand je verrrois dans une ame toutes les autres vertus ſans celle de ſincerité, & qu'elle ſeroit favoriſée de pluſieurs autres graces, tout cela, dis je, ne me ſembleroit que des tromperies & des illuſions. Mais c'eſt aſſez dit là-deſſus: ſuivez en tout ce que ce bon Pere vous ordonne, car il deſire votre vrai bien pour la gloire de Dieu. Toute à vous dans le ſacré Cœur de Jeſus, Sœur Marguerite Marie Alacoque D. S. B.

A MONSIEUR SON FRERE

Curé du Bois Sainte Marie.

22. Janvier 1687.

CE m'eſt une douce conſolation, mon très-cher frere, de ce que la bonté du ſacré Cœur de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt daigne bien accorder ſa volonté avec celle que nous avions de vous garder encore un peu ici bas, dans ce lieu de miſeres & de larmes, où il faut confeſſer avec l'Apôtre, que tout eſt vanité & affliction d'eſprit, hors d'aimer & ſervir Dieu ſeul. C'eſt ce que je lui ai promis que vous feriez s'il vous laiſſoit encore quelque tems de vie : car voyez-vous, mon cher frere, j'ai bien fait des promeſſes au ſacré Cœur de Notre Seigneur pour la pouvoir obtenir, croyant que vous ne me démentirez pas, & que vous les effectuerez ; car Dieu ne peut être mocqué. Voici donc tout ſimplement à quoi je vous ai obligé, ſuivant la liberté que vous m'en donnez par la vôtre, & pour accomplir ce que je crois que Notre Seigneur veut de vous, ſur l'aſſurance de quelque perſonne fort gratifiée des dons de Dieu, & qui vous affectionne beaucoup. Demandant donc à Notre Seigneur de vous donner encore quelques années de vie, ſi c'étoit ſa volonté, pour pouvoir effectuer les bons deſirs qu'il vous donne d'être à lui, en lui conſacrant tous les momens de votre vie, en ne vous employant plus qu'à ſon ſervice, ſelon la pureté & ſainteté que demande votre miniſtere ; il ſembla à cette perſonne qu'on lui répondit, Oui je te l'accorde à cette condition que tu me propoſe ; & je voudrois en faire un Saint s'il vouloit correſpondre à mes deſſeins & aux graces que je lui ferai pour cela : mais il faut abſolument retrancher trois choſes.

La premiere, l'attache aux choſes terreſtres, & ſur tout l'amour ſenſuel du plaiſir des ſens, où eſt compris le jeu. La ſeconde, retrancher toute ſuperfluité aux habits, & en tout ce qui regarde votre perſonne ; & s'il y a quelques épargnes, les donner aux pauvres. En troiſiéme lieu, ne vous mêler des choſes du monde que le moins que vous pourrez, ne vous laiſſant aller à aucune promptitude volontaire. Tout cela a été promis au ſacré Cœur de Jeſus-Chriſt pour

vous, au cas que vous y vouliez bien donner votre consentement, & que vous vous consacriez tout à ce Cœur adorable, pour lui rendre & procurer tout l'amour, l'honneur & la gloire qui sera en votre pouvoir, tant par vous-même que par ceux qui seront à votre charge.

Je croyois vous avoir déja parlé de cette dévotion qui s'établit tout nouvellement; mais comme vous ne me répondîtes rien, je ne sçais si vous aviez agréé ce que je vous en avois dit: mais il me semble qu'il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection, ni de plus sûr moyen de salut, que d'être tout consacré à ce divin Cœur, pour lui rendre tous les hommages d'amour, d'honneur & de loüanges dont nous sommes capables. C'est à quoi on vous a encore engagé; & j'espere vous en parler encore plus particulierement lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, si Dieu me veut donner cette consolation.

De plus, nous avons promis que vous prendriez pendant neuf jours les billets que je vous envoye, un chaque jour à jeun, & que vous diriez ou feriez dire neuf Messes durant neuf samedis à l'honneur de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie Mere de Dieu, & autant de Messes de la Passion pendant neuf Vendredis, à l'honneur du sacré Cœur de Notre Seigneur Jesus-Christ.

Voilà, mon cher frere, votre engagement, sans ceux que j'ai fait de ma part, non-seulement pour demander à Notre Seigneur votre santé, mais pour faire une année de pénitence pour vous, s'il vous avoit retiré de cette vie, sans avoir accompli celle que vous vous étes proposé de faire pendant votre maladie. Regardez jusqu'où va la sainte amitié d'union que le sacré Cœur de Jesus-Christ a fait de nos cœurs, puisqu'oubliant les péchés d'une vie aussi criminelle que celle que j'ai toujours menée, je pensois faire pénitence de vos péchés. Mais voyez la bonté de notre bon Maître, qui sçachant bien que j'en ai encore plus besoin que vous, vous a laissé pour m'aider à satisfaire pour les miens qui sont si grands que je tremble en y pensant: mais j'espere tout du sacré Cœur de Notre Seigneur Jesus-Christ, lequel a tant de tendresse pour vous, qu'il veut que vous vous fassiez Saint à quel prix que ce soit; & c'est pour cela qu'il vous laisse encore en ce monde, & qu'il vous a envoyé cette maladie pour vous réveiller & vous faire redoubler le pas. Ah! quel regret pour moi, si vous ruinez les desseins de ce sacré Cœur sur vous, ne faisant pas ce qu'il vous fait connoître vouloir de vous. Aimez-le donc, si vous voulez que je vous aime; car je ne veux aimer que ce qu'il

aime. Ah ſi vous pouviez comprendre comme il fait bon l'aimer & être aimé de lui ! car je crois que nul ne périra de ceux qui lui ſeront particulierement dévoüés & conſacrés. Je ne me pourrois jamais laſſer de vous parler ſur ce ſujet.

Enfin ſoyons donc tout à Dieu, tout pour Dieu, & tout en Dieu ; & vous ſouvenez qu'il veut de vous une vie exemplaire, qui ſoit pure & toute angelique. Si aujourd'hui nous entendons la voix du Seigneur, n'endurciſſons pas nos cœurs, ne differons pas d'un moment à donner plein pouvoir à la grace. Pardonnez, mon cher frere, ſi je vous dis tout cela, qui ne provient que d'un cœur qui vous aime, & qui deſire ardemment que vous ſoyez Saint. C'eſt ce que je demande au ſacré Cœur de notre bon Maître, pour qu'il vous conſomme des plus vives flâmes de ſon pur amour qui me rend toute à vous, Sœur Marguerite Alacoque. D. S. B.

Au même.

V. J.

VOus ne pouviez me donner une plus ſenſible joye, mon très-cher frere, qu'en me témoignant le zele dont l'adorable Cœur de Jeſus vous anime à l'aimer, & à le faire connoître, aimer & honorer, en tâchant d'établir de tout votre pouvoir le regne de ſon pur amour dans les ames. Ah ! il eſt vrai que vous m'avez pris par tout ce qui eſt le plus capable de toucher mon chetif cœur, qui n'eſt ſenſible qu'à cela, qui ne deſire & ne reſpire que pour voir regner celui de notre bon Maître dans tous les cœurs capables de l'aimer. C'eſt maintenant que je ne peux plus douter de la ſainte union que ſon pur amour a fait dans nos cœurs, puiſqu'il vous a donné un ſaint deſir que je n'avois jamais oſé vous propoſer ; le ſacré Cœur ne me le permettant pas, que vous n'en euſſiez fait la premiere ouverture de votre libre volonté, par laquelle il veut que je lui rende par vous, comme par un autre moi-même, ce qu'il deſire recevoir de vous & de moi. C'eſt donc maintenant que je reconnois votre amitié véritable, puiſqu'elle commence à me donner les preuves que je ſouhaite. Que de conſolation pour moi, de vous voir ſi liberal envers cet aimable Cœur de Jeſus, qui me ſemble par là être une forte preuve qu'il veut entierement détacher le vôtre des choſes de la terre, parce qu'il veut que vous ſoyez Saint. Oüi, mon cher frere, je l'eſpere, & il ne tiendra qu'à vous de vous faire Saint, par les grandes graces qu'il vous fera, ſi vous voulez y correſpondre en ſuivant

fidellement les saintes inspirations & bons mouvemens qu'il vous donne pour cela. Il vous en coûtera, il est vrai, de la part de la nature qui craint sa propre destruction; & tout cela fait souffrir: mais helas! la pourroit-on faire mourir sans souffrir beaucoup, puisque tout s'y oppose en nous? Car nos passions se révoltent continuellement, ce qui nous fait souvent tomber: mais il ne nous faut pas troubler pour cela, ni nous laisser abattre ou décourager; mais nous faire violence, en tirant profit de nos propres chutes, pour nous animer au combat par l'exemple des Saints qui ont senti des foiblesses comme nous. Il nous faut donc, comme eux, combattre contre nous-mêmes jusqu'à la fin, & mourir les armes en main; car la couronne n'est donnée qu'aux victorieux. Vous voyez bien, mon cher frere, que je n'entends pas par là vous inviter à de grandes austérités; mais oüi bien à une généreuse mortification de vos passions & inclinations, à détacher votre cœur & le vuider de tout le terrestre; à être charitable envers le prochain, liberal à l'égard des pauvres, ne regarder que Dieu en tout ce que vous faites, & le chercher en simplicité, pureté & humilité de cœur, ne cherchant qu'à lui plaire, & lui attribuant la gloire de tout, sans vous soucier d'acquerir aucune estime ni réputation parmi les créatures. Ah! mon cher frere, faisons que notre vie ne deshonore pas la sainte vocation à laquelle nous sommes appellés, qui demande que nous vivions d'une vie toute angelique. Vous voyez la liberté que me donne notre sainte union, de vous dire sans façon ce qui me vient en pensée, sçachant qu'une véritable amitié du sacré Cœur excuse tout. Courage donc, mon cher frere; achevez ce que vous avez commencé en faveur de ce divin Cœur, & croyez qu'il vous rendra au centuple tout ce que vous ferez pour son amour, &c.

ACTES

CONCERNANS L'ETABLISSEMENT DE LA FESTE du Cœur de Jesus en la Ville de Marseille.

DELIBERATION

DE MESSIEURS LES ECHEVINS DE LA VILLE de Marseille, contenant leur Vœu pour la délivrance de la peste.

CE jour vingt-huitiéme Mai mil sept cent vingt-deux, Nous JEAN-PIERRE MOUSTIER, BALTAZARD DIEUDE', PIERRE REMUSAT, & JEAN-BAPTISTE SAINT-MICHEL, Echevins, protecteurs & défenseurs des privileges, franchises & libertés de cette Ville de Marseille, Conseillers du Roi, Lieutenans Generaux de Police, étant assemblés à l'Hôtel de Ville & Chambre du Conseil, en présence de M. le Marquis de Pilles, Lieutenant de Roi au Gouvernement de Provence, Gouverneur de Viguier, & Commandant dans cette Ville & son Terroir.

Après que la lecture a été faite d'une Lettre que M. l'Evêque de cette même Ville nous a fait l'honneur de nous écrire, dont la teneur ensuit.

Les précautions, Messieurs, que M. le Gouverneur & vous, prenez pour arrêter le progrès de ce qui cause nos justes allarmes, sont dignes du zéle & de la sagesse des véritables peres de la patrie: mais vous le sçavez, Messieurs, vos soins, vos peines, vos travaux deviendront bien inutiles, si Dieu lui même ne daigne les benir. Je viens donc vous exhorter aujourd'hui, de commencer par un acte de religion qui soit capable de desarmer le bras vengeur qui paroît s'élever de nouveau contre nous. Vous vous souvenez sans doute, qu'au jour de la Toussaint de l'année 1720. je consacrai cette Ville & ce

Diocèſe au ſacré Cœur de Jeſus, ſource inépuiſable de toutes les graces & de toutes les miſericordes, & que dès ce même jour, nos maux diminuerent ſenſiblement, continuellement & ſans rechûte: mais vous devez vous ſouvenir auſſi, que Meſſieurs les Echevins ne purent alors paroître entrer dans cette conſecration, ni prendre part à aucune des ſaintes cérémonies qui furent faites enſuite en l'honneur de Jeſus-Chriſt notre liberateur. Pour réparer cela, Meſſieurs, je crois devoir vous propoſer de faire inceſſamment, mais ſans cérémonie, un vœu ſtable au divin Cœur de notre Sauveur: je n'ai garde de vous propoſer rien qui puiſſe cauſer la moindre dépenſe à une Ville que je ne ſçais que trop être épuiſée, & je ſçais d'ailleurs que Dieu ne demande point nos préſens, mais nos cœurs. Je deſirerois donc, Meſſieurs, que vous vous engageaſſiez vous & vos ſucceſſeurs à perpétuité, d'aller tous les ans, le jour que j'ai fixé la Fête du Cœur de Jeſus, entendre la ſainte Meſſe dans l'Egliſe du premier Monaſtere de la Viſitation, que nous appellons les Grandes Maries; y communier & y offrir en réparation des crimes de cette Ville, un cierge ou flambeau de cire blanche pour brûler ce jour-là devant le ſaint Sacrement; & enfin d'aſſiſter ſur le ſoir du même jour à une proceſſion générale d'action de graces, que j'établirois pour un certain nombre d'années à votre réquiſition. Ce vœu, comme vous le voyez, ne coûteroit rien à la Ville, qui en ſeroit édifiée; & j'ai une véritable confiance qu'il feroit ceſſer nos maux, ou qu'il les abregeroit au moins très conſidérablement. Je vous ſupplie, Meſſieurs, de ne pas rejetter cette propoſition, mais au contraire de la recevoir avec une entiere confiance en la miſericorde du Sauveur, dont nous avons déja reſſenti des effets ſi marqués, & de ne pas differer l'execution. J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens d'eſtime, d'attachement & de conſidération, que je me flatte être bien connus de vous, Meſſieurs, votre très-humble & très-obeïſſant ſerviteur, † HENRY, Evêque de Marſeille.

M. Mouſtier premier Echevin a repréſenté, que s'il falloit des exemples pour nous perſuader que tous les efforts des hommes ſont vains contre le progrès de la contagion, & que le fleau de la colere de Dieu ne peut être arrêté que par des actes de religion, en implorant le tréſor de ſes miſericordes, il n'en faudroit en effet pas d'autre que celui que M. l'Evêque nous cite dans ſa Lettre, puiſque tout le monde vit alors réellement & de fait, que le mal baiſſa continuellement juſqu'à la fin, dès le jour de la conſécration qu'il fit de

cette Ville au ſacré Cœur de Jeſus. Ce fut bien avec un extrême regret que nous fûmes empêchés par l'embarras des affaires qui nous accabloient alors, qui nous empêchoient d'aſſiſter à cette ſainte cérémonie, qui certainement ne ſçauroit être renouvellée avec aſſez de ſolemnité, tant que Marſeille & les ſiecles dureront, en mémoire & en reconnoiſſance d'une grace ſi viſible & ſi marquée de la miſericorde du Seigneur. Aujourd'hui, puiſque nos péchés ayant apparemment irrité de nouveau ſa colere, ce mal a commencé de regermer dans cette Ville & ſon Terroir, & qu'ayant pratiqué & mis en uſage tout ce que la prudence humaine peut imaginer pour l'étouffer, il continuë encore, & fait même apprehender des progrès; à quoi pouvons-nous avoir recours, qu'au ſacré Cœur de Jeſus, qu'à cette même ſource inépuiſable de miſericordes & de graces, à qui cette Ville a été ſi heureuſement conſacrée, & dont nous avons déja ſi efficacement reſſenti les effets? La confiance que M. l'Evêque nous témoigne avoir, que nous obtiendrons la ceſſation de ce mal par le vœu qu'il nous propoſe de faire, doit bien exciter la nôtre en le faiſant, ſur tout en comptant ſur les prieres de ce pieux & ſaint Prelat, qui comme un Ange de paix & un miniſtre de réconciliation a toûjours les mains levées au Ciel pour nous en ménager les graces; qui n'a rien tant dans le cœur, dans l'eſprit & dans l'ame, que le ſalut de cette Ville, heritage que le Seigneur lui a confié pour notre bonheur; & qui dans les occaſions de tribulation & de douleur, a ſacrifié prodigalement ſes biens aux pauvres, & expoſé ſi héroïquement ſa vie pour les ſecours ſpirituels & temporels de nos Citoyens. Ainſi M. Mouſtier a repréſenté qu'il étoit à propos de faire le vœu tel qu'il eſt exprimé dans la ſuſdite Lettre, & aux fins qui y ſont mentionnées, nous requerant d'y déliberer.

Sur quoi il a été unanimement déliberé, que nous Echevins ferons un vœu ferme, ſtable & irrévocable entre les mains de M. l'Evêque, par lequel en ladite qualité nous engagerons nous & nos ſucceſſeurs à perpétuité, d'aller toutes les années au jour auquel il a fixé la Fête du ſacré Cœur de Jeſus, entendre la ſainte Meſſe dans l'Egliſe du premier Monaſtere de la Viſitation, dites les Grandes Maries, y communier & offrir en réparation des crimes commis en cette Ville, un cierge ou flambeau de cire blanche du poids de quatre livres, orné de l'écuſſon de la Ville, pour brûler ce jour là devant le ſaint Sacrement, & d'aſſiſter ſur le ſoir du même jour à une proceſſion generale d'action de graces, que nous prierons & requererons M. l'Evêque de vouloir établir à perpétuité: à l'effet de quoi

deux de nous ſeront députés pour lui porter & remettre l'extrait de la préſente Déliberation, & lui faire les prieres & requiſitions y contenües ; ſous cette condition toutefois, que ſi cette année, au jour auquel cette Fête ſe trouve fixée, le mal qu'il y a dans la Ville étoit tel que la communication pût être dangereuſe, M. l'Evêque aura agréable de differer l'établiſſement de la proceſſion à l'année prochaine, ou de la transferer après la ceſſation du mal. Et avons ſigné, à Marſeille l'an & jour cy-deſſus. Signé MOUSTIER, DIEUDE', REMUZAT & SAINT-MICHEL, Echevins. Collationné à l'original.

CAPUS.

EXTRAIT DU GREFFE

DE L'EVECHE' DE MARSEILLE,

Du 4. du mois de Juin 1722.

NOUS HENRY-FRANÇOIS-XAVIER DE BELZUNCE DE CASTELMORON par la Providence divine & la grace du ſaint Siege Apoſtolique, Evêque de Marſeille, Abbé de Notre-Dame des Chambons & de Montmorel, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, ſçavoir faiſons que les ſieurs PIERRE MOUSTIER, BALTAZARD DIEUDE', PIERRE REMUZAT, & JEAN-BAPTISTE SAINT-MICHEL, Echevins, protecteurs & défenſeurs des privileges, franchiſes & libertés de cette Ville de Marſeille, Conſeillers du Roi, Lieutenans Generaux de Police, pour tâcher d'appaiſer la colere du Seigneur, & en obtenir la ceſſation de la contagion qui a recommencé en cette Ville, ayant déliberé le 28. de ce mois dernier, enſuite des exhortations que nous leur fîmes à ce ſujet, de faire un vœu à l'honneur du ſacré Cœur de Notre Sauveur Jeſus-Chriſt, dont en l'année 1720. lorſque la contagion faiſoit en cette Ville les ravages les plus affreux, nous éprouvâmes d'une maniere ſi prompte & ſi ſenſible la bonté & la miſericorde, dès que nous lui eûmes conſacré cette Ville & le reſte de notre Diocèſe, le jour de la Touſſaint de ladite année ; s'étant rendus ce jourd'hui, jour & Fête du très-ſaint Sacrement en notre Egliſe Cathedrale, pour y aſſiſter à la Proceſſion du très-ſaint Sacrement, revêtus de leurs robes rouges, s'étant

avancés tous quatre & mis à genoux au bas du marche-pied du maître Autel, au devant de nous qui avions le très-saint Sacrement en main, pour marcher en procession, & en présence du sieur Prevost & de plusieurs Chanoines de notre Eglise Cathedrale, ledit sieur Moustier premier Echevin portant la parole au nom de tous quatre, a fait & prononcé entre nos mains ledit vœu, par lequel lesdits sieurs Echevins, tant en leurs noms qu'en celui de tous leurs successeurs à perpétuité, ont promis & se sont engagés d'une maniere fixe, stable, perpétuelle & irrévocable, d'aller toutes les années le premier vendredi après l'Octave du très-saint Sacrement, jour auquel par notre Ordonnance du 22. Octobre de la susdite année 1720. nous avons établi & fixé la Fête du sacré Cœur de Jesus, entendre la sainte Messe dans l'Eglise des Religieuses du premier Monastere de la Visitation, dites les Grandes Maries, y faire leur communion, & offrir en réparation des crimes commis en cette Ville, & qui ont attiré sur elle la colere & la vengeance du Seigneur, un flambeau de cire blanche du poids de quatre livres, orné de l'écusson de la Ville, pour brûler ce jour-là devant le très-saint Sacrement, & d'assister le soir du même jour à la procession generale qu'ils nous ont prié & requis d'établir à perpétuité dans cette Ville en action de graces, le tout conformément à la susdite Déliberation. Lequel vœu ainsi fait & prononcé, nous aurions approuvé & accepté, pour être desormais executé à perpétuité selon sa forme & teneur. Et à cet effet, après en avoir conferé peu avant ladite cérémonie, avec les vénérables freres les Prevost, Chanoines & Chapitre de notre Eglise Cathedrale, ayant égard au desir & réquisition desdits sieurs Echevins, & voulant seconder leur vœu, nous avons établi & ordonné à perpétuité une procession generale du Clergé seculier & regulier de cette Ville, qui se fera chaque année à la maniere ordinaire, le jour & Fête du sacré Cœur de Jesus, à l'heure que nous marquerons dans le Mandement par lequel nous convoquerons la premiere desdites processions, à laquelle assisteront tous les Chapitres & Paroisses, & les Communautés Religieuses qui sont en obligation & usage d'assister aux autres processions de cette Ville, dont & du tout nous avons fait dresser le présent procès verbal, écrivant Messire Jean-Baptiste Coudonneau Prêtre, notre Secretaire, & nous l'avons signé avec lesdits sieurs Echevins, lesdits sieurs Prevost & Chanoines qui se sont trouvés présens, & notredit Secretaire, le jour & an que dessus. Ainsi signé à l'original, MOUSTIER Echevin, DIEUDE' Echevin, SAINT-MICHEL Echevin, † HENRI Evêque de Marseille,

FORESTA COLONGUE Prevoſt, DE CAUX Official & Chanoine, VINTIMILLE Chanoine & Vicaire general, BERNARD Chanoine, VACCON Chanoine, CAPUS Chanoine, COUDONNEAU Prêtre, Secretaire.

MANDEMENT
DE MONSEIGNEUR
L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME
EVESQUE DE MARSEILLE.

HENRI-FRANÇOIS-XAVIER DE BELZUNCE DE CASTELMORON par la providence divine & la grace du ſaint Siege Apoſtolique, Evêque de Marſeille, Abbé de Notre-Dame des Chambons & de Montmorel, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, au Clergé ſéculier & régulier de la Ville & du Terroir de Marſeille, Salut & bénédiction en Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Le Seigneur s'eſt contenté de nous menacer, mes très chers Freres, il a fait paroître à nos yeux ſon bras vengeur élevé de nouveau contre nous, & prêt à nous porter les plus terribles coups : mais s'il nous a frappé, il ne l'a fait qu'en pere plein de miſericorde, qui juſque dans ſes châtimens même, a voulu ménager des enfans dont l'ingratitude & les nouveaux crimes n'ont pû lui faire oublier qu'ils ſont conſacrés au Cœur adorable de Jeſus-Chriſt. A Dieu ne plaiſe, mes très-chers Freres, que ſemblables aux enfans du ſiecle, nous puiſſions attribuer le peu de progrès de la contagion & ſa ceſſation dans cette Ville, à la prudence des hommes, aux juſtes & ſages meſures qui furent priſes, & au bon ordre qui fut établi avec tant de ſuccès, dès le moment qu'au mois de Mai dernier nos allarmes recommencerent. Ce bienfait n'eſt dû qu'à Dieu ſeul, qui réduit en poudre quand il lui plaît & dans un inſtant les Villes les plus floriſſantes, qui diſpoſe à ſon gré du ſort de toutes les nations de la terre & des Rois qui les gouvernent, qui déconcerte & qui renverſe toutes les meſures des préſomptueux & des ſuperbes, & qui benit au contraire & donne le ſuccès, ainſi qu'il le juge à propos, à celles qu'il a lui-même inſpiré aux perſonnes qui n'ont de confiance qu'en lui : c'eſt enfin à ce ſouverain arbitre de la ſanté & de

la maladie, de la vie & de la mort, à qui ſeul Marſeille doit aujourd'hui pour la ſeconde fois ſa conſervation & ſon ſalut. Témoins des prodiges que le Sauveur de nos ames, par la bonté infinie de ſon Cœur & la puiſſance de ſon nom, a operé en notre faveur dans les jours de notre affliction; qui de nous, Miniſtres du Seigneur, pourroit ne pas reconnoître cette verité, & ne la pas annoncer aux peuples qui ne doivent jamais l'oublier? En effet, mes très-chers Freres, dès que les dignes Echevins de cette Ville eurent prononcé leur vœu; dès que nous eûmes ſolemnellement renouvellé avec eux la conſécration perpétuelle de cette Ville & du Terroir au ſacré Cœur de Jeſus; dès que nous eûmes fait enſuite la proceſſion du très-ſaint Sacrement, fini une neuvaine générale & ſolemnelle à ce divin Cœur, & que nous en eûmes célebré la Fête d'une maniere auſſi ſinguliere que mémorable, ce Cœur adorable fut touché de compaſſion pour nous, la colere du Seigneur parut être appaiſée par les larmes & par le ſaint empreſſement d'un peuple humilié, & par la confiance de l'illuſtre Commandant de cette Province, qui, plein de foi, eſpera tout de ces actes de religion & de ces ſaintes cérémonies qui allarmoient ſi fort des perſonnes de cette Ville, plus remplies de crainte que de pieté: nos vœux parurent exaucés, & depuis ce tems là le nombre des malades & des morts peſtiferés ou ſoupçonnés de l'être, qui étoit déja bien médiocre, diminua ſenſiblement & continuellement, comme tout le monde l'a vû dans les liſtes journalieres des malades & des morts de l'Hôpital. La confiance a ſuccedé à la crainte: depuis longtems on communique par tout avec ſécurité: les plus timides ne ſont plus enfermés dans leurs maiſons; tout a repris ſon train ordinaire, & nous jouiſſons actuellement d'une ſanté ſi parfaite, que (ce qui eſt ſans exemple dans une Ville auſſi vaſte & auſſi peuplée que l'eſt celle-ci, & ce qui tient du prodige,) nous n'avons preſque plus dans Marſeille depuis quelque tems, ni morts, ni malades d'aucune ſorte de maladie que ce ſoit, non plus que dans le Terroir. Hâtons-nous donc, Miniſtres du Dieu vivant, de rendre en notre particulier nos juſtes actions de graces à notre divin libérateur; & pour nous acquitter d'un devoir que la reconnoiſſance exige principalement de nous, n'attendons pas qu'après des quarantaines qui doivent paroître trop longues à nos juſtes empreſſemens, nous puiſſions le faire avec plus d'éclat & de ſolemnité.

A CES CAUSES, Samedi 15. de ce mois, jour & Fête de l'Aſſomption de la très-ſainte Vierge, après les prieres ordinaires pour le

Roi à la fin de la procession, & avant que de donner la bénédiction du très-saint Sacrement, nous chanterons dans notre Eglise Cathedrale en action de graces, le Pseaume *Laudate Dominum omnes gentes.* avec l'Oraison *Pro gratiarum actione.* & celle du sacré Cœur de Jesus notre libérateur. Nous ordonnons que la même chose soit faite le lendemain Fête de saint Roch, immédiatement après Vêpres ou Complies, dans toutes les Eglises des Paroisses de cette Ville & du Terroir. Nous ordonnons à tous Prêtres séculiers & réguliers de cette Ville & du Terroir, de dire trois jours de suite à leurs Messes, à commencer le jour de saint Roch, la Collecte *Pro gratiarum actione.* qu'ils diront également le jour de saint Bernard, en action de graces de ce qu'à pareil jour nous ouvrîmes l'année passée les Eglises de cette Ville. Excepté les jours ci-dessus marqués, ils continueront jusqu'à ce que nous puissions chanter le *Te Deum.* & rendre à Dieu de plus solemnelles & plus publiques actions de graces, de dire à leurs Messes, & pour nous & pour nos voisins, la Collecte *Pro vitandâ mortalitate.* Nous ne changeons encore rien pour ce qui regarde les défenses d'exposer le saint Sacrement, & de faire des processions particulieres & les Prônes: mais ne convenant point de priver les peuples plus long tems & sans necessité, de l'instruction qu'ils demandent avec tant d'empressement, qui est si absolument necessaire à leur salut éternel, & dont la trop longue cessation pourroit avoir, comme les années passées, de douloureuses & de funestes suites, nous ordonnons aux Curés ou Vicaires, de recommencer dès Dimanche prochain seize de ce mois, à faire à la Messe du Prône, après la publication des mariages &c. une courte exhortation à leurs paroissiens, de la même maniere que nous le réglâmes l'année derniere par notre Mandement du 12. Août, fait à l'occasion de l'ouverture de nos Eglises. Et comme nous croyons que le Roi pourra bien faire sa premiere Communion samedi prochain, Fête de l'Assomption de la sainte Vierge, nous ordonnons à tous les Prêtres séculiers & réguliers de cette Ville & du Terroir, de dire ce jour-là à leur Messe la Collecte pour le Roi, & nous leur recommandons de redoubler leurs prieres pour lui, & de demander à Dieu, en lui offrant ce jour-là le sacrifice de la Messe, de benir cette sainte & importante action, de faire de ce jeune Monarque un Roi qui soit selon son cœur, qui soit heritier de la solide pieté du Prince dont il tient le jour; qui, comme son bisayeul dont il occupe le thrône, soit toûjours le zelé défenseur de l'Eglise, le destructeur de l'héresie & de la nouveauté dans son Royaume; qu'il

regne

regne aussi long tems & aussi heureusement que lui, & enfin qu'il fasse la félicité & les délices de ses Sujets. Nous ordonnons enfin à toutes les Religieuses de cette Ville, de communier ce jour-là à cette intention. Et sera notre présent Mandement envoyé par tout où besoin sera, à la diligence de notre Promoteur. Donné à Marseille dans notre Palais Episcopal le 10. Août 1722. † HENRI, Evêque de Marseille. Par Monseigneur. COUDONNEAU Prêtre, Secretaire.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME

EVESQUE DE MARSEILLE.

Portant ordre de chanter le Te Deum *après la quarantaine de santé, & de faire une neuvaine solemnelle au sacré Cœur de Jesus, en action de graces de l'entiere cessation de la peste dans la Ville & Terroir de Marseille.*

HENRI FRANÇOIS-XAVIER DE BELZUNCE DE CASTELMORON par la providence divine & la grace du saint Siege Apostolique, Evêque de Marseille, Abbé de Notre-Dame des Chambons & de Montmorel, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, au Clergé séculier & régulier, & à tous les Fidelles de notre Diocèse, Salut & bénédiction en Notre Seigneur Jesus-Christ.

Enfin, mes très-chers Freres, vos craintes & vos allarmes ont fini. Il n'y a plus d'apparence de contagion dans cette Ville & dans le Terroir: toutes les maladies, quelles qu'elles puissent être, y ont tellement cessé depuis un tems considerable, & la santé y est si constante & si parfaite, que les plus incrédules doivent être forcés de reconnoître ici les effets de la puissance & de la misericorde infinie du sacré Cœur de Jesus, toujours plein de bonté & de compassion pour les hommes, même ingrats & pécheurs. Peuple, que le Dieu des vengeances a deux fois frappé dans son indignation, mais qu'il

a auſſi dans ſa miſericorde délivré deux fois, & d'une maniere ſenſible, *ceſſez de craindre deſormais, & treſſaillez d'allegreſſe*, parce que le Cœur adorable de notre Sauveur, auquel vous vous étes ſolemnellement voüés, s'eſt déclaré, & *a fait de grandes choſes en votre faveur.* Que le ſouvenir de ces prodiges ſoit à jamais gravé dans vos eſprits & dans vos cœurs : *racontez-les ſouvent à vos enfans ; que vos enfans le diſent aux leurs, & ceux-là aux races ſuivantes* ; & que la mémoire en paſſe aux ſiecles futurs. *Faites éclater votre joye & votre reconnoiſſance envers le Seigneur : annoncez notre délivrance, & la publiez juſqu'aux extrémités du monde. Publiez la gloire* de notre divin libérateur *parmi les nations, & ſes merveilles parmi tous les peuples* chez qui le commerce vous conduira deſormais. *Annoncez-leur que* c'eſt au ſacré Cœur de Jeſus, *à qui ſeul vous devez votre ſalut*, & duquel ſeul auſſi, ils doivent eux-mêmes attendre leur force & leur conſolation dans toutes leurs tribulations. Il n'eſt point de climat où la renommée n'ait porté la nouvelle de cette triſte & longue ſuite de malheurs dont nous avons été accablés, & qui ont tenu toute l'Europe dans l'étonnement & dans la crainte : qu'il n'y en ait donc aucun qui n'apprenne de vous *les miſericordes de Jeſus-Chriſt, & les merveilles qu'il daigne operer pour les enfans des hommes.* Qu'ils ſçachent tous, que dès que nous avons eu recours à lui une ſeconde fois, dans la ſincerité & l'amertume de nos cœurs, il a de nouveau prêté l'oreille à nos gémiſſemens, il a écouté nos cris, il a été touché de nos maux, *il nous a accordé la guériſon & la ſanté que nous lui avons demandée, il nous a délivrés du tombeau, & nous a ſéparés du nombre des morts.* Mais vous pécheurs, qui que vous ſoyez, dont *les iniquités ont attiré ſur nous les maux* affreux dont nous reſſentons encore les funeſtes ſuites ; vous à qui quelques mois de calme & de ſanté ſemblent déja avoir malheureuſement fait oublier des années de trouble & de mortalité ; ſi vous ne vous convertiſſez au Seigneur, tremblez : le bras vengeur qui vous a juſqu'à préſent épargné, vous fera peut-être bien tôt ſentir toute ſa peſanteur : nul ne peut ſe ſouſtraire à ſes coups ; & quoiqu'il ne puniſſe pas toujours le crime par la peſte & par la mort, ſa vengeance n'en eſt pas pour cela ni moins certaine ni moins redoutable. Revenez donc ſincerement & promptement à lui, mes très chers Freres, & renoncez pour jamais à tous vos déſordres : ſoyez deſormais purs, chaſtes, doux, charitables, ennemis de la médiſance, de l'injuſtice & de l'uſure : ſoyez humbles, attachés à la verité, ſoumis à l'Egliſe & à ſes dernieres déciſions ; vous ſouvenant que ſans cette ſoumiſſion parfaite, il ne

peut y avoir de salut pour vous, & que *c'est en vain*, comme vous en assure saint Cyprien, *qu'un homme se croit dans l'Eglise, tandis qu'il résiste à la Chaire de Pierre sur laquelle l'Eglise est fondée.* En un mot, *détestez le mal* que vous avez recherché & aimé, & *attachez-vous inviolablement au bien* dont la pratique vous a jusqu'à present été inconnuë : alors *vous vivrez, le Seigneur aura compassion des restes de son peuple, & il sera véritablement avec vous.* Pour vous, ames fidelles qui cherchez le Seigneur dans la docilité & l'humilité chrétienne ; & vous sur tout, Ministres du Très-haut, *joignez-vous à nous pour chanter ses loüanges & pour célebrer son saint nom ; & afin de ne plus tomber desormais dans les malheurs & la confusion où nous avons été, benissons ensemble le Seigneur notre Dieu qui a fait pour nous tant de merveilles.*

A CES CAUSES, pour satisfaire au juste & saint empressement des Fidelles, après en avoir conferé avec nos vénérables freres les Prevost, Chanoines & Chapitre de notre Eglise Cathedrale, Dimanche prochain 27. de ce mois, immédiatement après Vêpres, nous chanterons dans notre Eglise Cathedrale le *Te Deum*, en action de graces de notre délivrance ; ensuite de quoi nous donnerons la Bénédiction du très-saint Sacrement, à laquelle nous dirons après le *Tantum ergo*, les Versets & Oraisons du très-saint Sacrement, de l'action de graces, du sacré Cœur de Jesus. Nous accordons quarante jours d'indulgence à tous ceux qui assisteront à cette sainte cérémonie, défendant que ce jour-là la bénédiction du saint Sacrement soit donnée dans aucune des Eglises de cette Ville. Nous ordonnons que dans toutes les Paroisses de cette Ville, même chose soit faite de la même maniere le Dimanche suivant, & dans toutes les Paroisses du reste de notre Diocèse, le premier Dimanche après la reception de notre présent Mandement. Et comme nous ne sçaurions jamais assez témoigner notre juste reconnoissance à l'adorable Cœur de Jesus, en l'honneur duquel dans les jours de notre derniere affliction nous fîmes notre neuvaine solemnelle & générale, qui fut suivie d'une prompte cessation de la peste ; nous ordonnons qu'en action de graces, il soit fait une neuvaine solemnelle à ce divin Cœur dans l'Eglise du premier Monastere des Religieuses de la Visitation, dites les Grandes Maries, dans laquelle est établie la Confrairie du sacré Cœur de Jesus, laquelle neuvaine commencera le Vendredi 2. Octobre, jour particulierement consacré au Cœur de Jesus, & auquel il y a dans ladite Eglise une indulgence pléniere. Le saint Sacrement y sera exposé, & on y don-

nera tous les soirs la bénédiction, avant laquelle il y aura chaque jour sermon ou méditation à quatre heures précises.

Nous accordons quarante jours d'indulgence à tous ceux qui véritablement contrits y assisteront, y remercieront Dieu de notre délivrance, & le supplieront de benir les soins que se donne actuellement l'illustre Commandant de cette Ville pour la desinfection générale, afin qu'elle réüssisse selon ses droites & loüables intentions; qu'elle soit une nouvelle & inconteſtable preuve de notre parfaite guérison, & qu'elle procure le bien & l'avantage de cette Ville & de l'Etat. Nous accordons la même indulgence à toutes les personnes qui communieront pendant cette neuvaine, dans quelque Eglise que ce soit.

Nous enjoignons à tous les Prêtres de notre Diocèse, séculiers & réguliers, exemts & non exemts, de dire à leurs Messes pendant cette neuvaine, à commencer dans cette Ville & le Terroir le Vendredi 2. Octobre, la Collecte *Pro gratiarum actione.* Et ailleurs pendant les neuf jours qui suivront immédiatement le Dimanche auquel on y aura chanté le *Te Deum.* Nous ordonnons que dans toutes les Communautés de Religieuses de notre Diocèse, il soit fait extraordinairement une Communion générale, & que chaque jour de ladite neuvaine il y ait deux Religieuses nommées aux mêmes intentions. Notre Diocèse ayant ainsi retenti par tout de nos actions de graces & de nos cantiques de loüanges; toute cette Province & nos voisins étant actuellement délivrés, comme nous, du plus terrible des fleaux (dont la plûpart des Diocèses de Provence doivent, comme nous, la cessation aux misericordes du sacré Cœur de Jesus) tous les Prêtres séculiers & réguliers de notre Diocèse cesseront de dire à leurs Messes la Collecte *Pro vitandâ mortalitate.* que nous esperons que nous ne serons plus obligés d'ordonner dans la suite. Le Cœur du Sauveur de tous les hommes, auquel nous nous sommes consacrés, à été touché de nos maux & de notre confiance en lui, il le sera encore des témoignages publics de notre reconnoissance; & la justice divine étant appaisée par la conversion sincere des pécheurs, dont les crimes avoient excité sa juste colere, nous n'aurons plus rien à craindre desormais. Et sera notre present Mandement envoyé & affiché par tout où besoin sera, à la diligence de notre Promoteur, lû & publié aux Prônes dans toutes les Paroisses de notre Diocèse. Donné dans le Terroir de Marseille le 21. Septembre 1722. † HENRI, Evêque de Marseille.

Par Monseigneur, GOUDONNEAU, Prêt. Sec.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISSIME

EVESQUE DE MARSEILLE,

Pour la convocation de la Proceſſion générale qui doit être faite deſormais & à perpétuité dans la Ville de Marſeille, le jour & Féte du ſacré Cœur de Jeſus, en action de graces de la ceſſation de la peſte, & pour la publication des Indulgences accordées pour ce même jour aux Fidelles de la Ville & du Diocèſe de Marſeille.

HENRI-FRANÇOIS-XAVIER DE BELSUNCE DE CASTELMORON par la providence divine & la grace du ſaint Siege Apoſtolique, Evêque de Marſeille, Abbé de Notre-Dame des Chambons & de Montmorel, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, au Clergé ſéculier & régulier, & à tous les Fidelles de notre Diocèſe : Salut & bénédiction en notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

A Dieu ne plaiſe, mes très-chers Freres, que la mémoire des redoutables vengeances, & des miſericordes infinies du Seigneur, dont vous avez ſucceſſivement reſſenti de ſi merveilleux effets, puiſſe jamais être effacée de vos eſprits & de vos cœurs. Que ce ſouvenir au contraire devenu deſormais la regle conſtante de toutes les actions de votre vie, paſſe de génération en génération ; qu'il dure parmi vous autant que durera votre Ville, qu'il ſoit tranſmis à la poſtérité la plus éloignée de nous.

Pourrions-nous bien, & vous & nous, mes très-chers Freres, oublier un jour tout ce que nous avons vû & éprouvé de la rigueur des jugemens d'un Dieu, qui dans ſa fureur s'eſt vengé de nos crimes, de la maniere la plus terrible qui fut & qui ſera peut-être jamais ? Et pourrions-nous, en nous en ſouvenant, ne pas craindre de nous rendre de nouveau par nos deſordres, dignes des mêmes châtimens qui

ont été si long tems la source de tant de larmes répanduës, de tant de malheurs differens dont à peine voyons-nous la fin, & un si juste sujet de douleur & de consternation pour nous, d'horreur & d'effroi pour presque tous les peuples de l'univers? Et cette juste crainte ne seroit-elle donc pas encore capable de nous porter à former & à garder inviolablement la salutaire résolution de mener desormais une vie véritablement chrétienne? Pourrions-nous aussi être assez ingrats, pour oublier jamais les prodiges de grace & de misericorde du Cœur adorable de Jesus-Christ, qui nous a préservé, qui nous a conservé jusque dans les ombres & les douleurs d'une mort presque certaine; & qui enfin nous a totalement délivré du plus formidable des fleaux? Et le souvenir de ces prodiges, dont deux fois nous avons été les témoins, pourroit-il ne pas exciter notre dévotion, notre amour, notre confiance & notre reconnoissance envers notre divin libérateur?

En effet, mes très chers Freres, dans ces tems infortunés que nous ne sçaurions trop souvent rappeller à vos yeux; dans ces jours de tribulation, de deüil & de larmes, pendant lesquels le Dieu terrible a exercé sa justice sur nous par la peste & par la mort, lorsque le bras du Seigneur étoit appesanti sur votre Ville, lorsque Marseille si florissante peu de tems auparavant, & alors livrée à la solitude & à l'horreur, ne faisoit plus voir dans l'enceinte de ses murs, que des milliers de morts sans sépulture, & un nombre prodigieux de mourans abandonnés & dépourvûs de tout secours, dont presque toutes les maisons & généralement toutes les ruës étoient remplies & infectées; lorsqu'enfin aucun de nous ne pouvoit plus raisonnablement se flatter d'échaper au glaive de l'Ange exterminateur, victimes destinées à la mort, nous eûmes recours au sacré Cœur de Jesus, toûjours plein de bonté, de compassion & de clémence pour les hommes même pécheurs.

Dès le moment que dans la sincerité & dans l'amertume de nos cœurs nous lui eûmes fait amende honorable pour les crimes qui l'avoient si justement irrité contre nous: dès le moment que nous nous fûmes consacrés à lui d'une maniere particuliere, & que la Fête de ce Cœur adorable, en réparation de ces mêmes crimes, eût été établie à perpétuité dans la Ville & le Diocèse de Marseille, qui doivent en quelque maniere se regarder desormais comme la Ville & le Diocèse du Cœur de Jesus; dès ce même moment nous commençâmes à ressentir les prompts & prodigieux effets de sa bonté & de sa misericorde.

Nos maux diminuerent ſenſiblement & continuellement ; & quoique dans la ſuite de nouveaux coups ſe fiſſent encore ſentir à nous ; le Seigneur, vous le ſçavez, & nous vous l'avons ſouvent fait remarquer alors, ne nous frappa plus en Dieu des vengeances qui dans ſa colere punit le pécheur impénitent, mais en pere des miſericordes qui châtie des enfans qui lui ſont devenus chers, dont les larmes l'ont touché, & dont il ne veut plus la mort, mais la converſion & la vie. Bientôt la peſte ceſſa entierement, & la crainte fut bannie du milieu de nous.

Mais helas ! qui l'eût crû ? Bien loin que la crainte ſalutaire des châtimens les plus affreux, ou la juſte reconnoiſſance d'une délivrance qui tient du prodige, eût pû arrêter & contenir le pécheur ; à peine le danger eût-il ceſſé, que le crime ſe montra de nouveau à découvert, & avec moins de pudeur que jamais ; que le débordement devint monſtrueux, que l'impieté parvint à ſon comble, & que de ſacrileges mains oſerent même ſe porter juſque ſur notre divin libérateur dans le très-ſaint Sacrement.

Une telle ingratitude, nous l'avions bien prévû, & nous vous en avions mille fois avertis ; des abominations auſſi énormes, un ſacrilege auſſi déteſtable allumerent de nouveau la juſte colere du Très-haut : la contagion recommença ; & quoiqu'elle fût très-médiocre, elle porta par tout la conſternation & la terreur que devoit cauſer une rechute, dont les ſuites paroiſſoient devoir être ſi funeſtes au reſte des habitans de Marſeille, & aux lieux circonvoiſins.

Pleins d'une entiere confiance dans les bontés du Cœur adorable de Jeſus, que nous avions déja éprouvé d'une maniere auſſi marquée & auſſi ſenſible, nous nous adreſſâmes une ſeconde fois à lui. Vos dignes Echevins, animés du même eſprit, firent en ſon honneur un vœu ſtable & ſolemnel : tout le peuple humilié ſous la puiſſante main de Dieu, dans le jeûne & dans les larmes, pouſſa ſes gémiſſemens & ſes cris vers le Sauveur de tous les hommes ; & d'abord (Que toutes les nations de la terre l'entendent avec admiration, & qu'elles apprennent de là qu'elle doit être leur reſſource, leur conſolation & leur eſperance dans les jours de leur affliction) la contagion ceſſa une ſeconde fois, la ſécurité & le calme vous furent rendus pour toûjours, pourvû que fidelles dans les promeſſes que vos lévres prononcerent alors, vous témoigniez votre reconnoiſſance au Seigneur pour un auſſi grand bienfait, par la régularité, par la pureté, par la ſainteté de votre vie, par votre inviolable attachement à l'Egliſe, & par votre parfaite & entiere ſoumiſſion à toutes ſes ſacrées déciſions anciennes & nouvelles.

Il eſt donc bien juſte, mes très-chers Freres, que la Fête du ſacré Cœur de Jeſus, Fête de réparation & de reconnoiſſance tout à la fois, ſoit deſormais célebrée parmi nous, avec le plus de ſolemnité & de dévotion qu'il nous ſera poſſible.

C'eſt dans cette vûë que l'année paſſée, de concert avec nos vénérables freres les Prevôt, Chanoines & Chapitre de notre Egliſe Cathedrale, en execution du vœu ſolemnel de vos pieux Magiſtrats, que nous venions de recevoir, nous établîmes pour toûjours une Proceſſion générale qui ſera faite deſormais dans Marſeille tous les ans en action de graces, le jour de la Fête de l'adorable Cœur de Jeſus, & qui pour la premiere fois y ſera faite cette année, le quatriéme Juin, jour auquel le vœu fut prononcé l'année paſſée, & auquel la ſuſdite Fête ſera célebrée celle-ci.

C'eſt encore dans cette même vûë, que nous avons ſupplié le ſouverain Pontife, digne Vicaire de Jeſus-Chriſt, de nous accorder une indulgence pléniere & générale pour tout notre Diocèſe, pour le jour de cette même Fête, & que ſa Sainteté a eu la bonté d'avoir égard à notre très-humble demande, ainſi que vous le verrez par ſon Bref joint à notre préſent Mandement. Cette indulgence ne pourra être gagnée que dans les Egliſes que vous trouverez ci-après par nous déſignées.

Profitez, mes très-chers Freres, d'une faveur auſſi ſinguliere, & d'une indulgence que vous pouvez en quelque maniere regarder comme une eſpece de Jubilé que Notre Saint Pere le Pape accorde à vous ſeuls. Que dans le jour d'une ſolemnité ſi ſainte, ſi intereſſante & ſi touchante pour vous, il n'y ait perſonne parmi vous qui ne donne des marques de ſa reconnoiſſance & de ſa pieté; perſonne qui ne renouvelle ſes proteſtations au Seigneur; perſonne qui n'approche des Sacremens, ou qui ne tâche au moins de ſe mettre en état de le faire; perſonne enfin qui après la Proceſſion, n'aſſiſte avec modeſtie & attention à l'amende honorable & à la conſécration qui ſeront renouvellées ce même jour, avant que de donner la bénédiction du très-ſaint Sacrement, comme nous l'avons ordonné par nos précedens Mandemens.

Nous eſperons, mes très-chers Freres, que les affaires qui nous ont éloigné de vous pour quelques mois, ne nous permettant pas d'avoir la conſolation d'être nous même les témoins de votre zele & de votre pieté dans cette occaſion, nous aurons au moins celle d'apprendre que ce jour de ſalut aura été célebré dans tout notre Diocèſe, & en particulier dans la Ville de Marſeille, d'une maniere capable d'edifier

d'édifier les hommes, de toucher le Cœur du Sauveur, & d'attirer sur vous les graces & les bénédictions du Ciel les plus précieuses.

A CES CAUSES, après en avoir conferé l'année passée avec nos vénérables freres les Prevôt, Chanoines & Chapitre de notre Eglise Cathedrale, Nous avons ordonné & ordonnons de nouveau, que desormais & à perpétuité, & à commencer cette présente année, soit faite dans la Ville de Marseille tous les ans le jour de la Fête du sacré Cœur de Jesus, une Procession générale en action de graces, à laquelle Procession assisteront chaque année tous les Chapitres, toutes les Paroisses, & toutes les Communautés Religieuses de ladite Ville qui sont en obligation & en usage d'assister aux autres Processions générales : après laquelle Procession, qui sera faite à cinq heures du soir, la bénédiction du très-saint Sacrement sera donnée de la maniere & avec les cérémonies déja ordonnées par notre Mandement du 15. Octobre 1721. & dans notredite Cathedrale, & généralement dans toutes les Eglises de la Ville où l'on aura obtenu de Nous ou de nos Grands Vicaires, la permission par écrit d'exposer le saint Sacrement ce jour là.

Nous ordonnons pour cette présente année seulement, qu'il soit fait le même jour une semblable Procession en action de graces, dans toutes les Paroisses de notre Diocèse qui sont hors de la Ville de Marseille, ainsi que dans tous les quartiers du Terroir où l'on pourra la faire avec décence. Et sera notre présent Mandement avec le Bref d'indulgence accordée par Notre Saint Pere le Pape, lû & publié aux Prônes des Messes de Paroisse, envoyé & affiché par tout où besoin sera, à la diligence de notre Promoteur. Donné à Paris le premier Mai 1723. † HENRI, Evêque de Marseille.

Par Monseigneur. GEDE, Prêtre.

FIN.

Fautes à corriger.

PAGE 58. cit. en marge. *Saumur*, lisez *Semeur.*
Page 107. ligne pénult *lisez* fait de rien
Page 116. ligne 20. racontoit, *lisez* raconteroit
Page 128. ligne 21. aussi elle vit *lisez* elle vit aussi

V 41

6744014
21AC17